

REVUE BÉNÉDICTINE

TOME XXXI. — 1914-1919

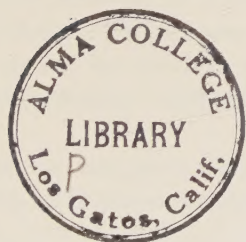


Digitized by the Internet Archive
in 2024

REVUE
BÉNÉDICTINE

TRENTE ET UNIÈME ANNÉE

1914-1919



ABBAYE DE MAREDSOUS
Belgique.

1919

59083

v.31
1914/
19

QUI EST L'AMBROSIASTER ?

SOLUTION NOUVELLE

« Perhaps some day it will be possible to elicit from Jerome's works a hint as to the identity of this author. » A. SOUTER, *A Study of Ambrosiaster*, p. 185.

AUCUN érudit sérieux ne contestera qu'il y aurait pour nous un réel intérêt à connaître le vrai nom du personnage désigné depuis trois cents ans sous l'appellation d'Ambrosiaster, surtout en ce moment où, de ses deux ouvrages principaux, l'un, les *Quaestiones Veteris et Novi Testamenti*, vient d'être édité d'une façon magistrale par Alexandre Souter dans le C. S. E. L. de Vienne (t. L, 1908), l'autre, le Commentaire des Épîtres Paulines, va l'être incessamment par Henri Brewer. C'est, dans l'histoire de la littérature chrétienne, une figure tout à fait à part, que celle de cet écrivain, auquel nous sommes redevables de ces deux travaux, « l'un et l'autre admirables dans leur genre »¹; de qui l'on a pu dire que nul ne le surpasse, ne l'égale même, parmi les Commentateurs latins du haut Moyen âge²; dont le ton et les préoccupations « s'harmonisent si merveilleusement avec les tendances critiques et l'attitude objective du système moderne d'investigation³ »; qui constitue, enfin, un témoin d'une importance unique du texte de s. Paul en usage en Occident avant la Vulgate⁴. L'unique cause pour laquelle on ne lui a point accordé par le passé toute l'attention qu'il mérite, c'est, comme dit Souter, l'incertitude qui continue à planer sur son identité, et qui fait qu'il reste pour nous, suivant l'expression souvent répétée de Harnack⁵, « le grand Inconnu ».

On s'est bien évertué, de nos jours surtout, à soulever le voile qui dérobe à nos regards cette personnalité énigmatique⁶, et pour-

1. A. Harnack, *Ius ecclesiasticum*, dans *Sitzb. Berlin. Akad.*, 1903. I, 221.

2. Le même, *Der pseudoaugustinische Traktat contra Novatianum*, dans les *Abhandlungen Alexander von Oettingen* (München, 1898), p. 54.

3. A. Souter, *A Study of Ambrosiaster*, p. 6.

4. *Ibid.*, p. 196.

5. « Man darf ihn den grossen Unbekannten nennen » (dans l'étude citée ci-dessus en second lieu).

6. Liste des principales études sur le sujet, dans O. Bardenhewer, *Gesch. d. altkirchl. Literatur*, t. III (1912), p. 522.

tant le mystère persiste, presque aussi impénétrable qu'auparavant. Il y a là vraiment un phénomène extraordinaire. Un homme d'une valeur morale et intellectuelle peu commune, d'un caractère indépendant et original, se meut, agit, écrit dans un des milieux du IV^e siècle sur lesquels nous sommes, à tout prendre, le moins mal renseignés, le milieu des Damase et des Jérôme, des Ambroise et des Filastre. Homme d'action et homme de lettres, jurisconsulte et théologien, il s'intéresse à tout, il se mêle de tout ; et, malgré cela, personne ne fait mine de le connaître, personne ne nous apprend rien à son sujet. Tout au plus, çà et là, quelques allusions, généralement empreintes de défiance, ou même de malveillance ; mais encore personne même de ceux qui lui lancent des traits ne paraît disposé à nous révéler son nom véritable : on dirait même que ceux qui seraient en état de le faire s'en abstiennent à dessein, par crainte ou par respect.

Cependant, on aurait tort de croire que les efforts récents en vue d'identifier l'Ambrosiaster aient été dépensés en pure perte : chacune des tentatives qui se sont succédé a eu du moins pour effet de faire ressortir l'un après l'autre quelque aspect différent de ce problème si complexe. C'est grâce à elles que, après avoir proposé moi-même coup sur coup deux solutions dont aucune ne m'a jamais pleinement satisfait¹, je me trouve aujourd'hui en état d'en formuler une troisième qui aura peut-être un meilleur succès : car, à la différence des deux premières, ce n'est plus à titre de simple hypothèse qu'elle est mise ici en avant, mais comme un fait, comme une réalité qui s'impose, en dépit du légitime étonnement qu'elle pourra causer d'abord. Mon candidat définitif porte, en effet, un nom auquel personne n'avait encore songé, et contre lequel, il y a quelques années, j'eusse été le premier à me récrier : il s'appelle EUAGRIUS, Euagrius d'Antioche, mort évêque de cette ville pour les Eustathiens, peu après 392.

*
* * *

Comment je suis arrivé à acquérir cette conviction, c'est ce dont je ne me rends pas très bien compte à moi-même. Il y a eu là, au début du moins, quelques facteurs sans importance aucune. Par exemple, j'ai été parfois frappé de la confusion que l'on constate entre ces différents noms propres : Euagrius, Syagrius, Philagrius,

1. D'abord « le juif converti Isaac », en 1899, puis l'homme d'état Decimius Hilarius Hilarius, en 1903.

Hilarius¹ ; et tout le monde sait que le Commentaire de l'Ambrosiaster sur l'Épître aux Romains semble avoir été d'abord publié sous le nom d'Hilaire². A plusieurs reprises, également, j'ai été intrigué de ce que deux lettres de s. Jérôme (73 et 146) en connexion intime avec deux Questions de l'Ambrst. (109 et 101), bien qu'adressées à un prêtre nommé Euangelus, aient longtemps passé comme ayant pour destinataire un Euagrius. Il me souvient même qu'à cette occasion je jetai un coup d'œil sur la traduction latine qu'a faite Euagrius d'Antioche de la *Vie de s. Antoine* par s. Athanase, afin de m'assurer s'il n'y aurait point entre son style et celui de l'Ambrst. une ressemblance quelconque. Mais je ne tardai pas à rejeter l'idée comme ridicule et ne pouvant mener à rien.

Si j'y reviens aujourd'hui, ce n'est plus par un effet du hasard, mais par suite de l'emploi méthodique des données dont nous disposons, après les travaux des quinze dernières années : travaux grâce auxquels nous possédons toute une série de points désormais établis, soit sur la personne même de l'Ambrst., soit sur le milieu dans lequel il a vécu. Ainsi, nous savons qu'il a dû être quelque aristocrate de haute naissance, d'une famille issue du paganisme : qu'il avait acquis dans l'exercice des fonctions publiques une connaissance pratique du droit romain : qu'il n'était pas encore ecclésiastique, à l'époque où il composa la plupart de ses écrits, c'est-à-dire vers 364-375, mais qu'il a dû devenir évêque avant sa mort : qu'il a vu beaucoup de pays, a eu des accointances spéciales avec l'Égypte, a séjourné et écrit à Rome, et pris ouvertement le parti du pape Damase, mais qu'il a aussi de multiples points d'attache avec l'Italie septentrionale.

A cet ensemble de données aucun des candidats mis en avant jusqu'à ce jour ne satisfait pleinement, le juif Isaac et le proconsul Decimius Hilarius pas plus que les autres³ ; au contraire,

1. Cf. les variantes d'un même nom Philarius, Hilarius, Hylarius, Philargius, Philargius, dans la lettre *Quia scio* attribuée à Libère (J. Chapman, *The contested letters of pope Liberius*, dans *Rer., Bén.* XXVII, 1910, p. 35 et 39 sq.). J'ai rencontré dans le ms. Paris B. N. lat. 12116, les Sentences d'Euagrius du Pont, *Heredes Dei* etc. sous le nom « S. Siagrii episcopi », et Tillemont lui-même *H. E.* IX, 472, appelle « Evagre, que d'autres nomment Syagre » l'un des consuls de l'année 381. Il y a eu à Novare, au VI^e siècle, un évêque qui de son vrai nom (*C. I. L.* v, 6633) s'appelait Fylacrius ; jusqu'à la découverte de son épitaphe, la tradition locale en avait fait un Hilarius.

2. Sur l'état des témoignages, voir Souter, *Study*, p. 162 sqq. Cependant la même on convient que l'attribution à Hilaire peut n'avoir pas plus de portée que celle à Ambroise et à Augustin.

3. Inutile d'insister sur ce côté négatif de la question : on vaudra bien croire que ce n'est pas uniquement pour le plaisir de me contredire, mais parce que ma conscience

Euagrius d'Antioche me paraît les réaliser toutes. Voici la façon dont j'ai procédé pour m'en convaincre. J'ai d'abord rapproché des renseignements personnels qui se dégagent des écrits de l'Ambrst. chacun des détails dont se compose la biographie d'Euagrius : il en est résulté que l'identité des deux était chose possible, probable même. Puis, comme il nous reste, dans la traduction de la *Vie de s. Antoine*, un échantillon considérable du latin d'Euagrius, j'ai fait à plusieurs reprises une comparaison minutieuse entre les particularités linguistiques de cet écrit et celles qui ont été signalées comme caractéristiques de l'Ambrosiaster : cette fois, l'identité apparaissait, non plus comme simplement possible, mais indéniable et certaine. Finalement, j'ai cru trouver dans s. Jérôme un texte qui justifiait d'avance, sans qu'on s'en fût rendu compte, la restitution à Euagrius des ouvrages demeurés sans maître durant tant de siècles.

Il a paru nécessaire d'intervertir cet ordre, dans l'exposé qui suit, afin de donner la première place au parallèle philologique entre la traduction de la *Vita Antonii* et les écrits de l'Ambrst., ce parallèle constituant, comme il a été dit, le fondement principal et la raison concluante de toute la démonstration. Une fois admise l'identité de provenance, il sera alors aisé de faire voir comment la carrière mouvementée d'Euagrius correspond de point en point à l'idée que nous pouvions nous faire de celle de l'Ambrosiaster. Le texte de s. Jérôme dont il a été question plus haut terminera et confirmera le tout, en donnant l'explication du sort désavantageux qui était réservé aux ouvrages d'Euagrius.

I.

LA TRADUCTION DE LA *VIE DE S. ANTOINE* COMPARÉE AVEC LES ÉCRITS DE L'AMBROSIASTER.

Dans le parallèle dressé ci-dessous, j'ai suivi l'ordre même de la traduction d'Euagrius, telle que l'ont publiée les Mauristes, et que Migne l'a reproduite au tome 26 de la Patrologie Grecque, col. 833-976. Pour les écrits de l'Ambrst., j'ai mis à profit la monographie si utile du Prof. A. Souter, *A Study of Ambrosiaster*, surtout le ch. III « Comparison of style and language » (= S). Quant au texte même des écrits, je me suis servi, pour les *Quaestiones*

d'érudit m'en fait un devoir, que je sacrifie ainsi les hypothèses émises par moi à une époque antérieure. J'ignore si le mot attribué à Bismarek, « Il n'y a que les sots qui ne sachent point changer d'avis », est authentique ; du moins trouve-t-il son application dans le domaine de la science aussi bien que dans celui de la politique.

Veteris et Noui Testamenti, de l'édition donnée par le même érudit dans le C. S. E. L. de Vienne (= Q) ; pour le Commentaire sur s. Paul, de celle des Mauristes, réimprimée au tome 17 de la Patrol. Latine, col. 47-536 (= C). Je cite aussi çà et là le texte de l'« Anonyme sur s. Matthieu », d'après le *Journal of Theolog. Studies* V, 227-241 (= JTS.), Anonyme que Souter, *ibid.* 608-621, a démontré être identique avec l'Ambrst. ¹. Le texte du Commentaire sur s. Paul étant encore trop peu sûr, c'est surtout aux *Quaestiones* que j'ai emprunté mes termes de comparaison : Q. suivi de deux chiffres arabes indique la page et la ligne de l'édition de Vienne, au lieu que le chiffre romain renvoie à telle Question en particulier. L'astérisque désigne les termes que Souter a compris dans sa liste des expressions favorites de l'Ambrst. ; le double astérisque, ceux que je considère comme particulièrement significatifs par rapport à l'identité de celui-ci avec Euagrius.

Prooem. VESTRAE CARITATIS imperium] Dans le grec, simplement τὸ παρ' ὑμῶν ἐπιταγμα. Cf. le début de la Q. ci : « Dum iussis caritatis parere uolumus. »

quia non AMBIGO*, nec eos omnia potuisse cognoscere] « Ambigo... with negative words » S. 82 ; suivi de l'infinitif, Q. 541.

DISPONEBAM... aliquos ad me monachos inuitare] Quatre exemples de *dispono* suivi de l'infinitif Q. 550.

ut plenius aliquid ADDISCENS*] Sur l'emploi de *addisco* par Ambrst., voir S. 80 sq. Q. 540.

litterarum PORTITOR] « portitores aquae » Q. 194, 17. Jérôme a aussi « sanctus diaconus portitor litterarum » Ep. 68, 2.

1. SECUNDUM QUOD scriptum est] « Cf. *secundum quod* supra ostendimus qu. 106 ; *secundum quod* statuerat Moyses qu. 46. Hier. has *secundum illud quod.* » S. 116 ; Q. 571.

5. ab adolescente ut miserrimus DELUDEBATUR] « homines, qui imprudenter sabbati auctoritatem uindicabant, *delusi sunt* » Q. 437, 1.

6. SECUNDUM QUOD scriptum est] Cf. ci-dessus n. 1.

MULTIMODA aduersum adolescentes turpitudinis arma] Rien, dans le grec, qui corresponde à l'adjectif *multimoda* ; cf. Q. 33, 7 « *multimodam rationem habent uerba.* »

pudice uiuere DISPONENTES] Cf. Prooem.

propheta LAPROS increpat] « quemadmodum *lapsos* prouocat » Q. 205, 16.

7. DISPONENS igitur duriori se lege uitae CONSTRINGERE*] Cf. Prooem. et n. 6. Et sur l'emploi de *constringo* dans un sens métaphorique, Study p. 94.

1. Il m'a fallu du temps pour admettre cette identification : actuellement, après ma comparaison de la *Vie* latine de s. Antoine avec les écrits de l'Ambrst., elle me paraît s'imposer d'une façon inéluctable.

SUPRA MEMORATI * doctoris sermonum recordabatur] *supra memorati* n'a point d'équivalent dans le grec, mais c'est une des expressions favorites d'Ambrst. S. 142 sq.

in certamine CONSTITUTUS] Le participe manquant de *sum* est le plus souvent représenté par *positus* dans Ambrst. ; cependant il y a aussi des exemples de *constitutus*. S. 93 et 125.

8. ad sepulcra haud longe a uilla CONSTITUTA] ci-dessus n. 7. ACCESSU temporis] « lucis autem *accessus* » Q. 237, 8.

9. SERPENS SIBILUM personabat] Pas question du *sibilus* dans le grec ; cf. *sibilum serpentum* Q. 60, 5.

12. plenum... VENENATORUM animalium] « *uenenatam* malitiam hominis » Q. 218, 15.

NECNON ET * exiguum habens aquae] Nombre d'exemples S. 70. solitarius PERDURABAT *] Huit cas cités S. 124.

13. ipsosque semetipsos sinite DELUDERE] Cf. n. 5.

14. ab hominum segregatus aspectibus PERDURAVIT *] cf. n. 12. NECNON ET * patientium] cf. n. 12.

audientium corda AD humanarum rerum contemptum haec eius SUASIT oratio] Pareille construction Q. 161, 25 : « mundi pax non docet bonam uitam, non *suadet ad patientiam*. »

15. multos MAGISTERIO suo fratres confirmauit] « in saluatore erant omnes causa *magisterii* » Q. 135, 7 ; « *magisterio* eorum subiecti » 306, 5.

17. qui totius orbis DOMINIUM dereliquit] Dans son édition des *Quaestiones* 18, 22 Souter avait d'abord imprimé *unius dei dominum* ; p. 577, il corrige ce dernier mot en *dominium*. Au cours de la Qu. CXI, on rencontre à deux reprises (278, 24 ; 279, 19) la phrase *dominium deo abnegant*, comme une référence à un « dictum apostoli Petri. »

Cur ergo non FACIMUS DE NECESSITATE VIRTUTEM?] Petite phrase qui n'est point dans l'original, mais qui se lit, entre autres, dans la lettre de s. Jérôme au diacre Présidius : « Quid *retrectamus de necessitate facere uirtutem* ? »

18. scientes quod AEQUUS ILLE RETRIBUTOR, IN QUO QUEMQUE INVENIRIT, IN EO SIT IUDICATURUS] Cette sentence, pareillement ajoutée par Euagrius au texte d'Athanase, n'est autre que le Logion 39 de Resch¹. Ni celui-ci ni Souter n'ont remarqué qu'elle se retrouve deux fois, en termes équivalents, dans l'Ambrst. : Q. 200, 16 *haec enim unicuique sententia imputatur, in qua defungitur* ; 216, 2 *haec enim sententia imputatur homini, in qua moritur*.

- 20 in alieno orbe CONSTITUTOS] Cf. Prooem. et n. 7. 8.

CUI ENIM DUBIUM EST * quin...] Souter met cet emploi de *dubius* parmi les caractéristiques de l'Ambrst. S. 103 sq.

FONS sit ET ORIGO ** omnium uirtutum] Ce *fons et origo*, aussi du cru du traducteur : or, on a observé que ces « paires de substantifs » à peu près synonymes sont un trait commun aux deux grands ouvrages de l'Ambrst. ; et, ce qui est plus remarquable encore, parmi les

1. *Texte u. Untersuch.* V. 4. p. 112-114.

exemples qu'en a cités Souter, S. 68, figure précisément cette même alliance de mots, *fons et origo* (Q. 376, 3). On trouve aussi *caput et originem* (Q. 278, 9 sq.) Cf. ci-dessous n. 35.

FACTURAM suam, qui fecit, agnoscat] Le mot *factura* est employé fréquemment en ce sens : Q. 552.

21. cum omni CAUTELA ET INDUSTRIA *) Mots ajoutés par le traducteur, et nouvel exemple de cette juxtaposition de synonymes dont il a été question au n. 20. Il y en a beaucoup d'autres.

AIT ETENIM *...] « ETENIM usually occupies the second place in a sentence » S. 73 ; cf. Q. 551.

22. BONI ETENIM *...] Cf. n. 21.

GENTILITATIS impias constituere CULTURAS] L'Ambrst. emploie tantôt l'adjectif *paganus*, tantôt *gentilis*. Comme substantif, les Q. ont deux fois *paganitas*, une fois *gentilitas* 66, 13. Pour ce qui est de l'emploi du mot *cultura*, cf. Q. 547.

ne PRISTINIS * eorum sedibus succedamus] *pristinus* est un des mots favoris de l'Ambrst. ; treize exemples S. 123.

ex COMPARATIONE PEIORUM] Longue liste de cas de cette construction S. 90, si ce n'est que, au lieu de *ex comparatione*, Ambrst. emploie d'ordinaire *ad comparationem* ; la première tournure est plus classique, et accuse, comme tant d'autres traits, le soin particulier apporté à cette traduction.

pro POSSIBILITATE * uirium] mot compris par Souter dans sa liste S. 126.

contra singulas CAUSAS] Sur le large emploi que fait du mot *causa* l'Ambrst., v. Q. 543, notamment le passage cité de 162, 26 « *singularum causarum significatae sunt formae.* »

aduersus DISPAREM pugnam] Cf. l'index Q. 549 ; ajouter « *disparem habentia uoluntatem* » 328, 22.

23. IMPIIS ATQUE OBSCENIS * cogitationibus] Paire d'adjectifs propre au traducteur : cf. ci-dessus n. 20 sq. Souter mentionne « *turpiter et obscene* » S. 66.

NECNON ET * ingentia quaedam corpora] Cf. n. 12. 14.

His quoque agnitis FALLACIARUM modis] Le mot *fallacia* revient assez souvent dans la suite. Bien que Souter ne le signale point particulièrement, je l'ai rencontré, sans trop chercher, Q. 309, 11. 23. « *sub uno fallaciae nomine ... ut per traducem antiquitatis commendaretur fallacia* » ; 145, 6. 11. « *ut fallaciae suae auctoritatem aliquam posset adhibere ... ut quia praeuenit ueritatem fallacia, ueritas fallacia uideretur* » ; 315, 11 « *operante inlecebrosa fallacia* » : 317, 23 aut aliquid haberet *fallaciae* » ; 447, 13 « *ut per fallaciam decipiat* » ; C. 367 B. « *intrauerunt cum dolo et fallacia* » etc.

totius mali SUMMITATEM] Cf. Q. 573.

24. DICTO citius recedens] Plus loin, n. 28 « *sermone uelocius* ». Le mot *dictum* employé aussi comme substantif Q. 451, 26 « *uim dicti explanari desideras* » ; 208, 22 « *Et ubi est dictum dominicum...?* » ; 209, 15 « *ad personam enim pertinet hoc dictum* » etc.

25. PRISTINA *, quibus conscii sunt, peccata] Cf. n. 22.

26. ne cum praeconio VERI peruersitatis uenena miscerent] « uerum subst. *haud ita raro* » Souter, Q. 575.
non CONGRUIT nos ... a diabolo uiuendi capere consilia] « congruit *impers. c. acc. infin.* » ibid. 545.
27. memoratas subtilius FALLACIAS peruidentes] cf. n. 23.
28. PRISTINAE * uirtutis memor] en parlant du démon. Cf. n. 22. 25 et Q. 357, 26 « *memor* fuit (diabolus) *pristinæ* calliditatis suae. »
MANIFESTUM EST* ... permanere] Une des tournures « favorites » d'Ambrst., d'après Souter, S. 117 sq.
quem Saluator ... patrem malitiae ab initio fuisse FIRMAT*] « *firmitas* » is constantly used in the meaning and with the constructions of *confirmitas* » S. 106.
BONITATIS MAGISTRUM] Je rencontre en ce moment, par hasard, « Chaldeus *magister credulitatis* » Q. 353, 11; cf. ci-dessous, n. 74.
SECUNDUM QUOD scriptum est] cf. n. 1. 6.
si uoluntatem sequitur POSSIBILITAS *] cf. n. 22.
FALLACIAE adiumenta] n. 23. 27.
simulatione DELUDERE] n. 5. 13.
NUMQUIDNAM uerus ille angelus ...?] Il paraît qu'Ambrst. n'emploie jamais cette forme, si fréquente chez d'autres auteurs de l'époque, mais seulement *Numquid* ou *Num.* Souter, S. p. 72; Q. 561.
29. « nullus enim quod suae ditionis est ab alio deprecatur »] Ajouté à l'original par le traducteur, lequel aime à formuler ainsi à tout propos des sentences d'une portée générale¹. Et c'est aussi l'un des traits distinctifs de la manière de l'Ambrst.
30. MAGNA, DILECTISSIMI, aduersus daemones ...] Ce *dilectissimi*, au début de l'alinéa, n'est pas dans Athanase. Comp. le début des Qu. cxviii. « *Magna dilectio est, fratres dilectissimi* » et 116 « *Pascha, dilectissimi fratres.* » Ambrst. aime, semble-t-il, à commencer ses phrases par l'adjectif *magnus* : « *Magna est igitur prouidentia* » Q. 350, 5; « *Magnus igitur et admirabilis Abraham ..* » 353, 9; « *Magna ergo ex parte ieiunia* » 362, 24 etc.
31. ex credulitate FALLACIAE] Cf. ci-dessus n. 23. 27. 28.
hic POSITI] Le participe habituel chez l'Ambrst. pour remplacer celui du verbe *sum*; nous avons eu jusqu'ici *constitutus*, Prooem. et n. 7 8. 20.
33. Haec GENTILITATIS fuere principia] cf. n. 22.
35. daemonum explicabo FALLACIAS] n. 23. 27. 28. 31.
quae sic deo tribuente PANDITUR] Souter signale ce verbe, Q. 194, 1 « *quod in subiectis pandemus.* »
dominus, qui est FONS ET ORIGO ** laetitiae] Voici pour la seconde fois (cf. n. 20) cette alliance de mots *fons et origo*, relevée également chez l'Ambrst.

1. C'est par un pur hasard que j'ai choisi celle-ci comme exemple; j'aurais pu tout aussi bien commencer par les premiers mots de la lettre d'envoi à Innocent (col. 833 sq.): « *Ex alia in aliam linguam ad uerbum expressa translatio sensus operit, et ueluti aeto gramine sata strangulat.* »

pro condicione FRAGILITATIS HUMANAЕ *) « The words *fragilis* and *fragilitas* are often used of the human race » S. 107.

36. motusque INDISCIPLINATORUM * adolescentum] Les Bénédictins disent que le mot *indisciplinatorum* fait défaut dans leurs mss., mais avouent qu'il se lit dans les éditions comme dans le grec, ἀπαιδεύτων ; il fait, en tout cas, partie du vocabulaire habituel de l'Ambrst. S. 113 ; Q. 556.

37. misera GENTILITAS] n. 22. 33.

his FALLACIIS irretiri] cf. n. 23. 27. 28. 31. 35.

38. imitari nos quae perfecta sunt CONVENIT *) Cf. S. 96 ; Q. 546.

39. DICTO citius] déjà n. 24.

40. HUMANA FRAGILITATE * circumdatis] aussi n. 35.

cum ad consueta Christi MUNIMENTA confugerem] Dans l'Anonyme in Matth. (Ambrst.), JTS V, 227-241, l'on rencontre « ad *munimenta* seruorum suorum » n. IV, l. 1 ; « *munimentis* firmioribus » XIX, 26. Cf. Q. 328, 15 « *Munimenta* ergo sunt animorum. »

me a daemonibus non DENEGO uerberatum] Cf. Q. 548 ; ajouter 212, 1 « quibus medicina ista minime est *denegata*. »

41. quam ueram esse nullus AMBIGAT * audientium] déjà dans le Prooem. Cur mihi frustra IMPUTANT monachi?] Sur l'emploi de ce verbe pour exprimer une accusation juridique, cf. Q. 557 ; ajouter « Quid fatis *inputant* ? 328, 5.

tam NOVAM ET tam INAUDITAM **) Même cas que pour le *fons et origo* rencontré deux fois ci-dessus : cette paire d'adjectifs est propre au traducteur, et se retrouve dans l'Ambrst. : « *noua et inaudita* signa » Q. 228, 20 ; « quod *nouum* esset et humanis auribus *inauditum* » 333, 11 sq ; « ad *nouum et inauditum* diem festum » 380, 22. Cf. S. 67.

Nam cum FALLACIAE caput sis] Cf. n. 23. 27. 28. 31. 35. 37.

Quis nos eorum turbo poterit CONVELLERE * ?] S. 96, six cas du verbe *conuello* employé par l'Ambrst dans un sens métaphorique.

46. confessoribus in metallis uel in carceribus CONSTITUTIS] A ajouter aux exemples précédents, Prooem. et n. 7. 8. 20.

ut institutum ... monachorum ... FIRMARETUR *) cf. n. 28.

47. ad PRISTINUM * monasterium regressus] ci-dessus 22. 25. 28.

48. immundi spiritus INFESTATIONIBUS] « a mali *infestatione* » Q. 470, 27 ; « a diaboli *infestatione* » 471, 6.

Mortalis et ego sum, et tuae socius FRAGILITATIS *) cf. n. 35. 40.

plures uexatorum ... fidelibus per eum ad Christum precibus PURGABANTUR] *purgabantur* est bien conforme aux mss., quoique Bolland lui ait substitué *curabantur*. L'Ambrst. connaît cet emploi du verbe : « daemoniaci *purgati* » Q. 150, 14.

49. ea EXIGOR, quae uirtutem meae pusillanimitatis excedunt] Souter note un cas de cette construction, Q. 134, 11 « Saluator autem ... *exigendus* utique non erat » (didragma).

50. ob suum REFRIGERIUM ... Hoc fratrum REFRIGERIUM] Cf. Q. 469, 14 « ut nullum eis esset *refrigerium*. »

51. SECUNDUM QUOD scriptum est] Cf. 1. 6. 28.

53. DICTO ocius] Cf. 24. 39.
Ista autem explosi MORS ATQUE ENECATIO * prodigii] Encore un de ces cas de synonymes accouplés qui sont à la fois et particuliers au traducteur et si communs chez l'Ambrst.
54. Dehinc AD solita precum AUXILIA CONFUGIENS **] Déjà rencontré n. 40. « *Confugere ad deum etc.* is a characteristic phrase » S. 92. Parmi les exemples énumérés à cet endroit, l'on retrouve jusqu'à quatre fois l'alliance de mots *ad auxilium confugere*.
55. si peccata nostra fideliter describentes DIGERAMUS in ordinem] Comparer le titre d'une des Questions de l'Append. 430, 4-6 « Cur facta et dicta dominica ... sunt in scripturam *digesta* ? »
56. INFESTATIO cessavit inimici] voir n. 48.
58. Cumque de morbo puellae referre DISPONERENT] cf. Prooem et n. 6. 7.
59. INCONGRUO * prorsus christianis argumento] Sur le fréquent emploi d'*incongruus* par l'Ambrst. cf. S. 112. Deux exemples de cet adjectif avec datif de la personne, comme dans le cas présent Q. 267, 21 « haec omnia ... *incongrua* esse illi »; 300, 8 « *incongruum* enim uideatur personae eius. »
60. ut sibi rei praesentis agnitio PANDERETUR] Cf. n. 35.
61. admirabili et Christo DEDITA uirgine] Q. 328, 9 « ad aliquam rem alicui *dedito*. »
63. tarichorum in naui POSITORUM] Voilà ce participe qui revient pour la seconde fois : cf. ce qui a été dit, n. 31.
64. NECNON ET * corporis sui superflua comederet] déjà n. 12. 14. 23.
65. Verum non tantum his adhibendus est STUPOR *] Encore un mot compris dans la liste de Souter, S. 138.
condicionem nostrae FRAGILITATIS * excedunt] cf. 35. 40. 48.
cum deessent PROBAMENTA fallacibus] Q. 356, 16 « nulla *probamenta* tribulationum ».
noctem GEMITU AC LAMENTATIONE ** transegit] Cas analogue à ceux que j'ai signalés n. 20. 35. 41. Il y avait dans le grec « *noctem gemendo precandoque* transegit » ; aux deux participes, le traducteur a substitué deux substantifs synonymes, qui tous deux précisément se rencontrent chez l'Ambrosiaster Q. 397, 1 « *lamentatione et gemitu* impetrat obliterari peccatum » ; 217, 24 « quid excruciaci compellis hominem *lamentationibus et gemitibus*. » Cf. S. 68.
et hoc apostoli DICTUM] Cf. n. 24. 53.
66. SECUNDUM QUOD scriptum est] n. 1. 6. 28. 51.
cum a fratribus haberetur iste TRACTATUS] absol., comme ici, Q. 478, 4 « quantum *tractatus* contractior patitur » ; avec génit. de la personne 346, 17 « cadit omnis *tractatus* paganorum ».
ad caelestia TRANSVOLARE] Comp. le passage souvent cité, Q. 324, 25 « ne quis de urbe Roma *transuolet* in Hispaniam ».
qui et sibi retineret OBNOXIOS *] Fait partie de la liste de Souter, S. 123.
Neque uero id ... CAUSA IACTANTIAE * fratribus indicabat] « one of

the most frequent constructions in both works » S. 85, où deux longues pages d'exemples.

et amorem ministraret PROPOSITO] Sur l'emploi du substantif *propositum*, voir S. 133 sq. et JTS v, 616.

67. UTILITATIS CAUSA *] cf. n. 66.

LIQUIDO ostendebat] D'après Souter, S. 116, l'Ambrst. emploie deux fois *ad liquidum*, mais deux fois aussi *liquido*, à l'exemple de s. Jérôme.

reperta eorum post examinationem infidelissima SECTA] Le dernier mot est du traducteur : cf. Q. 66, 16 « fortior est... christianitas omnibus sectis » ; 311, 21 « *sectarum* inuentores. »

69. Filium Dei, non FACTURAM] Q. 370, 15. 16. 23 « ut non utique *facturam* ipsum putaret... Si autem et ipse esset *factura*... Quomodo enim potest dici ipse esse *factura*... ? » ; 371, 12 « cum *factura* non sit Dei filius » etc.

impium esse dicens uel mente concipere : ' ERAT QUANDO NON ERAT'] Q. 178, 3 « et mens illa, quae ait *Erat quando non erat*, damnaretur. »

CUM VERBUM DEI DEUS **, qui est semper] On constate ici quelque divergence parmi les mss ; plusieurs ont simplement *cum Verbum Deus*, d'autres *cum Verbum Dei* ; il est remarquable que la leçon adoptée dans le texte, pour cette expression propre au traducteur, concorde avec le langage de l'Ambrst. Q. 367, 21 « *Verbum Dei Deus* est. »

Patri sit COAETERNUS] Q. 22, 6 « Itaque ut nihil Deo *coaeternum* doceret. »

70. PAGANI quoque... ab errore GENTILIUM retracti] Comme l'Ambrst., Euagrius emploie donc indifféremment les deux termes : cf. n. 22.

NUMQUID hic coetus... NUMQUID obsequentium] Voir la remarque faite n. 28, à propos de *Numquidnam*.

72. INGENIOSISSIMUS ET PRUDENTISSIMUS * erat] Souter Q. 573 dit de l'Ambrst. « superlatius adamatur » ; et quoique, selon lui (S. 68), les « paires de superlatifs fassent presque entièrement défaut », il cite cependant *mitissima et clementissima*.

ALIQUANDO ETENIM * philosophi] Sur cette place d'*etenim*, cf. n. 21. 22.

philosophi duo GENTILES... Quos cum uidisset, PAGANOS intellexit] Même remarque qu'au n. 70.

SED ET * nimium sapientem] Nombreux exemples, S. 74 sq.

quia bona CONVENIT * imitari] cf. n. 38.

73. Neque enim... AGRESTIS ET RIGIDUS erat, sed IUCUNDUS ATQUE AFFABILIS *] Encore ces redoublements d'adjectifs, du genre de ceux que Souter a alignés, S. 66 sq.

74. GENTIILITATEM fuisse superatam] cf. n. 22. 23.

turpis religio, OBSCENITATIS MAGISTRA] cf. n. 28.

Filium Dei sine sui DETRIMENTO *) *detrimētum* est le mot que l'Ambrst. oppose régulièrement à *clementum*. Cf. S. 97 ; Q. 548.

non tantum hominum, SED ET * serpentium] cf. n. 72.

ita tamen, ut non EVACUAVÉRIT DIGNATIO dignitatem] Sur l'emploi du verbe *evacuare*, voir l'index de Q. 551. Là aussi 254,7 on trouve « *dignatione Dei factum est.* »

75. CRUX... nobis INGERITUR *] Six exemples d'*ingerere* dans un sens métaphorique, S. 113.

quam Isidis plangere post Osirim VAGOS INCERTOSQUE * discursus] Ce *vagos incertosque* est encore une de ces additions du traducteur qui attestent chez lui comme chez l'Ambrst. un goût particulier pour l'accouplement d'adjectifs synonymes. Quant à l'idée, comp. Q. 308, 13 sqq. « et Cynocephalus ille, qui *nutabundus* per omnia se circumfert loca quaerens membra adulteri Osiris, uiri Isidis. »

regium puerum MINISTRIS AVIBUS * polluit] Souter JTS V, 617, signale dans l'Ambrst. *ministris nubibus... ministra nube.*

nostra DICTA pensate] n. 24. 39. 53. 65.

nec crucis quoque, cui DETRAHITIS] Cf. Q. 548.

cum in iisdem libris CRUCI RESURRECTIO COPULETUR**] Cette pensée est développée avec une insistance remarquable dans la Qu. CXIV Aduersus Paganos, n. 20 : « si cui absurdum uidetur legenti Christum dei filium *cruci fixum*, reuoluat, et inueniet *resurrexisse* eum a mortuis, et intellegat non otiose eum *mortuum* esse..., qui potuit *resurgere*... Si dixerit stultam *crucem*, non poterit dicere stultam *resurrectionem* : excusat enim *resurrectio crucem*... Aut utrumque enim accipitur, aut utrumque refellitur. »

iisdem uoluminibus continentur praeconia maiestatis et mortis DEDECORA] Cf. Anonym. in Matth. (Ambrst.) vi, 17 « Crux eius apparebit quasi tropeum uictoriae quo uicta mors est, quae nunc perfidis stultitia et *dedecus* uidetur » ; C. in 2 Cor. 4, 2 « Ad *dedecus* enim et deformationem eius proficit. »

FRAGILEM adsumpsisse NATURAM *] n. 35. 40. 48. 65.

76. quas error infelix poterit referre CULTURAS ?] n. 22.

Quod si pulchritudo uos ELEMENTORUM ad suam traxit uenerationem] Compar. avec Q. CXIV, n. 2 sq : « Sed solent ab his exclusi ad *elementa* confugere... Sed forte ab his ipsis *elementis* dicant mandatum... Libera sunt ex hac impietate *elementa.* » Et noter que le terme *elementa*, propre ici au traducteur (Athanase α ἡ πτωικς), représente pour l'Ambrst. les « substances des choses visibles » Q. 448, 1 sq.

FACTURAE ueneratio] n. 20. 69.

77. ELEMENTA quidem, ut memorauim] Dans le grec, simplement Ταῦτα. COGNITIO DEI quemadmodum manifestius adprobatur?] En signalant le retour fréquent de *notitia dei*, Souter ajoute, S. 121 : *cognitio dei* is also used. » On rencontre également, dans la traduction d'Euagrius, *notio dei* n. 62.

et hanc LIQUIDAM de deo cognitionem] Rapprocher de *liquido*, ci-dessus n. 67.

78. ad DEI COGNITIONEM] cf. n. 77.

GENTILITATIS gregibus... GENTILITATEM Christo praeponere] n. 22. 33. 74.

79. ILLUD AUTEM QUALE EST, QUOD numquam...] Cf. Q. 308, 18 « *Illud autem quale est, quod in speleo... ?* »
INFESTATIONE REGALI] cf. n. 48. 56. Quant à l'adjectif *regalis*, il revient ici ailleurs, par exemple n. 81 ; Souter le signale dans l'Ambrst., Q. 63, 10. 24 « in officio ordinis *regalis*... merito ordinis *regalis*. »
concuSSA GENTILITAS] n. 22. 33. 74. 78.
80. AD Christi tropaea CONFUGITE*... CONFUGITE AD * crucifixi legem] cf. 40. 54.
DEVOTA DEO fides] Q. 210,9 « *deo*, cui se *deuotos* dicebant » ; 223,10 « *deus*, qui iustus est, despicere habet *deuotum* sibi ? » ; 364,14 « *deuoti deo* ».
miro philosophi STUPORE * perculsi] cf. n. 65.
81. aula REGALIS] n. 79.
Magna enim cum aduenientibus ADFABILITAS] Q. 230.5 « *adfabilitas doctrinae* » ; 329,7 « *adfabilitate* commendantur. »
AD POSTREMUM] Cf. Q. 314,20 « Et *ad postremum* paganorum traditio... » ; ailleurs encore, sans doute.
82. Nam et in monte POSITUS] n. 31. 63.
episcopo Serapioni ibi CONSTITUTO narravit] Donc, ici encore, emploi indifférent des deux participes, et cela dans la même phrase : cf. n. 7. 8. 20. 46.
GEMENS ATQUE SUSPIRANS *] Toujours cette tendance à accoupler les synonymes, verbes aussi bien qu'adjectifs ou substantifs.
MAGNUM, inquit, quoddam...] Ce début est du traducteur : cf. ci-dessus n. 30.
et uniuersis saeculis INAUDITUM] cf. n. 41.
tunc pollutis ETHNICORUM manibus... tunc paganorum opificum praesidia] Encore deux mots différents dans la même phrase pour désigner les païens. Souter Q. 514 dit du premier : « numquam nomine *ethnīcus* utitur hic scriptor. » Mais ici notre traducteur était invité à l'employer par le texte même d'Athanase δι' ἐθνικῶν... ὅτε καὶ τοὺς ἐθνικούς.
- CUM ADSUMPTIONE PALMARUM : QUOD IDOLOLATRIAE APUD ALEXANDRIAM INSIGNE EST] Ces paroles, selon la remarque des éditeurs, constituent une interpolation, mais une interpolation due au traducteur lui-même, qui fait preuve par là d'une connaissance particulière des usages pratiqués de son temps à Alexandrie.
pro uoluntate GENTILIUM] Comme au n. 70.
calcitrantium mulorum INDISCIPLINATIO *] Q. 181,13 « Quae *indisciplinatio* est, legem deo ponere ! » Cf. ci-dessus, n. 36.
83. Sed nos minime CONVENIT * diffidere] n. 38. 72.
NUMQUID... NUMQUID] cf. n. 70.
suae POSSIBILITATIS * arbitrabatur esse] déjà n. 22.
84. VIGOR * publicus] Un des mots compris dans la liste de Souter S. 145 ; JTS V, 616.
85. CONVENIT *... nos ad montem festinare] n. 38. 72. 83.
ne... aliqua PROPOSITI * succedat obliuio] n. 66.

- IUSTAM... VERAMQUE * sententiam] Ceci encore est du traducteur.
86. PORTITORES quoque (epistolae)] cf. Prooem.
 mei VIGORIS * transibit disciplina] cf. n. 84.
 LACERAVIT ATQUE CORROSIT *] Le texte grec n'a qu'un seul verbe :
 cf. n. 82.
87. eius haerere CURRICULIS * cupiebant] *curriculum* est un des termes
 favoris de l'Ambrst. Cf. Q. 509, et JTS V, 619 sq.
88. diaboli PANDERENTUR insidiae] n. 35. 60.
 DELECTABILE ATQUE IUCUNDUM *] Ceci est du traducteur.
89. DIGNUM EST * et me commemorare] Sur l'emploi fréquent de
dignum est par l'Ambrst., tantôt avec *ut* et le subjonctif, tantôt, comme
 ici, avec une proposition infinitive, cf. S. 101 sq.
 GEMITUS LACRIMAEQUE *] Encore une fois la marque de fabrique,
 peut-on dire, du traducteur d'Athanase comme de l'Ambrst.
 DICTA maerentia] n. 24. 39. 53. 65. 75.
90. quae ad nos usque PERDURANT *] cf. n. 12. 14.
 pro bono MAGISTERIO] cf. n. 15.
93. aequalitatem PROPOSITI * tenens] cf. n. 66. 85.
 NECNON ET * pedum incessum] n. 12. 14. 23. 64.
 nec MUNDANAE SAPIENTIAE disputatio] Q. 352,8 « perfidia mundanae
 sapientiae. »
 inter tantas POSITUM solitudines] n. 31. 63. 82.
 ITALIAE, ILLYRICO] Observer que ces deux pays ne sont pas com-
 pris dans l'énumération faite par Athanase des lieux où s'était répan-
 due la renommée de s. Antoine ; si le traducteur a cru devoir les
 ajouter, c'est qu'il était personnellement renseigné à leur égard.
 ipsi etiam, QUAE URBIUM CAPUT EST**, Romae] Le grec porte simple-
 ment εις την Ρώμην ; mais ici encore le traducteur s'exprime comme
 l'Ambrst. Q. 195,13 « propter magnificentiam urbis Romae, quae
 caput esse videtur omnium ciuitatum. »

Cette liste de ressemblances linguistiques ¹ semblera déjà longue, et elle l'est en effet : elle l'eût été bien davantage, sans doute, si les index de l'Ambrst., le plus récent comme les anciens, se fussent mieux prêtés à une comparaison de ce genre ². Telle qu'elle est, je ne puis m'empêcher de la trouver suffisamment significative. Nous y rencontrons à chaque pas quelque une des locutions que Souter a

1. J'ai omis à dessein la comparaison des textes scripturaux, vu qu'il est à peu près impossible d'en rien conclure dans l'espèce. Comparer ce que dit Souter, *Study*. p. 196, des citations bibliques qui se rencontrent dans l'Ambrst. : « Many are mere paraphrases, and do not help us much. »

2. Le défaut commun à la plupart de ces index des auteurs ecclésiastiques, c'est qu'on y relève de préférence les locutions qui s'éloignent plus ou moins de la latinité classique, au lieu qu'il faudrait plutôt noter en quoi tel auteur chrétien se distingue des autres écrivains de son temps et de son milieu. Surtout, il serait d'une extrême utilité de dresser la liste des expressions favorites, des formules habituelles de transition, etc., qui constituent, pour ainsi dire, la pierre de touche pour reconnaître certains auteurs entre tous les autres.

données comme caractéristiques du style de l'Ambrst. ; plusieurs même se présentent dans de telles conditions qu'il est presque impossible d'y méconnaître l'identité de provenance, par ex. *fons et origo* n. 20 et 35, *nouam et inauditam* n. 41, *gemitu ac lamentatione* n. 65, *Verbum Dei Deus* n. 69, *cruci resurrectio copuletur* n. 75, *quae urbium caput est Romae* n. 93. Les seules difficultés auxquelles elle puisse donner lieu sont celles-ci : on y constate l'emploi de deux termes qui ne paraissent jamais, paraît-il, dans l'Ambrst., *numquidnam* n. 28, et *ethnicus* n. 82 ; au contraire, plusieurs locutions qui abondent chez l'Ambrst. sont complètement absentes de la traduction d'Euagrius, par exemple *ac per hoc* et *hinc est unde* S. 70 et 64. J'ai déjà fait observer que l'emploi exceptionnel d'*ethnicus* peut tenir à ce que le traducteur l'avait à deux reprises sous les yeux dans l'original, et qu'il était tout naturel de s'en servir comme d'un adjectif de rechange, à côté de *gentilis* et de *paganus*. *Numquidnam* une seule fois, au lieu de l'habituel *Numquid* — lequel recouvre d'ailleurs ses droits dans le reste de la traduction n. 70 et 83 — ne saurait être considéré comme une particularité de grande portée, d'autant qu'il était d'un usage courant parmi les écrivains chrétiens de cette époque¹.

L'absence absolue des *ac per hoc*, des *hinc est unde*, etc., m'avait d'abord, je l'avoue, plus défavorablement impressionné ; mais, vu l'évidence avec laquelle se trahit dans l'ensemble la main et la façon de l'Ambrst., il m'a paru qu'elle pouvait s'expliquer de la façon suivante. Les locutions en question ne sont pas, après tout, une des beautés des *Quaestiones* et du Commentaire sur s. Paul : on peut même dire qu'elles les déparent plutôt, et, par leur fréquence, excitent dans l'esprit du lecteur une véritable nausée. On peut les concevoir dans des ébauches de notes, auxquelles l'auteur n'a pas encore mis la dernière main en vue de la publicité. Tel est, à ce qu'il semble, le cas des deux séries d'écrits de l'Ambrst. : ce n'est pas celui de l'ouvrage d'Euagrius. La traduction de la *Vita Antonii* a été publiée, dans le sens strict du mot, du vivant de son auteur, et par son auteur : il est naturel que celui-ci lui ait fait subir cette nécessaire toilette, qui consiste à éliminer impitoyablement nombre de tournures usitées sans cesse au cours de la conversation, mais qui constituent des imperfections choquantes dans une œuvre littéraire. Les *Videte quid dicat*, les *Hoc totum quare dixi ?*, les *inquit*, etc., qui se succèdent presque sans interruption

1. Le simple *Num* qui, d'après Souter, ne paraît jamais dans l'Ambrst., fait aussi complètement défaut dans la traduction d'Euagrius.

dans les improvisations homilétiques de s. Jérôme, n'ont presque point laissé de traces dans ses ouvrages écrits ; et Souter fait observer que l'Ambrosiaster lui-même était capable de rédiger tout un nombre de pages, sans succomber une seule fois à son faible pour les *ac per hoc* ¹.

Il lui aura été d'autant plus aisé de se tenir en garde contre ce genre de négligences, qu'il a pu ici bénéficier des conseils et de l'influence de s. Jérôme : car il est presque certain que sa traduction latine de la *Vita Antonii* date des environs de 373/374, alors qu'il vivait dans l'intimité de Jérôme, arrivé depuis peu en Syrie pour s'essayer à la vie solitaire, et en profitait pour lui communiquer ses essais littéraires ². Souter a signalé d'étroits rapports de ressemblance entre le langage de l'Ambrst. et celui de Jérôme ; l'influence de ce dernier est peut-être plus sensible encore dans la traduction d'Euagrius : il serait aisé d'y relever çà et là nombre de locutions et jusqu'à des phrases entières de facture hiéronymienne. C'est à cette influence que je serais tenté d'attribuer principalement les légères différences — en mieux, pour la plupart — que l'on constate entre la Vie latine de s. Antoine et les deux séries d'écrits de l'Ambrosiaster ³.

Naturellement, il ne faut point non plus perdre de vue qu'il est plus malaisé de discerner le ton personnel d'un auteur dans un travail de traduction que dans une œuvre tout à fait originale. Par bonheur pour nous, Euagrius s'est acquitté de sa tâche d'une façon très indépendante : et, ce qui est d'une importance spéciale en pareil cas, c'est précisément à ce qu'il a ajouté de

1. On ne trouve qu'un seul exemple de cette locution, au cours du long fragment sur s. Matthieu (n. XI, l. 27) ; à propos de quoi Souter remarque (JTS. V, 619) qu'il a parcouru douze colonnes entières du Commentaire sur s. Paul sans la rencontrer.

2. La traduction est dédiée à un pieux laïc nommé Innocent, qui avait accompagné Jérôme au désert de Syrie vers 373, et qui mourut dès le commencement de 375 au plus tard. V. Tillemont *II. E. XII*, 13. 21. 622. Elle était déjà répandue en Occident avant 386.

3. Même dans ceux-ci je crois avoir remarqué au moins un trait qui peut dénoter l'influence immédiate de Jérôme. A la fin du n. 49 de la Qu. CXV, on trouve cette exclamation : « Quid dicemus de Pannonia, quae sic erasa est, ut remedium habere non possit ? » Franz Cumont fait observer que s. Jérôme dans sa Chronique emploie, en parlant de la ruine de la même région, le même mot relativement rare, *eradere*, et il suggère que ce terme est « emprunté sans doute à quelque document officiel » (*La polémique de l'Ambrosiaster contre les païens*, dans *Rev. d'hist. et de littér. relig.* t. VIII, 1903, p. 420). N'y a-t-il pas une autre explication tout aussi naturelle ? L'événement dont il s'agit date de 374 ; la continuation de la Chronique d'Eusèbe par s. Jérôme comprend les années 325-378, et put donc être au moins ébauchée durant le séjour de celui-ci en Syrie, avant son départ pour Constantinople. Dès lors, il aura été facile à Euagrius d'insérer dans son essai *De fato* ce trait d'actualité, que lui fournissait si à propos l'œuvre de son docte voisin et familier.

son cru au texte grec d'Athanase qu'ont été empruntés ci-dessus presque tous les traits parallèles avec l'Ambrst., notamment l'habitude des phrases sentencieuses et des propositions générales ; le goût prononcé pour les paires d'adjectifs, de substantifs, de verbes à peu près synonymes ; la connaissance expérimentale de ce qui se faisait à Alexandrie, à Rome, en Italie, en Illyrie, etc.

Encore une fois, après de longs mois de réflexion, et pour autant que j'ai l'expérience de la critique interne, il me paraît impossible de méconnaître que la traduction de la Vie de s. Antoine et les Notes de l'Ambrst., bien que composées dans des conditions assez différentes, décèlent cependant de mainte façon leur commune origine.

II.

LE CURRICULUM VITAE D'EUAGRIUS

ET CE QUE NOUS SAVONS DE LA CARRIÈRE DE L'AMBROSIASTER.

A l'aide des renseignements groupés par Otto Seeck ¹, il est désormais facile de tracer en peu de mots une esquisse biographique assez complète d'Euagrius.

Il était d'Antioche, fils d'un Pompeianus très lié avec le père du célèbre Libanius. La famille descendait d'un ancêtre du même nom, Pompeianus surnommé le Franc, qui en 272 s'était distingué dans la guerre d'Aurélien contre Zénobie ; elle était très populaire dans la ville, et ses liens de parenté s'étendaient jusqu'à l'Égypte. C'est en 363 qu'Euagrius paraît pour la première fois dans la vie publique : pour le dispenser du décurionat et de ses obligations onéreuses, le préfet Salutius lui procura alors un emploi officiel, et un autre plus élevé l'année suivante. Il paraît qu'il s'en acquitta d'une façon très intègre, sans y chercher, comme tant d'autres, un moyen de s'enrichir, bien qu'il fût marié et père de deux enfants. Malgré cela, il ne laissa point d'être accusé d'un délit commis dans l'exercice de cette charge : il ne fallut rien moins que l'intervention de ses puissants amis, Libanius, Salutius, Rufinus, pour le faire acquitter. Encore l'empereur Valentinien lui imposait-il une amende exorbitante, qui l'eût réduit lui et les siens à la mendicité, si de nouveau Libanius, Salutius et Euanthius n'eussent réussi à lui en obtenir la remise.

Il semble que ce second emploi plus élevé ait été quelque poste en Italie, peut-être à Milan, où résidait la cour impériale. En

1. *Die Briefe des Libanius* (Texte u. Untersuch. N. F. XV, 1.) p. 128-130.

tout cas, nous savons par saint Basile qu'Euagrius s'était rendu en Occident avec s. Eusèbe de Verceil dès 363/364, et qu'il n'en revint que vers l'automne de 373. A cette dernière date, il était engagé dans l'état ecclésiastique et élevé à l'ordre de la prêtrise ; depuis combien de temps, c'est ce que rien ne permet de préciser. Mais durant ce séjour de dix années en Italie il s'était signalé en plusieurs circonstances, comme nous l'apprenons de s. Jérôme : d'abord, par l'appui qu'il fournit au pape Damase pour tenir tête à la faction d'Ursin ; puis, par son zèle contre l'évêque arien de Milan, Auxentius. Ce fut lui aussi qui se rendit dans les Gaules auprès de l'empereur Valentinien, pour obtenir la grâce de cette femme de Verceil dont la curieuse histoire forme le sujet de la première lettre de s. Jérôme ¹.

De retour en Orient vers la fin de 373, le prêtre Euagrius passa par Césarée de Cappadoce, où il eut un entretien avec s. Basile au sujet du schisme d'Antioche et des négociations qui suivaient péniblement leur cours entre ce grand évêque et l'Église d'Occident. Revenu à Antioche, au lieu de communiquer avec Mélèce, comme il l'avait promis à s. Basile, Euagrius se joignit au parti de Paulin. Ce fut à cette époque qu'il eut l'occasion de jouir de l'intimité de s. Jérôme : il le voyait, tantôt à Antioche même, tantôt sur un domaine appelé Maronias, qui lui appartenait. Là, il lui faisait part volontiers de ses compositions, que Jérôme dut juger assez favorablement : car Euagrius était pour lors l'unique compagnon sympathique sur lequel il pût compter, et il savait apprécier la vivacité d'esprit de cet Oriental, qui parlait et écrivait couramment le latin ², qui, pendant ses dix ans d'activité en Italie, était devenu lui-même comme un Latin d'adoption. Otto Seeck pense que le prêtre Euagrius qui est mentionné sans autre titre dans les Actes du concile d'Aquilée de 381 est le même que le prêtre d'Antioche, revenu exprès d'Orient pour prendre part à cette assemblée : l'identification est, en effet, de tout point vraisemblable.

Cette existence si variée s'achève d'une façon regrettable. En 388 ou 389, sur le point de mourir, Paulin commit la faute d'élire Euagrius comme son successeur, et Euagrius celle d'accepter ce choix anticanonique, à l'encontre des engagements qu'il avait pris

1. Rapprocher de ce fait ce qui est dit Qu. CXV, n. 15 : « Certe iudicibus statutum est, ne liceat illis in reum datam sententiam renocare ; numquid et ipse imperator sub hac erit lege ? nam ipsi soli licet renocare sententiam et reo mortis ignoscere. »

2. O. Seeck remarque que c'était « une rareté » parmi le clergé d'Orient.

en vue de procurer l'extinction du schisme¹. Saint Ambroise, et avec lui les évêques d'Occident, s'abstenant sagement de prendre parti, soit pour lui², soit pour Flavien, son compétiteur, dont l'ordination était également entachée d'irrégularité, s'efforcèrent en vain, au concile de Capoue, de mettre fin à une si fâcheuse situation. La mort d'Euagrius, qui survint peu après, put seule y remédier d'une façon définitive. Par amour de la paix, et bien qu'ils fussent considérés comme chefs d'un parti schismatique, les noms de Paulin et d'Euagrius ne laissèrent pas d'être insérés dans les diptyques de l'église d'Antioche, tout comme s'ils eussent fait partie de la série des évêques légitimes.

Reprenons l'un après l'autre les principaux traits de cet aperçu biographique, afin de faire voir à quel point ils réalisent, jusque dans les moindres détails, tout ce que fournissent, en fait de données personnelles, les écrits de l'Ambrosiaster.

I. EUAGRIUS ET L'AMBROSIASTER, L'UN ET L'AUTRE, DE HAUTE NAISSANCE. Comme il a été dit, la famille d'Euagrius se glorifiait de descendre d'un guerrier Franc du temps d'Aurélien : elle comptait parmi les plus considérables d'Antioche, plusieurs de ses membres occupèrent de hautes positions dans l'État, et les plus grands personnages de l'époque lui témoignèrent à maintes reprises un très vif intérêt³.

Souter (*Study*, 177) fait, à propos de l'Ambrst., l'observation suivante : « D'abord, il semble clair que notre écrivain était de haute naissance... Il a un sens très net de ce qui sied aux personnages les plus élevés. Il a pour les dignités et les distinctions de classes un respect qu'on ne rencontre que chez les aristocrates et ceux qui sont attachés à leur service. »

II. L'UN ET L'AUTRE, COSMOPOLITE, ET EN CONNEXION PARTICULIÈRE AVEC L'ÉGYPTE. Nous avons vu Euagrius partir de l'Orient pour l'Italie, y passer une dizaine d'années, et de là courir jusque dans les Gaules ; puis, revenir à Antioche en passant par la Cappadoce, retourner au concile d'Aquilée, peut-être aussi à celui

1. Toujours d'après Seeck, qui suit en cela l'historien Socrate VI. 3, c'est alors qu'il aurait conféré la prêtrise à s. Jean Chrysostome. Cette donnée est inacceptable : Chrysostome était déjà prêtre depuis trois ou quatre ans, quand Euagrius recueillit la succession de Paulin, et il est constant qu'il ne s'est jamais séparé de la communion de Flavien.

2. Ici encore, Seeck a pris le change en représentant s. Ambroise comme ayant entraîné l'Occident à reconnaître, à son exemple, la validité de l'ordination d'Euagrius : l'épître 56, à laquelle il se réfère, prouve nettement le contraire.

3. On trouvera dans les pages de Seeck mentionnées plus haut les références voulues à propos de chacun de ces traits de la biographie d'Euagrius.

de Capoue. A quoi il faut ajouter que sa traduction de la *Vie de s. Antoine* témoigne d'une certaine accointance personnelle avec l'Égypte¹ : il est possible qu'il ait exercé là son premier emploi. A tout le moins sa famille, au dire de Libanius², « avait de nombreuses ramifications jusqu'en Égypte », si bien que « toutes les cités des bords du Nil prenaient leur part des joies comme des épreuves d'Euagrius. »

Dans un paragraphe intitulé « Le pays d'origine de l'Ambrosiaster », J. Wittig³, après avoir énuméré les multiples régions dont celui-ci témoigne avoir une connaissance personnelle, y compris la Syrie, en arrive à conclure que « vraisemblablement l'Ambrosiaster est venu d'Alexandrie ou par Alexandrie à Rome. » Souter (*Study*, 179) constate, lui aussi, que le mystérieux écrivain « a dû beaucoup voyager ». Il note ailleurs (35 sqq.) que « les références à l'Égypte sont plutôt fréquentes » chez lui, et il en énumère une longue série ; ce qui ferait supposer que « l'auteur a eu quelque connexion avec ce pays, ou qu'il lui portait un intérêt spécial » (p. 36). Il va jusqu'à suggérer qu'il « a dû y séjourner quelque temps, peut-être même y remplir une fonction publique » (p. 180).

III. L'UN ET L'AUTRE, LÉGISTE, FONCTIONNAIRE PUBLIC. Qu'Euagrius, dans sa jeunesse, se soit donné à l'étude du droit⁴, c'est ce qu'on peut conclure avec certitude, et de sa haute situation de famille, et du fait que nous le voyons investi coup sur coup de deux fonctions publiques, en 363 et en 364. La lettre 1143 de Libanius au préfet Salutius débute, en effet, ainsi :

Il me souvient de ce bienfait déjà reçu de toi, alors qu'Olympius⁵ redoutait si vivement que son frère ne fût obligé de faire partie du sénat. A peine t'eus-je mis au courant de ses alarmes, qu'aussitôt elles perdirent leur raison d'être, par la nomination à une préfecture de celui qui craignait de se voir enlacé dans les obligations de la curie.

Dans la lettre 1474, il mentionne de nouveau cette « magistrature que gère Euagrius », et se considère lui-même comme honoré d'avoir servi d'intermédiaire pour l'obtenir. L'année suivante, tou-

1. Cf. notamment le détail ajouté au sujet de l'*adsumptio palmarum*, n. 82.

2. Epist. 1501, édit. Wolf (Amstelædami, 1738), p. 683.

3. *Der Ambrosiaster « Hilarinus »* (*Kirchengesch. Abhandl.* de Sdrulek, t. IV), p. 45.

4. Soerate H. E. VI, 3 raconte qu'il étudia sous les mêmes maîtres que s. Jean Chrysostome, et que celui-ci, en quittant le barreau pour la carrière ecclésiastique, n'avait fait que suivre l'exemple de son ancien condisciple, Euagrius.

5. Frère aîné d'Euagrius ; voir sur lui O. Seeck, *Die Briefe des Libanius*, p. 223 sq.

jours par la faveur de Salutius, une nouvelle dignité plus importante est conférée à Euagrius. Celui-ci s'en montre reconnaissant, et consulte Libanius sur les règles à suivre pour bien s'acquitter de sa charge. Le maître lui répond qu'il n'a qu'à continuer comme il a fait dans son premier office : « observer les lois, honorer les honnêtes gens, haïr la méchanceté, accroître la grandeur des cités, mettre sa joie dans le labeur, n'envisager d'autre profit que la gloire ». Ces paroles, *μειζους ποιεῖ τὰς πόλεις*, semblent indiquer que la seconde fonction confiée à Euagrius devait être, en effet, assez importante, puisque la prospérité de plusieurs cités dépendait de la façon dont il la remplirait.

Le trait saillant entre tous, dans la physionomie de l'Ambrosiaster, c'est son tempérament de légiste, de haut fonctionnaire public : c'est ce que nous avons tour à tour mis en pleine lumière, Franz Cumont, Alex. Souter et moi. L'auteur de *A Study of Ambrosiaster* remarque, p. 178, que la terminologie légale de celui-ci n'a point le caractère technique auquel on pourrait s'attendre de la part d'un homme plongé dans l'étude spéculative du droit, mais plutôt la tendance pratique qui distingue un administrateur expérimenté. Et F. Cumont considère comme un fait suffisamment démontré que « l'auteur des *Quaestiones* et des *Commentaria* avait fait des études juridiques. Peut-être même avait-il occupé quelque fonction publique avant de devenir un docteur de l'Église ¹. »

IV. POINTS D'ATTACHE DE L'UN ET DE L'AUTRE AVEC L'ITALIE. J'ai déjà fait observer que l'entrée du fils de Pompeianus dans la carrière administrative coïncide à peu près avec son départ pour l'Italie en compagnie de s. Eusèbe de Vercell. C'est s. Basile qui nous apprend ce détail dans sa lettre 138. Euagrius avait pu faire la connaissance d'Eusèbe, soit à Alexandrie, soit à Antioche même, où le vaillant défenseur de l'orthodoxie séjourna en 362/363. A partir de là jusque vers la fin de 373, l'Italie devint pour lui une nouvelle patrie ; nous pouvons suivre ses traces à Vercell, à Milan, à Rome enfin, d'où il venait lors de sa visite à l'évêque de Césarée. Il y a donc lieu de croire que ce fut aussi dans cette partie de l'empire, et vraisemblablement dans le nord de l'Italie, qu'il exerça des fonctions publiques ². Il y revint plus tard comme ecclésiastique, à l'occasion du concile d'Aquilée, tenu en 381, selon l'opinion la plus probable ; et ce fut sans doute grâce à son action que les Pères de

1. *Art. cité*, p. 440.

2. Comme il a été dit, la cour impériale résidait pour lors à Milan. Un *Quaestor sacri palatii* y joua un rôle dans la lutte d'Hilaire et d'Eusèbe contre l'arien Auxence, à la fin de 364. Cf. Tillemont *H. E.* VII, 460 sq.

ce même concile d'abord, puis ceux du « concile d'Italie » présidé par s. Ambroise, écrivirent coup sur coup trois suppliques aux empereurs pour plaider la cause de Paulin d'Antioche, protester contre l'ordination de Flavien comme successeur de Méléce, et solliciter la convocation d'un grand concile à Alexandrie, afin de terminer ce schisme déplorable. Paulin lui-même, on le sait, prit part l'année suivante, en compagnie de s. Jérôme, au grand concile de Rome présidé par Damase, puis rentra dans son diocèse en passant par Thessalonique. Il se peut qu'Euagrius ait prolongé davantage son séjour en Italie : car il n'est plus question de lui en Orient, jusque vers 388/389, lorsqu'il fut choisi par Paulin comme son successeur. Enfin, il « paroist assez qu'Evagre estoit » au concile plénier de Capoue en 391, où la question du schisme d'Antioche fut de nouveau débattue, sans aucun résultat d'ailleurs ¹. C'est donc, en tout, une période d'une trentaine d'années, durant laquelle Euagrius fait en Italie une série de séjours plus ou moins prolongés.

Il est constant que les écrits de l'Ambrst. attestent une foule de points d'attache avec l'Italie, spécialement l'Italie du nord et Rome, et cela précisément à l'époque où Euagrius y fait son premier et plus long séjour. Le texte biblique qu'il emploie est étroitement apparenté à celui de s. Ambroise, de Lucifer de Cagliari, des Évangiles de Vérone du commencement du V^e siècle ². S. Ambroise est également, avec s. Jérôme, l'un des auteurs desquels il se rapproche le plus quant au vocabulaire ³. Il mentionne avec éloge s. Eusèbe de Vercell, au début de la Question 125, qui « a tout l'air d'avoir été composée par un auteur résidant pour lors dans l'Italie septentrionale » ⁴. Mais c'est surtout avec les deux évêques qui se succèdent à cette époque sur le siège de Brescia, Filastrius et Gaudentius, qu'il offre les rapports les plus intimes. Ces rapports ont été fort bien mis en lumière par J. Wittig ⁵, et l'on peut les résumer ainsi. Les mêmes matières sont très souvent traitées par Filastrius et Ambrst., les mêmes hérétiques visés, dont certains ne sont connus que d'eux ; mais le langage est très différent, et il est visible qu'il y a entre les deux, malgré le soin qu'ils prennent de

1. Tillemont, X, 236.

2. Souter, *Study*, ch. VI.

3. *Ibid.*, p. 148 et 154.

4. p. 169.

5. *Filastrius, Gaudentius und Ambrosiaster*, dans les « Ambrosiaster-Studien » qui forment le VIII^e vol. des *Kirchengesch. Abhandlungen* de Sdralek (Breslau, 1909). C'est sûrement ce que l'auteur a écrit de mieux sur le sujet, et ce qui peut-être a le plus contribué à me mettre sur la voie de la solution que je propose ici.

ne point se nommer, une divergence de vue considérable à l'égard de plusieurs questions. Filastrius loge sans hésiter parmi ses « hérésies » un certain nombre de théories soutenues par l'« audacieux » Ambrosiaster ; et réciproquement ce dernier aime à contredire Filastrius, allant jusqu'à le traiter de querelleur et d'entêté. Gaudentius, au contraire, utilise Ambrst. comme un devancier, avec discernement sans doute, mais sans la moindre trace d'hostilité. D'autre part, Ambrst. a sûrement écrit à Rome plusieurs de ses ouvrages : par exemple, la Question CXV, probablement aussi la plupart des autres Questions, ainsi que les Commentaires sur s. Paul¹. Presque toutes ses expériences, soit en fait d'organisation ecclésiastique, soit lorsqu'il s'agit des superstitions païennes, attestent une connaissance spéciale du milieu Romain. Le pape Damase a lu quelques-unes de ses premières « Questions », et consulte à leur sujet s. Jérôme². Quant à la date à laquelle ont été rédigés la plupart de ses écrits, « elle coïncide au mieux avec la période de Valentinien 1^{er} »³ (364-375) et le pontificat de Damase (366-384), et donc aussi avec la date du premier séjour prolongé d'Euagrius en Italie (363-373).

V. L'UN ET L'AUTRE, D'ABORD LAÏQUE, PUIS ÉVÊQUE. Euagrius était évidemment laïque en 363 et 364, à l'époque où il fut honoré de fonctions publiques. Libanius nous apprend qu'il était marié, et avait en 364 deux petits enfants : l'un âgé seulement d'un an, l'autre qui venait de naître. Une dizaine d'années après, lors de son retour en Orient, nous le voyons déjà prêtre ; plus tard, enfin, il deviendra évêque, environ quatre ou cinq ans avant sa mort.

Ce partage d'une existence entre les emplois séculiers et la carrière ecclésiastique a été précisément jusqu'à ce jour l'un des points les plus énigmatiques de la physionomie littéraire de l'Ambrosiaster. On s'est maintes fois demandé : a-t-il fait, oui ou non, partie du clergé ? Diacre, il ne l'était sûrement pas ; autrement, il n'eût point pris à tâche de rabaisser tellement leur dignité vis-à-vis des prêtres. Évêque, pas davantage : car il fait son possible pour montrer qu'au fond il n'y a point de différence d'ordre essentielle entre eux et les simples prêtres. En ce cas, peut-être était-il prêtre lui-même ? Mais d'où vient alors que « son attitude en matières cléricales est celle de quelqu'un qui observe et critique du dehors »⁴ ? D'où vient qu'en parlant des « ecclésiastiques » il

1. *Study*, p. 165 sq.

2. *Ibid.*, p. 173 sq.

3. p. 168.

4. p. 176.

n'emploie pas la première personne, et affecte même de dire « nos prêtres », comme pour se distinguer d'eux plus ostensiblement ? Alors, conclut-on, « il semble que l'auteur n'appartenait pas à la cléricature ». La chose pourtant n'est pas aussi simple que cela. Il s'agit d'expliquer comment il a pu venir en tête à un laïque de rédiger jusqu'à six ou sept sermons, dont l'un débute par ces mots : « Il convient, mes très chers Frères, que le *sacerdos* préposé au troupeau du Christ distribue au peuple confié à ses soins des exhortations conformes à la saine doctrine ». Le fait que les sermons en question sont tous compris dans la dernière partie des *Quaestiones*, et qu'aucun d'eux ne fait partie de la première édition, pourrait faire soupçonner, dit Souter, « que l'auteur devint évêque quelque temps avant de mourir »¹.

Supposé que l'identification de l'Ambrosiaster avec Euagrius soit fondée, nous tenons du même coup l'explication du mystère. L'auteur n'était encore que laïque lorsqu'il rédigea la plupart de ses Notes ; peut-être ajouta-t-il quelques traits, un certain nombre de Questions, alors qu'il était simple prêtre : enfin, les Questions en forme d'homélies dateront seulement du temps (388-393) qui suivit son élévation à la dignité épiscopale. Certaines allusions contenues dans ses écrits trouveraient ainsi leur explication naturelle : tel ce passage du Commentaire sur l'épître à Philémon², où il est dit que parfois certains laïques, en déclinant par humilité les honneurs du ministère ecclésiastique, montrent par là qu'ils en sont d'autant plus dignes ; telle encore la remarque (Qu. CXXVII, n. 33) que le fait d'être marié et d'avoir des enfants n'avait pas empêché s. Pierre de devenir le chef du collège apostolique.

VI. L'UN ET L'AUTRE, PARTISAN DÉCLARÉ DE DAMASE. Saint Jérôme nous apprend, dans sa première Épître, qu'entre tous les travaux qu'Euagrius avait entrepris pour le Christ, un des plus glorieux était l'appui prêté par lui au pape Damase contre la faction schismatique d'Ursin. Non seulement il l'avait arraché aux filets dans lesquels il était pris, en lui assurant la victoire sur ses adversaires ; mais, de plus, il avait eu sur lui assez de crédit pour l'amener à user de modération à l'égard des vaincus. Aussi, un peu plus tard, du fond de sa solitude de Chalcide, Jérôme demandait-il à Damase de lui faire parvenir sa réponse par l'intermédiaire du

1. « It may be noted that none of these Questions are in the earliest edition, and some will in consequence say that the author became a bishop before he died » (p. 177).

2. Migne 17, 504 D.

prêtre Euagrius ; « car, dit-il, vous le connaissez très bien ».

Lorsque s'est agitée la question de savoir si l'Ambrosiaster ne devait pas être identifié avec le juif Isaac, partisan de l'antipape Ursin, on a voulu voir, spécialement dans les Commentaires sur s. Paul, toutes sortes d'allusions malveillantes à l'adresse de Damase. J. Wittig a cherché à les faire valoir, dans son premier Mémoire, p. 27 et suiv. Mais le passage cité sur l'Épître aux Romains a une portée tout à fait générale, et peut s'appliquer indifféremment à toutes sortes de juges, tant civils qu'ecclésiastiques. Quant à l'autre endroit, tiré du commentaire sur la première Épître à Timothée, il vise certainement les chefs d'églises ; et je ne serais pas surpris que, avec sa coutumière indépendance de jugement, l'Ambrosiaster encore laïque se soit mêlé de donner, à l'exemple d'Ammien Marcellin, son compatriote et contemporain, une leçon de simplicité et de modération au puissant personnage qu'était l'évêque de Rome. Mais, de là à faire de lui un fauteur avéré du schisme, il y a bien loin : et certain autre passage des Questions (Qu. CX, n. 7), où l'auteur applique ce qui est dit, dans le Psaume I, de « la chaire de pestilence » à ceux qui bouleversent l'ordre de la succession épiscopale remontant à s. Pierre, et se constituent ainsi une hiérarchie acéphale, témoigne, au contraire, d'une aversion particulière pour toute tendance schismatique. Dans l'hypothèse de l'identité avec Euagrius, on peut voir là sans témérité une allusion de l'Antiochien, soit à la faction d'Ursinus, soit aux agissements de son propre compétiteur, Flavien : car Euagrius était probablement déjà évêque, lorsque cette Question CX fut écrite. En tout état de choses, il nous reste le passage classique, contre lequel aucune autre allusion plus ou moins voilée ne saurait prévaloir, ces mots du même commentaire sur la 1^{re} à Timothée : *ecclesia... cuius hodie rector est Damasus*. Leur authenticité est incontestable : et s'ils signifient quelque chose, en plus d'une assertion de la primauté Romaine sur toute l'Église de Dieu, c'est bien que l'auteur avait pris franchement parti pour Damase contre toute tentative d'opposition. Souter, quoique congrégationaliste, reconnaît le fait ² avec la noble candeur qui le distingue.

VII. L'UN ET L'AUTRE, ADVERSAIRE DE L'ARIANISME. Déjà le fait de voir un membre d'une grande famille d'Antioche s'adjoindre comme compagnon à cet intrépide défenseur de la consubstantialité du Verbe qu'était l'évêque de Verceil constitue un indice

1. « Euagrium presbyterum, quem optime nosti ». Ep. 15, n. 5.

2. *Study*, p. 166.

évident qu'il partageait ses sentiments à l'égard de l'Arianisme. Mais nous avons en outre, ici encore, le témoignage positif de s. Jérôme, affirmant la part ¹ importante qui revient à Euagrius dans la lutte contre l'évêque arien de Milan, Auxentius : « Il se démena si bien, écrit-il, qu'il l'ensevelit presque avant qu'il fût mort ». On entend généralement ce passage de la prétendue condamnation d'Auxentius par un concile Romain sous le pape Damase : mais celui-ci, en dépit des adjurations de s. Athanase, n'osa jamais agir directement contre l'évêque intrus de Milan, que soutenait l'empereur Valentinien. Jérôme semble plutôt faire allusion à des actes de pieuse turbulence, organisés par le parti catholique, comme ceux auxquels se livra en la même circonstance le futur évêque de Brescia, Filastrius, et qui lui valurent d'être battu de verges.

L'Ambrosiaster « est fermement attaché aux dogmes de l'Église Catholique ² », et combat en une multitude d'endroits tous ceux qui s'en écartent ; mais, entre les sectes chrétiennes qu'il prend à partie, il n'en est aucune contre laquelle il s'élève plus souvent et avec plus de véhémence que celle des Ariens. Il a même composé un *libellus* spécial « contre l'impiété Arienne ».

Jusqu'ici, semble-t-il, il y a donc concordance parfaite entre la carrière d'Euagrius et celle de l'Ambrosiaster : même existence cosmopolite, mêmes attaches particulières avec l'Égypte, mêmes allures d'aristocrate et de haut fonctionnaire, séjour simultanément dans l'Italie du nord et à Rome à l'époque de Valentinien, même succession de dignités civiles et ecclésiastiques, attachement égal à l'orthodoxie antiarienne et à la cause du pape Damase. Mais il importe aussi de faire la contre-épreuve : n'y a-t-il point certains traits de la physionomie de l'Ambrosiaster qui ne se retrouvent pas, qui sont même inimaginables, dans celle d'Euagrius d'Antioche ?

Pour le moment, je n'en vois que deux que l'on puisse alléguer. Dans l'Ambrosiaster, on a prétendu voir un Juif d'origine : honneur qui ne convient sûrement pas à Euagrius. Puis, l'auteur du Commentaire et des *Quaestiones*, comme écrivain du moins, « est Italien ³ », un Italien qui, nous dit-on, ignore le grec ⁴, professe à l'égard des Grecs un antagonisme ouvert ⁵ : comment songer à

1. Ep. 1, n. 15.

2. Souter, Préface à l'édition viennoise des *Quaestiones*, p. XXIII.

3. *Study*, p. 4, note 5.

4. *Ibid.*, p. 200.

5. « The author's antagonism to Greek authorities... » (p. 7).

l'identifier avec un Oriental, né à Antioche, mort évêque d'Antioche ?

La première difficulté n'est point de nature à nous arrêter longtemps. Il est incontestable que l'Ambrst. semble témoigner beaucoup d'intérêt pour tout ce qui a rapport aux Juifs, qu'il est au courant de leurs usages, de leurs traditions¹ ; mais il est également sûr qu'on ne peut citer un seul passage d'où il résulte qu'il ait appartenu à leur race. Au contraire, dans plusieurs endroits d'une précision et d'une clarté qui ne laissent rien à désirer, non seulement il se sépare d'eux et se déclare leur adversaire, mais il atteste ouvertement qu'il est d'origine païenne. C'est ce qu'ont démontré, entre autres, Franz Cumont² et Henri Brewer³. Tout ce qu'on a imaginé pour interpréter dans un autre sens ces textes embarrassants m'a l'air, je l'avoue, bien tiré par les cheveux. Après tout, l'hypothèse de l'Ambrosiaster-Isaac ne repose que sur cette double coïncidence : 1^o qu'un Juif contemporain de Jérôme a traité à Rome des problèmes du même genre que ceux de l'Ambrosiaster⁴ ; 2^o qu'il existe certaines ressemblances d'expression entre les écrits de celui-ci et le petit traité d'Isaac sur la Trinité et l'Incarnation⁵. Ces coïncidences sont de telle nature qu'« il ne paraît pas impossible de les expliquer par l'influence d'un même milieu⁶ » ; il n'en est pas ainsi des points de contact personnels qui ont été

1. « References to the Jews, another marked characteristic », p. 23. Développement avec textes à l'appui, p. 180-183.

2. « Je doute qu'un Juif de naissance pût écrire des phrases comme celle-ci (col. 2344) : *Cum in errore degeremus in quo nunc manent Pagani*, même s'il parle d'une façon générale. » art. cit., p. 417, note 3.

3. *Zeitschrift f. kath. Theol.*, t. XXXVII (1913), p. 214-216.

4. C'est à M. le prof. Th. von Zahn que revient le mérite d'avoir le premier relevé cette coïncidence ; et c'est elle, peut-être, qui a le plus contribué au succès inespéré de la candidature d'Isaac. Mais, comme Wittig lui-même le fait justement observer, *Ambrosiaster-Studien*, p. 50, « es können Streitfragen der Zeit gewesen sein. » Nous connaissons un autre contemporain de l'Ambrosiaster, un certain prêtre Héliodore, qui lui aussi a traité les mêmes problèmes que notre auteur, et je me propose de rechercher prochainement ce qui peut nous rester de ses essais en ce genre.

5. C'est par courtoisie, je suppose, que Fr. Cumont a trouvé « très frappantes » les analogies de style jadis invoquées par moi. Moins favorable, mais aussi plus juste, est le jugement exprimé par A. Souter dans une lettre du 14 avril 1903 : « Long ago I had decided that the fragments of Isaac could not have been written by our Ambrosiaster ; the parallels are not numerous enough. » On ne pourra pas faire le même reproche à la liste dressée ci-dessus des parallèles entre la Vie latine de s. Antoine et les écrits de l'Ambrosiaster. Après l'avoir achevée, j'ai tenu à entreprendre un nouvel examen des particularités stylistiques du petit traité d'Isaac, examen singulièrement facilité par l'excellente dissertation de Hans Zeuschner, « Studien zur Fides Isaatis » (dans les *Ambrosiaster-Studien*, p. 97-148) : force m'a été de constater l'insignifiance des résultats, en regard de ceux que m'avait fournis la comparaison entre Euagrius et l'Ambrosiaster.

6. Cumont, *loc. cit.*

signalés ci-dessus entre les ouvrages de l'Ambrst. et la traduction d'Euagrius. Si celui-ci est, comme j'en ai la conviction, identique à l'auteur des *Quaestiones*, il ne lui aura pas été difficile, dans les centres importants où il a séjourné, exercé même l'office de magistrat, Antioche, Rome, Milan, Alexandrie surtout¹, de se familiariser avec les usages et les préoccupations du monde juif.

L'autre difficulté pourra paraître, à première vue, plus considérable : c'est même elle, principalement, qui m'a fait rejeter d'abord comme inacceptable a priori toute tentative d'identification de l'Ambrosiaster avec Euagrius. Voici, en effet, d'après Souter, comment se présentent les choses. D'abord, non seulement l'Ambrst. est à peu près étranger à « la méthode allégorique d'interprétation introduite par les Alexandrins² », mais « son antagonisme à l'égard des autorités grecques ne permet guère d'imaginer qu'il en ait utilisé aucune³ ». Il s'emporte contre « ceux dont le mot d'ordre est de s'en rapporter aux manuscrits grecs⁴ ». S'il lui arrive de les citer lui-même, c'est de cette façon, en apparence tout à fait étrange de la part d'un Grec d'Antioche : « On dit qu'il y a ceci dans le grec ! » Les *sofistae Graecorum* sont l'objet de son aversion, pour « leur tendance à se prévaloir de leur subtilité naturelle », pour l'audace avec laquelle « ils ont altéré l'Écriture ». D'où l'on conclut, non sans apparence de raison, que « l'Ambrosiaster n'avait que peu ou point du tout de connaissance du grec⁵. »

A cela je répondrai : d'abord, que ces préjugés contre les « autorités grecques » ont été partagés par plus d'un contemporain de l'Ambrosiaster, s. Jérôme notamment, qui ne se fait pas faute de relever à l'occasion les leçons fautives du texte grec⁶ ; Filastrius va plus loin encore, et range parmi les hérétiques ceux qui tiennent pour les variantes propres à Théodotion, à Symmaque, etc.⁷. Mais surtout, il faut considérer qu'Euagrius, quoique né à Antioche, n'est pas un Grec comme les autres. Sorti laïque de son pays, c'est en Italie, dans un milieu tout latin, qu'il s'est formé à l'érudition

1. Cf. *Study*, p. 180 : « It was perhaps in Egypt that he acquired his remarkable interest in the Jews. »

2. *Study*, p. 7. Il n'y aurait point là, à vrai dire, de quoi faire difficulté, bien au contraire, la méthode opposée à celle d'Alexandrie étant précisément représentée par l'école d'Antioche, à laquelle appartient Euagrius.

3. *Ibid.*

4. p. 198.

5. Tout cela encore, *Study*, p. 199 sq.

6. *Anecd. Mareds.* III², p. 19, 16 : « Videtis ergo quoniam et in ectione errant Graeci. Wittig, *Ambrosiaster-Studien*, p. 49.

sacrée, qu'il a contracté ses habitudes d'homme d'Église : c'est là, selon toute probabilité, qu'il a rédigé et le Commentaire sur s. Paul et la plupart de ses Questions. Dans un tel milieu, évidemment, il a dû se pénétrer des préjugés latins à l'égard des Orientaux : il le prouva dans la suite, par la façon dont il se conduisit vis-à-vis de s. Basile et de la grande église d'Antioche. En somme, sa situation ressemble assez bien à celle de ce que nous appelons actuellement un Uniate : il s'exprimait, au sujet des Grecs, un peu comme les Orientaux catholiques s'expriment au sujet des Orthodoxes. Il n'est pas à présumer que des manuscrits grecs de la Bible se soient trouvés couramment à sa portée, durant son séjour assez agité dans la péninsule italique : on s'explique donc qu'il ait pu parfois les citer d'après ouï-dire. D'autre part, Souter lui-même est le premier à reconnaître que l'Ambrosiaster ne répugne nullement à l'emploi des termes grecs, et qu'il sait discerner avec justesse certaines leçons particulières au grec, de celles qui avaient pour elles l'autorité des manuscrits occidentaux ¹. Ici donc, encore, se vérifierait l'une des présomptions émises par Souter, à savoir que les particularités de langage propres à l'Ambrosiaster « aideront sans doute un jour à conclure d'une façon définitive dans quelle partie du monde Romain il a passé sa jeunesse ² » — disons, a reçu sa formation ecclésiastique. Pour conclure, je ne vois rien de décisif à faire valoir contre l'origine grecque de l'Ambrosiaster ; il faut seulement convenir que, supposé qu'il soit Grec, c'est alors un Grec latinisé. Et tel est, sans aucun doute, le cas d'Euagrius d'Antioche.

III.

LE TÉMOIGNAGE DE SAINT JÉRÔME

AU SUJET DES ÉCRITS D'EUAGRIUS D'ANTIOCHE.

Assez maigres, pour la plupart, sont les notices consacrées par s. Jérôme aux écrivains des premiers siècles dans son *De uiris illustribus* : cependant l'on y découvre aussi de temps à autre quelques mentions précieuses qui peuvent contribuer à la solution de problèmes littéraires, longtemps considérés comme insolubles. C'est sa courte notice sur Grégoire d'Ilberis qui me mit jadis sur

1. *Study*, p. 200 ; Wittig, loc. cit. Il faut également tenir compte du sens défavorable qui s'attachait souvent, à cette époque, à la dénomination de Grecs : ce terme était pour beaucoup synonyme du *sofistae Graecorum* qu'emploie volontiers notre Ambrosiaster, quand même il ne désignait pas les philosophes orgueilleux du paganisme, comme dans le texte original de la Vie de s. Antoine.

2. *Study*, p. 164.

la voie de la provenance si énigmatique des *Tractatus Origenis*. Puisque Jérôme a vécu, un certain temps du moins, dans l'intimité d'Euagrius, la pensée m'est venue d'examiner de plus près les deux ou trois lignes bien connues qu'il a écrites au sujet de celui-ci, ch. CXXV :

Euagrius, Antiochiae episcopus, acris et praestantis ingenii, cum adhuc esset presbyter, diuersarum ὑποθέσεων tractatus mihi legit, quos necdum edidit ; Vitam quoque beati Antonii de graeco Athanasii in sermonem nostrum transtulit.

Il y a dans ce peu de mots, en apparence assez insignifiants, plusieurs indications pour nous très intéressantes. Jérôme commence par caractériser Euagrius au point de vue intellectuel, en le représentant comme un homme d'un « esprit vif et distingué. » Puis, chose digne de remarque, ce qui constitue proprement à ses yeux l'œuvre littéraire d'Euagrius, ce n'est pas la traduction de la *Vie de s. Antoine* — celle-ci n'est mentionnée qu'en dernier lieu, comme une sorte de détail supplémentaire —, ce sont certains *diuersarum ὑποθέσεων tractatus* qu'Euagrius avait lus à Jérôme, n'étant encore que prêtre, mais qu'il n'avait pas encore publiés en 392. La lecture de ces ouvrages en préparation pouvait remonter à une vingtaine d'années, et Jérôme semble n'en avoir gardé qu'un souvenir assez confus : tout de même, il faut qu'ils aient fait sur lui une certaine impression et aient dû avoir en eux-mêmes quelque importance, pour qu'il les ait jugés dignes d'être mentionnés à cette place, après un si long intervalle.

Le tout serait de savoir au juste ce qu'il faut entendre par ces *diuersarum ὑποθέσεων tractatus*. Ce ne sont pas les mots *diuersarum ὑποθέσεων* qui font difficulté : Jérôme les emploie à deux autres reprises dans ce livre, et ils signifient clairement « sur différents sujets ». Ainsi, Marcel d'Ancyre *multa diuersarum ὑποθέσεων scripsit uolumina, et maxime aduersus Arrianos* ; ainsi encore, il existe de l'évêque arien Lucius *pauci uariarum ὑποθέσεων libelli*. Il ne peut y avoir de doute qu'au sujet du mot *tractatus*, qui signifie, chez Jérôme comme ailleurs, tantôt de véritables « traités », tantôt des homélies ou discours prononcés dans l'assemblée des fidèles. C'est ce dernier sens que le traducteur grec du *De uiris illustribus* a vu dans la notice relative à Euagrius : διαφόρων ὑποθέσεων ὁμιλίας. Mais ce traducteur, qui n'est pas antérieur au VII^e siècle, et n'avait qu'une connaissance assez incomplète du latin, ne saurait faire autorité dans l'espèce. Examen fait des passages — une dizaine environ — où l'expression revient au

cours du *De uiris*, je suis persuadé que Bardenhewer a parfaitement raison de traduire, dans le cas présent : « Abhandlungen über verschiedene Themata ¹ ». On comprend qu'Euagrius se soit prévalu de l'amitié dont l'honorait Jérôme pour lui communiquer ses premiers essais littéraires : il est plus difficile d'imaginer qu'il se soit permis de lui faire subir, lui, simple prêtre, la lecture d'homélies proprement dites.

Revenons maintenant à notre sujet, et demandons-nous si cette expression *diuersarum ὑποθέσεων tractatus* ne pourrait pas s'entendre des fameux écrits de l'Ambrosiaster. Pour les *Quaestiones*, évidemment, elle convient à merveille, et renferme en trois mots à peu près toute la définition que Souter donne de cet ouvrage : « a series of short essays on difficult passages of the Old and New Testaments and longer tracts on other subjects, some of which are addresses or sermons ² ». Mais peut-on l'appliquer également aux Commentaires sur s. Paul ? Oui encore : la preuve en est que, toujours d'après Souter, ce terme de *tractatus* est justement celui sous lequel la plupart des manuscrits désignent ces Commentaires : « a series of commentaries (called in most MSS *tractatus*) on thirteen epistles of Saint Paul » p. 1 ; « The MSS call the commentary on each epistle a *tractatus* » (p. 6, note 1). Il paraît même qu'il n'y a aucun titre dans les manuscrits pour couvrir le Commentaire entier (*ibid.*) : celui-ci constituait donc réellement une série de « *tractatus* différents. »

Il se dégage de notre notice un autre point de ressemblance entre les écrits de l'Ambrosiaster et les *tractatus* d'Euagrius. Ceux-ci, d'après s. Jérôme, n'avaient pas encore été publiés en 392 : *quos necdum edidit*. L'auteur étant mort dès l'année suivante, Bardenhewer, et d'autres avant lui, en ont conclu que probablement ils ne l'ont jamais été. Mais qui nous dit qu'ils ne l'ont pas été par d'autres après sa mort ? Ce n'est là, en aucune façon, une hypothèse chimérique : nous la voyons réalisée, précisément, pour l'Ambrosiaster. Il semble bien établi que le Commentaire sur l'épître aux Romains doit avoir été d'abord publié à part, et qu'il circula longtemps ainsi sous le nom d'Hilaire. De même, quelques-unes des Questions les plus longues doivent avoir paru séparément, et sans nom d'auteur : par exemple, la CI^e et la CVIII^e. Pour celle-ci, nous avons un *terminus a quo*, l'année 398, donc cinq ans

1. *Gesch. d. altkirchl. Literatur* III, 238. E. Venables traduit de même dans son article sur Euagrius d'Antioche, *Diction. of Christ. Biogr.* II, 420 : « treatises on various topics. »

2. *Study*, p. 1 sq.

après la mort d'Euagrius. Quant à la collection complète des *Quaestiones*, Souter croit qu'elle n'a été éditée qu'après coup, et elle aussi sous le couvert de l'anonymat, peut-être « par quelque ami de l'auteur »¹. Et la publication des *tractatus* sur s. Paul semble avoir été faite dans les mêmes conditions défavorables : s. Augustin, vers 420, est le premier qui atteste l'existence du Commentaire sur l'Ep. aux Romains, et cela sous le nom de s. Hilaire.

Ainsi, tout comme les essais d'Euagrius, les deux ouvrages principaux de l'Ambrosiaster sont proprement des *diuersarum hypotheseon tractatus* ; et, supposé que les premiers aient jamais été publiés, ce n'aura été que comme les seconds, à titre d'œuvres posthumes, et vraisemblablement anonymes. En rapprochant ces nouvelles coïncidences de celles que j'ai exposées dans les deux premières parties de cette étude, je crois ne point trop m'avancer en proposant d'identifier les traités inédits d'Euagrius mentionnés par Jérôme avec ceux qui ont plus tard couru le monde sous les noms d'Hilaire, d'Ambroise, d'Augustin, et finalement d'Ambrosiaster. Ainsi se réaliserait, plus tôt qu'on n'eût osé s'y attendre, l'espèce de prédiction formulée en ces termes par Souter, il y a huit ans : « Peut-être un jour sera-t-il possible de faire jaillir des écrits de Jérôme quelque indice relatif à l'identité de cet auteur. »

Mais je prévois l'objection : si les *tractatus* lus à Jérôme par Euagrius sont identiques aux écrits de l'Ambrosiaster, d'où vient que ce Père ne semble point avoir connaissance de ceux-ci, qu'il ne les cite nulle part expressément, bien qu'ils dussent l'intéresser à tant d'égards ?

Cela nous amène à rechercher quelle est au juste l'attitude de Jérôme vis-à-vis de l'Ambrosiaster.

A en croire Souter, il l'« ignore entièrement », c'est-à-dire qu'il ne le mentionne jamais parmi les écrivains qu'il a utilisés, par exemple, pour ses propres Commentaires sur s. Paul. Il est vrai que Souter lui-même ajoute aussitôt : « S'en est-il servi, en dépit de cela ? Marold pense que Jérôme sur Gal. i 2 et iii 1 montre qu'il a de l'accointance avec les notes de notre auteur »². Le fait n'est pas clair. Lorsque Damase, vers 384, pose à Jérôme ses cinq questions sur la Genèse, il est visible que le pape a sous les yeux les *Quaestiones* VI. IX. X. XII. XI. de l'Ambrosiaster, au lieu que Jérôme dans sa réponse (Epist. 35) semble n'en rien connaître³. Il

1. p. 11.

2. p. 8, note 1 ; voir aussi p. 185.

3. p. 173.

n'y a que deux cas à peu près sûrs de dépendance de Jérôme vis-à-vis de l'Ambrosiaster. Dans sa lettre 73, adressée en 398 au prêtre Euangelus, il a évidemment en vue la Question CVIII, sur Melchisédech ; et ce n'est pas merveille, puisque le destinataire de l'épître lui avait précisément transmis cette Question, sous forme de libelle séparé et anonyme, afin de solliciter son avis. De même, dans l'épître 146, adressée au même Euangelus, il y a des ressemblances qui ne sauraient être fortuites avec la Question CI, relative aux diacres de l'Église de Rome. Vallarsi avait supposé que la dépendance était du côté de l'Ambrosiaster ; mais Souter a démontré d'une façon concluante que c'est l'Ambrosiaster qui a servi de modèle ¹. Dans ce second cas, ce n'est sûrement pas son correspondant qui lui avait fourni l'écrit ; il le tenait déjà en sa possession, ou du moins il en avait le contenu très présent à l'esprit. Il est regrettable qu'on n'ait aucun indice pour dater cette épître 146 ; mais il semble bien qu'elle se rapporte à la même circonstance que la Question CI, le scandale causé par la prétention d'un diacre romain à mettre son ordre au niveau ou même au-dessus de celui des prêtres : Jérôme a dû utiliser la Question de l'Ambrosiaster très peu de temps après qu'elle avait été écrite. En admettant que l'épisode du diacre romain se soit présenté sous le pontificat de Damase ², durant le séjour de Jérôme auprès d'Eugarius, entre 373 et 381, on aurait ainsi, je pense, la meilleure explication de l'usage exceptionnel qu'il fait de la Question CI dans son épître 146. Les deux écrits sont des réponses à une consultation sur le même cas, et vraisemblablement à une consultation émanant de la même personne.

On le voit, il n'y a rien à conclure, dans le cas présent, de l'ignorance apparente de Jérôme à l'endroit de notre auteur. Ou les écrits de celui-ci n'étaient pas encore publiés, ou, s'ils l'étaient, c'étaient des écrits sans maître, et partant peu considérés. Supposé

1. p. 170 sq. Il est vrai que Souter semble maintenant disposé à admettre, à la suite de F. Prat, que la lettre à Euangelus, tout comme la Qu. CI, est une réponse à une prétention formulée par écrit, et qu'ainsi Jérôme n'aurait pas été directement inspiré par l'Ambrosiaster (*Journ. of theol. Studies*, oct. 1913. XV, 148). Mon impression est que la suggestion du P. Prat expliquerait sans doute quelques-uns des points de rencontre, mais que pour bien les comprendre tous le mieux est de supposer ceci : que l'Ambrosiaster et Jérôme auront rédigé vers le même temps leurs réponses, et que l'un deux, l'Ambrosiaster, aura eu l'occasion de communiquer sa réponse à l'autre, lequel s'en sera ensuite largement inspiré.

2. On sait que Turner (*Journ. of theol. Studies*, VII, 281 sq.) a proposé de voir dans le personnage « qui nomen habet falsi dei » le diacre Mercurius, *Mercurius leuita fidelis* qui surveilla les travaux de drainage exécutés au Vatican par ordre du pape Damase. Cf. De Rossi, *Inscript. christ. Urbis Romae*, t. II. I. p. 56, 15.

même que Jérôme en eût eu une communication partielle à l'époque de son séjour en Syrie, des années s'étaient écoulées depuis lors, et le souvenir sans doute n'était plus très précis ¹. Il y a d'ailleurs, au cours même du *De uiris inlustribus*, certaines lacunes du même genre qui nous paraissent inexplicables. Qui croirait, par exemple, que Jérôme y avoue ingénument « n'avoir pas encore lu » certaine Histoire universelle rédigée, disait-on, à son intention par Dexter, fils de Pacien de Barcelone, alors que précisément le *De uiris* est adressé, avec préface en règle, à ce même Dexter ?

Je ne pousserai pas plus loin présentement cette étude. On pourrait assurément la développer davantage, rechercher, par exemple, au cours des écrits de l'Ambrosiaster, les traits qui le distinguent des autres théologiens d'Occident, et trahissent, si faiblement que ce soit, une origine exotique ². Mais, de cette façon, on arriverait vite à écrire un gros livre, et c'est un honneur qu'il me faut laisser à d'autres. Qu'il me soit seulement permis de revenir sur ce que je disais au début. En faisant part au public de mes deux premières suggestions relatives à l'Ambrosiaster, en 1899 et en 1903, je ne les ai jamais, que je sache, présentées comme définitives ; même à propos de la seconde, je me suis contenté de dire qu'aucune des solutions proposées jusqu'alors ne semblait mieux répondre aux données du problème. Mais ce n'étaient, après tout, que de simples hypothèses, dont la seconde était à peu près invérifiable, tandis que la première donnait lieu à de sérieuses difficultés. Cette fois, au contraire, toute difficulté réelle fait défaut, chacune des conditions du problème se vérifie ; mais surtout, je le répète, ce n'est plus une supposition, ni même une pure probabilité : dans la traduction latine de la *Vita Antonii*, nous tenons à la fois, et une œuvre indubitable d'Euagrius, et la marque de fabrique non méconnaissable des écrits devenus si célèbres sous le nom d'Ambrosiaster. En conséquence, je me crois autorisé à affirmer, non pas que l'Ambrosiaster PEUT ÊTRE, mais qu'il EST Euagrius d'Antioche.

D. G. MORIN

1. L'estime et l'affection chaleureuse que Jérôme témoigne à Euagrius au début de sa correspondance et dans sa Chronique contraste avec le silence et la froideur qu'il effectera plus tard à son endroit : aurait-il fini par le lâcher, comme d'autres amis de la première heure ?

2. Peut-être, sans y songer, Souter en a-t-il déjà relevé un. Dans son *Study of Ambrosiaster*, p. 23, note 2, il signale l'emploi, à cinq reprises, de l'expression REGNUM ROMANUM, et il ajoute : « The phrase is probably very rare in Latin : indeed it is incorrect. » C'est Souter qui souligne ce dernier mot ; de mon côté, je soulignerais ici *in Latin* : car les Grecs se servaient du même mot pour désigner un royaume et l'empire.

UN MONUMENT PRIMITIF DE LA RÈGLE CISTERCIENNE.

LORSQU'EN 1098, Robert, abbé de Molesmes, vint à Cîteaux avec quelques compagnons fonder un nouveau monastère, son intention était d'y faire revivre dans sa pureté primitive la règle de S. Benoît que certains usages monastiques, accumulés depuis cinq siècles, lui paraissaient avoir altérée. Les premiers Cisterciens réprouvaient avec raison la longueur envahissante des offices, et déploraient la forme de gouvernement imposée par Cluny à ses monastères ; ils résolurent donc de revenir au véritable esprit bénédictin et de suivre à la lettre les prescriptions de la règle, sans s'inquiéter de ce qui pouvait se pratiquer à droite ou à gauche, tant dans la forme de l'office que dans celle du gouvernement, et dans bien d'autres choses encore : remonter aux sources était leur unique préoccupation pour l'instant.

Robert ne put demeurer à Cîteaux : un ordre du pape le rappelait bientôt à Molesmes. Il partit donc, laissant à ses successeurs la responsabilité des mesures à prendre : ce fut l'œuvre d'Albéric et d'Étienne Harding.

Les livres liturgiques furent immédiatement soumis à un travail de refonte, puisqu'on ne voulait pas conserver la liturgie dans l'état où l'entendait Cluny ; et pour maintenir l'union entre les divers monastères qui ne tarderaient pas, pensait-on, à surgir et donner à la réforme quelque chance de vivre, avant toute fondation nouvelle, on décida d'en promulguer l'édition typique : ainsi l'avait décrété la Charte de charité qui établissait le régime de la future congrégation. C'est cette disposition qui nous a valu une série de monuments, qui font de l'ordre cistercien un des ordres dont les origines sont le mieux documentées.

Dernièrement un de ces monuments primitifs, inédit, semble-t-il, est venu entre mes mains. Il a trait à la révision de l'hymnaire et on le lira un peu plus loin. Mais avant de dire ce que fut cette refonte de l'hymnaire cistercien, je crois bon de rappeler brièvement ce qu'on fit pour la Bible, le Graduel et l'Antiphonaire, parce que toutes ces révisions s'éclairent un peu l'une par l'autre.

La récitation de l'office nécessitait en premier lieu qu'on s'occupât du texte de la Bible. Avec beaucoup de sagesse, les Cister-

ciens ne voulaient pas autre chose que la restitution de l'antique version hieronymienne, notre Vulgate¹; mais la malchance les amena à adopter comme base de leur travail un texte qui leur parut beaucoup plus complet « *plenior* » que les autres : c'était une bible de Théodulfe² dont les exemplaires sont heureusement rares, le texte de Théodulfe présentant, selon les expressions de S. Berger, « un véritable exemple d'altérations continuelles ». Malgré cette pierre d'achoppement, dès 1109 la révision était faite, et Étienne Harding la promulguait avec une de ces Préfaces comme il en existe en tête des autres éditions cisterciennes. Il y avait du reste que pareille révision avait coûté beaucoup d'efforts³ : on s'en doute.

A côté du texte de la Bible, il fallait songer aux mélodies du Graduel et de l'Antiphonaire. Où trouver une source plus pure de la tradition grégorienne que dans les livres de chœur de l'Église de Metz ? Le Pape Adrien I, ainsi l'apprenait Amalaire, n'avait-il pas envoyé à Metz des chantres romains, porteurs de livres de chant copiés sur les manuscrits les plus authentiques ? Des moines envoyés à Metz en rapportèrent donc la copie. Cette fois le choix était des plus heureux : les travaux récents permettent en effet d'affirmer que les livres messins figurent parmi les meilleurs témoins de la mélodie grégorienne, et leurs transpositeurs allèrent jusqu'à les doter de signes rythmiques. Pourtant les Cisterciens eurent à peine commencé de s'en servir qu'ils les trouvèrent corrompus ; presque tout, selon eux, y était à reprendre, « *pene per omnia contemptibile* »⁴. La présence de signes rythmiques y fut-elle pour quelque chose ?

Dans l'impossibilité de donner livraison immédiate d'un Graduel et d'un Antiphonaire refondus — peut-être craignait-on aussi d'augmenter les protestations déjà vives qui commençaient à s'élever contre les réformes de Cîteaux, — l'Antiphonaire reçut seulement une adaptation liturgique convenable, mais pas une de ces corrections systématiques qui plus tard le mutilèrent ; un exemplaire de cette première édition en aurait même été tout récemment retrouvé⁵. Cependant la partie n'était que remise et une

1. Lettre d'Étienne Harding, Migne, P. L. 166, 1376.

2. Martin, *Saint Étienne Harding et les premiers recenseurs de la Vulgate latine, Théodulfe et Alcuin*, dans *Revue des Sciences eccl.*, 1886-87.

3. Migne, *ibid.*

4. S. Bernardi *Epistola super Antiphonarium Cisterciense*, dans *Monasticon cisterciense*, ed., Séjalon, p. 244.

5. *Revue du chant grégorien*. Mars-Avril, 1913, p. 103.

vingtaine d'années après ils purent enfin mettre à exécution le projet caressé. S. Bernard fut nommé président de la Commission de révision, et mit son nom en tête du décret de promulgation du Graduel et de l'Antiphonaire cisterciens. Il n'y avait pas eu de dissentiments parmi les membres de la Commission, comme on pourrait le croire, et les idées qui s'étaient fait jour à l'origine ne furent pas discutées. Au nom de règles arbitraires la mélodie grégorienne fut expurgée de tous les intervalles qui blessaient l'oreille et des licences soi-disant anormales.

Nous ne possédons plus l'exemplaire type du Graduel et de l'Antiphonaire, comme nous possédons celui de la Bible : la fin du manuscrit qui les contenait, le ms. 114 (82) de la bibliothèque de Dijon, a disparu¹. Cette dernière portion contenait également l'hymnaire qui ne peut se reconstituer lui non plus qu'à l'aide de monuments assez postérieurs. C'est la Lettre-Préface à l'hymnaire, inédite, que je voudrais maintenant faire connaître, parce que comme les autres lettres-préfaces, elle décrit les raisons, la méthode de la révision entreprise, et complète heureusement nos renseignements sur la réforme liturgique telle que la concevait Cîteaux.

Cette Lettre-Préface à l'hymnaire se trouve au fol. 144^a du manuscrit 9 de la bibliothèque municipale de Nantes. Elle vient après un recueil des homélies d'Origène traduites par Rufin. Le manuscrit est du XII^e siècle, et sur ses derniers feuillets, on a transcrit la lettre dont il s'agit et le *De Sacramento Altaris* de Richard de Wedinghausen. Le contenu du manuscrit indique déjà son origine cistercienne. Le traité de Richard porte ici le titre de « sermon prononcé dans le chapitre de Clairvaux par un chanoine Prémontré ; » or on peut lire un titre identique dans le manuscrit 302 de Troyes écrit à Clairvaux au XII^e siècle. Sauf un autre

1. Le musicologue Th. Nisard a cru voir dans l'*Antiphonaire de Montpellier*, noté en lettres et en neumes, et publié dans la *Paléographie musicale*, « la minute et la base de la restauration du chant liturgique exécuté par ordre de S. Bernard et sous les yeux mêmes du saint docteur ». — « Il est impossible de lui assigner une autre origine que celle de la réforme liturgico-musicale opérée par S. Bernard. » (*Études sur la restauration du chant grégorien*, p. 490, 492.) Cette opinion est inadmissible. Le correcteur cistercien qui a rédigé la Préface à l'Antiphonaire se réfère de mémoire à un *Breviarium artis musicae* qu'il a feuilleté dans la bibliothèque d'un grand monastère et qui débutait par les mots : « Quoniam pauci sunt. » Ce traité de chant est un remaniement du traité de Réginon de Prüm. Or il figure précisément et de première main en tête de l'Antiphonaire de Montpellier auquel il sert d'introduction. Les correcteurs cisterciens n'avaient donc pas sous la main l'Antiphonaire de Montpellier ni le traité qui l'accompagne, et il est par suite impossible de le considérer comme la base de leur correction. En réalité, d'après les récentes recherches de mon confrère D. Beyssac, ce manuscrit a certainement été écrit à S. Bénigne de Dijon, et il se rattache vraisemblablement à la réforme du chant exécutée sous S. Guillaume.

manuscrit, copie assez tardive du manuscrit de Troyes, ce dernier passait pour être le seul à nous avoir conservé ce détail. Sa présence dans le manuscrit nantais montre que celui-ci provient du même milieu que le manuscrit troyen et qu'il fut transcrit à Clairvaux ou dans un des monastères de l'Est de la France qui ont été le berceau de l'ordre. Par suite, il n'est pas très étonnant d'y retrouver encore la Préface à l'hymnaire cistercien, monument primitif de la Règle cistercienne qui n'eut cependant aucune diffusion. Avant d'entrer à la bibliothèque de Nantes, le manuscrit appartenait vraisemblablement à l'abbaye de La Meilleraye : la bibliothèque de la ville, si pauvre en manuscrits anciens, en possède plusieurs qui en proviennent.

Voici la Lettre-Préface à l'hymnaire :

INCIPIE EPISTOLA DOMNI STEPHANI, SECUNDI CISTERCIENSIS ABBATIS, DE OBSERVATIONE HYMNORUM.

Frater Stephanus Noui Monasterii minister secundus, successoribus suis salutem. Mandamus filiis sanctae ecclesiae nos, hos hymnos quos beatus Ambrosius archiepiscopus constat composuisse, et in hunc nostrum locum, Nouum uidelicet Monasterium, de mediolanensi ecclesia in qua cantantur, detulisse, cummunique fratrum nostrorum consilio ac decreto statuisset, ut amodo a nobis omnibusque posteris nostris, hii tantum nullique alii canantur ; et quia, hos ambrosianos beatus pater et magister noster Benedictus in sua regula ¹, quam in hoc loco maximo studio decreuimus obseruandam, nobis proponit canendos. Quapropter auctoritate Dei et nostra, uobis iniungimus nequando integritatem sanctae regulae, quam in hoc loco haud paruo sudore a nobis elaboratam et statutam conspiciatis, et uestra leuitate mutare aut euellere presumatis, sed magis predicti patris nostri sancti prepositi amatores et imitatores ac propagatores existentes, hos hymnos inuiolabiliter teneatis.

EXPLICIT EPISTOLA FELICITER. AMEN.

* * *

La révision de l'hymnaire ne présentait pas autant de difficultés que celle des autres livres de chant : c'est pourquoi elle la précéda. Comme on vient de le lire elle fut l'œuvre de l'abbé Étienne Harding. On pourrait s'étonner de voir Étienne Harding prendre ici le titre de second abbé de Cîteaux puisqu'il en est en réalité le troisième, après Robert et Albéric. Ce titre est cependant conforme à l'ancienne tradition. Une note manuscrite de la Bible stépha-

1. Ch. ix, vii, xiii, xvii.

nique porte : « *Anno m^o centesimo nono ab incarnatione Dni, liber iste finem sumpsit scribendi gubernante Stephano, I^o abbate, cenobium Cisterciense.* » M. Martin qui l'a publiée, se demandait si le mot *II^m* n'avait pas été substitué à *III^m* après grattage ¹. Cette supposition devient peu probable devant la Préface à l'hymnaire. Robert, fondateur de Cîteaux, revint peu après à Molesmes et les premiers Cisterciens ne le considérèrent plus désormais comme un des leurs.

Étienne Harding devint abbé en 1109 et mourut en 1134 : la lettre a donc été écrite entre ces deux dates ; mais ce serait beaucoup trop retarder la révision de l'hymnaire que de placer cette révision jusqu'après 1131, comme l'a pensé M. Weinmann ². La réforme n'est pas forcément postérieure à la lettre fameuse où Abélard, vers 1131, s'insurge contre les nouveautés introduites par les Cisterciens, spécialement dans le chant des hymnes. « *Quorum ut pauca commemorem, pace vestra, hymnos solitos respuistis, et quosdam apud nos inauditos et fere omnibus ecclesiis incognitos, a minus sufficientes, introduxistis... Vos quippe quasi noviter exorti, ac de novitate plurimum gaudentes.... nous quibusdam decretis aliter apud uos diuinum officium instituistis agi* ³. Loin de supposer une période de tâtonnements, la lettre d'Abélard suppose une coutume établie, bien et dûment constatée. Les mots « *nous quibusdam decretis* » semblent même viser le règlement sur les hymnes. Du reste, ainsi qu'on l'a fait remarquer ⁴, les livres liturgiques étaient déjà constitués entre 1115-1118, au moment de la rédaction de la Charte de charité qui prescrit aux abbayes cisterciennes d'avoir leurs livres liturgiques conformes à ceux de Cîteaux. Si une exception provisoire fut faite pour le chant du Graduel et de l'Antiphonaire, rien ne permet de dire qu'il en fut de même pour l'Hymnaire.

Comment s'y prirent donc les premiers Cisterciens pour réviser leur hymnaire et soulever en même temps d'aussi vives réclamations ? Comme ils avaient fait pour le reste. Fidèles à leur principe de pratiquer à la lettre la Règle de S. Benoît, ils voulurent également réformer l'hymnaire selon la lettre de la Règle. Or la Règle ordonne de chanter des *ambrosiens* : ils résolurent aussitôt

1. Art. cit., dans *Revue des sciences eccl.* (1886). p. 528, n. 1.

2. *Hymnarium Parisiense. Das Hymnar der Zisterzienser-Abtei Pairis im Elsass.* (*Veröffentlichungen der Gregorianischen Akademie zu Freiburg.* 1905, p. 8.)

3. Migne, P. L. 178, 339.

4. Voir l'excellent article *Cîteaux* du R. P. Trilhe, dans *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, col. 1784.

de renoncer aux usages courants et d'aller à Milan, l'église de S. Ambroise, chercher la source pure de l'hymnaire bénédictin. A coup sûr le cycle hymnologique, tel qu'il était représenté à Cluny et dans les autres monastères, ne pouvait pas prétendre remonter jusqu'à S. Ambroise : certaines de ses hymnes appartenaient à différents auteurs dont les noms étaient dans toutes les bouches ; plusieurs même n'étaient point écrites dans le mètre ambrosien ; c'était un hymnaire d'origine carolingienne, formé sans doute aux environs de l'année 800. Les Cisterciens eux, pensaient que S. Benoît avait pris le terme *ambrosien* dans son acception la plus restreinte, c'est-à-dire, qu'il entendait parler uniquement d'hymnes composées par S. Ambroise, et ils voulaient à son exemple n'admettre dans leur répertoire que les hymnes de S. Ambroise, afin de mieux sauvegarder l'intégrité de la Règle.

En réalité quelles hymnes a employées S. Benoît ? Le R. P. Blume, dans un travail paru il y a quelques années ¹, croit qu'on les rencontrerait en totalité ou en partie dans un ancien hymnaire déjà formé à l'époque où S. Benoît écrivait sa Règle : le Cod. Reg. 11 du Vatican en serait le représentant le plus autorisé. Mais cette hypothèse n'a pas été cependant sans soulever des contestations ². Dans l'hypothèse du R. P. Blume, il faut reconnaître que les Cisterciens furent assez mal avisés, en recourant à l'hymnaire milanais dont bien peu d'hymnes figurent à l'ancien hymnaire. En tous cas il ressort de son travail ³ que S. Benoît a opposé le terme *ambrosiens* ou hymnes de S. Ambroise aux hymnes qui ne peuvent se recommander de lui, et qu'il a entendu employer et les unes et les autres : les premières aux Vigiles, aux Laudes, aux Vêpres ; les secondes aux autres Heures, suivant l'usage établi. Le rigorisme des principes de la réforme cistercienne pourra donc sembler exagéré. En allant emprunter leur hymnaire à l'Église de Milan, et en n'y admettant que des hymnes authentiques de S. Ambroise ou jugées telles, Étienne Harding croyait toutefois remplir à la lettre les préceptes de S. Benoît : il n'y a pas d'équivoque possible sur tous ces points, encore qu'aujourd'hui il soit plus malaisé de le constater dans la liturgie cistercienne. On chantera seulement les hymnes dont la composition par S. Ambroise est avérée, dit-il dans son décret de promulgation, « *hos hymnos quos beatum*

1. *Der Cursus S. Benedicti Nursini und Die liturgischen Hymnen des 6-9. Jahrhunderts*, 1908.

2. *Revue Bénédictine*, 1911, pp. 341-376.

3. *Ouvr. cit.*, p. 31.

Ambrosium constat composuisse... ut.. hii tantum nullique alii canantur. » Et ce, parce que notre bienheureux Père S. Benoît propose ces ambrosiens à nos chants : « *et quia, hos ambrosianos beatus pater et magister noster Benedictus... nobis proponit canendos* ¹. » Et plus loin il insiste encore : « *Quapropter... nequando integritatem sanctae regulae mutare aut euellere presumatis... hos hymnos inuiolabiliter teneatis.* »

Cette conception, que le cursus hymnologique de Milan était le cursus de S. Benoît lui-même, devait entraîner les Cisterciens plus loin encore, et ils se trouvèrent forcément amenés à calquer l'emploi que l'Église milanaise faisait des hymnes dans sa liturgie. Au lieu d'hymnes propres à chaque jour de la semaine, dans la récitation de l'office ferial, ils n'en eurent plus qu'une seule ainsi qu'à Milan, où l'hymnaire n'en comprenait pas d'autres. Pour pouvoir établir un roulement d'hymnes, il eût fallu faire des emprunts aux traditions clunisiennes, c'est-à-dire transiger avec les principes. Et Étienne Harding, comme on vient de le lire, n'entendait pas transiger. Une pareille modification n'en était pas moins une atteinte à des us et coutumes monastiques admis en tous lieux, en tous temps et par tous. Autre singularité. La mélodie ambrosienne accompagna les hymnes dans leur voyage au delà des monts ; et c'est un fait assez curieux de voir au cours du même office se couder le chant romain et le vieux chant milanais, qui allait recevoir une diffusion nouvelle avec la diffusion de l'ordre cistercien. Il est vrai qu'en ce genre de mélodies les différences sont moins sensibles : cependant si les tentatives pour mettre une barrière infranchissable entre le chant ambrosien et le chant romain, en rattachant le premier au genre chromatique et le second au genre diatonique, semblent être demeurées vaines, il faut néanmoins reconnaître que les mélodies de certaines hymnes ambrosiennes sentent encore leur archaïsme. Mais les réformateurs ne recherchaient pour eux-mêmes, ni l'archaïsme, ni l'extraordinaire : ils adoptaient les hymnes et les mélodies milanaises parce qu'ils s'imaginaient chanter comme avait chanté S. Benoît. Une légère exception à leur constante manière d'agir confirme cette remarque. Tout en admettant les hymnes ambrosiennes *Apostolorum passio* pour la fête des S. S. Apôtres Pierre et Paul, et *Post Petrum primum principem* pour la fête de S. André, ils en rejetèrent la mélodie

1. On peut rapprocher les expressions de la lettre d'Étienne Harding du titre de l'ancien hymnaire conservé dans le codex xxxiv de Zurich du IX^e s. : « *Incipiunt hymni sancti Ambrosii quos Sanctus Benedictus in diuersas horas canendos ordinauit.* » Cf. Blume, *ouvr. cit.*, p. 57.

qui est commune aux deux hymnes. Le R. P. Dreves qui le constate en indique immédiatement la raison : l'ambitus de la mélodie milanaise descend de plusieurs tons au-dessous de la finale, et elle était irrégulière aux yeux des théoriciens du moyen-âge¹. Pour qui se rappelle la façon dont les réformateurs cisterciens envisagèrent les livres de Metz, et leur sentiment sur l'ambitus des modes du plain-chant, la remarque devient tout à fait vraisemblable.

La réforme hymnologique entreprise par Cîteaux fut une cause de surprise générale. Abélard s'en fit l'écho dans la lettre dont nous avons déjà cité un passage ; de tous les changements introduits dans la liturgie bénédictine, le changement de l'hymnaire fut peut-être celui qui scandalisa davantage : c'est le premier grief d'Abélard et le plus développé : « ... *hymnos solitos respuistis, et quosdam apud nos inauditos et fere omnibus ecclesiis incognitos, ac minus sufficientes introduxistis. Unde et per totum annum in uigiliis tam feriarum quam festiuitatum uno hymno et eodem contenti estis, cum Ecclesia pro diuersitate feriarum uel festiuitatum diuersis utatur hymnis sicut et psalmis uel caeteris quae his pertinere noscuntur, quod et manifesta ratio exigit. Unde et uos qui die Natalis, seu Paschae uel Pentecostes, et caeteris solemnitatibus hymnum semper eundem decantare audiunt scilicet Æterne rerum conditor, summo stupore attoniti suspenduntur ; nec tam admiratione quam derisione mouentur.* » Abélard énumère dans ce passage les diverses modifications que nous avons soulignées, et auxquelles les Cisterciens furent entraînés en faisant des emprunts à la liturgie ambrosienne : la pauvreté du nouvel hymnaire, la présence d'hymnes et de mélodies étrangères à la liturgie romaine. Malgré leur véhémence ses paroles sont le reflet de l'exactitude, mais elles tombaient dans le vide, car sans s'en douter il commentait un peu plus loin à l'usage de ses adversaires un texte de Grégoire VII qui constituait à leurs yeux la plus éclatante des justifications : « *Si consuetudinem fortassis opponas, aduertendum fuit quod Dominus dicit : « Ego sum, inquit, ueritas ; » non ait : « Ego sum consuetudo.* » C'est précisément ce qu'ils avaient entendu accomplir : ils retinrent donc le texte et oublièrent l'exégèse d'Abélard.

Il semble impossible d'admettre en lisant le règlement si précis d'Étienne Harding, qu'il ait songé à introduire dans son nouvel hymnaire autre chose que les hymnes de S. Ambroise ou celles qu'une tradition lui attribuait. On pouvait par suite l'appeler « hymnaire de S. Ambroise » aussi bien qu'« hymnaire de

1. *Aurelius Ambrosius, der Vater des Kirchengesanges*, 1893, p. 126.

Cîteaux », et de fait le premier titre se rencontre de temps en temps dans les manuscrits d'origine cistercienne comme le codex de Prague I G 17 : « *Incipit hymnarius sancti Ambrosii Mediolanensis episcopi* »¹. Le contenu de l'hymnaire cistercien primitif faisait sans doute honneur au titre qu'il portait, mais l'exemplaire type, on le sait, a disparu, et force est d'avouer que les exemplaires postérieurs ne correspondent pas absolument à la description qu'Étienne Harding nous laisse de l'hymnaire authentique. D'après les deux hymnaires de l'abbaye cistercienne de Pairis, en Alsace², transcrits aux environs de l'année 1200, ou même auparavant, et qui s'accordent avec la tradition cistercienne, il ressort qu'on se tromperait en s'imaginant rencontrer un hymnaire désormais immuablement fixé par le règlement de son réformateur. En dépit des considérations qu'il énumère, des épithèses qu'il réserve à ceux que tenterait le changement, peu d'années après on se résolut à introduire des modifications. Seize hymnes nouvelles, au bas mot, furent introduites et disséminées dans l'ancien répertoire de façon à en augmenter la variété ; aucune d'elles d'ailleurs ne figure dans les anciens hymnaires ambrosiens : on y trouve des hymnes comme *A solis ortus cardine*, *Vexilla regis* dont l'attribution à Sédulius et à Venance Fortunat ne fit jamais, dans l'histoire, l'ombre d'un doute. Elles ne faisaient donc certainement pas partie du premier cursus hymnologique qu'Étienne assurait être entièrement l'œuvre de S. Ambroise, et il faut par suite admettre qu'un certain mouvement de recul dans le zèle réformiste s'est dessiné chez les Cisterciens, et qu'ils n'ont pas tardé à donner une seconde édition de leur hymnaire. Seulement, tout en faisant place à quelques hymnes courantes dans les monastères, ils n'allèrent point jusqu'à remanier l'œuvre de leurs devanciers, et ils se contentèrent d'en prescrire le chant aux offices de Tierce et de Complies, précisément à ces offices où les moines de leur temps se contentaient invariablement des deux hymnes *Nunc Sancte* et *Te lucis*.

En retrouvant cette Préface à l'un des livres liturgiques de l'ordre de Cîteaux, il m'a paru intéressant d'en souligner quelques termes. Pour compléter son histoire il suffit d'ajouter qu'à l'encontre des autres monuments primitifs de la Règle cistercienne, qui n'ont cessé de figurer en tête des livres liturgiques, il n'eut aucune diffusion. Le manuscrit de Nantes est sans doute à

1. Drevès, *ouvr. cit.*, p. 109.

2. Voir la publication de M. Weinmann déjà citée.

l'heure présente un de ses rares représentants. On conçoit du reste le régime d'exception appliqué à ce décret, lorsqu'on se rappelle les paroles d'Étienne Harding : « *Mandamus... hos hymnos quos beatum Ambrosium constat composuisse... ut... hii tantum nullique alii canantur.* »

D. P. BLANCHARD

LES ÉVÊQUES AUXILIAIRES DE LIÈGE.

(Suite ¹).

**RICHARD PAULI STRAVIUS, évêque de Dlonysie
1641-1654.**

Richard Pauli Stravius, né vers 1586 à Cuttecoven près de Looz, était fils de Laurent Pauwels et d'Anne Strauwen, qui occupaient une ferme de l'abbaye d'Herckenrode. La famille Struven (Strouwen, Strauwen), est bien connue dans l'histoire de Looz. M. Daris dit que Laurent Pauwels eut huit enfants : Laurent, chanoine-coste de Looz, qui plus tard apostasia ; Richard, le futur suffragant de Liège ; George, futur suffragant de Cologne ; Arnoul, fermier à Cuttecoven ; Jean, fermier à Opheers ; Marie, qui épousa Henri Nicolarts ; Gertrude, qui épousa Arnoul Cuypers, et Landrade qui épousa Jean Knapen ². Je ne sais si ces renseignements sont tout à fait exacts, car en 1650, comme nous le dirons plus loin, Richard parle de deux de ses sœurs religieuses à Sainte-Agnès de Tongres.

Il est assez probable que Richard fit ses premières études chez les Jésuites de Liège. Il les continua à Rome, où son oncle Richard Strauwen, chanoine-doyen de Looz ³, servait d'agent au prince-évêque de Liège. Dès février 1606, le jeune Richard fut pourvu d'un canonicat à Tongres, mais il eut à soutenir un procès contre Quirin Bilstain, et, en dépit d'une sentence favorable, il ne put entrer en possession de cette prébende ⁴.

Richard resta vingt ans à Rome au service du Saint-Siège, comme il le dit dans une lettre de 14 avril 1650, puis il vint à Bruxelles, en qualité d'auditeur du nonce Guidi del Bagno (1621-1627). Après le départ du nonce Fabio de Lagonissa, Stravius servit de représentant au Saint-Siège à la Cour de Bruxelles, et y expédia les

1. Voir plus haut, p. 304-338.

2. Daris, *Histoire de la bonne ville, de l'église et des comtes de Looz*. Liège, t. 1, p. 35, 49.

3. Sur ce personnage, voir de Ram, *Lettres de Laevinus Torrentius à Richard Stravius, agent de l'évêché de Liège à Rome : 1583 à 1592* (*Bull. de la Comm. royale d'hist. de Belgique*, 3^e Série, t. VII, p. 237-330) ; Ch. Thys, *Le chapitre de N.-D. à Tongres*, Anvers, t. II, 1888, p. 48, 364, 367.

4. Daris, p. 35 ; Thys, t. II, p. 267.

affaires, sous la direction du nonce de Cologne, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau nonce (avril 1642) ¹.

Richard Stravius ne tarda pas à occuper des bénéfices importants. S'il résigna, le 15 juin 1628, le bénéfice simple de S. Josse à Looz en faveur de son neveu Laurent Pauli, il occupait déjà une prébende et un archidiaconé à Arras, auxquels il devait ajouter l'archidiaconé de Brabant dans l'église de Cambrai ².

Ernst rapporte qu'il avait d'abord été brigittin ; M. Daris doute que ce fait soit exact ³. Quoi qu'il en soit, Richard se montra le protecteur des Brigittins réformés dont il favorisa l'établissement à Looz en 1643⁴. Il en fut le visiteur apostolique perpétuel ; il voulut les introduire en qualité de directeurs au monastère de Sainte-Agnès de Tongres, mais on ne voit pas qu'il ait jamais fait partie de l'ordre.

Je n'ai pas à apprécier ici la gestion de Stravius à Bruxelles. Si l'empereur Ferdinand III, pour le récompenser, lui octroya le 18 mai 1640, ainsi qu'à ses frères et à leurs descendants des lettres de noblesse avec les prérogatives de quatre degrés d'aïeux ⁴, on voit, d'autre part, que le nonce de Cologne et celui de Flandre trouvaient des sujets de plainte à formuler contre lui.

Les rapports du nonce de Cologne sur la personnalité de Stravius, justifiés, paraît-il, par des souvenirs peu agréables qu'il avait laissés en quittant le poste de Bruxelles, permettent de se demander si sa nomination à la charge de suffragant de Liège ne fut pas le résultat d'une intrigue. Il semblerait, d'après une dépêche du nonce de Cologne, en date du 16 février 1641, que le promoteur de la candidature de Stravius était le baron d'Hollinghoven, Guillaume de Bavière, coadjuteur du prince-évêque de Liège, Ferdinand de Bavière, dans son abbaye de Stavelot. Le coadjuteur aurait bien voulu voir le nonce prendre la responsabilité de ce choix. Il l'avait en effet prié de solliciter auprès de l'Électeur de Cologne le poste de suffragant de Liège pour Stravius de Bruxelles. Mais, averti que quatre jours plus tard on devait promulguer cette nomination agréée par l'Électeur, le nonce flaira un piège

1. A. Cauchie, *Lettres de Bentivoglio (1615) et de Stravius (1642) à la fin de leur mission aux Pays-Bas catholiques* (*Mélanges Paul Frédéricq*, Bruxelles, 1904, p. 319-327 ; A. Cauchie et R. Maere, *Recueil des instructions générales aux nonces de Flandre (1596-1635)*, Bruxelles, 1904, p. xxxvi.

2. Il succéda dans cette charge à Pierre Anthoing, décédé en 1638 et la résigna en 1641 (A. Le Glay, *Recherches sur l'église métropolitaine de Cambrai*, Paris, 1825, p. 113 ; Daris, *Hist. de Looz*, t. II, p. 35).

3. Daris, *Histoire de Looz*, t. II, p. 36, 38-41.

4. Stephani, *Mémoires*, t. II, p. 1-2.

et se garda bien d'intervenir. Il répondit directement à Stravius qu'il se trouvait en état de devoir lui offrir ses félicitations plutôt que de présenter une requête à Son Altesse. Il écrivait à Rome : « j'ai cru bien faire d'éviter le piège et de ne pas m'engager en faveur d'une personne qui n'a pas grand mérite et dont la réputation n'est pas trop bonne » ¹. Une fois désigné, Stravius chercha à se soustraire au procès canonique dans la forme accoutumée ².

Richard Stravius fut préconisé en consistoire le 11 octobre 1641 ³, et fut sacré à Bruxelles, le 2 février 1642, dans l'église des Carmes, à l'autel de S. Charles qu'il avait fondé. La cérémonie fut présidée par l'archevêque de Malines, Jacques Boonen, assisté des évêques de Gand et d'Anvers ⁴.

Stravius quitta Bruxelles le 11 avril 1642, quelques jours après l'arrivée de l'internonce Antoine Bichi, et arriva à Liège le 14. En dépit de la lettre qu'il écrivit à Rome pour déclarer qu'il avait remis au nouvel internonce les instructions nécessaires, il y a lieu de croire que celles-ci devaient être insuffisantes ou nulles, car Bichi ne cessa de se plaindre du mutisme de Stravius, dont il réclamait des instructions. Sans doute que celui-ci avait été froissé des procédés dont on avait usé à son égard. Ses lettres acrimonieuses contre le nonce Alfieri de Cologne, contre le nonce de Flandre, Fabio de Lagonissa, contre l'évêque de Bruges, semblent l'indice d'un caractère exigeant et peu généreux. Stravius, en partant, ne reçut aucun cadeau du gouvernement. Ce dut lui être une mortification sensible. « Cet oubli, dit M. Cauchie, devait l'affecter d'autant plus qu'il n'était guère un modèle de désintéressement. Aussi, peu habitué à ménager le prochain, se soulage-t-il le cœur en exhalant ses plaintes contre le gouvernement de François de Mello » ⁵.

Vers la fin de 1642, le nouvel évêque de Dionysie rendit visite à Cologne, avec ses deux sœurs, à son frère Georges. Il tomba entre les mains des troupes hessoises qui s'étaient emparées de Neuss et ne fut élargi que contre une rançon de 4000 thalers ⁶.

1. Archiv. Vatic. Nonciature de Cologne, t. XIX, lettre du 16 février 1641.

2. *Ib.* Lettre du 16 mars 1641.

3. Archiv. Vatic. Consist. 130, p. 296 (Schede de Garampi); Nonciature de Flandre, t. XXV, A; Cauchie, p. 323.

4. Daris, t. II, p. 36; Nécrologe du Couvent des Carmes de Bruxelles. Ms. à la Bibl. de l'Univ. de Louvain, f. 55. En 1636 fut érigée dans l'église des Carmes de Bruxelles, la confrérie de S. Charles Borromée; Richard Pauli se fit aussitôt inscrire parmi les membres (Devilliers, *Bibliot. Carmelit.*, t. I, p. 711).

5. Cauchie (*Mélanges P. Frédéricq*, p. 323-325).

6. Daris, t. II, p. 36.

Le suffragant ne tarda pas d'entrer en conflit avec le chapitre de Liège. Dès le 16 décembre 1642, celui-ci déclarait que le suffragant usurpait une juridiction indue au détriment des archidiacres, du vicaire et des examinateurs synodaux, et lui députait un notaire pour s'entendre avec lui et lui demander les raisons de sa conduite ¹. Les examinateurs synodaux, protestaient contre la prétention du suffragant d'examiner lui-même les candidats aux ordres ². Le 9 janvier 1643, on rédigea une lettre à adresser au prince sur les innovations du suffragant, lettre qui fut relue en séance du 14 du même mois ³. La réponse du prince parvint le 9 mars au chapitre qui s'occupa de nouveau de l'affaire le 28 mai ⁴. Les causes de mécontentement se multiplièrent. Le 19 septembre 1644, apprenant que le suffragant était à Tongres et voulait y conférer les ordres, le chapitre lui intima l'ordre de revenir à Liège pour y donner les ordres ⁵. Le 8 octobre 1645, on rapporte que le suffragant a conféré récemment les ordres dans l'église de S. Laurent, bien que les chanoines d'Elderen et de Blanckaert fussent promus au sousdiaconat et que, suivant la coutume, les ordres eussent dû être conférés dans l'église de S. Mathieu à la Chaîne. Le 11 octobre, on écrit à ce sujet au prince et on rappela que le suffragant devait s'abstenir de porter la mozette dans l'évêché de Liège ⁶.

Cette affaire de la mozette devint une question d'État, car ce vêtement était considéré comme un signe de juridiction. Le 13 novembre 1645, nomination de commissaires pour traiter l'affaire de la mozette du suffragant ; le 29, avertissement au suffragant de ne plus porter la mozette ; le 1^{er} décembre, protestation contre l'usage introduit par Stravius de se faire apporter le manipule par le sous-diacre ⁷.

Le suffragant répondit par acte notarié le 7 décembre, et le 8, le chapitre, après avoir pris connaissance de cet acte, décidait d'écrire au nonce pour lui demander d'interdire au suffragant l'usage de la mozette. Le 13, on était disposé à traiter l'affaire à l'amiable, mais, le 24, on demandait à Stravius une réponse catégorique, sinon on lui interdirait de pontifier dans la cathédrale en la fête de Noël.

1. Archives de l'Etat à Liège. Décisions capitulaires de S. Lambert, t. 149, p. 83.

2. *Ib.*, p. 87-88.

3. *Ib.*, p. 101, 103.

4. *Ib.*, p. 140, 197.

5. *Ib.*, t. 150, f. 8^v.

6. *Ib.* f. 94-96.

7. *Ib.*, f. 103, 111-111^v.

Sur son refus, on décida de demander à l'abbé de St-Laurent de faire l'office pontifical. Le 24, le suffragant déclarait consentir à assister aux matines sans mozette, mais prétendait la reprendre ensuite jusqu'à la décision de Rome. Le chapitre refusa cette transaction, et, le 29, il demandait à l'abbé de St-Laurent d'officier ¹. Stravius n'était pas homme à céder, d'autant moins qu'il connaissait Rome et s'y sentait appuyé. Le 15 mars, en dépit du rescrit sollicité par le suffragant à Rome, le chapitre maintint ses décrets, et, le lendemain, il pria l'évêque de Namur de bénir les saintes huiles pour le diocèse de Liège. Le 26 mars, le suffragant consentit à officier dans la cathédrale sans mozette et sans rochet, et le chapitre accepta sa proposition, mais depuis Pâques jusqu'à la Trinité, Stravius s'abstint de paraître aux fêtes, nonobstant les avertissements de messieurs du chapitre ² ; c'est qu'il avait porté l'affaire à Rome et attendait une décision favorable. La lettre suivante, adressée, le 27 avril 1646, au cardinal Pamfili, rappela les doléances exprimées le 30 mars précédent par le suffragant :

« Reverendissimo Signor Padron colendissimo. Con una mia lettera delli 30 di Marzo diedi parte a vostra Eminenza dell'aggravio ch'io ricevo dal capitolo di questa cathedrale, il quale, non ostante il possesso di quattro anni, nel quale io mi trovo, di portare la mozzetta et rochetto scoperto quando vo facendo le mie funtioni episcopali nella medesima cathedrale, m'ha via facti senza intender le mie ragioni inhibito di portare nell'avenire la medesima mozzetta et rochetto, et insieme supplicai vostra Eminenza che si compiacesse d'interporre la sua autorita appresso la sacra congregatione de Riti, dalla quale s'aspetta la decisione et revocatione di questo attentato, affinche le ragioni inviate a vostra Eminenza incluse nella detta mia lettera fossero maturamente essaminate, et revocato quanto prima il medesimo attentato ; la quale istanza venendole anco fatta hora con la qui annessa lettera del serenissimo e reverendissimo arcivescovo et Elettore di Colonia, vescovo di Liegi, senza il cui consenso, et participatione è seguita l'inhibitione dell'istesso capitolo, piglio l'ardire di supplicar di nuovo la benignità di vostra Eminenza per l'acceleratione della revocatione del detto attentato, la quale quanto piu va tardando, tanto maggiori sono li scandali che si vedono in questa grandissima diocese, dove si trova una gran quantita d'heretici, mentre io per capriccio del detto capitolo non posso col mio habito consueto accostarmi alla chiesa cathedrale ne farvi le mie funtioni episcopali, come ho fatto del passato ; et qui resto baciando a vostra Eminenza con un humilissimo inchino le mani.

1. *Ib.*, f. 112-112^v, 114, 115, 117^v-119.

2. *Ib.*, f. 142^v, 143^v, 145-145^v, 164. Voir *Analectes*, t. XII, p. 224.

Di Liegi li 27 d'Aprile 1646.

Di vostra Eminenza

Humilissimo et obligatissimo servitore

R. P. Stravio vescovo di Dionigi

Suffraganeo di Liegi.

Roma all' Eminentissimo S^r Cardenale Pamfilio Padrone ¹.

Stravius avait pour lui la faveur de l'Electeur de Cologne, évêque de Liège. Le décret de la congrégation des Rites du 14 juillet 1646 fut remis au chapitre, le 7 janvier suivant, avec une lettre du prince-évêque. L'affaire ne fut pas terminée ; le 31 mai, on décida d'examiner les lettres du cardinal Capponi au prince et de voir s'il y avait lieu de les communiquer au suffragant ².

L'évêque Stravius habitait à Liège dans la paroisse de S. Adalbert ; il prit un vif intérêt à l'établissement dans l'église paroissiale de la confrérie de la Ste-Trinité pour la rédemption des captifs érigée en 1646 ³.

En 1650, le suffragant intervint à Rome à propos d'un conflit dans lequel ses deux sœurs, religieuses à Ste-Agnès de Tongres, où, d'ailleurs, il avait aussi une nièce, étaient intéressées. La mauvaise administration de la prieure Élisabeth Streel et des religieux Bogards, confesseurs du monastère, avait déterminé la majeure partie des religieuses à se choisir une autre prieure et d'autres directeurs. Le 8 mai 1648, quatorze moniales sur les vingt-trois qui composaient la communauté, procédèrent à l'élection de Marguerite d'Amstenradt, en présence du suffragant, du doyen de Tongres et du prieur des Carmes de Liège, commissaires épiscopaux et agréèrent comme directeurs des religieux brigittins réformés. Le 6 juin, le prince-évêque de Liège approuva ce choix. Mais la prieure déposée et les religieuses de la minorité protestèrent auprès du nonce de Cologne, Fabio Chigi. Celui-ci intervint immédiatement au moyen de commissaires de son choix et fit réinstaller la prieure et les directeurs Bogards. La majorité en appela à Rome, et la congrégation des Réguliers chargea le suffragant de Liège de lui envoyer un rapport (7 mai 1649). Le suffragant répondit le 26 novembre 1649 et protesta contre la conduite du nonce. Nonobstant l'appel à Rome, le nonce donna l'ordre à ses commissaires de faire appel au bras séculier pour réinstaller la prieure déposée.

1. Archiv. Vatican. *Particolari* 16, f. 3.

2. *Décis. capit. de S. Lambert*, vol. 151, p. 136, 139, 249.

3. Herbert, curé de S. Adalbert, lui dédia son ouvrage : *Institution, privilèges, indulgences et devoirs des confreres de la très Sainte-Trinité*. Liège, Bronckart, 1647 (de Theux. *Bibliogr. liégeoise*. 2^e éd. col. 166).

Le 1^{er} avril 1650 lesdits commissaires, accompagnés de soldats, la plupart protestants, envahirent le monastère. Six des religieuses récalcitrantes durent s'enfuir ; trois furent obligées de se cacher, et deux autres, parmi lesquelles la nouvelle prieure, furent emmenées à Liège. Le suffragant protesta aussitôt contre ce scandale et adressa, le 14 avril, sa protestation au pape, avec un mémoire sur ces faits, et, le même jour, une supplique au cardinal Panzirolo pour les supplier de faire justice ¹.

Je transcris ici la supplique adressée au pape :

Beatissime Pater,

Quod pro mea erga Sanctitatem vestram ac Sedem Apostolicam devotione et observantia, celare patienti animo proposueram, coegerunt me continua suspiria et gemitus monialium monasterii Sanctae Agnetis oppidi Tungrensis, Leodiensis diocesis, impia et armata manu sacrilegorum militum, instigante D. Episcopo Neritonensi, Nuncio Apostolico, oppressarum id ad notitiam Beatitudinis vestrae, scripto hisce annexo, reverenter deducere, ut ab ea, tanquam aequissimo iudice, et Patre universali contra tam atrocem injuriam et violentiam ipsae benignum experiantur patrocinium, et justitiae complementum consequantur. Ego sane qui sexagesimum sextum aetatis meae annum nunc ago, ac post servitium viginti annorum Sedi Apostolicae in Romana curia praestitum, functus fui in Nunciatura Belgica officio Auditoris quondam Eminentissimi D. Cardinalis a Balneo, ac deinde sub pontificatu foelicis recordationis Urbani Papae VIII, munus Internuncii Apostolici per octo annos integros in eodem Belgio obivi, nunquam vidisse aut intellexisse me memini tale quid ab ullo ministro apostolico aut ecclesiastico fuisse attentatum. Plura non addo ne prolixiores meae litterae taedium afferant Sanctitati Vestrae, cujus paternam benedictionem, post humillima pedum oscula, humillime postulo.

Ex civitate Leodiensi 14 aprilis 1650. Sanctitatis Vestrae

Humillimus ac obedientissimus filius

Richardus episcopus Dionysiensis.

Suffraganeus Leodiensis ².

Voici les actes que nous avons relevés du ministère épiscopal de l'évêque Richard Pauli Stravius :

1642, 3 septembre. Consécration de l'église des Récollets à Durbuy 3.

1. Archives Vaticanes, *Vescovi*, t. 26, 256-259 ; cf. t. 24, f. 382.

2. *Ibid.*, t. 25, f. 255.

3. *Ortus et progressus*, P. II, p. 51 ; *Analectes*, t. VIII, p. 267 ; J. J. Grob, *Recueil d'actes et documents concernant les Freres-Mineurs dans l'ancien duché de Luxembourg et comté de Chiny* (Public. de la Section hist. de l'Institut G. D. de Luxembourg, t. LIV), t. I, n° 241, p. 220.

1648, 1^{er} mai. Consécration de l'église de Cortenbosch, bâtie par l'abbé d'Averbode :

Richardus Pauli Stravius, Dei et apostolicae sedis gratia episcopus Dionisiensis necnon Serenissimi ac Reverendissimi principis Ferdinandi, utriusque Bavariae ducis, episcopi et principis Leodiensis, ducis Bullo-niensis, comitis Lossensis in pontificalibus vicarius generalis omnibus has visuris notum facimus quod nos hodie, ad instantiam R. admodum domini Servatii Vaes, abbatis insignis ecclesiae et monasterii Averbodiensis, ecclesiam seu capellam loci de Cortenbosch ejusque altare majus in honorem ac memoriam Beatissimae Virginis Mariae necnon duo alia altaria sub invocatione SS. Augustini et Norberti episcoporum et confessorum ac Sanctae Annae matris ejusdem B^{mae} Virginis Mariae, alterum vero sub invocatione SS. Laurentii, Sebastiani, Christophori et Adriani martyrum, necnon sancti Caroli Borromei episcopi et confessoris ac SS. Antonii et Rochi pariter confessorum solemniter consecravimus et in eis reliquias SS. martyrum Trevirensium et Thebeorum inclusimus, necnon singulis Christi fidelibus qui consecrationi ejusmodi devote interfuerunt, unum annum, qui vero eandem ecclesiam seu capellam ipso die anniversario consecrationis ejusmodi, quem in primam dominicam Maii transferendam duximus, prout transferimus, singulis annis visitaverint, quadraginta dies de vera indulgentia concessimus in forma ecclesiae consueta.

Datum in supradicta ecclesia de Cortenbosch die prima mensis maii anni millesimi sexcentesimali quadragesimali octavi ¹.

Le 3 du même mois, bénédiction abbatiale du prélat d'Averbode, Servais Vaes ².

— 30 août. Consécration de l'église de Marienthal à Aix-la-Chapelle ³.

1649, 16 juin. Consécration de la chapelle castrale de Ter Doelen à Helchteren ⁴.

— 24 août. Commission donnée par les Liégeois de se rendre à Huy afin de rétablir la paix entre le prince et la cité ⁵.

— 10 octobre. Consécration de l'église des Récollets de Huy,

1. Archives de l'abbaye d'Averbode, Reg. 281, f. 6 (communiqué par le Rev. M. Placide Lefèvre, de l'abbaye d'Averbode). Cf. Sanderus, *Chorogr. sacra Brabantiae*, t. I, p. 295.

2. *Gallia christ.*, t. V, col. 111.

3. Ernst, p. 232.

4. Archives de l'Etat à Hasselt. St-Trond, Reg. 6732, f. 464 ; *Bull. de la Soc. d'art et d'hist. du dioc. de Liège*, t. XVII, p. 97.

5. Daris, t. II, p. 37.

en l'honneur de S. Nicolas, et de deux autels en l'honneur, l'un de la Vierge et de S. Joseph, l'autre de S. François ¹.

1650. Assistance à l'inauguration de l'abbé de Gembloux, Martin Draeck ².

1650, 18 octobre. Consécration de l'église paroissiale de Seny ³.

1652, 21 juin. Consécration de l'église des Augustins d'Aix-la-Chapelle ⁴.

— 21 juin. Consécration de l'église des Clarisses d'Aix-la-Chapelle ⁵.

— 23 juin. Consécration de l'église des Récollets de Verviers ⁶.

— 6 août. Consécration du maître-autel du prieuré du Val des Ecoliers à Houffalize ⁷.

— 24 septembre. Consécration de l'église du monastère N. D. des Anges à Liège, de l'ordre des Chanoinesses régulières de Windesheim ⁸.

— 28 octobre. Consécration d'une chapelle à l'extrémité du couvent de S. François sur la Sambre en l'honneur de la Sainte Vierge et de S. Roch ⁹.

1652. Consécration de l'autel de l'église de Marcour, dans lequel il déposa un morceau de la pourpre de S. Charles Borromée qu'il avait rapportée de Rome ¹⁰.

1653, 3 mai. Bénédiction de Perpète Noiset, abbé de Leffe ¹¹.

Richard Pauli Stravius mourut à Liège le 24 janvier 1654 et il fut enterré dans l'église des Ursulines, dont il avait été nommé supérieur par le prince-évêque ¹².

Les biens dont il n'avait pas disposé par testament devaient revenir au prince, mais celui-ci les céda au suffragant de Cologne,

1. *Ortus et progressus*, P. II, p. 63.

2. G. Simenon, *Chronique de Sernais Foullon*, p. 143.

3. *Bull. de la Soc. d'art et d'histoire du dioc. de Liège*, t. XVII, p. 146.

4. Ernst, p. 232.

5. Quix, *Das ehemal Spital zum hl. Jakob nachher Klarissenkloster*, Aix-la-Chapelle, 1836, p. 6-7 ; Ernst, p. 232.

6. *Ortus et progressus*, P. II, p. 55.

7. Cartulaire du prieuré, feuillet de garde, aux Archives de l'État à Arlon.

8. Ernst, p. 233 ; *Analectes*, t. XIII, p. 134 ; Stephani, *Mémoires*, t. I, p. 116.

9. *Ortus et progressus*, P. II, p. 18 ; *Documents de la Soc. archéol. de Charleroi*, t. I, p. 85.

10. Jamotte, *Le Montaigu de S. Thiébaud*, Liège, 1669, p. 85 ; Ernst, p. 230.

11. Matricule des religieux de Leffe. (Ms. à l'abbaye de Leffe). Le nom du prélat officiant n'est pas donné ; il y a lieu de supposer que ce fut le suffragant de Liège.

12. Daris, *Histoire de Looz*, t. II, p. 36-38 ; Ernst, p. 229-238 ; Habets, *Geschiedenis van het bisdom Roermond*, t. I, p. 247.

frère du défunt. Les héritiers réclamèrent, mais Georges Pauli gagna sa cause devant l'official de Liège, le 21 octobre 1655 ¹.

**JEAN-ANTOINE BLAVIER, évêque de Dionysie, O. S. F.
1654-1699.**

Jean-Antoine Blavier, fils de maître François Blavier et d'Ode d'Ans, fut baptisé à Notre-Dame des Fonts à Liège le 16 octobre 1620 ; il eut pour parrain Jean Radoux et pour marraine Marguerite Berton ². Au témoignage du P. Lipsin, il était fils d'un chirurgien ³. Ernst suppose que son père était sans doute le docteur en médecine qui fut présent en 1622 à l'élévation du corps de la Bienheureuse Ève ⁴.

Il reçut la première tonsure des mains du suffragant Thierry de Grâce, le 6 avril 1635. Il entra ensuite chez les Conventuels de Liège et fit ses études dans la maison de son ordre à Cologne et à Munster. Il reçut les quatre ordres mineurs de l'évêque Henri de Dionysie, le 1^{er} juin 1640, le sousdiaconat à Cologne, le samedi des quatre-temps de décembre des mains du suffragant Georges Pauli Stravius, le diaconat à Munster de celles du suffragant de ce diocèse, Nicolas, évêque d'Acre, le 20 décembre 1642, et la prêtrise de celles du nonce de Cologne, Fabio Chigi, à Munster, le 23 octobre 1644.

Le P. Lipsin, dans ses *Annales des Frères-Mineurs de la Province de Liège*, utilisées par Ernst, rapporte quelques traits qui expliquent sa promotion à la dignité de suffragant. Tandis que Blavier étudiait à Munster, le nonce de Cologne, Fabio Chigi, vint dans cette ville pour assister aux délibérations du Traité de paix. Le jeune religieux devait en ce moment défendre ses thèses en théologie, mais, comme le nonce, en raison du mal de jambe dont il souffrait, n'avait pu assister à la dispute, le P. Blavier fut autorisé à lui en offrir un exemplaire. Chigi les accueillit avec bienveillance. En se retirant, le P. Blavier rapporta à un des chapelains du nonce qu'il était fils d'un chirurgien et qu'il possédait un secret pour guérir le mal de jambe ; si le nonce l'autorisait à l'appliquer, il promettait de le guérir. Chigi agréa la proposition et s'en trouva bien. Le nonce se montra reconnaissant, et, entre autres témoignages de gratitude, il voulut être son promoteur au Doctorat en

1. Ernst, p. 238 ; Daris, *Histoire de Looz*, t. II, p. 37.

2. Archives Vatic. ; nonciature de Cologne, t. 5.

3. Ernst, p. 239-240.

4. Poncelet, *Cartulaire de S. Lambert de Liège*, t. V, p. 587 ; Ernst, p. 240.

théologie. Muni de la délégation du Général, Chigi présida à cette cérémonie à Munster, le 19 juillet 1646, alors que Blavier occupait la charge de lecteur de philosophie au couvent de Clèves ¹.

En 1647, à la suite d'une décision prise dans le chapitre provincial tenu à Dinant, le 30 janvier, le P. Blavier revint à Liège et y enseigna la philosophie. Il succéda dans la charge de Provincial à son frère Jean-Eustache, et fut élu commissaire général de la province de Cologne ².

En 1653, le jour de S. Antoine de Padoue, le prince-évêque de Liège se rendit à la grand'messe à l'église des Conventuels. C'était le P. Blavier qui célébrait, et il le fit avec tant de modestie et de gravité que le prince en fut touché ; aussi, en sortant, ne put-il cacher son admiration à son entourage : le Provincial, dit-il, célèbre avec la majesté d'un évêque.

Le suffragant Stravius étant décédé quelques mois plus tard, le nonce recommanda Blavier au choix du prince-évêque. Celui-ci remarquant que le nom de Blavier ne se trouvait pas sur la liste des candidats qu'on lui proposait, fit appeler le provincial. Le P. Blavier était occupé à porter des matériaux aux ouvriers qui travaillaient au bâtiment des cloîtres du couvent. En hâte il s'habille et court chez le prince Maximilien-Henri qui lui annonce que son choix s'est fixé sur lui et qu'il le désigne comme son suffragant ³. C'était le 30 janvier 1654 ⁴. En communiquant à Rome le procès-verbal de l'enquête canonique, le 15 mars 1654, le nonce de Cologne disait de l'élu : « le sujet proposé est doué de toutes les qualités qu'on peut désirer dans un bon religieux : doctrine, vie exemplaire, zèle de la discipline régulière, expérience, comme il l'a montré en diverses circonstances, notamment dans la commission, qui lui fut confiée d'introduire la vie commune dans les couvents de cette province. Il s'y est employé avec ardeur et avec fruit ; aussi est-il communément réputé très apte à remplir la charge qu'on supplie Sa Sainteté de lui conférer ⁵ ».

Jean-Antoine Blavier fut préconisé au consistoire du 4 mai 1654 ⁶. J'ignore où et par qui il fut sacré. Fait curieux, il ne le fut qu'avec l'assistance d'un seul évêque. Cette dérogation aux traditions ecclésiastiques provoqua à Louvain une certaine émotion, au

1. Ernst, p. 239-240.

2. *Ib.*, p. 238.

3. *Ib.*, p. 239-240.

4. Procès d'enquête (Nonciature de Cologne, vol. 5).

5. Nonciature de Cologne, t. 25.

6. Consist. 131, p. 202 (Schede de Garampi).

point que plus tard des prêtres ordonnés par le suffragant de Liège eurent des scrupules de célébrer ¹.

Le nonce Chigi ayant été élevé à la Papauté sous le nom d'Alexandre VII, le suffragant lui adressa la lettre suivante de félicitation :

Beatissime Pater,

Gratissimus mihi fuit ille nuntius qui Sanctitatis Vestrae status, meritis vestris maxime condigni me reddidit certiore : qua de re immensas in dies Spiritui Sancto rependo gratiarum actiones, et cum omni humilitate ac reverentia Sanctitati Vestrae laetabundus applaudo : meque tanquam creaturarum suarum minimam ad Sanctitatis Vestrae pedes paternam benedictionem accepturus devotissime prosterno, Divinitatem rogans obnixè, ut Sanctitatem Vestram diu sibi suoque gregi conservet incolumem ; ita ex intimo cordis affectu precatur

Sanctitatis Vestrae

Leodii ultima Aprilis 1655

Humillimus filius et servus

Joannes Antonius Blavier Episcopus

Dionisiensis et suffraganeus Leodiensis ².

Le pape y répondit le 5 juin ³.

Comme son prédécesseur, Blavier ne tarda pas à entrer en conflit avec le Chapitre de Liège. Le 2 septembre 1654, celui-ci protestait contre les droits que Blavier s'arrogeait d'accorder des dispenses d'âge aux ordinands et contre l'usage qu'il faisait de la dispense de conférer les ordres majeurs *extra tempora*. Le lendemain, on le pria, lorsqu'il s'agirait d'ordonner des chanoines, de faire la cérémonie dans l'église de St-Mathieu ⁴.

La question de la préséance sur les membres du chapitre fut aussi agitée du temps du suffragant Blavier. Ernst rapporte que « le suffragant s'étant trouvé à dîner chez l'abbé de St-Jacques, occupa la première place. C'est ce qui irrita tellement le Grand-Prévôt et le Grand-Doyen, que, non contents de s'être mis exprès à la dernière en face du Prélat, ils menacèrent de s'en souvenir. Les continuateurs de Foulon disent que ceste querelle arriva à l'occasion d'obsèques auxquelles ils se trouvèrent » ⁵.

1. Lettre du nonce du 11 janvier 1669 (Nonciature de Cologne, vol. 43). Le fait parut assez étrange à Rome, où l'on demandait une dispense de ce genre pour un évêque auxiliaire en Allemagne ; comme on ne trouvait pas trace d'une dispense accordée au suffragant de Liège, on pria le nonce de Cologne de faire des recherches dans les archives de Liège (Nonciat. de Cologne, vol. 218, lettre du 2 février 1669).

2. Archiv. Vatic. *Vescovi*, 39, fol. 66.

3. Indication sur le verso de la lettre de Blavier (*l. c.*).

4. Décis. capitul. de St-Lambert, vol. 155, f. 165, 167.

5. Ernst, p. 241-242 ; Foullon, *Hist. Leod.*, t. III, p. 334-335.

Les décisions capitulaires de St-Lambert ont gardé trace de cette querelle. Le 19 janvier 1655, plainte fut déposée par le chapitre : dans les obsèques d'un bourgeois, le suffragant a précédé le prévôt et les autres prélats ; il doit s'en tenir aux usages reçus, et l'écolâtre est chargé de traiter l'affaire avec Blavier. Celui-ci prétendait avoir *de jure* la préséance sur le chapitre ¹.

Ce fut bien autre chose quand le prince-évêque présenta son suffragant pour la prébende de pénitencier (30 septembre 1655) ². C'était déroger aux statuts du chapitre.

Le suffragant se faisait illusion sur les véritables sentiments du chapitre. Celui-ci cherchait tous les prétextes pour l'évincer ; question de généalogie, question de doctorat. Blavier croyait qu'une lettre du pape calmerait les esprits, et il écrivit en ce sens à son ancien protecteur pour régler la question du diplôme de docteur :

Beatissime Pater,

Benedictio mihi a Sanctitate Vestra impertita suos in dies sortitur effectus, singulari enim Dei providentia et Episcopi nostri bonitate, de canonicatu et prae-benda poenitentiaria ecclesiae cathedralis Leodiensis mihi est provisum : quam provisionem et collationem capitulo intimatam, et ab eodem acceptatam, post maturam deliberationem approbaverunt primarii civitatis Theologi, adeoque in mea receptione solum objici potest particulare statutum Ecclesiae praetactae requirens in promovendo studium in Universitate continuatum ad septennium ; sed cum illud a sancta sede non sit confirmatum, et Concilium Tridentinum tantum requirat, quod sit vel doctor, vel licentiatus in theologia, aut jure canonico, Doctoratusque Lauream continuato in Ordine ad septennium et amplius studio, per manus Sanctitatis Vestrae acceperim, non videtur considerabile. Nihilominus ut pacificus sit meus ingressus, ad pedes Sanctitatis Vestrae me prosterno, illam obnixè rogans, ut pro sua singulari et experta per multiplicatos favores benevolentia, Dei honore, et ecclesiae utilitate, hujus rei seriè Decano et capitulo cathedrali commendare dignetur. Quod faciendo tam spirituale quam corporalem Sanctitatis Vestrae statum in meis precibus, et Sacrificiis Deo opt. max. non desinam commendare ex animo perman-surus.

Beatissime Pater,

Sanctitatis Vestrae,

Humillimus et addictissimus filius et servus

Joannes Antonius Blavier suffraganeus Leodiensis ³.

Grand fut l'émoi du chapitre quand on apprit, le 3 mars 1656, que le suffragant avait sollicité de Rome une nouvelle provision d'un canonicat avec dérogation aux statuts ; aussi le chapitre

1. Vol. 156. f. 33-33^v.

2. *Ib.*, f. 10.

3. Archiv. Vatic. *Particolari*, 31, f. 110.

déclara-t-il qu'il ferait tout pour empêcher cette dérogation. On écrirait dans ce sens aux princes, aux cardinaux Colonna et de Hesse, aux chapitres nobles d'Allemagne. Rome tint bon. Le 2 septembre, le chapitre protesta et chargea une commission d'écrire au pape contre cette violation des statuts, ce qui constituait, disait-on, un exemple inouï dans l'Empire.

Le 12 juillet 1656, Alexandre VII attribua à Blavier le canonicat et la prébende de S. Lambert vacants par le décès de Jean Jentis, et le 27 octobre suivant, Mathieu d'Ans, doyen de S. Denis, ordonna la mise à exécution de la bulle pontificale ¹.

Le 1^{er} décembre 1656, le notaire Guillaume de Harenne présenta la supplique du suffragant et la bulle qui lui octroyait une prébende. Le chapitre déclara que Blavier était inapte à la recevoir. Il fut interdit d'accepter la cédula du suffragant qui sollicitait d'entrer en possession de son canonicat. Le chapitre résista : il ferait appel à l'Empereur, au roi de France. Les lettres lui arrivèrent des chapitres de Reims, de Spire, de Würzburg, de Verdun, d'Hildesheim et le suffragant ne voulait pas céder ².

Le chapitre déclara que Blavier était incapable de recevoir ce canonicat, vu qu'il était religieux conventuel, et il lui interdit toutes fonctions dans l'église cathédrale. Le 13, le suffragant, voyant la conjuration des chapitres nobles contre sa personne, se déclara prêt à renoncer à la grâce du canonicat, mais à la condition que le Prince lui demandât de céder librement ³. Il ne semble pas que le prince ait réclamé de lui cette renonciation, car le conflit se perpétua pendant les premiers mois de 1657 et, à la veille du temps pascal, le chapitre interdit à ses membres d'assister le suffragant dans n'importe quelle fonction et quelle église. Interdiction lui fut faite de procéder à la consécration des huiles ; ordre fut donné de fermer les issues de l'église des Conventuels auprès de laquelle on disposerait des gardes sous le commandement du colonel Amman. Le 30 mars, le conflit arriva à son plus haut degré d'acuité : le chapitre va écrire pour obtenir la destitution du suffragant ; les Récollets et les Conventuels sont exclus des aumônes du chapitre en raison de leur connivence ; les Récollets rendront la clef de la chapelle de N. D. dans les cloîtres et seront remplacés pour les sermons par des Capucins ; enfin interdiction fut faite de recevoir le suffragant n'importe où il se présenterait, et obligation de déposer

1. Poncelet, *Cartulaire de S. Lambert*, t. V, p. 488, n° 4832 ; de Theux, *Chapitre de S. Lambert*, t. III, p. 302.

2. *Décis, capitul. de S. Lambert*, vol. 156. f. 39^v, 40^v, 51^v, 54, 55^v, 62^v, 72-72^v, 77^v, 78-94.

3. *Ib.*, f. 98^v-100^v.

le P. Eustache Blavier, gardien des Conventuels ¹. Le 30 mars, le suffragant écrivit directement au pape pour lui exposer la situation et se plaindre de la conduite que le chapitre tenait à son égard :

Leodii 30 Martii 1657.

Beatissime Pater,

Ex quo litteras patentes meae provisionis de canonicatu et praebenda poenitentiaria cathedrali serenissimi Episcopi et principis nostri, nullo reluctantae acceptaverint admodum reverenti et perillustres domini capitulariter congregati, super praesentatione autem bullarum Sanctitatis vestrae, die prima decembris proxime elapsi nullum dare censuerint responsum, nec easdem publicationis causa relaxare, nec capitulum (ut moris est) ad meam instantiam indicare ad producendos testes audiendos super mea genealogia et studiis, mihi que 12 mensis hujus ex parte practactorum dominorum (multis datis exceptionibus, et me non audito) inhibitiō intima fuerit de non comparando in ecclesia cathedrali ad functiones meas ordinarias et episcopales obeundas, praevia protestatione de inordinatis illorum agendi modis, de non exhibito respectu sanctae sedi, et litteris ejusdem, de injusta earundem retentione, de recusatione indictionis capituli, de occlusa mihi via juris et probationum, de impedimento allato et adferendo executioni dictarum litterarum, et aliis inconvenientiis, per libellum supplicem, praedictis non obstantibus et ad vitandum scandalum, me praesentavi pro pontificalibus solito more, et in festis Paschalibus peragendis, sed frustra, ideoque iteratis vicibus fui protestatus de vi, violentia, et injuria tam sanctae sedi, quam serenissimae suae Celsitudini et meae dignitati illatis, et inferendis, et pro confectione chrismatis et benedictione oleorum mihi necessariorum (alia enim per dioecesim distribuenda a Namurcensi Episcopo, me licet reclamante, fuerunt benedicta) designavi ecclesiam fratrum Minorum, ante cujus fores non minus quam ante portas meae residentiae, et conventus, immo intra septa ejusdem, collocati fuerunt milites die Jovis sancto, qui ab octava matutina usque ad secundam pomeridianam quoslibet, etiam religiosos conventuales, meos domesticos, et alios ad benedicenda olea vocatos aeque insolenter, ac scandalose ab ingressu arcerunt pretendentes via facti tam executionem bullarum Sanctitatis vestrae quam processus fulminandi intimationem et publicationem faciendam impedire. Caeterum ignoscere mihi dignabitur. Sanctitas vestra, nec aegre ferre, si talia maximo cum animi dolore rescribam. haec enim silere non patitur Sanctitatis vestrae et ecclesiae manutenenda et conservanda auctoritas; cui praeter coelestia dona, cum omni submissione, et humillima pedum suorum deosculatione prosperitatem et longaevitatem apprecor et exopto.

Beatissime Pater,

Sanctitatis vestrae,

Humillimus servus

Joannes Antonius Blavier
Suffraganeus Leodiensis ².

1. Ib., fol. 120-122^v; *Analectes*, t. XIII, 295, 297, 298, 300, 301, 304, 306.

2. Archiv. Vatic. *Vescovi*, Vol. 41, f. 79.

Les Récollets sollicitèrent leur pardon le 11 avril 1657 et l'obtinrent. Peu à peu la tension diminua, et le suffragant fut réadmis à officier pour la Noël. Le 8 mars 1658, Blavier se déclara prêt à abandonner sa grâce du canoncat ¹. C'est ce qu'il fit dans une lettre adressée au pape le 27 septembre de cette année :

Leodii 27 septembris 1658,

Beatissime Pater,

De canoncatu et prebenda pœnitentiaria cathedralis ecclesiae Leodiensis a Sanctitate vestra legitime provisos, et hanc gratiam executioni mandare praetendens, ab eadem nihilominus (cognita per litteras Eminētissimi Cardinalis Chisi nuntio apostolico transmissas, Sanctitatis vestrae intentione) censui fore desistendum, necnon postpositis juris apicibus, notoria totius causae aequitate, ac injuriis gravissimis, non sine publico scandalo Dignitati episcopali illatis, et patienter toleratis, pacis ac tranquillitatis intuitu, et Sanctitatis Vestrae satisfactorius desiderio, viam permutationis, de expresso serenissimi principis et episcopi nostri consensu, esse eligendum, constituto in illum finem procuratore Romano, et sanctitatem vestram ad ejusdem pedes prostratus humillime rogans, quatenus permutationem praetactam acceptare, et gratiam gratiae addere dignetur, ac sibi certo persuadere, me hoc in negotio, non interesse aliquod, sed solam dignitatem sanctae sedis, et episcopalem considerasse, cui nocuit plurimum et nocere studet coeca, et non omnino sedata quorundam passio, pro cujus defensione multa (sed injuste) sustinui et patior lubens, Deum supplex oraturus, ut Sanctitatem vestram, sibi suoque gregi quam diutissime servet incolumem.

Beatissime Pater,

Sanctitatis vestrae

Humillimus servus

Joannes Antonius Blavier episcopus Dionisiensis
et suffraganeus Leodiensis ².

Un accord était intervenu avec Laurent Nicolaerts, son parent, chanoine de S. Jean à Liège, auquel Jean-Antoine Blavier céda ses droits en échange d'un canoncat à S. Jean (1658) ³. Le suffragant conserva cette prébende jusqu'en 1695. Le 11 mai de cette année, Innocent XII, à la demande de l'évêque de Dionysie, la conféra à son petit neveu Henri Blavier, en réservant au démissionnaire une pension annuelle de 62 ½ ducats d'or de camera ⁴. Lorsque le décanat de S. Jean vint à vaquer, par suite du décès de Nicolas de

1. Décis. capitul., f. 140, 140^v, 163^v, 180.

2. Archiv. Vatic. *Vescovi* 43, f. 244.

3. Daris, *Histoire de Looz*, t. I, p. 357 ; de Theux, *Chapitre de S. Lambert*, t. III, p. 302, 315-316.

4. Archives de l'État à Liège. Chapitre de S. Jean. Provisiones capituli 1672-96, f. 253 (Note due à l'obligeance de M. Léon Lahaye, archiviste de l'État à Liège).

Stockem, le chapitre élu, le 22 septembre 1693, *quasi per inspirationem* le suffragant Blavier. Celui-ci était absent. Une députation se rendit chez l'élu pour lui demander s'il acceptait l'élection. Comme on ne le trouva pas dans sa maison claustrale, les chanoines sortirent de la salle capitulaire, allèrent à l'Église, proclamèrent le résultat de l'élection et chantèrent le Te Deum. Le lendemain, Blavier déclara devant notaire qu'à cause de son âge avancé et des multiples occupations de sa charge de suffragant, il ne pouvait accepter le décanat ¹.

Le désistement de Blavier de ses droits sur la prébende de Saint-Lambert ne mit point fin à ses difficultés avec Messeigneurs du Chapitre cathédral. Lorsque, le 10 avril 1658, il présenta le décret de la Congrégation des Rites en faveur de sa préséance, le chapitre déclara qu'au dîner du Jeudi-Saint on n'inviterait que les chanoines ². Le 25 septembre, nouvelles protestations contre le suffragant qui procédait à l'examen des ordinands ³. Les difficultés pour la préséance recommencèrent le 6 septembre 1661 ⁴.

Il ne semble pas que Blavier fût d'une santé robuste. Dans une requête qu'il adressa au pape à l'effet d'être autorisé à disposer de quelques biens qu'il possédait en faveur de parents pauvres, il déclarait qu'il souffrait de la pierre et qu'il était parfois dangereusement malade ⁵. Il vécut néanmoins encore plus de trente-cinq ans, mais dans les dernières années, il fut frappé d'apoplexie et de paralysie et, à plusieurs reprises, on annonça son décès.

Les infirmités et l'âge déterminèrent Blavier en 1691 à renoncer à sa charge. Il jeta les yeux sur le D^r François de Wart et en prévint la Cour de Rome. Le cardinal Spada fut chargé de faire un rapport au Saint-Père, qui tenait Blavier en haute estime et qui promit de prendre en considération sa recommandation. En même temps il sollicitait pour de Wart un canonicat à St-Paul de Liège ⁶.

1. Même registre, f. 201 et suiv.

2. *Décis. capitul.*, vol. 156, f. 189.

3. *Ib.*, f. 218.

4. Vol. 157, f. 159.

5. Archiv. Vatic. *Vescovi*, t. 47, f. 33.

6. Archiv. Vatic. *Nonciat. de Cologne*, 223 B, lettre au nonce du 22 septembre 1691. A la date du 2 septembre 1691 le nonce de Cologne écrivait à Rome qu'un canonicat était vacant à St-Paul par décès de François de Liverlo, et, comme ce canonicat était à la disposition du pape, il recommandait de Wart. « Ce serait d'un grand avantage pour ce sujet, disait-il, d'être pourvu d'un pareil bénéfice à Liège, puisque, outre la distinction qu'il obtiendrait de la sorte dans le clergé, il se mettrait à même d'arriver plus facilement à la dignité et à la charge que Mgr le suffragant désire pour lui, celle d'être son successeur ; c'était, d'ailleurs, un prêtre très recommandable. » (*Nonciature de Cologne*, vol. 71.)

En 1692, le prince-évêque de Liège songea à donner un coadjuteur à son suffragant, alors âgé de 72 ans, et proposa de prendre son parent, le baron Godefroid-Ulric de La Margelle, chanoine de Liège, prévôt de N.-D. de Maestricht ¹. Cette candidature souriait peu au nonce, car il savait que le vicaire-général de Liège était opposé à ce choix ; on racontait que La Margelle avait des dettes et était assez dépensier. Rome préférait qu'on sollicitât un deuxième suffragant. C'est ce que l'évêque fit en demandant qu'on dressât le procès-verbal d'enquête ².

Rome avait reçu des renseignements défavorables sur La Margelle, et, le 14 mars 1693, le secrétaire d'État écrivait au nonce pour lui dire d'insinuer au prince-évêque de choisir un autre sujet ³.

Ill^{mo} e Rev^{mo} Signore,

Monsignor Vescovo di Liegi fu tempo fa istanza a Nostro Signore di haver per coadiutore a Monsignor Vescovo Dionisiense, suo suffraganeo, inhabilitato per la sua grave età alle funzioni pastorali, il Signor Barone della Margelle. Esaminatasi per ordine di Sua Santità nella Congregazione Concistoriale l'istanza predetta, è stata la medesima Congregazione di sentimento che non si conceda tal grazia, per non introdur l'uso di dare coadiutori ai Vescovi Titolari. Ha creduto bensì, che quando Monsignor Vescovo di Liegi supplicasse d'un secondo suffraganeo per supplire alle veci del Primo inhabilitato, potrebbe Sua Beatitudine condescendervi, come in altri casi simili è stato praticato.

Quanto però alla persona del Signor Barone de la Margelle, essendosi qui havuta una relazione assai sinistra e contraria, come V. S. vedrà dal foglio annesso, e ritrovandosi pure nei Registri di questa Segretaria di Stato, ch'essendo egli altre volte proposto per il suffraganeato d'Osnaburg, la S. M. d'Innocenzo XI non lo giudicò idoneo e sufficiente ad esercitar tal ministero, vuole Sua Beatitudine, che V. S. prenda un'esatta informazione non solo dell'inhabilità del suffraganeo presente, ma anco della habilità, de' costumi e della scienza del detto Signor Barone, affinchè giudicandolo V. S. capace di tal carica, possa suggerire il partito proposto a Monsignor Vescovo di Liegi; e non stimandolo tale possa insinuargli di proporre qualche altro soggetto più meritevole e degno di tal'impiego. Procuri ella pertanto d'eseguire con esattezza tale incumbenza, e le auguro vero bene.

Roma 14 Marzo 1693.

Di V. S.

Aff^{mo} per servirla
Il Cardinale Spada ⁴.

1. Sur ce personnage voir de Theux, *Chapitre de S. Lambert*, t. III, p. 328-329.

2. Archiv. Vatic. *Nonciat. de Cologne*, vol. 75, lettres des 19 avril, 10 mai, 2 juin 1693.

3. Archiv. Vatic., *Nonciat. de Cologne*, vol. 78.

4. Arch. Vatic. *Nonciat. de Cologne*, vol. 223 D.

Tel était d'ailleurs le sentiment du nonce : le candidat n'était doué que de talents ordinaires et il ne paraissait pas à la hauteur de ce que les circonstances réclamaient d'un évêque ¹.

Un mémoire rédigé à Liège et transmis à Rome le 2 janvier 1693 était un véritable réquisitoire contre la candidature de La Margelle. Celui-ci avait été autrefois proposé pour la place de suffragant à Osnabrück, et, après lecture du procès d'enquête, rejeté par le pape. Si l'on avait remis au pape des témoignages en sa faveur, c'est qu'ils émanaient de personnes intéressées, d'amis ou même de supérieurs réguliers qui n'avaient pu refuser un certificat. La conduite du candidat n'était pas au-dessus de tout soupçon et sa science théologique était nulle. Il avait scandalisé le peuple en allant féliciter en Hollande le prince d'Orange, actuellement roi d'Angleterre, à l'issue de sa campagne, dans une tenue qui était loin de déceler un ecclésiastique. Sa conduite contre le doyen de S. Paul devait entraîner pour lui la sentence d'excommunication majeure ².

Le 5 avril, La Margelle protesta contre les accusations portées contre lui ; il avait pour lui des témoignages favorables de l'archevêque de Trèves, des archidiacres de Liège, du magistrat de la ville, du prince-évêque et du P. Ghislain Payen, recteur du Collège des Jésuites de Liège ³.

Rome persévérait dans son sentiment : écarter La Margelle et amener le prince-évêque à proposer un candidat réellement doué des qualités épiscopales, telles que les réclamait un diocèse aussi important que celui de Liège. Le nonce travaillait dans ce sens, et le cardinal Spada l'excitait à continuer ses démarches pour arriver à ce résultat :

Ill^{mo} e Rev^{mo} Signore,

Ha V. S. saviamente prevenuti i sensi benigni di Nostro Signore insinuando a Monsignor vescovo di Liegi, che scelga qualche altro soggetto in cui concorrino le qualità necessarie di bontà et esemplarità di vita, di dottrina e di prudenza, per suo suffraganeo ; così in effetto richiedendo e la dignità vescovale e il bisogno di una chiesa tanto insigne e riguardevole. Vuol sperarsi che tali insinuazioni debban venir prontamente secondate dal zelo di Mons^r vescovo, al quale più di ogn'altro deve essere a cuore il

1. *Ib.*, vol. 75. Lettre du 5 avril 1693.

2. Ce réquisitoire fut envoyé au nonce de Cologne par le cardinal Spada, le 14 mars 1693 (Archiv. Vatic. *Nonciat. de Cologne*, vol. 223 D., annexe à la dite lettre).

3. *Ib.*, lettres du 17 et 24 mai, 25 juin 1693 et 5 sept. 1692.

buon servizio di Dio e della chiesa istessa. Et a V. S. auguro veri contenti.

Roma 9 Maggio 1693

Di V. S.

Aff^{mo} per servirla
Il cardinale Spada ¹.

La Margelle ne discontinuait pas ses démarches pour amener les autorités romaines à reconnaître la suffisance de ses qualités. Le dossier réuni par lui arriva à Rome dans la dernière semaine de janvier 1694. Le cardinal Spada en prit connaissance, mais, étant donné que le suffragant s'opposait formellement à cette candidature, il dut, par ordre du pape, remettre le dossier à la congrégation consistoriale qui fut chargée d'examiner cette affaire ².

L'affaire traîna en longueur. Le 24 décembre 1695, la congrégation consistoriale décida qu'il n'y avait pas lieu d'accorder à Liège un deuxième suffragant et qu'en tout cas l'Électeur avait à proposer un sujet convenable ³.

La Margelle fut écarté de Liège ; il ne tarda pas à être proposé par l'Électeur de Cologne pour ce dernier diocèse. Rome l'agréa. Le cardinal secrétaire d'État, en communiquant cette nouvelle au nonce, qui dut en être surpris, lui fit comprendre qu'il fallait céder à des considérations d'un tout autre ordre que celles d'ordre religieux :

Le notizie che V. S. mi partecipa in ordine alla persona del signor Baron de la Margelle sono totalmente uniformi a quelle che già si ebbero qui di lui, e che meritano di esser considerate più o meno secondo la diversità delle chiese, per suffraganeo delle quali fu, ed è nominato presentemente. Ma perchè in questo proposito insinuai colle passate a V. S. quali debbono essere le sue parti, non ho hora che significarle di vantaggio se non che assicurarla essersi gradito da Nostro Signore, che habbia Ella impiegata qualche diligenza secreta per accertarsi delle qualità del menzionato Barone, etc.

Roma 16 Giugno 1696 ⁴.

Le baron de la Margelle devint donc suffragant de Cologne avec le titre d'évêque de Nicopolis ⁵, tandis que pour Liège le choix du Prince-évêque se fixa sur le chanoine Louis-François de Liboy.

1. Archiv. Vatic. *Nonciat. de Cologne*, vol. 223 D. Lettre au nonce de Cologne.

2. Lettre du card. Spada au nonce de Cologne Mgr da Via, archevêque de Thèbes, du 30 janvier 1694. (Archiv. Vatic. *Nonciat. de Cologne*, vol. 224 B).

3. Vol. 223 D ; 224 B. Note du 24 décembre 1695.

4. Arch. Vatic. *Nonciature de Cologne*, vol. 224 B.

5. Binterim, *Suffraganei Colonienses*, p. 90-91. Les actes relatifs à cette nomination se trouvent dans les volumes 79, 223 D et 224 B de la nonciature de Cologne.

Le 8 mai 1695, le nonce mandait à Rome que Mgr Blavier avait été frappé d'apoplexie et qu'il était paralysé ¹, et le 5 février 1696 il annonçait son décès ². C'était une fausse rumeur. Mgr Blavier ne cessa de remplir ses fonctions qu'en 1698, et, à partir de la fête de Noël de cette année, ce fut Mgr Rossius de Liboy qui officia pontificalement aux jours solennels ³.

Jean-Antoine Blavier mourut le 9 juillet 1699 ⁴. Ses obsèques furent célébrées solennellement par le chapitre de S. Lambert dans l'église des Frères-Mineurs Conventuels à Liège. Il fut enterré dans le chœur, près du maître-autel, du côté de l'Évangile. Sur son monument on lisait l'inscription suivante :

SEPULCHRUM

Reverendissimi Patris Joannis Antonii Blavier, Episcopi Dionysiensis Suffraganei Leodiensis, hujus Conventus S. Theologiae Doctoris, ac olim Provincialis, qui obiit anno 1697, 9 juli.

Et admodum Reverendi Patris Eustachii Blavier, dicti Reverendissimi Fratris, S. Theologiae Doctoris, 20 Exprovincialis, qui obiit anno 1695, 8^o septembris.

Memor esto judicii mei
Sic enim erit et tuum.

Paratum cor meum Deus,
Fiat voluntas tua.

Sous les armes du prélat :

Fortis candore vires.

« Blavier, dit Ernst, a conservé constamment la réputation de célébrer les divins mystères avec toute la dignité convenable, ce qui contribua infiniment à l'édification de ceux qui y assistaient. Comme religieux, il avait toujours été un modèle pour ses confrères ; l'élévation aux grandes charges de son Ordre n'altéra en rien sa modestie ; il faisait toujours le premier ce qu'il commandait aux autres, et les entraînait par la force de son exemple. Devenu suffragant et chanoine, il n'oublia pas ses anciens confrères, et exerça particulièrement ses libéralités envers eux. Il fit construire à ses frais une grande partie de la muraille de l'Église, consacrée par son successeur le 12 juillet 1704, ainsi que le maître-autel, avec un tableau où l'on voyait son portrait au naturel. Outre d'autres largesses qu'il leur fit, il laissa en mourant cent écus une fois à chaque couvent de la province de Liège pour faire un service. Il a

1. Nonciat, de Cologne, vol. 78.

2. Vol. 79.

3. Ernst, p. 248

4. Cette date est attestée par une note du P. Lipsin (*Archiv. français. hist.*, 1912, p. 749).

aussi fait faire le portail de la rue du couvent de Dinant ; mais c'est peu de chose » ¹.

Le manuscrit 105 de la Bibliothèque de l'Université de Liège contient un cours de philosophie professé au couvent de cette ville par le P. Blavier. Le manuscrit fut acquis en vente publique par le P. Louis Lipsin. Un cahier manuscrit de son cours fut terminé le 28 décembre 1648 ².

Voici la série des principales fonctions épiscopales de Blavier que j'ai pu retrouver. Je n'ai signalé qu'incidemment l'une ou l'autre mention des registres paroissiaux. L'examen de cette sorte de documents permettrait de suppléer en partie à la perte des registres de la secrétairerie des suffragants :

1655, 11 avril. Confirmation à Dinant ³.

1655. Consécration de l'église des Récollets de Hasselt ⁴.

1656 ? Bénédiction d'Antoine de Sprimont, abbé de S. Gilles à Liège ⁵.

1658. Consécration de l'église des Récollets de Trois-Vierges (Uffingen) ⁶.

1660, 4 janvier. Bénédiction abbatiale de Guillaume Natalis, abbé de St-Laurent de Liège ⁷.

——— 3 juin. Confirmation à Dinant ⁸.

— 27 septembre. Dédicace de la chapelle de Saint-Thibaut, bâtie par Charles Jamotte, curé de Marcour ⁹.

1661, 27 mai. Consécration de l'église des Augustins de Maestricht ¹⁰.

——— 30 novembre. Assistance au sacre d'Adrien de Walenburg, évêque d'Adrianopolis, suffragant de Cologne, avec le prince-archevêque, Maximilien-Henri, et le suffragant de Mayence, Pierre de Walenburg ¹¹.

1. Ernst, p. 245-246.

2. *Archiv. franciscan. histor.* 1912, p. 749-750.

3. Registre paroissial d'Évrehailles.

4. Daris, *Notices*, t. II, p. 61.

5. Schoolmeesters, *Les abbés du monastère de St-Gilles à Liège* (Extr. du Bull. de la Société des Bibliophiles Liégeois, t. III), Liège, Grandmont, 1895, p. 46.

6. *Ortus et progressus*, P. II, p. 158 ; *Analectes*, t. VIII, p. 271 ; Grob, *Les Frères-Mineurs*, t. II, p. 221, 300.

7. *Gallia christ.*, t. III, col. 995.

8. Registre paroissial d'Évrehailles.

9. Jamotte, *Le Montaigu de St-Thibaut*, p. 121 ; Ernst, p. 244.

10. *Publications de la Soc. historique dans le duché de Limbourg*, t. XXXI, p. 38.

11. Binterim, *Suffrag. Colon.*, p. 83.

1662. 3 septembre. Consécration de l'église de l'hôpital Saint-Jacques à Tongres ¹.

—— 15 octobre. Consécration de la chapelle de l'hôpital de Sainte-Élisabeth à Aix-la-Chapelle ².

1662. Consécration de l'église des Récollets de Bolland ³.

1663, 24 avril. Consécration de l'autel de Sainte-Colombe à Soulme ⁴.

1664, 11 mai. Bénédiction de Michel Van der Smissen, abbé de St-Trond ⁵.

1664. Consécration de l'église des Récollets à Visé en l'honneur de Ste Madeleine ⁶.

1665, 20 mai. Consécration de l'église des Conceptionnistes à Liège ⁷.

1666, 4 juillet. Bénédiction de J. B. de Pirpont, abbé du Val-St-Lambert ⁸.

1666. Consécration de l'église des Capucins de Verviers ⁹.

1669, 11-12 mai. Séjour à l'abbaye de Leffe ¹⁰.

—— 15 mai. Confirmation à Soulme ¹¹.

1670, 13 juillet. Consécration de l'église des Dominicains à Sittard ¹².

1671, 27 août. Consécration de l'autel de la Vierge à Aulne ¹³.

—— 30 août. Consécration de la nouvelle église paroissiale de Thuin ¹⁴.

—— 12 septembre. Consécration de l'église des Carmélites à Ciney ¹⁵.

1672, 20 novembre. Bénédiction à l'abbaye de Beaurepart de Pierre Lefève, abbé de Leffe ¹⁶.

1. Thys, *Le Chapitre de N.-D. à Tongres*. Anvers, 1889. t. III, p. 196.

2. Ernst, p. 245.

3. *Ortus et progressus*, P. II, p. 48.

4. Acte sur parchemin à la cure de Soulme.

5. G. Simenon, *Chronique de Serrais Foullon*, p. 164.

6. *Ortus et progressus*, P. II, p. 66.

7. *Ortus et progressus*, P. III, p. 27.

8. *Val-St-Lambert* (ms. 79 de Warfusée), p. 438.

9. *Bull. de la Soc. d'art et d'hist. du dioc. de Liège*, t. XX, p. 480.

10. Registre paroissial d'Évrehailes.

11. Reg. paroissial de Soulme.

12. De Jonghe, *Belgium dominicanum*, p. 377.

13. *Chronicon Alnense* de Dom Norbert Hersel, p. 44.

14. *Annales du Cercle archéol. de Mons*, t. XIII, p. 214-215.

15. *Analectes*, t. XIX, p. 186.

16. Matricule ms. de Leffe. Le nom du consécrateur n'est pas donné, il va de soi supposer que ce fut Blavier.

1673, 4 juin. Bénédiction de D. Robert Le Rond, abbé du Val-St-Lambert, dans le refuge du Val à Liège ¹.

1676. Bénédiction de Philippe d'Eynatten, abbé de St-Gilles à Liège ².

1678, 30 juillet. Consécration de l'église des Augustins à Aix-la-Chapelle ³.

1680, 21 ou 22 juillet. Consécration à St-Vith de l'église de l'hôpital de Neundorf ⁴.

——— 27 juillet. Consécration de l'église des Récolletines de Bastogne ⁵.

——— 15 octobre. Confirmation à Givet ⁶.

1681, 19 juin. Consécration de l'église abbatiale actuelle d'Averbode ⁷.

——— 11 juillet. Consécration de la chapelle de N.-D. aux Tilleuls à Thorn ⁸.

1681. Consécration d'un autel à l'abbaye de Neufmoutier ⁹.

1682, 20 juillet. Consécration de l'église de Matagne-la-Petite en l'honneur des SS. Remi et Hilaire ¹⁰.

1683, 17 février. Bénédiction de Jean Bock, abbé de Rolduc ¹¹.

1684. Consécration de la chapelle des Sépulcrines à Marchienne-au-Pont ¹².

1685, 21 août. Bénédiction de Grégoire Sichmans, abbé de Postel, dans l'église de Beaupart à Liège ¹³.

1. *Val-St-Lambert* (ms. 79 de Warfusée), p. 439.

2. Schoolmeesters, *Les abbés ... de St-Gilles*, p. 49.

3. Ernst, p. 245.

4. Krudewig, *Uebersicht über den Inhalt der Kleineren Archive der Rheinprovinz*, Bonn, 1909, t. III, p. 263 ; *Bull. de la Soc. d'art et d'hist. du dioc. de Liège*, t. XX, p. 359-360.

5. *Ortus et progressus*, P. III, p. 56.

6. Registre paroissial de Soulmé.

7. Boterdael, p. 379. Original aux archives d'Averbode : copie dans le reg. 26 : Cartarius abbatibus 16⁸⁵, f. 188^v (Note due à l'obligeance du Rev. M. Placide Lefèvre).

8. J. Habets, *De genaderijke Kapel van O. L. Vrouw aan de Linden, te Thorn*, p. 98. *Geschiedenis van het bisdom Roermond*, t. I, p. 247.

9. Obituaire de Neufmoutier aux Archives de l'État à Liège, f. 48^v.

10. Authentique dans le coffre de la fabrique ; Chan. Roland, *Manuel du pèlerin de St-Hilaire à Matagne-la-Petite*. Namur, J. Godenne, 1905, p. 18.

11. *Gallia christ.*, t. III, col. 1008 ; Ernst, p. 245 ; *Annales Rodenses*, p. 182 (cf. 198), dit le 21 février.

12. *Analectes*, t. X, p. 366. *Documents de la Société patréol. et archéol. de Charleroi*, t. VII, p. 347.

13. *Gallia christ.*, t. V, col. 428 ; Th. Ign. Welvaerts, *Geschiedenis der abdy van Postel*. Turnhout, 1878, p. 314.

1686, 19 juin. Dédicace de l'église de St-Nicolas-aux-Mouches à Liège ¹.

1688, 27 décembre. Sacre en privé de Mgr Jean-Louis d'Elderen, prince évêque de Liège, avec assistance de deux abbés, dans l'église de l'abbaye de Beaupart ².

1691. Consécration de deux autels dans l'église de St-Lambert ³.

1695, 25 mars. Bénédiction de D. Pierre de Magnery, abbé du Val-Saint-Lambert ⁴.

1697, 29 décembre. Sacre de Mgr Ferdinand-Maximilien de Berlo, évêque de Namur, avec assistance de Mgr Rossius de Liboy, évêque de Thermopolis, et de Mgr Godefroid-Ulric de la Margelle, évêque de Nicopolis et suffragant de Cologne ⁵.

1698, 15 juin. Bénédiction d'Étienne Van der Steghen, abbé d'Averbode ⁶.

1698, août. Tournée de confirmation à Thuin, d'où le suffragant devait se rendre à Fosses ⁷.

**PIERRE-LAMBERT LEDROU, évêque de Porphyre,
O. Erem. S. Aug.**

1692-1721.

Bien que ce personnage n'ait pas rempli officiellement la charge d'évêque suffragant de Liège, nous croyons devoir lui accorder une place dans la série de ces évêques, en raison des fonctions qu'il a exercées dans l'administration de diocèse de Liège ⁸.

Pierre-Lambert, fils de Pierre et de Marie Coppée, naquit à Huy en 1640. A l'âge de 17 ans, en 1658, il entra dans l'ordre des Ermites de S. Augustin dans sa ville natale ⁹. Il enseigna dans les

1. E. Poncelet, *Invent. analect. des chartes de la collégiale de Ste-Croix*, Bruxelles, 1911, t. I, p. x.

2. Foulton, *Hist. Leodien.*, t. III, p. 420; Ernst, p. 244; Archiv. Vatic., Nonciat. de Cologne, vol. 67, lettre du 2 janvier 1689.

3. Décisions capitulaires de St-Lambert, vol. 167, f. 536.

4. *Val-St-Lambert* (ms. 79 de Warfusée), p. 441.

5. Ernst, p. 244; *Gall. christ.*, t. III, col. 549.

6. *Gallia christ.*, t. V., col. 111; Boterdael, p. 386.

7. J. Borgnet, *Cartulaire de la commune de Fosses*, Namur, 1867, p. 278. Le nom du suffragant n'est pas donné; j'ai lieu de croire que ce fut un des derniers voyages de Blavier.

8. Sur Ledrou voir Ossinger, *Bibliotheca Augustiniana*, Ingolstadt, 1766, p. 301-305; Nic. de Tombeur, *Provincia Belgica Ord. FF. Eremitarum S. P. N. Augustini*, Louvain, 1727, p. 190 et 253; Foppens, *Doctores Univ. Lovan.* ms. 17569-70, de la Bibl. royale de Bruxelles. f. 60-60^v; Lanterus, *Postrema saecula sex religionis Augustinianae*, Rome, 1860, vol. III, p. 102-103; *Analectes*, t. XXII, p. 268-271.

9. Foppens, *Doctores Univ. Lovan.* (ms. 17569 70) de la Bibl. royale de Bruxelles, f. 60.

couvents de son ordre à Huy, à Bruxelles et à Louvain, dans ce dernier à partir de 1668, avant de prendre le grade de docteur à l'Université de Louvain, le 26 septembre 1673. On publia, à cette occasion, le chronogramme suivant : IVVenIs DoctorVM aqVILa¹. En 1677, il fut envoyé à Rome par l'Université de Louvain avec P. Chrétien Lupus et les docteurs Martin Steyart et François de Vianen pour solliciter du pape la condamnation de plusieurs propositions, qui le furent effectivement par Innocent X, le 2 mars 1679². De retour en Belgique, il reprit son enseignement ; en outre, de 1678 à 1687 il fut aussi professeur de théologie à l'abbaye de Parc³.

En 1680, il fut nommé régent des études du collège de son ordre à Louvain, et, le 19 avril 1682, lors du chapitre provincial tenu à Malines, élu provincial⁴. A la fin de 1685 il partit pour Rome afin d'assister au chapitre général des Augustins ; il y fut nommé « magister circuli » ou président des discussions et s'y fit remarquer par ses talents. Il fut ensuite appelé à Bologne pour y enseigner l'Écriture Sainte et, peu après (1687), Innocent X lui confia la chaire d'Écriture sainte à la Sapienza et le nomma préfet du séminaire de la Propagande⁵.

Nommé un des administrateurs des biens de l'Université en 1689, il rentra à Louvain en 1690, mais, en 1692, il est de nouveau à Rome, où le pape Innocent XII le choisit pour sacriste et l'éleva à la dignité d'évêque de Porphyre, en remplacement de Joseph Eurani, décédé le 23 avril 1692⁶. Clément XI lui conféra une prébende à St-Paul de Liège⁷.

Il fut également pourvu par le pape d'un canonicat à St-Lambert, et, le 19 juillet 1702, le chapitre prit connaissance de la lettre par laquelle l'évêque de Porphyre faisait exhiber les bulles de collation. Le 17 janvier 1703, on déposa sa généalogie ; le 24 avril, on entendit les témoins sur ses études et le 7 mai sur sa généalogie⁸. On

1. Foppens, *l. c.*

2. Ossinger, *Bibliotheca Augustiniana*, p. 302 ; Hurter, *Nomenclator litterarius*, éd. 3^e, t. IV, col. 523.

3. *Bibliothèque norbertine*, novembre, 1903, p. 270. L'auteur de l'article dit qu'« on conserve encore dans les archives de l'abbaye quelques traités dictés par ce savant professeur » (l. c.) ; voir plus loin p. 74.

4. Ossinger, p. 303. Il fut remplacé dans la charge de provincial, le 13 mai 1685, par le P. Maurice Poelman (de Tombeur, p. 253).

5. Lanterus, p. 102-103 ; Hurter, col. 1067-1068 ; Reusens, dans *Analectes*, t. XXII, p. 268.

6. Moroni, *Dizionario*, Venise, 1853, t. LX, p. 189-190.

7. Ossinger, p. 303 ; *Analectes*, t. XXII, p. 268.

8. *Décisions capitul. de St-Lambert*, vol. 171, ff. 169, 227, 255, 258.

l'admit, le 21 juin 1704, et on lui conféra la prébende pénitenciaire vacante par décès de Pierre-Aloys de Rossius ¹ ; il fut nommé la même année par le pape prévôt de St-Étienne de Mayence et archidiacre de Hesse ².

Pierre Ledrou se trouvait en Belgique lors du conclave où fut élu Clément XI, et fut suppléé, le 6 octobre 1700, par un de ses confrères, le P. Paul Mariani ³ ; il quitta le pays de Liège pour rentrer à Rome à la fin de mars 1701 ⁴.

Pendant son séjour en Italie, Mgr Ledrou eut l'occasion de procurer aux couvents de son ordre des reliques de S. Nicolas de Tolentino : le 15 juin 1705 à celui de Gand ; en 1706, à celui d'Anvers, et plus tard, en 1715, à celui de Huy ⁵.

L'évêque de Porphyre se présenta au chapitre de Liège pour satisfaire à sa première résidence, le 4 août 1708 ⁶ ; il fut admis à la seconde, le 7 août 1709 ⁷. Nous le voyons chargé d'une affaire de chapitre, le 13 septembre 1709, au moment où il retourne à Rome ⁸. Le 20 février 1710, lorsqu'on entend dire qu'il est question d'établir l'ordre de S. Lazare au pays de Liège, — et en effet il s'agissait d'obtenir pour lui Cornillon, — c'est encore à l'évêque de Porphyre qu'on s'adresse pour savoir à quoi s'en tenir ⁹.

Il quitta Rome en 1712 pour rentrer à Liège, où le prince-évêque Joseph-Clément de Bavière le choisit comme vicaire-général ¹⁰. Clément XI approuva ce choix par un bref élogieux où il rappelait les mérites de l'évêque de Porphyre envers le St-Siège, surtout dans la composition de la Constitution contre les Jansénistes ¹¹. Mgr Ledrou reçut comme successeur dans la charge de sacriste du Pape son confrère, Augustin-Nicolas degli Abbati Olivieri, le 26 septembre 1712 ¹².

Mgr Ledrou jouissait d'une réputation méritée de théologien.

1. *Ib.*, f. 338^v-339 ; de Theux, *Chapitre de S. Lambert*, t. IV, p. 7.

2. Ossinger, p. 304. Il prit possession de sa prévôté le 22 septembre 1709 ; il l'abandonne en 1719 (*ib.*).

3. Moroni, *Dizionario*, t. LX, p. 190.

4. Continuation des *Annales Rodenses* (Public. de la Soc. histor. de Luxembourg t. XLIV, p. 195).

5. *Acta Sanctorum*, t. III sept., p. 689-691.

6. *Décisions capitulaires*, vol. 173, f. 174^v.

7. *Ib.*, f. 290^v.

8. *Reg.* 174, f. 7.

9. *Ib.*, f. 65^v, 66-67^v, 71^v.

10. Foppens (ms. 17569, f. 60) dit que ce fut en 1708 en remplacement de Guillaume Bernard de Hinnisdael ; c'est évidemment une erreur.

11. *Analectes*, t. XXII, p. 268.

12. Moroni, p. 190 ; Ossinger, p. 304.

Délégué par l'Université de Louvain pour provoquer la condamnation de propositions hétérodoxes, il fut dans la suite appelé à s'occuper tout particulièrement du jansénisme. L'abbé de Feller dit que son retour à Liège fut motivé par « quelque désagrément à l'occasion de l'affaire du P. Quesnel » ¹. Est-ce avec raison ? Je l'ignore. L'évêque de Porphyre fut aussi chargé d'étudier le livre de Fénelon sur les *Maximes des Saints*. On trouve ses mémoires sur les propositions 24 à 39 dans le ms. 184 de la Bibliotheca Angelica à Rome, f. 212-262.

Ce fut le 21 août 1712, qu'on communiqua au chapitre de St-Lambert la lettre par laquelle le prince nommait l'évêque de Porphyre son vicaire-général ². Nous le voyons intervenir, à la demande du chapitre, dans l'enquête ordonnée au sujet du projet de sécularisation des chanoines réguliers de Beaufays, en janvier 1720 ³.

Le 10 juillet 1720, on présenta au chapitre les bulles de coadjutorerie des canonicat et prébende de Mgr Ledrou, datées de Rome du 20 mars 1719, en faveur de Nicolas-François de Bonhome ⁴.

Mgr Ledrou mourut le 6 mai 1721, vers 10 heures du matin, et, le jour même, on présenta au chapitre son testament daté du 22 février précédant avec le codicille du 24 avril. Il fut décidé qu'il serait enterré dans la cathédrale, dans la deuxième grande chapelle à gauche, le lendemain après complies. Les obsèques eurent effectivement lieu le 7 mai ⁵.

Peu avant sa mort, il avait défendu qu'on gravât aucun éloge sur son tombeau, et donné l'ordre que sa pierre sépulcrale fût seulement marquée d'une croix ⁶.

Lors des obsèques solennelles célébrées à Louvain en présence des autorités académiques, l'oraison funèbre fut prononcée par le P. Baudouin de Housta, de l'ordre des Ermites de S. Augustin ⁷.

Par testament l'évêque de Porphyre laissa à la chapelle de N. D. de la Sarte un tiers de son mobilier ⁸.

1. *Biographie univers.*, Paris, 1848, t. VII, p. 359.

2. *Décisions capitul.*, vol. 175, p. 826. De Theux dit le 22 août 1715 (t. IV, p. 7.). Voir de Theux, *Bibliographie liégeoise*, 2^e éd., col. 473 ; *Public. de la Soc. histor. du Limbourg*, t. II, p. 114.

3. Vol. 177, p. 298, 302.

4. Vol. 177, p. 429.

5. *Ib.*, p. 605-606, 610, 611 ; Ossinger, p. 304 ; De Theux, t. IV, p. 7. Foppens (f. 60^v) rapporte qu'il fut enterré chez les Augustins de Liège (voir *Analectes*, t. XXII, p. 269).

6. Ossinger, *l. c.* ; Lanterus, p. 103.

7. *Oratio funebris quam in exequiis illustrissimi D. D. Petri Lamberti Le Drou, episcopi Porphyriensis, dixit Balduinus de Housta, Lovanii, 1721* (mentionné par Ossinger, p. 304, 455). Je n'ai pu en trouver d'exemplaire.

8. Foppens, f. 60^v.

On trouve un portrait de l'évêque Ledrou en tête de son ouvrage *De contritione*, Louvain, 1707 et Munich 1708. Ses armes étaient d'argent à la fasce de sable soutenant en chef un demi-pal de même et chargé de trois étoiles à six rais d'or, 1 et 2¹; il avait choisi pour devise : *Post tenebras spero lucem* 2.

Pendant son séjour à Louvain, de 1669 à 1682, le P. Ledrou présida à la soutenance de thèses chez les Augustins de cette ville :

I. *Theologia quam in solemnibus jubilaeis SS. Hostiae Middelburgi Zelendorum ab annis trecentis in ore cujusdam impii prodigiose in carnem versae et in aede sacra PP. Augustinianorum Lovanii religiose custoditae ibidemque miraculis clariae* praeside F. Petro Lamberto Ledrou, S. Theol. Doctore et professore, ordinis S. Augustini, propugnabit F. Franciscus Goethals ejusdem ordinis Lovanii in Templo PP. Augustinianorum die [12] septembris hora [2] post meridiem. Lovanii, typis Adriani de Witte... anno 1674. Gr. 8°, 7 ff.

Bibl. Univ. Louvain, Jans. 257, n° XIII.

II. *Assertiones theologicae de sacramentis in genere et duobus prioribus in specie*, quas praeside F. Petro Lamberto Ledrou, S. Th. Doctore et professore, ord. S. Augustini, propugnabit Fr. Philippus Jacobus Tax ejusdem ordinis, Lovanii in Conventu PP. Augustinianorum die [5] Augusti hora 9 ante et 3 post meridiem. Lovanii, typis Martini Hullegaerde... Anno 1675, 4°, 4 ff.

Bibl. Univ. Louvain, Jans. 241, n° XVII.

III. *Assertiones theologicae de poenitentia quibus mens Tridentini sess. 6, cap. 6 et sess. 14, cap. 4, circa sufficientiam vel insufficientiam Contritionis imperfectae in sacramento, praesertim servilis et formidolosae ex Historia Tridentina Cardinalis Pallavicini elucidatur*, praeside F. Petro Lamberto Ledrou... propugnabuntur a Fr. Waltero L'Heureux ejusdem ordinis. Lovanii in Conventu PP. Augustinianorum die [12] Augusti hora 9 ante et 3 post meridiem. Lovanii, typis Martini Hullegaerde... Anno 1675, 4°, 4 ff.

Bibl. Univ. Louvain, Jans. 241, n° XVIII.

IV. *Assertiones theologicae de jure et justitia* quas praeside F. Petro Lamberto Ledrou... propugnabunt Fr. Fulgentius Van Sonthoven, et Fr. Paulus Gisbertus Van Surpel ejusdem ordinis. Lovanii in Conventu PP. Augustinianorum die [19] Augusti hora 9 ante et 3 post meridiem. Lovanii, typis Martini Hullegaerde... Anno 1675, 4°, 6 ff.

Bibl. Univ. Louvain, Jans. 241, n° XIX.

V. *Assertiones theologicae de verbo et homine in terris per incarnationem visibili et in augustissimo Eucharistiae sacramento sub involucri specierum panis et vini invisibiliter perennante* quas praeside F. Petro Lamberto Ledrou... propugnabit Fr. Franciscus Pauwens ejusdem ordinis, Lovanii

1. Elles sont dessinées dans le recueil de Foppens (ms. 17569-70, f. 60). Le dessin reproduit par de Theux (*Chapitre de St-Lambert*, t. IV, planches) ne donne qu'une seule étoile.

2. Ossinger, p. 305 ; *Analectes*, l. c.

in Conventu PP. Augustinianorum, die [26] Augusti hora 9 ante et 3 post meridiem. Lovanii, typis Martini Hullegaerde... Anno 1675, 4°, 4 ff.

Bibl. Univ. Louvain. Jans. 241, n° XX.

VI. *Promptuarium theologo-canonicum sive Theologia e SS. Ecclesiae canonibus praesertim vero e vulgato canonici juris corpore deprompta eorumque autoritate stabilita* reverendissimo ac amplissimo Domino D. Liberto De Pape, S. Theol. lic., celeberrimi monasterii Parchensis... abbati nuncupato, quam praeside F. Petro Lamberto Ledrou, S. Theol. doctore ac professore, ordinis S. Augustini, propugnabunt Fr. Paulus Le Mieuve et Fr. Gerardus Melyn ejusdem ordinis, Lovanii apud PP. Augustinianos die 29 et 30 Augusti 1681, hora 9 ante et 3 post meridiem. Lovanii, typis Martini Hullegaerde... anno 1681, 4°, 15 ff.

Bibl. Univ. Louvain, Jans. 427, n° XXXV.

VII. *Trias patrum sive moralis christiana ex tribus SS. Patribus Aurelio Augustino, Gregorio Magno, Mellifluo Bernardo, morum et christianae vitae lectissimis praeceptoribus necnon e SS. Canonibus fideliter deprompta*, quam praeside Fr. Petro Lamberto Ledrou, S. Theol. Doctore ac professore ordinis S. Augustini, propugnabunt Fr. Petrus Worms et Fr. Jacobus Baert, ejusdem ordinis, Lovanii in Conventu PP. Augustinianorum die... Septembris, item die sequenti hora 9 ante et 3 post meridiem.

Lovanii, typis Martini Hullegaerde, Anno 1679, 8°, 79 pp. ¹.

Bibl. Univ. Louvain, Jans. 1490, n° XIII.

Le ms. 10555-56 de la Bibliothèque royale de Bruxelles contient f. 2-165 des traités de *actibus humanis* ; f. 165-274^r de *peccatis*, suivis f. 275-279 de : *Index capitum et questionum tractatus de actibus humanis et peccatis*. Ce recueil, relié au XVII^e siècle en veau raciné, porte au dos, le titre doré : Le Drou, de actibus humanis ² ; il doit provenir d'étudiants Augustins de Louvain. Il y a donc lieu d'y voir un cours du futur évêque de Porphyre.

Les archives de l'abbaye de Parc conservent trois manuscrits de ses cours, transcrits par un religieux de l'abbaye, Albert Vrancx :

Tractatus de religione, écrit en 1680, 202 ff.

Tractatus de jure et justitia, écrit en 1680 (332 ff.)

Tractatus de contractibus in genere, écrit en 1681 (352 ff.) ³.

Au séminaire de Liège on conserve un manuscrit :

Tractatus de fide, spe et charitate, item *tractatus de jure et justitia ac virtutibus caeterisque annexis et vitiis oppositis* dictatus a R^{do} admodum ac eximio P. M. N. Petro Lamberto Le Drou, S. Theol. in suo conventu D. et

1. C'est par erreur qu'Ossinger (p. 305) dit que cet ouvrage fut imprimé à Liège en 1679.

2. J. Van den Gheyn, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. III, Bruxelles, 1903, p. 509-510.

3. Renseignement dû à l'obligeance du Rév. M. Raphael Van Waefelghem, archiviste de l'abbaye de Parc.

professore, collectus a Nicolayo Heyendall. Lovanii, 1681 (Petit in-fol. de 489 pp.)¹.

La *Trias* de Ledrou fut attaquée, le 28 juillet 1688, par le P. Joseph de Rœulx, S. J., professeur à Louvain, lors de la défense d'une thèse, que je suppose être celle du P. J. B. Franchois².

Un confrère de Ledrou, le P. Pierre Clenaerts, prit sa défense :

Discursus theologicus de obduratis actibus humanis et peccatis cum brevibus vindiciis Eximii authoris Triados Patrum, praeside F. Petro Clenaerts, ordinis Eremitarum S. P. Augustini... defendet Fr. Alexius Thibault ejusdem voti Lovanii in Schola Augustiniana. Lovanii, typis Martini Hullegaerde... anno 1688. 6 ff. in-4^o³.

Pierre-Lambert Ledrou a en dehors de la *Trias*, publié les livres suivants :

De contritione et attritione dissertationes quatuor, quibus ostenditur non requiri in reconciliationis Sacramento perfectam et se sola justificantem contritionem : certum tamen non esse, nec a Tridentino definitum, imo nec verum quod sufficiat attritio servilis, praesertim cognita, sed opus esse aliquo, saltem imperfectae, charitatis actu, seu Dei propter se super omnia dilectione; hancque cum peccato, et extra gratiae sanctificantis consortium stare posse : ac demum singularum ejusmodi opinionum genealogia texitur. Romae, typis Komareck, 1707; — juxta exemplar Romae impressum anno 1707. Prostant Lovanii apud G. Stryckwant sub aurea lampade. — Monachii typis Mathiae Riedl, 1708.

La Bibliothèque de l'Université de Liège possède l'édition de Louvain de 1707 ; il s'en trouve un autre exemplaire à la Bibliothèque du séminaire de Liège.

Ce travail, dédié par l'évêque de Porphyre au pape Clément XI, était destiné à combattre la doctrine de son confrère Barthélemy Ricci. Il fut à son tour attaqué par un chanoine régulier d'Understorf, Augustin Michel, dans sa :

Discussio theologica quatuor dissertationum, quas in puncto contritionis et attritionis posuit reverendissimus et illustrissimus D. D. Petrus Lambertus Le Drou, ex ordine Eremit. S. Augustini, episcopus Porphyriensis, ... qua ostenditur, verum non esse, quod charitas benevola Dei propter semetipsum et super omnia sit separabilis a gratia sanctificante, et remissione peccatorum. Item verum non esse, praevie in baptizando adulto praerequiri charitatem Dei super omnia ; e contra verum esse et theologicè certum, atque a Concilio Tridentino saltem implicite definitum, sufficere ad Sacramentum poenitentiae attritionem, quae constet, motivo supernaturali inferiore quam charitatis

1. Renseignement dû à l'obligeance de M. le professeur Simenon.

2. Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. VI, col. 1681.

3. Bibl. royale de Bruxelles, à la suite du manuscrit 10555, ff. 282-286^v. Les « Vindiciae » se trouvent au f. 286^v.

benevolae Dei, hinc etiam sufficere motivum metus gehennae, et hoc excludere posse voluntatem peccandi. Augustae Vindelicorum et Dilingae, sumptibus Caspari Bencard, 1710, 4°, 6 ff. + 306 pp. + 8 ff. ¹.

Il s'en trouve un exemplaire à la Bibliothèque de l'abbaye de Maredsous.

Ledrou répondit par :

Confutatio discussionis theologiae per R. D. Augustinum Michel, S. Aug. canonicum Regularem Understorfensem S. Theol. et J. U. D, ac Profess. emeritum etc. contra quatuor de contritione et attritione dissertationes F. Petri Lamberti Le Drou Huyensis... Romae et Lovanii 1707 ac deinde Monachii in Bavaria 1708 excusas, Augustae Vindelicorum et Dilingae nuper editae ab eodem Episcopo Porphyriensi exarata. Patavii apud Josephum Corona, [1713]; Prostant Lovanii, apud G. Stryckwant, 1716, 8°, 399-7 pp. ².

Je ne connais que peu d'actes épiscopaux de Mgr Ledrou :

1714, 27 février. Assistance au sacre de Mgr Jean Ernest de Löwenstein, évêque de Tournai ³.

1716, 16 octobre. Le chapitre demande l'évêque de Porphyre pour bénir des cloches ⁴.

LOUIS-FRANÇOIS ROSSIUS DE LIBOY

évêque de Thermopolis.

1698-1728.

Lorsque la cour romaine eut écarté la candidature du baron de La Margelle, l'Électeur de Cologne, prince-évêque de Liège, proposa pour suffragant le chanoine Louis-François Rossius de Liboy, dans la supplique suivante qui fut renvoyée au nonce de Cologne par le cardinal Spada, le 21 mai 1695 ⁵, à l'effet de dresser le procès-verbal d'information :

Beatissimo Padre.

È già molto tempo, che monsignore Gio(vanni) Antonio Blavier, vescovo Dionysiense, Suffraganeo di Liegi da 40 e più anni, si trova ridotto di non poter più fare le funzioni che gli toccano, e ben lungi di migliorare vi è più si va inhabilitando, non solamente a causa della sua grave età di anni 75, ma ancora e maggiormente a causa delle sue habituali indisposizioni, e debolezza di forze ; essendogli anco ultimamente sopraggiunto un acci-

1. Ossinger, p. 305.

2. La Bibliothèque du séminaire de Liège en possède un exemplaire. Sur ces discussions, voir *Journal des Savants*, 1709, t. XLVI, p. 241-246 ; *Mémoires de Trévoux*, 1709, janvier, p. 245-262.

3. Ernst, p. 248.

4. *Décisions capitul.*, vol. 176, p. 236.

5. Archiv. Vatic., *Nonciat. de Cologne*, vol. 223 E.

dente apopletico ¹, onde per ovviare all'ulteriori incomodi a cui li sudditi di quella vasta e popolata città e diocesi sono perciò di continuo sottoposti, come è notorio, principalmente in questi tempi di guerra, che nè meno è sicuro il trasferirsi da una diocesi all'altra senza il pericolo etiandio della vita; il principe Gioseppe Clemente di Baviera, come vescovo di detta chiesa di Liegi, propone per necessario et unico ispediente di deputarsegli ex nunc un altro suffraganeo, il quale possa supplire al tutto in luogo di detto monsignore Gio. Antonio inhabile. Et però supplica humilmente la Santità vostra degnarsi ammettere per detto secondo suffraganeo, Ludovico Francesco Rossius de Liboy, sacerdote e canonico di quella catedrale, in età legitima, concorrendo in lui non solo le virtù e qualità necessarie, come consta dalla lettera scrittane alla Santità Vostra dal medemo prencipe, ma ancora l'entrata annua certa e sufficiente per un decoroso e conveniente mantenimento, mentre, oltre il canonicato di Liegi, ha di presente mille ottocento fiorini annui moneta di Brabante, costituenti la somma di 225 ducati d'oro di camera, secondo l'assegnazione fattagli ultimamente a tal effetto da Pietro Luigi Rossius de Liboy suo padre, come si legge nella qui giunta scrittura, e che cessando con la morte del moderno suffraganeo la solita congrua delli 300 ducati sopra li frutti della mensa vescovale, questa verrà a cedere a suo favore; anzi per maggiore sicurezza di questa cessione, si supplica in oltre la Santità vostra assegnargli questa medema congrua ex nunc per quando sarà come sopra cessata, et ordinare, che intanto non possa, nè debba in modo alcuno alienare nè hypotecare l'accennata entrata di detti 225 ducati. Et Deus, etc. ².

Le candidat proposé était fils de Pierre-Louis Rossius de Liboy et de Marie de Marillon. Son père fut bourgmestre de Liège en 1659 et 1664. Quatre de ses fils devinrent chanoines de St-Lambert: Pierre-François, Louis-François, François et Charles-François. Lui-même, étant devenu veuf en secondes noces de Marie-Ernestine de Steel, embrassa l'état ecclésiastique et obtint une prébende à St-Lambert ³.

Après avoir reçu son éducation dans le monastère du Val des Écoliers à Liège, Louis-François acheva ses études à Louvain et à Pont-à-Mousson. De retour au pays, il fut pourvu d'un canonicat à St-Paul, puis à St-Lambert et fut plus tard nommé à la prévôté de St-Jean ⁴.

En vue d'assurer des revenus suffisants à son fils et de le mettre à même de tenir un rang convenable, le chevalier Pierre-Louis Rossius de Liboy lui assigna, le 21 avril 1695, une rente de mille

1. Le texte donne : apopletico.

2. *Ib*

3. de Theux, *Chapitre de St-Lambert*, t. III, p. 330-331.

4. *Ib.*, p. 351-352.

florins de Brabant sur le domaine de Sclessin à lui due par le comte de Berlo, en outre de 800 florins hypothéqués sur les biens du Sr Dosquet et de son épouse Delle Vandesteen ¹.

L'affaire traîna en longueur à Rome, où l'on ne se déclarait pas tout à fait convaincu de l'inhabilité de Mgr Blavier à continuer ses fonctions. On attendait l'avis de l'intéressé. Quant à la constitution de revenus, telle que l'avait combinée le chevalier Pierre-Louis Rossius de Liboy, Rome n'était pas disposée à l'accepter, vu que la congrua des évêques auxiliaires devait être imputée sur la mense épiscopale, comme on venait de le décider au sujet du nouveau suffragant de Mayence à Erfurt ².

Mgr Louis-François de Liboy fut promu, le 18 juin 1696, au siège de Thermopyle : on lui accorda de pouvoir retenir sa prébende de Liège, et on lui assigna une pension annuelle de 300 ducats sur la mense épiscopale, tout en maintenant l'assignation identique faite jadis à l'autre suffragant, l'évêque de Dionysie ³.

Le 19 octobre 1708, il sollicita du chapitre l'administration du domaine de Châtelet, vacante par le décès du chanoine Lambert Van der Heyden à Blisia ⁴. Le 13 décembre 1709, on le voit chargé du vicariat général ⁵, charge qu'il occupait encore en décembre 1712 ⁶, et qu'il exerça de nouveau, après la mort de l'évêque de Porphyre, qui en avait été investi en 1712 ⁷.

La première fonction épiscopale qu'il exerça fut de chanter la grand'messe et de porter le S. Sacrement à la grande procession jubilaire de S. Lambert, le 17 septembre 1696, à laquelle le chapitre l'avait invité ⁸. On constate sa présence dans les actes suivants :

1697, 29 décembre. Assistance au sacre de Mgr de Berlo, évêque de Namur ⁹.

1699, 19 août. Consécration de l'église des Sœurs Grises en l'île à Liège ¹⁰.

1. *Nouciat, de Cologne*, vol. 223 E.

2. *Nouciat, de Cologne*, vol. 223 E ; lettre du Card. Spada, du 20 août 1695. — Il y a aux Archives Vaticanes (*Particolari*, f. 425), une Protestation de Mgr de Liboy, du 11 octobre 1704, adressée à un cardinal, contre les personnes qui administrent les revenus de la mense épiscopale, dont la majeure partie était confisquée « depuis deux ans que cette ville est hors de la puissance de S. A. S. Elect. de Cologne ». C'est en vain qu'il a adressé jusque sept mémoires pour réclamer le paiement de sa pension ; il prie le cardinal d'intervenir auprès du Ministre Impérial en cour de Rome.

3. S. C. f. 149* (Schede de Garampi).

4. *Décisions capitul. de St-Lambert*, vol. 173, f. 196.

5. *Ib.*, vol. 174, f. 34.

6. Vol. 175, p. 53.

7. Ernst, p. 249-250.

8. *Décisions capitul. de S. Lambert*, vol. 169, p. 167.

9. *Gallia christ.*, t. III, col. 549 ; Ernst, p. 248.

10. Stephani, *Mémoires*, t. II, p. 281 ; Ernst, p. 252.

1702, 20 janvier. Bénédiction de Benoît de Slins, abbé de St-Jacques à Liège ¹.

——— 21 décembre. Bénédiction de D. Bernard Goffin, abbé du Val-St-Lambert, dans l'église des Carmes à Liège ².

1704, 10 février. Bénédiction à l'abbaye de Beaurepart de l'erpète Renson, abbé de Leffe ³.

——— 11 juin. Consécration de la chapelle de Bracht sous Reuland ⁴.

——— 12 juillet. Consécration de l'église des Frères Mineurs conventuels de Liège ⁵.

——— 14 septembre. Bénédiction de Jérôme Raveschoot, abbé de Postel, dans l'église abbatiale de Beaurepart ⁶.

1705, 8-9 juin. Obsèques solennelles de l'empereur Léopold I à la cathédrale de Liège ⁷.

1705, 24 septembre. Consécration de l'église de St-Jean-Baptiste à Liège ⁸.

1706, 24 septembre. Consécration de l'église de S. Michel à Liège ⁹.

1706, 3 octobre. Bénédiction d'Henri Jullin, abbé de Beaurepart ¹⁰.

1707, 31 janvier. Bénédiction de Matthieu Jennet, abbé de S. Gilles ¹¹.

——— 9 novembre. Bénédiction de Guillaume Piette, abbé de Florennes ¹².

1709, 14 avril. Bénédiction de Jean-François Bidart, abbé de Malonne ¹³.

1710, 14 décembre. Bénédiction de Lambert de Fize, abbé de St-Gilles ¹⁴.

1. Ernst, p. 250.

2. *Val-St-Lambert* (ms. 79 de Warfusée), p. 442.

3. *Ib.* ; *Gallia christ.*, t. III, col. 1050. Dans la Matricule ms. des religieux de Leffe. le nom du consécrateur n'est pas donné.

4. Krudewig, *Uebersicht der Kleineren Archive*, t. III, p. 255 ; *Bull. de la Soc. d'art et d'hist. du dioc. de Liège*, t. XX, p. 523.

5. Ernst, p. 246.

6. *Gall. christ.*, t. V, col. 428 (13 sept) ; Welvaerts, *Geschiedenis van de abdij van Postel*, p. 316.

7. Ernst, p. 248.

8. *Leodium*, 1906, p. 39.

9. *Leodium* 1906, p. 40.

10. Ernst, p. 251.

11. Ernst, p. 251 ; Schoolmeesters, *Les abbés du monastère de St-Gilles*. Liège, 1895, p. 50.

12. Ernst, *l. c.*

13. Ernst, *l. c.* ; V. Barbier, *Histoire de l'abbaye de Malonne*. Namur, 1894, p. 138.

14. Ernst, *l. c.* ; Schoolmeesters, p. 51.

1711, 15-16 mai. Obsèques solennelles à Liège de l'empereur Joseph I¹.

— 30 août. Collation à Nicolas Massin, moine de Stavelot, du vicariat perpétuel de Sprimont, en vertu d'une bulle papale du 3 septembre 1711².

— 29 novembre. Bénédiction de Simon Nenquin, abbé de Florennes³.

1712, 12 janvier. Collation, en vertu d'une bulle papale du 7 décembre 1711, à Antoine Thomas, de l'église paroissiale de Stavelot, en remplacement de Martin de Mez⁴.

— 24 juin. Bénédiction de Nicolas Heyendal, abbé de Rolduc⁵.

— 18 septembre. Bénédiction de Henri Ferdinand de Jamaert, abbé de Neufmoutier⁶.

1714, 27 février. Sacre de Mgr Jean-Ernest de Löwenstein, évêque de Tournai avec assistance de Mgr de Berlo, évêque de Namur, et de Mgr Ledrou, évêque de Porphyre⁷.

— 9 juin. Consécration de la chapelle d'Espeler sous Thommen en l'honneur des SS. disciples d'Emaus⁸.

— 21 juin. Confirmation à Givet⁹.

1714. Consécration de l'église de Bovigny¹⁰.

1715, 27 octobre. Bénédiction de Benoît Bragard, abbé du Val-St-Lambert¹¹.

1716, 22 mars. Assistance au sacre de Mgr Van Susteren, évêque de Bruges¹².

1718, 26 juin. Bénédiction de Grégoire Lembor, abbé de St-Laurent à Liège¹³.

1. Ernst, p. 248.

2. Archives de l'État à Dusseldorf, Fonds de Stavelot, orig. papier, n° 610, anc. 247. (communication de M. le chan. Roland).

3. Ernst, p. 251.

4. Archives de l'État à Dusseldorf, Fonds de Stavelot. Orig. papier, n° 613 (anc. 248). (Communication de M. le chan. Roland).

5. *Gallia christ.*, t. III, col. 1008.

6. Ernst, p. 251.

7. Ernst, p. 245.

8. Krudewig, *Uebersicht*, t. III, p. 240.

9. Reg. paroiss. de Soulmé (Note de D. Thierry Réjalot, de Maredsous).

10. *Bull. de la Soc. d'art et d'hist. du dioc. de Liège*, t. XX, p. 133.

11. Ernst, p. 251.

12. Ernst, p. 548 ; *Gallia christ.*, t. V, col. 401.

13. Ernst, p. 254.

1719, 27 août. Bénédiction de Lambert Leruitte, abbé de St-Gilles ¹.

1721, 10 août. Assistance à Ruremonde au sacre de Mgr Santini, archevêque de Trébizonde, nonce apostolique à Cologne, et de Mgr Sanguessa, évêque d'Utique, coadjuteur de l'évêque de Ruremonde ².

— 21 avril. Assistance à Malines au sacre de Mgr J.-B. De Smet, évêque d'Ypres ³.

— 21 août. Consécration de la chapelle et de l'autel d'Overhausen en l'honneur de S. Antoine de Padoue et de Ste Gertrude ⁴.

— 20 septembre. Publication du règlement des Ermites du diocèse de Liège ⁵.

— 14 décembre. Bénédiction de Jean-Ernest de Walcourt, abbé de Flône ⁶.

1722, 26 mai. Bénédiction, dans la chapelle privée du suffragant, de D. Gérard Royer, abbé du Val-S.-Lambert ⁷.

1723, 31 décembre. Sacre de Mgr Georges-Louis de Bergues, prince-évêque de Liège, avec assistance des abbés de St-Laurent et du Val-S.-Lambert ⁸.

1726, 24 février. Bénédiction de Frédéric Van Panhuys, abbé d'Averbode ⁹.

— 1 septembre. Bénédiction d'Isfride van den Broeck, abbé de Postel ¹⁰.

— 22 septembre. Bénédiction de Gilles Moreau, abbé de St-Remi ¹¹.

1728, 21 septembre. Bénédiction de Barthélemy Louant, abbé d'Aulne, à Liège ¹².

Ernst a eu en mains le registre de la secrétairerie du suffragant de Liboy. Il y a noté la consécration d'une trentaine de chapelles,

1. Ernst, *l. c.* ; Schoolmeesters. *Les abbés du monast. de St-Gilles*, p. 52, dit le 29.

2. *Gallia christ.*, t. V, col. 588 ; Ernst, p. 249 ; Nonciature de Cologne, vol. 111, lettre du 9 août 1721.

3. *Gallia christ.*, t. V, col. 322 ; Ernst, p. 249 ; *Analectes*, t. XX, p. 105, avec la date du 20 avril 1722.

4. Krudewig, *Uebersicht*, t. III, p. 249.

5. S. Boulmont, *Nos anciens Ermitages*, Namur, Delvaux, t. I, p. 40-41.

6. Ernst, p. 251.

7. *Val-St-Lambert* (ms. 79 de Warfusée), p. 443. Ernst dit le 26 juin (p. 251).

8. Ernst, p. 250.

9. Ernst, p. 251.

10. Ernst, *l. c.* ; Welvaerts, *Postel*, p. 319.

11. Ernst, p. 252.

12. *Chronicon Alnense* de D. Herset, p. 49 ; Ernst, p. 252.

de près de cinquante églises paroissiales et d'une douzaine d'hôpitaux ou de monastères. Il n'a pas jugé bon de communiquer cette liste ¹.

(*A suivre.*)

D. U. BERLIÈRE

¹ Ernst, p. 252.

NOTES ET DOCUMENTS

L'OPUSCULE PERDU DU SOI-DISANT HÉGÉSIPPE SUR LES MACHABÉES

DANS son Prologue au *De bello Iudaico*, l'auteur chrétien du IV^e siècle baptisé à tort du nom d'Hégésippe énumère deux autres ouvrages de sa composition : un résumé historique du contenu des quatre livres des Rois, et un travail à part sur les Machabées. Celui-ci est décrit en ces termes ¹ :

Maccabaeorum quoque res gestas propheticus sermo paucis absoluit.

Ces mots ont donné lieu aux interprétations les plus diverses. On a cru généralement qu'il s'agissait, en effet, d'un écrit perdu du soi-disant Hégésippe ². Puis, à notre époque surtout, on a prétendu que ces paroles se réfèrent à une partie de la Bible : aux livres des Machabées, selon les uns ³, simplement aux versets 32-35 du chapitre XI de Daniel, d'après Klebs ⁴, qui croit mieux expliquer de la sorte l'expression *propheticus sermo*.

S'il m'est permis de dire ce que j'en pense, il me paraît impossible de contester qu'il s'agisse d'une œuvre d'Hégésippe : c'est ce qui ressort clairement du contexte, et la façon un peu étrange dont la chose est énoncée n'y fait rien ⁵. Quant à voir là une mention des livres bibliques des Machabées, c'est ce qui me semble peu conciliable avec les mots *propheticus sermo*, et surtout *paucis absoluit*. L'explication imaginée par Klebs cadre bien, il est vrai, avec ces deux traits : seulement, qu'est-ce autre chose qu'une pure imagination ?

Au reste, il y a plus d'un an que j'ai identifié à part moi le travail supposé perdu d'Hégésippe : il n'est autre que cette Passion

1. Migne 15, 2061 A.

2. Ainsi encore récemment J. Wittig, *Der Ambrosianer « Hilarius »* (*Kirchengesch., Studien de Sdralek*, t. IV), p. 63.

3. C'est l'opinion de O. Scholz, *Die Hagesippus-Ambrosius-Frage* (même collection, t. VIII), p. 177, note.

4. *Das lateinische Geschichtswerk über den jüdischen Krieg* (« Festschrift... L. Friedländer », Leipzig 1895), p. 212, note 4.

5. Le liturgiste Amalair dira à peu près de même, au IX^e siècle, en faisant allusion à son opuscule antérieur, *De scrutinio* : « Scrutinium habet suum proprium opusculum... » *De eccles. offic.*, I, 23. Migne 105, 1040 C.

latine des Machabées qui nous a été conservée dans une vingtaine environ de manuscrits ¹. L'*incipit* déjà est le meilleur argument en faveur de l'identification :

Principium meum PHILOSOPHICO quidem SERMONE sed christiano explicabitur sensu. Necesse est enim...

Rien de plus facile à supposer que le changement, par quelque copiste « clérical », de *philosophicus sermo* en *propheticus sermo*. Mais il y a d'autres motifs à faire valoir, en plus de cette coïncidence du début.

La prétendu Hégésippe est, comme on sait, un assez bon écrivain, mais un très pauvre historien ; son œuvre ne semble guère avoir consisté qu'en des adaptations chrétiennes de documents antérieurs, la Bible et les écrits de Josèphe. Or, notre *Passio Maccabaeorum* n'est que la mise en œuvre du Εὐς Μακκαβαίου λόγος ἢ περὶ αὐτοκράτορος λογισμοῦ qu'Eusèbe et s. Jérôme attribuent à l'historien Josèphe, et qui forme dans un certain nombre de manuscrits des Septante le IV^e livre des Machabées. E. Beurlier a écrit qu'« on n'en connaît aucune traduction latine ancienne ². » L'opuscule que je signale ici en est une, et qui offre exactement les mêmes caractères que l'adaptation du *De bello Iudaico* : même tendance à abrégé, tout en conservant le plus possible en fait de développements oratoires ; même intention formelle d'introduire la pensée chrétienne dans « un traité philosophique ³ » ayant pour but de démontrer la supériorité sur les passions de « la foi judaïque imprégnée de stoïcisme. » J'ajouterai que le style peut soutenir la comparaison avec celui d'Hégésippe, et qu'on y retrouve çà et là plusieurs des tournures et expressions qu'affectionne celui-ci ; par exemple : « inter ceteros Eleazarus — *nam hoc illi nomen erat...* » ; « cunei et succensoria — *haec enim illis nomina esse reperimus* » ; « articularia — *hoc enim his tormentis nomen inuenimus* » ; « catapultae inponitur — *hoc enim illi supplicio nomen est* ⁴ » ; « et sermo

1. Quelques-uns sont des Bibles, ou des parties de Bibles (Clm 9668, IX^e s.; Clm. 14023, XV^e s.; Saint-Gall 12, Xe s.; Saint-Gall 35, XI^e s.; Colmar 130, XII^e s.; Douai 1, t. 2, XII^e s.; Douai 3, t. 1 et t. 2, XII^e s.; Bruxelles II. 2525, XII^e s.; Bruxelles 6438, XII^e s.; Vatic. lat. 25, XIII^e s.; Amiens 22, XII^e s. etc.); d'autres, des Passionnaires, ou recueils de pièces hagiographiques (Paris B. N. lat. 5296 et 5296 B, XIII^e s.; Cambrai 856, XIII^e s.; Heiligenkreuz 13, XII^e s.; Lilienfeld 60, XII^e s.; Melk 6, XV^e s. etc.)

2. *Diction. de la Bible* de Vigouroux, IV, 500.

3. *Ibid.*, p. 501.

4. Cf. Hegesipp. I, 13 « ad Papiarionem — *id uocabulum loco* »; I, 36 « Antipater — *id enim inueni nomen* »; III, 2 « qui Magnam Potentiam — *sic enim appellabatur* »; III, 14 « Cerealis — *hoc enim nomen praefecto* » etc.

nis *finem habuit et uitae* ¹ » ; « *armatorum* qui circumstabant manibus ² » ; « tanto adfecti *ludibrio* ³ » ; « unus uero ex *armigeris*... uidentes *armigeri*... ab *armigeris* raptus ⁴... » ; « insanus tyrannus *exaestuât* ⁵ » etc.

Enfin, pour qu'on se fasse plus facilement une idée du style de notre Passion, en attendant l'édition qu'en donnera dom De Bruyne ⁶, je transcrirai ici la première des tirades oratoires que l'adaptateur latin met dans la bouche du vieillard Éléazar ; c'est surtout dans les passages de ce genre qu'il semble se complaire à faire preuve de virtuosité littéraire :

Nos, Antioche, non rumore sequimur, sed seruatum semper ab omnibus ueritatem religionis tenemus : nec auerti a sententia nostra possumus, nec ad aliam fidem poenae timore compelli. Etiam si non optimis fundamentis corroborata esset tradita nobis a patribus consuetudo, numquam tamen cederem uel in re facile superatus accederem. Ne leue aestimes cibum impietatis accipere, et sacrificio inmolata gustare : nam omnino pars profanitatis est, tangere quod profanum est. Philosophiam uestram lex nostra condemnat, in qua tantum minus quisque intellegit, quantum plus intellegere se credit. Docti sumus sobrietatem diligere, desideria libidinum uincere, corpus casta obseruatione retinere ; dolorem, si pro Dei inferatur nomine, sustinere, credere uoluptatem ; iustitiam, pietatem, et inter cetera unum Deum, qui solus et uerus est, non negare. Ideoque profanam escam respuo, quae mihi sunt edenda cognosco : habeo praeceptum altissimi Dei, cuius mandatis doctus sum a sacrificiorum libaminibus temperare. Quae prosunt animae, non reiciam ; quod laedit, penitus

1. Hegesipp. I, 7 « His dictis *finem* imperii ac *uitae* dedit. »

2. Hegesipp. I, 19 « octo milia *armatorum* coegit » ; I, 27 « direxit Antonius *armatos* » etc.

3. Hegesipp. I, 22 « rerum humanarum *ludibrium* » ; I, 28 « dedignatus seruari ad *ludibria* » ; I, 32 « quae regem tanto *ludibrio* dehonestaret » ; III, 16 « Ad haec igitur *ludibria* uis reseruari ? » etc.

4. Hegesipp. III, 16 « Hortabatur *armigerum* suum. »

5. Hegesipp. I, 40 « furor amore sibi dilectae mulieris *exaestuasset* ». — On voudra bien remarquer que je ne me suis pas encore livré à une comparaison en règle de la *Passion Maccabaeorum* avec le *De bello Iudaico* ; quiconque se chargera de l'entreprendre trouvera, j'en suis persuadé d'avance, un beaucoup plus grand nombre de locutions parallèles.

6. J'en proposais de la publier dans un prochain volume de mes *Études*, et mon jeune ami Max Schuler avait même fait à mon intention la copie du Clm. 9668, copie que j'avais ensuite collationnée avec plusieurs des manuscrits énumérés ci-dessus ; mais ayant eu dernièrement l'occasion de faire part de mon projet à dom De Bruyne, celui-ci a été d'avis qu'une semblable publication lui revenait de droit, comme se rattachant plus spécialement à ses travaux préparatoires à la correction de la Vulgate. Je n'ai eu garde de vouloir entrer en compétition avec un confrère si distingué, espérant par la coopérer d'une façon quelconque à ce grand œuvre de la revision de notre Bible latine, auquel lui et plusieurs autres membres de l'Ordre Bénédictin se dévouent avec tant d'abnégation depuis plusieurs années.

excludam. Tyrannica uero uis est, ad illa quemquam cogere, quae recusat, et ad iniusta imperioso sermone compellere. Moue quosuis uicti motus cachinnos : plus rideberis, quam risisti. Ego patrum mysteria sacrosancta custodiam; effodias licet pertinaci manu dulce lumen oculorum, et acuto protinus cultro uiscera interna rescindas, numquam ex me uictoriam consequeris : sanus, patiens et defunctus in timore Dei consistam. Nec te securum faciat meorum magna series annorum et tremulum corpus : si necesse sit aliquid sufferre pro Deo, uirides uidebis annos, tolerantiam pueri, fortitudinem iuuenis, et totius gaudium uoluntatis. Praepara exquisitum iugi succensione ignem, et quaeuis alia, fide mea mihi et lege utiliora : securiorem in suppliciis uidebis, quam expertus es ante supplicia. Numquam ego te, fundamentum salutis, credentis praesidium, fundamentum fidei, lex sancta, uiolabo : numquam praeceptis tuis contrarias manus porrigam. Nihil aliud credam iustum esse, quam quod ante doctus accepi : non perdam tot annorum merita, nec seruatam hactenus disciplinam. Castum, integrum, purum et tota uirtute deuotum me patrum turba suscipiet, cum non timero tuas, o rex impie, minas, quamuis nomen istud regium mutaueris in tyrannum ; nec factum meum nec uerbum nec consensum reuocabis ad crimen.

Un tel latin, un tel rythme, ne sont certainement point postérieurs à l'âge d'or de la littérature ecclésiastique ; j'oserais même affirmer qu'ils ont dû plutôt y constituer une rareté.

* * *

Me sera-t-il permis de profiter de l'occasion qui se présente de dire mon mot, après tant d'autres, sur cette personnalité énigmatique qu'est le soi-disant Hégésippe ?

L'opinion qui semble prévaloir à l'heure actuelle est celle qui l'identifie avec s. Ambroise : nous aurions dans le *De bello Iudaico*, et donc aussi dans la *Passio Maccabaeorum*, des « travaux de jeunesse » du futur évêque de Milan. On conclut cela de certaines ressemblances frappantes de pensée et d'expression avec les écrits incontestés de celui-ci, et aussi de ce que son nom figure dans un groupe de manuscrits remontant au VIII^e ou IX^e siècle¹.

J'avouerai que ces deux arguments ne suffisent pas à me convaincre. Le second irait aussi bien à prouver qu'une partie des écrits de l'Ambrosiaster appartiennent réellement à s. Ambroise. Et quant aux rencontres qu'on a signalées avec le langage de ce Père,

1. Sur l'état actuel de la question, et les publications principales qui s'y rapportent, voir Bardenhewer, *Geschichte d. altkirchl. Literatur*, III, 505 sq.

il en résulte, selon moi, non point que les deux séries d'écrits appartiennent à un même auteur, mais que l'un des deux auteurs dépend visiblement de l'autre : que l'Hégésippe latin a imité et presque copié Ambroise, notamment le *De excessu fratris sui Satyri*¹, comme aussi il connaît et utilise presque sûrement Ammien Marcellin². Mais que son style soit vraiment celui de s. Ambroise, je ne puis en convenir : au contraire, quand on vient à comparer certains passages de l'un et de l'autre inspirés d'une même source, par exemple, le discours d'Eléazar reproduit ci-dessus avec celui qu'Ambroise met dans la bouche du vieillard : « Nos, Antioche, non intentione ducimur³ » etc., dans le *De Iacob et uita beata*, livre II, ch. 10, n. 43, on ne tarde pas à remarquer la différence. La façon d'Ambroise est incomparablement plus libre, plus facile, plus colorée, que celle d'Hégésippe, encore que les deux se soient formés aux mêmes classiques, et qu'ils prennent à tâche de les imiter. Cette différence, on l'explique par l'hypothèse que le *De bello Iudaico* a été composé par Ambroise à l'époque de sa jeunesse. Mais que vaut cette hypothèse ? Sur quel témoignage repose-t-elle, alors surtout que la carrière d'Ambroise antérieure à l'épiscopat laisse si peu de place à des préoccupations de ce genre ? Non, l'identification, quels que soient le nombre et l'autorité de ses partisans, ne paraît pas s'imposer au jugement du philologue : j'incline même, pour ma part, à la considérer comme inacceptable.

Beaucoup moins recevable encore est la solution parfois proposée en ces dernières années, d'après laquelle Hégésippe ne serait autre que l'Ambrosiaster. Je viens de relire le premier, aussitôt après ma récente étude sur le second : je déclare qu'il est impossible à tout critique de sens rassis de songer un moment à les identifier.

En dehors de ces deux théories, et de celle de Klebs qui pense à un Oriental quelconque, il s'en est présenté dernièrement une autre à mon esprit, mais, par la force même des choses, elle est condamnée d'avance à rester à l'état d'hypothèse. Voici en quoi elle consiste.

1. Les deux passages reproduits par Scholz (*op. cit.*, p. 163 sq. et 165) en sont la preuve évidente, quoique celui-ci, à la suite de Wittig, s'évertue de son mieux à en éluder la portée.

2. Par exemple, dans le récit relatif à cet acteur d'Antioche qui, au cours d'une représentation, aurait signalé l'invasion des Perses. Ici encore, Wittig (*K.G. Studien de Sdralek*, IV, 54 sq.) a cherché, mais non réussi, à démontrer qu'il n'y avait pas proprement dépendance du côté d'Hégésippe. Au reste, il ressort de l'étude philologique de H. Rönisch (*Roman. Forschungen* I, 256-321) qu'Ammien Marcellin offre des points de contact incessants avec Hégésippe : il est même des expressions qui ne se rencontrent pas ailleurs que dans ces deux auteurs.

3. Migne 14,663.

Vers la fin du *De uiris inlustribus* de s. Jérôme, ch. 132, on lit la notice suivante :

Dexter, Paciani, de quo supra dixi, filius, clarus apud saeculum, et Christi fidei deditus, fertur ad me omnimodam historiam texuisse, quam necdum legi.

La façon dont s'exprime le s. Docteur, « une histoire mêlée de toutes sortes de choses ¹ », est assurément fort vague, et il ne pouvait guère en être autrement, puisque, non seulement il « n'avait pas encore lu » l'ouvrage en question, mais il ne savait même que par oui-dire que Dexter l'avait composé en vue de le lui dédier. De ce fait, et aussi de ce que l'on ne trouve point ailleurs la moindre trace d'un tel travail, Bardenhewer ² a conclu, tout comme pour les *diuersarum ὑποθέσεων tractatus* d'Euagrius, que vraisemblablement il n'avait jamais été publié.

Ne se pourrait-il pas que les travaux connus de notre Hégésippe latin — avec d'autres peut-être aujourd'hui sans attestation — aient donné lieu à ce bruit d'une sorte d'« Histoire universelle » ayant Dexter pour auteur ? En tout cas, c'est bien de l'histoire que l'adaptateur de Josèphe a voulu écrire : d'abord, l'histoire des Rois, dont il dit lui-même « *historiae in modum composui* » ; puis, l'histoire des événements qui ont précédé la ruine de Jérusalem : « *in historiam Iudaeorum ultra Scripturae seriem sacrae paulisper introrsum pergere.* » La Passion des Machabées, quoique envisagée à un point de vue « philosophiq », appartient cependant elle aussi à l'histoire. Et il semble, à lire à travers les lignes du Prologue du *De bello Iudaico* ³, que l'auteur avait de plus vastes projets encore.

En fait de raisons spéciales qui rendent possible une connexion quelconque des ouvrages du soi-disant Hégésippe avec l'*omnimoda historia* attribuée à Dexter par la rumeur publique, je ferai valoir principalement les suivantes :

Premièrement, et avant tout, la physionomie religieuse et littéraire d'Hégésippe concorde d'une façon frappante avec ce que s. Jérôme nous apprend de Dexter. Fils du saint évêque Pacien de Barcelone, celui-ci occupait un rang élevé dans la société, mais se distinguait plus encore peut-être par son attachement à la foi chrétienne. Ce fut lui qui incita le saint Docteur à écrire son Catalogue

1. C'est ainsi que Tillemont a rendu les mots *omnimodam historiam* (*H. E.* XII, 141).

2. *Gesch. d. altkirchl. Literatur* III, 424.

3. Cf. Scholz, *op. cit.*, p. 175-178.

des écrivains ecclésiastiques, si précieux pour l'histoire des premiers siècles chrétiens. Mais ce qui doit surtout nous intéresser ici, c'est la façon dont Jérôme parle des instances faites auprès de lui à ce sujet ¹ :

Hortaris, Dexter, ut *Tranquillum sequens ecclesiasticos scriptores in ordinem digeram, et quod ille in enumerandis gentiliū litterarum uiris fecit inlustribus, ego in nostris faciam*... Fecerunt quidem hoc idem apud Graecos... apud Latinos autem Varro..., et *ad cuius nos exemplum uis prouocare*, Tranquillus... Itaque dominum Iesum precor, ut quod Cicero tuus, qui in arce Romanae eloquentiae stetit, non est facere dedignatus in Bruto, oratorum Latinae linguae texens catalogum, id ego in eius ecclesiae scriptoribus enumerandis *digne cohortatione tua inpleam*... Discant ergo Celsus, Porphyrius, Iulianus, rabidi aduersum Christum canes, discant sectatores eorum, qui putant ecclesiam nullos philosophos et eloquentes, nullos habuisse doctores, quanti et quales uiri eam fundauerint, struxerint, adornauerint; et *desinant fidem nostram rusticae tantum simplicitatis arguere*, suamque potius imperitiam recognoscant.

Ainsi, l'ouvrage demandé par Dexter devait revêtir un double caractère : les écrivains profanes serviraient de modèle, mais l'entreprise aurait un but nettement apologétique : il fallait, en imitant ce qu'avaient fait les païens pour leurs écrivains célèbres, montrer que l'Église comptait, elle aussi, nombre d'hommes remarquables par leur savoir, et réduire de la sorte au silence les adversaires orgueilleux du Christianisme.

Comparons avec cela l'attitude de l'Hégésippe latin vis-à-vis de l'historien Josèphe. Il ne ménage pas à celui-ci les éloges qui lui reviennent de droit, pour l'exactitude des informations comme pour la concision du langage : « *relator egregius historico stylo Iosephus, utinam tam religioni et ueritati attentus, quam rerum indagini et sermonum sobrietati.* » Malheureusement, l'écrivain Juif a adopté à tout propos le point de vue de ses coreligionnaires : « *Consortem se enim perfidiae Iudaeorum in ipso etiam sermone exhibuit.* » L'écrivain chrétien va prendre à tâche de cueillir, pour ainsi dire, la rose sur les épines, et de tirer des événements qui ont amené la ruine du peuple Juif des leçons sur le respect dû à la loi sacrée, sur la merveille que constitue notre sainte religion et son établissement : « *ut tamquam in spinis rosam quaerentes... eruamus aliqua uel de reuerentia sacrae legis, uel de sanctae religionis constitutionisque miraculo.* » Il s'agit donc de substituer le

1. Je cite d'après l'éd. Richardson (*Texte u. Untersuch.* XIV, 1.) p. 1 sq.

point de vue chrétien à celui des Juifs auquel se place Josèphe ; ce qui revient à ce qui est dit dès le début de l'opuscule sur les Machabées : *sed christiano explicabitur sensu*. Quant au style, c'est un fait reconnu que notre Hégésippe s'efforce d'imiter les auteurs classiques, Tacite surtout, dont l'influence se fait particulièrement sentir, mais aussi Salluste, Cicéron, Apulée, Macrobe, Ammien Marcellin, etc. On le voit, il réalise pleinement, dans sa façon d'écrire l'histoire, le programme tracé à Jérôme par Dexter pour le *De uiris inlustribus*.

2° Oscar Hey a signalé dans le *De bello Iudaico* nombre de traces de ce qu'il appelle « le style de la chancellerie impériale », à savoir l'emploi fréquent du gérondif dans des phrases de ce genre : *cedendum existimauit, iugulandos putarunt, temperandum putaret, usurpandum arbitraretur*, etc ¹. D'autre part, il ressort de l'enquête philologique faite par H. Rönsch ² que les termes empruntés aux documents du Droit Romain apparaissent très nombreux chez Hégésippe ; de sorte qu'on est porté à reconnaître en lui quelque homme d'état, un fonctionnaire public, un homme enfin à qui est familière l'étude de la jurisprudence Romaine. Tel a dû être le cas de Nummius Aemilianus Dexter, qui, d'abord proconsul d'Asie, fut élevé en 387 à la charge de *Comes rerum priuatarum*, en 395 à celle de *Praefectus praetorio Italiae* ³.

3° On a déduit des particularités géographiques ajoutées par l'auteur à son modèle, qu'il a dû avoir l'occasion de parcourir personnellement certaines régions de l'Orient : s'il n'est pas Oriental d'origine, il faut du moins qu'il ait séjourné dans ce pays ⁴. Cette condition pareillement se vérifie dans le fils de l'évêque de Barcelone, qui géra, comme on vient de le voir, le proconsulat d'Asie.

4° Les circonstances de temps concordent aussi d'une manière saisissante. Le *De bello Iudaico* a été écrit — ou du moins était encore sur le métier — après 377 ou 378, puisque l'auteur y met à profit le *De excessu Satyri* de s. Ambroise, composé en ce temps-là ; et même jusqu'après 390, époque où furent publiés les XXV premiers

1. Cf. Scholz, *op. cit.*, p. 160 sqq.

2. Déjà citée ci-dessus, p. 87 note 2.

3. Voir sa notice biographique dans la *Paulys Real-Encyclopädie d. class. Altertums-wissenschaft* IX, 297. Là, Jilicher est d'avis qu'on a toute raison d'identifier le Dexter du *De uiris inlustr.*, qualifié par Jérôme de « *clarus ad sacculum* », avec le Préfet du prétoire de 395. C'est trop peu dire, et l'identification est certaine, le même Jérôme attestant, dans son *Contra Rufinum* II, 23, qu'il s'agit bien du Dexter « qui praefecturam administravit praetorii ».

4. Les textes groupés dans Wittig (*Studien de Srdalek*, t. IV), p. 50-53.

livres d'Ammien Marcellin ¹. D'autre part, en 392, au cours de la rédaction de son *De uiris inlustribus*, s. Jérôme n'avait pas encore lu l'*omnimoda historia* de Dexter — bien que son Catalogue fût précisément adressé à ce personnage ; mais il en avait cependant entendu parler, comme d'un ouvrage entrepris à son intention : « fertur ad me omnimodam historiam texuisse, quam necdum legi. » L'œuvre était donc pour lors, ou à peine achevée, ou même pas encore ².

5° Enfin, si, comme le suppose Bardenhewer, les essais historiques de Dexter n'ont pas été édités de son vivant, on s'explique aisément que leur publication posthume ait été faite dans des conditions peu favorables, et qu'ainsi ils aient circulé sous les noms empruntés de Iosippus, Egesippus ou Hegesippus, voire de s. Ambroise. Le cas sera sensiblement le même que pour les écrits de l'Ambrosiaster, publiés eux aussi la plupart comme anonymes après la mort de leur auteur ³.

Je terminerai cette note par une double réflexion. Si le *De bello Iudaico* était réellement de s. Ambroise, on pourrait à bon droit s'étonner que la tradition littéraire et paléographique en faveur de cette origine soit si faible. Et, d'un autre côté, si un personnage aussi haut placé que Nummius Aemilianus Dexter a réellement rédigé les essais historiques que lui attribuait en 392 la rumeur publique, il y a lieu d'espérer qu'on ne les aura point laissés complètement périr ⁴.

D. G. MORIN

1. C'est la date assignée par O. Seeck, dans *Paulys Real-Encyclop.* I. 2, col. 1847.

2. Klebs voudrait reculer jusqu'en 395 l'achèvement du *De bello Iudaico*.

3. Jérôme, qui semble ignorer les écrits du Pseudo-Hégésippe aussi bien que ceux de l'Ambrosiaster, quoiqu'il eût tant de motifs de s'intéresser et aux uns et aux autres, témoigne, dans la préface du *De uiris inlustribus*, que l'obstination de quelques-uns de ses contemporains à tenir cachées leurs productions littéraires avait le don d'exciter particulièrement sa bile ; s'ils ne sont pas mentionnés dans son Catalogue — c'est lui qui les en prévient —, ils n'auront qu'à s'en prendre à eux-mêmes : « Si qui autem de his qui usque hodie scriptitant a me in hoc volumine praetermissi sunt, sibi magis quam mihi inputare debebunt. Neque enim celantes scripta sua de his quae non legi, nosse potui... Certe, cum scriptis suis claruerint, non magnopere nostri silentii dispendia aspirabunt. »

4. La fameuse *Lex Dei siue Mosaicarum et Romanarum legum collatio*, donnée elle aussi parfois comme un travail de jeunesse de s. Ambroise, présente à coup sûr réunis tous les traits caractéristiques de Dexter et du Pseudo-Hégésippe : la connaissance professionnelle du Droit Romain et de ses sources, jointe à une ardeur peu commune pour la défense de la foi chrétienne, à un intérêt marqué pour le peuple Juif. Et, chose curieuse, d'après Mommsen, l'écrit aurait été rédigé à Rome en 394/395, c'est-à-dire juste au moment où Dexter fut élevé à la dignité de *Praefectus praetorio Italiae*. Mais, vu la nature de cet « opus exile », comme l'appelle le même érudit, nous sommes probablement pour toujours condamnés à en ignorer l'auteur.

UNE LETTRE INÉDITE DE S. PIERRE DAMIEN.

LE manuscrit 471 E de Valenciennes contient au folio 42 une lettre de saint Pierre Damien que je crois inédite et digne d'être publiée. Elle fait suite à deux sermons du même saint et précède la lettre XIII adressée à Alexandre II. En voici le texte.

Domno tebaldo fratri karissimo et caeteris fratribus petrus peccator monachus dignae seruitutis obsequium.

In austeritate uitae huius quam ducitis fratris karissimi sancti quidem spiritus feruor incitat, sed praecipitem cursum quem bonae uoluntatis intentio dicit, necesse est ut per eundem spiritum discretio cohibeat. Nam rationalis animae sessor ac praesidens omnipotens deus et frenis utitur et flagellis, frenis quidem nimis agiles cohibet ne praecipites currant, stimulis uero sive calcaribus stimulat ne per desidem torporis ignauiam ad sancti propositi terminum non pertingant. Scriptum plane est: *si recte offeras, recte autem non diuidas, peccasti*¹. Recte offert qui uitae suae deo sacrificium offerens iter sanctae conversationis arripuit sed recte non diuidit si praefixam a sanctis patribus metam excedat.

Inutile de démontrer longuement l'authenticité de cette pièce. Les écrits de saint Pierre Damien qui encadrent cette lettre dans le manuscrit de Valenciennes seraient déjà un argument suffisant. D'ailleurs, l'auteur s'appelle lui-même *Petrus peccator*, et nous savons que l'illustre moine aimait à se cacher modestement sous ce nom. On retrouvera dans d'autres lettres adressées à des moines, et spécialement dans la lettre XXII à son neveu, les mêmes idées exprimées quelquefois dans les mêmes termes.

Il serait intéressant de connaître le destinataire de la lettre. Il s'appelait Thibaud, il était moine et probablement ermite, il devait mener une vie très austère, car Pierre Damien, peu suspect de laxisme, l'invite à modérer la rigueur de ses mortifications. Or nous connaissons deux saints ermites du nom de Thibaut qui ont vécu en Italie à l'époque de Pierre Damien, l'un est revendiqué par les camaldules comme un des leurs, on dit qu'il mourut le 1^{er} juin 1050 abbé de la Badia (Vangaditia) dans le diocèse d'Adria et qu'il fut vénéré comme saint par les populations des environs ; l'autre, plus célèbre — je dirais presque plus authentique — après avoir beaucoup voyagé, se retira dans un ermitage à Salonica, près de

1. Cette citation est empruntée à Gen. IV 7 d'après l'ancienne version latine. Évidemment Pierre Damien ne lisait pas la Bible selon le texte préhiéronymien, mais cette phrase avait été citée durant tout le Moyen-âge.

Vicence, et y mourut le 30 juin 1066, après neuf années d'austérités ¹. Parmi les mortifications rapportées par son biographe, qui avait été témoin de sa vie, je note la pratique de la flagellation. Or, cet usage, aujourd'hui très commun dans les couvents, était alors assez rare, et saint Pierre Damien, s'il ne l'introduisit pas, comme on a cru, s'efforça par tous les moyens de la répandre, ce qui ne se fit pas sans peine ni discussions. Il n'est pas téméraire de penser que saint Thibaud de Vicence était en relations avec son contemporain de Fonte Avellana et que c'est à lui qu'est adressé notre billet.

D. DE BRUYNE

1. Les anciens bollandistes ont admis la distinction des deux Thibaud (*Acta Sanctorum*, t. 27, p. 542).

COMPTES RENDUS

PICAVET. *Essai sur l'histoire générale et comparée des théologies et des philosophies médiévales*. Paris, Alcan, 1913. In-8, 414 p. Prix : 7 fr. 50.

Dans son Avant-Propos, l'Auteur explique la raison d'être du travail considérable qu'il vient de publier. L'*Esquisse d'une histoire des philosophies médiévales*, annonçait, dès 1905, une *Histoire générale et comparée des philosophies médiévales*. Le 1^{er} volume, paraît-il, en est achevé dans ses grandes lignes ; mais, « parmi les nombreuses questions qui restent encore obscures, il en est quelques-unes, dit l'A., qui demandent à être traitées à part en raison même de leur importance pour la succession et le développement des doctrines. »

Les titres des 19 chapitres dont l'ouvrage se compose semblent révéler des sujets assez disparates. En réalité pourtant, on peut suivre à travers le livre le développement d'une même idée fondamentale et l'application de la méthode comparée décrite au chapitre III.

Cette idée et cette méthode, M. Picavet les avait exposées dans son *Esquisse*, il les reprend ici : Plotin est « le vrai maître des philosophes médiévaux » (p. 73 cf. p. 65), il est le repère qui permettra la comparaison méthodique des divers systèmes, car non seulement les philosophies des chrétiens orientaux des premiers siècles, mais aussi celles des Arabes et des Juifs d'Occident sont à base de plotinisme, même les philosophes du XIII^e siècle, quoique de directions différentes « semblent s'être proposé... de reprendre au point de vue catholique la grande construction plotinienne » (p. 88).

Les chapitres suivants nous donnent des exemples de la méthode : c'est d'abord la *classification des mystiques*, classification fondée sur la notion du mysticisme plotinien, ou même sur une conception plus généralisée encore du mysticisme : la tendance vers Dieu ne paraît plus être un caractère assez large pour envelopper tous les mystiques ; les phénomènes pathologiques qui accompagnent ou imitent souvent l'état mystique fournissent des éléments qui doivent aussi trouver place dans la classification. Cette conception conduit M. P. à répartir les mystiques en trois classes : 1^o Ceux qui travaillent à leur perfection morale pour atteindre ainsi la divinité par leurs seules forces ; 2^o ceux qui en outre comptent sur les pratiques théurgiques (prières, sacrements, etc.) pour atteindre au même but ; 3^o ceux qui, sans poursuivre leur perfectionnement moral, présentent des caractères de ressemblance avec les mystiques. Chez les premiers les phénomènes morbides sont l'exception, chez les seconds plutôt fréquents, enfin chez les troisièmes l'hallucination et la folie sont le partage de tous. — Nous devons supposer que les mystiques chrétiens rentreront dans la seconde classe ; mais touchant les caractères précis qui font le mysticisme chrétien, et surtout relativement à l'élément surnaturel sans lequel ce der-

nier ne peut se comprendre, M. P. ne donne aucun renseignement. Son analyse est donc bien superficielle.

Le chapitre V, *Éducation hellénique de S. Paul*, étudie les relations de l'Apôtre avec la culture grecque. Contre Renan et Sabatier qui pour faire de saint Paul un précurseur de Luther lui déniaient tout contact avec l'hellénisme, M. P. soutient, à bon droit, que S. Paul a reçu une forte formation hellénique ; mais néanmoins il donne trop d'importance aux traces de philosophie grecque que l'on peut découvrir chez l'Apôtre des gentils. Il en est ainsi à propos du verset « in ipso vivimus... ipsius genus sumus ». Cette formule est prise sans doute au poète grec Aratus, mais toute la pensée en est contenue dans les Évangiles et même déjà dans l'Ancien Testament. Encore moins admettrons-nous qu'il ait fallu faire intervenir l'exégèse de Plotin pour obtenir l'explication adéquate de ce texte. Nous contestons donc absolument cette thèse, que saint Paul ait « synthétisé les doctrines des grecs avec le judaïsme devenu le christianisme » ; ce que nous reconnaitrons c'est qu'il emploie, — en certaines circonstances, — la raison à préparer la voie à la foi chrétienne (p. 139).

Le chapitre VI, *le divin dans les premiers siècles*, passe en revue les théories diverses qui se trouvaient en présence lors de l'apparition du christianisme ; mais nous estimons que l'étude comparée de ces religions et des emprunts mutuels qu'elles ont pu se faire ne laisserait pas à l'hellénisme le mérite que lui attribue M. P., d'avoir introduit dans le judaïsme la doctrine de l'immortalité de l'âme (p. 163). Ce n'est pas non plus Philon qui lègue aux Juifs et aux chrétiens la doctrine du Logos (ibid.). Les formules chrétiennes peuvent être comparées à celles d'Épictète ; (p. 157) soit ! mais dans quel sens la dépendance doit-elle s'expliquer ? On peut lire à ce sujet un très beau travail du R. P. Lagrange (Revue biblique, Janv. 1912). Qu'on ait comparé au Christ Apollonius de Thyane et Épictète (p. 79, cf. *Esquisse*, 1905, p. 54), cela prouve-t-il autre chose sinon une contre-façon du christianisme ?

Nous ne saurions nous arrêter sur chacune des thèses suivantes, qu'elles contiennent des aperçus intéressants : tels, les chapitres Phavorinos et J.-J. Rousseau (VII), — la question des universaux au XII^e siècle (VIII). — Le chap. IX : *l'âme du monde et l'Esprit Saint* est d'importance pour l'histoire de la théologie : de nouveau l'influence de Plotin y est mise au premier plan : « la doctrine de la Trinité chrétienne s'est constituée en partie avec celle des hypostases plotiniennes », — et, déclaration plus absolue encore : « les chrétiens d'Occident ne savent pas que... seule la philosophie plotinienne est en accord avec les dogmes chrétiens » (p. 208).

Même S. Thomas se rattacherait au plotinisme bien plus qu'on ne le pense (chap. XIV. *Deux directions au XIII^e siècle*). Les ouvrages de S. Thomas « font entrer dans le catholicisme la doctrine positive d'Aristote, la métaphysique néo-platonicienne » (p. 280) ; son œuvre philosophique et théologique « comme toutes les synthèses qui se sont produites antérieurement dans le monde chrétien se rattache surtout au plotinisme » (p. 281). Au chap. XV : *Une des origines de la Réforme luthérienne*, nous apprenons encore que « la philosophie plotinienne a eu une importance capitale dans la formation de Luther et la constitution de sa doctrine reli-

gieuse », Luther a rompu avec la théologie de S. Thomas « mais il n'a pu le faire... qu'en recourant à une autre philosophie, au plotinisme déjà mis si souvent à contribution par les chrétiens qu'ils avaient fini par le considérer, en ce qui concerne la spiritualité et l'immortalité de l'âme, comme leur propriété primitive et imprescriptible. » (p. 309).

Cette dernière assertion doit limiter, semble-t-il, ce qui a été dit plus haut de S. Thomas qui aurait introduit la métaphysique néoplatonicienne dans le christianisme. Pour vérifier si la métaphysique de S. Thomas est néoplatonicienne, et si la philosophie de Plotin est seule en accord avec le dogme chrétien, nous proposerions d'analyser quelques-unes des doctrines fondamentales de S. Thomas, telles la théorie de la connaissance, son application à la science divine, au dogme de la Trinité. D'après Aristote et S. Thomas (*Somme th.* I. qu. XIV, art. 2), il y a identité formelle entre la faculté qui connaît et son objet en tant que connu : *intelligibile in actu est intellectus in actu* ; en Dieu cette identité est parfaite, Dieu est « la pensée de la pensée » (Arist. Met. XI, 9) : le sujet intelligent et son objet sont là formellement identiques. Le Verbe est le terme produit par cette connaissance parfaite et compréhensive que Dieu a de lui-même. Voilà une psychologie et une métaphysique qui s'accordent pleinement avec la doctrine des Évangiles, mais que *Plotin n'a pas du tout comprises* : partant de ce principe que toute connaissance suppose dualité, non pas *intentionnelle*, mais *réelle*, de l'objet et du sujet, il dénie la connaissance au premier principe, l'Un indéterminé, auquel procédera le second principe, inférieur au premier, le *voûs* formellement connaissant parce qu'il contemple l'Un.

C'est, à notre avis, en instituant, article par article, un examen analogue sur la substance même des doctrines qu'on acquerrait le droit de conclure à l'identité ou à la diversité foncières des systèmes de philosophie en présence. Une comparaison superficielle basée sur certains caractères généraux, trop larges, tels que : existence de Dieu, immortalité de l'âme, retour mystique vers Dieu, ne saurait amener de conclusion décisive, ni éclairer utilement la genèse des systèmes ; car ce sont là des éléments qui appartiennent à la *philosophia perennis* et se retrouvent plus ou moins explicites dans la philosophie et la tradition de presque tous les anciens peuples. C'est encore par une identification trop complaisante de la philosophie médiévale avec toute philosophie admettant l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, que Descartes lui-même nous est présenté comme affilié à la philosophie médiévale et plotinienne (chap. XVII) ; c'est également ainsi qu'un mirage prolonge la philosophie médiévale à travers les XVII^e et XVIII^e siècles jusqu'au XIX^e (chap. XVI).

La part exagérée d'influence que M. P. attribue au néoplatonisme dans la formation de la théologie chrétienne implique un point de vue rationaliste concernant l'origine et le développement de la doctrine catholique. Nous avons reproduit plusieurs affirmations de cette nature dans ce qui précède. Le chapitre XVIII qui résume, d'ailleurs impartialement, les mouvements d'idées qui se sont produits parmi les catholiques depuis 30 ans ainsi que les directions émanées des Souverains Pontifes, se termine par l'expression de certaines craintes touchant la possibilité qu'auront les catholiques de parfaire la synthèse du thomisme et des sciences modernes

recommandée par Léon XIII, et le danger qu'ils courraient de renoncer à ce qui fait essentiellement la vie de nos sociétés modernes (p. 368, cf. p. 283). Au chap. XIX, *Science, philosophie et théologie dans l'Islam*, nous lisons que, en un sens, la situation du monde musulman est plus favorable à la recherche scientifique et philosophique que celle des catholiques « puisqu'il n'y a pas dans le monde de l'Islam, d'autorité religieuse véritablement constituée pour déterminer et définir ce que doivent être les croyances de ceux qui ne veulent pas cesser d'être orthodoxes » (p. 386). C'est dans le même ordre d'idées aussi que, plus haut, le chapitre XIV (*Deux directions au XIII^e siècle*) oppose à la direction donnée par Albert le Grand et S. Thomas, celle de Roger Bacon : celui-ci accusant les maîtres scolastiques d'avoir fait grand tort à la théologie recommande instamment l'étude des langues et des sciences. Si l'Église se fût engagée dans la voie indiquée par R. Bacon « il semble qu'il n'y eût pas eu de place pour une Renaissance parfois hostile au christianisme, pour une Réforme qui se séparât complètement du catholicisme » (p. 294). Sans partager cette confiance en la méthode baconnienne appliquée à l'Écriture sainte et aux sciences sacrées, nous convenons que Bacon est une personnalité intéressante et qu'une édition bien faite de ses œuvres serait très utile (chap. X). Les études consacrées à Pierre de Maricourt (chap. XI), le maître de Bacon, et à Jean son disciple (chap. XII), contribueront à attirer l'attention sur ces personnages qui ont quelque droit d'échapper à l'oubli.

Après cet examen des chapitres principaux du livre, il nous est agréable de le reprendre par son commencement : *Recherches aux Hautes Études et à la faculté des Lettres* (chap. I-II), pour constater que les travaux exécutés depuis 24 ans sur la philosophie de Moyen Age par l'Auteur, ou sous sa direction, sont nombreux et considérables, relatifs à presque toutes les époques et toutes les directions de la philosophie du Moyen Age. Ils suffiraient, à défaut d'autres, à démontrer aux yeux de tous, que la philosophie du Moyen Age, autrefois fort négligée en dehors des écoles catholiques, occupe une place importante dans l'histoire générale des grandes idées qui ont fait l'objet des méditations de l'humanité.

D. R. P.

J. DE GHELLINCK, S. J. *Le mouvement théologique du XII^e s., études, recherches, documents*. Paris, Gabalda, 1914. In-8, ix-409. Prix : 7 fr. 50.

L'auteur souligne avec raison les sous-titres de son livre : études recherches et documents. C'est qu'en effet, il ne donne pas et ne peut encore donner une étude d'ensemble sur l'histoire de la théologie au XII^e siècle. L'état des travaux entrepris à ce sujet ne permet pas de retracer ce tableau avec la pensée d'en dégager des conclusions définitives. Aussi la lecture de ce volume est-elle des plus fatigantes, malgré la simplicité de style et l'exposé très vivant du P. de G. Chaque page fournit la matière à de grands développements et l'on ne peut que louer la science et l'érudition de l'auteur. Il dit justement que ses recherches le conduisent souvent sur le terrain littéraire ; c'était le cas de citer ses références d'après les dernières éditions, comme par exemple le *de vita* de Guibert de Nogent, ou l'édition de l'*Histoire des Conciles* d'Hefele. Il serait assez malaisé de donner la

moindre idée du contenu de ce livre. Bornons-nous donc à en signaler les grandes divisions. L'idée maitresse, c'est que les œuvres de Pierre Lombard sont l'aboutissant des travaux antérieurs, et alimenteront dans les siècles suivants les œuvres des écrivains théologiques. On nous indique donc en quoi consiste l'apport des auteurs précédant l'entrée en scène de P. Lombard. Le P. de G. nous montre le déclin de l'époque patristique, puis la renaissance carolingienne dont les caractéristiques se manifestent dans des compilations. Les idées de l'auteur sur les *Capitulaires* nous semblent assez superficielles, comme d'ailleurs tout l'ouvrage qui reste, en fait, une excellente somme de bibliographie. Passons sur le siècle de fer et arrivons à la seconde partie du XI^e siècle où nous constatons un retour au mouvement carolingien. Le P. de G. insiste sur l'importance donnée à la dialectique et sur le succès grandissant du raisonnement en théologie. Il souligne habilement l'importance du mouvement antibéregarien et s'arrête longuement à saint Anselme qui dépasse l'effort intellectuel de son époque. Après une étude consacrée aux *scolies*, l'auteur expose le mouvement abélardien avec une impartialité que l'on ne saurait assez louer. Puis nous portons nos regards sur les Écoles de Paris et de Bologne dont l'influence est prépondérante. C'est l'occasion d'un retour sur les essais de codification du droit canon. Enfin, nous arrivons à l'étude de l'œuvre de Pierre Lombard. Le P. de G. distingue soigneusement la part originale, celle des emprunts, et — ce qui n'est pas le moins curieux —, celle des œuvres similaires conçues antérieurement. Sources, textes des Pères, caractères de cette codification, rien n'échappe à la sagacité de l'auteur qui nous montre ensuite l'opposition faite à la doctrine ou à la méthode, puis son succès définitif en 1215, au concile de Latran. Au XVI^e s., la somme de saint Thomas remplaçait définitivement l'œuvre de Lombard. Ce qui ne manque pas de saveur, c'est l'étude historique consacrée à la connaissance qu'eut ce dernier, des œuvres de saint Jean Damascène, et à l'emploi qu'il en fit. Enfin, tout le chapitre III est relatif à la question des « *sententiae* » de Gandulphe de Bologne comparées à celles de P. Lombard. L'auteur n'a pas de peine à montrer que l'œuvre de Gandulphe est postérieure et a été peu lue par les annotateurs de Lombard. Toutes ces études sont appuyées sur le témoignage des manuscrits dont la table nous est donnée en fin d'ouvrage. Le P. de G. semble n'avoir de certains qu'une connaissance assez sommaire, parfois même de seconde main. Aucune indication, d'ailleurs, à leur sujet, sinon la seule mention de leur cote. De bonnes tables, et un aperçu bibliographique trop général et vraiment trop laudatif. Dans l'ensemble, ce travail se recommande par la grande érudition avec laquelle il est traité, beaucoup plus encore que par le fond de la pensée, qui n'est pas toujours assez développée. H. V.

J.-M. VIDAL. Bullaire de l'Inquisition française au XIV^e siècle et jusqu'à la fin du Grand Schisme. Paris, Letouzey et Ané, 1913. In-8, raisin, LXXXVI-560 p. Prix : 10 fr.

On possédait jusqu'ici des vues d'ensemble sur l'histoire de l'Inquisition. Mais, bien des côtés de cette étude ont été envisagés avec partialité : d'où, des inexactitudes, des erreurs, des appréciations fausses. La publication

d'un bullaire permet au contraire, d'entrer en contact direct avec les documents. C'est ce dont on peut se rendre compte en ouvrant le volume de M. V., mine précieuse, tant par le nombre des pièces reproduites ou simplement analysées (ce dernier procédé est regrettable), que par l'introduction magistrale, quoique un peu chaotique, qui le précède.

L'auteur se borne à la période du XIV^e siècle, l'époque précédente ayant été étudiée, depuis longtemps, dans tous ses détails. En fait, il nous présente l'Inquisition sous la papauté avignonnaise, et limite le champ de ses investigations à la fin du Grand Schisme. Le bullaire comprend 344 pièces et 7 appendices concernant des « documents d'Inquisition ». Il commence avec le pontificat de Benoît XI (1303-1304) et se termine avec celui de Jean XXII (1410-1415). Tous ces textes sont édités avec soin d'après les imprimés et surtout les registres du Vatican, d'Avignon et du Latran aux Archives Vaticanes. Une copieuse annotation et une bibliographie consciencieusement établie en facilitent la lecture et l'emploi. Mais, pas d'étude de *sources*, tant sur le fond que la forme des documents et instruments bibliographiques ! Aussi, à moins d'être pratiquement tout à fait au courant des questions relatives à l'Inquisition, le chercheur sera sans cesse arrêté par certains renvois dont la citation est si incomplète qu'elle devient inutilisable.

Quoique développée, l'introduction donne l'impression d'un travail trop condensé, et par suite ne se lit pas sans quelque difficulté. Parmi les conclusions qui se dégagent de l'ensemble du recueil, il faut noter celle-ci, que le XIV^e siècle marque pour l'Inquisition une période de décadence dont on suit la courbe de plus en plus accentuée en passant d'un pontificat à un autre. Les prévenus étant plus rares, le pouvoir inquisitorial s'étend sur des délits qui n'étaient point primitivement de son ressort. Durant ce siècle, il aura à lutter contre l'albigéisme (qui perd presque toute son importance), les juifs et les païens, les schismatiques, les blasphémateurs et surtout les excommuniés. Puis il s'attaque aux crimes de droit commun auxquels sont assimilés les cas de sorcellerie, sous leurs formes diverses ; enfin, c'est la poursuite des hérésies des Fratricelles et des Vaudois. Ces derniers sont surtout répandus dans le Dauphiné, l'Embrunois et la Bourgogne.

En somme, remarque M. V., « le glanage de ces 350 documents » nous vaut : une « délimitation plus précise des divers lots de l'Inquisition sur la terre de France » (partagée entre Franciscains et Dominicains) ; des perceptions sur « l'établissement de la succession des inquisiteurs à la tête de chacun de ces lots ; maints détails relevés sur l'organisation et le fonctionnement des tribunaux ; une contribution documentaire à l'histoire des hérésies ; des innovations importantes signalées dans le code de procédure ; enfin, et surtout, constatation faite d'un usage fréquent du recours au Saint-Siège (18 cas) et de l'influence modératrice et correctrice du pape sur les juges répréhensibles. » Ces deux derniers points sont constamment niés ou défigurés. L'auteur a donc raison de trouver que le résultat n'est point « négligeable. » Ajoutons que deux bonnes tables et une excellente impression complètent ce beau travail, indispensable à ceux qui étudient l'histoire ecclésiastique de cette époque.

H. V.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

S. LÉVI ET A. MEILLET. *Les noms de nombre en Tokharien B*. Paris, Champion, 1912. In-8, 14 p.

Due à M. Meillet, l'éminent professeur au Collège de France, cette étude forme le premier fascicule des *Études linguistiques sur les documents de la Mission Pelliot*. Elle est basée sur des pièces transmises par M. Lévi. et provenant des collections Pelliot, Hoernle et Otani. Toutes ces pièces sont fragmentaires, et d'origine bouddhique. « Les unes contiennent des textes religieux, philosophiques ou littéraires ; les autres sont les débris encore nombreux d'une comptabilité de couvent. »

De ce travail technique sur les noms de nombre se dégage cette constatation d'ordre général que « le tokharien n'est pas de ces langues qui sont fortement sujettes à l'emprunt ; le vocabulaire est indigène pour la plus grande partie, autant qu'on puisse le voir par les faits déjà connus. » Il serait possible que le tokharien, comme le persan moderne, ait fait des emprunts au turc ; mais la généalogie de certaines formes mystérieuses s'explique par l'indo-européen. En revanche, « il y aura lieu de se demander si le tokharien ne figurerait pas parmi les idiomes qui ont fourni des mots au turc. » Inutile de faire remarquer que cette étude est traitée avec la haute conscience qui caractérise les beaux ouvrages du remarquable linguiste qu'est M. Meillet.

H. V.

R. GAUTHIOT. *Le Sutra du religieux ongles-longs. Texte sogdien avec traduction et version chinoise*, dans *Études linguistiques sur les documents de la mission Pelliot*, fasc. 2. Paris, Champion, 1912. In-8, 11 p. et 1 pl.

Fragment de 88 lignes d'un rouleau conservé en sogdien, en chinois et en sanskrit. La concordance est frappante. Ce texte intéressant n'offre malheureusement aucun trait utilisable pour l'histoire des survivances possibles de la doctrine chrétienne et de la pratique monastique introduites vers le VII^e siècle en Extrême-Orient. Sous forme de questions et de réponses, on peut cependant dégager quelques règles de vie parfaite bonnes à noter. Point de libertinage, ni mensonge, ni calomnie, d'ivresse ni de fréquentation des lieux de plaisir, point de danse, ni de chant, ni de musiciennes d'amour, point de parfums, de fleurs, ni de colliers, etc.

D. H. L.

D^r K. HOLZHEY, *Kurzgefasste Hebräische Grammatik*. Paderborn, F. Schöningh, 1913. In-8, VIII-120 p. Prix : 3 M. 20.

Bien qu'il ne manque pas de grammaires élémentaires de l'Hébreu, les étudiants de la langue sacrée seront reconnaissants à M. Holzhey d'avoir condensé dans ce petit volume tout ce qui est nécessaire pour avoir une idée et une connaissance exacte de la langue originale de l'ancien Testament. L'auteur a tâché de relever le caractère spécial des langues sémitiques, de l'hébraïque en particulier ; du reste il ne s'écarte pas de la méthode suivie jusqu'à présent par les grammairiens ; les règles concernant les formes et la syntaxe sont formulées avec beaucoup de précision ; pour les rendre plus claires, M. Holzhey n'a pas évité çà et là des répétitions. Il y a très peu de fautes d'impression à signaler ; la petite grammaire se présente avec toutes les garanties d'exactitude, mais elle exige un professeur, qui sache s'en servir. Nous espérons que l'auteur complètera cet abrégé de la langue biblique par une bonne chrestomathie.

D. H. HÖPFL.

J. O. SMITH, O. S. B. *An easy Way to use the Psalms*, (s. d.). In-16, 313 p.

Le psautier latin avec, en regard de chaque verset, une glose très brève, ne dépassant pas la longueur du double du verset. Le livre est destiné aux bénédictins ou à ceux qui vivent sous une règle religieuse. Il leur sera utile.

D. H. L.

D. A. SCHAEFER, *Einleitung in das Neue Testament*. Zweite Auflage, bearbeitet von D. M. Meinertz. Paderborn, F. Schöningh, 1913. In-8, XVIII-536 p. Prix : 8 M.

L'excellent manuel d'introduction au Nouveau Testament, publié, il y a quinze ans, par M. A. Schaefer, ancien professeur de l'Écriture sainte à l'Université de Strassbourg, maintenant vicaire apostolique en Saxe, vient de paraître en seconde édition. Celle-ci a été confiée à un élève de l'auteur, M. Max Meinertz, déjà bien connu par ses études sur le Nouveau Testament. M. Meinertz a réussi à perfectionner notablement l'ouvrage en mettant à profit tous les résultats des récentes recherches et des découvertes si considérables des dernières années ; en cela il a rendu un grand service à ceux qui abordent l'étude de l'Écriture sainte. Quelques parties ont été tout à fait remaniées ; les questions relatives à la critique textuelle, à l'autorité et à l'histoire de la Vulgate, le problème synoptique, etc., sont traités avec plus d'ampleur, on remarque partout d'heureuses retouches.

M. Meinertz a en outre ajouté un nouveau paragraphe sur les apocryphes du N. T. et quatre tables offrant des spécimens de manuscrits bibliques ; il s'est donné beaucoup de peine pour faire un index exact et complet des noms et des choses. La vaste littérature est citée soigneusement ; l'élément apologétique est réduit au strict nécessaire, car M. Meinertz se borne à signaler et à réfuter les objections principales ; il propose ses opinions personnelles avec beaucoup de modération et réserve et sait apprécier justement la valeur des arguments. Le manuel satisfait parfaitement aux exigences de la critique sans cependant sacrifier les données sûres de la tradition ; c'est pourquoi nous n'hésitons pas à le recommander à tous ceux qui désirent acquérir une connaissance approfondie du N. T. Inutile d'insister sur quelques légères fautes qui se sont glissées parmi une foule de précieux renseignements : p. e. p. 76, nous lisons, que le *Codex Cavensis* se trouve dans le *couvent des Trinitariens* à Cava : c'est l'*abbaye bénédictine de la Sainte-Trinité* à Cava, qui se vante de posséder ce trésor.

D. H. HÖPFL.

P. DÖRFLER. *Die Anfänge der Heiligenverehrung nach dem römischen Inschriften und Bildwerken*, dans *Veröfentlichungen aus dem Kirchenhistorischen Seminar München*. München, Lentner, 1913. In-8, 210 p. 3 pl. Prix : 4 M. 80.

Excellent manuel auquel il ne faut demander que ce qu'un livre de 200 pages peut donner sur un sujet souvent abordé. Les notions générales tiennent nécessairement une place assez considérable, puisqu'il s'agit d'instruire de l'ensemble d'une question, aussi est-ce bien nettement aux débutants que ce choix heureux de textes et de monuments rendra service. C'est un travail de circonspecte vulgarisation.

D. H. L.

GIORGIO LA PIANA. *Le rappresentazioni sacre nella letteratura bizantina dalle origine al sec. IX con rapporti al teatro sacro d'occidente*. Roma, Grottaferrata, 1912, In-8, 344 p. Prix : 10 l.

Livre méritoire et ingénieux. L'information plus complète eût ouvert à l'auteur des vues plus précises, plus nettes ; il semble s'être rendu compte de ce qui lui manquait sur ce point, mais il a raison d'ajouter qu'il n'a perdu ni son

temps ni sa fatigue. Le *Ch. I* concerne le drame sacré dans les homélies dramatiques. Peu de points de vue, des remarques de détail et des notes érudites utiles. *Ch. II*. Le drame sacré poétique. Des notions générales et le texte de l'homélie attribuée à Proclus sur la *Theotocos*, ensuite un essai de reconstruction métrique. Le texte d'après le ms. Vatic. gr. 1633, et variantes d'après Vat. 2048. Ottob. 85, Paris 118. C'est la pièce de résistance du volume et la reconstruction est d'un grand intérêt. Il y a là beaucoup à retenir et surtout beaucoup de matière à comparaisons. *Ch. III*. Le drame religieux byzantin et le théâtre sacré en Occident. L'étude méritait d'être faite, ne fût-ce que pour montrer qu'il existe des liens fort peu serrés entre l'influence byzantine et le théâtre médiéval de l'Occident.

Ce n'est pas un livre définitif, c'est un utile (et pour certains chapitres, un indispensable) travail qui tiendra lieu de ce que nous n'avons pas, à moins que l'auteur mis en goût ne reprenne tout son sujet, le serre de plus près, lutte contre la tendance de la parole italienne à la diffusion et à l'imprécision, étende et vérifie ce qui réclame une étude nouvelle ou une discussion plus approfondie. Mais je ne voudrais pas dire ni laisser entendre que, tel qu'il est, le livre doit être refait, je souhaite seulement qu'il soit repris *par l'auteur*. D. H. L.

G. SCHREIBER. *Untersuchungen zum Sprachgebrauch des mittelalterlichen Oblationenwesens. Ein Beitrag zur Geschichte des Kirchl. Abgabenwesens und des Eigenkirchenrechts*. Wörishofen, Wagner, 1913. In-8, 56 p.

Ce sont deux chapitres seulement (2^e et 3^e) d'un travail plus étendu en voie de préparation. L'érudition est sérieuse et empruntée aux sources les plus recommandables et les plus variées. Cette étude sur l'oblation à la messe et en dehors du sacrifice est un sujet très vaste, en partie insoupçonné. Les mots : *oblatio*, *offerre*, *offerenda*, *offertorium*, *offerta*, *offeretum*, *offertura*, *offerentia*, *offerio*, *proferenda* sont de ceux qui reparaissent avec le plus de constance dans les textes et aussi avec les significations les plus différentes suivant les époques et les localités. On doit souhaiter que le travail annoncé contienne un tableau d'ensemble de ces acceptions diverses, afin qu'on en puisse saisir d'un coup d'œil la richesse, l'utilité et l'utilisation. D. H. L.

J. HERWEGEN. *Germanische Rechtssymbolik in der römischen Liturgie*, dans *Deutschrechtliche Beiträge*, VIII, 4, Heidelberg, C. Winter, 1913. In-8, 40 p.

C'est une conférence à laquelle l'auteur a eu l'heureuse pensée d'ajouter quelques notes érudites et d'utiles références. Ces points minuscules sont souvent parmi les plus délicats à exposer parce que les usages locaux les ont indéfiniment modifiés. Le paragraphe I traite la bénédiction liturgique de la chambre nuptiale (groupement de textes intéressant). Le par. II étudie le coup de pied et le soufflet dans l'administration du sacrement de confirmation. Le par. III concerne les promesses de la profession monastique. Le par. IV, la *traditio instrumentorum*. Les deux premiers paragraphes seront, espérons-le, l'objet d'un plus long développement, l'auteur nous les doit après avoir si bien amorcé le sujet. La dissertation se termine par une table alphabétique et un glossaire, c'est un luxe dont les dissertations de ce genre sont peu prodigues et qui n'en sera que plus apprécié. D. H. L.

Dom A. GATARD, O. S. B. *La musique grégorienne* (Collection *Les musiciens célèbres*). Paris, Laurens, 1913. In-8, écu, 128 p. et 12 pl. hors texte. Prix : 2 fr. 50.

L'auteur, interprétant la pensée de l'éditeur, entend donner ici une synthèse du chant grégorien. Aussi son travail comprend-il deux parties : l'une descriptive, l'autre exclusivement consacrée aux faits historiques. Nous remarquons à regret le faible exposé de la question tonale, traitée de façon incomplète et

même fausse sur plusieurs points. Du rythme, nous ne trouvons qu'une analyse théorique, et dont les détails étaient inutiles ; mais, il n'est fait aucune mention des pièces liturgiques apparentées par quelque endroit à l'ancienne métrique ou à la musique proportionnelle. Enfin, le paragraphe consacré à la notation est en retard sur les travaux récents, et l'on ne rencontre aucune indication au sujet des opinions contraires.

L'esquisse historique est, elle aussi, incomplète, notamment en ce qui concerne saint Grégoire et Charlemagne. Il convient toutefois de signaler les judicieuses remarques sur les signes « romaniens » et les écoles du Moyen-Age, et surtout le bel alinéa relatif à la période de décadence. Pour ce qui touche à l'époque de la restauration, il y a d'incompréhensibles omissions. Que dire d'une bibliographie aussi sommaire ? Nous n'ignorons pas qu'il est difficile de tout décrire en 128 pages ; mais, en supprimant certaines digressions inutiles, il eût été possible de faire un ouvrage aussi soigné que le sont les belles illustrations qui accompagnent le texte. Ce travail se lira pourtant avec agrément, quoique inférieur aux études similaires parues récemment sur le même sujet ; connaissant la réelle compétence et le vrai savoir grégorien de l'auteur, il nous sera permis de le regretter.

H. V.

ANT. PIÉRARD. *Psautier-paroissial (Sémiographie S 4 6* 4X2, complète et unique pour toutes les formules.)* Rome-Tournai, Desclée, 1913. In 18, 80 p. Prix : 0 fr. 75.

Il est bien inutile de faire l'éloge de ce petit livre : il a eu les honneurs du plagiat, il est employé un peu partout, il en est enfin à sa seconde édition. Celle-ci présente des parties nouvelles, des corrections si heureuses que l'auteur la regarde volontiers comme un travail nouveau. Les grégorianistes savent combien cet ouvrage est pratique ; l'impression en est soignée, le prix peu élevé, et le tout à recommander.

H. V.

MAURICE EMMANUEL. *Traité de l'accompagnement modal des psaumes.* Lyon, Janin, 1913. In-8. Prix : 6 fr.

Le livre, chose rare, donne plus qu'il ne promet. On y trouve des aperçus nouveaux non-seulement sur l'accompagnement des psaumes, mais sur la question même de l'accompagnement, sur le rôle de l'orgue à l'église, sur l'ordonnance de l'office liturgique. La base est la théorie de Gevaert. On fera bien de se pénétrer de l'esprit de l'ouvrage : il dénote en son auteur un goût artistique très sévère ; mais en adopter toutes les conclusions nous n'oserions le conseiller. En ce qui concerne les psaumes, nous sommes d'ordinaire religieusement impressionnés par les accords *soutenus* de l'accompagnement. La monotonie est-elle plus fatigante ici que dans la récitation du Rosaire ou le chant alterné des Litanies, et la recherche de la variété n'y est-elle pas plutôt hors de saison ? Pour le reste, de bons esprits ne croient pas tout de même à l'infailibilité absolue de Gevaert en *chant grégorien*. Ils font chez le grand savant que tous admirent, une part à l'hypothèse, aux lacunes, à des erreurs d'application ; et peut-être serait-il plus logique d'étudier ce chant dans nos cantilènes telles qu'elles *sont*, que chez les Grecs telles qu'elles *ont pu être*. Quoi qu'il en soit, il y a un milieu entre l'accompagnement réduit à des unissons, des quintes nues, des contrepoints aussi périlleux qu'ardus, et les placages épais ou les pauvretés gauches que l'on rencontre encore. Nous persistons à croire qu'en général notre chant grégorien gagne à recevoir un bon accompagnement. Ce bon accompagnement, discret, fait avec goût, s'il est difficile, s'il doit, par places, se restreindre, s'effacer presque, le dire impossible nous a toujours paru, en réalité, peu fondé. D'une part, le fait négatif pris dans le passé ne prouve rien ; d'autre part, si l'harmonie latente de ces mélodies n'est pas celle de nos mélodies modernes, convenons au moins qu'elles en ont une. Si « cette harmonie latente

qui constitue au-dedans de nous le sentiment musical, ce concert idéal *que Platon entendait* s'est converti » dans la polyphonie moderne « en une réalité » (Gevaert, *Traité d'harm.* I, p. 34), pourquoi sa réalisation dans nos antiques cantilènes serait-elle intrinsèquement impossible, quand souvent le dessin mélodique lui-même indique la nature et les éléments matériels de l'accord, d'un accord de trois sons ? Et si ces éléments nous échappent parfois, peut-on généraliser à ce point ? La conclusion vraiment pratique ne serait-elle pas d'écouter nos mélodies sans système préconçu et de s'attacher comme on l'a fait avec un succès relatif, à améliorer les accompagnements, — en donnant, par exemple, une marche plus mélodieuse aux parties accompagnantes — plutôt que de supprimer, pour des abus inévitables, une chose bonne en soi ?

D. A. D.

BRUN (abbé). *Les Hymnes des Vêpres* d'après l'édition Vaticane, accompagné à trois parties pour orgue ou harmonium. Lyon, Janin, 1913. Prix net : broché 3 fr. ; cartonné 4 fr.

Nous ne partageons pas le principe de ne donner jamais à l'accompagnement que trois parties, et nous serions plus réservés dans les successions de quintes parallèles. Après cela nous reconnaissons volontiers la bonne allure de ces harmonisations et nous constatons une fois de plus le talent fécond de l'auteur. On remarquera quelques hymnes transcrites à la fois en rythme libre et en rythme mesuré, à cause sans doute de la métrique de ces chants et du caractère populaire qu'ils eurent en effet toujours.

D. A. D.

Dom J. JEANNIN, O. S. B. *La prononciation romaine du latin. (Polémique, histoire, pratique.)* Bourges, Tardy-Pigelet, 1913. In-12, 48 p. Prix : 1 fr.

Les sous-titres de cette brochure, écrite en faveur du retour à la prononciation romaine du latin, indiquent nettement les points de vue envisagés par l'auteur. On loue communément l'à-propos qui a présidé à la rédaction de ce petit travail. Disons de suite sa très réelle et très pratique utilité ; il sera toutefois permis de regretter la « couleur » de la partie polémique, ainsi que l'absence de certaines références que ne compense pas la citation d'anciennes publications. Les considérations sur l'accent et l'élosion au moyen-âge gagneraient à être plus précises, pour ne pas dire plus justes. Dans l'ensemble, excellente étude dont le prix est malheureusement un peu trop élevé vu le petit nombre de pages.

H. V.

J. O. SMITH, O. S. B. *The ordinary of the Mass. The food of Prayer. A series of meditations and prayers.* Londres, Washbourne, 1912. In-12, 558 p.

Les livres dans la catégorie desquels se rangent les recueils comme celui du R. P. Smith ne relèvent pas de la critique. Du moment qu'ils sont en règle avec l'orthodoxie — il est superflu, je pense, de dire que c'est ici le cas — on ne peut guère discuter des effusions qui relèvent du sentiment intime et sont destinées à en suggérer aux âmes pieuses dépourvues d'imagination. Elles trouveront avec profusion ce dont elles ont besoin dans ce gros volume qui escorte le dessin et le formulaire de la messe, s'arrête aux gestes et aux paroles liturgiques et s'y attarde longuement. Le commentaire du *Gloria in Excelsis* n'a pas moins de 37 pages de texte serré, le *Credo* 57 pages, le *Qui pridie* jusqu'à la consécration du calice 68 pages. Évidemment ceux qui useront du livre devront sérieux les prières, mais ceux-là n'ont que faire sans doute qu'on leur recommande l'ouvrage et qu'on leur apprenne à en user.

D. H. L.

G. RAUSCHEN. *Florilegium patristicum*. Fasc. IX, *Textus antenicaeni ad primum romanum spectantes*. Bonn, Hanstein, 1914. In-8, 60 p.

Comme pour tous les fascicules précédents il n'y a qu'à louer. Le plan est conçu avec largeur; il ne s'agit pas seulement des affirmations d'allure dogmatique, mais de textes comme celui d'Eusèbe, IV, 23, rappelant le rôle de charité rempli par l'Église romaine à l'égard d'autres Églises. Les textes principaux de la controverse pascalle, celui de Gaius sur les tombeaux des apôtres. Je n'ai pas trouvé le texte d'Abercius, peut-être n'ai-je pas assez cherché. Je conseille de l'ajouter dans une deuxième édition.

D. H. L.

M. JUGIE. *Abraham d'Ephèse et ses écrits*, extrait de la *Byzantinische Zeitschrift*, 1912, t. XXII, p. 37-59.

Le P. Matagne faisait vivre Abraham, abbé et ensuite archevêque d'Ephèse, sous Justinien. Le P. Pargoire fixait sa mort en 529; le P. Vailhé le laissait vivre au moins jusqu'en 536 et le P. Jugie lui restitue une homélie consacrée au mystère de l'Annonciation dont il donne le texte d'après un ms. de Lyon. Cette homélie offre de l'intérêt non seulement pour la fête elle-même mais pour son histoire liturgique. Nous en avons maintenant un texte complet et qui sera utile.

D. H. L.

GRÉGOIRE DE TOURS. *Histoire des Francs*, texte des mss. de Corbie et de Bruxelles publié par H. Omont et G. Collon. Nouvelle édition par Poupardin. (*Collections des textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*). Paris, Picard, 1913. In-8, XXXII-504 p. Prix: 12 fr.

Il suffira de signaler cette nouvelle édition qui est, en principe, une reproduction de celle qu'ont donnée en 1886 et 1893, MM. H. Omont et G. Collon. Le succès de cette édition, aujourd'hui épuisée, prouve qu'elle répondait à un besoin du public studieux, désireux de se procurer, dans un format commode et à un prix abordable, le texte de l'*Historia Francorum*. Si cette nouvelle édition diffère cependant quelque peu de celle qui l'a précédée, les légères modifications introduites ont pour objet de la rendre d'un maniement plus facile et d'une consultation plus aisée, d'en faire dans la mesure du possible, un instrument de travail auxiliaire de l'édition de W. Arnot, ou de celle, si utile encore, de dom Ruinart.

Le texte diplomatiquement établi par M. Omont et M. Collon a été reproduit sans nouvelle collation des mss. sauf pour quelques passages douteux. — A la différence de ce qui a été fait en 1886 et 1893, quelques notes ont été jointes au texte, mais elles ont été réduites à un strict minimum. Peut-être regrettera-t-on de ne pas trouver une annotation plus abondante, mais il importait de ne pas grossir les dimensions du volume et de conserver autant que possible au Grégoire de Tours de la *Collection de textes* son caractère primitif

P. BATIFFOL. *L'Eucharistie. La présence réelle et la transsubstantiation*. Paris, Gabalda, 1913. 5^e édition. In-12, p. IX-516 p. Prix: 3 fr. 50.

Quand un traité de cette nature arrive en quelques années à sa cinquième édition, il n'y a plus aucun de ceux qui en doivent faire usage à qui il faille le présenter, encore moins leur en faire l'éloge. D'une édition à l'édition suivante les améliorations se sont introduites sans fracas: discussion plus rigoureuse, textes plus décisifs, arguments nouveaux ou raffermis. Un souci est partout visible de se tenir au courant des objections les plus récentes, des théories les plus hasardeuses, afin d'exposer et de réfuter et ne laisser ainsi pas une lézarde, pas même une fissure dans la masse compacte des textes eucharistiques des

quatre premiers siècles. C'est au concile d'Ephèse que s'arrête l'étude de M. B. qui a, plus que les éditions précédentes, un intérêt très vif pour les historiens. Au plan un peu vaste dont toutes les parties n'étaient pas coordonnées bien étroitement, tel qu'on l'avait pu voir dans la 1^{re} édition, l'auteur a substitué un autre plan plus restreint chronologiquement, mais beaucoup plus large en réalité par la précision rigoureuse des aperçus et la documentation plus abondante, plus méthodique, mieux choisie. Cette cinquième édition est, en réalité, pour une bonne partie, un ouvrage nouveau. L'auteur indique, en termes discrets, dans l'*Avant-propos*, les difficultés soulevées par son travail primitif, l'opposition faite à la mise dans le commerce de la 4^e édition et la permission accordée à la cinquième, sous bénéfice d'une mise au point exécutée d'accord avec l'autorité compétente. Ainsi, une fois de plus, on pourra dire qu'à quelque chose malheur est bon. L'obstacle dressé quelques années a provoqué des améliorations notables dont les lecteurs ont tout le profit.

L'information bibliographique est abondante et correcte dans l'ensemble. M. B. accorde une importance trop considérable à beaucoup de productions théologiques anglaises ou allemandes, les cite, les discute, les tourne et les retourne. C'est une préoccupation fort louable et qui s'inspire sans aucun doute du souci de faire triompher la vérité par un corps-à-corps serré avec ses adversaires. Mais n'y a-t-il pas là un peu de cette superstition, née en France vers 1867, à l'égard des travaux scientifiques, ou jugés tels, venus de l'étranger ? Parmi ceux qui vivent auprès des doux sectaires de l'anglicanisme et qui feuilletent pas mal de travaux sortis des terroirs germaniques, cette superstition va en décroissant de jour en jour. Est-il bien nécessaire discuter avec cette minutie tant d'hypothèses branlantes destinées à une fin prochaine ? Et cette mort naturelle ce ne sera même pas la polémique qui l'aura hâtée.

D. H. L.

D. G. MORIN. *L'idéal monastique et la vie chrétienne des premiers jours*. 2^e édition. Abbaye de Maredsous ; Paris, Beauchesne, 1914. Un vol. In-12, 228 p. 2 fr. 50.

Voici un tout petit livre qui, sous des dehors très modestes, et bien que conçu par un moine, n'en est pas moins de nature à intéresser à un haut degré les gens du monde. La raison en est qu'il ne sépare jamais l'idéal monastique de l'idéal chrétien, voire de l'idéal humain tout entier : son but est justement d'inculquer au moine que le meilleur moyen d'atteindre à la perfection consiste pour lui à devenir homme et chrétien dans la force du terme, et, en même temps, de montrer à toute âme noble et généreuse, à quelque milieu qu'elle appartienne, les réserves de vitalité spirituelle qui sont l'apanage du monachisme, tel que le décrit dans sa Règle Benoît de Nursia. On trouvera là, en grand nombre des pages révélatrices sur plus d'un aspect important de la vie chrétienne, beaucoup de vérités obliérées remises dans leur plein jour, une foule de préjugés dissipés sans ombre aucune de controverse. En notre temps d'incertitude et de défaillance, les âmes chrétiennes, la société tout entière, en pourront déduire un aperçu des avantages qu'il y aurait pour elles à se tenir toujours plus en contact avec cette vie bénédictine, trop peu connue et pourtant si féconde.

La première édition avait paru l'an dernier sous une signature anonyme ; Mgr Batiffol, ayant dévoilé l'anonymat, dans une revue de langue anglaise, il n'y avait plus de raison de cacher plus longtemps la personnalité de l'auteur.

Il serait outrecuidant de notre part de relever le mérite littéraire et l'originalité de cette œuvre ; qu'il nous suffise de dire qu'on retrouvera à toutes les pages de ce petit volume les qualités d'érudition sobre et ferme, de clarté, de sincérité qui distinguent les travaux de notre éminent collaborateur.

D. R. T.

C. M. KAUFMANN. *Handbuch der christlichen Archäologie. Zweite, vermehrte und verbesserte Auflage, mit fünfhundert Abbildungen, Rissen und Planen.* Paderborn, Schöning, 1913. In-8, XVIII-814 p., 360 fig.

La première édition de ce Manuel, parue en 1905, comptait 630 pages et 239 figures ; on voit dans la simple comparaison des chiffres tout ce que l'édition de 1913 apporte de compléments, car il est entendu que l'auteur ne dit rien d'inutile mais ce sont des faits nouveaux, des découvertes récentes qui fournissent exclusivement la matière au développement de son exposition. Le Manuel a, non seulement, été tenu au courant des fouilles récentes, mais il l'a été encore des théories et des opinions. Il faut donc ne lui ménager ni le bon accueil ni les recommandations. D'ailleurs, le fait d'obtenir deux éditions en quelques années dit assez que le bon accueil est assuré et les recommandations presque superflues. Le texte est imprimé lisiblement, l'illustration est généralement bonne, quelques emprunts à Garrucci eussent pu être remplacés avec avantage par des photographies, du moins peut-on constater la disparition — définitive, espérons-le — des caricatures qui déparaient les ouvrages de Martigny, de Smith et de Kraus.

Voici la division de l'ouvrage : I. Notions générales sur l'archéologie, Sources, Critique, Essai de recensement topographique des monuments chrétiens, p. 1-120. — II. L'architecture funéraire, catacombale, cémétériale. Églises, basiliques, coupoles, baptistères, monastères, hôpitaux, constructions civiles, p. 121-238. — III. Peinture et symbolique. Indications d'ensemble, Cycles, symboles, scènes bibliques de l'ancien et du nouveau testament. Représentation du Christ et des Saints, la vie humaine. La mosaïque, la miniature, p. 239-477. — IV. La sculpture : monumentale, sépulcrale, statuaire, la sculpture sur bois, sur ivoire, sur métal, etc., p. 479-565. — V. Arts mineurs, tissus, orfèvrerie, terre cuite, bronze, pierres gravées, numismatique, p. 567-658. — VI. Épigraphie, Ostraka, Papyri, p. 659-780. Enfin une table chronologique et une table des matières.

Ce manuel ne pourra manquer de contribuer à répandre la connaissance des anciens monuments du christianisme et à faciliter leur étude. On doit s'en réjouir sans réserve, car il satisfera à tous les services qu'une œuvre vraiment critique ne peut manquer de rendre et qu'on est en droit d'en attendre.

D. H. L.

G. BIASIOTTI. *La grande battaglia di Costantino contro Massenzio da « Saxa rubra » al Pons Mulvius. 28 ottobre 312.* Roma, Cuggiani, 1912. In-8, 10 p.

C'est un exposé rapide de ce qu'on sait sur cette bataille dont les résultats furent plus importants que les effectifs en présence ne le laisseraient supposer. Le lieu de la rencontre est connu, mais les circonstances de la lutte le sont beaucoup moins ; quelques mots d'Aurelius Victor, une phrase de Zosime, et c'est tout. En résumé, ce fut, semble-t-il, une rude mêlée de cavalerie dont l'épisode final, par la ressemblance qu'il établissait entre la fin du Pharaon et celle de Maxence, prit une valeur en quelque sorte apologétique et rejeta dans l'ombre les incidents de la lutte. M. de Moltke a envisagé la journée en théoricien d'état-major, son explication ne saurait prévaloir contre les maigres mais positifs renseignements historiques et topographiques auxquels il faut s'attacher.

La partie la plus neuve de cette dissertation est un fragment de bas-relief trouvé à Cherchel, conservé au musée d'Alger et qui représente l'armée victorieuse de Constantin ; un soldat porte ce cartouche : *Pons Mulvi[us]. Expeditio Imperatoris [Co]n[stantini]*.

D. H. L.

SEMAINE D'ETHNOLOGIE RELIGIEUSE. *Compte-Rendu analytique de la 1^{re} Session*, tenue à Louvain (27 août-4 sept. 1912). Paris, Beauchesne. Bruxelles, Dewit, in-8°, 1913, 340 p. Prix : 6 fr.

La *semaine d'ethnol. relig.* qui a tenu ses premières assises à Louvain, en 1912, avait été fondée, l'année précédente, par un certain nombre de missionnaires et de savants catholiques (p. 23). La nouvelle institution a eu pour véritable parrain le R. P. W. Schmidt, S. V. D., directeur de l'*Anthropos* ; pour second promoteur, le R. P. Bouvier, S. J.

A notre époque une lutte acharnée est engagée entre croyants et incroyants, autour des origines mêmes de la religion et de la société (pp. 27-28). Consciemment ou inconsciemment la plupart de ceux qui s'adonnent aujourd'hui à l'étude des religions obéissent, dans leurs classifications et leurs constructions scientifiques, à des préjugés philosophiques et à l'esprit de système ; et plusieurs d'entre eux — auxquels des sectaires vulgaires s'empressent de faire écho — s'efforcent ouvertement de convertir leur érudition en machine de guerre contre le spiritualisme chrétien. Pour les catholiques, l'utilité, l'opportunité, même la nécessité impérieuse de reconquérir, dans la nouvelle branche du savoir, le temps et le terrain perdus, sont hors de discussion. Leur foi leur laisse une entière liberté d'esprit pour accueillir et pour interpréter impartialement les faits ethniques et religieux (pp. 3-5, 29). Ils possèdent d'ailleurs, pour contrôler, rectifier, compléter et renouveler la documentation, un instrument d'information et de travail d'une valeur exceptionnelle : cet instrument, ce sont les missionnaires qui, grâce à leur séjour prolongé au milieu des populations et à la confiance qu'ils leur inspirent, sont placés dans la situation la plus avantageuse à l'effet d'obtenir des récits sincères, des confidences, des aveux. — Mais ces missionnaires, il faut, sans les enlever en aucune manière à leur tâche sacrée d'apôtres, les préparer à une autre tâche singulièrement utile, bien qu'accessoire, celle de pionniers de l'ethnologie et de l'hiéologie (p. 26).

Les organisateurs de la *Semaine* se sont proposé de mettre en contact des spécialistes catholiques de la science des R. et des missionnaires, afin d'initier ceux-ci aux principes et à la technique de l'ethnologie en général et de l'ethnologie religieuse (R. non chrétiennes) en particulier. Les R. le plus immédiatement prises comme objet d'étude sont, tout naturellement, celles des peuples de culture inférieure.

Le compte-rendu analytique contient une *Partie générale* où sont présentées schématiquement et discutées les thèses aujourd'hui régnautes, et indiqués les procédés de recherche ; et une *Partie spéciale* destinée à compléter, sur des points déterminés, l'initiation des auditeurs. Entre ces deux parties on a enclavé des « entretiens pratiques portant sur les industries et les méthodes, en vue des observations ethnologiques et religieuses. » — Il nous est impossible de détailler la matière de ces trente-cinq leçons, toutes dues à des hommes rendus compétents soit par la spécialisation scientifique, soit par l'expérience de la carrière des missions. Dans la *Partie générale* nous signalerons, entre autres, les conférences : I, II, où le P. Schmidt, traitant de l'histoire, de l'objet et des méthodes de l'ethnographie, oppose sa méthode « ethnico-historique », appuyée sur les *cycles culturels* à la méthode « psychologico-évolutionniste » ; — IV, consacrée par le P. Pinard S. J. à l'étude des méthodes dans la science des R., et spécialement de la méthode comparative² ; — VII, contenant la discussion de l'animisme de Tylor et de Spencer, par l'abbé Bros ; — XI, XII, où le P. Bouvier, S. J. critique le magisme et le prémagisme de Frazer, et réduit la

1. On désigne ici les auditeurs *principalement* visés des cours.

2. Le conférencier adopte avec raison (p. 63) l'excellente nomenclature proposée par M. Goblet d'Alviella : *hierogaphie, hiéologie, hiérosophie*.

magie à n'être qu'une déviation de la R. prise à l'état de tendance primitive ; — XVI et XVII, où le P. Lemonnyer, O. P., établit le lien qui existe entre la morale des non-civilisés et leurs notions religieuses, et étudie leurs croyances à la survivance de l'âme et aux sanctions d'outre-tombe. — Étant donnée la place que l'hypothèse de l'évolution tient dans la science contemporaine, on trouvera naturel que plusieurs des conférenciers de Louvain aient fait porter leurs efforts sur la critique de la dite hypothèse sous ses différentes formes. — La *Partie spéciale* du volume est remplie par une série d'études descriptives et théoriques du totémisme (XXV-XXX), par des vues d'ensemble sur les religions de l'Annam (XXXI, XXXII) et sur l'ethnologie et les religions de l'Afrique (XXXIII, XXXIV).

Dans la dernière conférence (XXXV), Mgr le Roy présente les conclusions qui se dégagent actuellement de la science des religions¹ : ces conclusions sont en opposition avec plusieurs affirmations fondamentales du rationalisme athée, tandis qu'elles sont en harmonie, explicite ou implicite, avec la philosophie spiritualiste et sans désaccord aucun avec le fait de la « Révélation primitive ».

« But avant tout technique, orientation résolument scientifique, esprit franchement catholique » (p. 24) : la fidélité de la *Semaine* à cette devise a fait son unité, sa valeur et son efficacité. On sait du reste que l'année 1913 a vu se renouveler, avec un succès grandissant, l'œuvre inaugurée en 1912.

D. M. FESTUGIÈRE.

Dom P. RENAUDIN, O. S. B. *Questions théologiques et canoniques*, t. I, Paris. Téqui, 1913. In-12, 207 p. Prix : 2 fr.

Il serait peut-être plus exact de donner à ce livre le titre de *Mélanges*, vu la diversité des articles qui le composent. L'étude sur l'hérésie de Béranger est conçue avec une netteté et une simplicité qui en permettent la lecture aux gens du monde, ce qui est l'un des buts que se propose le R^{me} P. dom P. Renaudin, abbé de Clervaux, en publiant cette première série de travaux théologiques et canoniques. La citation de la réédition par dom Leclercq de l'*Histoire des Conciles* d'Hefele eût permis d'indiquer toute une bibliographie qui compléterait fort bien ce chapitre ; mais, ce sont légers défauts, aisément compensés par ce qui suit.

De récents travaux sur la liturgie et l'esprit liturgique ont donné l'occasion de rechercher quelle était, sur ce sujet, la pensée de saint Thomas, et l'on a dit les choses les plus contradictoires, ce qui n'a rien d'étonnant. D. Renaudin n'a point le but de résoudre cette question. Mais son beau et perspicace travail sur la *formation ascétique* de l'Ange de l'École, montre combien celui-ci avait l'esprit bénédictin ; ce qui n'est pas à négliger. Aussi faut-il rapprocher ces pages du Compte-rendu paru sur l'ouvrage de D. M. Festugière dans la *Revue thomiste* de Décembre 1913.

Un autre sujet capital, se rattachant un peu au précédent, est traité ici de main de maître ; nous voulons parler du chapitre relatif à l'*action de la vie religieuse dans l'Église*. L'auteur, avec une concision qui donne à la pensée tout son relief, s'élève avec force contre l'« égoïsme spirituel » et montre ce que doit être l'*action* de l'âme, même vouée à la seule contemplation ; et l'application à l'Ordre bénédictin, envisagé dans l'ensemble de son histoire, paraît des plus exactes. « Si les moines ont jadis rendu tant de services à la société chrétienne, c'est, pour employer le langage courant, la preuve que la contemplation produit l'action sous plusieurs formes. » D'ailleurs, l'argumentation est bien simple,

1. Dans cette conférence, ainsi que dans celle qu'il a consacrée à « l'Idée de l'Être Suprême chez les populations de culture inférieure », on retrouve les idées que le même auteur a exposées dans son beau livre, *La Religion des Primitifs*.

encore faut-il s'y arrêter. « Qui ne médite pas ne peut savoir agir ; qui se borne à réfléchir sans passer à l'action est un impuissant. »

Un dernier article traite de la *nomination aux bénéfices ecclésiastiques et l'Indult du Parlement de Paris*. C'est l'analyse d'un ouvrage sur ce sujet, et dû à Claude Regnaudin, Procureur général du Grand Conseil du Roi, de 1632 à 1675.

Ce volume est, dans l'ensemble, imprimé avec soin, et sur bon papier, qualité de plus en plus rare aujourd'hui.

H. V.

G. PALHORIÈS. *Saint Bonaventure* (Collection *La Pensée chrétienne*). Paris, Bloud, 1913. In-12, vi-378 p. Prix : 3 fr. 50.

En écrivant ce livre, M. P. entend restituer à saint Bonaventure la place qui lui revient, dans l'histoire de son siècle, comme théologien et comme philosophe. Aussi analyse-t-il ses écrits afin d'en dégager une synthèse donnant la pensée du docteur séraphique sur l'homme, Dieu, la nature, Jésus-Christ, le Saint-Esprit, la grace et les Sacrements. L'auteur porte ensuite notre attention sur la vie chrétienne, la vie mystique, la sainte Vierge, les anges et les démons. Le chapitre sur la nature est très bien envisagé.

La doctrine, simplement exposée, est continuellement mise en parallèle avec celle de saint Thomas, et les ingénieux commentaires nous montrent là où la pensée est commune, et comment l'on doit expliquer les divergences d'opinion. C'est ainsi que les paragraphes relatifs à l'essence et à l'existence, à la forme et à la matière (ce dernier terme a un sens tout spécial à saint Bonaventure) sont l'objet d'un soin particulier. Les chapitres suivants donneraient lieu à des remarques analogues. On sait que saint Bonaventure n'admettait pas l'Immaculée-Conception ; M. P. n'insiste pas assez sur ce sujet, et son chapitre VIII est bien trop court.

Certaines considérations des premières pages gagneraient aussi à être reportées au travail sur les anges et les démons. D'ailleurs, quoique l'ouvrage soit écrit dans un excellent esprit, il est facile de voir que M. P. ne comprend pas toujours pourquoi le saint envisage la philosophie comme la théologie, en rapport direct avec l'interprétation spirituelle et mystique.

De plus, il nous semble que l'auteur ne souligne pas assez le caractère particulier de cet enseignement ; l'on aimerait qu'il fût montré par des exemples l'influence que les doctrines d'Aristote, de Platon et de saint Augustin ont pu avoir sur l'esprit du saint docteur. Il eût fallu insister sur la forme, et surtout l'esprit traditionaliste du système bonaventurien ; et ce n'est pas sans raison qu'on l'a dénommé : « un péripatétisme nuancé d'augustinisme ». Naturellement, il convient de ne pas se méprendre sur ce dernier terme ; il est du moins certain que saint Bonaventure se rattache à saint Augustin par plus d'un point.

Il faut surtout reprocher à M. P. de ne pas suffisamment séparer son exposé de son commentaire. Aussi se demande-t-on souvent où finit la phrase et la pensée du saint, où commence la pensée et la phrase de l'éditeur. A ce point de vue, les deux premiers chapitres, plus que les autres, laissent à désirer, et si la pensée du docteur n'est pas toujours très claire, le commentaire l'est encore moins. On croit un sujet traité et l'on passe à un second exposé ; mais non, l'on vous ramène en arrière. Puis, dans un tel ouvrage, tous les termes sont à peser. Que signifie cette phrase ? « Dieu peut connaître et réaliser *plus de choses qu'il n'en connaît* et réalise, mais il ne peut en vouloir plus qu'il n'en veut en effet ». La seconde partie du texte est bien évidente, mais la première ? Dieu n'a-t-il donc pas la connaissance de tous les possibles ? Le volume commence par une vie abrégée du Saint, et se termine par la traduction de *l'itinerarium mentis ad Deum*, et un appendice de textes latins. Bonne bibliographie, mais très mauvaise distribution du texte et des références. Une telle étude ne méritait pas une aussi défectueuse impression.

H. V.

VAN NOORT. *Tractatus de Ecclesia Christi*. Ed° tertia. Amsterdam, Van Langehuysen, 1903. In-8, 244 p : Pr : 1 fl., 60.

Cette 3^e édition du *Traité de Ecclesia* de M. le Prof. Van Noort a été augmentée en quelques points et mise au courant de la littérature théologique. Le traité de l'Eglise exige, comme on sait, une grande somme de notions historiques et une connaissance exacte de la situation actuelle tant de l'Eglise catholique que des églises dissidentes : pour déterminer les notes de la vraie église il faut en effet aussi connaître celles qui ne jouissent pas de ces marques d'authenticité. Or M. Van Noort se montre parfaitement informé tant des questions qui concernent les origines de l'organisation ecclésiastique (primat du Pape, origine de l'Episcopat) que de celles qui touchent à la naissance des sectes ; il nous fait voir aussi l'évolution et le relâchement du lien doctrinal chez les protestants. Il traite avec soin les questions toujours actuelles de la séparation entre l'Eglise et l'Etat, des droits temporels du pontife romain ; les conclusions sont celles qui doivent être la norme de conduite pour tout catholique. Nous n'insistons pas sur le côté strictement dogmatique du livre, chacun sait que sous ce rapport, M. Van Noort est un guide absolument sûr ; c'est d'ailleurs un témoignage qui a été rendu unanimement à tous ses traités théologiques. Nous rappelons que ceux-ci constituent un cours à peu près complet et nous faisons des vœux pour que l'Auteur trouve les loisirs nécessaires pour achever ce qui manque encore, notamment le 2^e volume des sacrements et le *Traité des vertus*.
D. R. P.

H. MARET. *La nature humaine et ses hautes destinées*. Paris, Beauchesne, 1912. In-12, VII-352 p. Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage nous donne l'histoire spirituelle de l'homme depuis la Création ; c'est un travail essentiellement basé sur la théologie dont il adopte plus ou moins les divisions. Il a été composé pour le Carmel du Havre, et il a eu du succès. On le croit sans peine, cet exposé contenant le suc de la doctrine, pour ainsi parler. Ajoutons que chaque chapitre est suivi d'une bibliographie suffisante et assez au courant des ouvrages même récents. C'est donc un *memento* pour les prêtres, un manuel pour les gens du monde. Indiquons les titres généraux : La création, l'état de pure nature ; l'état préternaturel (de l'impossibilité et de l'intégrité originelles). La vision béatifique (phénomène naturel et surnaturel, objets principal et secondaires, la vision et les sens spiritualisés de l'homme ; ses inégalités dans les élus). L'amour béatifique ; la vision béatifique et le Verbe incarné ; la vision béatifique et l'Esprit-Saint. La grâce, principe de justification, de sainteté. L'omniprésence de Dieu ; l'homme, enfant de Dieu. Toutes ces questions sont examinées en détail, sous une forme qui tient du discours, de la simple causerie, qui est une méditation aux aspects les plus variés et où l'on trouve tous les genres d'éloquence ; c'est la partie la plus faible d'un ouvrage pratique et appelé à rendre de grands services.
H. V.

Dom S. CASTEL, O. S. B. *Dieu et l'âme*, Tournai, Casterman, 1913. In-32, XXVI-386 p. Prix : 2 fr.

Ce volume n'est pas un traité, mais la réédition d'un petit livre latin qui parut à Brescia en 1498. Il contient des textes d'authenticité très discutable, nous dit l'éditeur, dont toutes les raisons n'ont point une égale valeur. Il s'agit des « *Méditations*, des *Soliloques*, du *Manuel* de saint Augustin, suivis des *Méditations* de saint Anselme et de saint Bernard. » Ces écrits furent souvent réimprimés, et la collection s'augmenta avec les années. L'avant-propos contient un petit essai sur la prière, et l'éditeur a pris soin d'être précis au point que divisions et subdivisions offrent ici un genre de concision qui ne laisse rien à

désirer. Nous n'avons aucune peine à croire que l'ouvrage fut jadis fort goûté : la jolie traduction que l'on nous en donne en est bien le plus sûr garant.

H. V.

CHANOINE LALIEU. *Vers la vraie vie. Communion, confession, dévotion.* Bruges, Desclée, 1912. In-16 de 356 p.

Ce petit livre de M. le chanoine Lalieu est tout pénétré de la doctrine de saint François de Sales. A l'école de l'aimable docteur de la dévotion, l'auteur nous indique les moyens de vivre en chrétien. Les principaux sont certes la communion fréquente ou quotidienne qui alimente l'âme chrétienne, le sacrement de Pénitence qui rend à ceux qui sont tombés la couronne d'innocence et la dévotion qui fait profiter au mieux de ces deux sacrements d'amour et de miséricorde. M. Lalieu enseigne la manière la plus féconde de recevoir son Dieu ; il indique les moyens de profiter de la confession fréquente ; il montre comment le ciment de la dévotion donne à l'édifice spirituel sa consistance et son unité. Ce petit livre sera lu avec profit par toutes les âmes qui cherchent Dieu et veulent atteindre à la « vraie vie ».

J. SCHRIJVERS, C. SS. R. *La bonne volonté.* Bruxelles, A Dewit, 1913. In-18, 150 p. Prix : 1 fr.

La sainteté, dit l'auteur de ce petit livre, n'exige qu'une seule condition : la bonne volonté. Après nous avoir exposé en quoi elle consiste, le P. S. nous la montre possédant toutes les créatures et tous les trésors de Dieu. Mais, comment arriver à la perfection ? Par l'oraison, l'action, la souffrance. Puis, nous étudions l'âme, entrée dans le chemin de la perfection, dans ses rapports avec les hommes et avec Dieu. L'auteur a sur l'oraison des idées fort justes et à la portée de tout le monde. Ainsi, il écrit : « Que l'âme ne s'embarrasse pas dans toutes sortes de méthodes et de pratiques, à moins qu'elle n'en ait pour elle-même reconnu l'utilité. L'enfant au sein de la famille n'a pas de méthode pour aimer son père et sa mère ; il les aime, voilà tout, il le leur dit ; il fait ce qu'ils commandent... Faire oraison n'est autre chose qu'aimer et rien n'est plus facile à l'âme bien disposée. »

C'est la doctrine enseignée d'après la méthode affective, et tout le volume est conçu dans cet état d'esprit. Le lire, c'est vraiment prier.

H. V.

D. M. FESTUGIÈRE. *Misère et Miséricorde. Sermon de charité prononcé en l'église des RR. PP. Carmes de Bruxelles, le 16 nov. 1913.* 1 vol. in-16, 78 p. Abbaye de Maredsous ; et Paris, Gabalda. Prix : 1 fr. Exemplaires sur papier des Arches : 2 fr.

Sous la forme relativement condensée d'un morceau oratoire, ce petit livre nous présente, en vérité, la synthèse théologique et morale, fortement nourrie et rigoureusement appuyée, de l'âpre problème de nos destinées. A un vaste et éblouissant tableau des magnificences de l'Eden, l'auteur oppose tout d'abord le déchirant spectacle de nos *misères* physiques, intellectuelles, morales, esthétiques. Puis, il trace l'histoire de la réparation de nos déchéances, c'est-à-dire l'histoire des *miséricordes* que Dieu fait descendre jusqu'à notre misère : c'est l'œuvre de Dieu, qui se laisse détailler suivant un triple aspect, miséricorde de gratuité, miséricorde de sollicitude, miséricorde de pitié ; c'est l'œuvre du Christ, épanchant sur nous, par sa nature humaine, les trésors de sa miséricorde à la fois *affective* et *effective* (alors que la miséricorde de Dieu ne pouvait avoir que ce second caractère) ; c'est enfin l'œuvre de tous les chrétiens, à l'imitation du Maître : miséricorde spirituelle et corporelle. — L'élévation de la doctrine, la pénétration psychologique, la vibrante émotion, et jusqu'aux richesses d'une

langue qui se crée à jet continu, font de ces quelques pages une lecture dogmatique de premier choix.

D. B. S.

C. LECIGNE. *Pèlerinages de littérature et d'histoire*. Paris, Lethielleux, 1913. In-8 raisin, 312 p. Prix : 4 fr.

Ce livre comprend huit parties, et la dernière, intitulée *De-ci de-là*, semble caractériser l'ensemble de l'œuvre. Avec l'auteur nous faisons excursion aux *Marches de l'Est, autour de Lamartine, en Bretagne*; puis, *autour de Madame de Sévigné, au Pays de Mistral, en Suisse*. Nous voici maintenant devant le monument de Bossuet en la Cathédrale de Meaux. Enfin, l'on nous conduit dans un milieu des plus éclectiques, chez P. Dupont, Le Sage, Verlaine, A. Karr, Albert Samain, Eugénie de Guérin, Marceline Desbordes, G. Sand, V. Sardou, Sainte-Beuve, pour aboutir, qui le croirait?... à la Yung-Frau!... et certaines de ces pages sont tout aussi inégales que les différentes parties de l'ouvrage.

Les souvenirs consacrés à l'Alsace et à la Lorraine sont extrêmement touchants. Très curieux, les détails sur Lamartine; M. L. les présente avec agrément et une émotion artistique qui ne déplaît pas. Instinctivement ce genre d'études nous reporte à la dernière partie. Jolies pages sur Le Sage, A. Karr, E. de Guérin; mais, rien de plus banal que les visites aux demeures de G. Sand et de V. Sardou. Il faut pourtant signaler les lignes émues écrites à la mémoire de Samain et de Verlaine; elles sont d'une haute inspiration, et sans aucun mélange de ce style noble, puis familier, quelquefois même trivial (avec une nuance!) qui caractérise la « manière » de l'auteur.

Quiconque a étudié Sainte-Beuve ne peut se défendre d'un mouvement de sympathie pour le grand critique, malgré certaines faiblesses, certaines taches, et enfin l'impiété notoire dont il fit preuve durant la deuxième période de sa vie. Personne jusqu'ici n'avait, comme M. L., mis si bien en relief les deux aspects de cette âme mystérieuse, peureuse, dont le fond était « chrétien. »

Sainte-Beuve amène naturellement l'évocation de Renan; allons donc à Tréguier, à Perros-Guirec. Combours, c.-à-dire Châteaubriand, attire bientôt nos regards. A ce sujet, M. L. nous donne un parallèle des plus faux entre l'auteur de *René* et Racine, lisez : Port-Royal. Hâtons-nous de respirer plus largement aux Rochers et à Grignan, en compagnie de cette admirable mère et du grand écrivain que fut Madame de Sévigné. Il faudrait rapprocher de ces pages celles consacrées à M^{me} de Staël; mais ces dernières sont ternes, sans aucun relief.

Par contre, l'article sur Nietzsche est de toute beauté. Je ne vous dirai rien de la Yung-Frau, ni des pages célébrant Bossuet : Je n'ose affirmer que c'est là du bien mauvais journalisme. Il est vrai que M. L. sait exceller dans ce genre, mais enfin, il n'y réussit pas toujours, et il reste que, dans cet ouvrage, sont les meilleures les pages où il y en a le moins.

H. V.

PIERRE BLIARD. *Les Constitutionnels régicides*. Paris, Perrin, 1913. In-8, 11-539 p. Prix : 5 fr.

Le nouvel ouvrage de M. B. est rédigé d'une façon qui ne manque pas d'imprévu. L'auteur veut nous donner une synthèse, et il y réussit; cependant, à travers la masse considérable de documents par lui dépouillés, la physionomie de chacun des régicides se dégage avec une telle clarté que ce livre constitue la plus belle analyse psychologique des Conventionnels qui votèrent la mort de Louis XVI. La peur, sous toutes ses formes, guide ces malheureux qui se défient de la municipalité de Paris, de leurs amis, du public des tribunes, et de leurs propres collègues. Presque tous sont jeunes, appartiennent au barreau, ne pensent qu'à « arriver » et confondent la déclamation avec l'art de penser. Le

17 janvier, après avoir passé tour à tour par toute la gamme des scrupules, des concessions, des impudences et du cynisme, les Conventionnels, au nombre de 366, prononcèrent contre le roi déjà détrôné, la sentence de mort; 21 la soulignaient le jour suivant, et la peine capitale était votée par 387 voix.

Ces hommes « d'honneur et de fidélité » ne cherchent pas sur l'heure à se faire oublier. Mais, ils se divisent en modérés et violents. Les deux partis luttent à qui l'emportera; Danton et Desmoulins veulent mettre fin à la Terreur, aussi Robespierre se répand-il en terribles menaces. On sait la conclusion de ces scènes d'anarchie. Comme on l'écrivait récemment, « l'absence de caractère, la lâcheté ou la simple bêtise moutonnaire des régicides ne les a pas sauvés du châtement que la « justice immanente », dans sa divine clairvoyance, leur a distribué avec une indiscutable équité. »

Sans parler des déportés de la Guyane, de l'exécution des Girondins, des Hébertistes, des Dantonien et des vaincus de Thermidor, il en est plusieurs qui périrent de la façon la plus misérable, victimes de maladie, de revers de fortune, d'attentats de toute sorte. Nous les avons vus législateurs; souvent aussi ils sont envoyés en mission. Dans ces deux fonctions, ils se révèlent persécuteurs et vandales.

A l'avènement de Bonaparte, ils ne sont plus que 293. Comptez quelques indifférents ou blasés, il n'en reste pas moins que 255 se ralliant à l'Empire. Ils sont en général fonctionnaires consciencieux (car ils ont commis des actes de bassesse pour arriver à ces postes de préfet et autres); de plus les Cent-jours permettent de constater leur fidélité. Cependant, il en est qui se rallient autant de fois que la chose est nécessaire, c.-à-dire qu'il y a de régimes différents; le récit de leurs flagorneries est à la fois triste et plaisant: ils sont *aux genoux des rois*. Ils expliquent et veulent justifier leurs votes; ils sont plus ou moins sincères, quelques-uns, flatteurs jusque dans le mensonge et la subtilité. Beaucoup sont compris dans les lois de proscription édictées en 1816; nouvelles explications, supplications, promesses, demandes, larmes, et révoltes quand ils sont chez Pétranger, qui d'ailleurs se méfie. Le pouvoir royal admet aisément la clémence. Puis viennent les Journées de Juillet; les pros crits reviennent, la palinodie recommence. C'est pourtant l'époque du sincère repentir pour plusieurs, ainsi que du retour à Dieu.

M. B. expose ces faits avec l'impartialité et l'érudition qu'on lui connaît. Les nombreuses références inédites, les 4 tables qui terminent le volume font de ce travail un document de très grande valeur.

H. V.

L. P. LOUIS DE GONZAGUE, O. M. C. *Monseigneur Vital, évêque d'Olinda*. Paris, Librairie Saint-François; et Couvin (Belgique) maison Saint-Roch, 1912. In-8, x-398 p. et portrait.

Un acte de courage épiscopal, voilà toute la vie de Mgr Vital, écrit avec raison l'auteur de cette remarquable biographie. Né au Brésil en 1844, Gonçalves de Oliveira appartenait à l'une des plus nobles familles du pays qu'il devait illustrer. A vingt ans, il gagnait la France, et était admis chez les Capucins de la Province de Paris, après un noviciat où il avait donné des preuves de sa fermeté d'âme en même temps que de son esprit de résignation à la volonté divine. Malgré sa constitution malade, il put être ordonné prêtre à Toulouse, où il avait été envoyé, en 1868. Il en partait dans les derniers jours d'octobre de cette même année; il venait en effet de recevoir l'ordre d'aller au Brésil, à Sao Paolo, pour y enseigner la philosophie. Trois ans plus tard, en dépit de ses supplications, il lui fallait accepter la charge de gouverner le diocèse d'Olinda. Il avait parmi ses prêtres un pauvre malheureux qui s'était engagé dans la Franc-Maçonnerie. Le malheureux dévoyé refusant de se soumettre, il fallut sévir. C'est alors que les deux branches rivales de cette secte s'unirent,

publièrent la liste de leurs adhérents, et se montrèrent à découvert. L'on dut constater que nombre de prêtres étaient franc-maçons, que les tiers-ordres comptaient plusieurs de leurs membres faisant partie des Loges, enfin que les principaux chefs des *Confréries* (Conseils de Fabrique dépendant en grande partie du Gouvernement) se recrutaient également dans ce milieu. Des manifestations publiques, scandaleuses et immorales, les pamphlets des journaux, nécessitèrent l'emploi de mesures de répression. L'interdit fut lancé sur ces associations par l'évêque d'Olinda, suivi bientôt par ses collègues. La question du *placet* relatif à la réception des bulles dans l'empire brésilien, fit mettre en accusation l'évêque d'Olinda, lequel fut condamné à quatre ans de prison. Pendant ce temps, le Cardinal Antonelli se laissait tromper et écoutait très favorablement le comte de Penedo, envoyé du gouvernement. Pie IX songeait à blâmer Mgr Vital. Celui-ci put éviter la publication d'une lettre comminatoire d'Antonelli. A la suite de pétitions, il fut délivré, et s'empressa d'aller à Rome. Tout n'alla pas sans peine, mais il obtint enfin une Encyclique approuvant *pour la forme et le fond* la conduite de l'évêque d'Olinda et celle de l'épiscopat brésilien. Épuisé, il demanda, sans l'obtenir, sa démission. Il dut quitter le Brésil, et c'est ainsi qu'il mourut chez les Capucins de Paris, le 4 juillet 1878, victime de son zèle, et sans doute aussi des suites d'un empoisonnement qui serait dû à des membres de la Franc-Maçonnerie. Son caractère moral se dégage nettement de ces pages de lecture si attachante : âme très affectueuse, mais assez réservée; esprit observateur, aux fermes convictions, basées sur l'idée de devoir. Il avait pris le Christ pour modèle, et s'en est montré digne. C'est ce qu'a compris son biographe en écrivant sa *Vie*, aussi belle par la forme que pour les beaux gestes qu'elle rapporte avec tant de chaleur et de vérité.

H. V.

OUVRAGES NOUVEAUX.

- ALBRECHT J. O. S. B. *Die Gottesmutter*. Theologie u. Ascese der Marienverehrung erklärt. Freiburg -i- Br., Herder, 1913. In-8, VIII-156 p. o. M. 80.
- BAMPTON (F.) S. J. *Modernism and modern thought*. London, Sands, 1913. In-12, 118 p. 2 sh.
- GARZEND (Abbé Léon). *L'Inquisition et l'hérésie*. Paris, Desclée; Beauchesne, 1913. In-8, XVI-540 p.
- GOURAUD (Mgr), Évêque de Vannes. *Pour l'action catholique*. Paris, Beauchesne, 1913. In-12, 412 p. 3 fr. 50.
- GRÉGOIRE (Ant.). *Les vices de la parole*, 2^e édit. Namur, Wesmael, 1913. In-12, 122 p. 2 fr.
- GUILLAUME (R. P. A.), S. J. *L'évangile étudié au point de vue social*. Bruxelles, Dewit, 1913. In-12, 386 p. 3 fr.
- HICKEY (Fr.), O. S. B. *Short Sermons*. Third series. London, Washbourne, 1913. 3 s. 6 d.
- KNABENBAUER (J.), S. J. *Commentarii in S. Pauli Epistolas*. Paris, Lethiel-leux, 1913. In-8, 394 p.
- LANSLOTS D. J., O. S. B. *Spiritism unveiled*. London, Sands, 1913. In-8, 204 p. 6 d.

- MARCEL (Chan.). *Le frère de Diderot, Didier-Pierre Diderot*. Paris, Champion, 1913. In-8, XIV-214 p. 3 fr. 50.
- PESCH (C.), S. T. *Compendium theologiae dogmaticae*. T. I, II, III. Friburgi, Herder, 1913. In-8, VIII-304 + XII-304 + VIII-288 p.
- POEY (Chan. P.). *Manuel de sociologie catholique*, d'après les documents pontificaux, à l'usage des séminaires et des cercles d'études. Paris, Beauchesne, 1914. In-12, X-548 p. 5 fr.
- ROHNER (B.), O. S. B. *The veneration of the Blessed Virgin*, adopted by the Rev. R. Brennan. New-York, Benziger, 1913. In-12, 336 p. 2 sh.
- TELCH C. *Epitome theologiae moralis universae*, ex. summa theol. mor. R. P. Noldin. Oeniponte, Rauch, 1913. In-18, 540 p.
- TOUCHET (Mgr) *Éloge de Louis Veuillot*. Paris, Lethielleux, 1913. In-8, 26 p. 1 fr.
- VONIER (D. A.). *The Human Soul and its Relations with other Spirits*. London, Herder, 1913. In-12, VIII-368 p. 5 sh.
- VON OER (S.), O. S. B. *Des Herzens Garten*. Briefe an junge Mädchen. Freiburg Herder, 1913. In-12, VI-128 p. M. 50.
- WEBER (D. NORBERT), O. S. B. *Menschensorge für Gottes Reich*. Gedanken über die Heidenmission. Freiburg, Herder, 1913. In-8, VIII-289 p. 2. M. 40.
-

LES TRACTATUS S. AVGVSTINI

DU MS. 4096 DE WOLFENBUTTEL

PLUS d'un lecteur aura été intrigué, en me voyant publier coup sur coup deux sermons inédits de s. Augustin, avec promesse que d'autres, en assez grand nombre, suivraient à brève échéance. L'authenticité des deux pièces était hors de conteste, si bien qu'aucune voix autorisée ne s'est élevée à l'encontre. Tout au plus certaines gens, qui n'ont jamais eux-mêmes, comme on dit, mis les mains à la pâte, ont-ils fait de grands yeux, se demandant comment il était encore possible, en notre XX^e siècle, de découvrir du saint Augustin inédit¹. Ceux qui ont l'expérience du métier, les seuls dont le jugement importe en la matière, auront peut-être éprouvé un désir très légitime de savoir où et comment cette mine si riche, et jusqu'ici inexploérée, s'était offerte à mes regards.

Le voici. J'étais pour la première fois, il y a quelques mois, à la bibliothèque ducale de Wolfenbüttel, afin d'y poursuivre mes recherches relatives aux manuscrits de s. Césaire d'Arles. Il y a là, entre autres, sous la cote 4183 (Weissenburg 99), un petit recueil de ces homélies, en cursive mérovingienne du VII^e ou VIII^e siècle. Mais malgré son ancienneté, il contenait, en somme, peu de chose de nouveau. Il me fallut donc, comme à l'ordinaire, jeter un coup d'œil rapide sur les autres collections homilétiques anciennes, les anonymes surtout, qui font partie de ce riche dépôt : opération fastidieuse, qui me fut grandement facilitée par la rare obligeance du haut personnel de la bibliothèque, notamment du bibliothécaire en chef, M. le Prof. Dr. G. Milchsack et de M. le Dr. Richard Bürger. C'est ainsi que vint entre mes mains le ms. 4096 (Weissenb. 12), dont le catalogue de O. v. Heinemann² donne cette description, aussi brève que peu alléchante :

12. Weissenb. Pergam. 33 x 25 cm. 194 Bl. 10. Jahrh. Von verschiedenen Händen.

Tractatus vel homiliae diversorum patrum, ab initio et in calce mutilae. Prov. u. Gesch. : Aus dem Kloster Weissenburg.

1. C'est une expérience de tous les jours, que les gens les plus enclins à donner créance aux fables de toute espèce, pourvu qu'elles soient anciennes, sont aussi les plus malaisés à convaincre de certaines vérités qui ne se sont fait jour qu'à une époque plus récente. Il faut supposer que ce phénomène tient à la nature même de l'esprit humain.

2. Die Handschriften d. herzogl. Bibliothek zu Wolfenbüttel VIII. 273.

Tout, dans ces lignes, n'est pas également exact. D'abord, de l'avis de paléographes exercés, comme le Dr. P. Lehmann et le Dr. S. Tafel, le manuscrit peut être déjà de la dernière partie du IX^e siècle. Il doit avoir été écrit dans le nord de l'Allemagne, et cela, par une même main vraisemblablement, à l'exception du dernier feuillet, suppléé seulement au XV^e siècle. Cette main se reconnaît d'un bout à l'autre du volume : aux endroits où elle semble faire place à une autre, j'incline à croire que c'est la même main qui a pratiqué un genre différent d'écriture. Les titres ont peut-être été écrits après coup : car, assez souvent, l'espace qui leur était destiné a été laissé en blanc. Aucun indice certain de la provenance de ce livre : il est possible qu'elle ait été marquée jadis sur la couverture du volume ¹. Le titre *Tractatus vel homiliae diversorum patrum* est de fabrication moderne : l'inscription qui figurait primitivement en tête du recueil a disparu avec le premier feuillet, probablement depuis bien des siècles. Car, lors du numérotage très ancien des cahiers, on n'a marqué que six feuillets comme constituant le premier cahier : le second cahier, par contre, comprend neuf feuillets, le premier étant le fol. 8, demeuré isolé par suite de la chute du fol. 1. Les autres cahiers III-XXIII ont chacun régulièrement leur huit feuillets ; du XXV^e, un seul feuillet subsiste encore, auquel on a ajouté à une époque plus récente un feuillet supplémentaire. Cela fait en tout 194 feuillets, le nombre primitif : mais, vu la perte du fol. 1, la pagination plus récente, jusqu'au fol. 193 inclusivement, est en retard d'un chiffre sur l'ancienne ; et elles continuent ainsi, superposées l'une à l'autre, tout le long du recueil.

Le scribe ne semble pas avoir été particulièrement intelligent, mais il a du moins reproduit avec soin son modèle, lequel a dû être ancien et d'habitude assez correct : cependant, à cause peut-être de cette ancienneté, il manquait déjà à celui-ci des pages çà et là au IX^e siècle, et plusieurs feuillets avaient été intervertis. Un correcteur presque contemporain du scribe a relu son travail, et a pris à tâche de le perfectionner, spécialement en ce qui concerne la ponctuation, très abondante partout et habilement distribuée. On rencontre aussi parfois dans les marges quelques notes en écriture moderne très menue, au sujet de la provenance ou des variantes de telle ou telle pièce.

En général, il y a vingt-huit lignes par page, et une cinquantaine

1. Cf. Th. Gottlieb, *Die Weissenburger Handschriften* (Wiener Sitzungsab., philos.-hist. Kl., 163. Bd., 6. Abhandl.) p. 5 et 10.

de lettres par ligne. L'écriture, sans être élégante, est pourtant nette et régulière : la distinction entre les mots et les phrases, bien observée ; aucun luxe d'ornementation. Au point de vue philologique, un des « symptômes » les plus fréquents, en plus du changement du *u* en *b* et réciproquement, est l'assimilation de la consonne finale d'une préposition avec la première lettre du mot qui suit : par exemple, *quemammodum, at le, as se, ar redimendos nos, ap passionis tribulationem, descendit an nos*, etc. On trouve même dans le corps d'un mot *annus*, pour *agnus* ; dans le verbe *adiuuare*, le *d* est régulièrement omis de première main. Le manuscrit qui a servi de modèle doit avoir été écrit dans quelque contrée méridionale de l'Europe, peut-être en Provence ¹.

Après ces renseignements sommaires, indispensables pour se faire une idée de l'aspect extérieur du manuscrit, je me hâte d'arriver à la description du contenu. Je donnerai d'abord le titre, les premiers et les derniers mots de chaque pièce ; puis, je ferai ressortir ce qu'elle peut présenter d'intéressant, indiquant la provenance, signalant les variantes et additions les plus notables. Quant aux pièces entièrement inédites — et il y en a, on le verra, un grand nombre, — je les réserve pour le tome second de mes *Études*, actuellement en préparation ².



fol. 2 se laeta miratur · et de spiritu sancto protulisse gau-
det · · · et gloria aeterna. dominus noster Iesus Christus · cuius
est honor etc · EXPLICIT TRACTATUS DE NATALE DOMINI · II ·

I. Dernière partie du serm. 121 de l'Appendice de s. Augustin, Migne 39, 1988 sq., depuis le milieu du n. 4. Le commencement, qui couvrirait le premier feuillet disparu, différerait peut-être du texte édité, car il semble avoir occupé moins d'espace ; et il faut tenir compte aussi du titre en plus grands caractères qui a dû figurer en tête de la collection.

fol. 2^v INCIPIT TRAC · DE NATL · DOMINI · II · Vnigenitus
Christus dei filius · uerus sol iustitiae · · · et uirginitas per-
seuerat · in Christo Iesu domino nostro · EXPLICIT TRAC · DE
NATALE DOMINI ·

1. C'est aussi à la Provence que le Dr Traube attribuait la première écriture du précieux palimpseste, Wolfenbüttel 4160 (Weiss. 76), un lectionnaire liturgique gallican du V^e/VI^e siècle, sur lequel on a réécrit, au VII^e siècle, le *De uita contemplatiua* de l'abbé arlésien Julien Pomère.

2. Grâce à la bienveillante entremise de M. le Dr G. Wolff, j'ai pu achever de dépouiller le manuscrit à Munich dans les meilleures conditions : qu'il daigne agréer ainsi que M. le Dr Milchsack, l'expression de ma sincère gratitude.

II. Serm. 191 de s. Augustin, avec l'exorde indiqué en note, Migne 38, 1009 et 47, 1175 sq. : un de ceux qu'a cités Florus dans son Commentaire sur s. Paul. Toute la finale s'adresse aux vierges chrétiennes, dont on voit que Noël était la fête spéciale ; c'est ce jour-là que Marcelline, la sœur de s. Ambroise, reçut le voile des mains du pape Libère.

f. 4 INCIP · TRACT · DE NATALE DOMINI · III · Hodie fratres karissimi · caeli desuper rorauerunt · · · redimique non poterat mundus · nisi fuisset Christus occisus · EXPLI · TRACT · DE NATALE DOMINI ·

III. Pièce ancienne et inédite, je crois, mais dont le style, déclamatoire à l'excès, n'est sûrement pas digne d'Augustin ; toute la dernière partie est consacrée à une description théâtrale du massacre des Innocents. Quelques citations bibliques offrent seules un certain intérêt : Prov. 8, 15 *Per me reges regnant, et tyranni per me tenent terram* ; Ps. 117, 27 *Constitutus est nobis in frequentationibus iste dies* ; Matt. 2, 18 *Vox in Rama audita est, fletus et luctus, Rachel plorans filios suos*.

f. 5^v INCIP · TRACT · DE NAT · SANCTI STEPHANI PRIMI MARTYRIS · Dominus et saluator noster Iesus Christus iubet nobis aliquid et promittit aliquid · · · nullo modo inuictus pugnavit · nisi pro tuis inimicis oraueris · EXPLI · TRACT · DE NAT · STEPHA.

IV. Sermon 382, de l'authenticité duquel les Mauristes ont douté à juste titre. On n'y trouve pas ici les douze premières lignes, qui, en effet, se raccordent assez mal avec le reste, ni le trait relatif à « la lecture des Évangiles » par s. Étienne ; il y a aussi çà et là d'assez nombreuses divergences, et la pièce, dans l'ensemble, fait meilleure impression que dans le texte imprimé. Malgré cela, je ne la crois pas d'Augustin : quelqu'un, à tout le moins, Césaire d'Arles peut-être, a dû y mettre la main.

f. 7 INCIP · TRACT · EIUSDEM · Apostolica lectio · fratres karissimi · nuper auribus uestris insonuit · · · inmarcescibilem coronam accipere ·

V. Serm. 114 de l'Appendice, surtout intéressant par les citations qu'il contient d'une ancienne version africaine de l'Épître aux Hébreux.

f. 8^v INCIPIT TRACT · IN NAT · INFANTORUM QUI PRO DOMINO OCCISI SUNT · Aduenit ecce dies qua sacramentum christianae natiuitatis · · · quae magi ex ultimis terris Christo portabant · cui est honor, etc. EXPLIC · DE NAT · INFANTUM ·

VI. Sermon inédit de quelque ecclésiastique africain, prononcé à une époque de persécution. Il rappelle qu'Hérode est la figure de tous les persécuteurs à venir ; comme le Christ, l'Église est obligée parfois de s'enfuir de pays en pays. Et c'est maintenant encore le cas : la puissance royale pourchasse les chrétiens demeurés fidèles à l'orthodoxie ; ceux-ci sont constamment en butte aux menaces de leurs ennemis et aux vexations des pouvoirs publics : mais les anges veillent sur eux, et ils ne se laissent pas décourager par la lâcheté des « frères apostats ». On a presque l'impression que le discours a été prononcé dans un milieu monastique : car, en parlant des présents offerts par les Mages, l'orateur remarque : « Pour nous, il ne peut être question d'offrir de l'or, puisque nous avons renoncé aux biens du monde ». Quant au style, il a une saveur africaine des plus prononcées ; on y relève plusieurs mots relativement rares : *aurarias* indictiones, non *cinerescat*, *inimicalis* infestatio, protectionem angelicae *paraturae*, fidei *pretiositas* (trois fois), *myrrae supplicamenta*, pro summis *supplicamentis*, potestatum *terriculis* fatigamur. Aucune des citations bibliques n'est encore empruntée à la Vulgate : plusieurs constituent un utile appoint pour la connaissance des anciennes versions africaines. En somme, quoique non augustinienne, la pièce est incontestablement ancienne, et intéressante à différents points de vue.

f. 12 INCIPIT TRACT · IN DIE EPIFANIORUM · Aperiatur hodie omne os, dilectissimi · · · in aeternum custodiat · per dominum nostrum Iesum Christum ·

VII. Sermon 138 de l'Appendice.

f. 13 INCIPIT TRACT · EIVSDEM · Diei huius aduentum si perfecto possimus ore narrare · · · ut sacrum domini corpus attingeret · EXPLICIT ·

VIII. Le 10^e des sermons publiés par Caillau et Saint-Yves, *S. Augustini Operum Supplem.* I, p. 29 sq. (Paris 1836), commence de la même façon, mais continue autrement ; aucune des deux formes, du reste, ne peut être considérée comme authentique.

f. 13^v INCIPIT TRACT · DE IEIUNIO IN PRIMA DOM · QUADRAGESIMA · Adest nobis uenerabile et medicinale quadragesimae tempus · · · qui se in paupere esurire testatur ·

IX. Sermon 144 de l'Appendice.

f. 14^v INCIPIT TRACTATUS EIVSDEM · Nonnulli christianorum, fratres, aestimantes se · · · nullis uermium stimulis conpungamur ·

X. Serm. 26 de s. Maxime de Turin dans l'édition de Bruni (Migne 57, 583), mais je ne saurais dire si l'attribution est fondée. En tout cas, la pièce est digne d'attention à cause du double témoignage qu'elle renferme, d'abord, au sujet d'une Quinquagésime que d'aucuns prétendaient substituer à la Quadragésime, puis, de l'usage de ne jeûner qu'une semaine sur deux en Carême. L'orateur ne voit dans ces pratiques qu'un double abus d'origine récente ; il se peut, au contraire, que ce fussent des restes de quelque coutume locale antérieure.

f. 16 INCIPIT DE DIE DOM · INITIO QUADRAGESIMAE · Rogo
uos et admoneo · fratres karissimi · ut in isto legitimo · · · sub
sua protectione perducatur · Qui cum patre , etc ·

XI. Serm. 142 de l'Appendice, production incontestable de s. Césaire d'Arles, qui y a transcrit textuellement une sentence du sermon précédent : « aliis diebus ieiunare praemium est, in Quadragesima non ieiunare peccatum est ». Cf. Migne 39, 2022 D. ; 57, 584 A.

f. 18 INCIPIT TRACT · DE QUADRAGESIMA · Dominus et saluator
noster fr · kar · qualiter ad eum · · · pro sua pietate
perducere dignetur · Cui est honor , etc ·

XII. Append. serm. 141, également de Césaire d'Arles.

f. 19^v INCIPIT · TRACT · DE QUADRAGESIMA · Audiuius
fr · kar · scripturam dicentem · locutum esse dominum ad
Abraham · · · et sic semper cum domino erimus · Praestante
domino , etc ·

XIII. Append. serm. 4. L'une des premières catéchèses bibliques de Césaire pour le temps du Carême ; il y en a beaucoup d'autres, mais le compilateur du recueil s'est borné à celle-ci.

f. 21^v sans titre Credere nos in deum patrem omnipotentem
uniuersorum creatorem regem saeculorum · inmortalem et inuisi-
bilem · · · EXPLICIT TRACT · DE SYMBOLO ·

XIV. Sermon authentique 215 d'Augustin. Le fait qu'il commence ici au milieu de la première phrase du n. 2 semble indiquer que le manuscrit qui a servi de modèle était fruste d'un feuillet au début ; nous constaterons par la suite d'autres accidents du même genre. C'est un des rares endroits où l'évêque d'Hippone nous renseigne d'une façon précise sur la formule du symbole en usage dans sa propre église.

f. 23^v INCIPIT TRACTATUS DE SYMBOLO · Apostolus dicit
erit omnis qui inuocauerit nomen domini saluus erit · Ad istam

salutem curritis . . . Symbolum est ergo breuiter complexa
regula fidei . . . in fide non erret . amen .

XV. Cette pièce est la première vraiment importante du recueil, et elle l'est à bien des égards. Au fond, c'est le sermon 213 de s. Augustin, mais avec un prélude et une finale qui font défaut dans le texte édité. De plus, les Mauristes avouent qu'ils n'ont pu s'en procurer aucun exemplaire manuscrit ; et, de nos jours encore, tous les efforts de Caspari n'ont abouti qu'à la découverte d'une copie sur papier, conservée à la Bibliothèque royale de Breslau (cod. I. Q. 344, XV^es.). Ce qui est plus grave encore, l'authenticité du discours avait été mise en doute, à cause de deux passages du symbole qui s'éloignent du texte romain-milanais exposé ici, pour se rapprocher de ce qu'on appelle le « texte reçu » : *qui conceptus est de Spiritu sancto, natus ex uirgine Maria* (à trois reprises), et *passus sub Pontio Pilato, crucifixus, mortuus et sepultus*. Or notre manuscrit donne partout *qui natus est de Spiritu sancto et uirgine Maria, et sub Pontio Pilato crucifixus et sepultus*, excluant ainsi les additions plus récentes *conceptus, passus et mortuus*. Le sermon se trouve donc du même coup, et pleinement réhabilité, et restitué pour la première fois dans sa teneur intégrale : car il n'y a guère de doute que le texte édité ne soit une réduction, faite dans un but pratique, de celui que contient notre recueil. C'est ce qui ressort, entre autres, de la courte finale, toute de circonstance, dont j'ai parlé ci-dessus, et que je me plais à transcrire ici, en raison de sa charmante simplicité. On n'oubliera pas qu'Augustin s'adresse à des enfants ; il leur promet avec bonhomie qu'il ne sera point trop sévère à l'examen de catéchisme, et qu'il n'usera pas envers eux de cette férule du maître d'école qui lui avait jadis causé à lui-même tant d'effroi :

Ad octo dies reddituri estis , quod hodie accepistis . Parentes
uestri , qui uos suscipiunt , doceant uos , ut parati inueniamini ,
et quomodo uigiletis ad gallicantum , ad orationes quas hic cele-
bratis . Iam incipit uobis et ipsum symbulum hic praeberi , ut
diligenter teneatis : nemo trepidet , nemo trepidando non red-
dat . Securi estote , patres uestri sumus , non habemus ferulas
et uirgas grammaticorum . Si quis in uerbo errauerit , in fide
non erret . Amen. EXPLI . TRAC . DE SYMBOLO . IIII .

Cet *explicit* lui-même mérite d'arrêter l'attention : nous n'avons ici que trois *tractatus* sur le symbole, et pourtant le second est compté comme « quatrième », et le suivant comme « cinquième », apparemment d'après le manuscrit original d'où dérive cette por-

tion du recueil. Possidius, il est vrai, n'en mentionne que trois dans son Catalogue des ouvrages de s. Augustin ; mais déjà les Mauristes en donnent quatre comme authentiques, plus un cinquième faisant partie du tome VI dans leur édition (Migne 40, 627-636).

f. 28 INCIPIT TRACTATUS DE SYMBOLO · v · Tempus est ut symbolum accipiatis quo continetur . . . et proficiendum est · EXPLICIT etc.

XVI. Sermon authentique 212 d'Augustin.

f. 29^v INCIPIT TRACTAT · DE DOM · ORATIO · I · Symbolum reddidistis · quo breuiter comprehensa . . . merces erit · amen · EXPLICIT etc.

XVII. Sermon 58.

f. 33^v INCIPIT TRACTATUS DE DOMINICA (*sic*) · II · Dominicum semen per manus linguae nostrae in uestris cordibus . . . et trades symbolum · Amen · EXPLI · TRAC · DE DOM · ORAT · II ·

XVIII. Discours inédit, et qui n'offre d'ailleurs rien de bien saillant ; je ne suis pas encore définitivement fixé sur sa provenance. L'orateur, avant de « livrer » aux néophytes l'oraison dominicale, les met en garde contre les différentes espèces d'épines qui pourraient rendre le sol de leur cœur moins apte à recevoir la semence divine : peut-être s'inspire-t-il en cela de l'évangile qu'on venait de lire. La finale présente un certain intérêt au point de vue liturgique. Après avoir insinué qu'il va enseigner le *Pater* aux futurs baptisés, l'évêque dit aux autres catéchumènes de se retirer comme à l'ordinaire :

Qui autem estis cathicumini · paululum uerecunde discedite · Dominus uobiscum · Signate uos, et quod dixero respondete · amen · Et trades symbolum · amen.

On trouve des rubriques du même genre jointes à l'*Explanatio symboli ad initiandos* du Pseudo-Ambroise, ainsi que dans plusieurs anciens *Ordines* des Scrutins et du Baptême.

f. 35^v INCIPIT TRACTATUS DE DOM · ORAT · III · Videmus dilectissimi uestram sanctam deuotionem expectantium dominicam percipere orationem . . . facientes uoluntatem eius · amen · EXPLICIT etc.

XIX. Pièce inconnue, dont l'auteur, à en juger d'après le style, ne doit pas être Augustin. La même conclusion résulte du texte même du *Pater*, qui est ici celui du cod. *c* (reproduit dans Sabatier III, 33 sq.), *fiat uoluntas tua in caelo et in terra... et ne nos passus fueris induci in tentationem*, au lieu qu'Augustin, paraît-il,

lit d'une façon constante *ne nos inferas*. Mais, pour n'être pas de lui, ce sermon ne laisse point d'être ancien et d'offrir un certain intérêt.

f. 37 INCIPIT TRAC · DE DOM · ORATI · IIII · Reddidistis
quod credatis · audistis quid oretis · · · sed etiam discatis quid
desiderare debeatis · amen · EXPLICIT etc ·

XX. Sermon 59 d'Augustin, mais avec d'assez nombreuses interpolations. Une des plus curieuses se rapporte au n. 7, et se retrouve en partie dans le *Sermo de effetatione* de l'Homélaire wisigothique de Silos¹: « Numquid dignatur aliquem uestrum affiliare comes uester?... Non enim orabitis hanc orationem nisi post baptismum. An octo enim dies reddituri illam estis, non oraturi: post baptismum illam orabitis. Quomodo enim dicit *Pater noster*, qui nondum est natus? Quia ergo hanc orationem cottidie dicturi estis, moneo uos in Dei gratia filios meos » etc.

f. 39 INCIPIT TRAC · DE PASSIONE DOMINI | 39¹ | Magnum et
ineffabile sacramentum dominicae passionis sollemniter hodie
celebramus · · · non semel in anno · sed continua sancti
tate · amen · EXPLI · etc.

XXI. Court sermon inédit pour le Vendredi saint. Le style est sobre et digne d'Augustin; le caractère des citations bibliques, le parallélisme des pensées, notamment avec l'Épître 140 et l'Enarrat. II sur le Psaume 21, tout concourt à en rendre vraisemblable l'authenticité. Suivant l'usage général de toute l'Afrique, attesté par le Tract. 13 in Ioh., n. 4, on venait de lire ce même Ps. 21; et c'est de lui que parle principalement l'orateur, en appliquant aux Donatistes les versets relatifs à l'universalité du règne du Christ et à l'indivisibilité de sa robe sans couture.

f. 40 INCIPIT TRAC · DE PASSIONE DOMINI · Passio domini et
saluatoris nostri Iesu Christi fiducia gloriae est · · · si patienter
pertulit deus · quod uoluit inimicus iniustus · amen · EX-
PLI · etc.

XXII. Inédit. Les Mauristes ont publié cinq fragments donnés par Beda et par Florus comme provenant « ex sermone de passione Domini » Migne 39, 1723 sq; or, notre présent discours a fourni le second et le quatrième de ces fragments. Même avant de m'apercevoir de cette particularité, le ton à la fois simple et élevé de la pièce et l'étude des détails qu'elle renferme m'avaient amené à conclure qu'elle était sûrement d'Augustin. Il est à propos de

1. Cod. Brit. Addit. 30853, fol. 55^v; cf. *Anecd. Maredsol.* I, 411.

remarquer que Possidius, tout comme notre recueil, marque « De Domini passione tractatus duo. »

f. 41^v INCIPIT TRACTAT · DE NOCTE SANCTA · Dominus noster Iesus Christus in plenitudine temporis pro aeterna nostra salute passurus · · · ne intremus in temptationem · amen · EXPLI · TRACTAT · DE NOCTE SANCTA · I ·

XXIII. Brève allocution, inédite, semble-t-il, mais qui ne présente aucune particularité remarquable. Toutefois, en la comparant avec les sermons d'Augustin sur le même sujet, notamment le serm. 219, on a l'impression qu'elle pourrait être de lui. Car lui non plus n'a point produit que des chefs-d'œuvre, et les cinq pièces déjà publiées sur la veillée pascale sont à peu près aussi insignifiantes l'une que l'autre. J'ajouterai que les citations bibliques sont ici nettement favorables à l'authenticité.

f. 42 INCIPIT TRAC · DE NOCTE SANCTA · II · | 42^v | Quoniam dominus noster Iesus Christus diem quem fecerat moriendo luctuosum · · · qui mortuus est ut uiueremus · amen · EXPLI · TRAC · DE NOCTE SANCTA · II ·

XXIV. Ce sermon, lui aussi, a pour garant de son authenticité un témoignage externe, celui d'Eugippius, qui en a fait entrer un long fragment dans ses *Excerpta*, ch. CXX (al. 135), fragment qui est devenu le serm. 221 de l'édition des Mauristes. Augustin y traite de la raison d'être de la vigile de Pâques en particulier; dans la première partie, omise par Eugippius, et que notre manuscrit nous permet de restituer, il avait traité, avec sa coutumière élévation de pensée, des veilles religieuses en général. Le plan de tout le discours est clairement tracé au début : « Prius itaque de generali uigilia, postea de speciali et hodierna, quae Dominus dederit, pauca dicamus. » Il ne saurait donc y avoir de doute sur la légitimité de l'attribution, confirmée, ici encore, par la teneur tout augustinienne des citations bibliques.

f. 44 INCIPIT TRACTATUS DE NOCTE SANCTA · III · Dominus noster Iesus Christus passioni proximus · ubi pro debitis nostris · · · sed quia uicit leo · ueniet iudicare uiuos et mortuos · amen · EXPLI · TRACTAT · DE NOCTE SANCTA · III ·

XXV. Courte et vibrante allocution, toujours sur le même sujet, la veille liturgique de Pâques; elle est, comme les précédentes, digne en tout point d'Augustin, et les citations assez nombreuses qu'elle contient sont pareillement caractéristiques de sa manière.

f. 44^v INCIPIT TRACTATUS DE DOMINICA SANCTI PASCHE · Hic est dies quem fecit dominus · exultemus et iocundemur in

eo · Sicut modo domino deo nostro cantauimus · ita illo
adiuuante senescere licet · mori non licet · amen · EXPLI ·
TRAC · DE DOM · SANCTI PASCE.

XXVI. Cette pièce se compose de deux portions : d'abord, le serm. 230 d'Augustin ; puis, le n. 4 du serm. 225, à partir de *Ecce multitudo ista*. Le but et la manière de procéder du compilateur sont manifestes. Le serm. 230 était excessivement court, et les trois premiers alinéas du serm. 225 constituaient un hors-d'œuvre : quelqu'un se sera dit que le mieux était de faire un tout des deux fragments relatifs au même verset du Ps. 117. Il a fait pour Augustin ce que Déforis se permit pour les sermons de Bossuet, et il faut convenir qu'il ne s'en est pas trop mal tiré. Seulement, il s'est trahi en introduisant çà et là quelques termes destinés à faire mieux saisir le côté pratique ; il s'est permis, en outre, de retoucher à sa façon plusieurs des textes de l'Écriture.

f. 45^v INCIPIT TRACTAT · DE DOMINI · SANCTE PASCE · Post
laborem noctis praeteritae · quoniam et si spiritus · · · propter
aedificationem illorum · amen · EXPLICIT etc.

XXVII. Sermon authentique 228, l'un de ceux qu'a édités Jérôme Vignier, de peu rassurante mémoire. Le texte gagnerait peut-être à être collationné avec notre manuscrit. Il y a, par exemple, dans le premier alinéa, un passage, *In illis est nouata, quae in uobis debet esse firmata*, dont l'annotateur de Migne dit avec raison : « Sensus hic claudicat ; aliquid deesse uel superesse uidetur » ; or, notre ms. lit à cet endroit, *In illis est noua uita*, etc, comme le ms. Cassinien signalé dans Migne 47. 1178 C.

f. 46^v INCIPIT TRAC · DE DOM · SANCTI PASCE · Dominum
nostrum Iesum Christum factum esse hominem · · · ut cum
uideritis non erubescatis · sed potius exultetis · amen ·
EXPLICIT etc.

XXVIII. Sermon 119, avec quelques légères additions, modifications, changements de singulier en pluriel, etc. Quoique les Mauristes l'aient compris dans la série des sermons sur l'Écriture, ils font remarquer qu'il porte à juste titre, dans les anciens mss., l'inscription *In die Paschae*.

f. 48^v INCIPIT TRACTATUS DE DOMINICO SANCTE PASCHE ·
Siquidem ipse habet clauem Dauid · · · adoptati sumus · cui est
gloria, etc.

XXIX. Un des *tractatus* de s. Jérôme, dont les premiers mots sont ici omis, sans doute par suite de quelque accident : « In omni

quidem psalterio Dominus noster prophetatur ... » Cf. *Anecd. Maredsol.* III², 416. On le trouve très anciennement déjà sous le nom d'Augustin, entre autres dans le cod. Vatic. 5758, provenant de Bobbio, reproduit par A. Mai dans sa *Nova Patr. Bibliotheca* I, 20 sq.

f. 49^v INCIPIT TRAC · DE DOM · SANCTI PASCAE · Vos in nouam uitam regenerati · propter quod infantes uocamini · . . ut ad promissa dei peruenire possitis · amen · EXPLICIT etc.

XXX. Beau discours inédit, digne pendant des sermons 227, 229 et 272 d'Augustin, sur les rites de initiation chrétienne et le dialogue qui introduit la préface eucharistique ; son authenticité ne saurait faire aucun doute.

f. 51 INCIPIT TRACTATUS DE DOM · SANCTE PASCHE · Hoc quod uidetis · karissimi · in mensa domini panis est et uinum · . . ut ea quae dicta sunt teneatis · amen · EXPLICIT etc.

XXXI. Voici encore un indice des sources rares et précieuses que le compilateur de notre recueil a eues à son service. Ce sermon, l'un de ceux qui traitent « des sacrements », a été publié pour la première fois en entier par Michel Denis à la fin du XVIII^e siècle, d'après un manuscrit de provenance napolitaine (Migne 46, 834-836) ; les Mauristes n'en avaient connu qu'un fragment, cité par Beda et par Florus (Serm. 229). Le codex de Wolfenbüttel insère dans la dernière phrase du second alinéa un mot qui peut contribuer à en améliorer le sens : « Audituri estis quod etiam hesterno die audistis : sed hodie uobis exponitur quod audistis et quod respondistis, aut forte, cum responderetur, tacuistis ; sed quid respondendum esset hodie, heri didicistis. » La veille, pour la première fois, les nouveaux baptisés avaient assisté à la messe tout entière ; le dialogue entre l'évêque célébrant et le peuple fidèle était chose nouvelle pour eux, et plusieurs sans doute n'avaient pas su ce qu'il fallait répondre : mais cette expérience d'hier leur a appris ce qu'ils doivent répondre aujourd'hui, et c'est de cela que le pontife va leur expliquer le sens.

fol. 52 INCIPIT TRAC · DE DOM · SANCTE PASCE · Sicut audistis praedicari dominum Christum · quia in principio · . . et de sacramentis altaris hodie infantibus disputandum est · amen · EXPLICIT · etc.

XXXII. Serm. 226 de l'éd. bénédictine. Les derniers mots, *de sacramentis altaris*, sont précisément le titre du discours précédent, dans le manuscrit dont s'est servi Michel Denis : je ne sais pourquoi celui-ci a cru devoir le changer en *De sacramento altaris*.

Il résulte du contenu, ce qu'attestent nombre d'autres allocutions d'Augustin, qu'on lisait à Hippone, le jour de Pâques, le prologue du quatrième Évangile, usage qui s'est perpétué jusqu'à nos jours dans les églises Orientales. A l'avant-dernière ligne, notre texte offre une variante intéressante, « quoniam et *post laborem* sumus », au lieu de *post laboraturi*. Nul doute que ce ne soit la vraie leçon : cf. l'incipit du serm. 228 « *Post laborem* noctis praeteritae. »

fol. 52^v INCIPIT TRACTATUS DE DOM · SANCTE PASCE · Beati apostoli cum mirabilia facerent · et sanitates in nomine Christi · · · Sufficiant caritati uestrae · quia multa agenda sunt · EXPLI · TRAC · DE DOM · SANCTI PASCE.

XXXIII. Quelques simples paroles, mais inédites, et de saveur très augustinienne, sur le mérite de la foi au Christ ressuscité, avec exhortation à prêcher cette foi autour de soi, en se montrant courageusement chrétien, en quelque milieu que l'on se trouve. On avait récité, semble-t-il, le Psaume 115, *Credidi*, peut-être aussi les chapitres 3 et 4 des Actes des Apôtres. Par une singularité exceptionnelle, ce même petit discours revient une seconde fois, fol. 84^v-85 de notre manuscrit, avec quelques variantes attestant que le rédacteur du recueil a eu recours à une source différente.

f. 53 INCIPIT TRACTATUS DE DOM · SANCTI PASCE · Omnem quidem diem dominus fecit · non solum autem fecit · sed etiam facit · · · caritatis · immortalitatis · aeternitatis · amen · EXPLICIT TRAC · DE DOM · SANCTE PASCE.

XXXIV. Sermon assez court également, mais fort beau, augustinien et inédit, sur le verset pascal *Hic est dies quem fecit dominus* et la façon dont les chrétiens doivent se réjouir en cette solennité. Vers la fin, un passage admirable sur l'Alleluia, pourquoi nous trouverions ennuyeux de le redire ici-bas au cours de toute l'année, et pourtant nous ne nous lasserons point de le chanter pendant l'éternité.

f. 54 INCIPIT TRAC · DE SECUNDA FER · PASCA · Passio domini et resurrectio duas ostendit nobis uitas · unam quam toleramus · · · dominus erit merces tua · amen · EXPLI · TRAC · DE SECUNDA FER · PASCE.

XXXV. A. Mai a publié au tome I^{er} de sa *Noua PP. Bibliotheca*, p. 162, d'après le cod. Vatic. 4951 (XII^e s.), un très court sermon qui commence et finit à peu près de même. Dans la critique que je fis de ces sermons de Mai, il y a plus de vingt ans, pour mon usage privé, je me prononçai nettement pour l'authenticité de ce sermon, tout en constatant une lacune évidente et un man-

que de suite, au milieu du n. 2, après les mots *sed membra sua in terra cognoscebat*. Notre codex de Wolfenbüttel montre que cette présomption était fondée. A l'endroit où s'accusait la rupture dans le texte de Mai, il contient trois pages entières, omises dans le Vatic. 4951, et relatives à la seconde des deux vies dont il est question au début, la vie incorruptible figurée par la résurrection. La pièce ainsi restituée dans son intégrité, tout se suit dans un ordre qui ne laisse plus rien à désirer. Et il eût été vraiment dommage que la partie inédite eût complètement péri : elle a dû produire tant d'impression sur les auditeurs, que ceux-ci n'ont pu s'empêcher, à un certain moment, de traduire leur enthousiasme par des exclamations : « Quid est quod clamatis ? » leur dit Augustin ; et attentif comme toujours à décliner les louanges, il leur rappelle que, tout ce qu'il vient de dire, il l'a tiré « du cellier » de leur commun Maître.

f. 56^v INCIPIT TRACTAT • DE SECUNDA FER • PASCE • Resurrectionem domini alii uiderunt • alii nuntiatam non crediderunt • • • corrigant claudicationem • ueniant ad benedictionem • amen • EXPLI • TRAC • DE SECUNDA FER • PASCE • II •

XXXVI. Pièce inédite et tout augustinienne, de pensée comme de langage. L'orateur traite de la foi en la résurrection, foi que Dieu a départie à un certain nombre, et refusée à d'autres, selon les voies mystérieuses de sa prédestination toute gratuite. Il envisage en particulier ce mystère dans la destinée du peuple Juif, figurée d'après lui dans l'issue de la lutte de Jacob avec l'Ange : un thème sur lequel Augustin revient en plus d'un endroit, notamment serm. 6, n. 6-8 ; serm. 122, n. 3 ; serm. 204, n. 3 etc. En marge de ce discours, fol. 57 et 57^v, une main presque contemporaine de la première a transcrit mal à propos un soi-disant *Tractatus s. Aug. de XL* : c'est le serm. 144 de l'Append., « Adest nobis uenerabile et medicinale XL^{ae} tempus », auquel a été cousu tant bien que mal un passage du serm. 26 de Maxime de Turin (?), Migne 57, 584 B. C : « Sed uideamus iste quadraginta dierum... peccatori diluuium est, consecratio fideli. »

Le sermon suivant n'a pas de titre, l'espace qui lui était destiné a été laissé en blanc ; cas qui se reproduit plusieurs fois de suite dans cette portion du recueil.

f. 58 Audistis quid dominus discipulis suis post resurrectionem dixerit • • • Unde ergo mortuus ? Verbum caro factum est • et habitauit in nobis • amen • EXPLI • TRAC • | f. 60 |

XXXVII On peut affirmer sans crainte que chaque ligne de ce

sermon est d'Augustin, et inédite ; mais, par suite de quelque accident, l'ensemble présente un aspect lamentable. Après les deux premières lignes, la phrase et la pensée sont interrompues, pour faire place à un long développement théologique contre les Ariens et les Sabelliens, dont la connexion avec le sujet annoncé au début est actuellement impossible à vérifier. Bien plus, au cours de ce développement lui-même, on constate de nouveau trois ou quatre manques de suite, indice évident que des feuillets du manuscrit pris pour modèle avaient déjà disparu ou étaient intervertis. Pour comble de malheur, tout un long morceau de cette discussion sur la Trinité est allé se loger dans la première partie du sermon suivant, mais il est assez facile de le restituer à sa place primitive. Ainsi, il faudra se contenter de reproduire cette pièce à l'état de fragments détachés : c'est regrettable, car elle renferme çà et là de beaux passages, et le tout, je le répète, atteste clairement une origine augustinienne.

f. 60 Domini passio discipulorum defectio · sed domini resurrectionis discipulorum refectio · · · Nolite esse latrones · sed imitamini fidem latronis · Amen · EXPLI · TRAC · DE TER ·

FER · PASCE · II ·

XXXVIII. Sur l'évangile des disciples d'Emmaüs. Il est inédit, et l'œuvre de quelque imitateur qui s'attache à reproduire les traits habituels chez Augustin, lorsqu'il était amené à traiter ce sujet, y compris le contraste entre la foi du larron et l'incrédulité des disciples (Cf. serm. 232, n. 6 ; 234, n. 2). Comme on l'a vu, un fragment du sermon précédent s'y trouve égaré, par suite de quelque accident. La teneur de l'*explicit* nous apprend que la péricope Luc. 24, 13-35 se lisait le mardi de Pâques dans l'Église où il fut prêché, et c'est probablement le même évangile qui fournit le thème du sermon précédent.

f. 62 Hodie tertius dies agitur · ex quo gloriosa solemnitas caelebratur · · · ut non gloriatur invidus Iudaeus · sed semper gaudeat Christianus · EXPLI · TRAC · DE TER · FER · PASCE ·

XXXIX. Encore pour le mardi de Pâques, et sur le même évangile d'Emmaüs. Cette fois non plus, ce n'est pas Augustin qui parle : l'infériorité du style et la pauvreté du fond se trahissent à chaque ligne. Les citations bibliques diffèrent aussi constamment de celles de l'évêque d'Hippone, pour se rapprocher du cod. Colbert., (par ex. *Tu solus peregrinarius ab Ierusalem*) comme l'Exposé de l'Oraison dominicale, ci-dessus fol. 35. Tout l'ensemble, d'ailleurs, est aussi court qu'insignifiant.

f. 62^v Resurrectio domini Iesu Christi · forma est christianae
fidei · Quod enim natus est · · · quomodo audebis dicere ·
Redde quod promisti ? amen · EXPLI · TRAC · DE TERTIA
FER · PASCE · II ·

XL. Le cas est à peu près le même que pour le sermon *Passio domini*, f. 54 : la première partie forme le serm. 34 de Mai (*Noua PP. Biblioth.* I, 73), n. 1-2. Lorsque je cherchai, il y a vingt ans, à discerner ce qui pouvait appartenir à Augustin parmi ces sermons, je me prononçai pour l'authenticité de celui-ci, mais en spécifiant qu'il ne paraissait pas être entier, et que la finale tout au moins provenait sûrement d'une source étrangère. Et ici, de nouveau, notre codex vient me donner raison : il nous restitue trois pages entières qui manquaient entre le n. 2 et le n. 3 du texte de Mai, et finit vers le milieu du n. 3, à l'exclusion de la finale évidemment plus récente *Ideoque, fratres, deuote* etc. Il est remarquable que, jusque dans la copie moderne utilisée par l'érudit cardinal, la pièce avait conservé le même titre qu'ici, *In feria tertia Paschae*.

f. 65 Hodierna lectio commendat nobis uerum Christum ·
et ueram ecclesiam · uerum sponsum · et ueram sponsam ·
ne in aliquo erremus · et aut sancto sponso · · · ne in tam
sanctis nuptiis litigemus · amen · EXPLI · TRAC · DE QUARTA
FER · PASCE ·

XLI. C'est le serm. 238, édité pour la première fois par les Mauristes d'après un manuscrit unique de l'abbaye de Vendôme. Vu la rareté de la pièce, il y aurait profit, je pense, à en collationner le texte sur notre codex : on voit que celui-ci présente dès le début une légère différence. L'éditeur bénédictin constate que le parchemin avait été gratté à cet endroit ; et je soupçonne que notre leçon est la véritable, car elle est plus dans le style d'Augustin. L'*explicit* concorde avec le vénérable ms. de Fleury (cf. note en tête du serm. 237) pour attester que l'évangile du mercredi de Pâques, à Hippone, était tiré de Luc 24, 36 sqq.

f. 66 INCIPIT TRAC · DE · III · (*sic*) FER · PASCE · Diebus
his sanctis resurrectioni domini dedicatis · · · credamus de
capite · amen · EXPL · TRAC · DE QUARTA (*sic*) FERIA PASCHE ·
II ·

XLII. Sermon. 242, également pour le mercredi de Pâques, et sur la même péricope, Luc 24, 36-53.

f. 68 Resurrectionem suam dominus Christus certam et
ueram · multis et uariis documentis · · · Nos uidemus cor-
pus · de capite credamus · Amen · EXPL · TRACTATUS DE
QUARTA FERIA PASCE · III ·

XLIII. Inédit, sur le même évangile, contre les Manichéens d'une part, les Donatistes de l'autre. Étroit parallélisme de pensée et d'expression avec les deux discours précédents : mais pourtant d'un habile imitateur, plutôt que d'Augustin lui-même.

f. 70^v Bonum est ut commemoremini quod omni anno soletis audire · Sicut enim quod scriptum est · · · usque ad consummationem saeculi · amen · EXPL · TRACTATUS DE QUINTA FERIA PASCE · I ·

XLIV. Pareillement inédit, et sûrement d'Augustin : sur le *Noli me tangere* Ioh. 20, 17 comme les sermons 243-246. « Solemus uobis inde omni anno loqui », lit-on dans le dernier de ceux-ci, n. 3. C'était une des péripécies qui revenaient régulièrement au cours de l'octave pascale ; le jeudi, d'après l'explicit ci-dessus.

f. 71^v Narratio resurrectionis domini nostri Iesu Christi secundum euangelistam Iohannem · · · laudabunt te · EXPL · TRACTATUS DE QUINTA FERIA PASCE · IIII · (*sic*)

XLV. Serm. 243. Le chiffre IIII de l'explicit peut provenir d'un exemplaire contenant, en effet, au moins quatre sermons pour le jeudi de Pâques ; mais trois seulement d'entre eux ont passé dans notre recueil.

f. 73 De lectione euangelii · hodie secundum Iohannem resurrectio domini recitata est · · · qui pro nobis mortuus est in infirmitate · amen · EXPL · TRACTATUS DE QUINTA FERIA SANCTE PASCE · IIII ·

XLVI. Encore un discours inédit, et sans aucun doute authentique, sur Jean 20, 1-18 pour le jeudi de Pâques. L'orateur lui-même rappelle qu'on a lu la veille Luc 24, 36 sqq : le système des péripécies liturgiques pour la semaine pascale est donc jusqu'ici bien nettement attesté.

f. 74 Nouit caritas uestra lectiones istas sancti euangelii · · · Ibi ergo erunt omnes qui currunt ad decem et septem · qui faciunt legem dei · adiuuante spiritu dei · amen · EXPL · TRACTATUS DE SEXTA FERIA PASCE · I ·

XLVII. Sermon inédit d'Augustin sur la pêche au lac de Tibériade Jean 21, 1-14 ; vraisemblablement pour le vendredi de Pâques, comme il résulte de l'explicit, et de l'ordre des lectures suivi partout ici. De même que les sermons 248-252 déjà connus sur ce sujet, il contient l'explication obligée du nombre des cent-cinquante-trois poissons : explication dont le saint évêque semble avoir été particulièrement fier, encore qu'elle puisse nous paraître aujourd'hui assez puérile.

f. 76 *Liberatoris nostri predicatio (sic) nostra est liberatio . . . et eritis non ad sinistram damnandi — sed ad dexteram coronandi . amen . EXPL . TRACTATUS DE SEXTA FERIA PASCA . II .*

XLVIII. Sermon 251 de l'édition bénédictine. On voit combien notre recueil est constant avec lui-même dans l'assignation des différents évangiles à chacun des jours de l'octave ¹.

f. 79 *Apostolum Petrum primum omnium apostolorum meminitis in domini passione fuisse turbatum . . . testimonium dilectionis . amen . EXPL . TRACTATUS DIE SABBATU OCTABARUM SANCTE PASCE . I .*

XLIX. Sermon 147, dont les Mauristes disent que plusieurs manuscrits l'intitulent « Pour le samedi de Pâques », de même que le serm. 253, qui traite pareillement de l'évangile *Simon Iohannis, amas me* ? Jean 21, 15 sqq. Le libellé de l'explicit est ici, comme presque partout, de saveur vraiment antique.

f. 80 *Ecce dominus iterum post resurrectionem apparens discipulis interrogat apostolum Petrum . . . nemo timet iram potentis . haerendo uultui omnipotentis . amen . EXPL . TRACTATUS DE SABBATU OCTABARUM SANCTE PASCE . II .*

L. Sur le même sujet, et aussi pour le samedi de Pâques, mais cette fois inédit, et très probablement augustinien. L'orateur insiste sur cette pensée, que la vraie manière de prouver que nous aimons le Christ consiste à aimer efficacement les membres du Christ. La question posée à Pierre par celui-ci, il la pose à chacun de nous. Pierre, en cette occasion comme ailleurs, représentait l'Église tout entière : le pouvoir des clefs, qu'il a reçu, a passé de lui à l'Église catholique, et est exercé, non seulement par les évêques, mais, d'une certaine manière, par tous les fidèles. Ce discours et celui qui suit, sans être très longs, sont peut-être parmi les plus beaux que notre recueil vient ajouter à l'œuvre d'Augustin.

f. 81^v *Audistis apostoli Petri domino interrogante confessionem . . . commendo etiam ut pro ceteris oretis . EXPLICIT TRACTATUS DE SABB . OCTABARUM SANCTE PASCE . III .*

LI. Encore un sermon inédit d'Augustin, pour le même jour et

1. Il semble que sur ce point, comme sur plusieurs autres, s. Augustin a évolué, au cours de son long épiscopat. Peut-être, au début, s'est-il conformé à un usage établi, d'après lequel la lecture de la résurrection d'après Luc précédait celle de Marc : cf. la note des Mauristes au serm. 232, et le serm. 235, n. 1. Mais dans la suite, il a dû adopter un autre ordre, celui de la Vulgate hiéronymienne, et il en donne la raison dans son serm. 232, n. 1 : « sic habet ordo euangelistarum. » C'est ce second système qui est attesté par notre recueil et par la plupart des homélies pascales d'Augustin.

sur le même sujet. Le saint évêque insiste sur ce que « le repentir est essentiellement un don de Dieu » et que les brebis confiées à Pierre sont bien les brebis du Christ, et non de tel ou tel, selon la tendance commune à toutes les sectes hérétiques. La finale est particulièrement intéressante. Augustin avoue qu'il a fait preuve, la veille, d'une extrême sévérité à l'égard de quatre sectateurs d'Arius et d'Eunomius : mais cette sévérité n'a pas tardé à porter ses fruits. « L'un des quatre égarés vient, aujourd'hui même, de se faire catholique ; il a dit anathème à Arius et Eunomius ainsi qu'à leur hérésie. Je vous l'avais désigné hier comme quelqu'un contre lequel il fallait vous mettre en garde ; je le recommande aujourd'hui à votre amour, à votre bon accueil. Il ne nous reste plus qu'à prier pour les autres » :

Nuntio ergo caritati uestrae hesterna die non frustra nos fuisse seueros : acrimonia disciplinae lucrati sumus . Unus ex illis quatuor hodie heresem Arrianorum et Eunomianorum cum ipso Arrio et Eunomio anathemauit , catholicus factus est . Itaque quem hesterna die ostendimus cauendum, hodie ostendimus diligendum . Ergo commendo eum uobis , quem iam gaudentes , non suspicientes , uideatis . Commendo etiam , ut pro ceteris oretis .

Cette finale suggère un rapprochement avec l'épître 170 de s. Augustin, écrite vers 415, et adressée à un certain Maxime, médecin de profession, citoyen de la ville de Thènes, dans la Byzacène. Celui-ci était Arien, et appartenait à la secte des Eunomiens ; mais il s'était converti, en présence d'Augustin et d'Alypius, et « à la grande joie du peuple de Dieu. » L'évêque d'Hippone avait espéré que son exemple, ainsi que « la sévérité salutaire déployée par l'Église Catholique », aurait eu promptement raison de ceux qui dépendaient de lui, et qu'il avait jadis contribué à pervertir. Mais la conversion de ceux-ci se faisant attendre, Augustin et son collègue insistent auprès de Maxime, pour qu'il agisse sur les malheureux, qu'il prie pour eux, et les ramène enfin à celle qui est leur véritable mère. Tillemont fait observer, à ce propos, qu'il y avait « assez peu d'Ariens dans l'Afrique du temps de s. Augustin » : il est permis de se demander si la finale de notre sermon inédit pour le samedi de Pâques n'aurait pas été prononcée lors de la réception dans l'Église de l'Eunomien converti, Maxime de Thènes. Ce qui porterait à le croire, c'est la mention, de part et d'autre, de

1. *H. E.* XIII, 915. Les Ariens de la secte d'Eunomius, en particulier, devaient être fort rares, au dire d'Augustin lui-même. *serm.* 46, n. 18 : « Eunomiani non sunt in Africa... sunt in Oriente Eunomiani. »

l'action coërcitive de l'Église, avec l'allusion à ceux qui n'avaient pas encore suivi l'exemple du converti. Il est aussi à remarquer que dans cette finale Augustin emploie, tantôt le singulier, tantôt le pluriel, pour désigner les représentants de l'autorité ecclésiastique en la circonstance ; ce qui peut s'expliquer par le fait de la présence d'Alypius.

f. 83 Primo die dominico agnoscit caritas uestra . hoc est ante istos octo dies . . . et peritis . et perditis . amen .

EXPL . TRAC . DE DOMINICO DIE OCTABARUM SANCTE PASCE .

LII. Sermon inédit d'Augustin pour le dimanche après Pâques. Les pensées sont à peu près les mêmes que dans les sermons 224, 258, 260, et le titre *in die dominico octauarum Paschae* se retrouve dans les anciens manuscrits, en tête des sermons 148 et 259, prononcés en ce même dimanche. L'orateur fait remarquer qu'on a chanté, comme au premier jour de Pâques, le verset *Hic est dies quem fecit Dominus*, et il rappelle l'explication qu'il en a donnée, en le rapprochant du début de la Genèse et de l'avertissement de s. Paul aux Ephésiens 5, 8. Aujourd'hui, il en prend texte pour insister sur la gratuité de la grâce et le mystère de la prédestination. Puis, il en vient à l'application pratique. Les nouveaux baptisés vont désormais se trouver « mêlés au peuple » : qu'ils aient soin de bien choisir ceux qui leur serviront de compagnie et de modèle, et d'éviter tout ce qui est contraire à la morale chrétienne. Que les chrétiens de plus longue date comprennent, de leur côté, qu'ils sont responsables de l'influence exercée par leur conduite sur les nouvelles recrues.

f. 84^v Beati apostoli cum mirabilia facerent . . . quia multa agenda sunt . EXPL . TRAC . DE DOMINICO OCTABARUM SANCTE PASCE . II .

XXXIII^{bis}. Même sermon que celui qui a été assigné f. 52^v au jour même de Pâques, mais copié sur un autre exemplaire, à ce qu'il semble. Je croirais volontiers que c'est ici plutôt sa vraie place : car le sermon 257, sûrement prononcé le dimanche après Pâques, et le serm. 166, qui peut aussi fort bien s'y rapporter, contiennent comme lui des références expresses au Psaume 115 qu'on venait de chanter, et qui aurait ainsi constitué comme l'action de grâce des baptisés pour les bienfaits reçus au cours de la grande solennité. La finale *quia multa agenda sunt* correspond aux mots *acturi multa*, qui se lisent au début du serm. 260.

f. 85 Hodierno die baptizati in Christo et regenerati uniuerso populo dei celebrata sacramentorum sollemnitate miscendi sunt quos fideles tales esse cognoueritis . Amen.

LIII. Sermon 224, mais avec certaines variantes assez considérables ; comme on peut le voir dès les premiers mots, il convient ainsi parfaitement à cette place, au lieu que les Mauristes attribuent au jour même de Pâques le texte que l'on trouve communément dans les manuscrits. Ils avouent du reste (note au serm. 260) que lui aussi est assigné « dans beaucoup d'exemplaires » au dimanche octave de Pâques.

f. 86^v Ne moras faciamus acturi multa . . . ne uos oneremus .
breuiter omnibus uobis dico . haec agite quae audistis . et deus
paci erit uobiscum . amen . EXPL . TRAC . DE DOMINICO
OCTABARUM SANCTE PASCHE QUANDO INFANTES MISCENDI SUNT
POPULO DEI.

LIV. Serm. 260, pareillement avec quelques variantes, prononcé dans la même circonstance que le précédent. Les premiers mots font sans doute allusion au surcroît de service religieux que la cérémonie de la « déposition des vêtements blancs » des baptisés ajoutait aux offices habituels du dimanche.

Ce sermon termine la série des pièces relatives à l'octave pascale, l'une des portions à coup sûr les mieux conservées et les plus importantes de toute notre collection.

f. 87 Ascensionem domini in caelum cum carne in qua resurrexit dominus hodie celebramus . . . et ut credas quia uiues de me . prius morior pro te . amen . EXPL . TRACT . DE QUADRAGESIMA ASCENSIONIS DOMINI.

LV. Notre recueil contient trois sermons pour l'Ascension ; celui-ci est inédit, et à coup sûr d'Augustin, digne de lui à tous égards. Le saint évêque y exhorte les fidèles à placer au ciel leurs affections, leur trésor ; et il le fait avec tant de force, qu'à un certain moment les auditeurs l'interrompent par leurs acclamations : « Acclamatis, elegistis . . . Quid ostendi, ut clamaretis ? Aliquos pulchros colores, aliquas uenustissimas formas, aurum, argentum ostendi ? Gemmas uobis inspiciendas aliquas protuli ? Nihil horum : tamen adclamastis, et acclamando uos elegisse significastis. » Le libellé de l'explicit *De quadragesima Ascensionis Domini* est exactement le titre donné par Possidius dans son Catalogue, c. 8 et 9, aux sermons d'Augustin pour cette solennité ; il figure aussi dans plusieurs documents liturgiques très anciens. L'auteur de la *Peregrinatio* (éd. Geyer, p. 93) appelle cette fête « dies quadragesimarum post pascha », « quinta feria quadragesimarum » ; de même que l'Hypapante, ou fête de la Purification, est désignée par elle (p. 77) sous le titre de « quadragesimae de Epiphania. »

f. 88^v Sollemnitatem diei huius ammonemus scientes . . . usque ad occasum laudate nomen domini . amen . EXPL .
TRAC . DE QUADRAGESIMA ASCENSIONIS DOMINI . II .

LVI. Sermon 265 des Mauristes.

f. 92^v INCIPIT TRAC . DE QUADRAGESIMA ASCENSIONIS DOMINI . II . (*sic*) Ascensionem domini hodie celebramus . . . mendacium esset . Ecce ego uobiscum sum usque ad consummationem saeculi . amen . EXPL . TRAC . DE QUADRAGESIMA ASCENSIONIS DOMINI.

LVII. La façon dont ce discours est composé constitue un petit problème. Les dix premières lignes sont les mêmes que dans le *Sermo de ascensione domini* des manuscrits de Silos, publié dans la *Rev. Bén.* XXIX (1912), p. 253-256 ; mais là-même, p. 260, j'ai fait observer qu'elles ont tout l'air d'un exorde adventice, se rattachant assez mal à ce qui suit. Il en est ainsi, également, dans notre recueil de Wolfenbüttel : après ces dix premières lignes, vient une sorte de second exorde, « Festus enim nobis, carissimi, hodiernus est Domini ascensionis dies. Resurrectionem ipsius Domini Pascha celebravimus ; ascensionem hodie celebramus » etc, comme dans le serm. 263 des Mauristes, n. 1. Et les deux textes continuent de même, jusqu'à « Totum hoc fide tenemus, oculis cordis intuemur » (n. 2 des Mauristes, ligne 5), inclusivement. A partir de là, notre texte se sépare de l'autre, pour finir ainsi :

Laudati sumus, quia non uidimus, et credidimus . Nam Christum uiderunt et Iudaei . Non est magnum uidere Christum oculis carnis, sed magnum est credere Christum oculis cordis. Si modo nobis Christus praesentaretur, et staret ante nos, et taceret, unde sciremus quis esset ? Et deinde tacens quid nobis prodesset ? Nonne melius in euangelio absens loquitur, quam praesens taceret ? Et tamen non est absens, si corde teneatur : crede in illum, et uides eum : non est ante oculos tuos, et possidet cor tuum . Nam si a nobis absens esset, quod modo audiui-mus mendacium esset : Ecce ego uobiscum sum usque ad consummationem saeculi . Amen.

Maintenant, cette finale est sûrement augustinienne, et elle s'adapte très bien à ce qui précède. Au contraire, à cet endroit, dans le texte des Mauristes, la rupture est évidente ; c'est un nouvel exorde qui commence : « Hodie, sicut audistis, fratres, dominus noster Iesus Christus ascendit in caelum : ascendat cum illo et cor nostrum. » La suite du sermon édité n'est guère plus rassurante : dans les manuscrits¹ et les anciennes éditions, il finit avec

1. A ceux qu'ont connus les Mauristes, on peut ajouter le ms. 4186 de Wolfenbüttel (Weissenb. 102. X^e s.). f. 82 sq.

le n. 2, et la dernière phrase est bien, en effet, dans le genre des finales d'Augustin. D'où proviennent alors, et à quoi se rattachent les alinéas 3 et 4 ? On voit qu'il y a dans tout cela bien de la confusion.

D'ailleurs, notre finale est aussi celle du sermon 44 de Mai, lequel commence précisément comme le serm. 263 des Mauristes. Malheureusement, lui aussi est interpolé, non pas tout au début, comme le nôtre, mais dans le n. 1, à partir de « Christi enim resurrectio », l. 6, jusqu'à la fin de l'alinéa. À part cela, tout se tient à souhait, et est vraiment d'Augustin.

Voici donc ce que je pense. Le sermon 263, considéré jusqu'à présent comme authentique, est un amalgame de pièces disparates provenant de trois discours différents. Mais l'un de ces discours au moins peut être reconstitué dans son intégrité : il se compose 1° du premier alinéa des Mauristes ; 2° des premières lignes du second alinéa, jusqu'à *oculis cordis intuemur* inclusivement ; 3° de la finale conservée par notre recueil et par les deux manuscrits dont s'est servi Mai¹. C'est sous cette forme que je le publierai pour la première fois, en compagnie des autres discours proprement inédits, notre manuscrit ayant tout au moins contribué pour une part à en faciliter la restitution.

f. 93^v INCIPIT TRAC · DE QUINQUAGESIMÁ POST PASCA² · Grata
est deo sollempnitas · · · liberavit ipse saluator · amen · EXPLI ·
TRACTATUS DE NATALE SANCTE (*sic*) IOHANNES BAPTISTA · I ·

LVIII. LIX. On voit que l'explicit, cette fois, ne correspond point à l'incipit : c'est qu'en effet, ici encore, notre scribe a fait usage d'un modèle auquel il manquait un ou plusieurs feuillets. Tout le commencement est le sermon 378, sur la Pentecôte, l'un de ceux qu'a publiés Jérôme Vignier, jusqu'aux mots « et siti in hac peregrinatione deficiamus » inclusivement (Migne 39, 1674, ligne 4). Puis, sans séparation aucune, nous nous trouvons au milieu d'une phrase du serm. 293, sur s. Jean-Baptiste : « Iohanne Baptista. Si hoc homine nullus erat maior homo ... » (n. 4, à partir de la ligne 5).

f. 98 INCIPIT TRAC · DE NATALE SANCTE IOHANNES BAPTISTA ·
Cuius hodie celebramus natalis diem praecursor est domini ·
sanctus Iohannes non euangelista sed baptista · · · gratias domino

1. Dans le ms. mérovingien dont j'ai parlé plus haut, Weissenb. 99, f. 40^v-43, le sermon commence aussi comme celui des Mauristes, et se termine comme celui de Mai.

2. C'est-à-dire, pour la Pentecôte. Cette appellation de *Quinquagesima* se retrouve dans le Catalogue de Possidius, c. 8. ainsi que dans plusieurs livres liturgiques très anciens.

agere didicisti · amen · EXPL. TRAC. DE NATAL · SANCTI IOHANNES BAPTISTE.

LX. Serm. 290, avec l'incipit signalé en note par les Mauristes.

f. 100^v INCIPIT TRACTATUS DE NATAL · SANCTI IOHANNES BAPTISTE · Diei hodierni sollemnitas · · · in praesepio positus est · amen · EXPLICIT TRACTATUS DE NATALE SANCTI IOHANNIS BAPTISTE · III.

LXI. Serm. 292.

f. 105^v INCIPIT TRAC · DE NATALE SANCTI IOH · BAPT · IIII · De Iohanne baptista · non euangelista · cuius hodie natalis celebramus diem · · · breuiter concludam · homo humilietur · deus exaltetur · qui gloriatur in domino gloriatur · amen · EXPL · TRAC · DE NATAL · SANCTI IOHANNIS BAPTISTE.

LXII. Fort beau sermon inédit et authentique pour la fête du Précurseur du Christ. En dépit de quelques accidents matériels, tout se tient, le style est noble, les pensées élevées, parallèles à celles des autres sermons pour la même fête; les citations bibliques sont aussi tout à fait conformes aux habitudes du saint évêque.

f. 108 INCIPIT TRACTATUS DE NATALE SANCTI IOHANNIS BAPTISTE · V · Quem diem celebramus hodiernum · · · haue gratia plena · Conuersi ad dominum · EXPL · TRAC · DE NATALE SANCTI IOHANNIS BAPTISTE · VI.

LXIII. Sermon 291. Cela fait donc en tout cinq discours pour la fête du 24 juin.

f. 110^v INCIPIT TRACTATUS DE NATALE SANCTOR · APOSTOLOR · PETRI ET PAULI · I · Debuimus quidem tantorum martyrum diem · · · magistrum in caelo habemus · amen · EXPL · etc.

LXIV. Serm. 298.

f. 112^v INCIPIT TRACTATUS DE NATALE SANCTOR · APOSTOLOR · PETRI ET PAULI · II · Hodiernum nobis diem festum · · · peruenire mereamur · amen · EXPL · etc.

LXV. Serm. 297.

f. 116^v INCIPIT TRACTATUS DE NATALE SANCTOR · APOSTOLORUM PETRI ET PAULI · III · Apostolorum passio beatorum istum nobis sacrauit diem · · · expectationi caritatis uestrae · quantum coronator eorum dignatus est · non defuit · amen · EXPL. etc.

LXVI. Admirable sermon inédit d'Augustin pour la fête des saints Apôtres Pierre et Paul. Selon l'usage liturgique attesté par les autres discours pour le même jour, on avait lu comme évangile

Jean 21, 15 sqq ; comme épître, 2 Tim. 4, 6 ; et l'on avait chanté le Psaume 18, *Caeli enarrant*. L'auteur lui-même se déclare Africain « Nos in Africa constituti », et, à la façon dont il s'exprime sur les mérites de l'homme et la grâce de Dieu, il n'est pas difficile de reconnaître en lui l'évêque d'Hippone.

f. 119 INCIPIT TRACTATUS DE NATALE SANCTOR • APOSTOLORUM PETRI ET PAULI • IIII • Beati apostoli Petrus et Paulus diuersis temporibus sunt uocati • et uno die coronati • • • sed memento quia Dei dona sunt merita tua • amen • EXPL • etc •

LXVII. Digne pendant du précédent, inédit comme lui, et comme lui tout empreint de la théologie et de l'éloquence d'Augustin. D'après le début, les deux chefs des Apôtres auraient été « couronnés le même jour » ; et l'on trouve la même affirmation dans le serm. 295, n. 7 : « Unus dies passionis duobus apostolis ». Mais là, elle est aussitôt suivie d'un doute qui se fait jour ailleurs à plusieurs reprises : à savoir, s'il faut l'entendre strictement du même jour, ou de la même date, 29 juin, mais à une autre année. Il semble qu'Augustin avait fini par accepter cette seconde opinion. Cf. v. Dobschütz, *Das Decretum Gelasianum*, p. 255.

f. 121^v INCIPIT TRAC. DE NATAL. SANCTORUM MACCHABEORUM I • Magnum spectaculum positum erat • • et non inuenies locum eius • EXPL • etc •

LXVIII. Sermon 301, mais se termine ici dès le n. 7, après les six premières lignes.

f. 124 INCIP • TRAC • DE NATAL • SANCTORUM MACCHABEORUM • II • Istum diem sollemnem gloria martyrum fecit • • • matrem traxit • amen • EXPL • etc •

LXIX. Serm. 300.

f. 126^v INCIPIT TRAC • DE NATAL • SANCTI LAURENTI • I • Beati Laurenti martyris dies sollemnis hodiernus est • • • non saeuitia timeatur • amen • EXPL • TRAC • DE NATALE SANCTI LAURENTI.

LXX. Sermon 302, avec quelques variantes parfois intéressantes. Mais, après les derniers mots « Ubi est deus eorum ? », on discerne les traces de cinq ou six mots écrits en rouge, puis grattés ; vient ensuite une sorte de *Post tractatum*¹, inconnu jusqu'ici à tous les éditeurs :

Fratres, propter eos qui confugiunt ad munimentum matris ecclesiae, propter ipsum omnium commune refugium, nolite pigri

1. Cf. certains cas analogues signalés dans mes *Études*, t. I, p. 299 et 304.

et segnes esse frequentare matrem uestram et non recedere de ecclesia : sollicita est enim , ne quid indisciplinata multitudo audeat . Ceterum, quantum attinet ad illas potestates, quoniam et leges sunt in nomine Dei a christianis imperatoribus promulgatae, quae satis abundeque muniant ecclesiam , et ipsi tales uidentur , ut non audeant facere contra matrem suam, unde et apud homines culpentur , et apud Deum habeant iudicium , absit hoc ab eis ; nec credimus de illis , nec sic uidemus . Sed ne quid indisciplinata audeat multitudo , debetis frequentare matrem uestram : quia , sicut dixi , non unius aut duorum hominum hoc est , sed commune refugium . Et qui non habet causam , timeat ne habeat . Dico caritati uestrae : ad ecclesiam et iniqui fugiunt a facie iuste uiuentium , et iuste uiuentes fugiunt a facie in quorum, et aliquando ipsi iniqui fugiunt a facie iniquorum . Tria sunt genera fugientium . Boni a bonis non fugiunt , soli iusti iustos non fugiunt ; sed aut iniusti fugiunt iustos, aut iusti fugiunt iniustos , aut iniusti iniustos . Sed si uoluerimus discernere ut tollantur de ecclesia qui male faciunt , non erit ubi se abscondant qui bene faciunt : si uoluerimus permittere ut hinc tollantur nocentes , non erit quo fugiant innocentes . Melius est ergo ut et nocentes in ecclesia muniantur , quam innocentes de ecclesia rapiantur . Tenete ista : ut , sicut dixi , frequentia uestra , non saeuitia , timeatur . Amen .

Cette finale est incontestablement authentique, et l'on voit très bien comment elle se rattache au sermon de la Saint-Laurent. Dans celui-ci, Augustin avait protesté contre un acte de justice sommaire, exercé par la populace sur un malfaiteur. Une vive agitation régnait dans la ville : on pouvait craindre à tout instant de voir paraître à la porte de l'église, soit ceux qui voudraient y chercher asile, soit la force publique désireuse de les en déloger. L'évêque invite son peuple à venir nombreux, afin d'en imposer par sa présence, et de faire respecter intégralement ce droit d'asile, réclamé par le concile de Carthage de 399, et dont bien des gens compromis dans les révoltes ou autrement avaient depuis bénéficié¹. A son ordinaire, l'orateur ne se contente pas de viser le cas particulier dont il s'agit : il pose des principes généraux, dont la sagesse et la largeur pourraient servir de modèle à tous ceux qui ont mission de légiférer, surtout en matière ecclésiastique.

f. 131^v INCIP . TRAC . DE NATALE SANCTI LAURENTI . Agnos-
cit fides uestra granum . . . ad gloriam aeternitatis . amen .
EXPL : TRAC . DE NATAL . SANCTI LAURENTI . II .

1. Sur ce droit d'asile, spécialement en Afrique, voir Monceaux, *Hist. litt. de l'Afrique chrét.* IV, 368 et Hefele-Leclercq, *Hist. des conciles.* II, 121.

LXXI. Sermon 305, l'un de ceux que J. Sirmond a le premier publiés. Comme on voit, l'explicit diffère de celui du texte édité ; c'est que, après les derniers mots de celui-ci, *Christus teneatur*, notre manuscrit ajoute cette phrase, trop mal venue pour qu'on puisse sans preuves la considérer comme authentique :

His uocibus excellentissimi saluatoris, et gratia eius, et spiritu eius, et inspirato amore eius accensi sunt martyres tuba ueritatis, exarserunt flamma caritatis, uicerunt promissa uanitatis, perueniunt ad gloriam aeternitatis.

On signale un ms. cassinien qui contient pareillement cette phrase additionnelle, Migne 47, 1188 C.

f. 133 INCIPIT TRAC · DE NATAL · SANCTI CYPRIANI · I ·
Insignem martyrem Christi · per quem maxime istam rexit · · · sic laudatum esse gaudeamus · amen · EXPL · etc ·

LXXII. Sermon inédit et authentique, dont j'ai donné la primeur dans le *Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes* IV (1914), p. 17 sq. Son principal intérêt consiste dans la liste des traités de s. Cyprien par laquelle il se termine¹. Il date, selon toute probabilité, des premiers temps de l'épiscopat d'Augustin.

f. 134^v INCIP · TRAC · DE NATAL · SANCTI CYPRIANI · II ·
Sollemnitatem sanctam eius martyris hodie celebramus · · · dicamus omnes · Deo gratias · Conuersi ad Dominum · amen · EXPL · TRAC · DE NATAL · SANCTO CYPRIANO · II ·

LXXIII. Ce second discours est pareillement inédit, et pourtant sûrement authentique lui aussi. Une multitude de fidèles des deux sexes était venue assister à la fête ; on avait lu l'évangile de Jean 12, 25 et chanté le Ps. 125, *Euntes ibant et flebant*, etc. Ce sont ces textes que commente l'orateur, en y joignant vers la fin quelques beaux passages de la *Passio Cypriani*, comme dans le serm. 309, n. 5 sq. La finale de ce dernier offre aussi une grande ressemblance avec celle de notre inédit.

f. 136^v INCIPIT TRAC · DE NATAL · SANCTI CYPRIANI · III ·
Dominus et saluator noster Iesus Christus · in quo spes nobis est salutis aeternae · · · potens est dominus ab omni malo nos liberare · amen · EXPL · etc ·

LXXIV. Inédit, et d'Augustin. Notablement plus long que les deux précédents, il est surtout dirigé contre les Donatistes : car

1. Au cours de cette petite liste, l. 64, il y a un endroit peu satisfaisant, *et de mortalitate tractante*, et j'avais conjecturé qu'il fallait peut-être lire *eo d. m. t.* On rencontre dans notre manuscrit d'autres passages où le copiste a sûrement écrit *et* au lieu de *eo* : par exemple, fol. 6^v, *et pretio redemptus erat*, pour *eo pretio*.

on était alors au plus fort des beaux faits des Circoncellions. Le cri de ces furieux, *Deo laudes*, qui contrastait avec le *Deo gratias* de Cyprien, jetait partout la terreur parmi les catholiques. Le saint évêque s'efforce de les rassurer, sans cacher toutefois que sa propre vie est en danger, et que seules les prières des fidèles peuvent en obtenir la prolongation, si Dieu juge qu'elle leur soit encore nécessaire : la façon dont il s'exprime à ce sujet rappelle tout à fait le *Si adhuc populo tuo sum necessarius* de Martin de Tours. Tout au début, on rencontre une formule presque identique à l'un des versets du Quicumque : « Verbum Dei factum CARO NON CONVERSIONE IN CARNEM, SED ADSUMPTIONE carnis ». Il est aussi à remarquer que l'orateur cite ainsi Jean 15, 5 amalgamé avec le verset 1 : *Ego sum vitis, vos sarmenta, Pater meus agricola* ; particularité que l'on retrouve à plusieurs reprises dans les Enarrations sur les Psaumes (Enarr. 2 in Ps. 30, n. 4 ; Enarr. 3 in Psal. 32, n. 18 ; in Ps. 66, n. 1), au lieu que plus tard, dans le Tract. 81 in Ioh., n. 3, il dira *vos palmites*, sans ajouter *Pater meus agricola*. Somme toute, ce discours est à divers points de vue l'un des plus intéressants parmi nos inédits.

f. 140 INCIPIT TRAC · DE NATAL · SANCTI CYPRIANI · IIII ·
 Sancta sollempnitas beatissimi martyris · quae nos in nomine
 domini congregavit · · · aram fecimus Cyprianum · EXPL ·
 etc ·

LXXV. Le XIV^e des sermons édités par Denis. Migne 46, 862-866. J'ai déjà fait observer ailleurs que le nombre des discours que contient notre recueil pour la fête du grand martyr africain est précisément celui qu'indique Possidius dans son Catalogue ¹. Et c'est un fait assez singulier, qu'aucun d'eux n'ait été connu des Mauristes et des anciens éditeurs.

f. 142 INCIPIT TRAC · DE MARTA ET MARIA SIGNIFICANTIBUS
 DUAS VITAS · Sanctum euangelium cum legeretur · audiuius
 a femina religiosa · · · ideo non mergimur · quia crucis ligno
 portamur · amen · EXPL · TRAC · DE MARTHA ET MARIA SIGNI-
 FICANTES DUAS VITAS · I ·

LXXVI. C'est le sermon 104. Mais, ici encore, la pièce se termine autrement que dans le texte connu jusqu'à présent : tandis que celui-ci finit avec les mots *sed qui incrementum dat Deus*, notre manuscrit continue pendant trois pages entières. Or, ces pages

1. Mai, *Nova PP. Biblioth.* I, 131, note 5, prétend qu'il en indique cinq ; mais ce chiffre n'est donné que par un ms. du Vatican, en contradiction sur ce point avec tous les autres.

sont fort belles, et semblent bien d'Augustin ; de plus, elles se rattachent on ne peut mieux à ce qui précède, et je les ai cherchées vainement parmi les passages assez nombreux qui se rapportent au même sujet. Je croirais donc que c'est ici de nouveau l'un des cas où notre recueil nous permet de restituer dans leur intégrité certains discours très anciennement déjà mutilés par les copistes.

f. 145^v INCIPIT TRAC · DE PARTU SANCTAE MARIAE · I · Sunt quidam qui dicunt fieri non posse ut Christus de Maria · · · et culpam sanauit · et poenam curauit · amen · EXPL · etc ·

LXXVII. Simple fragment sans importance ; à comparer avec le sermon 76 de Mai, n. 3 et suiv.

f. 146 INCIPIT TRAC · DE NATAL · SANCTOR · SCILITANORUM IN BASILICA NOBARUM · Martyrum Christi uirorum et feminarum fortitudo Christus · · · omnia cooperantur in bonum · amen
EXPL · TRAC · DE NATAL · SANCTOR · SCILITANORUM · I ·

LXXVIII. Possidius marque dans son Catalogue, c. 9 : « Per natalem sanctorum martyrum Scillitanorum tractatus duo. » L'un d'eux a été publié par Michel Denis (Migne 46, 869-874) ; quant à l'autre, Denis lui-même a supposé que ce pouvait être le sermon 155 des Mauristes, prononcé en effet, d'après son titre, à Carthage, « dans la basilique des saints martyrs Scillitains. » Mais rien n'indique que ce sermon ait été prêché le jour même de leur fête, et tout le contenu suggère plutôt l'impression contraire. Je pense donc que le discours que voici est vraiment, comme l'insinue l'explicit, « le premier » des deux *tractatus* mentionnés par Possidius, le second étant celui qu'a publié Denis. Le nôtre est de beaucoup le plus long, et offre cette particularité importante, qu'il cite un passage des Actes de ces martyrs, dont les érudits des différents pays se sont tant occupés de nos jours. De ces Actes, nous possédons actuellement en latin trois types principaux ; or, contrairement à ce qu'on eût pu attendre, ceux qu'on avait lus dans la *basilica Nouarum* et que cite Augustin dans son sermon, ce sont ceux que les Bollandistes, dans leur *Bibliotheca hagiogr. latina*, relèguent au troisième rang (n. 7532 et sq.) : « Illo magisterio edocta fortissima femina : *Honorem*, inquit, *Caesari tamquam Caesari, timorem autem Deo.* »¹ Quant à l'endroit où fut prêché le sermon, il donne lieu, lui aussi, à une observation intéressante. Ce n'est pas la basilique même des martyrs Scillitains, peut-être trop éloignée ou de

1. Même citation dans le sermon *De tempore barbarico*, prêché à Carthage également, mais non par Augustin, Migne 40, 703.

trop modestes dimensions ¹, mais bien la basilique des *Nouae* ², la même où fut prêché le sermon 14, sur le Ps. 9, 14. Or, dans ce sermon 14, Augustin traite longuement de la richesse et de la pauvreté au point de vue chrétien, et commente en particulier l'évangile de Lazare et du mauvais riche. Chose curieuse, le même sujet, le même évangile, prennent toute la seconde moitié, et même davantage, de notre discours pour la fête des Scillitains. Comme celle-ci ne prêtait guère de soi à pareil développement, il est naturel, semble-t-il, d'en chercher l'explication dans la situation et le caractère de l'édifice sacré où furent prononcés les deux sermons. Peut-être cette *Basilica Nouarum* était-elle l'église d'un quartier habité par la classe aisée et la société élégante de Carthage ³.

f. 150 INCIPIT TRAC · DE NATAL · SANCTOR · PERPETUAE ET FELICITATE · I · Refulget et preminet inter comites martyres · · · omnium signata sollemnitas · amen · EXPL · TRAC · DE NATAL · SANCTOR · PERPETUA ET FELICITATE · I ·

1. On est réduit là-dessus à des suppositions, car elle n'a pas encore été jusqu'à ce jour identifiée.

2. Des *Nouae*, sous-entendu *areae*, par opposition aux *Areae maiores*, qui existaient dès le temps de s. Cyprien; mais quoique relativement « nouvelles », elles étaient déjà assez anciennes, puisque la *Basilica Nouarum* est mentionnée à l'époque de Dioclétien, en 303. Cf. J. Mesnage: *L'Afrique chrétienne* (Paris, 1912), p. 13. Cette basilique et celle de Fauste, toutes les deux « célèbres et de grandes dimensions », furent choisies par l'évêque de Carthage Deogratias pour abriter, en 455, les nombreux captifs amenés de Rome par Geiserich. Victor de Vite, *Hist. persecut. Wandal.* I, 25.

3. Il reste encore quelque chose à faire sur la désignation des endroits où furent prononcés les sermons de s. Augustin. Voici, par exemple, quelques additions à ce qu'on trouve à ce sujet dans l'édition bénédictine :

Serm. 30 « habitus in basilica Tricilarum die dominica » Migne 38, 187 note ; 47, 1162.

Serm. 82 « habitus mil. V » (= miliario quinto; faudrait-il lire « Mileui » ?) Ms. Wolfenb. 4152 (Weissenb. 68) : dans le Catalogue de Heinemann VIII, 297 sq., donné à tort comme de s. Cyprien.

Serm. 396 « habitus XV kal. maias in basilica Florentia apud Hipponem Diarrytum » (Byzerte) Migne 47, 1194.

Sermon aujourd'hui perdu, mais marqué dans l'*Indiculus* de Possidius c. 8, sur Rom. 11, 33 ; Ps. 59, 3 ; 118. 71 « habitus Tignicae » d'après le catalogue de Lorsch du X^e siècle, Becker, 37, 188. Thignica = Ain Tunga, dans l'Afrique proconsulaire. Ce détail intéressant n'est pas signalé dans la notice consacrée à cette localité par Mesnage, *L'Afrique chrétienne*, p. 162 sq.

Serm. 119 « habitus Carthagine in basilica Pauli regionis sextae. » Indication jusqu'ici inédite : je l'ai relevée dans le cod. Paris. lat. 13376, fol. 29^v. Il est fait mention de cette basilique dans le *Codex canonum ecclesiae Africanae* (Harduin I, 388).

Serm. 286 « habitus Argentarii ». Aussi relevé par moi dans le ms. Paris. lat. 3798, fol. 51^v. Ce sermon fut prononcé en la fête des martyrs de Milan, Gervais et Protas, dans une localité où s'élevait une *memoria* en leur honneur (n. 4) ; mais l'on ne savait pas jusqu'à présent quel était cet endroit, et je n'en trouve même aucun qui porte ce nom, dans les ouvrages relatifs à la géographie ancienne de l'Afrique.

LXXIX. Sermon 281 des Mauristes.

f. 150^v INCIP · DE NATAL · SANCTOR · PERPETUA ET FELICITATIS · II · Martyres sancti quorum hodie sollemnitas celebratur · inter quos Perpetua et Felicitas eminent · · · quibus iste nobis consecratus est dies pro tempore pauca suffecerint · amen · EXPL · TRAC · DE NATAL · SANCTORUM PERPETUAE ET FELICITA · II ·

LXXX. Le cas de ce sermon m'a causé d'abord un certain embarras. Dans l'ensemble, il est inédit, et pourrait, si l'on n'y regardait de près, passer pour augustinien. Cependant, après l'avoir lu en entier, on ne tarde pas à remarquer que la finale entière, depuis *Perpetua quippe et Felicitas nomina quidem duarum*, est identique au sermon 282 d'Augustin, n. 1. Cela, à vrai dire, ne prouverait pas grand'chose, ce sermon lui-même étant loin de présenter un aspect très satisfaisant ; il se pourrait tout aussi bien qu'un compilateur quelconque y eût fait entrer la conclusion de notre sermon. Mais il y a d'autres circonstances défavorables à celui-ci. Les pensées sont bien celles d'Augustin, mais le style semble trop inégal, trop affecté par endroits, pour qu'on ose sans hésitation l'attribuer au saint évêque. Le caractère des citations bibliques est également fait pour inspirer de la réserve. Par exemple, l'auteur du sermon cite et commente Mt. 24, 19 : *Vae praegnantibus et lactantibus in illis diebus*. Or, on voit qu'Augustin, après avoir lu *praegnantibus et mammantibus* (Enarr. in Ps. 39, n. 28), avait fini par adopter la leçon de la Vulgate, *praegnantibus et nutriendibus* (Epist. 199, n. 28, écrite vers 419), mais on n'a point encore signalé chez lui, que je sache, la leçon *et lactantibus*¹. Donc, aimant mieux, avec Michel Denis, retirer quelque chose à Augustin que de lui attribuer ce qui n'est point de lui², je me contenterai de donner ce discours en appendice : il en vaut la peine d'ailleurs, ne fût-ce que comme monument de la piété de l'ancienne Église d'Afrique envers les célèbres martyres de Thuburbo³.

f. 152^v INCIPIT TRAC · DE NATAL · SANCTOR · MARTYRUM · Memoriam martyrum celebramus · laudes ergo martyrum · · · festa martyrum celebrantes in sobrietate mentis ·

1. Il n'a recours à ce mot, dans le premier des deux endroits, que pour expliquer le sens du participe moins commun, *mammantibus*.

2. « Ego enim ei subtrahere mallet, quam supponere ». Note au serm. VII. Migne 46, 836 sq.

3. J'ai quelque idée que la pièce pourrait être du même auteur que le *De tempore barbarico*, Migne 40, 699-708. Là aussi l'on trouve, précisément au sujet des deux martyres : « Una earum erat praegnans, alia lactans » (col. 703, n. 6). D'autres passages donnent lieu à certains rapprochements non moins suggestifs.

non in ebrietate uentris · simul deo placentes · amen · EXPL ·
TRAC · DE NATAL · SANCTORUM MARTYRUM · I ·

LXXXI. Sermon 64, avec même exorde et mêmes variantes que dans le Supplément de Jérôme Vignier. Migne 38, 425, note I.

f. 153^v INCIPIT TRAC · DE NATAL · SANCTORUM MARTYRUM · II · Beatificamus martyres sanctos prae ceteris hominibus · · · sed maledictus omnis qui spem suam ponit in homine · amen · EXPL · TRAC · DE NATAL · SANCTOR · MARTYRUM · II ·

LXXXII. Très beau discours, dans lequel l'orateur commente assez longuement le verset du Ps. 145, 2 *Psallam Deo meo, quamdiu uiuo*. Vers le milieu, il cite une pensée de Cicéron, Pro Marcello, 9 : « Quid est enim hoc ipsum diu, in quo est aliquid extremum ? » La pièce est inédite : elle n'est pas, je pense, d'Augustin lui-même, mais sûrement du plus éloquent de ses disciples et imitateurs.

f. 156 INCIPIT TRAC · DE NATAL · SANCTORUM MARTYRUM · III · Dies sollemnis sanctorum martyrum debitus sermo · · · unum pretium datum est pro omnibus nobis · amen · EXPL · TRAC · DE NATAL · SANCTORUM MARTYRUM · III ·

LXXXIII. Sermon 325. La différence dans l'explicit vient de ce qu'ici on a substitué une autre finale aux derniers mots du texte authentique, qui auront paru trop particuliers à la circonstance pour pouvoir servir à l'usage commun.

f. 157 INCIPIT TRAC · DE ORDINATIONE EPISCOPI · I · Hodie caritati uestrae · ex quo nos deus dignatus est · · · numero possessore amplius dilatatur · amen · EXPL · TRAC · DE ORDINATIONE EPISCOPI · I ·

LXXXIV. Le plus important, sous tous les rapports, des discours que notre recueil ajoute à l'œuvre oratoire d'Augustin. Je l'ai publié pour la première fois dans la *Revue Bénédicte*, t. XXX (1913), p. 398-408, et j'ai montré qu'il avait été prononcé peu de temps après la Conférence de Carthage de juin 411, à laquelle il contient une référence expresse.

f. 163 INCIP · TRAC · DE CALENDIS IANUARIIS · I · Dies calendarum istarum · fr · dil · quas ianuarias · · · a domino praemia repensentur · Qaod ipse praestare, etc.

LXXXV. Sermon 129 de l'Appendice. Production de s. Césaire d'Arles, comme les trois autres pièces ci-dessus, fol. 16, 18 et 19^v.

f. 164^v INCIPIT TRAC . DE CONDENDO THESAURO . I . Omnis homo in tribulatione aliqua constitutus . . . qui dedit consilium corrigendi . Conuersi ad dominum . amen.

LXXXVI. Sermon 60, mais assez différent et plus court, à partir de l'endroit que les Mauristes marquent en marge « Caput VII ».

f. 167 INCIPIT TRAC . AD CONIUGATOS . I . Audite carissimi membra Christi . et matris catholicae filii . . .

LXXXVII. Sermon 392, mais dans l'état que décrivent en note les Mauristes, c'est-à-dire tel que le donnent plusieurs manuscrits fort anciens, tel aussi que l'a connu Florus ; il n'a point l'exorde adventice *De muliere curua*, lequel provient peut-être d'un sermon mentionné par Possidius, c. 9, et non encore retrouvé.

f. 169 INCIPIT TRAC . DE BONO CONIUGALI ET MALO CONCUB . I . Quando castitatis bonum . fratres carissimi . secundum quod et decet . . . praemium feliciter peruenire . Praestante domino etc . EXPL . TRAC . DE BONO CONIUGALI . ET DE VITANDIS CONCUBINIS . I .

LXXXVIII. Sermon 289 de l'Appendice. Encore une compilation homilétique de Césaire, mais celle-là relativement rare dans les anciens manuscrits.

f. 171^v INCIP . TRACTA . DE AVARITIA . Sermonis nostri propositio apostolica lectio . Nihil inquit intulimus in hunc mundum . . . a quo tua debita relaxari petisti . amen.

LXXXIX. Sermon 177 d'Augustin, probablement le même que Possidius, c. 9, mentionne sous ce titre *De auaritia*. On n'avait jusqu'ici comme témoins du texte qu'un manuscrit de la Grande-Chartreuse et quelques extraits cités par Bède le Vénérable. Vers la fin du n. 8, au lieu de *non in mendacissimo thesauro*, les Mauristes ont conjecturé que la vraie leçon était peut-être *in mendicissimo* : c'est précisément celle que donne notre manuscrit.

f. 176 INCIPIT TRAC . DE DIVITE ET PAUPERE LAZARO . I . Sancta lectio si in ista uita nos salubriter terreat . . . cum panem dabit . seipsum dabit . amen . EXPL . TRAC . DE DIVITE ET PAUPERE LAZARO . I .

XC. Sermon 13^e de Mai, *Noua Patr. Biblioth.* I, 24-26. Notre texte diffère par endroits, dans la finale surtout, de celui du Vatican. 5758 dont s'est servi l'éditeur italien ; il s'y trouve entre autres un passage textuellement copié du serm. 86, n. 2. Également propre à notre manuscrit est une citation de Jac. 2, 13 *superexultat autem*

misericordia iudicio (coit. *iudicium*), comme dans la lettre 167, n. 13 d'Augustin.

f. 178 INCIPIT TRAC · DE MULIERE SAMARITANA · Multa lecta sunt et magna et necessaria · · · salientis in uitam aeternam · amen · EXPL · etc.

XCI. Adaptation de la première partie du Tract. 15 in Ioh. Dans un de ses sermons sur l'amour des ennemis (Append. August. s. 274, n. 6), Césaire d'Arles utilise de la même façon, en le résumant, le Tract. 18 in Ioh.

f. 180 INCIPIT TRAC · DE MULIERE CANANEA · SECUNDUM MATHEUM · Mulier ista quae clamabat post dominum audistis quemadmodum quaesierit · petierit · pulsauerit · · · et ut fiat quod iubet · rogatur deus · et adiuuat deus · amen · EXPL · TRAC · DE MULIERE CANANEA · SECUNDUM MATH ·

XCII. Il existe déjà, sous le nom d'Augustin, au moins deux discours se rapportant au même passage de l'Évangile : le serm. 77 des Mauristes, et le serm. 4 de Mai. Celui que nous avons ici diffère de l'un et de l'autre, et a pourtant quelque chance d'être authentique. Suivant son habitude, le prédicateur énumère successivement les divers passages de l'Écriture qu'on venait de lire ou de chanter : Matth. 15, 21-28 ; le Psaume 56, *Miserere mei Deus, miserere mei, quoniam in te confisa est anima mea* ; l'Épître aux Romains 7. 14 sqq. C'est surtout sur cette dernière lecture qu'il insiste, montrant le besoin continuels que nous avons de la grâce pour demeurer dignes de la vocation chrétienne, parmi les tentations qui nous sollicitent de tous côtés.

f. 182 INCIPIT TRAC · DE VASTATIONE ROMAE · Intueamur primam lectionem sancti Danihelis prophetae · · · etiam exitum ut possitis sustinere · amen · EXPL · etc.

XCIII. Sermon d'Augustin, publié à part au tome VI de l'édition bénédictine (Migne 40, 716-724), sous le titre *De Urbis excidio sermo*.

f. 186^r INCIPIT TRAC · DE TEMPORE BARBARICO · Magna plaga uulneris magnum exigit remedium · · · et Arrianum prosternet rebaptizantem · amen · EXPL · TRAC · DE TEMPORE BARBARICO.

XCIV. Ce *tractatus* a été publié par Angelo Mai, *Noua PP. Biblioth.* I, 274-282. Mais là, quoique déjà de bonne longueur, il n'est pourtant pas entier ; après les mots *reportauit ad gregem*, notre manuscrit continue en ces termes :

· · · numerumque centenarium reddidit integrum · Non uacat numeri huius tam grande mysterium dici · Si quis cognoscere desiderat, quid in isto numero fuerit figuratum, centesimum in capite legat psalmum, in quo scriptum est : *Misericordiam et iudicium cantabo tibi, domine* · Iudicio enim illo occulto diuino dimissa est ouis errare ; misericordia currente pastoris eam ad gregem suis humeris dignatus est reportare · Iudicio diuino errare permittitur, misericordia ab errore reuocatur · Quod uero ouem istam Dominus humeris propriis inpositam baiolauit ad gregem, quantae misericordiae eius gratiae agenda sunt, qui tantum se ad nos humiliavit et inclinavit · Portat, et reficit : regit, et custodit · Nonne quando haec ouis, quae errauerat, illis humeris piissimi pastoris portabatur, uocem illam psalmi meditabatur, *Factus est dominus susceptor meus, et eduxit me in latitudinem ; liberauit me, quoniam uoluit me* ? Et nunc, domine bone, summe et optime pastor, ne pereat ouis, imple officium summi pastoris · Sequere leonem, qui rapuit ouem de grege : leo interficiatur, ouis eruatur · Nonne tu es Dauid noster, pastor ouium, rex noster, qui, ut pugnares cum Golia, hoc exemplum Sauli dedisti, quod et leonem et ursum propter ouem ablatam interemisti ? Et nunc, domine, Dauid noster, manu fortis, tot de tuo grege cottidie pereunt oues : quare tantum | f. 192^v | taces ? *Ne sileas neque milescaas, deus* · Quare taces ? *Inimici tui sonuerunt, et qui te oderunt leuauerunt caput* · Quare taces ? Inimici tui, qui te oderunt, ipsi te minorem dixerunt, ipsi membra tua rebaptizando humiliauerunt · Quare taces ? Ecce *super plebem tuam machinati sunt consilium* · *Dixerunt, Venite, exterminemus eos de gentibus* · Et dixerunt, et fecerunt : et adhuc taces · *Tacui, tacui*, clama, *sed non semper tacebo* · Ergo, domine Iesu Christe, Dauid noster, rex noster, accipe uasa tua bellica, et progredere, ut pugnes contra illum, qui obprobrium dicit aduersus exercitum dei uiui · Arrianus superbus quod obprobrium dicit aduersus exercitum dei uiui ? Minorem dicit esse filium dei uiui · Quid magnum, Arriane superbe ? Similitudinem geris illius Goliae · Et ille enim uidens Dauid uenientem ad se pro nihilo aestimauit, cum minorem credidit eum : erat enim iuuenis cum specie oculorum, tamquam similitudo illius speciosi forma prae filiis hominum · *Et pro nihilo*, ait scriptura, *aestimauit eum* : sicut tu minorem dicis filium Dei · Minor iste, lenis iste, non te in galea et lorica superabit, quia *infirmus mundi elegit deus, ut confundat fortia* ; nec te in clypeo et asta perimit, sed in uirga et lapide, quia, *quod infirmum est dei, fortius est quam homines* · Quinque sibi lapides lenes de torrente elegit : quinque libros per Moysen suo populo dedit · His quinque uoluminibus ueluti quinque lapidibus superatur omnis superbus ; in his inuenitur, quid sit Christus : quia ipse est *dei uirtus et dei sapientia* · Haec dei uirtus et dei sapientia, lapis angularis effectus, in fundibalo carnis collocatus, manu forti expres-

sus, et Platonem superavit docentem, et Ciceronem confudit tonantem, et Arrianum prosternet rebaptizantem · amen ·

La pièce ainsi restituée dans son intégrité n'est sûrement point d'Augustin, mais elle a pour auteur le même qui a composé les deux magnifiques sermons 119 et 120 de Mai, *De accedentibus ad gratiam*, qui le précèdent dans les manuscrits de Rome et de Milan; le même encore qui a prêché plusieurs discours non authentiques, mais pourtant très intéressants, des tomes VI et VIII d'Augustin. Parmi ceux-ci, il en est un qui est intitulé, lui aussi, *De tempore barbarico* (Migne 40, 699-708); qui renferme, tout comme le nôtre, et une véhémence tirade contre l'Arianisme triomphant, et la mention des martyres Perpétue et Félicité, et au moins un emprunt textuel à s. Augustin. Je consacre plus loin une note spéciale à ce personnage, qui mériterait d'être mieux connu qu'il ne l'a été jusqu'ici.

Un autre point important à noter, c'est que notre discours *De tempore barbarico* a été largement utilisé par s. Césaire dans le sermon 298 de l'Appendice, sermon que Baronius imagine être le tout dernier de ceux qu'avait prononcés Augustin, mais qui, en réalité, a dû être composé à l'occasion du siège d'Arles par les Francs et les Burgondes en l'année 508.

f. 192^v INCIPIT EPISTOLA DE PRESSURIS TEMPORALIBUS SERVORUM DEI · Domino dilectissimo et desiderantissimo fratri et consubdytero Victoriano Augustinus episcopus · Litterae tuae impleverunt grandi dolore · · ·

XCV. Lettre III d'Augustin (Migne 33, 422-427); finit avec le volume, fol. 194. Ce dernier feuillet a été suppléé plus tard, au xv^e siècle.

*
* *

Voici donc, en résumé, de quoi se compose notre recueil. En tout, 95 pièces — 96, si l'on compte celle qui a été transcrite une seconde fois, fol. 84^v — réparties de la façon suivante :

rente-sept pièces déjà connues et authentiques d'Augustin (2. 14-17. 27. 31. 32. 41. 42. 45. 48. 49. 53. 54. 56. 58-61. 63-65. 69. 71. 75. 79. 81. 87. 89. 93. 95.) dont plusieurs gagneraient à être collationnées sur notre texte, notamment celles dont on ne connaissait jusqu'à présent qu'un seul, ou même aucun manus-

... authentiques, mais ici interpolées, agencées ou raccour-

quinze non authentiques, mais attribuées déjà très anciennement à Augustin (1. 4. 5. 7-13. 29. 77. 85. 88. 94.) : parmi elles, cinq de s. Césaire d'Arles (11-13. 85. 88.) : une autre, publiée par Mai, mais d'une façon incomplète (94) ;

une trentaine de pièces authentiques d'Augustin, jusqu'ici inédites, en tout (21-25. 30. 33-37. 40. 44. 46. 47. 50-52. 55. 62. 67. 72-74. 78. 84. 92 ?) ou en partie (15. 66. 70. 76) : deux sont attestées antérieurement par Eugippius, Beda, Florus (22. 24) : deux complètent des fragments publiés par Mai (35. 40.) : deux autres contiennent des allusions historiques à certains événements auxquels a pris part l'évêque d'Hippone (51. 84.) ;

neuf pièces, enfin, entièrement nouvelles, qui, si elles ne sont pas d'Augustin, sont cependant anciennes, et intéressantes à différents points de vue (3. 6. 18. 19. 38. 39. 43. 80. 82).

En présence de ce résultat, et vu qu'aucun autre nom ne se lit dans tout le corps du volume, on peut affirmer sans hésiter que le titre qui figura primitivement en tête de notre recueil n'était pas celui qu'on a imaginé à l'époque moderne, mais bien, comme dans le manuscrit de Lorsch dont j'ai déjà eu l'occasion de parler plus haut (Becker 37, 188) :

TRACTATVS SANCTI AVGVSTINI EPISCOPI.

Où et quand cette importante collection est-elle été formée ?

La réponse à cette question n'est pas non plus difficile. Il n'y a qu'à se rappeler le cas de la collection, déjà anciennement connue, dite des *Quinquaginta Homiliae*¹ : elle présente à peu près les mêmes caractères que la nôtre. Elle aussi se compose, en partie, de discours authentiques de s. Augustin dans leur teneur primitive : en partie, d'autres discours ou fragments du même, arrangés, abrégés, interpolés : en partie aussi, de pièces attribuées indûment à s. Augustin, et dont l'auteur le plus souvent est s. Césaire d'Arles. Il n'a jamais été douteux, pour moi que la série entière ne provienne de son atelier : c'est évidemment là un de ces recueils qu'il décrivait ainsi lui-même, d'après l'un de ses biographes : « Ambrosii, Augustini seu parvitatibus meae aut quorumcumque doctorum catholicorum (uerba) a presbyteris et diaconibus quare non recitentur ? »²

Dans ce recueil des *Quinquaginta Homiliae*, la proportion des discours authentiques d'Augustin est plus considérable que dans la plupart des autres collections césariennes : elle en constitue la

1. Cf. Migne 38, 11-14 ; 39, 2432.

2. *Vita Caesarii*, éd. Krusch (Script. rer. merov. t. 3), p. 478, 12 sq.

moitié, ou même davantage. Plus tard, à mesure que l'évêque d'Arles aura connu davantage par expérience combien bas était le niveau intellectuel de la plupart de ses auditeurs, à mesure aussi qu'il aura plus conscience de son autorité, et que le mouvement d'opposition à la prédication par les prêtres et les diacres se sera peu à peu affaibli, il renoncera presque complètement à utiliser tels quels les sermons d'Augustin et des autres Pères, et n'hésitera pas à leur substituer ses propres productions, comme plus à la portée d'une population à demi barbare. A ce compte, la proportion des emprunts authentiques à s. Augustin, dans notre manuscrit de Wolfenbüttel, étant beaucoup plus forte encore que dans les *Quinquaginta Homiliae*, — 70 environ sur 95, — tandis que les pièces proprement césariennes n'apparaissent encore qu'au nombre de cinq, il serait logique de conclure que le recueil remonte vraisemblablement aux premiers temps de l'épiscopat de s. Césaire.

Par une autre voie, nous arrivons au même résultat. C'est, en effet, une chose fort remarquable que, pour finir, le compilateur ait fait choix de trois pièces se rapportant aux malheurs de la guerre, et plus particulièrement aux maux infligés à Rome, à Carthage, à l'empire entier, par les barbares. Si l'on joint à cela que la seconde de ces pièces a été utilisée par Césaire dans son sermon à propos du siège d'Arles de 508, on peut, ce me semble, en déduire avec grande probabilité que notre collection a été formée dans les mêmes circonstances.

Comme je l'insinuais naguère, ç'aura donc été l'un des innombrables services rendus par l'évêque d'Arles à la tradition chrétienne d'Occident, que de nous avoir sauvé et transmis ces restes vénérables de la prédication du grand Augustin, lesquels, sans lui, et sans le zèle pieux que mit plus tard à les transcrire le copiste anonyme de notre manuscrit, auraient été à tout jamais perdus pour la postérité.

*
* *

Encore un mot d'explication nécessaire, avant de finir. On se sera sans doute demandé comment je m'y prends pour affirmer avec tant d'assurance que telle pièce est ou n'est pas d'Augustin. Voici, en peu de mots, tout mon procédé ¹.

1. Naturellement, il y a des cas où l'authenticité s'impose d'emblée, à cause de certains détails historiques qui dénotent à l'évidence la personnalité d'Augustin : tel, le cas du sermon *In ordinatione episcopi* (pièce 84). Mais ils sont très rares, et ce n'est pas d'eux que j'entends parler ici. Pour certaines pièces, on l'a vu, j'ai même dû réserver à plus tard mon jugement définitif.

Je commence par lire la pièce très attentivement, ou, mieux encore, par la transcrire tout à l'aise, sans me presser : simple façon de faire connaissance, qui permet de voir aussitôt s'il y a lieu, en raison du style et des pensées, de songer à Augustin comme auteur probable.

Supposé que oui, il faut ensuite s'assurer s'il n'y a rien là qui soit vraiment indigne du grand homme ; en quoi néanmoins une extrême prudence est indispensable, tel trait qui nous choque à bon droit se retrouvant parfois jusque dans les œuvres certainement authentiques.

En général, le retour, à propos du même sujet, de certaines pensées familières à Augustin est plutôt un signe favorable d'authenticité, même si elles étaient exprimées presque dans les mêmes termes : les prédicateurs de tous les temps, voire les plus célèbres, ont été dans la nécessité de se répéter plus ou moins, surtout lorsque pendant de longues années ils ont pris la parole dans les mêmes occasions.

Le point important à éclaircir, c'est si l'on a affaire à Augustin en personne, ou à quelque imitateur plus ou moins habile. Pour cela, comme je l'ai dit ailleurs, il faut soigneusement rechercher si tout se tient, est d'un seul jet, ou si au contraire on n'a pas devant soi une sorte de rhapsodie, dont le compilateur se trahit, soit par un certain manque de suite, soit par des inégalités de style, soit enfin, ce qui doit être tenu pour décisif en l'espèce, par un ou plusieurs emprunts textuels et dûment constatés à s. Augustin.

Enfin, il faut aussi tenir compte des citations bibliques : leur caractère sera souvent la meilleure confirmation du jugement fondé sur la nature du contenu et du langage. Autant que j'ai pu voir, il est rare que les auteurs même Africains, même Carthaginois, s'accordent tout à fait avec l'évêque Hippone, dans l'emploi qu'ils font des anciennes versions latines de la Bible. Mais il faut aussi se rappeler qu'Augustin lui-même a usé d'éclectisme sous ce rapport, et surtout qu'il a fini par se rapprocher de plus en plus de la Vulgate hiéronymienne. Il ne faut pas non plus oublier que les éditions dont nous disposons à cette heure ne reproduisent pas toujours fidèlement le texte suivi par le s. Docteur, comme il est parfois aisé de s'en convaincre à la lecture du contexte. Une grande circonspection est donc ici encore de rigueur ; mais une fois la certitude acquise en cette matière, il est clair qu'il y a là un élément important pour trancher la question d'authenticité.

POUR UNE FUTURE ÉDITION
DES OPUSCULES DE S. QUODVULTDEUS
ÉVÊQUE DE CARTHAGE AU V^e SIÈCLE.

A LA demande d'un ami, je vais exposer brièvement un projet de travail que j'avais longtemps espéré pouvoir mettre un jour moi-même à exécution ; mais je vois qu'il me faudra y renoncer.

J'ai déjà parlé dans la *Rev. Bén.*, t. XIII (1896), p. 342, d'une douzaine de sermons faussement attribués à s. Augustin, qui tous cependant paraissaient bien appartenir à un même auteur, à quelque africain du V^e siècle.

Il y a d'abord quatre discours sur le Symbole :

I. SACRAMENTORUM RATIONEM SIVE TRANSACTAE NOCTIS. « De symbolo ad catechumenos I » Migne 40, 637-652.

Adressé aux néophytes déjà conçus par le signe de la croix, mais non encore régénérés par le baptême. L'évêque rappelle qu'ils ont déjà renoncé « diabolo, pompis et angelis eius », et leur explique longuement un Symbole qui se termine par « sanctam ecclesiam ». Au cours de cette explication, il prend vivement à partie les Ariens, et leur reproche surtout de pratiquer la rebaptisation. Outre les textes bibliques, qui sont parfois assez particuliers, on rencontre une citation de s. Cyprien, et divers traits qui font songer au fameux symbole d'Athanase, par exemple « Fides itaque catholica haec est ... » (col. 643 B). La pièce est aussi très intéressante au point de vue liturgique, à cause de la description qu'elle renferme des rites qui accompagnaient les débuts de l'initiation baptismale. Dès le milieu du V^e siècle, l'auteur africain du *De promissionibus et praedictionibus Dei*, connu par Cassiodore sous le nom de s. Prosper, a imité le passage de ce discours qui a trait aux spectacles profanes (Cf. Migne 40, 638 sq. et 51, 855 sq.)

II. SACRAMENTUM SYMBOLI QUOD ACCEPISTIS. « De symbolo ad catechumenos II » Ibid. 651-660.

Mêmes particularités que ci-dessus, relativement au Symbole et à la Renonciation au démon. Comme dans le premier discours, également, l'auteur insiste d'une façon touchante sur l'amour que nous devons à l'Église notre mère, l'épouse du Christ, et répond à

une objection des païens qui reviendra dans le premier des trois sermons de Mai, n. 9.

III. DUM PER SACRATISSIMUM CRUCIS SIGNUM. « De symbolo ad catechumenos III » Ibid. 659-668.

Ici encore, la sainte Église, épouse et reine, est la « conclusio sacramenti », c'est-à-dire du Symbole ; et, avec cette Église, le souvenir de la Vierge Marie est constamment présent à la pensée du prédicateur. L'initiation des compétents est de nouveau décrite, et de nouveau présentée comme une « conception ». Au point de vue philologique, on retrouve ici nombre d'expressions des sermons précédents, entre autres l'exclamation « O monde immonde » pour laquelle l'auteur avait un faible. Une partie de ce sermon se lit au Bréviaire Romain sous le nom d'Augustin, la veille de la Pentecôte.

IV. INTER PRESSURAS ATQUE ANGUSTIAS PRAESENTIS TEMPORIS. « Contra Iudaeos, Paganos et Arianos, de symbolo » Migne 42, 1117-1130.

Même Symbole et même formule de Renonciation, le premier désigné sous le nom de « sacramentum » : même description des « opera transactae noctis », même insistance sur l'*ecclesia sponsa*, et reproche fait aux Ariens de rebaptiser. Apostrophe à l'hérésie, comme dans le sermon 120 de Mai, n. 13 : « Non enim seruasti uni uiro fidem, quae catholicam non tenes unitatem. » Parmi les textes allégués contre elle, revient invariablement le « Philippe, qui me uidit, uidit et Patrem. » Mais, cette fois, l'orateur va jusqu'à citer Virgile et les fameux vers Sibyllins acrostiches sur « Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur. » Toute la seconde partie, depuis *Vos, inquam, conuenio, o Iudaei*, est entrée par l'homélaire dans la liturgie médiévale du temps de l'Avent, et en formait même l'un des traits les plus saisissants : car, arrivé aux vers *Iudicii signum tellus sudore madescet*, la récitation du lecteur s'interrompait, pour faire place à une mélodie d'un caractère exceptionnel que nous ont conservée d'assez nombreux manuscrits.

Après ces quatre discours sur le Symbole, nous en avons cinq autres qui ont trait à la préparation prochaine des néophytes au baptême.

V. OMNIS QUI BAPTISMUM CHRISTI DESIDERAT. « De cantico nouo » Migne 40, 677-686.

Aux catéchumènes qui « ont donné leurs noms à inscrire. » Toujours les mêmes ennemis, apostrophés avec la même véhémence.

mence, les Manichéens notamment et les Ariens ; comme dans la pièce précédente, l'église de ces derniers n'est qu'une « spelunca latronum ». A l'adresse des autres, l'orateur lance cette phrase « Erras tu nimis, falsitas ; in omnibus te superat ueritas », qui reparait à peine modifiée dans le sermon antérieur : « Frustra in malo uigilas, falsitas ; non a te sicut decet inquiritur ueritas. »

VI. CAELESTI GRATIAE ET SPIRITALI PLUVIAE. « De ultima quarta feria » Ibid. 685-694.

Pour le mercredi qui précédait immédiatement le baptême de Pâques. Traits intéressants sur le signe de la Croix, la pratique de la communion quotidienne, l'*Amen* qu'on répond en recevant le Sang du Christ. Amour intense inculqué envers l'Église catholique, et recommandation d'éviter les pièges des ennemis contre lesquels elle a à lutter en Afrique, les Manichéens, les Pélagiens, les Ariens, ces derniers surtout, partisans de la rebaptisation. Allusions, comme dans presque chacun de ces sermons, aux douloureuses épreuves de l'heure présente. En terminant, tout comme dans le discours précédent, demande de prières aux néophytes, lorsqu'ils seront dans la piscine sacrée : « in illo sancto fonte adiuuetis nos orationibus uestris ... in illo sacratissimo fonte pro nobis orate. »

VII. QUONIAM IN PROXIMO EST DIES REDEMPTIONIS VESTRAE. « De cataclysmo » Ibid. 693-700.

Encore à l'approche du baptême. Cyprien est cité, et Augustin par endroits textuellement copié. Déjà les Donatistes sont vaincus, ainsi que les Manichéens, les Pélagiens ; mais l'Arianisme, qu'on avait cru mort, relève la tête, et menace de nouveau l'Église. Mention de la communion quotidienne, comme dans le sermon précédent : « carnes eius cotidie manducabis ... Agnum quem cotidie comedimus. »

VIII. DOMINO DEO NOSTRO INPENDENDA SUNT MUNERA. « De accedentibus ad gratiam I » A. Mai, *Noua Patr. Bibliotheca* I, 251-264.

Dès le n. 1, la mention accoutumée des « sacramenta transactae noctis » et de « l'inscription des noms » des aspirants au baptême ; puis explication des formules de la Renonciation et du Symbole. La première consiste à « renuntiare pompis diaboli et angelis eius » n. 3-4 ; pourquoi chacun répond *Renuntio*, et non tous en commun *Renuntiamus* n. 2. L'exposé du Symbole est, comme d'habitude, dirigé contre les Païens, les Juifs, les Manichéens, les Sabelliens et

les Ariens, les mêmes que dans le *Contra quinque haereses* dont je parlerai tout à l'heure. Il ramène et le « Philippe, qui uidit me, uidit et Patrem », et de beaux développements sur la Vierge Mère et l'Église, épouse du Christ. Quoique le sermon soit déjà d'une longueur inusitée, l'orateur s'excuse de n'en point dire davantage cette fois-ci, et s'engage à donner la suite prochainement.

IX. SCIO QUID ADIUVANTE DOMINO PROMISERIM CARITATI VESTRAE. « De accedentibus ad gratiam II » Ibid. 264-274.

Le pontife, comme on voit, remplit sa promesse, et continue à parler du Symbole, en particulier de l'article relatif à la Passion. Mais il ne peut s'empêcher de faire de nouveau allusion à la captivité qui menace son peuple ; sa seule consolation est de se sentir étroitement uni à la grande Église catholique. Il lui applique le Psaume de la captivité, *Super flumina Babylonis* ; l'hérésie arienne est la *filia Babylonis misera*, qui insulte aux gémisséments des exilés, et veut leur faire prendre « le poison de la rebaptisation ». Ici encore, n. 1, revient le mauvais jeu de mots : « laetitia huius mundi gaudium est cordis inmundi ». Mais il y a aussi de fort beaux passages, entre autres cette sentence que Léon XIII a citée dans une de ses encycliques, comme l'un des plus magnifiques témoignages en faveur de la primauté doctrinale de Rome : « Non crederis ueram fidem tenere Catholicae, quae fidem non doces esse seruandam Romanam » n. 13.

En dernier lieu, nous avons trois autres pièces qui ne se rattachent, directement du moins, ni au Baptême ni au Symbole.

X. DEBITOR SUM, FATEOR, NON NECESSITATE COGENTE. « Aduersus quinque haereses » Migne 42, 1101-1116.

Ces « cinq hérésies » sont, je l'ai dit, exactement les mêmes que dans le serm. 119 de Mai. Et le style, les pensées favorites, sont aussi identiques : la rebaptisation est réprouvée. A côté du texte johannique de la réponse à Philippe et d'emprunts textuels à s. Augustin, on rencontre des citations de Cicéron et de l'Énéide, de la Sibylle et du *Λόγος τέλειος* de « Hermes, qui latine Mercurius dicitur ». Dans le ms. 29 de Saint-Mihiel, IX^e siècle, cette pièce est intitulée *Epistola beati Athanasii episcopi*, encore qu'elle ne soit ni une lettre, ni un Traité, mais un véritable sermon, comme les précédents.

XI. ADMONET NOS DOMINUS DEUS NOSTER, NON DEBERE. « De tempore barbarico I » Migne 40, 699-708.

Prononcé peu de jours après la fête des saintes Perpétue et Félicité. La province est à l'extrémité, le barbare menace la ville, et l'on y court en foule tous les jours au spectacle ! Les ennemis de la religion en profitent pour accuser les « tempora christiana ». D'autre part, les hérétiques, les Pélagiens, les Ariens rebaptisants surtout, constituent pour les fidèles un danger incessant. Ici encore, mention de la communion quotidienne : « ad mensam eius cotidie accedentes » n. 8. En fait de citations, il faut noter (n. 5) celle de la Passion des martyrs Scillitains, *BHL* n. 7532 sq. Ça et là, imitations d'Augustin qui vont jusqu'au plagiat.

XII. MAGNA PLAGA, VULNUS MAGNUM. « De tempore barbarico II » Mai, *Nova Patr. Biblioth.* I, 274-282.

Ce dernier discours est une sorte de continuation du précédent, mais la situation est autrement grave : le grand coup a été frappé, la ville est prise, et l'orateur, comme un autre Jérémie, décrit les horreurs dont il est chaque jour témoin. A ses lugubres accents viennent une fois de plus se mêler, et la mention des martyres Perpétue et Félicité, et une véhémence sortie contre l'Arianisme, et aussi des passages copiés de s. Augustin. Un détail historique surtout est intéressant. Au commencement du n. 4, en réponse à ceux qui voulaient rendre le christianisme responsable des maux déchainés sur l'Afrique romaine, il rappelle l'exemple contemporain d'un prince que son zèle pour l'idolâtrie n'a pas préservé de la défaite et d'une mutilation infamante :

· · · praesens uos tempus edoceat · Quoniam sacrificantem iuuenem, fortem in regno, constabilitum iure, a militibus ordinatum, illi dii, quibus sacrificauit, eum tueri minime potuerunt ; ipsamque manum prius amisit, quae post Christi corpus aram diabolo consecrauit.

Mai a déclaré qu'il s'agissait là « sans aucun doute » du roi des Goths, Rhadagaise, qui périt en 406 ; le sermon, en conséquence, serait postérieur à cette année, mais antérieur à 410, date de la prise de Rome par Alaric. C'est évidemment une erreur. Le personnage visé est l'empereur Attale, qu'Honorius en 416 relégua aux îles de Lipari, après lui avoir fait couper deux doigts : cf. dans l'Encyclopédie de Pauly-Wissowa t. II, 2176-79, la notice rédigée par O. Seeck.

Comme je l'ai marqué ailleurs, la pièce publiée par Mai doit-être complétée à l'aide de la finale jusqu'ici inédite qu'a conservée le ms. 4096 de Wolfenbüttel, f. 192.

Et je ne dis pas qu'une étude ultérieure et plus approfondie de

quelques-unes des pièces de ce même manuscrit, qu'à première vue on serait tenté d'attribuer à Augustin, ne démontrera pas qu'en réalité elles sont du même auteur que les douze sermons ci-dessus. Je signalerai dès maintenant, comme pouvant rentrer dans cette catégorie : 1° le sermon XIX, sur l'Oraison dominicale, *Videmus, dilectissimi, uestram sanctam deuotionem* ; 2° le sermon XLIII, pour le mercredi de Pâques, *Resurrectionem suam dominus Christus certam et ueram* ; 3° le sermon LXXX, pour la fête des saintes Perpétue et Félicité, *Martyres sancti, quorum hodie sollemnitas* ; 4° peut-être aussi le sermon VI, sur les Innocents, *Aduenit ecce dies qua sacramentum christianae natiuitatis*, mais pour ce dernier je ne suis pas encore parvenu à me faire une conviction. Le sermon *Ascensionem Domini hodie celebramus*, édité dans la R. B. XXIX (1912), p. 253-256, devrait être de nouveau étudié à ce point de vue : il a avec notre série plus d'un trait en commun ¹.

*
* * *

Il resterait à identifier, s'il se peut, l'auteur de cet ensemble de discours. Je me bornerai à grouper sommairement les indications qui mettront sur la voie de la solution.

D'abord, il est clair que l'auteur est un évêque africain, postérieur à s. Augustin. Mais quel est cet évêque ? Là-dessus, je conseillerais de lire Tillemont *H. E.* XIII, 934-939 ; XVI, 497. 702, ainsi que la notice consacrée à Capreolus, dans le *Diction. of christ. biography* I, 400 sq. Ce Tillemont si pénétrant a entrevu, comme déjà Usher avant lui, le lien de ressemblance qui existait entre plusieurs des discours énumérés ci-dessus, et exprimé l'avis qu'ils avaient été prononcés vers 435, dans une des trois seules cités africaines qui n'avaient pas encore été prises par les Vandales, à savoir, Carthage, Hippone et Cirtha. Tout fait plutôt songer à Carthage, la mention des spectacles quotidiens, des Actes et de la fête des martyrs les plus vénérés dans cette ville, etc. Seulement, Tillemont hésitait entre les deux évêques, Capreolus, qui écrivit en 431 une lettre célèbre au concile oecuménique d'Ephèse, et Quodvultdeus, qui

1. Au moment où je corrige ces épreuves, je m'aperçois qu'il faut joindre aux pièces précédentes deux autres des sermons édités par Mai : {le XCV°, *Hodierna lectio sancti euangelii*, et le CXXVI°, long et magnifique discours qui commence par *Istam sancti euangelii lectionem*, et que l'éditeur ne peut s'empêcher de trouver d'une beauté presque divine. Il est probable que l'avenir réserve encore plus d'une restitution de ce genre. Par exemple, à l'instant même, je viens de faire coup sur coup nombre de constatations qui soulèvent un nouveau et important problème : le Pseudo-Prosper, *De promissionibus et praedictionibus Dei*, ne serait-il pas identique à l'auteur de nos sermons ?

fut témoin de la prise de Carthage par Geiserich en 439. Comme aucune des pièces connues de son temps ne donnait lieu de supposer que la ville fût déjà prise, il inclinait plutôt en faveur du premier. Mais le second sermon *De tempore barbarico*, publié depuis par Mai, me paraît trancher la question dans le sens contraire : la description émouvante, tracée au n. 5, ne peut convenir qu'à une cité tombée aux mains de l'ennemi ; plusieurs autres traits, dans la suite du discours, confirment cette impression.

Alors, il faudrait tâcher de se rendre compte si le primat africain de 439 est le même personnage que le diacre de Carthage qui, en 427, écrivit deux lettres à s. Augustin, pour le presser de rédiger un traité sur les Hérésies ; désir auquel le saint évêque déféra au cours de l'année suivante, 428. Personnellement, je suis porté à croire que c'est le même : outre la coutume, générale encore à cette époque, de passer du diaconat à l'épiscopat, les deux lettres de Quodvultdeus me paraissent bien provenir du même auteur que les sermons. De part et d'autre, la note caractéristique est celle-ci : un génie naturel peu ordinaire, mais un manque relatif de culture qui l'empêche de donner tout ce dont il serait capable.

Malgré cela, si l'esquisse que je viens de tracer est exacte, au moins dans les grandes lignes, et si quelqu'un nous donne un jour l'édition princeps des « Lettres et sermons de l'évêque Quodvultdeus », le résultat, je pense, sera digne de l'effort. On se trouvera en présence de l'ami et du meilleur imitateur d'Augustin, imitateur tel, qu'il est par endroits difficile à distinguer de son modèle, atteignant, lui aussi à ses heures, au sublime. A d'autres moments, il est vrai, il laisse voir les lacunes de sa formation littéraire ; mais presque partout il se montre, comme dit Érasme, « érudit, esprit fin, abondant », presque partout il sème des sentences d'une rare beauté, fournit matière à une foule d'observations plus curieuses les unes que les autres, notamment au point de vue de l'histoire du culte chrétien et de la Bible africaine. Puis, surtout, il avait une âme pleine de tendresse et de chaleur, non seulement vis-à-vis de son troupeau, mais de l'Église catholique tout entière : les accents qu'elle évoque en lui n'ont peut-être jamais été égalés que par les Augustin et les Bossuet. Enfin, il fut en quelque sorte le dernier évêque romain de Carthage : la remise en lumière, à notre époque, de sa personnalité et de ses œuvres sera une véritable jouissance pour tous les amis de l'ancienne littérature chrétienne.

UNE VERSION LATINE INÉDITE DE LA VIE DE SAINT ANTOINE.

S'IL est vrai que la célèbre *Vita Antonii* rédigée par Évagrius d'Antioche permet enfin de régler la question de l'Ambrosiaster¹, la circonstance n'est peut-être pas mauvaise pour faire connaître une autre traduction latine de la vie de saint Antoine qui paraît bien être restée inconnue jusqu'à présent. Vu la longueur de l'écrit, il suffira, je pense, pour donner une idée de cette version, d'en publier les premiers et les derniers paragraphes². Par ces extraits, chacun pourra se rendre compte, s'il lui plaît, de l'originalité et des mérites du travail d'Évagrius.

On sait en tout cas quel succès il a obtenu. Les admirables catalogues établis par les soins des Bollandistes indiquent, si je ne me trompe, cent-quinze recueils — légendiers ou collections ascétiques³ — dans lesquels la rédaction du prêtre syrien se trouve transcrite⁴; et sans doute, il faudrait au moins doubler ce chiffre, pour avoir la somme totale des copies encore existantes et partout

1. Cf. *Revue Benedictine*, janvier 1914, p. 1 ss.: *Qui est l'Ambrosiaster? Solution nouvelle*. L'argument déconcerte tout d'abord et l'on s'effraie de l'hypothèse qu'il engage; puis sa force agit peu à peu et détermine enfin la conviction. D. MORIN nous déclare qu'il y a désormais pour lui évidence. Tout observateur non prévenu accordera du moins que la probabilité est aussi grande qu'elle peut être en pareil cas. Mais, si toute l'affaire mérite d'être prise au sérieux, elle ne laisse pas d'avoir un côté divertissant. Comment le Dr HARNACK va-t-il pouvoir concilier les sentiments d'admiration que lui inspire l'Ambrosiaster avec le dégoût qu'il ressent devant la Vie de saint Antoine? Il n'y a pas longtemps en effet qu'il éprouvait le besoin d'employer des gros mots pour qualifier l'opuscule de saint Athanase; cf. *Das Leben Cyprians von Pontius*, 1913, p. 81, n. 2. Ces paroles peu mesurées atteignent évidemment Évagrius — et l'Ambrosiaster. La conclusion sera sans doute que ces anciens étaient des hommes bien complexes, fort éloignés de la simplicité évangélique (entendez de l'évangélisme protestant).

2. Cf. *P. G.*, t. XXVI, col. 837-842 (Prooemium, n. 1 et 2), 969-976 (n. 91-94).

3. Les légendiers à la date du 17 janvier, les collections des *Vitae patrum* soit en première place, soit à la suite de la vie de saint Paul de Thèbes ou dans un contexte semblable. Il y a aussi quelquefois une tradition indépendante, comme dans le manuscrit de Karlsruhe, *Aug.* 215, du commencement du IX^e siècle. Mais il est naturel de supposer que les *Vitae Patrum* représentent la tradition authentique.

4. Ces manuscrits appartiennent aux bibliothèques suivantes: Bollandistes (1 ms.), Bruxelles (8), Chartres (3), Douai (3), Liège (2), Le Mans (2), Milan Ambrosiana (5), Mons (2), Namur (3), Naples (7), Paris Bibl. Nationale (24), Rome (40, dont 25 au Vatican), Rouen (9), Turin (3), Wurzburg (3). Chose curieuse, les exemplaires anciens sont relativement peu nombreux: sept seulement antérieurs au XI^e siècle (Bruxelles 8216-18 de l'année 819, Chartres 16 fin du VIII^e s. et 118 IX^e s., Paris 5342 X^e s., Sessoriana 41 X^e s., Vatican 1188 X^e s., Rouen U. 28 IX^e s.); auxquels on joindra le manuscrit de Karlsruhe déjà nommé et le légendier de Salzbourg (Wien, *Palat.* 420) VIII^e/IX^e siècle.

répandues. La vieille *vita* que je voudrais signaler se lit, au contraire, dans un seul manuscrit : le *Basilicanus A 2*, X^e/XI^e siècle, fol. 69-72, 57-64, 97-111. C'est un grand légendier pour les premiers mois de l'année, — et d'ailleurs le plus ancien légendier qui soit maintenant dans l'Archive de Saint-Pierre ¹, — aussi remarquable par la perfection de l'écriture que par les fautes de toute nature dont son texte est rempli. Il contient d'autres pièces hagiographiques peu communes ² et doit avoir été compilé en grande partie au moyen de collections vétustes et difficiles à lire qu'on désirait renouveler. Je renvoie pour le reste à la description irréprochable qu'a faite de ce volume le regretté P. A. Poncelet ³.

Le titre de la *vita* est déjà anormal. Elle est proposée au lecteur en ces termes : *edita a sancto Hieronimo presbitero*. Aucun des exemplaires catalogués de la version d'Évagrius n'offre rien de semblable. Le renseignement, il va sans dire, est dénué de valeur ⁴, et seul un ignorant a pu lui faire accueil ; je le crois néanmoins ancien. Le copiste du manuscrit de Saint-Pierre ne l'a pas inventé ; il le tenait de sa tradition, et celle-ci était déjà constituée avant le modèle qu'il avait sous les yeux. Voici en effet un autre détail curieux. On trouve au terme de la nouvelle traduction, rattaché aux dernières réflexions de saint Athanase comme s'il en était la suite naturelle, l'épilogue même d'Évagrius. L'un des premiers

1. Cf. A. PONCELET, *Analecta Bollundiana*, 1910, XXIX, p. 13 sq., n. 2 (sur les « légendiers » et les « lectionnaires » de Saint-Pierre). L'Archive renferme deux autres grands légendiers, composés au XI^e siècle : A 4 pour les mois de juillet, d'août et de septembre, A 5 pour les trois derniers mois de l'année ; cf. le catalogue indiqué ci-dessous (n. 3), p. 10 ss., et 15 ss.

2. La plus intéressante présentement est une autre *Vita sancti Antonii* pour la fête du 17 janvier (fol. 79^v-80^v, 65-69), qui venait en premier lieu avant le désordre introduit par les relieurs ; elle commence ainsi : *Beatus Antonius abbas cum esset in civitate Patras...*, et paraît dépendre de la vie de saint Paul : « *narratio fabulis plena* » note le P. PONCELET (*Catalogus codicum hagiographicorum latinorum Bibliothecae Vaticanae*, 1910, p. 11). C'est encore un morceau propre à l'usage romain ; il ne reparait ailleurs que dans un légendier de San-Gregorio (*Vaticanus* 1189, du X^e/XI^e siècle, sous le titre : *Acta b. Antonii et Pauli heremitae collecta de vitis patrum*), en outre sous forme d'épitomé dans une demi-douzaine de lectionnaires romains du bas moyen âge, dont quatre manuscrits de Saint-Pierre (A 3 XIII^e s., A 7 XIII^e/XIV^e s., A 9 de l'année 1339, A 8 XV^e s.).

3. *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum Bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanarum*, 1909, p. 1-6. — Je dois des remerciements à Don Michele Cerrati et à M. l'abbé Eugène Tisserant, *scrittori* de la Vaticana, qui ont bien voulu l'un me donner quelques renseignements concernant le texte du manuscrit, l'autre me procurer des photographies.

4. On peut imaginer ou bien que le titre primitif se réduisait aux premiers mots : *incipit vita sancti Antonii monachi*, ou bien qu'il portait *Athanasio episcopo* au lieu de *Hieronimo presbitero* ; insérée ensuite dans une collection de *Vitae Patrum* au milieu des vies de saint Paul, de saint Hilarion et de Malchus, la vie de saint Antoine sera passée du même coup sous le patronage de saint Jérôme.

scribes a donc eu entre les mains un exemplaire du texte d'Évagrius ; et s'il n'a pas vu d'avantage à substituer la traduction de ce dernier à la grossière ébauche qu'il avait à reproduire, s'il n'a pas même songé à modifier le titre particulier qui lui était livré, il a cependant jugé de bonne prise et les humbles excuses de l'écrivain et la doxologie solennelle qui couronnait le tout ¹. Quant au copiste de la fin du X^e siècle, il n'a pas soupçonné l'interpolation, et son prédécesseur immédiat, apparemment, n'a pas eu plus de clairvoyance : le début de l'épilogue, tel que le rapporte le légendier, n'est marqué par aucun signe extérieur ² ; nous en sommes encore au temps où les copistes ignoraient les ressources de la ponctuation.

Au surplus, le texte qu'on nous fait lire est très fautif, l'épilogue comme tout le récit ; et c'est une nouvelle preuve que nous avons devant nous l'aboutissement d'une longue histoire, la somme des torts, graves et moindres, qu'une lignée de moines ou de clercs peu instruits et peu attentifs est capable de faire à un ouvrage littéraire. L'exemple est fort instructif, du point de vue de la philologie ; car la restitution est presque toujours certaine, ou du moins la faute évidente, grâce aux moyens de contrôle que fournit constamment l'original grec. J'oserais même dire que la leçon est trop forte, et qu'il serait fâcheux de lui attribuer une portée générale. L'on n'oserait plus lire une page de latin, si l'on devait supposer que tous les textes que le moyen âge nous a transmis ont été défigurés de cette façon ; ou bien, l'on serait tenté de recommencer

1. Le cas n'est pas différent, si l'on préfère supposer que l'épilogue d'Évagrius est entré par la marge dans le manuscrit de la vie de saint Antoine.

2. Voici ce qu'on lit *fol.* 111 v^o, l. 14-19 de la deuxième colonne :

expellunt eos quasi corrup
tores hominum *probati sint*
tamen prudentes qui lege
re uoluerint hanc scripturam
ut dent ueniam . si grecis ser
monibus uim exprimere
(etc.)

Hominum à la 2^e ligne (15^e) est le terme même de la traduction de la *rita* et devrait n'être suivi que d'une courte doxologie (voir ci-dessous l. 78 du deuxième morceau). Les mots imprimés en italique correspondent au début de l'épilogue d'Évagrius ; je dis : correspondent, parce que l'épilogue commence ainsi en réalité : *Itaque prudentes qui legere uoluerint hanc scripturam obsecramus ut dent ueniam*... Il y a donc eu un petit arrangement, d'ailleurs assez habile, dans l'un des ancêtres du manuscrit de Saint-Pierre, arrangement nécessité, comme on voit, par l'omission du verbe *obsecramus*. Mais ce que je veux faire remarquer, c'est dans ce passage la fidélité du dernier copiste à sa tradition, et aussi que cette fidélité implique celle du copiste précédent. Ni l'un ni l'autre ne s'est aperçu de l'amalgame de la traduction et de l'épilogue ; autrement, ils auraient ponctué après *hominum* et pourvu *probati* d'une grande initiale.

les exploits critiques de cette école néfaste qui s'autorisait de la logique pour ignorer les réalités de l'histoire et recourir aux plus folles conjectures.

Dans la circonstance, nous aurions probablement un texte normal, c'est-à-dire médiocrement gâté, si le dernier transcritteur n'avait été, comme il paraît, un ouvrier si négligent, seulement préoccupé de l'effet calligraphique. On remarquera qu'il a péché surtout par omission, et que sans le secours du grec nous serions parfois embarrassés pour retrouver la suite du discours. Il connaît d'ailleurs tous les genres de fautes, et force est de corriger sa copie, quelque répugnance qu'on éprouve pour ce jeu. Cependant maints détails, particulièrement en matière d'orthographe, doivent provenir de la tradition primitive. Il est notable aussi que les phrases soient habituellement si mal coupées, au rebours du sens obvie, et les mots souvent point séparés les uns des autres. Ceci ramène à un modèle dont l'écriture était continue; l'on ne saurait dire, pourtant, si tel était encore le manuscrit employé pour composer le légendier de Saint-Pierre.

La petite édition que je propose est presque exclusivement philologique. Les seuls faits d'ordre littéraire ont été retenus qui pouvaient servir à l'intelligence du texte. Une comparaison minutieuse soit avec le grec soit avec la rédaction d'Évagrius eût nécessité un « apparatus » démesuré. Je laisse cela à l'éditeur des œuvres de saint Athanase — si toutefois il daigne prendre garde à ce qui se fait de ce côté-ci du Rhin ¹. Voici seulement, à titre d'exemple, la première phrase de la Vie de Saint Antoine; je dispose en colonnes parallèles le texte grec, la traduction moderne des Bénédictins (B), celle d'Évagrius (E), et la version inédite (X) :

	B	E	X
Ἐναστήσασθε πρὸς τοὺς ἐν Αἰγύπτῳ μοναχοὺς, ἧτοι παρισυνάχθητε, ἢ καὶ ὑπερβάλλεσθαι τούτους ἀρετὴν ὁμῶν ἀσκήσει.	Bonum cum Aegyptiis monachis in- iistis certamen, cum aequare Aegypti monachos aut superare sunt in Aegypto, ut tione uel aequare uel nitentes uirtutis in- stituistis. etiam superare constantia.	Optimum, fratres, iniistis certamen aut nachos aut superare sunt in Aegypto, ut tione uel aequare uel nitentes uirtutis in- stantia.	Bonum certamen constituistis vobis contra monachos qui aut superare sunt in Aegypto, ut aut similes sitis illis aut, si fieri potest hoc, superetis studio uirtutum uestrarum.

1. Je fais allusion à la toute récente édition des Sentences grecques d'Évagrius Ponticus (Leipzig, 1913). H. GRESSMANN aurait pu tirer parti d'un article de la *Revue Bénédictine* (avril 1911) et ne pas employer aveuglément le mauvais texte latin imprimé par Migne.

La version inédite est caractérisée, pour l'ensemble, par un littéralisme extrême ; elle se trouve ainsi en complète opposition avec celle d'Évagrius, élégante et « substantielle » par principe. L'auteur ajoute parfois au texte grec ; mais il avait trop le souci de reproduire son modèle pour oser faire des suppressions ou rechercher d'habiles équivalences. Cette méthode d'exactitude matérielle ne lui a guère réussi, comme on va le voir. Sauf dans les phrases très simples, la rédaction est, généralement, aussi peu claire qu'elle est longue. Le parti-pris de littéralisme s'exerce même aux dépens de la correction grammaticale.

I

Incipit uita sancti Antonii monachi edita a sancto Hieronymo presbytero.

Bonum certamen constituistis uobis contra monachos qui sunt in Aegypto, ut aut similes sitis illis aut, si fieri potest hoc, superetis studio uirtutum uestrarum. Etenim apud uos sunt monachi, et nomen ipsorum apud uos conuersatur. Hoc ergo propositum uestrum iuste quis forsitan laudabit, et orantibus uobis deus perficiet. Sed quia et a me exigere uoluistis ut <conscriberem> conuersationem sanctae memoriae Antonii, scire uolentes quomodo coepit studere in cultura dei, et quis erat ante hoc studium, et qualem consummationem uitae habuit, et <si uera> sunt quae dicuntur de eo, ut et uos audientes excitati zelo ipsius educ<a>tis uos ad similitudinem eius, inde prompta uoluntate et magnum suscepi praeceptum uestrum. Magnum enim mihi est <lucrum> ex hoc, et si tantum memoriam faciam Antonii. Scio autem quia et uos audientes admirari hominem habebitis et zelare ipsius propositum. Idoneum est enim exemplum ad studium monachis Antonii <uita>. Ergo uitam quam audis<tis> ab his qui uobis narrauerunt de ipso ueram arbitramini, et quasi pauca ab ipsis audisse uos aestimate ; et illi enim uix potuerunt <tanta> narrare. Nam et ego suasus a uobis, quantacumque per epistolam significabo, modica illius <quae> rememorabo scribam uobis. Vos uero nolite desinere interrogare eos qui ad uos nauigant : ne forsitan, singulis dicentibus quae s<ci>unt, digne illius uitae et conuersationis faciat narratio. Volebam quidem accepta epistola uestra mittere ut ueniat ad me unus ex monachis de his qui solent assidue ad illum ire, ut forsitan plus ab illo audiens de illis uitam possem uobis perfectius scribere. Sed quia tempus nauigationis conclude<ba>t et perlator litterarum ad uos festinabat, propterea ea quae ego scio <... qui eum secutus sum> assidue tempore quieto <atque> aquam fudi super manus eius, scribere festinaui ad religionem uestram, in omnibus curans certa et uera dicere, ne excessus et amplitudo narrationis infidelitatem audientibus generet aut diminutio narrationis contemni legentibus faciat tantum et talem uirum.

Antonius genere quidam erat Aegyptius natus de parentibus nobilibus quos Graeci dicunt eugenes ; qui parentes tanta possidebant
 35 quanta illis sufficeret, et christiani constituti secundum christianismum educabant eum. Et quamdiu infans erat, nutriebatur a parentibus ; neminem sciebat nisi ipsos et domum ipsorum. Cum autem creuisset et profecisset aetate, litteras quidem noluit discere, uolens liber esse
 40 a consuetudine puerorum. Omnem uero concupiscentiam habuit, sicuti scriptum est de Iacob, sine fictione manere in domo sua. Proce-
 debat tamen cum parentibus suis ad dominicum. Sed non ut puer uagabatur, neque proficiens aetate contemnebat, sed tamen parentibus subiectus erat, < et > lectionibus intentus magnum ex ipsis
 45 lucrum sibi conseruabat. Nec iterum ut puer molestabat parentes amplius sibi exhiberi et deliciosos cibos ad sufficientiam quam habuerunt parentes, nec ciborum uoluptates desiderabat ; contentus autem erat his quae inueniebat, nihil amplius quaerens.

Post obitum autem parentum remansit solus cum sorore sua ualde
 50 breui aetate. Erat autem ipse annorum decem et octo uel uiginti unum constitutus, habens curam domus et sororis suae. Nondum completis mensibus sex post obitum parentum suorum, secundum consuetudinem procedebat ad dominicum. Congregabat apud se mentem suam, et cogitabat de omnibus quomodo apostoli qui dereliquerunt domum
 55 suam et secuti sunt saluatorem, illi uero qui in Actibus apostolorum sunt sua uendentes < ferebant et... > afferebant ut distribuaretur indigentibus, et quae et quanta sit spes deposita illis in caelis. Ista cogitans ingressus < est in > dominicum, et contigit inueniri eum lectione euangelica in qua audiuit dominum dicentem ad diuitem : Si uis perfectus esse, uade, uende omnia tua et da pauperibus, et ueni, sequere
 60 me, et habebis thesaurum in caelis. Antonius uero, quasi a deo inspiratus memoriam habens sanctorum in cogitando, et aestimans lectionem propter se esse lectam continuo exiens de dominico, possessiones quidem < quas > habuit de parentibus, aruras trecentas
 65 optimas et fruge plenas, denotauit his qui erant in municipio, ut in nullo molestarent illum neque sororem ipsius. Reliqua uero quae erant mobilia omnia uendidit, et congregans pecuniam multam distribuit pauperibus, modicam tamen pecuniam reseruauit propter sororem suam.

1 *hieronimo presbitero* MS 4 *aegipto* MS il faudrait peut-être *eos* après *suppe (ra)retis* 6 *conuersantur* MS, mais le dernier *n* discrètement barré *iustae*
 MS 7 *laudauit* MS ; je propose de corriger : *laudabit* (Évagrius a *mirabitur*), mais on
 pourrait écrire aussi *laudauerit* : le grec emploie le mode optatif 8 *ut conuersationem* MS ; il faut nécessairement suppléer un verbe : *scriberem* ou *conscriberem* 10 *consumationem* MS ; de même plus loin (II, 10) 11 *Et sunt* MS (après une ponctuation forte), ce qui n'offre aucun sens ; l'omission de *si uera* est probable *uos audientes*
excitati celo ipsius : ce membre de phrase n'est pas dans le grec (ni dans la version d'Évagrius) 12 *eductis* MS 13 *suscepi* MS 14 *est. et hoc.* MS ; on doit probablement suppléer *lucrum*, ou *lucrum utilitatis* (comme donne le grec exactement) ; mais dès
 lors il faut aussi corriger *et* ; *hoc* n'est d'ailleurs pas représenté dans le grec : *ex hoc* serait une addition du traducteur *me moriam* MS 15 *hiis* MS (après une ponctuation faible) ; j'expliquerais cette graphie insolite par un *iscio* dans l'archétype ; à la rigueur on peut supposer *his scio*, mais ce *his* n'a pas de sens et manque dans le

grec *admirari* MS, corrigé de *adme rare* 17 je supplée *vita*: d'ailleurs la phrase suivante reprend: *Ergo vitam...* *ergo vitam quam* doit répondre à *ὁ μὲν οὖν* donné par plusieurs manuscrits; Évagrios a lu de même: *omnibus quae*; les Mauristes ont préleré *οἱ μὲν οὖν* (c'est-à-dire les informateurs supposés) *audis* MS 18 après *ipso* un mot comme *uero* ou *ueram* a été gratté et semble bien indispensable; le point qu'on voit dans MS après *narrauerunt* aura suggéré la touche 19 il manque un mot comme *tanta* (pour *τοσαῦτα*) dans la phrase qui commence par *et illi* 21 *modicam* MS il faudrait *rememorans*, mais la chute de *quae* s'explique plus aisément 23 *sunt* MS *dignae* MS; peut-être faudrait-il écrire *digna*; toute cette phrase s'entend mal *faciam* MS; en fait c'est *fiat* qu'on attend 24 *acceptam epistolam uestram* MS 25 *assiduae* MS *Et* MS: *ut* est inévitable 27 *concludet* MS 28 *ea* après *propterea* pourrait être une dittographie après *scio* une ou deux lignes de la traduction ont été sautées, à savoir le passage qu'il faudrait traduire littéralement: (*saepe etenim eum uidi*) *et quae discere potui ab eo, qui eum secutus sum* 29 *assiduae* MS *atque* (ou *ac*) fait défaut *fudit* MS 31 *excessus* MS 32 *ieneret* MS (de même l. 34 *ieneret*) *contempni* MS, et encore ci-dessous 34 *egyptius* MS, de même *egyptum* II, 17 35 *greco* MS *eugenis* MS 36 *secundum xpianissimis* MS, pour rendre *χριστιανικῶς*; la correction va de soi (voir II, 42) 37 *quandiu* MS 39 *proficisset* MS *aetatem* MS; de même l. 43 40 *consuetudine* MS, et plusieurs fois ensuite 41 *finzione* avait été écrit tout d'abord, puis *n* a été gratté 42 *tamen* est peut-être une faute pour *tantum* (*ἀλλὰ καὶ*) 44 on peut suppléer *et* après *erat* 46 *exiberi* MS il faudrait peut-être *habuerant* 47 *voluntates* MS *contemplus* MS 48 *inueniebant* MS 50 *aetataem* MS *erant* écrit en premier lieu, puis corrigé 51 MS a une ponctuation forte avant *constitutus* (*γεγονώς*) *cura* MS 54 *cogitabit* MS 55 *hactibus* MS 56 après *uidentes* on suppléera sans difficulté: *seferant et ad pedes apostolorum* 58 à suppléer *est in*, semble-t-il *invenire* MS 6a *quas* rétabli d'après le grec 65 *fruge* MS *et* MS au lieu de *ut*. — Voir plus loin p. 173, n. 6 (ADDENDA).

II

« Ego quidem, ut scriptum est, uiam patrum meorum eo. Video
 « enim me uocari a domino. Vos itaque sobrii estote, et diuturnum
 « studium uestrum — secundum dominum quae sustinuistis —
 « nolite perdere; sed quasi nunc initium habentes festinate, instanter
 5 « custodite uestram promptam uoluntatem. Nostis insidiatores dae-
 « mones; uidistis quomodo feroces quidem sunt, et uirtute infirmi.
 « Ne timeatis itaque eos, sed Christum semper respirate et huic
 « credite; et sic uiuite quasi cottidie morituri, adtendentes uosme-
 « tipsos, et mementote quanta uobis persuasi. Et non sit uobis
 10 « communicatio cum scismaticis < nec cum... Arrianis >. Scitis
 « etenim quemadmodum et ego me auertebam ab ipsis, quia
 « mente ipsorum alia docente repugnant magis Christum quam
 « asserunt. Satagite itaque et uos semper adiungere uos prius omnium
 « quidem domino, deinde et sanctis, ut post dormitionem uestram
 15 « suscipiant uos in aeternis tabernaculis. Et uos ipsi hoc cogitate et
 « hoc scitote; et si uobis pertinet de me, < si... >, neminem permit-
 « tite tollere corpus meum in Aegyptum, ne forsitan in domibus ponant
 « ipsum; propter hoc enim ingressus sum in montem [nec circa flumen
 « sedens, apud monachos reddens spiritum: hoc ipsum patriam].
 20 « Scitis enim quomodo confundebam talia facientes, et praecipiebam
 « illis desinere a tali consuetudine. Sepelite ergo corpus meum et sub

« terra abscondite ; et custodite uerbum meum, ut nemo sciat ubi sit
 « corpus meum aut in quo loco positum est, nisi uos tantum. Ego
 « enim in resurrectione mortuorum incorruptum recipiam illud a sal-
 25 « uatore. Diuidite autem et uestimenta mea, et Athanasio quidem
 « episcopo date unam melotam et substratorium super quod dormie-
 « bam, — quod ipse mihi nouum dedit : tritum est autem apud me.
 « Serapioni autem episcopo aliam date melotam. Vos habetote tui-
 « cam de cilicio ; et de cetero iam ualete filii : Antonius enim migrat,
 30 « et non erit uobiscum ».

Haec cum dixisset, osculati sunt eum ; et extollens pedes, quasi
 amicos uidens eos qui uenerant ad illum, et gaudibundus factus est
 propter ipsos. Apparebat enim hilarem habens faciem, et sic defecit,
 et appositus < est > ipse ad patres suos. Et illi post hoc, sicut dedit
 35 illis mandatum, inuolutum corpus ipsius in terram absconderunt, et
 de tantis nemo scit ubi est absconsum praeter ipsos. Et illi autem qui
 melotas acceperunt beatissimi Antonii et tritum stratorium quasi
 magnam facultatem custodiunt ; uidentes enim ea, Antonium uident,
 et quando se uestiunt ea, quasi mandata ipsius ferunt cum gaudio.

40 Haec est finis uitae corporalis Antonii, et hoc est initium studii
 ipsius deifici. Et licet pauca sint ista aduersus uirtutem ipsius in
 christianismo, sed et uos ex ipsis considerate qualis erat homo dei
 Antonius, qui a pueritia sua usque ad talem aetatem et tantam
 aequalem custodiuit in studio deifico promptam uoluntatem : quia
 45 nec propter senectutem < ... nec propter infirmitatem > corporis sui
 mutauit uestimentum tam asperum, nec pedes lauit aqua ; et in his
 omnibus constitutus laboribus inlaesus membris permansit. Etenim
 et oculos sanissimos habuit, nullam habentes laesionem : uidebat
 enim admirabiliter. Et de dentibus ipsius nec unus cecidit ; tantum
 50 sub gingiuas triti erant propter aetatem diuturnam. Et pedibus et
 manibus permansit sanior ab his qui manducabant uarios cibos et
 utebantur lauacro et uestimentis : robustior erat et clarior in proprio
 colore et promptior in fortitudine. Vt sit autem ubique praedicatus
 et admirabilis et desiderabilis omnibus qui eum non uiderunt, uirtus
 55 deifica ipsius fecit et anima quam deus diligebat. Non enim de tracta-
 tibus ipsius aut de sapientia litterarum aut propter aliquam artem sic
 erat nominatus, sed propter deificam religionem donatam sibi notus
 erat. Hoc autem donum esse dei nemo negat. Unde enim et in Spaniis
 et in Galliis, Romae < et > in Africa audiebatur nomen hominis huius
 60 qui in monte absconsus sedebat, nisi quia deus utique suos homines
 notos facit, et Antonio hanc dedit notitiam quam in initio promiserat ?
 Huiusmodi enim etsi absconse operati fuerint, etsi satagerint uolentes
 latere, sed dominus eos ut lucernam omnibus ostendat, ut sic audien-
 tes sciant quanta possunt mandata et scientes dirigant se, et zelum
 65 habeant uitae uirtutis deificae.

Ergo omnia fratribus quidem legite, ut discant qualis debet esse
 monachorum uita, ut et persuasi sunt quia dominus et saluator noster
 Iesus Christus clarificantes eum clarificat, et seruientes illi usque ad
 finem non solum introducit in regno celorum, et hic absconsos et

- 70 festinantes secedere manifestos et prae<di>cabiles facit propter
uirtutem ipsorum deificam et propter ceterorum utilitatem ubique
facit. Si autem usus exegerit, et haec ethnicis legite, ut uel sic agnos
cant quia dominus <noster> Iesus Christus non solum deus est et
dei filius, sed et hi qui legitime illum colunt et religiose credunt in
75 eum daemones, quos ipsi pagani putant esse deos, hos christiani ex
probrant et manifestant non solum non esse deos, sed et magis quasi
seductores conculcant <et> expellunt eos quasi corruptores homi
num <in Christo Iesu domino nostro cui gloria in saecula saeculo
rum amen>.

3 rien dans le grec pour les mots *secundum d. q. sustinuitis* 4 se MS, au lieu
de *sed* 5 *prompta* MS *daemones* MS, de même plus loin 8 *cottidianae* MS 10
après *scismaticis* omission de : *nec omnino cum haereticis arrianis* 11 *quemam-*
modum MS *aduertebam* MS 12 *mens, docens* MS : on est obligé de supposer soit
mente et *docente*, soit *repugnat* et *asserit* ; cette périphrase *quia...* est censée donner
l'équivalent de *ob suam Christo aduersariam atque a uera doctrina alienam haeresim*,
comme traduisent exactement les Mauristes ; — on corrigerait moins bien, je crois, en
écrivant *mentes* et *docentes* 15 *suscipiat* MS ; le copiste n'avait d'abord écrit que *sus-*
cipiat *ipsis* MS 16 *pertinetis* MS après de *me* manque une proposition,
celle qu'Évagrius traduit : *si qua patris memoria est* 18 au lieu de *ipsum*, que je
conjecture, le copiste a écrit *eum*, qui est intolérable ; on peut penser aussi que le
manuscrit qu'il transcrivait portait déjà la faute *illum* (comme plus loin l. 24). et qu'il
a copié distraitemment *eum* pour les mots *nec circa... patriam*, le grec donne seule-
ment : καὶ ἡλθον ὧδε ; j'ai peine à croire que nous ayons là autre chose qu'une glose
ancienne 20 *confundebat, precipiebat* MS 21 *taliam* MS 22 il faudrait peut-être
sub terram (cf. l. 35) 24 *resurrectionem* MS *illum* MS ; on pourrait corriger :
ipsum (cf. l. 18) 26 il faudrait peut-être *melotem*, et plus loin *melotes* *subtra-*
turium MS 33 *ilarem* MS 34 *appositum ipse* MS ; je ne vois pas le moyen d'éviter
la correction radicale : *appositus est* ; mais on peut supposer que le mot est était déjà
tombé dans l'un des manuscrits antérieurs, et que le copiste s'est contenté de gâter *apposi-*
tus 36 *preter* MS 39 *ferrent* MS 40 *antoni* MS 42 *xpianissimo* MS (cf. le
premier morceau, l. 36) 43 *etatem, equalem* MS ; de même plus loin 44 *prompta*
MS 45 après *senectutem* deux membres de phrase ont été passés ; on devrait avoir
ceci : *superatus est abundantia ciborum, nec propter infirmitatem* ; c'est un cas ordinaire
d'omission par homoeoteuton 47 *inlesus* MS, de même l. 48 *lesionem* 50 *gin-*
gibas MS 53 *predicatus* MS 55 *feci* MS *animam* MS *quam* MS *detractan-*
tibus MS 58 *esse : est* MS 61 *notas* MS 62 écrire peut-être *huiusmodi* *ab-*
sconsi MS 63 *lucernas ?* *hostendet* MS *ut : et* MS 64 peut-être *possint* 65
vite, deifice MS ; il est fort possible que le vrai texte ait porté *viae* : le grec a bien τῆς
ἐπ' ἀρετῇ ὁδοῦ 67 *dum et saluatorem nrmi ihm xpm* MS 68 *clarificat : clarificate*
MS *seruiamus* MS ; et pourtant la restitution *seruientes* (τοὺς δουλεύοντας) s'im-
pose 69 peut-être *regna* *absconsus* MS 70 *precabiles* MS 72 *exi-*
gerit MS *ethnicis : monachis* MS ; encore un exemple des énormités que le scribe a
laissées passer 73 je supplée *noster* d'après le grec 74 *hui* MS *colent*
MS 75 *hoc* MS 77 je supplée *et* devant *expellunt* 78 après *hominum* le
texte primitif devait avoir la simple doxologie par laquelle s'achève la vie grecque : *in*
Christo Iesu domino nostro cui gloria in saecula saeculorum amen ; on lit maintenant,
comme je l'ai indiqué, l'épilogue de la version d'Évagrius, qui offre une doxologie très
développée. — Voir plus loin p. 173, n. 6 (ADDENDA).

Le fait que la Vie de saint Antoine ait été traduite deux fois du grec n'a rien par lui-même d'extraordinaire. J'ai eu l'occasion de signaler l'existence d'une double traduction latine des Sentences

d'Évagrius Ponticus, du traité de Nilus Sinaita sur les huit vices, du petit discours de saint Basile sur l'ascèse ¹. Dom C. Butler avait déjà remarqué le même phénomène relativement à l'Histoire Lausiaque de Palladius ². En cherchant avec soin, on recueillerait d'autres exemples de cette concurrence littéraire. Dès la fin du IV^e siècle, il y avait un peu partout en Occident une clientèle monastique assez nombreuse pour que les écrits ascétiques venus d'Orient aient trouvé des lecteurs avides dans des milieux assez distants. Pourtant, le cas de la Vie de saint Antoine se présente d'une manière spéciale, lorsqu'on y réfléchit. Sans prétendre arriver à la certitude dans une question embarrassée encore de plusieurs inconnues ; je crois qu'en procédant par ordre on peut dégager les points suivants, qui sont clairs, et en tirer une conclusion assez raisonnable.

1. La traduction d'Évagrius d'Antioche se répandit tôt et vite en Occident, en Italie notamment, où vraisemblablement elle fut écrite vers 370, dans le voisinage d'Eusèbe de Verceil ³. Dès lors, on ne conçoit pas que la version du manuscrit de Saint-Pierre ait été faite après que le travail d'Évagrius eut vu le jour : l'auteur anonyme n'a pas vécu à la même époque qu'Évagrius ni à une époque postérieure, parce qu'il n'a pu songer à rivaliser avec lui et que d'autre part il n'a pu ignorer son œuvre.

2. Évagrius, Grec de naissance et de langue, passé maître dans l'usage de la langue latine, intéressé aux choses de l'ascétisme, a entendu rédiger pour son ami l'ascète Innocentius d'Aquilée — et pour tous les Latins — une traduction digne de l'original, exacte sans être servile, c'est-à-dire assez libre dans la forme pour avoir une valeur littéraire. Son programme est résumé dans ces mots du prologue : *Alii syllabas aucupentur et litteras, tu quaere sententiam* ⁴. S'il en est ainsi, il y a lieu de croire qu'il connaissait — et qu'on connaissait dans son groupe, à Verceil et à Aquilée — une traduction littérale et rude de la Vie de saint Antoine, et qu'il a eu une intention très précise en entreprenant à son tour de mettre en latin la même vie : il s'agissait d'empêcher la diffusion d'une œuvre trop imparfaite.

3. Le légendier de Saint-Pierre est l'organe et le témoin suprême d'une tradition romaine. C'est à Rome même que la vieille version

1. *Revue Bénédictine*, 1910, XXVII, p. 233-234, n. 2, et 1911, XXVIII, p. 146 ss.

2. *The Lausiac History*, 1898, I, p. 58-69 ; et cf. t. II, 1904, p. XXXVI ss., LXXV ss.

3. Voir le *monitum* de MONTFAUCON, *P. G.*, t. XXVI, col. 833-834 (n° VIII), et cf. col. 825-826 (n° III, 3).

4. *P. G. ib.*, col. 833-834.

de la vie de saint Antoine a dû voir le jour, s'étant conservée à Rome seulement, et bien proche d'être tombée dans un oubli définitif.

4. Saint Athanase a destiné la biographie de saint Antoine, type achevé à ses yeux de l'idéal ascétique, à des moines étrangers : πρὸς τοὺς ἐν τῇ ξένῃ μοναχοῦς, à des moines formant déjà plusieurs monastères et faisant honneur à l'état monastique¹ ; et c'est par la voie de mer qu'il leur a adressé l'exemplaire du texte grec rédigé pour leur instruction, et aussi bien sur leur demande². Saint Athanase a donc en vue des Latins, comme l'a fait observer Montfaucon³. Il sait d'ailleurs que la renommée de son héros a pénétré d'avance « en Espagne et en Gaule, à Rome et en Afrique »⁴. De ces quatre termes géographiques bien spécifiés, Rome est celui qu'on désignera le premier, si l'on se demande de quel côté a pu se diriger l'exemplaire authentique de la Vie grecque. Il ne manque rien à cette supposition pour devenir une réalité, lorsqu'on trouve à Rome une version différente de celle d'Évagrius et rédigée auparavant.

Bref, on est autorisé à regarder la version latine de la Vie de saint Antoine conservée dans le légendier de Saint-Pierre du Xe/XI^e siècle comme une ancienne traduction faite à Rome par l'un des moines à l'intention desquels saint Athanase avait composé son opuscule. Si la Vie de saint Antoine a été écrite vers 365⁵, la traduction ne sera postérieure que de quelques mois et contemporaine de la fin du pontificat de Libère⁶.

D. A. WILMART

1. Voir plus haut, 1^r morceau, l. 5-6 (*P. G.*, col. 837 A).

2. De même, l. 24, 27-28, et cf. l. 21 ss. (*P. G.*, col. 837 B, 840 A).

3. *P. G.*, col. 823-824 (n° I).

4. Voir plus haut, 2^e morceau, l. 58-59 (*P. G.*, col. 973 B-C).

5. Cf. MONTFAUCON, *P. G.*, col. 823-824 (n° I) ; mais voir O. BARDENHEWER, *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, t. III, 1912, p. 66 s.

6. ADDENDA. On voudra bien ajouter les remarques suivantes à l'apparatus des deux morceaux édités plus haut, p. 167-168 et p. 169 :

I 4 *superetis* MS corrigé de *superaretis* 12 *educetis*, de *educare* pourrait être une meilleure conjecture que *educatis*, de *educere* ; le grec donne ἀγάγητε 14 *prepositum* MS 18 *ipris* MS corrigé, semble-t-il de *ipsois*

II 59 *roma in* MS 67 *uitam* MS 72 noter que la faute *monachis*, à supposer qu'elle soit primaire, pourrait signifier que le traducteur était lui-même un moine.

NOTES ET DOCUMENTS

HÉGÉSIPPE EN RIMES LATINES.

U la vogue exceptionnelle qu'a eue au Moyen âge le Pseudo-Hégésippe *De bello Iudaico*, il serait surprenant que le sujet n'eût pas tenté l'ambition d'un poète ou versificateur quelconque. En fait, cependant, Gustav Gröber, dans son répertoire classique, *Grundriss der Romanischen Philologie* t. II. 1, p. 395, ne connaît rien en dehors des 177 vers élégiaques découverts par Wilhelm Meyer dans la reliure d'un manuscrit provenant de Tegernsee, et publiés par E. Dümmler dans le *Neues Archiv* VII (1882), p. 609-613.

Un manuscrit d'Emmanuel College, à Cambridge, étudié par moi en octobre 1903, et décrit depuis par le Dr James¹, fournit un autre exemple de mise en vers d'Hégésippe, qui n'a encore, que je sache, été signalé par personne.

Le codex en question (ms. 1. 3. 3 ; James 56), écrit sur deux colonnes, XV^e siècle, contient entre autres choses deux apocryphes hiéronymiens, le *De induratione cordis Pharaonis*², et le Commentaire sur s. Marc³. Immédiatement après ce dernier traité, vient l'Hégésippe versifié, sous la rubrique : *Continuacio noui et ueteris testamenti*. Il couvre en tout 43 colonnes, dont M. James, malgré les nombreuses occupations que lui créent présentement ses hautes fonctions de vice-chancelier de l'Université, a eu l'extrême obligeance de faire exécuter une photographie à mon intention.

En voici l'incipit :

Continuare uolumus quaedam quae dicit Iosephus
cum his quae iam superius de Machabeis scripsimus.
Nam libri septem Iosephi ciuitatis excidii
consequenter incipiunt ubi libri deficiunt
qui degerunt fortissima Machabeorum praelia.
Iudeorum pontifices et Romanorum principes,
quos describit prolixius idem historiographus,
uidetur satis utile breui stilo percurrere,
ut quiuis possit facile legentium cognoscere
qui quot uel quales fuerint, qui uel quibus successerint,
donec per Tytum Cesarem subuersa est Iherusalem.

1. *The Western Manuscripts in the library of Emmanuel College* (Cambridge, 1904), p. 48 sq.

2. Cf. *Rev. Bénéd.* XXVI (1909), p. 162-188 : je vais publier prochainement le texte de cet apocryphe pélagien dans mon second volume d'*Études*.

3. *Ibid.* XXVII (1910), p. 352-362.

Nous avons là, comme on voit, un abrégé du Prologue d'Hégésippe¹, pour autant que le faiseur de rimes a pu en saisir le sens. Et il continue ainsi, d'une façon tout autre que le poète du XII^e siècle, dont le manuscrit de Tegernsee nous a conservé un fragment. Tandis que celui-ci serre de près son modèle, reproduisant souvent ses expressions, et jusqu'à la division en chapitres, le nôtre se contente d'un résumé rapide, sans tenir compte, ni des chapitres, ni même des différents livres. Si, en quelques endroits, il insère quelque chose de son cru, il l'emprunte généralement à l'Ancien et au Nouveau Testament. Par exemple, après la mort de Jonathan (livre I, ch. 37 d'Hégésippe), il introduit tout un développement sur la prophétie de Jacob, la naissance du Christ et le massacre des Innocents :

Tunc quoddam adimpletum est quod per Iacob praedictum est:
 tunc sceptrum Iudae desiit, tunc in Iuda dux defuit ;
 tunc expectatus gentibus aduenit Dei Filius.
 Herodis enim tempore natum Maria uirgine
 Verbum Patris altissimi dignatur homo fieri ;
 Virgo mater in Bethleem Deum uerum et hominem
 enixa est in stabulo, reclinans in praesepio
 creaturarum omnium creatorem et dominum.
 Mox ceteris syderibus refulsit stella clarius,
 natiuitatis nuncia, quae magos ad cunabula
 ferentes dona mistica perduxit cum leticia.
 Cum autem urbem regiam intrarent Iherosolimam,
 percunctantur : Rex ubi est Iudeorum qui natus est ?
 Nos autem stellam ipsius in Oriente uidimus ;
 ad adorandum uenimus cum mysticis muneribus.
 Herodes rex hoc audiens, sibimetipsi metuens,
 clam magos ad se conuocat, stellae tempus interrogat
 quae eis apparuerat ; sed iam de nece cogitat,
 quem adorare simulat se uelle, si reperiat.
 Sed magi de Iherusalem perducuntur in Bethleem :
 illic inuento puero magno replentur gaudio.
 Adorant eum mistica donantes ei munera :
 aurum quidem, quo regia signatur excellencia :
 thus, quod in sacrificio offerri solet Domino,
 figurat ei debitam sacerdotalem gloriam :
 mirram quoque, qua mortua diliniuntur corpora,...

Un peu plus loin, un hors-d'œuvre du même genre, à propos de la distinction à faire entre les trois Hérode :

Enumeratis hactenus Romanorum principibus,
 sicut supra promisimus, ad Titum usque uenimus :
 nunc ad reges Iudaici uertamus stilum populi.

1. Migne 15, 2061 sq.

Postquam cum Herodiade Herodes ad Hispanie
 partes perrexit profugus, Herodes ei tercius
 successit in regimine Iudaice prouincie.
 Uno eodem tempore tres appellantur nomine.
 Herodes, innocencium interfectior infancium,
 primus Herodes extitit ; qui et Herodem genuit,
 qui Ihoannem in carcere truncari fecit capite,
 qui tulit Herodiadem Philippi fratris coniugem.
 Sub primo Christi natus est, et sub secundo passus est.
 Natus ex Aristobolo, Herodis primi filio,
 Herodes fuit tertius. Erat autem binomius :
 namque Agrippam Iosephus, hunc Lucas noster medicus
 Herodem regem nominat, ut nobis liber indicat
 ipsius, quem de Actibus Apostolorum legimus.

Dans le discours d'Agrippa, où sont énumérées les nations qui ont accepté la domination Romaine (livre II, c. 8), quatre vers insignifiants au sujet de la Grande-Bretagne, au lieu que l'auteur se complait à décrire au long la bravoure exceptionnelle et les autres avantages des Gaulois, ce qui ferait presque soupçonner qu'il était lui-même un Français :

Si gens haberet aliqua pro libertate patria
 cum Romanis contendere, Gallos deceret maxime
 contra hostes assurgere : qui cum sint fortes robore
 clauduntur tamen undique naturali munimine.
 Nam Alpium sublimibus ab oriente montibus,
 simulque a meridie miranda celsitudine
 Pireneorum moncium pene nubes tangencium,
 ab occasu Oceano procelloso ac turbido,
 ab Aquilone denique uallantur Reno flumine.
 Sic permunitos aliquo hos computare numero
 nemo potest : sunt etenim gentes trecene quindecim,
 habundantes in omnibus uitae felicitatibus.
 Terras habent fructiferas et uineas uberrimas,
 ac eas irrigancia fontes dulces et flumina.
 Persoluunt tamen annua Romanis uestigalia,
 < hoc > animi mollicia non faciente aliqua :
 nam octoginta circiter annos satis uiriliter
 pro libertate patria exercuere praelia.
 Victa tandem ab hostibus plus fortuna quam uiribus
 mille ducentis hactenus sunt subditi militibus.

Enfin, le poème se termine par une description du triomphe de Vespasien et de ses deux fils ; description qui n'est pas dans Hégésippe, mais qui a pu être empruntée au livre VII de Fl. Josèphe :

Adepta post uictoria, et ciuitate diruta,
 Tytus Romam reuertitur, cum gaudio recipitur :
 occurrit pater filio cum uniuerso populo.

Domitianus etiam subegerat Germaniam,
 quae post Neronis obitum considerans imperium
 cum re Romana publica per principium dissidia
 Octonis et Vitellii per omnia pessumdari,
 contra duces et populum leuauerat calcaneum.
 Post adeptum imperium, Vespasianus filium
 Domitianum mittere accelerauit concite,
 ydoneum reprimere superbiam Germanie.
 Tytus Iudea subruta, frater eius Germania,
 senatui cum populo complacebat omnimodo :
 iam uidebatur omnibus quod esset orta noua lux,
 cum post diram tyrannidem nunc habuissent principem
 bellorum amantissimum.
 Triumphus inestimabilis tam patri fit quam filiis,
 qualis nec uisus antea, nec est auditus postea.
 Iam finis erit operi, legenti ne sit oneri.

Les quelques passages que je viens de citer suffiront pour donner une idée de la valeur de la pièce au point de vue littéraire, peut-être même pour en faire reconnaître la provenance. On a pu juger que l'auteur, inférieur sous tous rapports au poète de Tegernsee, ne se montre pas difficile à l'excès en fait de rimes ; souvent le poids, parfois même le nombre des syllabes laissent à désirer ; mais on ne saurait lui dénier une certaine facilité, et il vaut nombre d'autres rimeurs de son espèce, qui furent les précurseurs de notre versification moderne. Si quelque romanesant croyait que ce petit poème méritât l'honneur d'une publication complète et d'une étude plus détaillée, volontiers je lui passerais la photographie que je tiens du Dr James.

POST-SCRIPTUM. — C'est seulement après la publication de ma note sur le Ps.-Hégésippe (*Rev. Bén.* de janvier dernier) que j'ai pu prendre connaissance de la nouvelle dissertation d'Otto Scholz, *Die Hegerippus-Ambrosius-Frage* (Programm, Königshütte 1913), destinée à empêcher, s'il en est temps encore, que l'édition d'Hégésippe dans le C. S. B. L. de Vienne ne paraisse sous le nom de s. Ambroise. L'auteur demeure ancré dans sa conviction qu'Hégésippe est antérieur à Ambroise, et a été mis à profit par celui-ci. Et il en apporte, p. 55 sq., une nouvelle preuve. Dans son *Exameron* V. 3, 7 (Migne 14, 223 A), l'évêque de Milan décrit l'industrielle tendresse des poissons pour leurs petits, et constate en ces termes que l'être humain leur est parfois inférieur sous ce rapport : « Quis non miretur et stupeat, ut seruet natura in piscibus, quod non seruat in hominibus ? Pleraque ex suspitione nouerca libus odiis appetitos suos occiderunt filios : aliae in fame, ut legimus, partus proprios comederunt. Humanis pignoribus » *MATER SEPULORUM facta est* » etc. D'autre part, Hégésippe, lib. V, c. 40 (Migne 15, 2289 C), fait dire à la juive Marie, sur le point de dévorer son propre enfant : « Redi, fili, in illud *NATURALE SECRETUM*, in quo domicilio sumpsisti spiritum : in eo tibi *TUMULUS* defuncto paretur. » Comme ce trait est complètement étranger à Josèphe, et qu'Ambroise dit expressément *ut legimus*, on en conclut, non sans quelque apparence de raison, que ce dernier a copié Hégésippe. Mais pour qui prend la peine d'examiner la chose de près, il est visible que cette interprétation repose sur un sophisme. Les mots *ut legimus* ne se rapportent qu'à ce qu'ils accompagnent immédiatement, à savoir, à l'assertion générale que des mères, en temps de famine, n'ont pas hésité à manger leurs

enfants ; cela, on peut le lire un peu partout, même en dehors d'Hégésippe. Quant à la suite, *Humanis pignoribus* etc, c'est un développement poétique propre à l'orateur, et Hégésippe aura cru bon d'ajouter ce trait à la macabre tirade de son ogresse. Jusqu'à nouvel ordre, il y a là pour moi, simplement, un cas de plus d'« Hégésippe imitateur d'Ambroise. »

Par une singulière coïncidence, tandis que je suis occupé à corriger les épreuves de cet article, la *Zeitsch. f. kathol. Theologie* d'Innsbruck (XXVIII, p. 102-112) publie quelques pages de Josef Stiglmayr, intitulées « Ambrosius und Pseudo-Hegesippus ». L'auteur relève à son tour l'erreur commise par Scholz à propos de l'*ut legimus* de s. Ambroise, et, ce qui est plus remarquable, suggère que l'opuscule d'Hégésippe sur les Machabées pourrait bien avoir été une mise en œuvre de *Λόγος* du Pseudo-Josèphe, comme celle que j'ai signalée dernièrement. Par malheur, comme dans le cas de l'*Opus imperfectum in Matthaeum*, l'érudit jésuite s'aventure dans une position que je crois de tout point insoutenable : le Pseudo-Hégésippe serait un juif de naissance. Les expressions qu'il fait valoir pour étayer cette théorie ont une signification toute différente, et se rencontrent pour la plupart dans d'autres auteurs ecclésiastiques auxquels on ne saurait attribuer une origine juive, si ce n'est dans le sens où l'Église nous fait chanter chaque année : *Pater fidei nostrae Abraham summus*.

D. G. MORIN

A PROPOS DES PRÉLIMINAIRES

DE B. KRUSCH A LA *VITA CORBINIANI*

AU cours des pages pleines d'érudition qui introduisent la *Vita Corbiniani*, au tome VI des *Scriptores rerum merovingicarum*¹, p. 516, M. Bruno Krusch me fait plus d'honneur que je n'en mérite, lorsqu'il m'attribue la découverte de « la liturgie de l'Église de Freising. » Passe encore, si j'avais mis la main sur quelque sacramentaire provenant du milieu de s. Corbinien ou des premiers évêques de l'endroit ; malheureusement, ce que j'ai trouvé n'a trait qu'à une seule particularité, et encore bien minime, de cette liturgie. Toute l'importance du *Liber benedictionum*² consiste en ce qu'il atteste l'antiquité et la persistance du rite gallican en Bavière, et nous permet de reconstituer à peu près intégralement le calendrier liturgique en usage à Freising au VIII^e/IX^e siècle : encore n'oserais-je garantir que tout ce qu'il contient ait jamais été observé dans la pratique.

M. Krusch n'admet point l'argument que j'ai déduit de l'absence de la fête de s. Léger en faveur de la haute antiquité du Bénédictional ; c'est cependant l'un des cas où l'*argumentum ex silentio* me paraît revêtir plus de force que je ne lui en concéderaï d'ordi-

1. *Monumenta Germaniae historica* in-4° ; le volume porte le millésime de 1913.

2. Cf. *Rev. Bénéd.* XXIX (1912), p. 168 sqq.

naire, mais je n'ai garde de vouloir m'entêter là-dessus. De même, je ne vois pas quel motif il y aurait eu d'introduire dans notre recueil, à l'époque carolingienne, la *Benedictio regis in regno*, avec l'onction des mains qui l'accompagne, si ce rite n'avait déjà fait partie du formulaire venu de la Bourgogne : on ne peut guère imaginer, en effet, que le clergé de Freising ait jamais cru qu'il lui serait un jour donné de procéder à un sacre de roi ; mais, sur ce point encore, je m'en remets volontiers à plus savant que moi. Une troisième observation est relative à la Bénédiction de l'Abbesse d'une communauté désignée comme « hunc gregem sanctae Mariae ». Vu que je ne connaissais pas de monastère de femmes sous ce vocable à Freising, que par contre il en a existé un très célèbre à Autun, j'avais, sous forme interrogative, suggéré que c'était peut-être là une de ces particularités autunoises, comme on en a laissé subsister indubitablement un certain nombre sans les démarquer : par exemple, l'indication des églises où se faisaient les stations aux jours des Rogations. Maintenant, on prétend qu'il a existé aussi à Freising, pendant quelque temps du moins, un monastère de femmes. Mais ce monastère a-t-il porté le vocable de Sainte-Marie ? Il est difficile de croire, pour quiconque est au courant des usages de l'antiquité ecclésiastique, qu'on ait bâti dès le VIII^e/IX^e siècle une seconde *ecclesia S. Mariae* tout à côté de la grande église de ce nom ; plus difficile encore d'admettre, sans preuves positives à l'appui, qu'on ait désigné une communauté de moniales, même très rapprochée de la Cathédrale, comme le *grex* du titulaire de cette église. J'aimerais mieux, à tout prendre, voir dans les mots « hunc gregem sanctae Mariae » une simple périphrase applicable à n'importe quelle communauté de vierges, quel que soit son vocable particulier ; mais cela même semble peu en harmonie avec la tradition ancienne et la terminologie liturgique. Aussi bien, examen fait des textes auxquels me renvoie M. Krusch, j'ai dû constater qu'il est impossible d'en tirer aucune preuve positive en faveur de l'existence du monastère en question ¹.

1. Les textes en question se réduisent à trois chartes de la première moitié du IX^e siècle (an. 806, 830, 847) par chacune desquelles une « sanctimonialis femina » stipule quelque donation en faveur de la cathédrale de Freising. La première de ces personnes a une fille qui bénéficiera de la fondation sa vie durant ; chacune des deux autres a une servante, des « mancipia » ; la dernière est accompagnée de son avocat, et obtient, en retour de son legs, un « beneficiolum » à Eutenhausen. On ne dit nulle part de quel monastère faisaient partie ces étranges moniales. Il s'agit là, selon toute apparence, de ces femmes riches et nobles qui prenaient le voile après la mort de leur mari, et continuaient à vivre chez elles, administrant elles-mêmes leur fortune : cas fréquent à l'époque dont datent les susdites chartes, et qui inspira de justes inquiétudes aux législateurs tant civils qu'ecclésiastiques du IX^e siècle. Cf. MG. 4^e *Capitular. reg. Franc.* t. 2, p. 42,



Quelques pages plus loin (p. 521), l'éditeur des *Monumenta Germaniae* me prend à partie, mais cette fois plus grièvement, à propos de s. Pirmin. M'appliquant exactement la même épithète dont il venait d'user à l'égard de s. Corbinien¹, il me reproche d'avoir lancé des « inuentiones parum politae » à l'adresse de M. le professeur Albert Hauck : il désigne par là ma boutade dans la *Revue bénéd.* XXIX (1912), p. 262, note 3. J'en regrette moi-même à présent certaines expressions : la seule cause atténuante que je puisse plaider en l'espèce, c'est qu'une plus grande liberté est communément accordée, dans un simple article de revue, de s'exprimer, comme on dit, à la bonne franquette, que dans un ouvrage destiné à rester. Aussi, en revoyant, pour l'insérer plus tard dans mes *Études*, ce que j'avais écrit sur s. Pirmin, ai-je dès la première heure biffé presque entièrement la note incriminée, sans attendre la remontrance émue de M. Bruno Krusch. Il me semble toutefois que celui-ci, en vrai Allemand, a pris la chose un peu trop au sérieux, et je doute qu'il ait perçu la note d'innocent badinage qui dominait au cours de ma brève lamentation. Pour ce qui est de M. le Dr Hauck, nul plus que moi n'apprécie son rare mérite comme historien, nul n'a plus bénéficié de ses importants travaux, et l'éloge que m'ont fait de ses qualités d'homme ceux qui ont l'avantage de le connaître personnellement est venu encore ajouter au respect que m'inspirait son savoir. J'ose espérer qu'il ne me tiendra pas trop rigueur d'une saillie d'humeur si promptement réparée ; et il ne restera plus qu'à nous réjouir d'avoir fourni ainsi à M. Krusch l'occasion de protester du souci qui l'honore, de voir la courtoisie entre érudits maintenir constamment ses droits jusque dans la polémique. Il est bon d'en prendre acte.

1. 22 sqq., et le ch. 44 du Concile de Paris de 829 « De nobilibus feminis, quae amissis uiris uelantur, et in propriis domibus residere delectantur » MG. 4^e *Concilia aevi karol.* t. 1, pars 2, p. 638 sq. Comparer aussi les souscriptions féminines dans le *Pactum* de Sabaricus et ailleurs : *Rev. Bénéd.* XXVIII (1911), p. 80 sqq. ; XXIX, 97 sq. Supposé même que quelques pieuses femmes aient essayé de mener la vie religieuse dans le voisinage de Sainte-Marie de Freising, leur groupement en communauté proprement dite, avec une abbesse à leur tête, n'est attesté jusqu'ici par aucune sorte de document. Il a bien existé à Freising, jusqu'en 1803, une petite chapelle de Sainte-Marie, contiguë à la chapelle de Saint-Martin, conservée aujourd'hui à l'état de musée ; mais les deux édifices étaient de simples dépendances de la collégiale de Saint-André fondée au XI^e siècle, et il n'y a aucune raison de supposer qu'ils lui soient antérieurs.

1. « episcopi non adeo politii... » p. 506 ; « Iracundiae et uiolentiae adeo deditus erat... » p. 526. Cela, parce que le bon évêque n'avait pas hésité à châtier de ses propres mains une mégère qui venait de se livrer à des pratiques de sorcellerie sur le fils souffreteux du duc Grimoald. M. Krusch estime que le procédé manque de galanterie : on peut lui concéder la chose.

Quant au fond même de la question, je ne vois malheureusement pas moyen de retirer un iota de ce que j'ai avancé. Le Dr Hauck a écrit ¹ : « Nach der vit. c. 1. S. 21 besitzt Pirmin unter Theoderich IV (720-737) den Episkopat in dem Kastele Melci in Bistume Meaux und ist er ein Franke. » J'ai exprimé mon étonnement, en présence de cette double assertion, et j'avoue ne la point comprendre encore à cette heure. D'abord, la *Vita* ne dit nulle part que Pirmin ait été un Franc : au contraire, elle insiste sur la surprise qu'éprouvèrent les pèlerins venus d'Alemanie, en entendant le saint discourir dans la langue des Francs aussi bien qu'en roman ; ce qui n'eût pas dû grandement les émerveiller, s'il eût été lui-même un Franc. Sur ce qui concerne la patrie de Pirmin, la *Vita I*, se borne à rapporter cet on-dit, qu'il était venu « de occidentali parte » : renseignement extrêmement vague, dont on peut faire tout ce qu'on veut. Mais ce qui m'a surtout choqué, c'est de voir imputer au biographe cette assertion, que Pirmin avait « géré l'épiscopat dans le Castellum de Melci dans l'évêché de Meaux. » Permis à qui voudra de placer Melcis Castellum dans l'évêché de Meaux, mais il n'y avait pas lieu d'attribuer ces derniers mots, comme on le fait ici, à l'auteur même de la *Vita* ; supposé que *Melcis Castellum* fût identique, comme on le prétend, avec la ville de Meaux, cela reviendrait à dire qu'un tel a été « évêque de Meaux dans le diocèse de Meaux » : ce qui est, ou je n'y entends rien, pure tautologie.

A propos de ce *Melcis Castellum*, M. Krusch, qui se montre à bon droit si chatouilleux lorsqu'il s'agit du Dr. Hauck, m'accuse tout uniment d'avoir « ignoré » ce que dit A. Longnon dans son « Atlas historique de la France » au sujet du *pagus Melcianus* : ignorance qui serait de ma part, en effet, impardonnable. M. Krusch voudra-t-il m'en croire, si je lui assure qu'en rédigeant ma note sur s. Pirmin j'ai eu pendant une dizaine de jours ouvert devant moi l'ouvrage de Longnon, et le texte, et les cartes volumineuses ? Donc, je n'ai pas ignoré ce qu'il dit du *pagus Melcianus* : au contraire, peu d'hommes vraisemblablement auront jamais médité davantage ce qu'il a écrit à ce sujet. Mais voici, j'ai bien vu que de *Meldi*, *Meldae*, outre l'adjectif ordinaire *Meldensis*, on a fait plus tard *Meldicus*, *Meldequus*, et qu'à l'époque carolingienne on trouve une ou deux fois la mention du *pagus Melcianus*, forme vulgaire abrégée pour *Meldecianus*. C'est un territoire que l'on a voulu désigner par là, et le nom s'en est conservé jusqu'à nos jours dans

1. *Kirchengesch. Deutschl.* 3^e éd. I, 347. note 1.

celui de Multien. Quant à l'emploi de *Melcis Castellum* pour signifier la ville même de Meaux, c'est ce dont je n'ai pas réussi à trouver la moindre preuve documentaire, voire chez Longnon. Et pour cause.

On me reproche ensuite d'avoir altéré en *Meltis* la forme *Melcis* que donne une famille de manuscrits. Accusation, elle aussi, toute gratuite : je n'ai rien altéré, j'ai choisi simplement entre deux variantes, et j'ai fait valoir en faveur de mon choix différents motifs auxquels on aurait pu du moins prendre la peine de répondre. Quant à démontrer qu'il a existé à Meltburch (= Melsbroek) un évêché proprement dit, c'est ce qui ne m'est jamais venu à l'esprit, l'*episcopatus* dont parle le biographe devant évidemment s'entendre de la résidence d'un simple évêque régional, selon l'usage si commun aux VII^e et VIII^e siècles, surtout dans la sphère d'action des missionnaires irlandais¹. En l'absence de toute autre source de renseignements, nous pouvons être reconnaissants de l'indication recueillie dans la *Vita* de s. Pirmin : car il faut bien, je suppose, que celui-ci ait résidé habituellement quelque part, avant de se transporter en Alemanie.

Que M. Krusch se rassure, je n'entreprendrai point de recommencer pour lui la démonstration de ma thèse sur l'identification de la résidence de Landri et de Pirmin : il est, je le crains, des faits autrement importants, autrement faciles à établir, que nul ne sera jamais tenté de lui faire accepter. Qu'il me permette cependant de lui dire que mes arguments, s'ils n'ont pas eu l'heur de le convaincre, ont d'ores et déjà, même en Allemagne, conquis l'assentiment d'autres personnes passablement à même de juger de ces sortes de questions. Je n'ai jamais, que je sache, donné lieu à l'accusation d'un attachement excessif à mes propres idées en matière scientifique : l'on m'a plus d'une fois reproché publiquement le contraire ; mais, dans le cas présent, j'ai beau m'ingénier et me creuser la tête, je ne vois pas comment on peut échapper à ce réseau de propositions serrées, dans lesquelles se résume toute mon argumentation :

1^o Il est tout à fait plausible, comme l'avaient déjà suggéré les Mauristes, d'identifier l'« évêché » de s. Pirmin avec celui de s. Landri ; ni l'un ni l'autre, du reste, n'ont été proprement évêques d'un diocèse quelconque.

1. Des évêques de cette sorte ont résidé à Lobbes, à Fosses, à Malonne, etc., sans qu'on ait jamais songé à voir « un évêché » dans aucun de ces endroits ; M. Krusch est d'ailleurs mieux au courant que personne de tout ce qui concerne cette particularité.

2° Le meilleur moyen de concilier les vocables divers employés pour désigner la résidence de l'un et de l'autre personnage (*Meldis*, *Meltis*, *Mettis*, *Melcis*), est incontestablement d'accepter la variante *Meltis*, attestée pour Pirmin par un groupe respectable de manuscrits, et qui explique au mieux les deux formes *Meldis*, *Mettis*, les seules dont on ait à tenir compte dans le cas de Landri ¹.

3° Dès lors, au triple point de vue étymologique, topographique et historique, aucune localité ne saurait mieux correspondre au *Meltis Castellum* que Melsbroek en Brabant, nommé anciennement *Melburch*, situé à la frontière linguistique des langues romane et germanique, sur un territoire rattaché depuis de longs siècles et de maintes façons à s. Landri, à son père s. Vincent Madelgaire, à l'établissement de Soignies, fondé et gouverné successivement par eux ².

* * *

Il me reste à dire un mot, en terminant, de ce qui a trait au pays d'origine de s. Corbinien. Le « bon Arbeo », comme on se plaît à l'appeler (p. 521), écrit que le futur évêque des Bavares *ex regione Miltonense ortus fuit, ex uico qui nuncupatur Castrus*. On n'a pas encore identifié jusqu'à ce jour cette localité. Au commencement du XVIII^e siècle, Mabillon proposa d'y voir Arpajon (arrond. de Corbeil, Seine-et-Oise), qui porta jusqu'en 1720 le nom de Châtres ; mais cet endroit ayant été lui-même la capitale d'un territoire appelé dès le VII^e siècle *pagus Castrensis*, il serait bien

1. Je me demande présentement s'il y a lieu d'attribuer tant d'importance à cette variante *Melcis*, *Meltis*. Ne pourrait-elle point s'expliquer par quelque phénomène linguistique, analogue à celui qui s'est produit pour *salz* (all.) et *salt* (angl.), *malz* et *malt*, etc. ? Le fait que *Melburch* a fini par s'adoucir en *Melsbroek*, serait déjà en soi favorable à cette hypothèse. M. Cuvelier, archiviste général du royaume de Belgique, vient de me faire savoir, par l'entremise de mon confrère dom U. Berlière, qu'il a même existé une forme de transition, *Meelbroeck*, laquelle se rapproche davantage encore de *Melcis* pour la graphie, comme *Melsbroek* pour la phonétique.

2. L'été dernier, me trouvant à Bruxelles, j'ai parcouru à pied, dans le cours d'une après-midi, en compagnie de mon ami M. Franz Serrues, toute cette région d'Evere, de Melsbroek et de Neder-Over-Heembeek, et y ai recueilli quelques nouveaux renseignements intéressants. J'ai appris, entre autres, qu'une voie romaine menant à Cologne traversait le territoire, laquelle est appelée, dans les actes du XIII^e siècle relatifs à Melsbroek, le « Chemin des Pèlerins ». Malheureusement, il ne reste plus rien de l'ancien château (*het Groot hof van Melsbroeck*), dont la « vieille et massive tour » et les murs entourés de douves profondes se voyaient encore vis-à-vis de l'église jusque vers le milieu du siècle dernier : un propriétaire moderne, le comte de Ribeaucourt, en ordonna alors la démolition. De l'église elle-même, il n'y a d'ancien qu'une partie romane de la tour, ainsi qu'à Evere et à Heembeek. Alph. Wauters (*Hist. des environs de Bruxelles*, t. II, p. 389) fait observer qu'il n'est aucune commune des environs de Bruxelles dont l'existence soit aussi anciennement attestée que Heembeek. Vers 680, le roi Thierry III confirme au monastère de *Nobiliacus* ou Saint-Waast d'Arras le village de *Haebecha* parmi ses biens de Hesbaye et de Ripuarie.

étonnant que le biographe l'eût désigné par « la région de Melun » dont il n'a jamais fait partie. Vers la même époque, probablement à l'instigation d'un autre bénédictin, Meichelbeck, les autorités ecclésiastiques de Freising se prononcèrent en faveur de Chartrettes, et c'est aujourd'hui encore l'opinion quasi officiellement reçue¹. Chartrettes est bien situé dans l'arrondissement de Melun ; mais, selon les renseignements transmis par les érudits locaux à M. Krusch et à moi, il ne s'est jamais appelé *Castrus*, mais *Carnotulae*. Il y a, dans le même arrondissement de Melun, au canton de Tour-nan, un autre endroit auquel personne ne semble avoir songé : c'est Chatres, dont la dénomination ancienne a été positivement *Castrus*. Je laisse à d'autres le soin de vérifier s'il peut être considéré comme correspondant à l'indication topographique fournie par Arbeo.

Ce que je ne puis assez admirer, c'est la désinvolture avec laquelle M. Krusch, qui me reproche comme une sorte de falsification historique de ne m'être point tenu à la variante *Melcis* dans la Vie de s. Pirmin, jette par-dessus bord le témoignage formel de l'honnête Arbeo touchant la patrie de s. Corbinien, pour transférer celle-ci arbitrairement de la France dans le Tyrol. D'autres, plus spécialement autorisés à se prononcer en la matière, diront ce qu'il leur paraît des motifs allégués pour justifier cette fin de non-recevoir² : pour moi, je me bornerai à exprimer ici mon regret de voir un si prodigieux monument d'érudition déparé par l'emploi constant et voulu de procédés critiques à l'égard desquels la postérité ne pourra que se montrer justement sévère³.

D. G. MORIN

1. Elle a trouvé place jusque dans l'article « Corbinian » (signé Hauck) de la *Realen-cyklopädie*, IV, 282.

2. Un de ces motifs est que le père de s. Corbinien s'appelait Waltekisus, et que le nom de Waldkis figure à plusieurs reprises dans le *Liber confraternitatum* de l'Église de Salzburg ; mais il est à présumer qu'il aura été aussi porté en France, à en juger par le Polyptyque d'Irminon. Le père de s. Wandrille s'est appelé Walthkisu : ira-t-on pour cela faire de lui un Tyrolien ? Autre raison très particulière, aussi p. 521 : si Corbinien était né au pays de Melun, il eût été orthodoxe, comme tous les bons Français d'alors, et n'eût pas appartenu à « cette troupe de prêtres méprisés qui mirent obstacle aux efforts de Boniface en Bavière. » On voit qu'il se crée encore des « légendes de saints », même en plein XX^e siècle : la seule différence avec celles d'autrefois consiste en ce que la tendance est diamétralement opposée, et l'étalage d'érudition plus considérable.

3. Il y a heureusement, dans ce VI^e volume des *Scriptores rerum merovingicarum*, de meilleures pages que celles qui font l'objet de la présente note : ainsi, je n'ai pu lire sans émotion le touchant hommage rendu, p. 432, à la mémoire du bollandiste Albert Poncelet S. J., « amici perpetua fide nobiscum coniuncti. »

COMPTES RENDUS

Cardinal D. J. MERCIER, archevêque de Malines. *Œuvres Pastorales. Actes, Allocutions, Lettres.* 30 janv. 1906. - 25 mars 1913. Bruxelles, A. Dewit; Paris, J. Gabalda, 1913. In-8, t. I, VIII-431 p. 1911; t. II, 482 p. 1912; t. III, 555 p. Prix : 3 fr. 50 par tome.

C'est une entreprise à la fois captivante et malaisée, que de rendre compte d'un recueil très riche en doctrine, mais dont la doctrine est, par la nature même des choses, dispersée en quelque soixante-dix documents : documents dont chacun a son individualité propre, et qui se succèdent selon les hasards de l'ordre chronologique. Il règne une extrême variété dans cette collection où l'on entend l'éminent Pasteur dire, chaque jour, et dans chaque cas, et à chaque auditoire, au cours de plus de sept années de gouvernement, ce qu'a réclamé de lui le bien des âmes. On pourrait essayer de grouper les compositions sous les chefs suivants : dogme et morale, piété et ascèse, liturgie et musique sacrée, discipline ecclésiastique, philosophie, constitution de la famille, questions sociales et patriotiques, problèmes d'éducation, vues sur les beaux-arts, polémique, enfin allocutions ou épîtres de circonstance. Passons à l'examen des principaux morceaux du recueil.

Dans son *mandement* de carême de 1907, l'A. montre ce qui fait vraiment « la dignité morale de l'homme ». Aux fruits de vie que porte pour la société le christianisme, il oppose les fruits de mort que produit l'athéisme pratique (I, 187). — Combien lointaine nous paraît aujourd'hui la question du modernisme, tant l'Église a énergiquement réagi contre le mal qui l'attaquait et a éliminé de ses veines le virus qui traîtreusement s'y insinuait ! Mais cette page d'histoire ancienne était encore, il n'y a pas longtemps, une page d'actualité. Le *mandement* de carême de 1908, nous donne le réconfortant spectacle de voir la vraie science rejoindre, par dessus la tête des demi-savants et des révoltés, la simplicité populaire, dans l'intégrité de la foi.

En 1909, l'instruction quadragésimale sur *les devoirs de la vie conjugale* appelle à son secours la statistique et l'économie politique, pour frayer la route aux exigences de la morale évangélique. Le discours au *congrès catholique de Malines* (25 sept. 1909) fait ressortir la solidarité du christianisme et du progrès social. Le deuil national causé à la Belgique par la mort du roi Léopold fournit au Primat l'occasion d'écrire de la *piété patriotique* (II, 428 sq.) une apologie ferme et grave, philosophique et chrétienne, exempte d'emphase, qui aboutit à d'excellents conseils pratiques sur les devoirs envers la patrie (cf. III, 167).

A la suite de Saint Jean Chrysostome, le Cardinal explique aux éducateurs (*l'enseignement du catéchisme*, 20 fév. 1911) quelle grande et noble

tâche c'est de « former des âmes chrétiennes ». Aux hommes les plus doctes, il conseille de retourner au petit livre qui a éclairé d'un rayon divin leur enfance (III, 180). A l'abnégation de l'Église de France persécutée et spoliée, il rend un magnifique hommage (*congrès des catholiques du Nord*, 26 nov. 1911). Dans les livres penseurs athées il montre énergiquement « les grands mal-fauteurs de la société contemporaine » (*mandement de carême*, 1912). Mais, à ces reproches lancés aux ennemis du Christ correspondent de courageuses et austères admonestations adressées aux catholiques sur leur *obligation sociale d'expié* et de *relever les mœurs* (*mandement de carême*, 1913).

Le centenaire de Montalembert obtient du Cardinal une lettre aussi éloquente dans l'éloge qu'impartiale dans le jugement (III, 149 sq.). Pour compléter le monument élevé à la gloire de Bossuet (*fêtes de Meaux*, 1911), il tient à placer, à côté du génie du théologien, de la sainte flamme de l'apôtre et de la majesté de l'orateur, la touchante et condescendante sollicitude du Pasteur qui écrit pour les mères et les petits enfants (III, 275 sq.).

Sentant profondément, comme Pie X, la valeur dogmatique, spirituelle, ascétique et esthétique de la liturgie, il profite de toutes les occasions pour rappeler l'importance de la prière publique de l'Église (I, 112), et en montrer l'émouvante beauté (II, 74), pour encourager la restauration du chant collectif (I, 199 sq.), pour réclamer la participation de tous les fidèles à la liturgie dominicale (I, 191, 192), pour affirmer le devoir qu'a le clergé d'expliquer les rites au peuple (I, 359 sq.) et l'heureuse influence d'une telle catéchèse (III, 10), pour préciser les rapports de la liturgie avec les arts en général et l'art musical en particulier (I, 117; II, 138; III, 366); enfin il fait servir sa science de psychologue et de sociologue à l'apologie du culte public (*congrès liturgiq. de Louvain*, 7 juin 1910).

Au milieu de ses œuvres « pastorales », le Primat de Belgique nous permettra d'en distinguer une (II, 1-64) qui sort tout à fait du genre classique de la « pastoration » : sa *conférence au jeune barreau d'Anvers* (18 avril 1908) sur *la conscience moderne*. Cette composition — la plus longue de toute la collection —, où les tendances caractéristiques des âmes de nos contemporains sont exposées avec beaucoup de pénétration et expliquées par les systèmes philosophiques qui ont régné sur les dernières générations, aurait sa place marquée dans un volume de « *Mélanges philosophiques* ». Mais sa présence dans le recueil que nous analysons témoigne de la forme d'esprit propre du Cardinal Mercier : « un vieux maître de philosophie impénitent », — c'est à peu près ainsi, qu'il trace son propre portrait. Heureuse fidélité d'un prince de l'Église à une vocation intellectuelle que nous avons le droit de considérer comme providentielle !

Cette conférence de philosophie presque pure est-elle, d'ailleurs, sans parenté d'idées et de méthode avec les morceaux qui l'entourent ? Bien superficiel, qui en jugerait ainsi. Dans ses grandes lignes la manière de Mgr Mercier est, au contraire, uniforme, parce que la marque de son esprit est empreinte sur tout ce qu'il écrit ou prononce. Toutes les fois qu'il traite un sujet un peu vaste, il emprunte l'« état de la question » et les préliminaires de la solution à l'ordre rationnel : philosophie, science

expérimentale, sciences sociales, histoire. Le Verbe de Dieu jette ensuite sa lumière sur ces travaux d'approche ; et, le talent du vulgarisateur s'ajoutant à celui du docteur, les vérités les plus hautes sont mises, en termes concrets et accessibles, à la portée du grand nombre. Le dosage des éléments varie seulement suivant le cas. Il arrive que parfois, « ex natura rei », le surnaturel seul ait la parole. Parfois la méthode se développe dans toute son ampleur : la *conférence sur l'alcoolisme* faite à Liège, le 20 déc. 1908 (II, 149-182) est un exemple parfait de ce cheminement du domaine de la science vers celui de la grâce. Une fois, enfin — ce fut le cas pour la conférence sur la *Conscience moderne* — le centre de gravité de l'exposé est demeuré à niveau de la raison ; et, seules, quelques échappées lumineuses ont été ouvertes sur la Révélation.

L'examen de ces trois volumes d'*Œuvres pastorales* laisse l'impression qu'on a à faire à un esprit remarquablement synthétique, qui joint la pénétration philosophique à l'étendue des connaissances positives, et qui réalise parfaitement en lui-même les harmonies de la raison et de la foi. Mais le Cardinal Mercier offre encore l'exemple d'une autre synthèse — celle-ci subjective, psychique et morale —, synthèse « chrétienne » de la spéculation et de la pratique, de la pensée pure et de la charité. Le Pasteur, qui sait si bien guider son cœur par son esprit, met, en revanche, son esprit entièrement au service de son cœur, pour faire et répandre le bien. — « *Græcis et Barbaris, sapientibus et insipientibus debitor sum*. Puisse cette modeste collection apporter à mes chers diocésains la preuve que, par tous les moyens à ma portée, je cherche à leur faire un peu de bien ». Retenons ces paroles qui servent de préface (I, VI, VIII) et qui auraient pu servir d'épigraphe à la publication.

Ce sont les sentiments dont l'auteur est animé qui, par moments, prêtent à sa parole une vraie et haute éloquence ; une éloquence qui a ces caractéristiques : être tout entière dans les vérités affirmées, dans les émotions ressenties, dans les choses dites — plutôt que dans la manière de dire les choses ; éloquence qui est philosophique et chrétienne, beaucoup plus que littéraire.

La table analytique, fort bien faite, qui couronne le troisième volume, convainc le lecteur, dès son premier contact avec les *Œuvres pastorales* du Cardinal archevêque de Malines, qu'il est sur le seuil d'un grenier à idées. Le propriétaire du grenier ne souhaite rien tant que de se voir emprunter son grain par les mains qui voudront le semer.

D. M. FESTUGIÈRE

Römische Quartalschrift f. christl. Altertumskunde und f.

K. G. Supplementheft XX : *Kirchengeschichtliche Festgabe Anton*

De Waal zum goldenen Priester-Jubiläum (11. Okt. 1912) dargebracht.

Im Auftrage und in Verbindung mit den Kaplanen und Freunden

des deutschen Campo Santo im Rom, herausgegeb. von Dr. th. Fr. X.

Seppelt, Privatdozent f. K. G. an der Univ. Breslau. Mit zwei Tafeln

und vier Abbild. Fribourg-en-Brisg., Herder, 1913. Gr. in-8, xi-488 p.

Le jubilé d'or sacerdotal de Mgr A. De Waal a fourni aux amis et admirateurs du distingué recteur du Campo Santo teutonique de Rome l'occasion de lui témoigner leur reconnaissance et leur sympathie dans un recueil de travaux, qui est la meilleure expression de l'esprit scientifique qui anime cette vénérable institution, depuis le jour où Mgr De Waal en a pris la direction. Le Campo Santo est devenu un centre actif d'études d'histoire et d'art religieux, dont l'organe est le *Römische Quartalschrift* fondé en 1887.

Le volume des *Mélanges De Waal* comprend trois parties : Contributions à l'histoire des institutions curiales, Allemands à Rome et à la Curie, Varia. Jetons un rapide coup d'œil sur les principaux articles de ces trois séries.

I. Le volume s'ouvre par une étude du prof. Em. Goeller sur « les anciennes archives de la pénitencerie papale » (p. 1-19), heureuse reconstitution partielle d'un fonds qui a eu terriblement à souffrir de son transfert à Paris sous Napoléon, et renseignements sur le personnel et le fonctionnement de la chancellerie de la pénitencerie — M. Franz Egm. Schneider étudie « l'histoire de l'origine de la rote romaine comme tribunal collégial » (p. 20-36), graduellement constitué dans le cours des XIII^e et XIV^e siècles. — L'étude de Mgr P. M. Baumgarten sur « quelques fonctionnaires de la Chancellerie papale aux XIII^e et XIV^e siècles » (p. 37-102) complète les travaux antérieurs de ce savant sur la chancellerie pontificale et rectifie certaines assertions de Breslau dans son manuel de diplomatique. Les études de détail faites par l'auteur sur de nombreux originaux l'ont amené à préciser bien des points obscurs du fonctionnement de la chancellerie et surtout font la lumière sur son personnel. — M. Henri Zimmermann s'occupe de « la légation papale au commencement du XIII^e siècle au service de la prédication de la croisade, de l'inquisition et de la Collectorie » (103-119), et essaie de déterminer la portée réelle du titre des envoyés pontificaux employés au service des papes dans la première moitié du XIII^e siècle.

II. La seconde partie renferme une série de monographies. Le cardinal Otton Truchsess d'Augsbourg à Rome, 1559-1563, par Mgr Ehses (p. 123-143) ; Le prévôt de la cathédrale d'Ermland : Christophe de Suchten († 1519) par Jos. Kolberg (p. 144-172) ; Le « peintre Müller » à Rome par Jean Mumbauer (p. 172-233), peintre du XVIII^e s., converti au catholicisme en 1750. L'étude de K. H. Schäfer sur « le germanisme romain au XIV^e s. » (p. 234-255) fait connaître la part importante de l'élément teutonique (donc y compris les Belges) dans le monde artistique, ouvrier et commerçant de Rome ; le même phénomène a déjà été relevé pour le monde curial. — Jos. Schlecht publie « des relations allemandes datées de Rome en 1492 et 1504 » (p. 251-267) ; Fr. X. Seppelt donne une étude sur « le voyage à Rome de l'évêque Josse de Breslau (1456-67) » (p. 270-285).

Les *Varia* contiennent les études suivantes : A propos du jour de la mort du Christ de Jos. Sickenberger (p. 289-298). La porte de St-Paul. Un chef-d'œuvre de l'art byzantin du XI^e siècle, par Fr. J. Luttor (p. 299-336) ; Suppléments à l'histoire des trois plus anciennes bibliothèques

papales par le P. Fr. Ehrle S. J. (p. 337-369) ; Fragments Moyen-haut-allemands tirés de manuscrits du couvent des Minorites de Wurzburg par le P. Konrad Eubel (p. 370-387) ; Un Ars praedicandi prétendument composé par Albert-le-Grand, par Rich. Stapper (p. 388-402) ; L'évêque Conrad de Breslau dans ses relations avec le St-Siège et le Concile du Bâle, par le P. Lambert Schulte, O. F. M. (p. 403-460) ; Rome et les Missions, par Jos. Schmidlin (p. 461-488), coup d'œil sur le rôle joué de tous temps par les papes dans l'organisation des Missions en pays païens.

D. U. BERLIÈRE

D^r ST. SZÉKELY, *Bibliotheca Apocrypha*. Introductio historico-critica in libros apocryphos utriusque Testamenti cum explicatione argumenti et doctrinae. I. Introductio generalis, Sibyllae et Apocrypha Vet. Test. antiqua. Friburg, Herder, 1913. In-8, VIII-512 p. Prix : 11 M. M. Székely, professeur du Nouveau Testament à l'université de Budapest, déjà bien connu par sa « Hermeneutica biblica », nous présente dans ce gros volume la première partie d'une introduction complète et détaillée aux livres apocryphes. Il suffit de parcourir cet ouvrage magistral pour se convaincre, que l'auteur a consacré, en travailleur infatigable, de longues années à la tâche si ardue de s'orienter à travers de cette *indigesta moles* des apocryphes, dont la connaissance est très utile aux biblistes et théologiens ; car elle nous fait voir le tissu des idées religieuses qui étaient répandues parmi les Juifs à l'époque des origines chrétiennes et qui s'étaient développées, çà et là, dans les communautés chrétiennes, idées qui se rattachent si souvent à la doctrine des livres inspirés.

Dans la première partie du volume (pp. 1-120) M. Székely traite les questions générales relatives à la littérature apocryphe, à savoir la signification du mot « apocryphe », la valeur et l'utilité des apocryphes, leurs origine et caractère général, les apocalypses en particulier. Il donne un exposé synthétique de l'ensemble des doctrines contenues dans les apocryphes relativement à Dieu, aux anges, aux démons, aux hommes ; il met en bonne lumière les idées concernant le Messie et son règne, la résurrection et le jugement universel, sans manquer de montrer le rapport de ces idées avec la doctrine des livres saints. Puis il exploite les sources auxquelles les auteurs des apocryphes ont puisé, et les différents éléments, qui ont exercé leur influence sur la formation de cette vaste littérature. Suit une bibliographie générale assez complète ; il n'y a pas d'ouvrage ou d'article de quelque importance, qui ait échappé à l'attention de l'auteur.

La seconde partie du volume, beaucoup plus étendue, forme l'introduction spéciale aux apocryphes les plus vieux de l'Ancien Testament. M. Székely passe en revue les oracles sibyllins, le livre d'Hénoch, éthiopien et slave, l'assomption de Moïse, l'apocalypse de Baruch, le III^e et le IV^e livre d'Esdras, le livre des Jubilés, la lettre de Salomon au roi Hiram, le III^e livre des Machabées, le testament des douze patriarches, les psaumes de Salomon, la prière de Manassé, le IV^e livre des Machabées, l'ascension d'Isaïe et quelques fragments de livres perdus. En traitant de ces différents livres, l'auteur suit toujours le même plan : tout d'abord il recueille les

témoignages historiques relatifs au livre en question et dresse la liste des manuscrits qui en contiennent le texte ; il indique en outre les éditions du texte et les ouvrages et articles publiés sur le livre — notons ici en passant, que la répétition de la littérature générale est parfois superflue. Comme les proportions du volume ne permettaient pas d'imprimer le texte tout entier des apocryphes, l'auteur en donne une analyse très soignée et des extraits des parties les plus importantes avec des notes explicatives.

La doctrine de chaque livre est résumée dans un paragraphe spécial ; un dernier paragraphe s'occupe de l'origine et de la date du livre. Comme les données historiques font presque toujours défaut, la recherche ici doit se borner à l'examen du contenu des livres, du mouvement des idées et d'autres indices ; naturellement, les conclusions tirées de ces arguments intrinsèques n'ont très souvent d'autre valeur que celle des hypothèses plus ou moins probables, dont on peut s'écarter, p. e. quand Székely place l'apocalypse de Baruch avant le IV^e livre d'Esdras, mais on peut admettre que l'auteur n'a pas voulu trancher toutes ces questions littéraires. Du reste, cette remarque ne vise pas à diminuer la haute valeur de l'ouvrage, qui constitue le premier essai d'une introduction méthodique à la littérature apocryphe. On doit savoir gré à M. Székely, de n'avoir pas reculé devant les difficultés d'une telle entreprise, spécialement quand on considère la masse énorme des matériaux qu'il a mis en œuvre. La connaissance des langues slaves lui a permis de traiter avec compétence les difficiles questions relatives au livre d'Hénoch. Nous souhaitons, que l'ouvrage, écrit avec clarté et circonspection, trouve un bon accueil auprès des théologiens et des étudiants en écriture sainte ; ils en tireront beaucoup de profit. Nous espérons, que le second volume, qui traitera des autres apocryphes de l'Ancien Testament et des apocryphes du Nouveau Testament, ne tardera pas à paraître.

D. H. HÖPFL

P. CAPELLE. *Le texte du psautier latin en Afrique Collectanea biblica latina*, t. V. Rome, Pustet, 1913. In-4, xi-167 p. Prix : 8 fr.

Je ne dirai rien de la préface de M. Capelle, sinon que la façon dont il s'exagère les petits services qu'il a reçus est l'indice d'un noble cœur et qu'on lui pardonne facilement de se tromper en ces matières.

L'étude du psautier latin en Afrique suit l'ordre chronologique. Tertullien ne pouvait être omis, mais l'examen de son texte biblique est extraordinairement difficile et n'aboutit pas à des conclusions très fermes. En revanche, le texte de Cyprien peut être considéré comme le type de l'ancienne version africaine. Si l'édition de Hartel est trompeuse, nous savons depuis longtemps d'après quels critères il faut la corriger ¹. Pour avoir une idée exacte de la différence qui existe entre le psautier de Cyprien et celui des européens, pour avoir une conception nette de ces africanismes dont

1. M. C. a corrigé partout le texte de Hartel d'après le ms. L, il a même fait venir ce précieux ms. à Bruxelles pour le collationner. — Pour deux passages je me permettrais de ne pas accepter la correction de M. Capelle : le ms. V donne *Testim.* p. 48 et p. 183 *colligi* et *abierre*, tandis que L. appuyé par tous les autres mss., donne *concreaire* et *proicere* (p. 27). A mon avis, V a subi ici une correction, ce qui lui arrive quelquefois (cf. p. 36), son texte est plus archaïque, si l'on veut, L. reste plus cyprienque.

on parle si souvent et parfois si légèrement, j'engage les studieux à parcourir la liste imprimée pp. 30-32 et qui complète utilement celle que Hans von Soden a dressée pour le Nouveau Testament.

Après deux courts chapitres consacrés aux écrits pseudocyprianiques et à Lactance qui a utilisé les *Testimonia*, vient une étude du texte donatiste. Ce chapitre est un des plus importants et demandait un soin tout particulier, car c'est ici qu'apparaît un texte nouveau dont il faut chercher les origines. M. C. compare les citations donatistes d'une part avec l'ancien texte africain, et d'autre part avec Optat et Augustin, qui sont appelés *africains postérieurs* (aux donatistes?). Ces tables ont demandé beaucoup de peine et pouvaient rendre de grands services, mais elles ont un défaut. « Les termes caractéristiques sont en caractères gras, les variantes en italiques » dit M. C. (p. 71). D'abord un détail : il n'y a pas de caractères gras, mais des capitales. Ensuite, on se demande ce qu'il faut entendre par termes caractéristiques : ceux qui rappellent encore le vieil africain, ou ceux qui sont dus à « la révision profonde, pratiquée aux environs de 350 », impossible de le dire ; il y a de tout dans cette collection, il y a même des mots qui diffèrent de l'africain ancien et de l'africain postérieur et restent « caractéristiques » ; d'ailleurs la distinction entre variantes et termes caractéristiques est inadéquate, et ainsi il se fait que toutes les variantes ne sont pas en italique. Un meilleur emploi des ressources typographiques, si abondantes, aurait rendu ces tables plus claires et plus utiles. — A deux reprises M. C. parle de l'énigmatique psautier publié par D. Amelli, mais les lecteurs auront de la peine à savoir ce qu'il en pense, car les deux passages paraissent se contredire :

P. 3, n. 2. Je suis absolument convaincu que le fond de ce psautier est africain.

P. 79, n. 6. Ce n'est pas du texte biblique des psaumes que l'on pourrait conclure à l'origine africaine du traducteur que D. Amelli tient pour assurée. Au contraire : les expressions caractéristiques du psautier d'Afrique sont toutes absentes... Les autres arguments¹ doivent être forts pour résister à l'opposition du texte biblique qui est aussi formelle que possible.

Le chapitre suivant (Saint Augustin et son époque) est le plus long (pp. 83-169) mais aussi le plus étudié, le plus original et le meilleur du livre, il serait peut-être parfait sans la distinction entre variantes imprimées en italique² et « expressions caractéristiques en texte plus grand³ » qui reparait. Voici les conclusions de l'auteur. 1) le texte AR (Augustin et psautier de Verone) est purement et simplement africain, il s'éloigne beaucoup de Cyprien et se rapproche de P (*Liber promissionum*), il doit dériver d'une révision faite vers l'an 350. 2) AR comparé aux témoins africains contemporains représente encore une révision dont l'indice le

1. Il n'y a pas d'autres arguments, me semble-t-il ; ces arguments ne pourraient être que la provenance africaine du ms., ou un renseignement fourni par quelque préface.

2. Quelle variante y a-t-il à *et Aaron* (p. 151) ? Il eût mieux valu ne pas mettre en italique les mots où il y a une variante entre A et B, ou entre les différents textes de P.

3. Ce sont encore des capitales.

plus certain est le mot *eruere*. 3) Les *enarrationes* se divisent en quatre groupes : courtes notes dictées, sermons prêchés avant 415, *enarrationes* doubles, grandes *enarrationes* dictées après 415 ; le texte des trois premiers groupes est africain, dans le quatrième on constate l'influence du psautier gallican. L'auteur a réussi à prouver, au moins comme probables, ces conclusions et on devine l'importance de cette étude pour l'histoire de la Bible.

On pourrait certes demander à M. C. un plus grand effort pour nuancer la pensée : dire que le texte AR est « absolument africain » « non importé », et trouver qu'il est le résultat d'une correction faite à l'aide de textes européens, semblera étrange et mal exprimé.

Cette pâle analyse ne peut donner une idée de tout ce que contient ce livre. Aucun problème qui touche au psautier africain n'a été négligé ; plusieurs sont ici posés pour la première fois et ont été heureusement résolus. L'auteur a dû remuer des matériaux très variés et l'étendue des recherches ne l'a pas empêché d'aller au fond de la tradition ; nulle part il ne s'est contenté du texte fixé par les éditeurs, mais il a épluché les appareils critiques ; pour le *Liber promissionum* il a collationné lui-même les manuscrits et le texte en est fixé ici pour la première fois. Espérons que M. C. poursuivra des études si bien commencées et qu'il nous donnera, un jour, une édition du psautier soit cyprianique, soit augustinien ¹.

D. DE BRUYNE

M. RACKL. *Die Christologie des heiligen Ignatius von Antiochien nebst einer Voruntersuchung : Die Echtheit der sieben ignatianischen Briefe verteidigt gegen Daniel Volter*, dans *Freiburger theologische Studien*, 14 Heft. Fribourg, Herder, 1914. In-8, xxxii-418 p. Prix : 8 M.

Ce gros livre n'est pas des plus faciles à lire et, vraisemblablement, on le consultera souvent, mais on le lira peu et on ne le citera guère. L'érudition dont il déborde ne permettra pas de l'ignorer, mais la forme ardue de l'exposition, la discussion pour ne pas dire la polémique qui reparait partout, qui détermine le choix et l'argumentation de chaque chapitre enlève au livre sa sérénité. Les textes y sont disposés à la rangette comme des explosifs dans une poudrière. A propos d'une phrase, d'une expression, d'un mot, c'est un déluge de citations et de références. On ne s'en plaint pas, mais l'abondance rend le maniement malaisé. Ces défauts sont d'autant plus regrettables qu'ils amoindrissent non le mérite mais l'action d'un ouvrage excellent, dans lequel la christologie d'Ignace d'Antioche est abordée avec une orthodoxie impeccable et une érudition étendue. Il est juste de dire que c'est moins par la nouveauté que par la copieuse solidité

1. L'orthographe *abiicere*, *coelestis* etc., ne plaira pas aux philologues, *dirrumpamus* (p. 99) est fautif. Il y a une abondance de majuscules qui n'est pas désirable (p. 37, l. 2 et p. 37, dernière l.). La conjecture de D. Férotin (p. 221, n. 1) est exacte : le psautier de Lorenzana est tiré du ms. tal. 30. 1, aujourd'hui à Madrid, comme on peut lire ans la *Bibliotheca Patrum hispanica* et comme j'ai pu le vérifier moi-même.

que le livre rendra service. C'est une série de dissertations sur des mots qui me paraît offrir le plus d'utilité : ὁ χριστός — θεός — κύριος — ἀρχιεπίσκοπος, etc. On trouve là tout ou à peu près tout ce qu'on peut souhaiter ; il y a aussi des études comme celle de la proposition κατά, pour le texte κατά θέλημα καὶ δυνάμει θεοῦ qui montrent une information très étendue. En somme, le détail est de premier ordre, la vue d'ensemble est un peu nébuleuse, c'est une sorte de va-et-vient qui déroute l'attente par de continuels détours. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas eu la patience de dresser une table onomastique, à laquelle ne peut suppléer la table des citations ignatiennes et des noms d'auteurs cités. C'est une liste respectable que cette dernière et les notes presque à chaque page montrent bien que ce n'est pas seulement le titre des ouvrages que connaît l'auteur, mais qu'il a lu, beaucoup lu et bien lu.

D. H. L.

S. REITER. S. Eusebii Hieronymi in Hieroniam prophetam libri sex. (C. S. E. L. vol. 59). Vindobonae et Lipsiae, 1913. In-8, CXXV-576 p.

On a souvent reproché à certains volumes faisant partie du *Corpus* de Vienne la maigreur excessive de l'introduction et l'insuffisance des informations. C'est presque le grief opposé qu'on pourrait faire à M. le Dr Reiter, au sujet de son édition du Commentaire de s. Jérôme sur Jérémie. Il m'écrivait, en me l'adressant, qu'elle lui avait coûté beaucoup de travail et de fatigue, et je n'ai pas de peine à le croire : je me demande même ce qu'on aurait pu y mettre de plus. A vrai dire, la tâche était presque exclusivement philologique, et l'éditeur a prouvé qu'il excellait en ce genre : les connaisseurs seront, je pense, unanimes à trouver que son volume est de loin l'un des meilleurs de toute la collection. Mais il montre également, en maints endroits, ce dont il est capable dans le domaine de la haute critique et de la paléographie. Espérons que M. R. n'abandonnera pas, après cela, le champ de l'antienne littérature chrétienne, qui a tant besoin, à l'heure actuelle, de travailleurs de son espèce : seulement, il ferait peut-être sagement de se borner, et de ne point se croire tenu de dire sur toute chose tout ce qu'il sait.

D. G. MORIN

L. PIROT. L'œuvre exégétique de Théodore de Mopsueste (350-428 après J. C.) dans *Scripta pontificii Instituti biblici*. Romae, Breitschneider, 1913. In-8, xvi-334 p.

Je crois que des deux Théodore de Mopsueste, c'est le moindre qu'a choisi l'auteur. L'exégète est loin d'être négligeable, mais le théologien est mêlé par ses écrits à des controverses théologiques si retentissantes que c'est le théologien qui prévaut. Ce serait à tort qu'on dédaignerait l'exégète ; sans être au premier rang, il fait figure honorable. Comme l'a montré M. Pirot par des citations nombreuses, et mieux encore par une connaissance très approfondie des œuvres de Théodore, les commentaires scripturaires méritent mieux qu'une mention, ils ont droit à une lecture, non seulement de la part de ceux qui étudient l'histoire des livres saints et de leur interprétation mais aussi de la part de ceux qui ne s'attendent pas à y trouver tant de détails, de renseignements variés sur une époque et un

milieu dont nous savons trop peu de chose pour négliger rien de ce qui peut les faire connaître. Cependant il faut faire une large part de cet intérêt à l'auteur qui nous aide à l'aller découvrir sans trop de tâtonnements. Mais c'est surtout pour la connaissance de ce qu'il y a d'incomplet, d'insuffisant, de présomptueux dans cette exégèse que le livre de M. Pirot est utile et indispensable. C'est un guide averti et familier avec les détours et les faiblesses intellectuelles de celui qui reste malgré tout curieux à étudier et qu'il ne faut pas envelopper dans une formule, ne fût-ce qu'à raison des effets de sa théologie un peu trouble dans les conflits orientaux. Voici le développement de l'ouvrage : L'École exégétique d'Antioche (p. 1-41) ; La vie de Théodore de Mopsueste (p. 43-63) ; Écrits exégétiques (p. 71-91) ; sa préparation scientifique (p. 95-120) ; Canon de Th. de M. (p. 121-153) ; la doctrine de l'inspiration (p. 157-175) ; ses règles d'herméneutique (p. 177-213) ; son interprétation des prophéties messianiques (p. 235-275) ; ses principales questions exégétiques (p. 277-301) ; sa condamnation au V^e concile oecuménique (p. 303-325). D. H. L.

M. JUGIE des Augustins de l'Assomption. **Nestorius et la controverse nestorienne.** Paris, Beauchesne, 1912. (*Bibliothèque de théologie historique*). In-8, 326 p. Prix : 6 fr.

Cette étude très remplie et bien documentée comble une lacune. Depuis la découverte du *Livre d'Héraclide*, la question du Nestorianisme s'est posée de nouveau. M. Béthune-Baker a fait un chaleureux plaidoyer en faveur de l'orthodoxie du Patriarche Byzantin, et Mgr Duchesne est un peu du même côté¹. Le R. P. Martin Jugie a étudié à fond toute la théologie de Nestorius, et je pense que sur beaucoup de points il a atteint la certitude. Il fait le procès de Nestorius sans pitié, mais je crois qu'au fond il n'est pas trop dur. L'hérésie du malheureux exilé m'a toujours paru patente, tant dans le livre d'Héraclide que dans les fragments réunis avec tant de soin par feu M. Loofs ; et l'analyse du P. Jugie m'a affermi dans mon opinion. Il a surtout tiré au clair l'*union prosopique* enseignée par Nestorius. Il montre que nous ne devons pas comprendre deux hypostases (dans le sens de natures) unies dans une seule personne, — ce serait parfaitement orthodoxe, — ni, comme je l'avais autrefois compris, deux hypostases (*subsistentiae*) unies dans une seule personnalité morale, mais bien deux *prosopa* unis dans un troisième *prosopon* moral. Il y a donc, d'après Nestorius un *prosopon*, le Verbe, et un autre, l'homme Jésus, qui par leur étroite *συνάφεια* forment le *prosopon d'union*, qui se nomme Fils, Christ, Sauveur. Il n'y a qu'un Christ, un Fils ; il est Dieu et homme ; mais il est composé de deux personnes, Dieu et l'homme.

Nestorius était donc foncièrement Nestorien. Il rejetait le mot *ἐνωσις*, pour prendre *συνάφεια*. Il ne voulait à aucun prix la « communication des idiomes » entre le Verbe et l'homme, mais seulement entre le *prosopon d'union* et les deux personnes qui le composaient. Son hérésie m'a toujours semblé apparaître encore plus clairement dans l'*union progressive* décrite dans un sermon (Loofs, pp. 59-64, Jugie pp. 105-7), — le travail de la

1. Cf. *Rev. bén.*, 1908, p. 388.

perfection, le mérite, du prosopon humain assumé par le Verbe. Sans doute, Théodore de Mopsueste était bien pire. C'était un Pélagien pur sang ; et le P. Jugie a bien démontré que Nestorius n'était pas Pélagien du tout. Sur ce point, et sur la doctrine sotériologique de Nestorius, ainsi que sur d'autres points de détail, cette étude est pleine d'intérêt et emportera la conviction.

D'autre part, je ne puis me rallier à son avis sur l'usage du mot φύσις. D'après Loofs et Baker, Nestorius employait le mot ὑπόστασις dans le sens de φύσις, et avait le droit par conséquent de soutenir deux hypostases. Au contraire, M. Jugie, comme M. Lebon, croit que Nestorius usait du mot φύσις dans le sens d'hypostase, et S. Cyrille de même. Je trouve cela bien difficile à admettre. Je concède volontiers que M. Jugie peut avoir raison, contre M. Lebon, de dire que S. Cyrille emploie les mots théologiques avec beaucoup de liberté, et qu'il s'en sert volontiers dans le sens employé par son adversaire du moment. Il est vrai aussi que Nestorius est plus large encore : il ne se soucie pas de la distinction entre le neutre et le masculin, et il ne comprend pas la différence entre le concret et l'abstrait.

Tout de même, il me semble que dans Apollinaire, Nestorius, Cyrille et Sévère, les mots οὐσία, φύσις, ὑπόστασις conservent à peu près les mêmes significations. On ne les confondait pas ; on ne se plaignait pas que les autres les confondaient. Depuis les admirables déclarations de S. Grégoire le Théologien, le vocabulaire de la théologie trinitaire s'était stéréotypé. On disait οὐσία pour signifier l'essence *spécifique*, comprenant les qualités spécifiques d'un sujet ; φύσις c'était la nature individuelle d'un sujet, c'est-à-dire les qualités spécifiques et individuelles réunies (par conséquent, quand on parle de la φύσις d'une espèce, par ex. φύσις ἀνθρωπίνη, φύσις se confond avec οὐσία) ; ὑπόστασις c'est le sujet lui-même avec sa nature individuelle (*substantia prima*, ou *subsistentia*). Donc, il s'ensuit que toute φύσις est une ὑπόστασις, — on le répète, — et c'est bien vrai *in creatis* ; c'est même vrai dans la Ste Trinité, puisque la φύσις divine a trois hypostases qui s'identifient avec elle. Mais il s'en faut bien que les mots soient absolument synonymes ; ils ont la même dénotation, mais leur connotation est différente. La chose est claire : on dira ἀνθρωπίνη φύσις, mais on dira difficilement, ἀνθρωπίνη ὑπόστασις pour « la nature de l'homme ». De même, dans la Ste Trinité (« dans la théologie », disent les Grecs) φύσις et οὐσία se confondent, tandis que ὑπόστασις a un sens différent. Mais οὐσία n'a jamais le sens de ὑπόστασις. On voit que φύσις se tient entre les deux autres termes. Elle a en commun avec οὐσία qu'elle est abstraite ; elle a en commun avec ὑπόστασις qu'elle est individuelle, singulière. C'est bien pour cela que Sévère a dit plus d'une fois que dans « la théologie » on use des mots autrement que dans « l'économie » (la sphère de l'incarnation) : « C'est admis que ὑπόστασις et οὐσία ou φύσις ne sont pas la même chose en théologie ; cependant, dans l'économie ils sont la même chose » (P. G. 86, 1921), et il allègue l'autorité de S. Grégoire de Nazianze pour démontrer que dans un autre mystère les mots doivent prendre une nouvelle signification. Il est difficile de voir comment M. Lebon (qui est suivi par P. Jugie) a pu expliquer Sévère dans ce sens, que le mot φύσις a deux différentes connotations dans les deux mystères (comme par ex. *substantia* en Latin veut

dire *essence* dans la Ste Trinité, et *subsistance* dans la définition de *persona* par Boéthius). Il semble bien clair que Sévère veut dire simplement que toute φύσις est ὑπόστασις, sauf dans la théologie, — là, φύσις veut dire οὐσία. Le mot φύσις retient un sens de « nature individuelle » dans les deux cas ; mais le mystère de la Trinité nécessite une distinction *rationis ratiocinatae* entre la nature unique divine et les trois hypostases, et par conséquent confond la φύσις avec la οὐσία ; tandis que dans les choses créées, qui ont une nature spécifique, celle-ci se distingue de la φύσις singulière, qui se confond avec la ὑπόστασις ou nature subsistante ¹.

Il s'ensuit que je ne peux pas admettre avec le P. Jugie que M. Lebon ait démontré l'orthodoxie des Sévériens ². Il me semble évident que Sévère avait pour principe qu'une hypostase ne peut avoir qu'une seule nature, et que deux natures comporteraient deux hypostases. Il a donc dû combiner la Nature Divine (commune aux trois Personnes) avec la nature humaine du Christ en une seule nature, dans laquelle les deux οὐσίαι restent complètes et distinctes, mais unies dans une seule φύσις. Par conséquent il y a une union de nature à nature, — c'est bien la nature divine, plutôt que l'hypostase, de la seconde Personne, qui s'est incarnée, φύσις σεσαρκωμένη. Il est vrai que Sévère essaye d'échapper à cette conclusion, il ne veut pas enseigner que la nature divine est devenue homme ; et encore moins voudrait-il, comme les savants Aristotéliens qu'étaient les Trithéistes, faire des distinctions dans la nature divine, afin d'éviter ce piège, ni comme les Damianistes, établir une distinction réelle entre la nature divine et les trois hypostases, pour la même raison. Mais Sévère était l'esclave de la formule Apollinariste μία φύσις σεσαρκωμένη. Son maître, S. Cyrille, avait déjà complété son système contre Nestorius et avait présidé au concile d'Éphèse avant de trouver cette malheureuse formule. Il l'a trouvée utile, mais il en a plutôt fait la couronne que la base de son système.

Regardons cette fameuse formule : la μία φύσις dont il est question est la *nature divine* ; donc il ne s'agit pas d'une *hypostase* mais d'une *nature*, car tous les théologiens étaient d'accord sur la distinction entre ces deux mots « en théologie ». L'explication que φύσις ici veut dire ὑπόστασις est impossible. La meilleure explication (et c'est bien la pensée de S. Cyrille) c'est que μία φύσις τοῦ Θεοῦ Λόγου soit équivalent à « la nature unique de Dieu en tant qu'elle est identique à la seconde Personne ». Si l'on ajoute « devenue chair », on a une formule catholique, mais peu claire. Mais je ne vois pas

1. On me répondra que ὑπόστασις, d'après S. Jérôme, était employé dans le monde littéraire dans le sens de οὐσία, (Ep. 15, *ad Damasum*). Mais déjà pour son temps Jérôme se trompait, à ce qu'il paraît. Son maître Didyme avait déjà dit « trois hypostases », et si S. Athanase admettait volontiers « une hypostase » ou « trois hypostases », c'est qu'il prenait « une hypostase » dans le sens de « unus Deus » plutôt que de « una deitas » ; c'est ce que Newman, qui connaissait S. Athanase à peu près par cœur, a soutenu dans son savant essai sur μία φύσις (*Tracts Theological and Eccles.*, iv), une admirable dissertation que le P. Jugie ne paraît pas connaître.

2. Évidemment les Sévériens étaient encore plus hérétiques sur la question monothéiste. Ils enseignaient la μία ἐνέργεια ; or, dans la Ste Trinité il n'y a qu'une seule ἐνέργεια ; donc la μία ἐνέργεια du Christ n'était autre que celle-là, et l'ἐνέργεια humaine y était unie. De même quant à la volonté.

que Sévère l'ait pris dans ce sens. Au contraire, il désire à tout prix soutenir l'unité des deux *oûia* inconfuses dans une même nature. Si S. Cyrille n'a jamais dit cela, du moins il a donné l'occasion au malentendu.

Il y a donc des excuses possibles pour le malheureux Nestorius. Il n'a pas suivi toutes les déviations de Théodore, et cependant ce maître était beaucoup admiré. Les anathèmes de S. Cyrille lui paraissaient mal exprimés, car ce grand théologien était diffus par nature, et ne savait pas s'exprimer brièvement. Surtout c'était bien dur pour Nestorius de devoir s'incliner devant le neveu de Théophile; que le Pape S. Célestin l'y contraignit, ce devait lui paraître un supplice.

D'autre part, j'avoue que j'admire beaucoup S. Cyrille. Il a été très malmené par des Protestants, et même par des catholiques. Le Père Jugie a bien fait de le réhabiliter.

Je note encore que le P. Jugie regarde le livre d'Héraclide comme authentique quant au fond, et il me semble que cela est certain; cependant il trouve que les objections de M. Lebon sont assez fortes pour nous porter à croire qu'il y a, au moins, des remaniements; peut-être serait-ce la composition d'un nommé Héraclide, travaillant sur des œuvres authentiques de Nestorius.

D. J. CHAPMAN

K. SCHMITZ. *Ursprung und Geschichte der Devotionsformeln bis zu ihrer Aufnahme in die fränkische Königsurkunde*, dans *Kirchenrechtliche Abhandlungen* de U. STUTZ, 81 Heft. Stuttgart, F. Enke, 1913, In-8, XVIII, 192 p. Prix : 8 M.

C'est un sujet bien délimité et bien traité, avec méthode et clarté. Parmi ces banalités que nous répétons comme un protocole il s'en trouve un bon nombre qui remontent textuellement aux premiers siècles de l'Église et ce sont des chapitres ingénieux et nouveaux que l'auteur a pu écrire rien qu'en groupant les formules auxquelles on a cessé de faire attention et qui forment la suscription des lettres des apôtres. Les Actes des anciens conciles fournissent les éléments d'une collection moins variée. L'auteur a ensuite étudié séparément l'Orient et l'Occident. C'est toujours la littérature épistolaire qui est la principale pourvoyeuse, mais il aurait pu, à mon avis, insister un peu plus sur ce que ces formules d'humilité outrée et de dévotion ardente avaient de conventionnel, pour ainsi dire d'automatique. L'épigraphie et la paléographie en rendent témoignage, elles ont imaginé des abréviations qui suffisent à montrer le cas qu'il faut faire des protestations touchantes. On se disait très humble, indigne, pécheur, misérable avec la même indifférence qu'on portait des noms repoussants et ridicules : chèvre, ours, ordure, etc. dont le sens n'est un peu amorti pour nous que grâce à leur terminaison latine. Les formules *Gratia Dei*, *Servus servorum Dei* ont gardé un réel prestige même quand les autres formules similaires n'en avaient guère conservé. D'autres, qui auraient pu être mentionnées, furent beaucoup moins destinées à alimenter ou à exprimer la croyance ou la dévotion, elles furent un cri de guerre,

ainsi le *Deo laudes* des Donatistes, et il ne semble pas que le *Deo gratias* opposé par les catholiques ait jamais eu la même signification agressive. Pour la formule *Gratia Dei* la récolte de l'auteur compromet l'opinion exprimée par M. P. Viollet qui cherchait l'origine chez les Anglo-Saxons, tout en relevant quelques indices ailleurs ; c'est dès l'année 325 qu'on la rencontre.

Une bibliographie fort complète, des livres nombreux cités, vraiment mis à profit avec habileté et compétence, achève de faire de cet ouvrage un des plus estimables de la collection qui l'a accueilli.

D. H. L.

MARIUS BESSON. *Monasterium Acaunense*. Fribourg-en-Suisse, Fribourg, 1913. In-8, VIII-210 p. Prix : 8 fr.

Monasterium Acaunense, pour qui ne le saurait pas encore, c'est la célèbre abbaye de Saint-Maurice en Valais : ce « petit livre », comme l'auteur lui-même a soin de nous en prévenir, « n'est pas une histoire complète de ses origines, mais uniquement un recueil de dissertations relatives à cette histoire. » Les sujets traités sont : 1° les martyrs d'Agaune (M. B. s'efforce de démontrer l'historicité du martyre, édite et commente le récit d'Eucher de Lyon, étudie les interpolations que le texte a subies au cours des âges) ; 2° le Valais du IV^e au VI^e siècle (étendue et divisions de la *Civitas Vallensium*, principaux faits historiques, liste des sept premiers évêques) ; 3° la date de la fondation de l'abbaye (pas antérieure au roi Sigismond : la fondation eut lieu très probablement le 30 avril 515, l'inauguration le 22 septembre suivant) ; 4° les personnages illustres de l'abbaye au VI^e siècle (s. Sigismond, s. Aimé, les premiers abbés, notamment Hymnemode : biographies et textes liturgiques) ; 5° en guise d'appendice, « miettes d'histoire et de liturgie » se rapportant aux premiers temps de Saint-Maurice.

Le volume présente toutes les qualités qui distinguent les publications précédentes du professeur de Fribourg : toilette extérieure du meilleur goût, probité scientifique et sûreté d'information, sobriété élégante et sympathique de l'ensemble. La plupart des conclusions adoptées par l'auteur peuvent être considérées, dès à présent, comme définitives : par exemple, on ne parlera plus désormais d'un « s. Séverin, abbé d'Agaune », ni de la *Regula Tarnatensis*, comme de celle qu'on suivait à Saint-Maurice. Pour ce qui est des premiers évêques du Valais, la liste concorde avec celle de L. Duchesne dans ses *Fastes épiscopaux*, 2^e édition ; mais il faut noter qu'à M. Besson revient le mérite d'y avoir fait donner place au troisième évêque, Protasius, omis dans la première édition. L'érudit académicien n'avait péché que par excès de prudence : tout autre est le cas de Br. Krusch, qui, à propos du premier abbé Hymnemode, avait imaginé un de ces petits romans dont il est coutumier, lui refusant le titre d'abbé pour ne voir en lui qu'un moine quelconque, appelé Einemund ou Imemund, dont le nom aurait été tout le fondement de la notice consacrée à Hymnemode dans la *Vita Abbatum*. On sait comment, tout récemment, la découverte de l'épithaphe de « Hinnemodus abba » est venue infliger un flagrant démenti aux fantaisies débitées au sujet de ce premier abbé d'Agaune.

Mais naturellement, ce que le lecteur cherchera avant tout dans ce livre, c'est la solution de l'épineux problème hagiographique que constitue la légende des martyrs d'Agaune. Oserais-je avouer que c'est aussi la partie de l'ouvrage qui m'a le moins satisfait ? Dieu sait si j'aimerais à sauver tout ce qui se peut sauver de la célèbre *Passio* : mais enfin, la vérité à ses droits, et force m'est de reconnaître qu'aucune explication ne concorde mieux avec mes expériences personnelles en ce genre, que celle qu'a exposée E. Egli, à savoir que l'épisode se rattache au massacre de milliers de Gaulois décrit par César, *De bello gallico*, l. 3, c. 1-6. Cette explication, jusqu'ici, a été rejetée unanimement par les critiques tant de gauche que de droite ; c'est à peine si M. Besson lui consacre quelques lignes, où il se contente de la présenter comme un plaisant effort d'ingéniosité. Je suis convaincu que ce fâcheux accueil est un indice de plus de la faiblesse relative du tempérament critique à notre époque : le jour viendra où l'on rendra justice à l'auteur de l'« Histoire ecclésiastique de la Suisse jusqu'à Charlemagne », où l'on devra honnêtement admettre que sa théorie sur ce qui a donné lieu au récit du martyre de la légion Thébaine est bien ce qu'on a jamais écrit de plus fonde à ce sujet.

D. G. MORIN

BALTHASAR BAEDORF. Untersuchungen über Heiligenleben der Westlichen Normandie. Inaugural-Dissertation. Bonn, Georg, 1913. In-8, 148 p.

Cette étude sur les Vies de saints des diocèses d'Avranches, Coutances, Bayeux et Séez est, on le voit du premier coup d'œil, l'œuvre de quelqu'un qui a eu un maître. Le maître est M. Levison, l'un des éditeurs des *Scriptores rerum merovingicarum* dans les M.G., et l'élève a su montrer combien on pouvait profiter à pareille école. Car, il faut le dire, de la part d'un commençant surtout, ce petit livre est un vrai modèle, à presque tous les points de vue : limitation précise du sujet, ampleur et exactitude des renseignements, exclusion de tout développement inutile, sûreté du jugement, netteté des conclusions. Celles-ci, en général, concordent avec celles de L. Duchesne, et redressent utilement, en ce qui concerne Bayeux, celles de J. Lair. Ces deux excellents travailleurs méritaient, sans aucun doute, qu'on attachât du prix à leur jugement : mais que sert de s'arrêter aux fantaisies déclamatoires de certains écrivains sur « le jeune patricien de Rome », Exupère ? Le mieux qu'on puisse faire sur ce chapitre, c'est d'observer un miséricordieux silence.

Je disais que les conclusions de M. Baedorf sont très nettes : très faciles aussi à formuler, car il en résulte que, à part la *Vita Paterni* par Fortunat, aucune des Vies de saints de la Normandie occidentale n'est antérieure à l'époque carolingienne. Toutes les autres sont anonymes, à l'exception de deux : deux sont de véritables faux littéraires, plusieurs sont de simples imitations de biographies étrangères au sujet, d'autres ont évidemment un but intéressé, la plupart ne visent qu'à l'édification du lecteur, aucune ne constitue un document proprement historique et digne de foi. Mais tout cela est purement négatif, et, en somme, ne nous apprend pas grand'chose de nouveau : si j'avais un reproche à adresser à l'auteur, ce serait de s'être

borné trop exclusivement à cette tâche peu lucrative. Après tout, si les Vies en question nous renseignent fort mal sur ceux qu'elles prétendent exalter, on ne peut nier toutefois qu'elles ne renferment çà et là plus d'un détail précieux, notamment en ce qui concerne la topographie locale, la toponymie ancienne de certaines régions perdues. Il eût fallu mettre cela davantage en évidence, et, à cette fin, prendre la peine de s'initier un peu plus à la géographie du pays. Je crains que M. Baedorf ne se soit pas fait suffisamment normand sous ce rapport. Par exemple, je doute beaucoup que le canton de Montebourg, arr. de Valognes, soit précisément « dans le voisinage de Coutances » (p. 26) ! Plus loin, p. 56 sq., il est question d'un « locellus uocabulo Christonno, in uilla quae ab hominibus illius prouinciae et pagi nominatur Duurix Duuronno » : où l'on propose en note d'identifier la localité ainsi désignée avec Christot, canton de Tilly, Calvados. Pas d'apparence : il s'agit presque sûrement de Saint-Floxel, village à 2 kil. E. de Montebourg, sur le revers de coteaux dominant la Manche, et où l'on voit encore aujourd'hui un clocher à arcades remontant au IX^e siècle. Le nom celtique de l'endroit est très intéressant, et n'a peut-être pas encore été relevé jusqu'ici. Ailleurs, p. 52 sqq., on donne à entendre que les villes appelées Hereuarde et Struenarlen (*al.* Stovenas) sont inconnues en Hollande, et qu'il faut plutôt songer à Étouvy en Bocage, Calvados. J'en demande pardon à M. B., mais un Heerewarden figure sur les cartes géographiques les plus récentes, pas trop loin de l'endroit où le place l'hagiographe, et je ne doute pas qu'avec un peu d'habileté on ne parvienne également à mettre la main sur l'autre localité, qu'il ne faut pas en tout cas chercher en Basse-Normandie. Ce sont là des points de détail, mais qui ont leur importance, puisqu'en eux justement consiste presque toute l'utilité réelle des documents étudiés. Une dernière remarque, d'une portée plutôt philologique : il ne faudrait plus, décidément, citer la Règle Bénédicte d'après l'édition de Wölfflin (p. 41), mais d'après celle de dom Butler, la seule désormais qui soit satisfaisante au point de vue critique, en attendant celle du Dr Plenkers, qui m'assure-t-on, ne tardera pas à paraître dans le *Corpus* de Vienne.

D. G. MORIN

HARTMANN GRISAR, S. J. Luther. III Band. *Am Ende des Bahn.* — *Rückblicke.* Fribourg-en-B., Herder, 1912. Gr. in-8, xvii-1108 p.

Le présent volume achève l'étude considérable du P. Grisar sur Luther. Fidèle à sa méthode, l'auteur examine successivement les différents traits de l'histoire et de l'activité de son héros. Quelle est l'opinion des écrivains protestants ou catholiques sur chaque point ; sur quels écrits de Luther ou de ses biographes se basent leurs allégations ; que faut-il en penser ? Comme je l'ai déjà fait remarquer, à propos du I^{er} volume (*Rev. bén.*, XXXIX, p. 120 sq. et p. 373), il n'est pas toujours répondu clairement à ce dernier point, et il faut reconnaître que la question est souvent épineuse ; mais, comme les faits sont généralement exposés avec ampleur, le lecteur pourra, peut-être, tirer lui-même les conclusions.

Ce volume est trop considérable pour qu'on puisse dans un simple compte-rendu le discuter par le menu. L'énumération des chapitres suffira

pour en faire saisir l'importance : — XXIX. Résultats moraux de la doctrine luthérienne. — XXX. Au zénith, appréhensions et précautions pour l'avenir. — XXXI. Assombrissement, superstition, démonomanie. — XXXII. Une carrière pleine de luttes. — XXXIII. Convocation du concile de Trente (1542); paroxysme des polémiques. — XXXIV. Activité littéraire (fin); tableau d'ensemble. — XXXV. Luther et la question sociale. — XXXVI. Côtés nébuleux de sa vie intime : maladies. — XXXVII. Le jeune Luther déformé par Luther vieilli. — XXXVIII. La fin de la liberté de conscience; Église invisible et communauté visible maintenuë par la force. — XXXIX. La fin. — XL. Au bord de la tombe.

Vient ensuite la liste chronologique des ouvrages de Luther, et enfin un chapitre consacré à des améliorations et des compléments; une bonne table analytique bien détaillée clôt le volume.

Les volumes de Grisar sont comme une *Summa Lutherana*. Disséqué avec soin, examiné à la loupe, pesé dans une balance de précision, chacun des actes ou des écrits du Réformateur est étalé devant nos yeux et, non seulement ses actes ou ses écrits, mais l'opinion des historiens sur la plupart des questions. Est-ce à dire, que tout soit parfait dans cette œuvre si volumineuse? L'auteur doit être le premier à ne pas le penser et on pourra sur tel ou tel point différer d'avis avec le P. G. Il pourra se faire aussi que parfois l'auteur n'ait pas toujours eu entre les mains tous les éléments d'information; ainsi, à propos de la querelle d'Erasmus et de Luther, il aurait pu recourir au volume de M. Humbert-Claude, *Erasmus et Luther*; peut-être aussi que le volume de M. De Jongh, *L'ancienne faculté de théologie de Louvain, au premier siècle de son existence*, aurait pu lui fournir plus d'un paragraphe intéressant au sujet de la lutte du père de la Réforme avec les *Lovanienses*.

Il faut renoncer à donner une idée même vague du contenu de ce troisième volume qui contient près de 1.000 pages de texte serré. Ce qui ressort avec une force inéluctable de la lecture de ce volume c'est que la devise de Luther fut le « Hoc volo, sic iubeo, sit pro ratione voluntas ». Il voulut se séparer de l'Église et proclama le libre examen; voulant maintenir ensuite les positions conquises, il proclama le droit de coercition, mais seulement pour les princes luthériens. Ses disciples le dépassèrent, et il leur dénia toute autorité pour prêcher l'Évangile. Les remords de sa conscience ne lui laissèrent pas de repos, mais il les combattit comme des messagers infernaux. Une intelligence dévoyée, servie par une volonté de fer, obstinément figée dans son erreur, voilà Luther tel qu'il se peint lui-même. On pourra trouver du génie à cet homme, on pourra vanter ses travaux, on pourrait même excuser certaines faiblesses. Mais ce qui est inexcusable, c'est l'endurcissement volontaire (Trotz) qui le poussa toujours plus avant dans la voie où il s'était engagé. Malgré son tempérament hystérique, et ses maladies nerveuses, le moine apostat semble responsable, au moins dans les premières années de la révolte contre l'Église. Ce sera son éternel déshonneur de s'être obstiné dans cette révolte et d'avoir déchiré le sein de celle qui l'avait nourri.

Luther, jugé d'après les dossiers qu'il nous a mis entre les mains et que le P. G. a compulsés pour nous, en nous livrant impartialement le fruit de

son labeur, nous apparaît marqué du sceau de l'égoïsme le plus fatal, celui qui sacrifie le monde entier à sa passion. Ce verdict semble irréfutable.

D. B. DEFRENNE

E. DE HEECKEREN. *Correspondance de Benoît XIV*. Paris, Plon, 1912. 2 vol. in-8, c-563 et 582 p., avec un portrait. Prix : 20 fr. les 2 vol.

Puisque M. de H. connaissait l'existence du *Carteggio di lettere scritte della S. S. di Benedetto XIV all' Emò Guerin di Tencin* qui se trouve à la bibliothèque vaticane, il eût été souhaitable qu'il publiât le texte original de ces lettres et non leur traduction : le procédé eût été plus scientifique. C'est la première pensée qui vient à l'esprit en ouvrant les volumes consacrés non à la correspondance complète de Benoît XIV, comme le titre pourrait le laisser croire, mais à ses épîtres au cardinal de Tencin, archevêque de Lyon et ministre d'État de Louis XV. Bien que commencée sous cette impression, plutôt fâcheuse, la lecture devient vite attachante, grâce au charme pénétrant qui se dégage des lettres du grand pontife. On ne voit plus que l'intérêt puissant qui s'y attache, car cette correspondance tout intime — bien que, grâce au manque de délicatesse du cardinal de Tencin, elle ait été un moyen d'information pour les ministres des affaires étrangères de Louis XV, — nous fait pénétrer au fond de la pensée du pape. On le voit gouverner l'Église et « son pauvre État » comme il le nomme souvent, diriger toutes choses, se rendre compte de tout par lui-même, abattre, sans jamais se lasser, une besogne immense, tout prévoir et pourvoir à tout. Le pape se trouve aux prises avec de graves difficultés financières ; pendant la guerre de la succession d'Autriche les belligérants sont à demeure dans l'État pontifical ; puis, à la paix d'Aix-la-Chapelle (1748), il faut agir pour sauvegarder les droits de suzeraineté sur Parme et Plaisance ; en France, les querelles jansénistes et gallicanes ainsi que les susceptibilités parlementaires rendent toute intervention du Pape excessivement difficile, qu'il s'agisse de Jubilé ou de régler les difficultés sans cesse renaissantes entre les pouvoirs ecclésiastique ou civil et les jansénistes. Il faut s'occuper des Arméniens et des Maronites, il faut donner une solution définitive à la question des rites chinois ; puis c'est le chevalier de Saint-Georges et ses enfants qui sollicitent l'attention du Pontife, puis les difficultés avec l'empereur, le roi de Prusse, Marie-Thérèse, la république de Venise, sans compter la rivalité à base littéraire avec le cardinal Querini. Il y a aussi le concordat avec l'Espagne, puis c'est la réforme du bréviaire, l'exacte observance du cérémonial et le maintien des privilèges des cardinaux. Tout cela ne l'empêche pas de songer à ses ouvrages ; il les revoit, les corrige, en fait faire des traductions et de nouvelles éditions, il est infatigable. Au cours de la lecture, on se prend à regretter de n'avoir pas sous les yeux le texte italien dont le tour, qui se devine sous les négligences de la traduction, doit être vif et enjoué en même temps que d'une clarté vraiment géniale. De temps à autre aussi le lecteur sursaute : une note comme celle du t. I, p. 140, où le cardinal Molina († 1744) est confondu avec le jésuite Molina († 1600), décèle plus que de la négligence. Puis, malgré tout, le résumé de M. de H. fait regretter

un index bien détaillé que le sommaire des lettres ne compense pas, non plus que l'index alphabétique des noms propres. On regrettera qu'une source historique aussi importante n'ait pas été publiée dans son original. Il faut pourtant remercier M. de H., car l'instrument qu'il nous a mis entre les mains, bien qu'assez défectueusement présenté, n'en reste pas moins de toute première valeur pour l'histoire religieuse du XVIII^e siècle.

D. B. DEFRENNE

C. VAN CROMBRUGGHE. *Tractatus de B. Virgine Maria*. Gand, Scheerder, 1913. In-8, 215 p. Prix : 3 fr.

Le distingué professeur du séminaire de Gand, qui déjà dans plusieurs ouvrages a donné des preuves de sa compétence remarquable en théologie spéculative et positive, non moins qu'en science biblique, fait paraître aujourd'hui le traité de la B. Vierge Marie, qui complète heureusement celui de l'Incarnation précédemment édité par l'A. (Cf. *Rev. bén.*, 1910, p. 264). Dans ce nouveau traité il faut d'abord remarquer la doctrine, dont l'exposé et les démonstrations ne laissent rien à désirer. Mais ce qu'il y a en plus ici que dans d'autres livres, c'est l'érudition et la force avec laquelle sont établis les dogmes qui sont à l'heure présente objet de contestation de la part surtout des protestants. Qu'on lise la thèse concernant la virginité de la B^{se} Vierge dans la conception et l'enfantement, p. 28-76, c'est presque un traité spécial sur la matière. Tous les arguments que la critique rationaliste peut opposer sont exposés et discutés à fond, et leur inanité résulte clairement de cet examen institué selon toutes les règles de la science.

On remarquera que l'A. étudie séparément la valeur *dogmatique* de la doctrine et sa valeur *historique*, la première dépend de la Révélation, la seconde s'établit selon les normes de la critique historique. On peut, au point de vue de la méthode, se demander s'il y a lieu de distinguer aussi nettement ces deux aspects. Présentée à part, la démonstration historique n'appartient plus formellement à la théologie, et d'ailleurs l'argument dogmatique, notamment celui de tradition, inclut en grande partie la démonstration historique.

L'A. applique une méthode analogue à l'Assomption corporelle de la B^{se} Vierge, la preuve strictement dogmatique permet, d'après lui, de conclure à la définibilité, mais la preuve historico-dogmatique ne parvient pas à établir le fait. Dans ces conditions, pour notre part, nous croirions la définibilité douteuse, faute d'argument historique. Mais si l'on admet que l'argument de tradition prouve que l'Assomption a été une vérité enseignée dès les origines de l'Église, on n'aura pas de peine à se rallier à la définibilité.

Au point de vue spéculatif, la doctrine de M. v. C. est celle des thomistes, comme on peut le voir là, par exemple, où il traite de la prédestination de la B. V. Dans l'explication du dogme de l'Immac. Conception, au sujet du *debitum proximum* ou *remotum* à attribuer à la Ste Vierge, il croit la thèse du *debitum proximum* plus probable ; peut-être n'admettra-t-on pas unanimement cette conclusion, mais au moins l'état de la question est si bien défini que chacun en pourra déduire la solution qu'il préfère.

En fait de critique biblique, nous rencontrons plusieurs aperçus fort intéressants tels l'explication de la prophétie d'Isaïe « Ecce Dominus dabit vobis signum » par rapport à la virginité perpétuelle ; le « quid mihi et tibi » pour la sainteté de Marie ; la question des deux généalogies du Christ. M. v. C. admet sans trop de difficulté certaines interpolations dans la Vulgate et ainsi s'écarte parfois des interprétations traditionnelles. Pour la généalogie du Christ, il juge probable la théorie qui voit chez S. Matthieu les ancêtres de S. Joseph et chez S. Luc ceux de la Ste Vierge. Sans doute cette explication plaît bien en soi, mais est cependant nouvelle et exige une assez forte coupure dans le texte de S. Luc.

En résumé l'A. a bien réalisé le dessein qu'il annonce dans sa préface : faire voir que les vérités imposées par la foi catholique concernant la Ste Vierge sont effectivement contenues dans le dépôt de la Révélation, et que les vérités qui, sans être dogme, sont l'enseignement commun des théologiens et la créance universelle des pieux fidèles constituent le développement nécessaire du dogme révélé. On appréciera d'autant plus ces conclusions, qu'elles sont déduites par un théologien qui manie si franchement les méthodes de la science contemporaine. C'est là un mérite trop rare encore pour n'être pas relevé.

D. R. PROOST.

L. LEHU, ORD. PRAED. *Philosophia moralis et socialis*. Tom. I

Ethica generalis. Paris, Gabalda, 1914. In-8, 328 p. Prix : 6 fr.

Dans ce volume, l'Auteur nous donne le tome I du cours de philosophie morale et sociale qu'il professe à Rome, au Collège angélique. On peut donc s'attendre à y trouver la doctrine de S. Thomas dans toute sa pureté, et l'examen du livre ne vient pas démentir cette attente. Il est remarquable surtout par l'unité du principe dont dérivent toutes les solutions. Ce principe c'est la fin dernière, qui régit tout l'ordre moral : mieux on fera ressortir la connexion entre le principe et les conséquences, entre la base et la superstructure, plus sera ferme l'ensemble de l'édifice. Ce n'est d'ailleurs, qu'à l'aide d'un système bien établi et logiquement développé que l'on peut victorieusement réfuter les théories adverses et résoudre les objections. Ainsi, par exemple, les questions subtiles, mais fondamentales, de la nature de la moralité (relation transcendante à la règle des mœurs), de la norme de la moralité (*recta ratio* — *lex aeterna*), de l'obligation morale (relation transcendante à la fin dernière), sont toutes résolues en fonction de la fin dernière : l'Auteur, en fixant ses positions, les défend énergiquement aussi contre des notions moins exactes qui ont assez bien cours dans les écoles théologiques. Il expose également les systèmes modernes non catholiques, mais dans ces parties il est relativement sommaire, il est évident qu'il s'est proposé moins de défendre l'existence des notions fondamentales, que d'en faire voir exactement la portée ; sa polémique s'adresse beaucoup plus aux dissidents de l'intérieur qu'à ceux du dehors : il faut ne pas perdre de vue d'ailleurs qu'il s'agit d'un cours préparatoire à la théologie, cette finalité spéciale devait nécessairement influencer sur la méthode adoptée. Après cette appréciation sur l'ensemble de l'ouvrage, il nous sera permis de nous arrêter un instant sur un point délicat. Au n° 81, réfutant les défenseurs de la morale désintéressée, l'A. est préoccupé

d'innocenter la tendance de l'homme au bonheur et s'arrête à cette solution : « il résulte de l'analyse psychologique que l'homme tend à la fois naturellement et à vouloir son bien propre, c.-à-d. son bonheur, et à vouloir le bien de l'Univers... et à vouloir Dieu qui est la fin dernière de toutes choses ». Il y aurait, ce nous semble, une manière plus claire, plus scientifique et plus dominicaine de résoudre la difficulté. Aussi longtemps que l'homme tend vers le bonheur en général et indéterminé (bonheur subjectif et bien objectif), il est innocent de tout égoïsme, car il suit l'impulsion profonde de sa nature. L'égoïsme ne commence pour lui que lorsque commence le péché, c.-à-d., lorsqu'il met sa fin dernière dans l'être créé (subjectivement). D'ailleurs, une distinction qui est tout à fait dans la tradition thomiste, jetterait encore de la lumière dans le débat, celle entre le finis *cujus gratia* et le finis *cui*. La téléologie thomiste assigne pour raison finale dernière à l'acte créateur la diffusion de la bonté divine (cf. D. M. Festugière : *La liturgie catholique*, — *Revue thomiste*, janv. fév. 1914, p 48 et note 2), diffusion à laquelle est intrinsèquement liée la glorification de Dieu. « L'ordre téléologique qui règne dans les intentions divines commande celui qui doit présider aux intentions des créatures ¹. »

D. R. P.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

A. D'ALÈS. *Dictionnaire apoloétique de la foi catholique*. Fasc. 10, *Instruction-Jésuites*. Paris, Beauchesne, 1914. In-4, col. 317. Prix : 5 fr.

Voici le sommaire de ce fascicule : *Instruction* de la jeunesse : au point de vue des principes, M. G. Sortais établit le droit primordial des parents à l'éducation de leurs enfants, le droit de l'Église sur les baptisés, et dénonce les abus du monopole dans l'État moderne. Au point de vue historique, M. P. Allard indique la situation de l'instruction chez les païens dans l'empire romain, pendant et après les persécutions. M. A. Clerval parle de l'instruction en France au moyen âge ? M. Sagot jette un coup d'œil sur l'Église éducatrice sous la Renaissance et la Réforme. M. Gibon parle de l'école libre en France, de 1850 à l'époque actuelle, et M. Turmann, des institutions complémentaires de l'école primaire. Mgr Baudrillart décrit l'activité des universités catholiques. Presque tous ces articles parlent exclusivement de la France. — M. de la Taille traite de la légitimité de l'insurrection et de la résistance active à l'oppression tyrannique. — M. P. Rousselot examine en quel sens l'*Intellectualisme* est ou

1. (*Art. cité*, p. 49. cf. s. Aug. *Confess.* l. I, c. 1; in *epist. Joann.* tr. X, c. V, n. 4, 5; *enarr.* in ps. c. II; S. Greg. *Moral.* l. VIII, c. 18 et 19; S. Bernard. *serm.* 20 in *cant.* n. 4, *serm.* 83 in *cant.* n. 4; S. Thomas, *S. Th.* I qu. 20, art. 2; qu. XXI, art. 4; qu. XIX, art. 2 ad 2; qu. XLIV, art. 4; *de pot.* qu. III, art. 15; *Salmanic.* tom. V, tract. VIII, disp. II, dub. et 54).

2. Col. 957, on cite mal à propos Jeanne d'Arc comme ayant appris à lire à l'école du village, voir col. 1211, note 1.

peut être orthodoxe, en quel sens il est répréhensible. — Le R. P. Vermeersch expose le côté apologétique du prêt à *intérêt* : pourquoi l'Église, qui l'a proscrit autrefois, le considère-t-elle maintenant comme licite ? — Bon exposé de la Querelle des *investitures*, par M. Lesne. — Le R. P. Lagrange, en tâchant d'exposer clairement la Religion de l'Iran, prouve, d'une manière très érudite, que l'influence des Sémites sur les Perses a été très considérable au point de vue religieux. — Le baron Carra de Vaux parle de l'*Islamisme* et de ses sectes. — L'article *Jansénisme* de M. de Beccdelièvre donne bien l'état de la question. Peut-être eût-il fallu insister un peu plus sur une des causes de la durée du Jansénisme, à savoir la violence et parfois l'injustice des attaques des antijansénistes¹. — L'article *Japon*, du P. Brou, semble un peu confus, peut-être à cause d'une trop grande concision. — La reproduction de l'article de J.-B. Jaugey sur saint Jean Népomucène paraît insuffisante, voir, p. ex., Buchberger, *Kirchliches Handlexikon*, II, col. 128, 8. — Le chanoine Dunand a traité *con amore* l'article *Jeanne d'Arc*. — M. Vernet a bien exposé la genèse et le développement de la fable de la Papesse Jeanne. — Tous n'admettront peut-être pas la conclusion de l'article *Jephthé* du P. Condamin, et il restera encore parmi les âmes sensibles des partisans de l'explication allégorique. D. B. D.

D^r K. HOLZHEY. *Uebungsbuch zum Hebräischen. Im Anschluss an die kurzgefasste Grammatik*. Paderborn, Schöningh, 1914. In-8, 41. Prix : 0 M. 80.

M. Holzhey vient de publier, comme supplément à son abrégé de la grammaire hébraïque, un petit livre d'exercices pratiques. Comme la grammaire est destinée à ceux qui ont achevé l'étude des langues ou sont sur le point de l'achever, ce livre d'exercices est arrangé un peu à la façon des manuels pour les langues classiques ; il a pour but de faire mieux saisir à l'élève les règles grammaticales et de lui faire pénétrer l'esprit de la langue sacrée. Les exercices, mots, sentences et textes de lecture ont été empruntés à l'Écriture sainte, le numéro 38 présente la version hébraïque de deux morceaux du Nouveau Testament. Quelques textes sont imprimés sans ponctuation. M. Holzhey n'a donné à ce livre une étendue si restreinte que parce qu'il croit que chaque professeur de langue hébraïque tâchera d'arriver bientôt à la lecture de la Bible elle-même ; nous ne doutons pas qu'un professeur qui se servirait de cette grammaire avec le livre d'exercices puisse en peu de temps rendre ses élèves capables de lire et de comprendre le texte original de l'Ancien Testament.

D. H. HÖPFL

B. UBACH, O. S. B. *El Sinai Vintge per l'Arabia Petrea, cercant les petjades d'Israel*. Oliva, Vilonova i Geltru, 1913. In-8, XII-367 p. Prix : 8 fr.

D. Ubach, bénédictin de Montserrat, a fait, en compagnie d'un Belge, M. l'abbé Vander Vorst, un voyage peu banal. Ils sont allés au Sinai avec quelques bédouins, méprisant le minimum de confort qu'exigent les touristes ordinaires : sans cuisine, sans tente, presque sans argent, mais, en revanche, avec

1. Citons Benoît XIV, *Correspondance*, t. I, p. 55, s : « Il ne nous était point revenu que le compagnon du P. Orsi eût dit publiquement que le Jansénisme n'était qu'un fantôme. Peut-être que le P. Orsi a plus d'un compagnon... Nous désapprouvons certainement un pareil langage : mais il faut avouer qu'il tire un peu son origine de tant de patentes de jansénisme qui s'expédient à des gens qui condamnent de tout leur cœur les propositions de Jansénius et toutes celles qui ont été condamnées, mais qui n'approuvent point une morale relâchée et telle qu'elle a été enseignée par les casuistes de ces derniers temps. Nous ne manquerons pas de faire attention à l'accusation dont il s'agit ; mais quand elle aurait quelque fondement, plaise à Dieu que l'envie n'y ait pas aussi une bonne part.... »

beaucoup d'enthousiasme. Dom Ubach a décrit ce voyage extraordinaire où les incidents ne manquèrent pas. Du Caire il se rendit par Suez au Sinai et retourna par l'Arabie Pétrée à Jéricho.

Le but du voyage n'était pas de chercher des émotions dramatiques, ni, exclusivement du moins, d'aller prier à ces endroits vénérables où Dieu intervint d'une façon si manifeste, mais avant tout, de se faire une conviction personnelle sur l'itinéraire suivi par les israélites. Assis sur leurs chameaux, nos voyageurs étudiaient assidûment la Bible et en discutaient les données topographiques et on peut dire que ce livre est une utile contribution à la solution du problème.

Je me permettrai d'ajouter que l'on trouvera ici un luxe d'illustration peu ordinaire : il y a 150 photographies qui sont pour les trois quarts, de l'auteur lui-même. Les botanistes y trouveront un catalogue des plantes avec leurs noms scientifiques et leurs noms arabes, quelques plantes paraissent inconnues jusqu'ici. Enfin, une carte permet de suivre à la fois l'itinéraire des Hébreux et celui de l'auteur. Je ferai remarquer cependant que je n'ai pas trouvé sur la carte toutes les étapes du voyage et que certains noms y figurent avec une orthographe légèrement différente.

D. DE BRUYNE

J.-B. AUFHAUSER. *Antike Jesus-Zeugnisse*, dans *Kleine Texte für Vorlesungen und Uebungen* de H. LIETZMANN, n° 126. Bonn, Marcus et Weber, 1912. In-12, 51 p. Prix : 1 M. 30.

C'est un recueil de textes et si le dessein qui a présidé à leur choix n'est pas des plus clairs, les étudiants auxquels ces textes sont destinés auront du moins fait connaissance avec des pièces qu'on ne doit pas ignorer. 1. La lettre de Mara à Sérapion (73-160 apr. J.-C.) conservée en Syriaque. C'est un stoïcien et qui parle de Jésus en termes qui ne laissent pas douter que l'Auteur fut païen. Les raisons pour situer la lettre dans la période chronologique marquée sont bien faibles, en tous cas on a de la marge jusqu'au IV^e siècle. Renan avait accredité l'opinion d'un original grec, il paraît bien s'être mépris. — 2. Flavius Josèphe, *Antiquit. Jud.*, XVIII, 3. 3; XX, 9. 1, dont M. P. Batiffol a donné un excellent commentaire, dans *Orpheus et l'Évangile*, 1910, p. 3-22. — 3. Lettre de Pline à Trajan et réponse de Trajan. — 4. Tacite, *Annal.* xv, 44. — 5. Suétone, *Claude et Néro*. Ces divers textes concernent des événements où les chrétiens sont surtout en cause. — 6. Correspondance d'Abgar et de Jésus. Il y avait à mentionner et même à donner diverses transcriptions, telles que le linéaire d'Éphèse et quelques textes talismaniques très anciens qui ne doivent pas être négligés. — 7. Lettre de Pilate à Tibère-César. — 8. Lettre de Lentulus. — 9. Quelques textes talmudiques, qu'il est utile de trouver réunis.

D. H. L.

DR ANTON BAUMSTARK. *Die christlichen Literaturen des Orients*, I. Das christliche-aramäische und das Koptische Schrifttum. II. Das christlich-arabische und das äthiopische Schrifttum, und das christliche Schrifttum der Armenier und Georgier. (Sammlung Göschen, n° 527-8). Leipzig, Göschen. 2 vol. in-16, 134 et 116 p. Prix : 80 Pf. chacun.

Cette introduction à la littérature orientale chrétienne en deux petits volumes, décrit d'une manière complète tout ce qui reste des écrits chrétiens dans les langues aramäïque, syriaque, copte, arabe, éthiopienne, arménienne et géorgienne. C'est un sommaire très bien fait, avec des divisions bien claires. Sont énumérés avec beaucoup de soin, les écrits originaux, les traductions, les liturgies, les textes bibliques. Une excellente table alphabétique termine chaque volume.

Cependant, un travail de ce genre peut difficilement être un livre de lecture ou servir de manuel. D'autre part, il est presque inutile comme livre de référence, parce que les écrits sont seulement nommés, sans aucune indication qui fasse savoir quand ils ont été publiés. On voudrait en connaître les éditions : rien n'en est dit. La plupart n'ont été édités qu'une fois. Ce serait chose aisée d'ajouter à la table alphabétique les détails nécessaires. Ces deux savants petits livres, si remplis de matière, seraient alors d'une très grande utilité. D. J. C.

OTTO STÄHLIN, *Die christliche griechische Litteratur*, extrait de W. von Christ's *Griechischer Litteraturgeschichte*, 5^e édit. t. II, part 2. München, Beck, 1913. In-8, pp. 907-1244.

Repandre et redire après tant d'autres ce qu'on ne peut espérer dire mieux ni autrement témoigne d'une véritable abnégation. Infatigablement, article par article, l'auteur a refait les petits résumés qui doivent en quelques lignes donner une certaine idée de l'œuvre analysée et les a pourvus des références bibliographiques indispensables et récentes. Tous les articles que j'ai vérifiés au hasard m'ont paru mis à point consciencieusement, et ce n'est pas un mince mérite, principalement pour certains écrits bibliques sur lesquels sévit annuellement une littérature d'une abondance intarissable et d'une fantaisie équivalente. Ce fascicule compact de plus de 300 pages, en affecte deux cents pour la littérature évangélique et canonique et les auteurs chrétiens antérieurs à la paix de l'Eglise, mais cette disproportion s'explique par l'importance d'abord et surtout par le nombre des écrits : les écrits apocryphes, les canons et constitutions sont tous représentés et classés, les gnostiques eux-mêmes et les actes de martyrs. Incontestablement, le livre de M. Stählin tiendra pendant quelques années une place honorable et utile jusqu'au jour où il faudra le rafraîchir d'une bibliographie au courant et de quelques paragraphes nouveaux ou retouchés. D. H. L.

F. NAU, *La Didascalie des douze Apôtres*, traduite du syriaque pour la première fois. Deuxième édition, revue et augmentée de la traduction de la Didaché des douze Apôtres, de la Didascalie de l'Apôtre Addai, et des empêchements de mariage pseudo-apostoliques. Paris, Lethielleux, 1913. In-8, xxxii-264 p. Prix : 8 fr.

C'est M. l'abbé Nau qui a publié la première traduction de la Didascalie en 1902 ; ce n'était qu'un tirage à part du *Canoniste Contemporain*, de févr. 1901 à mai 1902. Cette nouvelle édition se base sur les mss. utilisés par M^{rs} Gibson, et surtout par le D^r Funk. Les additions de la *Didaché* et d'autres documents seront utiles ; l'arrangement du texte et des chiffres est très pratique, et il y a une bonne table des matières. La courte introduction décrit les documents et leurs relations mutuelles. Il y est dit, p. xvi, que la *Didaché* est un écrit du premier siècle. Il eût fallu mentionner la théorie récente du D^r Armitage Robinson, qui la reporte au deuxième. Les notes sont brèves et peu nombreuses, mais utiles, et les spécialistes ne devront pas les négliger. Ce volume forme le premier fascicule d'une série de traductions : « Ancienne littérature canonique syriaque », qui sera dirigée par le savant professeur de l'Institut catholique de Paris. D. J. C.

EDG. J. GOODSPEED, *Index Apologeticus sive clavis Iustini martyris operum aliorumque apologetarum pristinorum*. Leipzig, Hinrichs, 1912. In-8, viii-300 p. Prix : 7 M.

M. G. nous avait déjà donné l'*Index patristicus* des œuvres des Pères apostoliques, il nous rend un nouveau service aujourd'hui en publiant son *Index apologeticus*, car de bons Indices sont un des meilleurs instruments de travail que

l'on puisse avoir à sa disposition. Voici l'énumération des opuscules dont le vocabulaire est fourni par l'Index patristicus : Quadratus, fragments (ap. Eus.); Aristide, fragments grecs ; Justin, Apologie et Appendice (2^{me} apologie) ; le même, Dialogue avec Tryphon ; Tatien, Discours aux Grecs ; Méliton, fragments (ap. Eus.) ; Athénagore, Supplication pour les chrétiens. — Les vocabulaires des apologies de Justin sont l'œuvre de M. Sprengling ; nous devons ceux du dialogue avec Tryphon à M. Stark, ceux du discours de Tatien à M. Severn, et la Supplication, à M. Moehlmann.

M. G. nous promet une édition contenant tous ces textes réunis ; cela doublera la valeur de son *Index apologeticus*. D. B. D.

PHILOSTRATUS in honour of Apollonius of Tyana, translated by J. S. Phillimore, Professor of Latin in the University of Glasgow. Oxford, Clarendon Press, 1912. 2 vol. in-16, CXXVIII-141 et 296 p. Prix : 7 sh. net.

Il est rare de trouver une traduction aussi bonne que celle-ci. Le style de Philostrate n'est pas facile à reproduire en anglais ; cependant nous avons ici une version aisée et coulante. Le fameux roman était digne d'une traduction. Le Professeur Phillimore y a ajouté une longue et savante introduction, ainsi que des notes. Nous avons donc ici la dernière et la meilleure dissertation sur Apollonius et sur son biographe. Ce que Apollonius a vraiment été, on ne le saura jamais. Le livre de Philostrate est vraiment un roman : — « a romance about a real person. A romance with a purpose ; and a person who really existed — but how baffling and equivocal ! » (p. xxxij). M. Phillimore exerce une critique aussi ironique que sévère contre Reitzenstein, qui dans ses *Hellenistische Wundererzählungen* avait tâché de comparer la vie d'Apollonius avec les Evangiles et les contes de fées. M. Phillimore possède une connaissance toute spéciale de la littérature hellénistique des premiers siècles de notre ère, et il sait l'utiliser d'une façon intéressante. Il a aussi le bon sens et la foi catholique. Par conséquent, son édition d'*Apollonius* est un livre important sous plus d'un point de vue.

M. Phillimore a établi que le titre du livre εις Ἀπολλώνιον, veut dire « en honneur d'Apollonius ». C'est, en effet, la vie du philosophe idéal, écrit en l'honneur du fameux mage. Je ne sais pas pourquoi M. Phillimore n'a pas cité Schmid, *Der Atticismus*, car tout un volume de cette œuvre est consacré au deuxième Philostratus. D. J. CHAPMAN

A. D'ALÈS. *L'édit. de Calliste. Études sur les Origines de la Pénitence*. Paris, Beauchesne, 1913. In-8, VIII-484 p.

Ce livre se relie à des travaux parus précédemment sur la *Théologie de Tertullien* (1905) et la *Théologie de saint Hippolyte* (1906) du même auteur. Celui-ci ne fait pas de difficulté de reconnaître que le vrai titre du livre est plutôt son sous-titre. Il a eu le dessein de refondre en partie le traité devenu classique du P. Jean Morin ; il n'est pas contestable que pour ce qui touche aux questions abordées dans le présent ouvrage le luxe d'érudition et la sûreté de la doctrine servis par une solide connaissance historique du II^e et du III^e siècle, imposera la rectification de plusieurs assertions du P. Morin. D'ailleurs, c'est le sort des grandes compositions à la manière de Morin, de Thomassin, de Mabillon d'exiger avec le temps — disons avec les siècles, ce qui ne laisse pas d'être assez honorable — des rentoilages partiels sur les points où leur œuvre est déteinte.

Voici le plan de l'ouvrage de M. d'Alès.

Ch. I. Position de la question. Ch. II. Les apôtres et la rémission des péchés. Fondements de la doctrine dans l'Évangile. Les péchés irrémisibles. La pratique des apôtres. Ch. III. La discipline pénitentielle d'après le Pasteur d'Herimas. La 3^e vision d'Herimas. Le 4^e commandement du Pasteur. La 8^e et la 9^e

paraboles. *Ch. IV.* la discipline pénitentielle au II^e siècle, en dehors d'Hermas. Les Pères apostoliques. Les Pères apologistes. Dissidents. *Ch. V.* Le traité de Tertullien: *De paenitentia*. Analyse. La seconde pénitence. Caractère ecclésiastique de la réconciliation. Hermas et Tertullien catholique. *Ch. VI.* Le traité de Tertullien: *De pudicitia*. Analyse. Nouveautés doctrinales. La doctrine des trois péchés irrémissibles. Le péché direct contre Dieu. La doctrine de la rémission directe par Dieu. *Ch. VII.* Le témoignage de saint Hippolyte. *Ch. VIII.* L'initiative de Calliste. La question des péchés irrémissibles. L'intervention des martyrs. *Ch. IX.* Origène et la doctrine des péchés irrémissibles. Position de la question. Chronologie. Appel de tous les pécheurs à la pénitence. Ministère ecclésiastique de la réconciliation. Conditions objectives de la rémission des péchés. Conditions subjectives, etc. La doctrine du traité *De oratione*. *Ch. X.* La réconciliation des *lapsi* au temps de Dèce. Origine de la question des *lapsi*. Saint Cyprien et le pape Corneille. Les *lapsi* en Orient. *Ch. XI.* Fin du rigorisme pénitentiel. Traitement de l'homicide. La discipline des Églises en Orient et en Occident aux IV^e et V^e siècles. Les derniers novatiens. Conclusion.

Appendices I. Hermas et saint Épiphane. II. Limen Ecclesiae. III. L'élément privé dans l'ancienne pénitence, et six *indices*.

Je ne crois pas qu'on puisse apporter sur ce sujet une information plus avertie et en faire usage avec une science moins tendancieuse. Cependant l'opinion soutenue par l'auteur pourra rencontrer et rencontrera des objections et des résistances, car cette question du développement historique de la Pénitence est du nombre de celles qui sont livrées pour toujours à la discussion. Mais ceux mêmes qui n'admettront pas la thèse générale ne pourront se défendre de remercier l'auteur de l'abondance, du choix et de la disposition des textes qu'il nous met entre les mains.

D. H. L.

P. MONCEAUX. *Saint Cyprien (210-258)*, dans la Collection « *Les Saints* ». Paris, Gabalda, 1914. In-16, 200 p. Prix : 2 fr.

C'est la réimpression des chapitres consacrés à saint Cyprien dans l'*Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, et ce qui était bon et logique dans le grand ouvrage semblera, peut-être, moins satisfaisant dans le petit livre. La vie du saint martyr est contenue dans cinquante pages, le reste, les trois quarts du volume, est attribué à l'étude littéraire et technique des œuvres et de la correspondance. Le personnage est si exceptionnellement robuste et séduisant qu'il eût mérité, je crois, un traitement plus favorable et l'effort de composition que réclamait une véritable biographie. La partie érudite mérite presque tous les mêmes éloges que lors de sa première apparition. Traités apologétiques, dogmatiques et disciplinaires, traités épistolaires sont étudiés avec compétence et impartialité, la chronologie de toutes ces pièces est suffisamment fixée. L'étude et l'exposé des questions soulevées par les traités de s. Cyprien eût gagné par place à une discussion plus compréhensive de quelques points de vue théologiques qui s'y rattachent étroitement, par exemple, pour le *De catholicae Ecclesiae unitate*. On a peine à croire que saint Cyprien, avec tout ce qui nous reste d'écrits et de souvenirs de lui, n'eût pas fourni matière à un livre dans le genre de celui que M. Thureau-Dangin consacra à saint Bernardin ; car, il sera, quelque talent et quelque information qu'on y apporte, toujours inacceptable de présenter une biographie par tranches, comme si les traités et les discours de saint Cyprien n'étaient pas la substance même de son activité quotidienne, et le thème de sa vie sacerdotale, comme si sa correspondance isolée des événements et des incidents journaliers de celui qui écrivait, lisait, répondait, pouvait sembler autre chose qu'une chose presque vide, un ragoût d'érudits.

Il faut souhaiter et demander une reprise de ce travail, il suffira d'y faire

entrer presque tout ce que contient le petit volume, et même on gagnera à l'adoption de la forme biographique la suppression de quelques redites.

Voici la division de l'ouvrage : Chapitre I. La vie de s. Cyprien, l'homme, l'évêque, le martyr (p. 1-52). Ch. II. Les ouvrages apologétiques (p. 53-92). Ch. III. Les traités de discipline et la prédication (p. 93-134). Ch. IV. La correspondance (p. 135-166). Ch. V. L'écrivain, La légende de s. Cyprien et son influence littéraire.

D. H. L.

G. BARDY. *Saint Athanase* (296-373), dans la Collection « *Les Saints* ». Paris, Gabalda, 1914. In-16, XVI-208 p. Prix : 2 fr.

Ce sera un des bons travaux de l'estimable collection à laquelle il se rattache. La partie doctrinale est aussi intéressante que la partie historique, parce que l'une est inséparable de l'autre dans cette existence de combattant. Le IV^e et le XVI^e siècle ont eu le redoutable privilège de transformer la polémique religieuse en discorde civile, ils ont ainsi assuré à la première le bénéfice d'une grandeur tragique qui forme le fond de l'existence presque entière de saint Athanase. Les points obscurs ou douteux de la vie de l'évêque d'Alexandrie sont l'objet, depuis quelques années, de dissertations de détail dont M. Bardy a tiré bon parti pour le récit biographique. A ce point de vue, on peut faire usage du petit volume avec pleine confiance. Quant à l'intérêt et au mérite littéraire, ceux pour qui ces questions sont secondaires en histoire se font heureusement depuis quelque temps, moins arrogants et moins nombreux et M. Bardy n'est certainement pas de leur coterie : son livre y gagne et ses lecteurs aussi.

Le chapitre intitulé : *La décade d'or*, 346-356, est consacré aux années pacifiques de l'épiscopat. Elles comportent un exposé intéressant de la vie de l'Eglise d'Égypte au milieu du IV^e siècle. Sujet souvent abordé mais aussi simplement esquissé par les précédents biographes. L'histoire des relations si intimes du grand patriarche avec les moines égyptiens est exacte, elle aurait pu être précisée et poussée. L'alliance, — car c'est, je crois, de puissance à puissance qu'on traite — de saint Athanase avec les moines, déjà si nombreux, si puissants, et encore disciplinés, nous eût été mieux connue, si l'auteur avait recouru à des sources coptes et arabes, qui ne sont pas toujours de très bon aloi peut-être, mais où abondent les anecdotes caractéristiques qui peuvent être citées, quelques-unes sous bénéfice d'inventaire. Les déplacements de saint Athanase en Égypte, allant d'un lieu à un autre, d'un monastère à un autre, peuvent être parfois ressaisis et sont à noter ; mais cela était peut-être en dehors du dessein de l'auteur, à qui il est juste de ne demander que ce qu'il a voulu nous donner.

Il existe une vie de S. Athanase par Barbier qui méritait une mention.

D. H. L.

R. MIEDEMA. *De heilige Menas*. Rotterdam, J. Van Heugel, 1913. In-12, X-136 p.

Saint Menas est incontestablement un saint heureux, depuis quelques années du moins. Après avoir connu la dévotion des pèlerins, la popularité d'un culte presque universel, il était tombé dans un parfait oubli, tellement qu'on le confondait avec un homonyme. Puis, tout à coup, le sable a livré des ruines magnifiques et abondantes, les bibliothèques ont montré des manuscrits auxquels on ne songeait guère. L'œuvre archéologique conduite par M. X. M. Kaufmann est maintenant complétée et — à un certain point de vue — achevée par l'étude des manuscrits et la publication des textes que nous donne ce petit volume. Douze mss. grecs, seize mss. latins ont été consultés et, comme il est bien entendu qu'un texte, si utile ou si insignifiant qu'il soit, n'est jamais définitivement établi, contentons-nous de dire que celui-ci dispensera les travailleurs d'ici longtemps d'en réclamer un autre. Il est précédé d'une étude assez complète, où néanmoins on

aurait pu faire appel aux textes nombreux de la littérature copte qui font connaître plus que le prestige, mais l'influence du culte vraiment national en Égypte de saint Menas ; mais que cette indication ne soit pas prise par l'auteur, si ces lignes tombent sous ses yeux, pour une critique, ce n'est que l'expression d'un souhait. S'il revient un jour à ce même sujet, il pourra sans peine l'exposer dans un idiome plus accessible au grand nombre que ne l'est sa langue maternelle. Saint Menas en sera mieux connu et l'auteur plus apprécié.

D. H. L.

G. HARTWELL JONES. *Celtic Britain and the pilgrim movement*. Londres, Society of Cymmrodorion, 1912. In-8, VIII-581 p.

Ceux qui aiment les légendes et la poésie des âges écoulés liront volontiers le livre de M. H. J., à condition pourtant de ne pas y chercher le départ entre le mythe et l'histoire, car alors ils n'y trouveraient pas leur compte. Sous couleur de nous montrer la part importante prise par les « Britones peregrinabundi » au mouvement qui emportait vers les grands sanctuaires de Terre-Sainte et d'Europe les chrétiens d'autrefois, l'auteur nous parle d'énormément de choses. Les unes, comme l'origine du culte des saints et des reliques, se rapportent à son sujet, les autres, tels les aperçus sur la magie noire ou le concept de Dieu chez les Hébreux primitifs n'ont avec son étude qu'un lien fort éloigné. Il y a un peu d'incohérence dans tout le volume. L'auteur dit avoir entrepris cette étude pour satisfaire sa curiosité personnelle : la nôtre est excitée, mais n'est pas toujours apaisée. Et puis, il y a des contradictions. Ici, l'on nous dit que les saints sont les successeurs des dieux, qu'autrefois on croyait au pouvoir magique des reliques, que l'usage pieux des sources douées de vertus curatives par le pouvoir des saints est un reste de l'adoration des forces de la nature ; à d'autres endroits, on reconnaît que l'Église s'est opposée aux superstitions, que le culte rendu à la Vierge, aux saints et aux reliques s'explique d'une manière très rationnelle et n'implique nullement le culte d'adoration ou la reconnaissance d'un pouvoir magique. On concède le pouvoir bienfaisant des pèlerinages : ils ont élevé l'esprit humain, ils ont élargi les idées ; les sanctuaires qui ont joui du droit d'asile ont contribué à l'adoucissement des mœurs, etc. Et pour ajouter au charme, on entremêle ces dissertations de poésies celtiques de différents dialectes. Les membres de l'honorable Society of Cymmrodorion en feront, peut-être, leurs délices, mais il est à craindre que beaucoup d'autres mortels ne puissent en jouir. Il aurait fallu rejeter tous ces poèmes à la fin du volume et les accompagner d'une bonne traduction. La méthode tout entière est, du reste, sujette à caution : insuffisance des citations (par exemple p. 499, note Mabillon, 3^e édition), ou bien inexactitudes¹ et surtout énormément de hors-d'œuvre.

Si M. H. J. avait dans une introduction substantielle indiqué l'importance, le but, le résultat des pèlerinages des Celtes au moyen âge, s'il avait dressé un index chronologique de ces pérégrinations, si enfin il avait publié à part le texte et la traduction des poésies celtiques, son ouvrage, qui lui a coûté bien des recherches et du travail, — ce dont il serait injuste de ne pas lui savoir gré — aurait pu être très utile. On éprouve un véritable regret à dire qu'il n'en est malheureusement pas ainsi.

D. B. D.

1. Comme p. 416, note : One of the Pagan Emperors is reported to have said that he would willingly be a Christian, if he would make him Bishop of Rome.... C'est bien vague et c'est inexact ; le personnage qui a prononcé cette parole n'était pas empereur. Dans son ouvrage *Contra Iohannem Hierosolymitanum*, ep. 8, saint Jérôme rapporte ceci : *Miserabilis Pretextatus, qui designatus consul mortuus est, homo sacrilegus et idolorum cultor, solebat ludens beato papae Damaso dicere : Facite me Romanae urbis episcopum et ero protinus christianus*. Cf. P. L., t. XXIII, col. 377.

GEORG HEINRICH HÖRLE. *Frühmittelalterliche Mönchs- und Klerikerbildung in Italien* (Freiburger Theologische Studien, XIII Heft). Freiburg-i.-B., Herder, 1914. In-8, XII-87 p.

Ici encore, le maître, Prof. G. Pfeilschifter, et l'élève se font honneur l'un à l'autre. Certes, le sujet n'était pas facile à traiter, et j'eus presque pitié, quand je fis sa connaissance, de ce jeune théologien, obligé d'aller glaner péniblement les quelques maigres données qui nous ont été transmises touchant la formation intellectuelle des moines et des clercs en Italie durant le haut Moyen âge. Malgré tout, il faut convenir qu'il a réussi à mettre sur pied une excellente petite étude, à laquelle les savants eux-mêmes pourront plus d'une fois recourir avec profit. Elle embrasse tout le temps écoulé depuis Cassiodore jusqu'à l'époque carolingienne, et me semble, en général, assez complète. Une des rares lacunes que j'ai constatées, c'est le silence gardé au sujet de Novalèse, et des beaux travaux dont sa bibliothèque a été l'objet de la part de M. le prof. conte C. Cipolla. Les informations ne sont pas toujours de première main, ce qu'on ne saurait guère non plus exiger dans un travail de cette nature. Par endroits, une tendance peut-être excessive à systématiser les faits et les idées, mais au reste, le jugement est sain, les préférences de l'auteur justifiées. Un index bien fait ajoute encore à l'utilité et à l'agrément de cette excellente dissertation.

D. G. MORIN

P. GRATIEN, O. M. C. *Sermons franciscains du cardinal Eudes de Châteauroux* († 1273). Paris, Librairie Saint-François ; Couvin (Belgique), Maison Saint-Roch, 1913. In-8, 92 p.

— *La fondation des Clarisses de l'« Ave Maria » et l'établissement des Frères Mineurs de l'Observance de Paris* (1478-1485). Mêmes éditeurs, 1913. In-8, 52 p.

I. Malgré son titre qui semblerait indiquer une publication de caractère assez intime, ce travail n'en est pas moins précieux pour tout historien en quête de documents. L'on sait qu'Eudes de Châteauroux est l'une des figures les plus marquantes du XIII^e siècle. C'est à tort qu'on l'a dit cistercien. Chanoine, puis chancelier de l'Église et de l'Université de Paris (1238), il fut souvent chargé par le pape de missions très délicates. C'est ainsi que nous le retrouverons au concile de Lyon. Il est alors cardinal-évêque de Frascati et devient légat d'Innocent IV pour la nouvelle croisade qui se prépare. De même, en 1255, il est à la tête d'une commission chargée d'examiner l'« Introduction à l'Évangile éternel ».

Il était donc très préparé et tout désigné pour porter la bonne parole aux fils de saint François. Il sait le faire avec énergie, non moins qu'avec tact et discrétion. L'Ordre est alors dans toute sa ferveur, et l'orateur ne manque pas d'évoquer le souvenir du fondateur des Frères Mineurs. Il établit des parallèles entre ceux-ci et leurs confrères des autres ordres ; l'historien trouve ici ample matière pour des *essais* psychologiques. Il ne faut point perdre de vue qu'Eudes de Châteauroux aime beaucoup l'Ordre de Saint-Dominique. Volontiers il assigne à l'œuvre de François d'Assise le même but que s'était proposé le fondateur des Dominicains.

L'édition du P. Gratien se recommande par sa belle tenue littéraire ; une juste sobriété dans les citations, de bonnes tables rendent cet excellent travail d'une consultation facile autant qu'agréable.

II. — Dans un second opusculé, le même auteur nous expose l'histoire de son Ordre en ce qui concerne la pratique du vœu de pauvreté ; des rivalités entre Observants et Conventuels donnent parfois lieu à des luttes plus ou moins mesquines, et qui, plus d'une fois, sont la cause de procès. En voici justement un exemple à propos de la fondation des Clarisses de l'« Ave Maria » dont le

couvent se trouvait sur l'emplacement actuellement occupé par le lycée Charlemagne et une école communale. Primitivement habitaient en ce lieu des Béguines qui devaient leur fondation au roi Louis IX.

Ici, toute la querelle vint de ce que les Cordeliers Conventuels souhaitaient voir les Béguines remplacées par des Clarisses, et non par des Sœurs du Tiers-Ordre : la reine soutenait ces dernières, qui se pourvurent devant le Parlement. Quand donc les Cordeliers de l'Observance eurent l'idée de les transformer en Clarisses, Charlotte de Savoie sut leur obtenir toutes les autorisations nécessaires.

Parmi les personnages qui prirent une part plus active à cette fondation, citons Fr. Jean-Philippe, Général et Provincial des Observants ; le bourgeois de Paris, Jean Brisson ; puis, le Cardinal Hélié de Bondeilles, sous Louis XI, ainsi que Fr. Olivier Maillard. Comme la précédente, cette étude est très sérieusement documentée et ne saurait se lire qu'avec intérêt. H. V.

DENIFLE-PAQUIER. *Luther et le Luthéranisme*. t. IV. Paris, Picard, 1913. In-12, 317 et 134 p. avec 9 portraits et 14 gravures. Prix : 5 fr.

Voici quelques notes sur le 4^{me} volume de la traduction du *Luther und Luthertum* du P. Denifle par M. Paquier. (Cf. *Rev. bén.*, XXX, 248). Il contient les chapitres qui traitent du manque de sens chrétien chez Luther et du défaut d'objectivité et de liberté d'esprit des théologiens protestants, notamment à l'égard des scolastiques. Deux appendices donnent, l'un une série de neuf portraits de Luther (déjà donnés par Denifle) la plupart de Lucas Cranach, l'autre est la reproduction de l'*Abbildung des Papsttums*, gravures qui constituent un triste testament spirituel, surtout pour un réformateur. Les disciples de Luther n'en sont pas fiers à l'heure actuelle, comme il appert du récit des difficultés auxquelles se heurta constamment M. P., lorsqu'il voulut se procurer en communication les exemplaires de l'ouvrage conservés en Allemagne ; il faut lire ces pages : elles donnent une idée de la singulière mentalité qui anime, au début du XX^e siècle, certains conservateurs de dépôts publics. M. P. eut la chance de découvrir, enfin, deux exemplaires au *British Museum* ; il les fit photographier, et c'est l'un des deux que nous livre son volume. — Deux bonnes tables, l'une des noms propres, l'autre, des matières principales, terminent la première partie du volume. La seconde partie donne la traduction de la brochure de Denifle, *Luther aux yeux du rationaliste et du catholique*. Cette brochure, qui parut en février 1904, répond aux critiques de Harnack et de Seeberg ; elle retourne le fer dans la blessure portée à ces critiques par l'ardent tyrolien. — M. P. promet, pour le mois d'octobre au plus tard, la traduction de la *Psychologie de Luther* du P. Weiss ; c'est par ce très utile complément que M. P. clôra son œuvre de traduction. Il nous annonce enfin des études personnelles sur le Réformateur ; elles seront assurément les bienvenues, M. P. s'y préparant depuis longtemps. D. E. D.

A. BROU. *Saint François Xavier*, Paris, Beauchesne, 1912. In-8, 2 vol. XVI-445 et 487 p. Prix : 12 fr. chaque volume.

Présenter à ses lecteurs une *Vie de Saint* rédigée d'après une méthode strictement historique, mais offrant aussi tous les caractères d'un livre édifiant, tel a été le but de R. P. A. Brou, en donnant au public sa *Vie de Saint François Xavier*. Ce n'est pas qu'il ignorât les travaux antérieurement publiés sur l'apôtre des Indes. Il estimait toutefois qu'il y avait encore à glaner, à rectifier. Une mise au point, une vue d'ensemble s'imposait, qui permit de dégager la figure du saint, de la broussaille formée par les légendes. A ce point de vue, la bibliographie donnée par le R. P. Brou rend compte du travail considérable auquel s'est astreint l'auteur de cet ouvrage. En peu de mots, les sources principales

sont nettement caractérisées, et il est certain que si quelques livres manquent à son Index, comme d'autres l'ont fait remarquer, leur absence n'empêche pas cette *Vie* d'être un des meilleurs travaux hagiographiques parus au cours de ces dernières années.

L'on n'attend pas de nous une analyse détaillée de ces deux volumes : il faudrait citer beaucoup de pages. Le lecteur se fera une juste idée de leur valeur par la reproduction des grands titres empruntés aux tables du tome second. L'index chronologique, par exemple, nous donne en un raccourci de dix pages, une vue d'ensemble sur la vie de François Xavier. Nous le suivons en Europe, puis sur le chemin des Indes. Successivement, passent devant nos yeux les tableaux de ses courses apostoliques au Cap Comorin, à Ceylan, aux Moluques. Puis, après un retour aux Indes, François s'embarque pour le Japon, dont les chrétiens font ses délices. A la suite, un nouveau séjour aux Indes (dont il est nommé Provincial), Xaxier aborde aux rivages de Chine. C'est là qu'il meurt, le 27 novembre 1552, à l'âge de quarante-sept ans.

Un second index va nous permettre de rassembler en un faisceau harmonieux les différents traits qui composent cette physionomie d'apôtre. L'homme, le saint, le supérieur ; son enseignement, son apostolat auprès des pécheurs, puis bientôt des infidèles ; sa correspondance, et enfin, son influence comme thaumaturge. Tels sont, accompagnés de quelques questions annexes, les différents aspects sous lesquels nous apparaît la figure de François.

Une troisième table analytique range les matières par ordre alphabétique. Elle paraît très complète, et rédigée avec le plus grand soin.

Ajoutons que le R. P. Brou entend se borner à la seule *Vie* de Xavier. C'est dire que l'ouvrage ne renferme rien de spécial concernant reliques, lettres, miracles posthumes, etc... Même silence en ce qui touche à la célèbre *Neuvaine de la grâce*. Et, si l'auteur ne peut songer à suivre l'œuvre du Saint à travers les temps, il répond néanmoins aux attaques des adversaires protestants, qui ont su, malgré tout, rendre hommage à l'apôtre des Indes. L'âme de Xavier se révèle tout entière dans les pages consacrées à décrire ses missions : intelligence supérieure, servie par un jugement très droit ; une énergie indomptable, doublée d'une inaltérable confiance en Dieu ; et puis, par dessous tout, un amour étonnant pour l'obéissance.

D'ailleurs, le Saint a été formé à l'école d'Ignace de Loyola. Nature ardente, — on le voit dans les pages délicieuses consacrées à sa vie d'enfance — Xavier est arrêté à temps dans la voie du plaisir, par les discours persuasifs du fondateur des Jésuites. Il lui devra la chasteté, et c'est ce qu'*avant tout* il réclamera des missionnaires. D'Ignace, il aura la façon insinuante de persuader, la patience, la profonde tendresse, mais aussi l'énergie. Cet homme qui lutte avec les démons, surtout au Japon et en Chine, sait par expérience ce que sont les tentations de découragement. Rien ne l'arrête : l'amour de Dieu lui inspire des accents d'un courage surhumain. Ses lettres autoritaires en sont la preuve évidente. Comme supérieur, il entend que tout marche « rondement », et dans la Compagnie naissante, il pratique de larges hécatombes. Il semble bien, malgré les apparences, que les mobiles qui le portaient à de telles décisions avaient leur raison d'être dans cette période de « gestation » qui précéda la promulgation des Constitutions.

Le Saint savait, d'ailleurs, montrer à l'occasion que son cœur était rempli de tendresse, et certaines pages de sa correspondance rappellent celle de Pierre de Celles, ce qui n'est pas peu dire.

Le R. P. Brou, dans trois appendices, nous donne d'excellentes dissertations. Avec lui, il faut fixer la mort du saint à la date du 27 novembre 1552.

Les études consacrées à l'examen des conversions opérées par François ainsi qu'au nombre de ses miracles, sont un chef-d'œuvre de critique prudente et

avisée : il faudra désormais ne plus admettre sans contrôle certains récits créés par maints biographes. — D'une grande érudition et d'une lecture attachante, ces deux volumes sont écrits d'une plume alerte et pleine de vie : il semble que l'auteur a visité lui-même tous les pays, toutes les villes dont il donne la description. L'on croirait presque, que les personnages qui nous sont présentés, vont nous apparaître au coin d'une rue, ou sous les allées des forêts indiennes. Qu'on relise la description du départ pour le pays des Paravers, en 1542 : les deux volumes sont entièrement écrits dans ce style limpide, et d'une grande perfection. Si l'on ajoute que les nombreuses notes sont d'une érudition soignée et bien informée, l'on peut conclure que le R. P. Brou a atteint le but qu'il se proposait : « Peut-être, sur ce fond détaillé, la physionomie du Saint ressortira-t-elle moins hiératique, moins épique, disons le mot, moins déclamatoire que dans Bouhours et ses émules, mais un peu plus vivante en somme, et plus réelle. » Nous sommes heureux de souscrire pleinement à ce jugement.

D. E. I.

X.-M. LE BACHELET, *Auctarium Bellarminianum*. Paris, Beauchesne, 1913. In-4, XXIV-726 p. Prix : 25 fr.

Les œuvres complètes de Bellarmin, aussi bien l'édition de Cologne de 1617-20, approuvée par l'auteur, que l'édition Vivès de 1870-76, dont s'occupa Mgr Fèvre, ne contiennent pas tous les écrits du célèbre cardinal. Aussi, Mgr Fèvre se proposait-il d'ajouter une *Sexta pars* qui aurait contenu les *anecdota* et les lettres de Bellarmin. Mais il ne remplit pas cette partie de son programme. C'est le P. Le B. qui, après avoir publié en 1911 une partie des lettres de son célèbre confrère, nous donne maintenant l'*Auctarium Bellarminianum*. Ce grand volume contient 121 pièces (un n° 122 indique ce qui n'a pas été publié) se rapportant à des sujets divers... Comme l'explique le P. Le B., dans sa préface, son but n'a pas été de publier absolument tout ce qui est sorti de la plume de Bellarmin, mais de nous donner plutôt tout ce qui pourrait éclairer certains côtés de sa vie, ou mettre à la portée des historiens des documents utiles pour fixer définitivement certaines controverses. La partie de beaucoup la plus importante sous ce rapport est la première qui contient les écrits inédits relatifs à la controverse « De auxiliis ». Antonin Réginald, Gonet, Fasseau, Richard Simon, Paschase Quesnel, Serry, etc., ont prétendu que Bellarmin était partisan du thomisme. On distinguait généralement entre les idées propres de Bellarmin et celles de la Compagnie, que les jésuites d'Allemagne avaient, disait-on, insérées dans l'édition de Cologne et que le cardinal avait laissé passer par esprit de corps. Et même, lors de l'examen de la cause de béatification de Bellarmin, le cardinal Passionei se basa en partie sur cette prétendue accommodation pour rabaisser le caractère moral de l'auteur des Controverses. Les pièces publiées dans l'*Auctarium* établissent que l'histoire du Bellarmin falsifié est une légende. Sur plusieurs points il n'est point de l'avis de Molina ou de Lessius, mais il n'est pas non plus thomiste. Adversaire de la prédétermination physique, il a admis la « science moyenne » et il interprète autrement que les thomistes — il le fallait bien —, les erreurs de Pélage et des Marseillais. Naturellement aussi, ses censures contre ses deux confrères, quand il ne s'accorde pas avec eux, sont moins graves que celles des dominicains. — Parmi les autres écrits de Bellarmin publiés dans l'*Auctarium*, signalons l'écrit opposé au *ἑρπιδιζόν Δῶρον* que le roi d'Angleterre, Jacques I, avait composé pour son fils aîné, le prince Henri, et intitulé *ἑρπιδιζόν Δῶρον*. C'est une apologie de la reli-

1. Et non *ἑρπιδιζόν* avec un esprit doux, comme l'écrit constamment le P. Le B. Puisque nous en sommes à relever les infiniment petits, disons encore que le nom des cardinaux de Trente s'écrit *Madrucius* et non *Madrutius*, que ce nom se traduit *Madruzzo* en italien et non *Madrucci*, quoique ce soit l'orthographe de Moroni, *Dizio-*

gion catholique, réfutation de vérités attaquées dans l'ouvrage du royal auteur. — Notons encore un commentaire des épîtres de saint Paul. Ces quelques indications montrent suffisamment que les historiens comme les théologiens doivent remercier le P. Le B. de la très utile publication de son *Auctarium*.

D. B. DEFRENNE

E. VERMEIL. *Jean-Adam Möhler et l'École catholique de Tübingen 1815-1840. Étude sur la théologie romantique en Wurtemberg et les origines germaniques du modernisme*. Paris, Colin, 1913. In-8, xiv-518 p. Prix : 12 fr.

Il y a deux choses qu'il ne faut pas confondre dans cet important travail. Des recherches utiles et rendues d'accès facile sur un groupe de théologiens allemands, professeurs, élèves, disciples, auditeurs de passage. C'est une contribution méritoire à l'histoire universitaire allemande de la première moitié du siècle dernier, la face opposée à celle généralement moins ignorée que nous offre le groupe de Baur et son entourage. Ce n'est pas toutefois une résurrection historique des hommes très remarquables qui vécurent, pensèrent et agirent de concert avec Möhler et formèrent l'école wurtembourgeoise, ces personnages sont surtout présentés comme des entités et le livre y perd en vivacité, en clarté, ce qui est regrettable. Mais l'auteur semble avoir eu un dessein très différent de celui qu'on trouve dans les belles études de M. Georges Goyau, intéresser et instruire ; ici, il n'est question que de démontrer. La démonstration est-elle faite, il est permis d'en douter. L'école de théologie de Möhler se trouve envisagée et présentée sous un jour qui n'est pas celui qui doit prévaloir, parce que l'étude qui en est faite n'a d'autre but que de découvrir, à l'erreur moderniste contemporaine, des ancêtres dont la sincérité, la science et la réputation servent de recommandation et de passe-port à ceux qui s'en disent les continuateurs et les héritiers. Les pages intitulées : *Conclusions* (p. 445-473) sont d'une sincérité méritoire et montrent bien que les quatre cent cinquante pages qui précèdent ont pour but d'acheminer, à travers une exposition tendancieuse, toujours lente, parfois obscure, vers ce couronnement dans lequel on nous montre Newman, Tyrrell, Ehrard marchant en file derrière J.-A. Möhler, tandis que M. Loisy présente une « analogie singulièrement suggestive » entre sa pensée et celle du théologien allemand. « En fait, le livre sur « l'Évangile et l'Église » peut être considéré comme une réplique (= un pendant et non une réfutation) au livre de Möhler sur « l'Unité de l'Église ». Même plan, même doctrine, même théorie de la révélation... de la conservation du christianisme primitif par le catholicisme traditionnel, même esquisse du développement doctrinal, culturel et hiérarchique. » Le modernisme se constitue une galerie d'ancêtres. C'est un passe-temps qui ne trompera personne. Mais, afin de bien montrer la pensée dont s'inspire le livre tout entier, voici encore une citation caractéristique : « Le devoir de la théologie actuelle est donc clair. Interprétant de manière plus profonde et plus souple l'infailibilité et l'autorité de l'Église, elle affirme sa liberté. Elle revendique le droit d'adapter l'Évangile catholique aux conditions de la civilisation contemporaine. L'Église n'est pas infaillicable au sens intellectualiste de ce terme. Elle l'est « en son mouvement », par l'Esprit qui l'anime et la guide en sa défense pratique du dépôt de la foi. L'absolutisme sous sa double forme théologique et ecclésiastique, est ruiné définitivement. L'Église n'est-elle pas plus que ceux qui la représentent ? Elle ne possède pas le pouvoir de résoudre, absolument et pour toujours, les problèmes qui se posent devant l'esprit humain.

nario di erudizione ecclesiastica (sub. h. v.). Enfin nous ne croyons pas que Onofrio Panvinio ait été préfet de la vaticane sous Marcel II (1555) : outre qu'il n'était âgé que de 25 ans à cette date (né en février 1530 et non en 1529, comme le dit la note 2 de la p. 544), il était alors familier du cardinal Farnèse. Il devint correcteur et non préfet de la vaticane sous Pie IV et cet emploi lui fut enlevé par saint Pie V.

Son infaillibilité est de nature « pédagogique, » etc., etc. Toutes ces affirmations que l'auteur semble prendre à son compte, il les tire, en les résumant, des écrits de M. Loisy. D'ailleurs, il ne croit pas « téméraire » de soutenir que le protestantisme, « non certes en lui-même et en ses formations indépendantes, mais par l'orientation nouvelle qu'il contribue à imprimer au catholicisme, par le libre développement qu'il a assuré à la science depuis le XVI^e siècle, par les cadres neufs qu'il fournit inconsciemment à la pensée catholique en voie de transformations, s'infléchit, pour ainsi dire, sur lui-même et revient progressivement vers le catholicisme, vers un catholicisme élargi dont la réalisation ne paraît possible qu'en un lointain avenir. » (!)

On ne voit pas très clairement tout ce que prétend découvrir ce langage de pythonisse, mais c'est demi-mal, car ce lourd volume prendra place dans les bibliothèques, au second rang, le rang en arrière, et il y demeurera. Les théologiens ni les historiens n'auront à s'y reporter que de loin en loin, pour un détail, une date, une citation, que peut-être en cherchant un peu ils trouveront sans peine ailleurs ; les étudiants ont trop de choses à apprendre pour s'attarder à la lecture d'ouvrages où l'on apprend peu de chose en dehors des opinions de l'auteur, lesquelles ne font pas encore partie des programmes universitaires et des matières d'examen.

D. H. L.

REVUE LACORDAIRE. Revue trimestrielle exclusivement consacrée à l'histoire et aux œuvres du Père Lacordaire, publiée par des Dominicains de la Province de France. Abonnement : France : 6 fr. Union postale : 7 fr. Paris, Lethielleux. Tome I, année 1913. In 8, 416 p. Prix : 6 fr.

La *Revue Lacordaire* a été fondée pour étudier l'œuvre littéraire et la vie de l'illustre orateur dominicain et préparer ainsi l'édition critique et définitive de ses œuvres. Nous avons sous les yeux le beau volume de l'année 1913. Il ne comprend pas moins de 416 pages, et le meilleur éloge qu'on puisse en faire, c'est de dire qu'il répond parfaitement au programme annoncé.

On y trouvera des *études* de grand intérêt : celles du R. P. H.-D. NOBLE sur le fameux problème de la *Vocation dominicaine du Père Lacordaire*, qui n'avait reçu jusqu'ici qu'une solution insuffisante ; celles du R. P. M.-D. CHAUVIN et du chanoine CHAPÉLIER sur les alentours assez dramatiques de deux discours célèbres : l'*Oraison funèbre du général Drouot* et le *Panégyrique du B. Fourier*.

D'autre part, pour ceux qui nient les succès apostoliques de l'orateur de Notre-Dame, le R. P. EISENMENGER fait pour ainsi dire défiler le cortège bien compact des *Convertis du Père Lacordaire*, tandis que M. l'abbé GELLON, grâce à d'importantes lettres inédites, rappelle les relations, tantôt bonnes, tantôt difficiles, de Lacordaire avec son archevêque, Mgr de Quélen.

Il est incontestable que toutes ces études, par une utilisation méthodique de documents encore inédits, apportent des résultats nouveaux d'une grande importance.

Dans la partie intitulée : *Textes nouveaux*, on a commencé la publication des *Conférences de Metz* (1837-1838). Malgré leur forme imparfaite, ces notes de séminaristes inexpérimentés, en nous conservant seules le souvenir de cette importante station, nous font parvenir quelques-uns des plus beaux accents d'éloquence et bien des pensées marquées au coin du génie de Lacordaire.

Mentionnons les belles *lettres inédites* du P. Lacordaire à Mgr de Quélen, à Montalembert, à dom Guéranger, à Mgr Affre. En les lisant, on déplore, à coup sûr, que de pareilles richesses soient demeurées inédites jusqu'à ce jour.

Enfin un *Bulletin bibliographique* rédigé par le R. P. EISENMENGER passe en revue les ouvrages parus depuis 1911, qui rentrent dans le cadre de la Revue, et quelques *Informations* terminent chaque fascicule.

Toutes ces études bien menées, toutes ces lettres et ces documents annotés

avec soin et dont la portée, dépassant le cercle de Lacordaire, embrasse bien souvent l'une des périodes les plus intéressantes du XIX^e siècle, toute cette masse de renseignements et de notions sur l'un des orateurs les plus puissants de l'Église de France fait bien augurer de l'*Édition critique* que la *Revue Laccordaire* a pour but de préparer et que nous appelons de tous nos vœux.

Abbé JEAN VAUDON. *Une âme de lumière, le Père Gratry*. Paris, Téqui, 1914. In-12, XXXIX-362 p. Prix : 3 fr. 50.

Au lecteur averti, ce volume se présentera sous les couleurs d'une biographie tracée avec amour. Une lettre du P. Largent ouvre ces pages pleines de poésie qui se terminent sur des lignes d'une grande fraîcheur, comme en sut écrire le Cardinal Perraud. Nous sommes donc dans la *lumière exquise*. Et ce travail est très neuf : à la biographie succède l'analyse intelligente des œuvres du P. Gratry. Les citations sont nombreuses, et l'on ne voit pas bien comment l'auteur fera pour nous donner un volume de *pages choisies* ; car celui-ci en est bien le meilleur modèle. Sous la plume d'un admirateur il ne faut point s'étonner de rencontrer des expressions doucement fausses ou exagérées. Le P. Gratry tient-il de saint Anselme ? nous nous permettons respectueusement d'en douter. Du style, l'on pourrait dire qu'il est quelquefois affecté, et la page 126 est un pastiche un peu lourd de certains passages de Molière. Parlons du style de Gratry : il est aéré, sonore, chaud, vibrant, en un mot admirable, comme cette âme faite de pureté, de bonté, mais hélas, d'idéalisme. D'aucuns diront d'illuminisme. L'on nous rappelle avec assez d'impartialité les luttes déplorables soutenues par le restaurateur de l'Oratoire, contre l'infailibilité pontificale. Il y a un peu trop de complaisance, malgré les très réelles réserves, en ce qui concerne l'appréciation du livre : *la Morale et la foi de l'Histoire* ; mais, n'insistons pas. Il serait cruel de parler avec Renan des « pantalonades théologiques » du P. Gratry ; à vrai dire, certaines pages de L. Veuillot n'expriment guère sentiments plus tendres. Certes, il y eut du théologien, du philosophe, dans Gratry ; mais, y eut-il en lui un théologien et un philosophe ? Cet idéaliste était né poète ; c'est dans cette langue des dieux que nous sont rapportés les détails de sa mort. Ils révèlent une très belle âme, et en M. Vaudon un excellent écrivain.

H. V.

PAUL DESLANDRES. *Histoire de l'Église catholique en France*. Paris, Bloud, 1913. In-8, illustré, cartonné, de VIII-360 p. Prix : 3 fr. 50.

M. D. était bien qualifié pour nous donner ce petit chef-d'œuvre de précision dans la pensée, de sobriété dans le style, de probité dans le choix et la citation des références. Ce volume n'est pas une histoire complète, mais un grand et vaste panorama qui s'adresse aux fidèles encore plus qu'au clergé ; c'est un exposé d'où se dégagent des faits dont l'auteur laisse à son gré au lecteur le soin de tirer les conclusions. Bien des points cependant sont mis en relief, notamment le rôle joué sous Louis XIV par la *Compagnie du Saint-Sacrement*. Ici les appréciations nous semblent un peu sévères, et d'ailleurs l'auteur a l'air de pas connaître toute la bibliographie de son sujet. Excellent récit de l'Histoire de Port-Royal ; la pensée de Pascal ne serait-elle pas inexactement représentée ? le rôle de Cluny dans l'histoire de la Papauté nous paraît décrit avec trop peu de consistance ; de même, redisons encore que Grégoire VII n'a jamais été moine de la célèbre abbaye bourguignonne ; enfin, à propos des croisades, M. D. ne signale pas l'excellent ouvrage de Bréhier. Ces détails sont fort minimes, car, dans l'ensemble, le travail de M. D. est d'une grande valeur ; impression et illustration vont de pair. Celle-ci est très abondante, nette et bien choisie. Alors, pourquoi une aussi méchante reliure pour un manuel qui est un véritable livre de fond ? Ce défaut, nous n'en doutons point, sera corrigé dans une seconde et prochaine édition.

H. V.

J. H. SRAWLEY. *The early history of the Liturgy* (Cambridge Handbooks of Liturgical Study). Cambridge, University Press, 1913. In-12, xx-251 p.

L'intérêt exceptionnel que non seulement les érudits, mais une large portion du public anglais portent aux origines liturgiques a inspiré à deux ecclésiastiques anglicans d'un mérite universellement reconnu, le D^r Swete et le D^r Srawley, l'idée d'entreprendre une collection de manuels destinés à mettre les commençants à même de cultiver utilement par eux-mêmes cette branche si importante du savoir théologique. J'ai eu l'occasion de parler précédemment (R. B. XXVIII, 1911, p. 438 sq.) de deux des premiers volumes de cette nouvelle série. Celui-ci leur est encore supérieur en importance, au point de vue tant du sujet que de l'exécution. Il faut dire aussi que l'assistance prêtée par des spécialistes tels qu'Edmund Bishop et le D^r Frère était d'avance une garantie de la valeur exceptionnelle du travail.

L'auteur traite de la liturgie dans le sens strict, c'est-à-dire du rite de la célébration eucharistique. Il en trace le développement durant les quatre premiers siècles environ, à commencer par ce qui se trouve consigné dans le Nouveau Testament, et parcourt ainsi les différents âges et les différents pays, relevant à la fois, et les traits qui tendent peu à peu à faire partie de l'usage commun, et ceux qui sont particuliers à certains milieux. Puis, il essaie de tracer une esquisse du développement de la liturgie dans l'Orient et l'Occident, pour finir par un exposé des conceptions primitives sur l'Eucharistie, telles qu'elles résultent de l'histoire de la liturgie. Selon le programme en tête de la série, le tout est précédé d'une liste des ouvrages les plus utiles à consulter sur le sujet, et terminé par une table des matières, ici, peut-être, un peu trop sommaire.

Autant qu'il m'est permis d'en juger, ce modeste volume constitue ce que nous avons de mieux présentement sur la matière. Aucune source importante d'information n'a été négligée ; l'usage fait de chacune d'elles est marqué au coin de la sobriété, de la clarté, et de ce bon sens anglais, incompatible avec les théories si souvent fantaisistes qui sont de mise ailleurs en pareille occasion. Il est aussi agréable de constater que l'auteur, bien qu'anglican, et croyant sincère, s'est sagement abstenu de toute velléité de controverse, se bornant à enregistrer avec une consciencieuse exactitude les faits et les croyances attestés par les documents. Naturellement, c'est par l'usage qu'on pourra s'apercevoir de tel ou tel détail à améliorer : pour moi, qui ai déjà manié en divers sens le manuel du D^r Srawley, surtout le chapitre « Italy and Rome », je dois dire qu'il m'a été d'un vrai secours, à cause de la disposition pratique du contenu, de la précision des références, et de la sûreté de jugement dont l'auteur fait preuve d'un bout à l'autre de l'ouvrage.

D. G. MORIN

DOM J. JEANNIN, O. S. B. *Le chant liturgique syrien*, 2^e partie. (Extrait du *Journal asiatique*, Juillet-Août 1913). Paris, Impr. nationale, 1913. In-8, 140 p.

Dans la première partie de ce travail, l'auteur avait étudié dans leur ensemble les principaux caractères de la musique syriaque, tant sous le rapport du rythme que de la tonalité. Dans cette seconde partie, c'est la question rythmique qui est envisagée sous ses différents aspects, et exposée avec un relief saisissant et une puissance de pensée vraiment remarquable. Notons la description de l'*eurhythmie* et de ses procédés. Il nous paraît cependant difficile de partager complètement les idées de l'auteur en ce qui concerne la perception du rythme-membre et du rythme-période dans le chant grégorien ; nous ferions volontiers les mêmes remarques au sujet des pages 141 et 165, car il n'est guère exact de dire que la *Paléographie musicale* « n'admet jamais la possibilité du rythme allant du frappé au levé ». D'ailleurs, cette apparente contradiction peut s'expliquer du fait que D. J. semblerait ne faire cas que de la seule juxtaposition

des rythmes élémentaires (dont la réunion constituerait un rythme composé, à l'exclusion de toute *contraction* rythmique.

Par contre, nous aimons à louer sans réserve l'excellent exposé de la métrique syriaque. La modération du jugement, unie à une science puisée aux meilleures sources de la littérature orientale, fait de ce travail un instrument documentaire de premier ordre, dont les conclusions sont assez importantes pour qu'il devienne désormais indispensable de le consulter, quand on aura le désir d'approfondir ces questions. L'auteur fait voir les avantages, mais surtout les inconvénients et les impossibilités auxquelles donnent lieu les deux systèmes de métrique basés sur l'*isossyllabie* et l'*homotonie*. Il faut donc rejeter en partie les principes de Bickell et de Grimme. Signalons d'intéressantes remarques sur l'*accent*, à propos des chants appelés : *Bè ouotho*.

Ici se place la thèse du D. Hugues Gaisser sur l'*isochronie musicale*. L'exposé de l'éminent musicologue est très séduisant, et de nature à résoudre de nombreux problèmes de métrique. Mais, selon D. J., cette disposition n'est qu'artificielle, n'est qu'un *minimum*, et la loi habituelle et générale de l'hymnographie est l'*homotonie*, et, jusqu'à un certain point, l'*isossyllabie*.

Inutile d'ajouter que les différentes espèces de mètres sont scrupuleusement examinées dans tous leurs détails. Suivent de très curieux aperçus au sujet de la tonalité et des ornements mélodiques. Quinze pages de musique terminent ce beau fascicule dont la lecture est à recommander à tout vrai musicologue.

H. V.

A. GASTOUÉ. *Le Graduel et l'Antiphonaire romains*, histoire et description. Lyon, Janin, 1913. In-8 écu, avec 7 planches hors texte. Prix : 4 fr.

Le grand public trouvera son profit à la lecture de ce livre ; il n'en est pas moins vrai que les sujets traités et la sérieuse documentation que l'on rencontre à chaque page font avant tout de cet ouvrage un *instrument* de travail de première valeur destiné plus spécialement aux érudits. Nous suivons dans cette étude les progrès, les développements et aussi la décadence de ce chant romain dont M. G. nous avait déjà fait connaître les *Origines*. L'exposé est complet, les tables de comparaison entre les anciens *Ordos* et le dispositif actuel fort clairement dressées. De plus, nombre de points encore obscurs reçoivent ici une explication, ou définitive, ou très ingénieuse. L'auteur excelle dans le commentaire donné à une petite définition. On peut citer, comme modèle du genre l'explication du mot *Bréviaire*. Les preuves apportées à l'authenticité de l'antiphonaire grégorien sont fournies avec abondance et précision de détails. Quelques omissions seraient à relever dans la liste de certaines références, comme par exemple la brochure de D. Cagin : *Un mot sur l'Antiphonale Missarum*. Le texte d'Amalaire concernant les séquences ne semble pas très probant. Un chapitre traité de main de maître est celui consacré aux livres de chant après le concile de Trente. Nous regrettons cependant de ne pas voir à ce sujet mentionné l'intéressant travail de D. Gatard dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, ainsi que dans son dernier volume : *La musique grégorienne*. Nous ne faisons que mentionner les travaux relatifs à l'édition vaticane. Le moment n'est pas venu pour apprécier avec impartialité l'histoire critique de cette œuvre monumentale, et le lecteur de M. G. risque bien de ne connaître qu'un côté de la question. Nous préférons souligner la valeur des belles descriptions des manuscrits les plus intéressants pour l'histoire et l'évolution du chant grégorien. D'excellentes reproductions en phototypie aident à l'analyse de ces documents. Dans son ensemble, cet ouvrage est vraiment nouveau en ce qu'il apporte des documents inédits, coordonne les anciennes données du problème grégorien, présente des solutions souvent neuves, parfois même hardies ; de tous ces faits se dégage une excellente synthèse qui fait grand honneur à celui qui l'a conçue.

H. V.

DOM M. FESTUGIÈRE. *Qu'est-ce que la liturgie ? Sa définition, ses fins. Sa mission. Un chapitre de théologie et de sociologie surnaturelle.* Abbaye de Maredsous, et Paris, Gabalda, 1914. In-12, 110 p. Prix : 1 fr. 25.

Reprenant, développant et enrichissant d'aperçus et de documents nouveaux un travail publié d'abord dans la *Revue Thomiste*, l'auteur s'efforce dans ce petit volume de placer la question de la liturgie sacrée sur son véritable terrain théologique. — D'une analyse comparée du culte intérieur et du culte extérieur, il dégage les éléments d'une bonne *définition* scientifique de la liturgie (ch. I.) — Envisageant la personne du Christ sous deux aspects, l'aspect d'homme universel, en qui toute l'humanité est virtuellement sauvée et l'aspect du sauveur de l'humanité, il distingue par analogie, dans l'Église, deux virtualités : celle de société théologale et celle de société de liturgie ; il montre la variété et l'harmonie des *fins* qui correspondent à ces caractères différents de la communauté chrétienne (ch. II). — De l'étude des fins de la liturgie il passe à celle de sa *mission* : cette mission consiste à « continuer tout spécialement la présence et l'action de Jésus parmi les hommes » (ch. III). La liturgie prise dans son majestueux ensemble (liturgie sacrificielle, sacramentelle, épénétique) est un immense *sacramental* ; elle est encore la seule méthode *authentiquement instituée par l'Église* pour assimiler les âmes au Christ. Trop longtemps oubliée, cette méthode, qui a sanctifié nos pères, est aujourd'hui recommandée à tous les catholiques par la Papauté (ch. IV). Dans un Avant-Propos et des Appendices, une part a dû être faite à la controverse. Mais tout le corps de l'ouvrage est consacré, comme on a pu en juger par le précédent sommaire, à l'exposition doctrinale. Le ch. III (*Les fins de la liturgie*) est, sans doute, celui qui paraîtra le plus original ; et ce ne sera pas pour les lecteurs de la *Revue* un mince attrait que de devoir y trouver un témoignage magnifique rendu à la prière rituelle par un écrivain vénérable — anonyme et complètement négligé jusqu'ici — de l'antiquité chrétienne.

Ces pages, d'une profonde vigueur de pensée et d'une grande originalité, constituent un exposé fondamental qui éclairera bien des esprits et fera, chez les gens de bonne foi, tomber bien des préjugés. ' D. R. T.

BL. SILVA. *Quelques mots sur la sonate ; évolution du genre.* (Collection : *Les genres musicaux*). Paris, P. Delaplane, 1914. In-18, vi-225 p. Prix : 2 fr.

Il faut remercier l'auteur de cette étude, d'avoir traité son sujet en vue d'un public composé surtout d'amateurs. Nous ne connaissons point l'ouvrage dont le présent travail n'est qu'un résumé. Tel qu'il nous est offert, il apparaît comme une synthèse des pages consacrées à cette question par V. d'Indy dans son *Cours de composition*. Après avoir rappelé les origines de la sonate, issue de la chanson, du madrigal, et surtout de la *Suite*, M^{lle} Bl. Silva étudie cette forme musicale dans son développement, et distingue trois époques : la sonate avant Beethoven ; l'âge d'or, sous l'impulsion du maître de Bonn ; puis la sonate post-beethovienne, et enfin sa destinée et son emploi dans l'école moderne. Les lecteurs qui auraient pu trouver un peu sévères et exagérées certaines appréciations de l'auteur de *Fervaur*, seront légèrement choqués de quelques jugements portés sur des auteurs dont les œuvres sont discutables, mais qui n'en possèdent pas moins un véritable talent. Signalons le beau chapitre traitant de l'*interprétation* (pp. 26-58), ainsi que la note précieuse entre toutes de la p. 22. (mouvement de la *gigue*). Il y a dans cette étude des pages excellentes qui font aimer ce livre et en rendent la lecture instructive. Les réflexions sur certaine musique « ultra-moderne » font songer au mot de M. Willy de Blest-Gana : « La musique qui était autrefois un art où il entrait parfois de la science, aujourd'hui est quelquefois une science où il n'entre jamais d'art. »

H. V.

Dr M. GRABMANN. *Der Gegenwartswert der geschichtlichen Erforschung der mittelalterlichen Philosophie*. Fribourg, Herder, 1913. In-8, VI-94 p. Prix : 1 M. 50.

Ce petit volume nous donne, augmenté de plusieurs développements, le discours prononcé par l'Auteur lors de sa prise de possession de la chaire de philosophie chrétienne à l'Université viennoise. Il s'est proposé de montrer quelle est, au point de vue du temps présent, la valeur ou l'utilité des recherches historiques concernant la philosophie médiévale. Après avoir passé en revue les travaux les plus importants qu'a suscités, pendant ces derniers 50 ou 60 ans, l'histoire de la philosophie du moyen âge, M. Gr. expose la multiple valeur d'actualité que comportent ces études ; en premier lieu, elles ont permis de juger enfin avec équité cette période de la pensée philosophique, si souvent taxée de formalisme, de servilisme à l'égard d'Aristote ou d'assujettissement à la théologie ; en second lieu, elles ont fourni des éléments pour l'exposé systématique de la philosophie chrétienne, ainsi, par exemple, elles nous ont fait connaître mieux la synthèse scolastique, et nous permettent d'apprécier plus exactement certains problèmes fort discutés. Mais, ce qu'il y a de plus important dans cette connaissance plus approfondie qu'on a acquise concernant le moyen-âge, c'est de constater les points de contact qui se manifestent entre la scolastique et certaines tendances de la pensée contemporaine. Ce sera, par exemple, le problème de la connaissance, agité de part et d'autre. la nécessité d'une métaphysique qui se fait sentir de plus en plus, le concept aristotélicien de la vie dont se rapprochent les biologistes modernes, l'observation psychologique qu'on pensait née d'hier, et qui se trouve déjà poussée fort avant chez les anciens. Nous ne pouvons tout énumérer, signalons pourtant encore les belles pages que l'Auteur consacre au concept de Dieu, qui faisait l'unité et la valeur morale de la scolastique, et vers lequel, on voit tendre de nouveau les aspirations, souvent encore latentes, de la pensée contemporaine.

La compétence bien connue de M. le Professeur Grabmann en fait d'histoire de la philosophie médiévale lui a permis d'embrasser dans un aperçu synthétique à la fois bref et complet, une aussi grande multiplicité de questions.

D. R. P.

DR. SALVADOR BOVÉ. *S. Tomas de Aquino y el descenso del entendimiento*. Barcelone, Subirana, Puertaferri, 1913. In-8, 830 p. Prix : 8 ptas.

On sait que le Dr Salv. Bové est un des principaux promoteurs du mouvement de renaissance lulliste, mouvement qui s'inspire en partie du sentiment patriotique si ardent en Catalogne. D'ailleurs cette impulsion nationale n'est pas quelque chose d'extrinsèque à la philosophie : toute philosophie, pour être parfaite, doit être nationale : la philosophie est comme une matière première qui reçoit son être spécifique du caractère national (p. 34). C'est ainsi que la philosophie thomiste est la philosophie nationale de l'Italie, mais la philosophie nationale de la Catalogne, c'est celle de R. Lulle, comme l'a prouvé l'A. dans un livre consacré à ce sujet, que nous regrettons de n'avoir pas sous la main.

L'ouvrage qu'il publie aujourd'hui semble, par son titre, avoir S. Thomas pour objet principal, mais il n'en est pas tout à fait ainsi : il débute, il est vrai, par un sermon prononcé au séminaire de Urgel en l'honneur de S. Thomas, mais la thèse qu'il veut faire triompher est celle-ci : Le système de S. Thomas exige comme complément celui de Raymond Lulle, de même que la philosophie d'Aristote doit être complétée par celle de Platon. La méthode d'Aristote et de S. Thomas est celle de l'ascension intellectuelle, celle de Platon est celle de la descente : elle descend des idées divines aux créatures ; mais la méthode de Raymond Lulle réunit les deux : outre les idées universelles qui conviennent aux créatures, elle saisit des idées universelles qui

conviennent à la fois à la créature et à Dieu, et ces idées sont les raisons efficientes (idées exemplaires) de l'univers créé : la bonté, la grandeur, l'éternité, la puissance, la sagesse, etc. (p. 379).

Au reste, dans le cours de son ouvrage, l'A. montre de nombreux exemples de l'accord entre le thomisme et le lullisme ; mais, malgré cela, nous craignons pour lui que la conciliation lulliste de Platon et d'Aristote, système national par définition, ne trouvera pas beaucoup d'écho en dehors du pays où elle est née.

D. R. P.

B. ALBERTI MAGNI. *Commentarii in librum Boethii de divisione* recensuit P. M. DE LOE. Ord. Praed. Bonnae, Hanstein, 1913. In-8, 90 p. et 6 tab. photot. Prix : 4 M.

Les œuvres, même les moins importantes d'un maître tel que le B. Albert le Grand méritent, sans nul doute, la publicité. Aussi, malgré que le présent commentaire ne soit pas spécialement remarquable et n'ajoute pas grand'chose en substance au texte de Boèce, le R. P. de Loë a-t-il fait une œuvre utile en nous donnant une édition critique de cet inédit. La publication s'en justifie d'autant mieux, que parmi les traités logiques du B. Albert, celui-ci était jusqu'ici le seul qui ne fût pas encore imprimé.

L'édition est faite selon toutes les exigences modernes, d'abord l'A. discute et établit l'authenticité du traité, il décrit ensuite la méthode qui a présidé à son travail et les manuscrits sur lesquels il a basé son texte : non content de décrire ses manuscrits, il nous les fait voir : 6 planches photographiques bien exécutées, fort intéressantes au point de vue épigraphique et même artistique reproduisent des passages choisis du traité.

D. R. P.

P. MICHEL-ANGE, Capucin. *Théologie traditionnelle de l'Incarnation. Réponse à M. le chanoine Marchand*. Toulouse, les Voix Franciscaines, 1913. In-8, XXII-195 p.

L'École franciscaine avait publié, sous la signature du P. Déodat, un article ayant pour titre *La Conception de Jésus-Christ*, article qui contenait des propositions assez inattendues ; dans la *Critique du libéralisme*, M. le Chanoine Marchand en a fait l'objet d'un jugement sévère. C'est à la critique de M. Marchand que répond le P. Michel-Ange, ancien compagnon de lutte du P. Déodat. Ce n'est pas seulement le désir de venger l'honneur du confrère qui a motivé cette étude approfondie, mais en outre l'ardeur de défendre la conception scotiste touchant l'union hypostatique, conception chère à la tradition franciscaine. Nous n'avons pas ici à discuter la thèse de théologie et de métaphysique scotiste, fort opposée à la doctrine thomiste, mais qu'on ne peut cependant taxer d'erreur dans la foi. Il nous serait bien difficile aussi de situer nettement en quelques lignes la position du débat, bornons-nous à quelques observations générales. Le P. M. A. est aussi habile à découvrir les points faibles dans l'argumentation de son adversaire, qu'à faire ressortir le sens favorable qu'il faut attribuer aux passages incriminés du P. Déodat ; à notre avis il y avait des imprécisions de terminologie de part et d'autre, pour le fond cependant la doctrine de M. Marchand est celle des thomistes, tandis que les locutions du P. Déodat, plus d'une fois, semblent en contradiction avec le langage ordinaire de la théologie. Dans sa polémique, le P. M. A. a parfois le tort de prendre trop au mot son adversaire, quand par exemple celui-ci a écrit « l'erreur de Scot a été de croire qu'il y avait une distinction à établir entre la subsistance ou individualité et la personne dans les êtres raisonnables », il est assez inutile de lui prouver si longuement que S. Thomas lui aussi distingue entre la personne et l'individu, et que d'après le S. Docteur la nature humaine du Christ peut être nommée un individu : *aliquod individuum*, mais évidemment cette nature

individuelle est une tout autre conception que celle d'un individu humain existant dans la personne du Christ, et c'est bien à celle-là que s'adresse la critique de M. M.

Le P. Déodat, de son côté, avait écrit en donnant à l'individualité humaine le nom de Jésus, que « Jésus qui *n'est* pas le fils d'un homme, n'est pas davantage et pour la même raison, *n'est* pas Fils de Dieu ». Le P. M. A. concède que c'est à tort que l'individualité humaine a été appelée Jésus, mais il montre ensuite, par le contexte, qu'il n'y a pas là de négation de la divinité de Jésus-Christ ni d'hérésie. *Transeat !* Mais s'il faut de l'indulgence d'un côté, on peut en réclamer aussi pour l'autre partie. Là, où le P. M. A. (p. 59 et 144) prétend avoir cité un passage de S. Thomas « où il est dit que Jésus-Christ n'est pas en réalité le fils de la sainte Vierge, au lieu qu'elle est réellement sa mère », il pousse la conclusion plus loin que ne le comportent les prémisses : S. Thomas, en effet, établit que la filiation temporelle ne constitue en Jésus-Christ qu'une relation de raison, mais néanmoins il affirme ceci : « sicut Deus realiter est Dominus creaturae, quamvis in eo dominium non sit relatio realis, dicitur enim realiter dominus propter realem potestatem, et sic dicitur Christus realiter Filius Virginis propter realem nativitatem » (Quodlib. IX art. 4 ad 1). Ce texte montre aussi que S. Thomas n'admet pas la distinction entre « dicitur » et « est » dont le P. Déodat avait tiré grand parti. Si Jésus est *dit* Fils de Dieu, c'est parce qu'il *est* réellement.

Un mot, pour finir, du ton ironique qui règne dans tout le livre. Les titres des chapitres sont par eux-mêmes suggestifs ; p. ex. : « brebis sans pasteur ; dans la fosse aux lions » ; sans doute, la critique mordante de M. M. y donne occasion, néanmoins nous pensons que le P. M. A. a usé d'ironie plus qu'il n'était nécessaire pour le succès de sa cause.

D. R. P.

STE CATHERINE DE SIENNE. *Dialogue. Traduction nouvelle de l'italien* par le R. P. J. HURTAUD, O. P. Paris, Lethielleux, s. d. [1913] 2 vol. in-16, 400-358 p. Prix : 5 fr.

Le *Dialogue de Sainte Catherine de Sienne* est un des livres fondamentaux de la mystique chrétienne. Il est à connaître tout autant que l'*Introduction à la Vie Dévote*, l'*Imitation de Jésus-Christ*, les *Confessions* de saint Augustin. La meilleure traduction que nous eussions jusqu'ici, en notre claire langue française, de cette merveilleuse doctrine qui plonge aux profondeurs de la Vérité ineffable, était assez incomplète, souvent incertaine, quelquefois déparée de graves contresens. Pour réussir en ce travail il fallait un théologien qui sût trouver dans sa propre pensée les précisions théologiques nécessaires pour l'intelligence de celle de sainte Catherine. Le R. P. Hurtaud nous donne aujourd'hui une nouvelle traduction, qui répond parfaitement aux exigences du sujet, et qui, tout en restant une vraie traduction, accuse une personnalité compétente et vigoureuse. L'idée dominante de chaque phrase est exactement saisie, fidèlement rendue, avec toutes les nuances dont la revêt le génie particulier de l'auteur. Tous les mots du texte ont passé dans la version, au moins par l'expression scrupuleusement équivalente que peut fournir la langue française. Il y a donc à féliciter grandement le R. P. Hurtaud d'avoir mené à bien une tâche si difficile. Son style est simple, clair, vigoureux ; l'ouvrage, qui s'ouvre par une longue introduction de près de 80 p., est terminé par d'excellentes tables.

R. P. JANVIER, O. P. *L'Espérance* (Exposition de la morale catholique : Conférence de N.-D. de Paris, 1913). Paris, Lethielleux, s. d. [1913]. In-8 écu, 340 p. Prix : 4 fr.

Poursuivant son exposition de la morale catholique, commencée il y a dix ans dans la chaire de N.-Dame, l'illustre conférencier est arrivé, en 1913, à la vertu

d'espérance. Le sujet, d'un côté, est facile, car tout naturellement les âmes sont attentives à qui leur parle de bonheur et de béatitude ; d'un autre côté, il ne laisse pas d'être moins fécond que d'autres et ne prête pas autant aux aperçus théologiques multiples que peut offrir la foi ou la charité. Néanmoins, l'orateur a parfaitement rempli le cadre de ses conférences ; et dans tout le cours de son exposé il retient l'attention de son lecteur en présentant les vérités d'une théologie et d'une philosophie profonde en même temps que lumineuse, sous une forme parfaitement assimilable à la pensée et aux sentiments d'un auditoire contemporain. Les perspectives de l'Espérance chrétienne (1^{re} conf.) : bonheur personnel, social, transformation du monde actuel, autant de questions que se pose la pensée moderne, et auxquelles le christianisme seul peut répondre. Les appuis de l'Espérance (2^e conf.) prouvent que le bonheur aperçu est accessible, non par les forces de la créature, mais par le secours divin. L'Espérance est une vertu surnaturelle, quoi d'étonnant que la fin surnaturelle ne puisse en être réalisée par des moyens naturels. La vertu d'Espérance est ensuite étudiée en elle-même (3^e conf.), dans son objet formel, bonum, arduum, futurum, possible. Il fallait de l'habileté pour développer ces notions, sans être trop sec ni trop difficile à entendre ; nous pensons qu'on ne peut reprocher ces défauts à l'exposé de l'A. Assurément, cette troisième conférence est la plus spéculative, les suivantes répondront davantage à des états d'esprit plus habituels de nos jours : le caractère moral de la vertu d'Espérance (4^e conf.) par opposition au stoïcisme moral, enfin les 5^e et 6^e conférences, qui ont pour objet les vices qui s'opposent à l'Espérance, le désespoir et la présomption. Comme de coutume, les conférences sont suivies d'une retraite pascale où le côté pratique est plus spécialement accentué : quelle doctrine pénétrante, pour ne donner qu'un exemple, que celle où l'orateur fait comprendre la raison intime pour laquelle la luxure conduit au désespoir, quelle leçon que celle de Judas, de St. Pierre et du bon larron au jour de la Passion du Sauveur.

Indubitablement ce volume aura le même succès que ceux qui le précèdent dans l'exposition de la morale catholique, il ne leur est en rien inférieur pour le fond ; peut-être même que plus d'un de ses lecteurs le trouvera plus facile à lire et plus consolant que ne l'était tel ou tel de ses devanciers.

D. R. P.

Jos. SCHRUYERS, C. SS. R. *Les principes de la vie spirituelle*. Bruxelles. Dewit, 1913. In-16, 590 p. Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage se recommande des mêmes qualités qui faisaient la valeur de l'opuscule sur *La bonne volonté*, et dont nous avons parlé dans le dernier numéro. Toutefois, comme son titre l'indique, il s'agit ici beaucoup moins d'un exposé détaillé de l'ascèse chrétienne, que d'une mise au point des principes fondamentaux de la vie spirituelle, basés sur la théologie et même, ajoute l'auteur, sur la philosophie scolastique. C'est à saint Alphonse de Liguori qu'il est fait le plus souvent appel. Cependant aucun des Pères de l'Eglise n'est oublié quand il est nécessaire d'éclairer la pensée par un texte bien approprié. Cette étude se divise en trois livres : La fin spirituelle, l'idéal chrétien ; La cause efficiente de la perfection, et, enfin, Le moyen d'acquérir cette perfection. Dans cette dernière série de chapitres, il est très longuement traité de l'oraison qui doit tendre à l'action, puis de la direction spirituelle, au sujet de laquelle l'auteur se révèle un maître aussi prudent qu'avisé. D'excellentes tables analytiques par livres et par matières, une bibliographie très copieuse facilitent la lecture et l'emploi usuel de ce volume conçu comme un manuel, quant à la disposition matérielle des sujets, mais qui n'en demeure pas moins un véritable traité que l'on pourra lire et méditer avec fruit.

P. AMBROISE DE LOMBEZ. *Traité de la Paix intérieure*, nouvelle édition. Paris, Librairie Saint-François ; Couvin (Belgique), Maison Saint-Roch, 1912. In-16, xv-339 p. Prix : 2 fr.

——— *Traité de la Joie de l'âme chrétienne*, mêmes éditeurs, 1914. In-16, 172 p. Prix : 1 fr. 50.

Ces deux volumes sont une réédition pure et simple des ouvrages parus avec les mêmes titres en 1757 et 1779. Le second est une œuvre posthume. Il est superflu de recommander des traités qui, depuis l'époque de leur publication, ont joui d'un succès si mérité auprès des âmes pieuses. Le *Traité de la Paix intérieure* contient une préface substantielle, mais une trop brève, du P. Jean-de Parme, et nous rappelle le rôle joué par le P. de Lombez à la Commission des Réguliers, qui tint sa première réunion le 7 Mai 1771. Il convenait de souligner la belle attitude du religieux capucin qui sut être, en même temps qu'un bon serviteur de l'Eglise, un maître excellent et averti dans la direction spirituelle des âmes chrétiennes et religieuses.

OUVRAGES NOUVEAUX.

ANIZAN (Abbé F.). *Les hommes de France au Sacré-Cœur*, 2^e éd. Verdun. Bureaux de l'œuvre du S. C., 1914. In-16, 120 p. 1 fr.

Archivo ibero-americano. Revue bimestrielle publiée par les PP. franciscains d'Espagne. Année I, t. I ; 1914. In-8. 256 p. Madrid, Cisne, 12.

BENOIT (E.). *Conditions d'efficacité du Tiers-Ordre*. Paris, librairie St.-François, 1912. In-24, 32 p. o fr. 05.

BESSIÈRES (A.). S. I. *Pro Hostia, Parvuli...* Tournai, Casterman, 1913. In-8, 24 p. o fr. 25

BILHMEYER (P. H.), O. S. B. *Wahre Gottsucher*. Freiburg i. Br., Herder, 1913. In-16, 94 p. 1 M. 30.

BRUNETIÈRE (Charles). *Les larmes du veuvage essuyées par S. François de Sales*. Nouv. éd. Paris, Téqui, 1913. In-24, 172 p. 1 fr.

BURLUREAUX (Dr Ch.). *Traité pratique de psychothérapie*. Paris, Perrin, 1914. In-8, VIII-448 p. 5 fr.

CREUSEN (J.) S. J. *Tabulae fontium Traditionis christianae*. Fribourg, Herder. In-8, 8 p. + 8 pl. 1 fr. 75.

DAVID (E.). *De objecto formali actus salutaris disquisitio dogmatica*. Bonn, Hanstein, 1913. In-8, VI-76 p. 1 fr. 50.

DECORNE (Chanoine S.). *Dans la chambre du malade*. 2^e éd. Paris, Téqui, 1914. In-16, XII-354 p. 3 fr. 50.

FLECHTER (abbé T.). *Manuel de la garde malade catholique*. Bruxelles, Dewit, 1914. In-24, 160 p. 1 fr. 50.

GONNON (A.). *Diliges. Tu aimeras*. Lyon, Librairie du Sacré-Cœur, s. d. (1912). In-16, VIII-176 p. 2 fr.

GRIMAUD (Abbé Ch.). *Sauvons nos âmes*. Paris, Téqui, 1914. In-16, 278 p. 3 fr. 50.

HAMON. Ed. *Misères humaines*. Paris, Téqui, 1910. In-16. x-292 p. 2 fr.

HEYRAUD (Ch.). *L'âme de l'École*. 2^e mille. Paris, Lethielleux, s. d. (1914). In-12, 262 p. 3 fr.

- HÖPFL (D. H.), O. S. B. *Die Stationen des heiligen Kreuzweges in Jerusalem*. Freiburg-i.-Br., Herder, 1914. In-8, VIII-120 p. 15 Abbildungen. 1 M. 80.
- INGUANEZ (D. M.) O. S. B. *L'esamerone di S. Ambrogio ridotto in versi da Alessandro monaco di Montecassino*. (Extrait de la *Rivista Storica Benedettina*) Roma, 1913. In-8, 26 p.
- KRANICH (P. T.), O. S. B. *Das Wort des Lebens. Predigten u. Konferenzen*. Rottenburg a. N., Bader, 1913. In-8, 282 p. 3 M. 20.
- MARBAIN (Abbé T.) *Mon Seigneur et mon Dieu*. Bruges, Desclée, 1913. In-16, 212 p.
- MEZARD (R.P.), O. P. *La question du Rosaire* (Extrait de l'*Année dominicaine*). In-8, 24 p. Paris, Lethielleux, s. d. o fr. 75.
- *S. Dominique et le Rosaire*. (Extrait de *La Couronne de Marie*). Lyon, Bureaux du Rosaire, s. d. In-8, 50 p. 1 fr.
- Aeolanda franciscana*. Vol. I, n° 1, 1914. Revue trimestrielle. Bureaux : Iseghem (Belgique). 5 fr.
- PESCH (C.), S. J. *Compendium theologiae dogmaticae*, t. IV. *De Sacramentis*. Friburgi Br., Herder, 1914. In-8, VIII-298 p. 6 fr.
- RIONDEL (H.). *Le divin Maître et les femmes dans l'Évangile*. Paris, Lethielleux, s. d. (1914). In-18, 240 p. 2 fr.
- ROUZIC (Louis). *Avant le mariage*. Paris, Lethielleux, s. d. (1914). In-32, 216 p. 1 fr.
- SCHÉRER (A.), O. S. B. *Dictionnaire d'exemples*, trad. par l'abbé J. Debreyne. Paris et Tournai, Casterman. In-8.
- SIANGE (C.) *Christentum u. moderne Weltanschauung*. I. *Das Probleme der Religion*. 2. Aufl. Leipzig, Deichert, 1913. In-8, XX-118 p. 3 M.
- TANQUEREY (Ad.) *Brevior Synopsis theologiae dogmaticae*. Tournai, Desclée, 1913. In-8, XX-680 p.
- TÉRÈSE (S^{te}). *Poésies*, trad. en vers français par O. Bournac. Paris, Lethielleux, s. d. (1913). In-8. XIV-134 p.
- TEXIER (Abbé). *Les paroles de la Ste Vierge ou l'Âme à l'École de Marie*. T. II. Paris, Oudin, 1913. In-16, 450 p. 3 fr. 50.
- Thesaurus fidelium*. A manuel of Prayer. London, Longmans, Green & Co, 1914. In-16, XVIII-182 p. 2 sh. 6.
- VISMARA (D. E. U.). *Manuale di sacre Ceremonie*. S. Benigno canavese, Libreria editrice D. Bosco, 1912. 2 vol. In-8, 294 + 290 p.

UNE NOUVELLE PRÉFACE DE LA TRADUCTION HEXAPLAIRE DE SAINT JÉRÔME.

ON a très peu de renseignements sur la revision hexaplaire faite par Saint Jérôme et on se demande depuis longtemps si cette revision s'est étendue à tous les livres de l'Ancien Testament ou si le travail a été abandonné avant d'être conduit à terme. La majorité des critiques incline — et avec raison, semble-t-il — en faveur de la seconde opinion. La traduction hexaplaire devait conduire logiquement à la traduction « hébraïque » Saint Jérôme avec son sens critique si pénétrant n'a pu manquer de s'en apercevoir et, en homme avisé, il n'aura pas tardé à délaisser une entreprise aussi stérile pour vaquer à des travaux plus féconds.

Une seconde question est connexe avec la précédente, sans lui être identique, et est non moins discutée : quels sont les livres de la version hexaplaire que Jérôme a publiés ? Il semble bien que tous les livres n'ont pas été communiqués au public, puisque dans une lettre écrite en 416 à saint Augustin, Jérôme se plaint d'avoir été privé par un larcin du fruit de ses travaux. Après qu'un ouvrage a été répandu en un certain nombre d'exemplaires, un voleur ne peut plus priver un auteur du fruit de ses travaux.

Pour savoir quels livres ont été publiés, nous devons rechercher quels sont les livres qui nous ont été conservés et quels sont ceux dont nous avons au moins des traces. Jusqu'ici on ne connaît que le Psautier et le livre de Job qui soient conservés en leur entier : pour les trois livres de Salomon, nous avons des extraits dans le manuscrit 11 de Saint-Gall¹ ainsi que des citations des Proverbes dans un écrit pélagien de l'an 430 et dans les œuvres de Cassien². Chose remarquable, les préfaces de la version hexaplaire nous ont

1. Cf. le *post-scriptum* de la lettre 134 (Vallarsi t. I, p. 1044). Je ne vois aucun motif de douter de l'authenticité de cette phrase.

2. Ces extraits ont déjà reçu trois fois l'honneur d'une édition : C. P. Caspari, *Das Buch Job*, 1893, p. 5-7 (en note), S. Berger, *Quelques textes latins inédits de l'Ancien Testament* (*Notices et extraits des manuscrits*, t. XXXIV, 2), D. A. Amelli, *Miscellanea Casinese*.

3. P. Vaccari, *Un testo dommatico e una versione biblica* dans *Civiltà cattolica* 1913, t. 4, p. 196.

été beaucoup mieux conservés que les textes mêmes. Outre les préfaces du Psautier et de Job, nous possédons celles des livres de Salomon et des Paralipomènes dans de nombreux manuscrits. Tels sont les seuls livres dont on soit sûr aujourd'hui qu'ils ont été publiés.

Il existe cependant une autre préface, ou plutôt un débris de préface qui doit venir de la version hexaplaire de Saint Jérôme, et qui, par le fait même, prouve d'une façon irrécusable, non seulement que la revision hiéronymienne s'est étendue aussi à ce livre, mais encore qu'elle a été publiée. Il s'agit de la petite préface d'Esther dont voici le texte :

Rursum in libro esther alphabetum ex minio usque ad thetam litteram fecimus diversis in locis, volentes scilicet septuaginta interpretum ordinem per haec insinuare studioso lectori. Nos enim, iuxta morem, hebraicum ordinem prosequi etiam in septuaginta editione maluimus.

Analysons ces courtes lignes pour en déterminer l'origine. Cette préface a été composée pour servir d'introduction à un texte latin d'Esther, traduit du grec, dans lequel on avait suivi l'ordre de l'hébreu, et l'auteur de cette traduction ou de cette revision du livre d'Esther avait traduit ou revu de la même façon — *iuxta morem* — d'autres livres de l'Ancien Testament. A qui s'appliquent tous les détails de cette analyse, sinon à Jérôme ? Quelle version latine suit les LXX tout en préférant l'hébreu, sinon la revision hexaplaire de Jérôme ?

La place accordée aux parties deutéro canoniques d'Esther est remarquable : c'est la même que Jérôme leur donna dans sa traduction faite sur l'hébreu. A dire vrai, le grand exégète a été mal inspiré en introduisant cet ordre. Rejeter ces parties du texte à la fin, en dehors de leur cadre naturel, c'est leur enlever leur physiologie et leur sens. Je comprends, j'approuve presque, cette édition du livre d'Esther que j'ai rencontrée dans quelques manuscrits d'Italie dont les plus anciens sont du XI^e siècle : on y suit le texte de la Vulgate et l'ordre des LXX. Pour justifier ce changement, l'auteur de cette édition a composé une préface inédite jusqu'aujourd'hui que l'on aimera, j'espère, à rencontrer ici. Je me suis servi des manuscrits suivants : Sessorianus XXVII 3, (XI^e siècle) = S et Laurentianus *Nemore* 2, (XI^e siècle) = N¹.

Hunc librum esther, sicut ait beatus hieronimus, variis transla-

1. Le manuscrit Ottobonianus 532 a la même préface sans avoir l'ordre du texte grec. Par contre, l'Ottobonianus 297 a l'ordre grec sans avoir la préface.

toribus¹ constat esse vitiatum, in quo maxime vulgata aeditio multa quae ex tempore dici poterant vel audiri² propria loca (!) commixtim inseruit, quem iam dictus eruditissimus vir sanctus hieronimus de archivis hebreorum relevans quicquid aliae aeditiones addiderunt³, ipse de eodem volumine resecans in finem libri inseruit. Et durum legentis animo videbatur ut quae antea dicta vel facta cernebantur postea audirentur⁴. Nos vero iuxta id quod in ipsius aeditione repperimus iuvante deo nichil ab ea deviamus, nisi quod ea quae ipse in fine inseruit, propria loca (!) prout aptare videbantur oboelo id est⁵ veru praenotata⁶ restituimus.

1. translationibus N.
NS.

5. eri S.

2. audire NS.

6. praenotant NS.

3. aediderunt S.

4. audire

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher qui est l'auteur de cette préface et de l'édition correspondante. Revenons plutôt à la préface et à l'édition de Saint Jérôme. IUXTA MOREM, *hebraicum ordinem prosequi etiam in septuaginta editione maluimus*, dit-il. De fait, nous savons qu'il avait suivi l'ordre hébreu dans sa revision hexaplaire des Proverbes, bien qu'Origène eût dans ses hexaples suivi pour ce livre l'ordre du grec. Sa préface aux livres de Salomon le dit clairement : *ubi praepostero ordine atque perverso sententiarum fuerat lumen ereptum, suis locis restituens, feci intellegi quod latebat*, et plusieurs indices soigneusement réunis et judicieusement commentés par le P. Vaccari, montrent qu'en effet, la revision hexaplaire des Proverbes suivait l'ordre de l'hébreu¹. Dans le livre d'Esther des lettres grecques de A à Θ, écrites à l'encre rouge indiquaient au lecteur studieux l'ordre du grec. Il n'est peut-être pas téméraire de conjecturer, où se trouvaient ces différentes lettres². Remarquons avant tout que l'entrée d'Esther devant Assuérus ne pouvait être donnée deux fois comme dans la Vulgate, le texte des LXX que nous lisons aujourd'hui 15⁴⁻¹⁹ devait être dans la version hexaplaire à la place de notre texte 5¹⁻². Le récit grec de cette scène est, par rapport au texte massorétique, une variante, non une addition. Il y avait donc lieu d'employer ici les obèles, non de recourir à une transposition. Voici où devaient être marquées les lettres ; la première liste suit l'ordre de l'alphabet, la seconde, celui du texte.

1. Article cité, p. 199.

2. La lettre devant 10⁴ n'est pas indispensable, l'addition 10⁴⁻¹³ faisant suite à la partie proto canonique 8¹⁴⁻¹⁰⁴. On pourrait donc supprimer le *stigma* et mettre la lettre Z devant 15⁴.

A = 11 ⁵	B = 1 ¹
B = 1 ¹	Δ = 3 ¹⁴
Γ = 12 ⁶ <i>in fine</i>	S = 15 ⁴ (= 5 ¹)
Δ = 3 ¹⁴	H = 8 ¹⁴
E = 13 ⁸	A = 11 ¹
S = 15 ⁴	Γ = 12 ⁶ <i>in fine</i>
Z = 16 ¹	E = 13 ⁸
H = 8 ¹⁴	Z = 16 ¹
Θ = 10 ⁴	Θ = 10 ⁴

Il est temps d'examiner ce que mes devanciers ont dit de ce petit prologue. Jusqu'au XVII^e siècle on s'en était fort peu préoccupé : on l'avait copié et imprimé comme faisant partie de la préface *Librum esther variis translatoribus*. Martianay rapporte que des gens érudits l'ont commenté. Je n'ai pas cherché à connaître ces commentaires, car joint à la préface de la version « hébraïque » ce prologue ne peut avoir aucun sens. Le docteur mauriste fut le premier à en faire une étude sérieuse et à proclamer qu'il ne pouvait être l'œuvre de Jérôme¹. Examinons ses arguments. D'abord il admet, au lieu de *Rursum*, la variante *Rufini* qui se trouve, en effet, dans les manuscrits les plus anciens et les plus nombreux. En conséquence, il interprète le prologue en ce sens : nous avons mis l'alphabet de Rufin, c'est-à-dire, nous avons, à l'exemple de Rufin, mis des lettres de l'alphabet pour marquer l'ordre du grec. Or, ajoute Martianay, Saint Jérôme n'avait rien à apprendre à l'école de Rufin, il n'avait pas besoin de s'adresser à lui pour connaître, soit l'ordre du grec, soit les lettres de l'alphabet. — Tout cela est très vrai, mais il en résulte plutôt que la variante *Rufini* est une erreur provenant d'une fausse lecture de *rursum*. D'ailleurs, si *Rufini* était le texte primitif, il faudrait, me semble-t-il, non le joindre au mot *alphabetum*, mais le prendre d'une manière absolue, comme titre de tout le prologue. Il en résulterait que celui-ci ne serait pas l'œuvre d'un auteur inconnu, comme dit Martianay, mais de Rufin.

1. Martianay fut aussi le dernier à étudier la provenance de cet intéressant prologue. Vallarsi adopte l'opinion de Martianay (Ed. Verone 1738, p. 1567, n. a). Depuis lors ce prologue est retombé dans l'oubli le plus profond. Je ne le trouve cité que dans L. B. Paton, *A critical and exegetical commentary on the book of Esther*, Edinburg, 1908, p. 25. Mais cet exégète que l'on pourrait croire *up to date* en est encore à la science des savants moyenâgeux dont se moque Martianay. Il donne le petit prologue hexaplaire comme la conclusion du prologue « hébraïque », il met la virgule après *iuxta morem hebraicum*, et de la lettre grecque *theta* il fait la lettre hébraïque *teth* !

En faveur de cette opinion on pourrait alléguer que Rufin est réellement l'auteur et l'éditeur d'une revision de quelques livres de la Bible. Comme ce fait important ne semble pas avoir été observé jusqu'ici, il est nécessaire de le prouver et de le commenter brièvement. Dans son troisième livre contre Rufin ¹, Jérôme interpelle en ces termes son adversaire : *Tu latinæ scripturas de græco emendabis, et aliud Ecclesiis trades legendum quam quod semel ab apostolis susceperunt ; mihi non licebit, post LXX interpretationem quam diligentissime emendatam ante annos plurimos meæ linguæ hominibus dedi, ad confutandos iudeos etiam ipsa exemplaria vertere quæ ipsi veracissima confitentur*. Il est vrai que Jérôme dit *emendabis* et *trades* au futur, mais ce futur n'est évidemment qu'une forme oratoire. Ensuite il ne suffit pas, semble-t-il, d'admettre que Rufin a corrigé quelques passages de la Bible latine dans les citations qu'il en a faites. La comparaison que Jérôme fait avec ses propres travaux et le motif qu'il allègue montrent qu'il s'agit d'une revision de livres entiers. Cette revision avait été publiée, puisque Jérôme dit *Ecclesiis trades* (entendez *tradidisti*) *legendum*. On peut se demander si cette revision a porté sur l'Ancien Testament ou sur le Nouveau. Le livre que les Églises ont reçu des apôtres, est avant tout le Nouveau Testament. Cependant on ne comprend pas pourquoi on pourrait accuser Rufin qui aurait corrigé le Nouveau Testament sur le grec, « d'avoir donné aux Églises un texte différent de celui qu'elles avaient reçu des apôtres », puisque ceux-ci n'ont écrit qu'en grec. Si nous supposons, au contraire, que Rufin a corrigé l'Ancien Testament, le blâme de Jérôme n'est autre chose qu'une proclamation de la supériorité du texte hébreu, mis sous le patronage des apôtres. Il aimait à dire que le Christ et les apôtres ont cité l'Ancien Testament d'après le texte hébreu, quand il s'écarte des LXX. Il recueillait avec complaisance les citations qui ne se trouvaient pas dans les LXX et s'écriait : *Non damno, non reprehendo LXX, sed confidenter cunctis illis apostolos præfero* ². S'en tenir aux LXX, comme faisait Rufin, c'est aller contre l'autorité des apôtres. J'avoue cependant que même dans ce sens, la phrase n'est pas tout à fait claire, ou plutôt que l'accusation n'est pas tout à fait juste. Quoi qu'en dise Jérôme, les Églises n'avaient pas reçu des apôtres un texte de l'Ancien Testament conforme à l'hébreu, elles

1. *Contra Rufinum liber tertius*, n. 25.

2. Préface de Pénateuque. Cf. la préface des Paralipomènes et *Contra Rufinum* l. II n. 34.

n'en avaient reçu que des citations, et Rufin ne changeait rien à celles-ci. Mais il ne faut pas chercher la vérité adéquate et la justice parfaite dans les ouvrages de polémique.

Nous terminons cette digression, trop longue peut-être, par les conclusions suivantes qui nous ramènent à l'objet direct de notre étude. Rufin a corrigé quelques livres de l'Ancien Testament, nous ignorons s'il a touché au livre d'Esther ; en tout cas, il n'a jamais corrigé la Bible d'après l'hébreu, il n'a jamais introduit l'ordre de l'hébreu dans le texte des LXX, et l'idée de mettre les parties deutérocanoniques d'Esther à la fin du livre est une idée si étrange qu'elle n'a pu se présenter à la fois à l'esprit de deux traducteurs.

Le second argument de Martianay est que notre prologue ne répond pas à l'édition de Jérôme, puisque celui-là annonce un texte traduit du grec, mais disposé *iuxta morem hebraicum*, tandis que celle-ci donne le texte de l'hébreu. Dans son édition comme dans son commentaire Martianay a mal ponctué et il cite constamment *iuxta morem hebraicum, ordinem* etc. Cette ponctuation se trouve dans la plupart des éditions que j'ai consultées¹, bien qu'il suffise d'un moment de réflexion pour s'apercevoir qu'elle est vicieuse. Ensuite, si ce prologue s'adapte mal à la version « hébraïque » de Jérôme, il s'adapte parfaitement à sa version hexaplaire, et ce n'est pas Jérôme lui-même qui l'a ajouté à la fin de la préface *Librum esther variis translatoribus*, c'est un éditeur postérieur qui possédait les deux traductions avec leurs préfaces respectives, et qui a eu l'heureuse idée de nous conserver quelques lignes de la première préface, en tête desquelles il a ajouté le mot *rursum* pour marquer que ce qui suit est emprunté à une autre source².

Quel est cet éditeur ? Par quelle voie ce débris est-il arrivé jusqu'à nous ? Je regrette de ne pouvoir donner une réponse à cette question. Les données que j'ai recueillies et que j'exposerai brièvement montreront la difficulté du problème et ne permettent pas, au moins pour le moment, de suggérer une solution. Nous avons vu plus haut que les préfaces hexaplares de Job, de Salomon et des Paralipomènes nous ont été transmises indépendamment des livres eux-mêmes. Je démontrerai, à une autre occasion, que certainement les deux premières préfaces et probablement la troisième nous ont été conservées de cette façon par Péregrinus, un éditeur espagnol du V^e siècle. Il ne semble pas que la préface hexaplaire

1. Cependant Vallarsi donne la bonne ponctuation.

2. On pourrait supposer aussi que le mot *rursum* se trouvait déjà, comme particule de liaison dans la préface hexaplaire de Saint Jérôme.

d'Esther ait pris le même chemin pour arriver jusqu'à nous. Car elle manque dans les manuscrits qui par leur écriture ou par les particularités de leur texte, se rattachent à l'Espagne, et que j'ai examinés pour ce point, le *cavensis*, le *toletanus*, la Bible de Burgos, Vatican 21, Theodulfe, la première main de la Bible de Saint-Hubert, la première main de Metz 7, Berne A 9 ; elle manque également dans l'*amiatinus* de Cassiodore et dans la tradition cassinienne (mss. 35, 558 et 572), enfin elle manque dans Paris B. N. 94, Arsenal 65, Grenoble 5, Lyon 411, Bruxelles 115, 203, Darmstadt 491, Gotha I 4, I 15, Milan Ambros. A 258 *inf.* B 57 *inf.* Le plus ancien manuscrit qui contienne le prologue est Saint-Gall 6 (du VIII^e siècle) avec la variante *Rufino*, vient ensuite la masse serrée des bibles alcuiniennes qui toutes ont *Rufini*, qui se trouve aussi dans les manuscrits Paris B. N. 8, 93, 11504, Vienne 1190 (1^{re} main), seconde main de la bible de Saint-Hubert et de Metz 7, pour ne pas parler des manuscrits postérieurs, influencés presque tous par la tradition alcuinienne. Dans quelques manuscrits on trouve la même variante corrompue en *rufum* (Paris B. N. 209, Bruxelles 9112, Rome Casanat. 1042, Vallicell. F 72 [2^e main], Ottobon 532). L'authentique *rursum* se trouve dans les manuscrits suivants : Paris B. N. 14, 235, 9381, S. Geneviève 8, Bruxelles 830, 7455, 9156, Vienne 1190 (2^e main), Görtz cathédrale, Rome Vat. 24, Urb. 1, Casanat. 196. Enfin, le mot en litige est omis par Paris B. N. 116, Vallicell. A 1, Ambros. E 53 *inf.* Le problème de la tradition manuscrite se décompose en deux autres : d'abord comment ce vieux prologue apparaît-il si tard, à la fin du VIII^e siècle ? Ensuite, comment la bonne variante *rursum* est-elle si rare et si tardive ? C'est peut-être pousser trop loin la curiosité. Les ténèbres qui règnent sur la tradition ne peuvent pas obscurcir la clarté de la démonstration qui revendique ce prologue à Saint Jérôme.

Avons-nous encore des manuscrits de cette revision hexaplaire du livre d'Esther ? Martianay dit qu'une comparaison attentive du manuscrit 7 de Saint-Germain (= Paris B. N. 11549) avec le texte grec lui a montré que ce manuscrit répondait parfaitement au prologue *In libro esther alphabetum*. Mais cette erreur a été réfutée longuement par Sabatier dans son introduction au livre d'Esther¹. Ni ce manuscrit de Saint-Germain, ni aucun autre manuscrit connu ne nous a conservé la version hexaplaire, comme aucun manuscrit n'a gardé, semble-t-il, la moindre trace

1. *Bibliorum sacrorum latinae versiones antiquae*, t. II, pars 2, p. 791 et suiv.

des lettres grecques Α — Θ mises en marge du texte. Nous avons peut-être une autre trace de cette version dans le sommaire *De regno assueri* publié par le cardinal Tommasi d'après le manuscrit B 7 de la Vallicellane¹ et qui se trouve également dans les manuscrits cassiniens 35 et 557. Il faut avouer que le texte en a été remanié : tel qu'il est, il ne s'applique ni à la Vulgate, ni à l'ancienne version ni à la revision hexaplaire. Le dixième chapitre, qui répond à 20^e, est résumé ainsi : *Ubi hester cum tremore ingressa ad regem terrena corruit, quam confortans repromisit ei dimidium regni sui*. Or la Vulgate ne parle pas ici de la frayeur d'Esther, ni de son évanouissement : le grec et l'ancienne version latine en parlent ici, la traduction hexaplaire de Jérôme devait en parler également. Après les parties protocanoniques sont résumées les deutérocannoniques, ce qui ne s'applique qu'à la Vulgate et à la version hexaplaire. Enfin, le chapitre XXII dit : *De iterata ingressione hester ad regem*, ce qui cadre avec la seule Vulgate. La seule manière de résoudre ces contradictions est d'admettre que ce sommaire, écrit primitivement pour la version ancienne ou pour la revision hexaplaire, a été remanié, tant bien que mal, pour s'adapter à la Vulgate. L'état lacuneux et corrompu du texte dans tous les manuscrits insinue déjà une origine assez ancienne et l'incohérence qu'on remarque au chapitre XXI suppose un remaniement du texte. En effet, le sommaire dit : XXI *De oratione mardochei XXV oratione assueri*. Puisque la prière deutérocanonique d'Esther était le chapitre XXV avant qu'on fit le remaniement, j'incline à croire que le sommaire était destiné à la revision hexaplaire et non à l'ancienne traduction latine.

DE BRUYNE.

1. *Opera omnia* ed. Vezzosi, t. I, p. 141. Ce manuscrit est perdu depuis 1870 et on a exprimé de grands regrets au sujet de cette perte. Cependant une comparaison attentive de tout ce que Tommasi en a publié avec les manuscrits du Mont-Cassin m'a donné la conviction que ce manuscrit perdu n'est que la copie de bibles existant encore à la grande abbaye bénédictine.

UNE COMPILATION ANTIARIENNE INÉDITE

SOUS LE NOM DE S. AUGUSTIN

ISSUE DU MILIEU DE CASSIODORE

LE ms. latin 12217 de la Bibliothèque nationale de Paris (VIII^e/IX^e siècle, foll. 210 + un f. 12 bis, proven. et écriture de Corbie ¹) contient les trois traités suivants :

f. 1^r IN HOC CORPORE CONTINENTUR AURELIJ AUGUSTINI SOLUTIONES DIVERSARUM QUAESTIONUM AB HERETICIS OBIECTARUM . QUAS QUAESTIONES CUM NUMERIS SUIS INFERIUS DESIGNAMUS. Vient ensuite une liste de XC questions. La première est intitulée : « I. Contra id quod dicunt creaturam esse filium Dei » ; la dernière : « XC. Contra quod dicunt filium ignorare diem iudicii quia dixerit : De die autem illa et hora nemo scit neque angeli caelorum neque filius nisi pater solus ». Les questions sont répétées dans le cours de l'ouvrage, parfois avec quelques variantes, et suivies chaque fois de « Respondetur ». La première réponse commence par ces mots : « In euangelio filius dicit, Ite in orbem uniuersum, et praedicate euangelium uniuersae creaturae. Qui uniuersam creaturam dixit, nullam exceptit... » ; la dernière finit fruste, f. 54^r : « Si aduertamus, inueniemus non ignorantiam esse |. On a laissé en blanc l'espace de sept lignes au milieu de la page, probablement avec l'intention de suppléer plus tard ce qui manquait ; mais cela n'a jamais été fait.

f. 54^r INCIP . RESPONSA SANCTI AGUSTINI EPIS . CONTRA CUIUSDAM ADIMANTI DISCIPULI MANICHEI VERSUTIAS. C'est l'ouvrage bien connu de s. Augustin, Migne 42, 129-172.

f. 112, l. 7 INCIPIUNT CAPITULA < SANCTI AUGUSTINI add. post. au-dessus de la ligne > CONTRA ARRIANOS . NUMERO CXCH. « I. De trinitate... CXCH De communi inluminacione... » f. 209 EXPLICIT BREVIARIUS < add. post. liber sancti Augustini de | ... nibus CXCH. > L'unique manuscrit jusqu'ici signalé du traité *Contra Varimadum*, connu anciennement sous le nom d'Athanase ², édité

1. Mentionné dans les anciens catalogues de l'abbaye, par ex. Becker 79, 36 « Augustini solutiones contra hereticos » ; 136, 37 « Solutiones questionum ab hereticis obiectarum . contra Adamantium . contra Arrianos ». La date du VIII^e-IX^e siècle est celle que lui assigne E. A. Loew, *Studia palaeographica* (München 1910). p. 38.

2. Par exemple, par Hervé de Bourgdieu au XII^e siècle cf. *Rev. Bén.* XXIV (1907), p. 47, notes 38 et 40.

par J. Sichard sous celui d'Idacius Clarus ¹, et revendiqué par Chifflet pour son Vigile de Tapse : Migne 62, 351-434. Celui-ci l'a divisé en trois livres, au lieu que notre ms. ne connaît que la division en 192 chapitres. De plus, dans le passage de la préface où l'auteur mentionne un ouvrage antérieur composé par lui à Naples contre le même Varimadus, notre manuscrit ajoute ce détail, que le traité en question formait un tout, composé de *trois* livres : « TRES in uno corpore simul de unitate trinitatis libellos digessi ² ». L'attribution à s. Augustin, quoique de main un peu postérieure (pourtant encore carolingienne, du IX^e/X^e siècle), ne laisse point d'offrir quelque intérêt, lorsqu'on la rapproche de ce passage de Cassidore sur le v. 8 du Ps. 28, Migne 70, 201 C : « Sed hanc communionem uerborum sanctissimus Augustinus contra Arrianos scribens in uno libro utili adunatione collegit, ut aequalitatem substantiae uel potentiae indiuiduae Trinitatis omnis prudens possit agnoscere, quando et ipsa uerba probat esse communia ». Il me paraît, en effet, très probable que Cassidore a en vue dans ce passage la troisième partie du *Contra Varimadum*. Il est à noter que le manuscrit de Corbie n'a pas jusqu'à présent été utilisé par les éditeurs ³.

C'est du premier de ces trois traités, encore inconnu jusqu'à cette heure ⁴, que je voudrais parler ici brièvement.



Le contenu, à première vue, n'est pas plus intéressant pour nous que celui de la plupart des écrits de polémique antiarienne des V^e et VI^e siècles : il l'est même moins, si l'on considère que beaucoup de passages sont empruntés à des sources antérieures, telles que s. Augustin, *Enarr. in Ps.* 93, n. 19 (f. 44, l. 7 — f. 44^v, l. 5) ; Grégoire d'Illiberis, *De fide*, c. 6. (f. 44^v, l. 24 — f. 45, l. 1) ; les « explanationes Hieronymi presbyteri translatoris » sur s. Matthieu (f. 52^v) ; mais surtout les cinq livres *De fide* de s. Ambroise, dont presque toute la substance est entrée dans notre compilation.

1. *Antidotum contra diversas omnium fere seculorum haereses* (Basileae, 1628), f. 121^v-117^v.

2. Ce mot *trés* vient encore ajouter aux difficultés émisees contre la conjecture ruineuse de Chifflet, qui identifiait avec les douze livres *De trinitate* du Pseudo-Athanase cet ouvrage antérieur contre Varimadus. Cf. Migne 62, 493 sqq.

3. Il se rapproche de celui de J. Sichard en ce qu'il ne connaît pas la division en trois livres ; mais cette division peut être le fait de Chifflet. Pour le reste, le texte des deux éditeurs est à peu près identique, au lieu que celui du Paris. 12217 en diffère assez souvent et permet de l'améliorer en plus d'un endroit.

4. A part le peu que j'en ai dit dans la *Rev. Bén.* XXIV (1907), p. 269 sq.

Cependant, quand on entre davantage dans le détail, on ne tarde pas à s'apercevoir que, malgré tout, il reste encore bien des passages dont la source demeure à identifier. Certains traits ont même quelque chose de plus personnel, et sont de nature à intriguer le lecteur ; celui-ci, par exemple, à la fin de la Question XLVIII, f. 32^v, l. 18-22 :

Ceterum satis probatum est, ad unitatem maiestatis pertinere diuinæ, quod et Pater maneat in Filio, et ea, quæ loquitur Filius, a Patre uideatur audisse. Nam et SEQUENTI LIBRO huius rei solutio plenius demonstratur.

La première de ces deux phrases est de s. Ambroise, *De fide* v, 136. Mais celle qui lui est ici accolée n'est plus de lui : de qui peut-elle être, et que signifie-t-elle ? Ces *Solutiones diuersarum quaestionum* du prétendu Augustin ne forment qu'un seul livre : quel est alors ce « sequens liber », où l'on répondait plus au long à l'objection tirée de ce que le Fils ne dit rien qu'il n'ait entendu du Père ? Voici la seule solution qui me soit venue à l'esprit jusqu'à présent. Il est possible, probable même, que le compilateur des *Solutiones* a eu en vue une collection dans laquelle son travail était suivi, comme ici, mais suivi immédiatement, de l'autre traité par demandes et réponses du Pseudo-Augustin, le *Contra Varimadum* ; il y a en effet dans celui-ci, l. I, c. 10 (Migne 62, 361) un chapitre qui répond assez en détail à cette question : « Si tibi dixerint quod Filius dixerit, *Quæ ego loquor, sicut dixit mihi Pater, sic loquor, ita respondes* ». Que les deux ouvrages aient entre eux d'étroits rapports, soit pour le sujet, soit pour la forme, c'est ce qui est évident : il était donc naturel de les réunir dans un même volume¹. Mais qu'ils soient d'un même auteur, c'est ce à quoi l'on ne peut songer un instant : la façon de désigner le second comme un « sequens liber » ne saurait donc s'expliquer que dans l'hypothèse émise ci-dessus.

Autre exemple du même genre. A la fin de la Question XXXII, après avoir dit que le Fils, selon la divinité, est aussi invisible que le Père, l'auteur termine par cet argument scripturaire (f. 23^v, l. 1-7) :

Non ergo Christus secundum diuinitatem uideri potest, qui non solum uisibilia sed et inuisibilia creauit, sicut apostolus

1. « in uno corpore », comme il est dit dans la préface du *Contra Varimadum*. L'expression semble avoir été familière à Cassiodore ; je la trouve en ce moment dans le *De institut. diuin. litter.* c. 17 « Hos in uno corpore sociatos reliqui », c. 23 « in uno corpore n. n. b. collegit... quando in uno corpore... » Comparer la rubrique en tête de notre recueil : « In hoc corpore continentur... »

ait ad Colosenses : *Quia in ipso condita sunt uniuersa in caelis et in terra, uisibilia et inuisibilia : siue throni, siue dominationes, siue principatus, siue potestates : omnia per ipsum et in ipso creata sunt.* Nam et in libro DE SPIRITU SANCTO de hoc plenius disputatum est.

Ici encore, de quel *Liber de Spiritu sancto* s'agit-il ? De l'ouvrage ainsi intitulé de s. Ambroise, où en effet le verset Col. 1, 16 sq. est paraphrasé à deux reprises (I. 3, 50 sq. et III. 11, 84), la première fois avec d'assez longs développements ? Mais cet ouvrage se compose de trois livres, et non d'un seul. Du *De trinitate et de Spiritu sancto* du Pseudo-Vigile ou Pseudo-Athanase (Migne 62, 307-334), où le même texte apparaît dès le début ? Mais il y est simplement cité, presque sans aucun commentaire. Et nulle part je ne trouve rien qui se rapporte proprement à la difficulté qui fait le sujet de cette question XXXII. Il y a donc là un petit problème littéraire à élucider.

*
*
*

Mais ce qui fait l'intérêt principal de nos *Solutiones*, c'est, comme pour le *Contra Varimadum* et le *Liber de promissionibus et praedictionibus Dei*, l'abondance et la singularité des citations bibliques, dont elles ne sont, pour ainsi dire, qu'un tissu ininterrompu. Et c'est aussi par elles que l'on parviendra peut-être quelque jour à déterminer la provenance de la compilation.

Un premier fait digne de remarque, c'est que l'auteur, même là où il reproduit littéralement le *De fide* de s. Ambroise, substitue très souvent au texte biblique de celui-ci une autre version qui n'est pas la Vulgate, et qui, en bien des endroits, ne semble pas avoir d'attestation ailleurs. Voici quelques spécimens pris au hasard :

Prov. 30, 18 sq. et 24-28. *Triā sunt autem impossibilia mihi intellegere, et quartum quod non agnosco : uestigia aquilae uolantis, et uias serpentis in petra, et iter nauis pelagizantis, et uias uiri in iuuentute* [f. 20^v, l. 2-5. J'ai déjà signalé ce même étrange participe *pelagizantis* dans l'« Interpretatio euangeliorum quattuor » transcrite par ordre de l'évêque Jean, au IX^e siècle au plus tard ¹.] *Quattuor autem sunt minima in terra, haec autem sunt sapientiora sapientibus : formicae, quibus non est fortitudo, et praeparant aestate escam ; et corcodilli, natio non fortis, qui fecerunt in petris domos suas ; inregnalis res est locusta, et*

1. Cf. *Rev. Bén.* XXIV (1907), p. 348. Lors de ma récente visite à Wolfenbüttel, j'ai reconnu avec plaisir une nouvelle copie de cet ouvrage, en bien meilleur état que celles que je connaissais déjà : le ms. 4151 (67 Weissenb.), du X^e siècle.

promouet ab uno iussu ordinate : et stellio manibus contegens parietem (f. 20^v, l. 8-13).

Is. 9, 6 sq. Puer natus est nobis, filius datus est nobis, cuius initium fuit super humeros eius : et uocabitur nomen eius magni consilii angelus, mirabilis, bellator, deus, fortis, dominator, princeps pacis, pater futuri saeculi. Adducam enim pacem super principes : pax et salus illi : magnus principatus eius, et pacis eius non est terminus, super thronum Dauid et super regnum eius, corrigere illud et opitulari in iudicio et iustitia, amodo et in aeternum tempus (f. 49^v, l. 24 — f. 50, l. 7).

Is. 45, 14 sq. Sic dicit dominus sabaoth. Defatigata est Aegyptus et negotiatio Aethiopum, et illi Sabaim uiri sublimes ad te transfugient, et tui erunt serui, et post te ambulabunt uincti conpedibus, et adorabunt te, et in te precabuntur — siue, ut Hebraeorum habetur, teque deprecabuntur — ; quoniam in te est deus, et non est deus praeter te : tu enim es deus ipsius salutaris [f. 19, l. 7-13. Le passage est bien cité par Ambroise, *De fide* I. 3, 20, mais d'après une autre version].

Act. 4, 23-28. Illi uero dimissi uenerunt ad suos, et retulerunt quanta illis principes populi et seniores dixerunt. At illi cum audissent, leuauerunt uocem suam ad dominum, et dixerunt : Domine, tu es deus qui fecisti caelum et terram et mare et omnia quae in eis sunt ; qui ore patris nostri Dauid pueri tui dixisti : Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania ? Adstiterunt reges terrae, et principes conuenerunt in unum aduersus dominum et aduersus Christum eius. Conuenerunt uere in hac ciuitate aduersus sanctum filium tuum Iesum, quem unxisti, Herodes et Pontius Pilatus cum gentibus et populis Israhel, facere quae manus tuae consilium praescripisit (f. 25^v, l. 15 — f. 26, l. 1).

* * *

Parmi toutes ces citations de l'Écriture, la plus curieuse est sans nul doute celle du fameux *comma Iohanneum*, qui se lit au bas du f. 15^v, l. 22-24 :

Iohannes in epistula ad Parthos : HII SUNT, inquit, QUI TESTIFICANTUR IN CAELO, PATER ET FILIUS ET SPIRITUS SANCTUS, ET HII TRES UNUM SUNT.

Cette variante avait été relevée sous le nom d'Augustin, dès l'époque carolingienne, par un annotateur du ms. 13174 de la Bibliothèque nationale, lequel provient également de Corbie. En signalant le fait, Samuel Berger, dans son *Histoire de la Vulgate*, p. 104, fait à ce propos les remarques suivantes : « La deuxième variante ne se retrouve pas dans les œuvres de saint Augustin :

« elle paraît d'accord avec le texte du palimpseste de Freisingen » (q), avec celui de Cassiodore et avec la traduction latine de saint Épiphane sur le Cantique des Cantiques ; il faut aussi la rapprocher de la bible de Corbie, qui sera citée tout à l'heure ».

Il est bien vrai que la variante en question ne figure pas dans les œuvres authentiques de s. Augustin ; mais on a vu que dans notre manuscrit 12217 les *Solutiones* portent en tête le nom d'« Aurelius Augustinus », et c'est de là, évidemment, que l'aura tirée l'annotateur du ms. 13174.

Pour ce qui est des autres rapprochements suggérés par Berger, ils méritent d'être repris en détail, et complétés à l'aide d'autres textes apparentés. Voici donc une liste des documents jusqu'ici publiés, dans lesquels le *comma Iohanneum* offre des ressemblances avec la forme relevée ci-dessus, tout au moins pour ce qui est de l'emploi du verbe *testificantur*, au lieu de *testimonium dant, dicunt, perhibent*, que l'on trouve partout ailleurs :

1. En premier lieu, Cassiodore lui-même, dans la partie de ses *Complexiones* sur l'« Epistola S. Iohannis ad Parthos », Migne 70, 1373 A :

Cui rei TESTIFICANTUR in terra tria mysteria : aqua, sanguis et spiritus, quae in passione Domini leguntur impleta ; in caelo autem pater et FILIUS et spiritus sanctus : et hi tres unus est Deus.

2. Dans les *Adumbrationes*, une sorte d'adaption expurgée des Hypotyposes de Clément d'Alexandrie, rédigée par l'ordre et sous la direction de Cassiodore ¹, Migne Patr. Gr. 9, 738 C :

Et iterum : Quia tres sunt qui TESTIFICANTUR : spiritus, quod est uita, et aqua, quod est regeneratio ac fides, et sanguis, quod est cognitio ; et hi tres unum sunt.

3. Dans une autre adaptation latine du Commentaire du Pseudo-Épiphane (Philo de Carpasie) sur le Cantique des Cantiques, adaptation due pareillement à l'initiative de Cassiodore, et exécutée par son ami, le savant Épiphane ² :

Quia tres sunt qui TESTIFICANTUR : aqua et sanguis et spiritus ³, et quia tres unum sunt.

1. Cf. *De instit. divin. litt.* c. 8, Migne 70, 1120 A.

2. Ibid. cap. 5, col. 1117 A. La traduction d'Épiphane n'a pas été reproduite dans Migne Patr. Gr. t. 40 ; je cite d'après l'édition de P. F. Foggini (Rome, 1750), p. 10.

3. Remarquer ici, pour la seconde fois, l'ordre assigné aux trois témoins terrestres ; il se retrouve également dans la préface du faux Jérôme aux Épîtres Catholiques, *Non idem est ordo* : « trium tantum uocabula, hoc est, aquae, sanguinis et spiritus in sua editione ponentes ». Cf. J. Chapman. *Early history of the gospels* (Oxford, 1908), p. 263.

4. Dans les Fragments de Freising (= 9), publiés par Ziegler ¹ d'après le Clm. 6436 :

Quoniam tr[es sunt qui testificantur] in terra spiritus et aqua
et sa[ngu]is : et tr[es sunt qui tes]TIFICANTUR in caelo pater e[t
uerbum et sp[iritu]s sc[ilicet] et hi] tres unum sunt.

5. Dans la Bible de Corbie, ms. Paris lat. 11533, du IX^e siècle, on lit de première main ² :

Quoniam tres sunt qui testimonium dant, spiritus aqua et sanguis, et tres unum sunt ; et tres sunt qui [sur grattage de caelo] TESTIFICANTUR, pater uerbum et spiritus, et tres unum sunt.

Bref, on a pu écrire que « *testificantur* est la leçon.. de Cassiodore ³ ». D'autre part, la singularité ET FILIUS de nos *Solutiones*, au lieu de la leçon commune *et uerbum*, a été constatée par nous dans les *Complexiones* de ce même Cassiodore ⁴ ; et çà et là, au cours de notre compilation, l'on rencontre d'autres citations bibliques qui offrent avec les siennes certains traits de ressemblance. Donc, je ne serais pas surpris, si notre ἀνέχδοτον était sorti plus ou moins directement de l'atelier du grand homme et de son entourage, comme on a pu l'établir pour le Pseudo-Primase

C'est ce dont on sera mieux à même de juger, une fois qu'on aura le texte complet sous les yeux : il fera partie, s'il plaît à Dieu, de mon second volume d'*Études*, dont on commence actuellement l'impression.

D. G. MORIN

1. *Italafragmenta der Paulinischen Briefe*, etc. (Marburg. 1876), p. 56.

2. D'après S. Berger. *Hist. de la Vulgate*, p. 107, n. 1.

3. Ibid.

4. Il se peut qu'elle ait sa source dans le célèbre passage de Cyprien, *De unit. eccl.* 6 : « De Patre et Filio et Spiritu sancto scriptum est. Et tres unum sunt ». G. Wohlenberg en signalait naguère une réplique dans le récent ἀνέχδοτον de Reitzenstein : « per os trium testium probari, i. e. per os Patris et Filii et Spiritus sancti. » Voir *Theolog. Literaturblatt* du 24 avril 1914 (n. 9), col. 197.

5. Je crois bien faire d'ajouter ici que j'ai été frappé de certaines ressemblances entre la compilation antiarienne de Corbie et le *Contra Maximinum Arrianum* de l'évêque africain Cerealis du V^e siècle : par exemple, la façon de commencer les chapitres par « Contra id quod dicunt... » (Migne 58, 761 sqq.) D'autre part, je viens de constater que le chapitre 15 de Cerealis rappelle à la lettre le ch. 1 du prétendu Idacius Clarus. Il reste encore beaucoup à faire pour introduire un peu d'ordre dans cette région perdue de la littérature chrétienne.

UN TRAITÉ INÉDIT DE S. GUILLAUME FIRMAT SUR L'AMOUR DU CLOÎTRE ET LES SAINTES LECTURES

GUILLAUME Firmat se rattache à cette génération d'hommes d'élite qui, aux environs de l'an 1100, prirent à tâche de faire refleurir dans le nord-ouest de la France la vie monacale, en donnant une plus grande part que par le passé à l'élément érémitique, et dont les plus célèbres furent Bernard de Tiron, Robert d'Arbrissel, Vital de Savigny. Firmat les précéda d'une trentaine d'années dans la tombe, et a laissé moins de traces qu'eux dans l'histoire ; mais son culte, à l'origine, semble avoir été plus populaire que le leur, et il a eu pour biographe ce même Étienne de Fougères, évêque de Rennes, qui écrivit aussi la Vie de s. Vital de Savigny ¹.

Sa carrière pourra paraître, et fut en effet, fort étrange. Né à Tours, il s'appliqua, jeune encore, avec beaucoup d'ardeur à l'étude des lettres, si bien qu'il ne tarda pas à être pourvu d'un canonicat dans la collégiale de Saint-Venant. Le biographe assure qu'il était véritablement un modèle de chanoine, tout en combinant avec sa profession de clerc les devoirs de la carrière militaire, et même l'exercice de la médecine ².

Un jour cependant, impressionné par le danger des richesses — il avait vu le démon, sous la forme d'un singe, trôner en maître sur son coffre-fort ³ ! — il distribue ses biens aux pauvres, et se retire en compagnie de sa mère dans le voisinage de Tours, en une solitude appelée Sept-Frères. Après la mort de sa mère, il sent le besoin de s'isoler encore davantage, et va s'installer près de Laval, dans la forêt de Concise : il était déjà prêtre alors. Un soir, de jeunes vauriens introduisent dans sa cellule une femme de mauvaise vie : le saint homme résiste à la tentation en se brûlant le bras, convertit la malheureuse, et, pour se soustraire à la vaine gloire et aux importunités de la foule, entreprend le pèlerinage des Lieux saints.

1. Robert, de Monte, *Chronicon* ad an. 1178 : « Obiit Stephanus vir honestus et litteratus, episcopus Redonensis... Scripsit etiam vitam sancti Firmati episcopi, et vitam sancti Vitalis primi abbatis Saignei » (ap. Pertz, *Script.* VI, 526.)

2. *Vita*, n. 3 (*Acta SS.* april. t. 3, 335) : « Trino itaque decoratus munere, studiis liberalibus, armis militaribus, institutis perfulgebat medicinalibus. »

3. *Ibid.*, n. 4 : « Quadam etenim nocte cum a matutinis laudibus eum citius solito re familiari cura remeare compelleret, diabolus arcae suae, in qua plurima recondebatur pecunia, in simiae similitudinem inuenit assidentem. »

Le pieux voyage s'accomplit, mais au prix de quelles souffrances ! Non seulement Firmat endure, avec ses compagnons, de pénibles privations, auxquelles il ne peut résister que par miracle ; mais les ennemis de la Croix, maîtres encore de la Palestine, le saisissent, le chargent de liens, le flagellent cruellement, et lui font subir une captivité aggravée par des vexations de toute espèce. D'une manière qu'on ne dit pas, il réussit pourtant à s'échapper, et se voit enfin à même de faire ses dévotions dans les sanctuaires de Jérusalem. Mais, de son dur emprisonnement, il lui resta jusqu'après sa mort un pouvoir particulier de délivrer les captifs, pouvoir qu'il exerça notamment en faveur de Baudouin, le futur roi de Jérusalem, alors que celui-ci était retenu prisonnier par Robert de Mortain, frère utérin de Guillaume le Conquérant.

Au retour, se place un épisode des plus extraordinaires. D'après Étienne de Fougères, Firmat aurait fait route par Constantinople, et là se serait vu ordonner par force évêque, non de la ville elle-même, cela va sans dire, mais de certaine église de cette ville, dont le titulaire avait droit à la consécration épiscopale. Le fait semblera incroyable, et je ne sais pour ma part comment l'expliquer¹ ; mais il doit y avoir quelque fondement dans tout cela, car le biographe, qui n'a sûrement pas inventé de toutes pièces cette histoire, appelle dès lors son héros d'une façon qui ne peut convenir qu'à un pontife², et Robert de Torigny, son contemporain, atteste expressément qu'Étienne écrivit « la Vie de saint Firmat évêque. »

Au reste, le saint homme n'exerça pas longtemps la charge qu'on lui avait imposée malgré lui : ayant cru de son devoir de ne point se prêter à un acte de byzantinisme réclamé par l'usage à l'occasion d'une fête solennelle, il en résulta toute une tempête, à la faveur de laquelle il réussit à s'esquiver et à rentrer en France. Il s'établit d'abord en Bretagne, près de Vitré, puis, après plusieurs autres essais dans le diocèse de Rennes et à Savigny, s'installa définitivement à Mantilly, non loin de Mortain, au diocèse d'Avranches³. Je dis définitivement, en ce sens que c'est là qu'il

1. Le bollandiste G. Henschen en a été si effarouché, que, pour éviter de choquer le lecteur, il avoue lui-même naïvement qu'il s'est permis « d'altérer et de mutiler » le récit du biographe.

2. « ei manus immittunt episcopi ... ordinant episcopum. Factus ergo pontifex » etc. (dans le passage supprimé par Henschen, p. 338 sq.) Puis, dans la *Vita*, n. 14 « pontifex uel eremita factus » ; n. 15 « beati praesulis precibus ... Beatus autem sacerdos Dei et pontifex Firmatus » ; n. 18 « praesuli sancto uisa est digna » ; n. 22 « non reuerenti nisi reducto pontifice sancto constituunt ... sancti praesulis exposcunt sibi manifestari praesentiam » etc.

3. Aujourd'hui, canton de Passais, arrond. de Domfront (Orne).

mourut un 24 avril, vers 1095 ; mais dans l'intervalle il trouva encore moyen de faire une fugue assez prolongée dans une île du Rhône, et même de recommencer le pèlerinage de Jérusalem, cette fois nu-pieds et couvert d'une pesante cuirasse ¹.

Onze jours après sa mort, les habitants de Domfront et ceux de Mayenne se disputèrent à main armée la possession de son corps : mais le comte Robert ayant désigné comme lieu de la sépulture l'église collégiale de Saint-Évroutl en sa ville de Mortain, on y enterra le Saint, dans un sarcophage qui avait déjà toute une histoire, et qu'on transporta exprès de Maisoncelles ². Mains beaux miracles s'opérèrent au saint tombeau, si bien qu'avec le temps l'église même de Saint-Évroutl finit par changer son nom en celui de Saint-Guillaume ; car c'est ainsi que le Saint est appelé à Mortain, quoique Étienne de Fougères et Robert de Torigny le désignent constamment sous le nom de Firmat ³. Son corps fut levé de terre — ce qui était alors l'équivalent d'une canonisation — en 1156, dans l'octave de la Pentecôte, par Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen, assisté des trois évêques, Rotrou d'Évreux, Richard de Coutances, et Herbert d'Avranches ⁴. La fête de sa Translation se célébrait le 21 juin. Outre la plus grande partie de ses reliques, renfermées dans un sépulcre porté sur quatre colonnes, on montrait encore, au XVII^e siècle, dans des reliquaires à part, sa tête entière, conservée sans corruption, ainsi qu'un bras où l'on apercevait la trace de la brûlure dont il est parlé dans sa légende.

*
* * *

Nous ne voyons nulle part que Guillaume Firmat ait rien laissé

1. Malgré son goût pour ces étranges mortifications, le saint homme se montrait d'une tendresse extrême à l'égard des animaux : il abritait sous son vêtement les petits oiseaux pour les protéger l'hiver contre le froid, donnait à manger aux poissons dans sa main, tirait gentiment l'oreille aux lièvres qui venaient brouter dans son jardin. *Vita*, n. 25.

2. *Vita*, n. 27 : « Est, inquit, Mesoncellis sarcophagus, quem nulla uis hominum mouere potuit... » On avait d'abord vainement essayé de l'utiliser pour la sépulture de l'évêque Michel d'Avranches († 1094), puis d'un vicomte Gilbert. Il y a plusieurs localités du nom de Maisoncelles : je suppose qu'il s'agit de Maisoncelles-la-Jourdan, aujourd'hui comprise dans l'arrondissement et le canton de Vire, Calvados.

3. Par une singulière coïncidence, s. Bernard de Tiron († 1117) se cacha quelque temps sous ce même nom de Guillaume, sur les confins de la Bretagne et du Maine, pour échapper aux recherches des moines de Saint-Savin de la Bretagne. Il y a plusieurs localités du nom de Maisoncelles : je suppose qu'il s'agit de Maisoncelles-la-Jourdan, aujourd'hui comprise dans l'arrondissement et le canton de Vire, Calvados.

4. Robert de Monte, *Chronica*, ad an. 1156 : « In octauis Pentecostes Hugo Rotomagensis archiepiscopus et Rotocus Ebroicensis et Ricardus Constantiensis et Herbertus Abrincatensis episcopi apud Moretonium leuauerunt corpus beati Firmati » (ap. Pertz, *Script.* VI, 505).

à la postérité en fait d'écrits. Je fus d'autant plus surpris, il y a quatre ans, de rencontrer dans le manuscrit de la Bodléienne Laud. Miscell. 171 un traité sous forme de lettre, commençant f. 133^v par cette formule d'envoi :

Fratribus qui sunt in Valle Christi, frater Firmatus, flores salutaris scientiae et inaeestimabilem fructum ligni vitae. Clara et nullo umquam marcescens tempore sapientia, etc.

L'opuscule, en écriture cursive très menue du XIII^e siècle, qui rappelle celle du registre des visites pastorales de l'archidiacre de Bayeux, Henri de Vezelai, dont quelques débris sont conservés à Maihingen¹, va du f. 133^v, colonne *a*, jusque vers le bas du f. 138^v, col. *b*, et se termine par la rubrique suivante : EXPLICIT EXHORTATIO FIRMATI MONACHI IN AMOREM CLAUSTRI ET DESIDERIUM LECTIONIS DIVINAE. AMEN. Le texte est malheureusement par endroits assez défectueux : certaines corrections s'indiquent d'elles-mêmes, mais, pour d'autres passages, il faudra attendre la découverte de quelque autre manuscrit, ce qui n'est guère à espérer.

Que ce petit traité soit l'œuvre de s. Guillaume Firmat, c'est ce dont il n'y a guère lieu de douter. D'abord, ce nom de Firmat semble avoir été peu commun au Moyen âge² ; puis, l'insistance que met l'auteur à recommander la solitude du cloître et la pratique de la vie contemplative convient tout à fait au portrait qu'Étienne de Fougères a tracé de ce saint personnage. Le style même, tout imprégné du langage de la Bible, et par cela, en général, trop peu personnel, ne manque pas toutefois d'un certain élan qui rappelle la manière de Jean de Fécamp et de saint Anselme dans leurs écrits spirituels : on sent que l'auteur pouvait à l'occasion faire preuve de talent littéraire, *studius litteralibus perfulgebat*, comme s'exprime Étienne dans sa Vie de s. Firmat. Le moins que l'on puisse affirmer, c'est ce que la lettre entière est bien ce que l'on peut attendre d'un écrivain ascétique de la période comprise entre le milieu du XI^e siècle et le déclin du XII^e. Plus tôt, le style serait moins abondant et moins limpide ; plus tard, il serait autrement sec, et aussi le plan plus systématique, les matières plus divisées et subdivisées³. Il m'est impossible présentement de dire quelle est

1. Cf. *Rec. Bën.* X (1893), p. 168 ; le texte a été publié depuis par Léonold Delisle, dans la *Biblioth. de l'École des Chartes*, t. LIV, p. 157 sqq.

2. Je ne l'ai trouvé jusqu'ici que dans un acte de 1049, par lequel un certain Firmat, chanoine de Saint-Lubin de Châteaubleu, fait une donation en faveur de Saint-Père de Chartres. Migne 155, 322.

3. Comme, par exemple, dans les traités encore inédits d'Achard, premier abbé de Saint-Victor, puis évêque d'Avranches. Autrement, Firmat nous apparaît en plus d'un passage comme l'un des précurseurs immédiats des grands Victorins du XII^e siècle.

la communauté désignée par les « *Fratres qui sunt in Valle Christi* »¹; mais, comme la plus grande partie de la vie de s. Firmat s'est écoulée dans la région où la congrégation monastique de Savigny a pris naissance, que le saint lui-même a vécu en ermite à Savigny, quelques années avant que Vital de Tierceville y fit sa première fondation, il est facile de supposer que l'*Exhortatio in amorem claustris* a pénétré en Angleterre par quelque monastère de cette congrégation, qui possédait des établissements de l'un et de l'autre côté de la Manche.

L'opuscule n'est pas des plus faciles à analyser, tant à cause de ce verbiage biblique dont j'ai parlé, que par suite de l'absence évidente de tout ordre combiné d'avance. Voici cependant un exposé quelconque des pensées principales qui s'y trouvent développées.

L'auteur prend pour texte l'invitation pressante de la Sagesse à venir en foules goûter les fruits de l'arbre de vie. Planté dès l'origine au milieu de l'Éden, cet arbre s'élève de nouveau dans le paradis du cloître, et cet arbre, selon le mot de l'Écriture, n'est autre que la Sagesse elle-même. Le travail principal du moine, nouvel Adam, doit consister à se mettre en possession de la Sagesse et de ses fruits. En quoi il doit imiter l'ingénieux stratagème auquel eut recours le patriarche Jacob, en vue de s'enrichir et d'accroître son troupeau. Les baguettes placées dans les rigoles symbolisent les secours spirituels de toute espèce que renferme l'*armarium* monastique; les brebis qui viennent boire sont la figure des religieux qui s'abreuvent aux saintes Écritures. La perfection de la vie claustrale consiste à faire sans cesse des progrès dans la voie de la contemplation. La Sagesse est l'épouse du contemplatif: l'époux comme l'épouse se font remarquer l'un et l'autre par leur noble origine, par leur beauté, par leur richesse. De leur union mystique, à laquelle rien ne manque de la pompe du festin nuptial, naissent quatre fils, qui sont les quatre modes d'intelligence du texte sacré: le sens historique, le sens allégorique, le sens tropologique, et le sens anagogique. Car il ne faut pas se représenter la vie du contemplatif comme une vie d'oisiveté: le loisir dont il jouit, pour être vraiment saint, doit être consacré à l'étude des lettres; autrement « le loisir sans les lettres n'est souvent qu'une sorte de mort, et une façon d'enterrer l'homme tout vivant »².

1. Peut-être quelques pieux ermites des environs de Laval, où le saint alla s'installer à son départ de la Touraine.

2. « *O sabbatum delicatum! otium sanctum! quoniam non sine litteris est; et saepe otium sine litteris mors, et uiui hominis sepultura.* »

Dans la seconde partie, Firmat s'efforce d'inculquer aux frères l'amour et la fidélité à la vie claustrale ainsi comprise, et décrit, en homme qui parle d'expérience, les misérables subterfuges auxquels ont recours les religieux dégoûtés de leur vocation : le plus ordinaire, parmi ces expédients, est de se faire attribuer une charge qui constitue une excuse pour vivre en contact habituel avec l'extérieur. Alors, le pauvre solitaire se trouve comme spirituellement divorcé de la divine Sagesse à laquelle il s'était donné, et son état ne tarde pas à devenir lamentable. Toutefois, une réconciliation est toujours possible et désirable, pourvu que la partie infidèle en éprouve une sincère volonté. Pour ceux-là mêmes qui subissent les charges extérieures sans s'y être ingérés de leur propre mouvement, il est souverainement important de se préparer d'avance à en affronter les dangers, en fortifiant d'abord en eux la vie intérieure¹; dans l'exercice de leur emploi, ils doivent imiter la colombe qui, au milieu des flots et de la fange du déluge, ne posait pas indifféremment partout la plante de son pied, et savait se maintenir en communication suivie avec l'arche.

Pour finir, exhortation pressante à se bien convaincre que le monde n'a véritablement rien d'enviable à offrir à l'âme contemplative, et que les avantages résultant de la stabilité claustrale l'emportent à tout point de vue sur n'importe quelles distractions du dehors.

Telle est, en substance, cette *Exhortatio Firmati monachi* : elle jette un nouveau jour sur le premier en date de ces pieux ermites qui, aux XI^e et XII^e siècles, dans les forêts limitrophes de la Normandie, de la Bretagne et du Maine, s'efforcèrent de maintenir et de renouveler, parmi les âmes appelées à la vie monastique, l'estime et la pratique de la contemplation, cette contemplation qui en fut considérée dès l'origine comme le but le plus élevé, et en restera jusqu'à la fin, si réduit que soit le nombre de ceux qui le comprennent, l'idéal par excellence et la justification la plus parfaite¹.

D. G. MORIN

1. L'opuscule de Firmat fera, lui aussi, partie du tome II des *Études. Textes. Découvertes*, actuellement sous presse.

L'AUTORE DELLA EXPOSITIO IN SEPTEM PSALMOS POENITENTIALES FRA LE OPERE DI S. GREGORIO MAGNO.

NEL marzo dell' anno 1495 il tipografo maguntino Giacomo Meydenbach ¹ pubblicava per la prima volta una *Explanatio* dei Salmi penitenziali, di cui era fatto autore S. Gregorio Magno ². Per quali ragioni l'opera si attribuisse a questo pontefice non si sa, come è ignoto il codice, sul quale fu condotta l'edizione, ma l'opera ad ogni modo incontrò favore, forse più che per merito intrinseco, che pur non manca, in virtù del nome grande, sotto la cui egida era stata collocata. Infatti se ne fecero parecchie altre stampe a parte ³ e senza contrasto essa occupò il suo posto nelle varie edizioni complessive delle opere di Gregorio Magno, che si succedettero dal 1518 in poi. Soltanto alla fine del secolo XVII sorsero dubbii sulla paternità e il DE GOUSSANVILLE sia nella prefazione generale ai Commentarii sui libri dei Re, sui sette Salmi penitenziali e sul Cantico dei Cantici, sia nella speciale all' esposizione dei sette Salmi apportò molto gravi ragioni contro l'attribuzione a Gregorio Magno ⁴ arrivando alla conclusione, voluta da alcuni passi, che l'opera spettasse al tempo della lotta fra Enrico IV e

1. L' *Erplanutio* e l' *Hortus Sanitatis* sono le uniche produzioni di questo stampatore, che portino insieme il suo nome e la data. V. *Allgem. deutsche Biographie* XXI (Lipsia 1885). 548.

2. L. HAIN, *Repertorium bibliographicum* I 2, 507, n. * 7941. Cf. W. A. COPINGER, *Supplement to Hain's R. P. I.* 237. Descrizione più minuta in M. PELLECHET, *Catalogue général des incunables des biblioth. publ. de France* III (Paris 1909), 640, n. 5365. Nessun editore delle opere di S. Gregorio Magno e nessun storico della letteratura patristica ha avuto cognizione delle edizioni anteriori a quella del 1512; l'unico, oltre ai bibliografi, che ricordi l'edizione del 1495, è M. DENIS (v. sotto).

3. Parigi 1499: Anversa 1509 (G. W. PANZER, *Annales typogr. ab anno MDI* VI. 4); Parigi « ...ab honesto viro Joanne barbier librario iurato impressioni data. Expensis vero Joannis petit bibliopole... », senz'anno, ma, a giudicarne dai tipi, contemporanea alle stampe del *Liber cure pastoralis*, del *Dialogus* et dell' *Expositio in Cantica* dei medesimi Barbier e Petit, tutte del 1511, riunite coll' *Explanatio* a formare un solo volume della Biblioteca Vaticana (*R. I. V.* 1922); Parigi, 1512 (PANZER loc. cit. VII, 559); Lione. 1516 (ibid. 313). Mi rimangono dei dubbii sull' esistenza della edizione parigina del 1499 (HAIN 7942): come in Hain, così presso gli altri bibliografi, di essa non si dà che luogo e anno e PANZER (*Annales typogr. ad annum MDII*. 330) rimanda semplicemente a M. MAITTAIRE, il quale poi (*Annales typogr.* I, 694) non fa che citare L. JACOB (*Biblioth. pontificia*. Lione 1643. 81), che alla sua volta non dà particolare alcuno. In nessuna biblioteca pubblica di Francia esiste copia di questa edizione, come appare dal *Catalogue* cit. della PELLECHET, nè io n' ho trovato traccia nei non pochi cataloghi di biblioteche esaminati.

4. *S. Gregorii Papae Primi operum tomus tertius* Parigi, 1675, al principio e col. 367-368.

Gregorio VII e concludendo : « unde non abs re Gregorio VII commentarium istum quidam adiudicant », non senza ricordare che qualcuno l'attribuiva ad Anselmo di Lucca. Nel preparare la sua edizione il de Goussanville, che fu in frequente rapporto epistolare col cardinale Bona ¹, aveva chiesto più volte lumi ed aiuti all' illustre porporato, il quale ripetutamente s'esprime con lui contro Gregorio Magno come autore della *Expositio* ², e quantunque l'editore parigino affermi che « ab insigniori huius urbis theologo mihi amicissimo hac de re monitus fueram » ³, pure una sua lettera del 22 maggio 1671, in cui dichiara « me vix unquam adduci potuisse, ut crederem hos in septem Psalmos poenitentiales Commentarios Gregorii foetum esse », farebbe vedere che la definitiva relegazione dell' *Expositio* fra le opere spurie fosse dovuta al Bona : « E. V. conjectura omnis dubitationis peremptoria est » ⁴. I dubbii del de Goussanville trovarono eco nel du Pin ⁵, ma gli editori maurini delle opere di Gregorio Magno (de Sainte-Marthe ecc.) tornavano nel 1705 a far valere le ragioni del pontefice romano cercando di confutare le eccezioni contrarie e concludendo : « phrasis tota est Gregoriana ; unde sancto Doctori potius quam alteri cuiquam tribuendus (Commentarius) videtur... Unum tantummodo hic asserimus opus hoc dignum esse quod sanctissimo Patri vindicetur » ⁶. Le dimostrazioni del Sanmartano pare non abbiano convinto giacchè e l'ODIN nel 1722 ripete le ragioni del Goussanville proponendo anzi come autore possibile anche Roberto di Tombelaine, al quale però si dimentica d'attribuire l'opuscolo là dove parla ex professo dell' abate di S. Vigor ⁷, e FABRICIUS-MANSI ricordano, pure non approvandola, l'attribuzione a Gregorio VII ⁸ e specialmente l'erudito G. B. GALLIC-

1. In BONA, *Epistolae selectae*, ed. R. SALA (Torino 1755) più di 30 lettere sono tolte dalla corrispondenza dei due dotti e aggiunti le lettere del 14 e 20 aprile 1671 citate dal DE GOUSSANVILLE ibid. n. 199 (p. 160), la prima delle quali si trova edita in BONA, *Epistolae*, Lucca, 1759, 175, e l'altra del 28 aprile 1671 ricordata dal Goussanville nella prefazione generale ai commentarii esegetici da lui giudicati spurii (t. III).

2. Lettera citata del 14 aprile 1671 e l'altra del 21 febbraio 1668 (ed. SALA n. 121, p. 103 s.). Le edizioni danno come titolo ora *Explanatio* ora *Expositio* alla stessa guisa che i codici e i cataloghi offrono con vario titolo l'operetta.

3. Ed. SALA, n. 122, p. 104.

4. Ed. SALA, n. 199, p. 160. Veramente una delle precipue ragioni del BONA, quella relativa al testo biblico usato nell' *Expositio*, è tutt'altro che ben fondata.

5. *Nouv. Bibliothèque des auteurs ecclés.* ed. di Mons V (1691), 141 ss.

6. In MIGNE, *P. L.*, LXXIX, 549.

7. *Comment. de scriptor. ecclesiae antiquis* I (Francoforte s. M. 1722) 1541 s. e cfr. II, 768 ss.

8. *Bibliotheca lat. medias et inf. lat.* III (Padova 1754), 88, 92. Anche il CAVE, *Scriptorum eccles. hist. liter.* I (Oxford 1740), 545 ricorda l'attribuzione a Gregorio VII.

CIOLLI nella sua egregia riproduzione veneta dell' edizione maurina ¹ non solo dice « nec satis elisa » dal Sanmartano gli argomenti del Goussanvilleo, ma altri ne aggiunge.

Nel frattempo però era sceso in campo a favore della gregorianità un dotto di valore, Dom Remy CEILLIER ², delle ragioni del quale val la pena d'occuparsi per verificare ancora una volta che *quandoque bonus dormitat Homerus*. Egli, come già il de Sainte-Marthe, trovava una conferma della gregorianità nelle citazioni fattene da Paterio, discepolo del papa, nel *Liber de expositione veteris et novi testamenti* ³, e precisamente *lib. XI in Ps.*, c. 64 (MIGNE 836), che sarebbe = a *Expositio ps. sec. poen.* 1 (*ibid.* 559) e *lib. XI in Ps.*, c. 68 (*ibid.* 837) = *Expositio ps. quarti* 17 (*ibid.* 593). Ora tanto al Sanmartano (il Gallicciolli loc. cit. cercò d'eludere la prova traendo profitto dalle sue risultanze circa la composizione del Paterio volgato ⁴ sostenendo: « Paterii loci nihil evincunt, nisi ea ex huiusmodi lucubrationibus accepta in recoctum Paterium fuisse introducta »), quanto al Ceillier, come un tempo allo stesso de Goussanville, sfuggì che le accennate citazioni non sono tolte dall' esposizione dei Salmi penitenziali, ma ad literam rispettivamente da *Moralia in Job lib. 32*, c. 2 ⁵, e *ibid. lib. 17*, c. 31 ⁶. Aggiungeva il Ceillier che Niccolò I nella sua lettera all' imperatore Michele ⁷, citava un passo dall' *Expositio* (sarebbe MIGNE LXXIX, 561: *peccatum cum voce, culpa est in actione; peccatum vero etiam cum clamore est culpa cum libertate*) e che il concilio di Douzy dell' 871 aveva fatto suo, al pari di Niccolò I nominando Gregorio Magno, un passo (*verae humilitatis testimonia sunt, et iniquitatem suam quemque cognoscere et cognitam voce confessionis aperire*) ⁸, che sarebbe tolto da *Expositio ps. tertii* 21 ⁹. Ora qui pure la citazione del primo testo è ad literam da *Regula pastoralis* III, 31 ¹⁰, e quella del secondo da *Moralia in Job lib. 32*, c. 15 ¹¹, come appare ancor più chiaramente dalla frase *voce confessionis*

1. *Gregorii Magni Opera* XIV (Venezia 1775), 68, n. a.

2. *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclés.* t. XVII (Parigi 1750). Io cito secondo la *nouv. éd. par l'Abbé BAUZON* XI (Parigi. 1862), 549.

3. In MIGNE, *P. L.* LXXIX, 685-1136.

4. V. in proposito FESSLER-JUNGSMANN, *Instit. patrologiae* II 2. Innsbruck 1896, 601, n. 1.

5. MIGNE, *P. L.* LXXVI, 634.

6. *Ibid.* 34.

7. JAFFÉ-LÆWENFELD 2813; il passo in MIGNE, *P. L.* CXIX, 1036 s.

8. MANSI, *Concil. nova et ampliss. collectio*, XVI, 632.

9. MIGNE, *P. L.* LXXIX, 579.

10. MIGNE, *P. L.* LXXVII, 112.

11. *Ibid.* LXXVI, 230.

aperire invece di *v. c. nuntiare* di Paterio. La nuova difesa era dunque in realtà molto debole, ma, non essendo stata esaminata da presso, corroborò l'opinione della gregorianità rimanendo solo i criterii dello stile ¹ e delle allusioni storiche dell'operetta a sostegno dell'attribuzione del lavoro al tempo della lotta tra Gregorio VII e Enrico IV.

La questione sarebbe stata definitivamente risolta alla fine del secolo XVIII se ad alcuni accertamenti fatti allora fosse stata rivolta maggiore attenzione. In vero l'anno 1793 il dotto MICHELE DENIS pubblicava a Vienna la prima parte del vol. I dei suoi *codices manuscripti theologici bibliothecae Palatinae Vindobonensis*, dove (col. 552 ss.) illustrava copiosamente sotto il n. CLXXXVIII il cod. 408 ², che diceva del secolo XII, contenente fra altro una *Expositio in VII psalmos poenitentiales* HERIBERTI EPISCOPI REGII LEPIDI IN ITALIA, più sei lettere ³ e l'epitafio ⁴ del medesimo vescovo, dava l'*incipit* del prologo e del commento sul primo Salmo insieme alla preghiera finale e faceva onorevole elogio dell'opuscolo senza accorgersi che gli *incipit* da lui forniti erano precisamente quelli dell'*Expositio* tante volte stampata sotto il nome di Gregorio I. Il più strano è che in *op. cit.* vol. II parte I (Vienna 1799), parlando (909-911) d'un altro codice del secolo XV contenente *Enarrationes in VII psalmos de poenitentia*, il Denis ne dava ancora una volta i due *incipit* ricordati e l'*explicit*, le diceva edite ed attribuite a Gregorio Magno a Magonza nel 1495 e s'occupava dei Maurini e del Goussanvilleo, ma non aveva il minimo sospetto che si trattasse dello stesso lavoro, di cui aveva detto nel vol. I. Trovava poi che « ut Gregorii VII stilum nobis ex eius epistolis notum non repraesentent (enarrationes) et Magni ὁμοτελευτα imitentur, recentius tamen quiddam saeculo VI ⁵ mihi spirare videntur, et vel maxime in procemiis ». In realtà dell'indicazione di Eriberto vescovo di Reggio-Emilia come autore non fu tenuto calcolo neanche quando il tanto benemerito Dümmler rimise a nuovo le ottime notizie del

1. Ma qui pure mentre il BONA aveva dichiarato che « deesse videtur stylus et spiritus Gregorii » (*Epist.*, Lucca 1769, 175) il SANMARTANO (v. sopra) trovava la frase *tota Gregoriana*.

2. Ora 792; cfr. *Tabulae cod. manu script. praeter graecos et orient. in Biblioth. Palat. Vindob. asservat.* I (Vienna 1864), 133.

3. Pubblicate poi da E. DÜMMLER, *Anselm der Peripatetiker*, Halle 1872, 62-71. Egli pure non s'accorse dell'identità dell'*Expositio* col testo pubblicato fra le opere di Gregorio Magno.

4. In DENIS *loc. cit.*, 553-554 e DÜMMLER 71.

5. Inesattamente A. HÜBL, *Catalogus cod. manu script. qui in Biblioth. B. M. V. ad Scotos Vindob. servantur* (Vienna 1899), 76 fa attribuire dal Denis il lavoro al secolo VI.

Denis¹; e mentre il Migne non aveva fatto che riprodurre l'edizione maurina, le recenti patrologie e storie della letteratura latina antica e del medio evo si contentano di dire o assolutamente o dubitativamente spuria per Gregorio Magno l'*Expositio*².

Resta da esaminare il valore dell'affermazione del codice di Vienna. Intanto se il de Goussanville potè dire che malgrado tutta la possibile diligenza, non s' incontrò in codici dell' *Expositio* « sive in Gallia, aut Anglia, aut Belgio, aut Argentorati, aut Venetiis, immo nec in Bibliotheca Vaticana... neque in aliis celebrioribus Romae Bibliothecis », io pure in ricerche, che tuttavia non hanno alcuna pretesa di essere complete, non sono stato molto più favorito dalla fortuna. Nelle biblioteche d'Italia ed ad Roma, ch'io mi sappia, esiste un solo codice ed è il *Vatic. lat. 568*³ del secolo XIV, in cui l'opera è attribuita a Cassiodoro. Fuori d'Italia il nostro commentario compare solamente in codici conservati in paesi austriaci.⁴ Oltre ai due già indicati dal Denis, lo danno due codici del monastero degli Scotti a Vienna, ambedue del secolo XV (n. 63 e 104 del catalogo del HÜBL⁵), dei quali il primo lo attribuisce a Gregorio Magno, il secondo a Cassiodoro, poi parecchi codici dell'imperiale-regia biblioteca pubblica e universitaria di Praga e precisamente i n. 627, 687⁶, 1824, 2531⁷ con l'attribuzione a Cas-

1. *Anselm* 59-61.

2. Mi limito a HUETER, *Nomenclator liter. theol. cathol.*³, I (Innsbruck 1903), 561; O. BARDENHEWER, *Patrologie*³ (Freiburg i. Br. 1910) 563; M. MANITIUS, *Geschichte der latern. Literatur des Mittelalters* I (Monaco 1911), 106; TEUFFEL, *Gesch. der röm. Literatur*⁶ III (Lipsia 1913), 532.

3. Cfr. *Codices Vaticani lat. rec.* M. VATTASSO et P. FRANCHI DE' CAVALIERI I (Roma 1902), 424 s. Il codice era certo alla Vaticana al tempo di Giulio III (1550-1555), come risulta dal *Cod. Vatic. lat. 3969* (Cfr. MÜNTZ, *La biblioth. du Vatican au XVI^e siècle*, Parigi 1886, 84 s.), ove f. 40^r figura sotto il n. 2788. Le lezioni dell' edizione per i tipi Vaticani Roma 1589-1593 non derivano dal codice 568 e concordando sempre le poche varianti della medesima date dai Maurini coll' edizione del GILLOT, sono tentato a crederla per l'*Expositio* una semplice riproduzione della stampa gillotiana uscita nel 1571.

4. Il MAI in *Spicil. Rom.* V (Roma 1841), 216 pubblica da un codice palatino vaticano il catalogo dei manoscritti ch'esistevano nel monastero di Kassel: fra essi: *Heribertus super psalmos paenitentiales*. A p. XX il MAI nota in proposito: *Erembertum quidem, nos ipsi in aliquot psalmos edidimus Script. vet. T. IX*, p. 339, identificando così Eriberto con l'Erchemperto cassinese del sec. IX. Il codice del Mai è il *Palat. lat. 1926* (v. E. STEVENSON SENIOR, *Codices manuscripti palat. graeci Bibl. Vatic.* [Roma 1885], XXVIII s.; cfr. TH. GOTTLIEB, *Ueber mittelalterl. Bibliotheken* [Lipsia 1890] 277, n. 1 e il catalogo per Kassel è del 1556. Non conosco la sorte del relativo codice d'Eriberto.

5. P. 75-77, 108 s. Avverte HÜBL che nel cod. 63 una nota marginale attribuisce il lavoro al vescovo di Cambrai: probabilmente si tratterebbe di Odone († 1113), ma nulla hanno in proposito nè l'*Hist. litt. de la France* IX (Parigi 1750), 583-606, né A. AUGER in *Biogr. Nationale* XVI (Bruxelles 1901), 75-78, e in *Étude sur les mystiques des Pays-Bas*, Bruxelles 1902, 66-71 (*Mém. couronnés. Acad. de Belgique*, t. XLVI).

6. J. TRUHLAR, *Catalogus cod. manu script. latinor. etc. pars prior* (Praga 1905) 252-274.

7. *Pars posterior* (Praga 1906) 40. 307.

siodoro, l' 891¹, anonimo, come pure il 2141². Il codice n. 201³ contiene l'*Expositio* mutila in principio e in fine. Da ultimo un codice del capitolo metropolitano di Praga (n. 630) fa esso pure autore dell'opuscolo Cassiodoro⁴, sotto il cui nome ci si presenta anche in un manoscritto del secolo XV nel monastero di Wilhering⁵.

Non mi permetto ancora deduzione o induzione alcuna sia relativamente ad Eriberto sia al luogo di destinazione dell' *Expositio* da questo stato di fatto, ma osservo che questi codici o anonimi o attribuenti l'opera a persone famose, alle quali era facile accollare roba altrui, a Gregorio Magno oppure in maggioranza a Cassiodoro, sono tutti dei secoli XIV-XV e contro il palatino vindobonense del secolo XII, che includendo il commentario fra lettere di Eriberto ci addita l'autore in lui, prelato altrimenti ben poco noto, specie nel campo letterario, e contiene una figura del vescovo-autore consegnante il libro a due monache⁶, con ciò forse rivelandosi copia dell' esemplare di dedica, essi perdono ogni autorità, che cade tutta in assoluto favore del competitore, in virtù di che a un vescovo presso che ignoto della fine del secolo XI⁷, viene rivendicata un'opera, che fu creduta non indegna di Cassiodoro, di Gregorio Magno, di Anselmo di Lucca, di Gregorio VII e d'Innocenzo III⁸. Di Eriberto⁹ tratterò più minutamente in altro

1. P. prior 365.

2. P. post. 186.

3. P. prior 75.

4. AD. PATERA — ANT. PODLAHA, *Soupis rukopisů knihovny metrop. Kapitoly Pražské A-L* (Praga 1910) 377.

5. O. GRILLBERGER, *Die Handschriften der Stiftsbibliothek zu Wilhering in Xenia Bernardina Pars secunda II* (Vienna 1891), p. 62 : *Cod.* 122.

6. Così descritta dal DENIS, I, 1, 557: « In medio praesentis argumenti rudis conspicitur Pictura Heriberti habitu Episcopali d. pedum, s. librum tenentis, quem excipere velle videntur adstantes duae mulieres velatae, quae Pictura, tacente tamen Epistola, innuit. Expositionem hanc Psalmor. in gratiam duarum illarum Virginum B. et Iu. susceptam fuisse B. e Iu. sono le destinatarie delle lettere. Avverto che la miniatura non reca nome alcuno.

7. Eletto vescovo di Reggio nel 1085, come senza farne il nome dice BERNOLDO DI COSTANZA nel suo *Chronicon* (MGH. SS. V, 443) : compare col nome la prima volta nel 1086 alla morte di S. Anselmo di Lucca (v. BARDO, *Vita Anselmi* in MGH. SS. XII, 25 e RANGERIUS, *S. Anselmi vita*, ed. V. DE LA FUENTE [Madrid 1870], 233). Cfr. provvisoriamente G. SACCANI, *I vescovi di Reggio-Emilia*², Reggio-E. 1902, 59 ss. e la buona mezza pagina di SCHWARTZ, *Die Besetzung der Bistümer Reichsitaliens* (Lipsia 1913) 198.

8. In *Catalogue of Books printed in the XVth cent. now in the British Museum* Part I, (Londra 1904), 45 trovo notato che in quella copia dell' edizione maguntina del 1495, il nome di Gregorio fu da mano antica alterato in quello d'Innocenzo III, nel titolo, al principio del prologo e nel colofone.

9. Contro la forma *Ariberto* (Aribertus), che direi lucchese perchè rappresentata dai lucchesi Bardone e Rangerio, sta la grafia reggiana *Eriberto* (Heribertus), di cui sono testi DONIZO, *Vita Matildis* lib. II, v. 643 in MGH. SS. XII, 392, la nota canusina *ibid.*

luogo : per il momento, ove qualcuno trovi da sollevare dubbii sulla sua capacità letteraria, mi limito a ricordare i versi del suo quasi contemporaneo Rangerio, vescovo di Lucca, che lo celebrano nel seguente modo :

Inter pontifices, tam re quam nomine clarus,
Et studio pollens et ratione bonus
Aribertus adest, de cuius lacte fluenti
Nutritur regnum dum rogat atque sitit¹,

l'epitafio, che lo dice *sapiens* (termine, veramente, di più sensi), le sue sei lettere, che attestano una coltura ecclesiastica non comune.

Non è questo il luogo di trattare della sua *Expositio in psalmos poenitentiales*, che sta in mezzo fra la breve di Alcuino (MIGNE, *P.L.*, C, 575-596) e la più diffusa attribuita ad Innocenzo III (*ibid.* CCXVI, 967-1130), ma non può trascurarsi di rilevare la giustezza delle osservazioni del Goussanvilleo e la legittimità dei diritti d'Eriberto, i cui sfoghi politico-ecclesiastici esaminati dal prefato editore avrebbero forse avuto il diritto di venire accolti nell' edizione dei *Libelli de lite*.

Maggio 1914.

Sac. Angelo MERCATI.

POST-SCRIPTUM. Quando l'articolo era già composto, ho potuto avere visione del codice di Vienna grazie alla benigna intromissione del comm. LOD. VON PASTOR, direttore dell' Istituto austriaco di studii storici in Roma, che ne ottenne l'invio nell' Urbe e alla paziente cortesia del Dr ENRICO POGATSCHER, bibliotecario di detto Istituto, che me ne favorì lo studio. Sono lieto di compiere qui pubblicamente il dovere di ringraziarli per la loro squisita bontà. — La descrizione e didascalia del codice date dal DENIS e in *Tabulae* è esatta eccetto che tra f. 44 e 45 c'è un foglio non numerato e non computato e a f. 67^v si trova non già, come dicono le *Tabulae*, un *Salomonis Poenitentia*, ma un *De poenitentia*

385, documenti reggiani del tempo, oltre al codice vindobonense (e di Kassel). Cfr. però nella collezione britannica di lettere pontificie l'uso promiscuo di *Haribertus* ed *Heribertus* per il vescovo di Modena contemporaneo del reggiano ; JAFFÉ-LÆWENFELD 4545, 4560 ; KEHR, *Italia Pontificia* V (Berlino 1911), 302, n° 5 e 6. Al tempo dell' autore dell' *Expositio* parecchi vescovi italiani chiamavansi Eriberto o Ariberto, ad es. quelli di Modena, Piacenza e Como (SCHWARTZ *loc. cit.* 183 s., 192, 49). Lo SCHWARTZ a p. 78 relativamente ad Ariberto di Milano († 1042) osserva che nei documenti egli è detto *Aribertus* ed *Eribertus* o *Heribertus* dagli scrittori.

1. *Loc. cit.*

Salomonis. Il catalogo di libri a f. 13^r (secolo XIII) è indicato in TH. GOTTLIEB, *Ueber mittelalterl. Biblioth.* al n. 233 (p. 86) e fu edito da J. HUEMER in *Wiener Studien* VI (1884), 326, ma con parecchi errori ad es. « Origenes in librum *Iudam* » invece di *Iudicum* ; « *Ambrosianus* de bono mortis » per *Ambrosius* ; « *Pastoralis cura gregis* » in luogo di *Gregorii* ecc. Un confronto del testo delle lettere dato dal DÜMMLER col codice ha fatto risultare alcuni errori di lettura, che guastano talvolta il senso e, data la grande improbabilità che le suddette epistole riveggano la luce, credo utile riunire nella seguente tabella di

ERRATA

CORRIGE

p. 63, l. 13 : nesciant palpare sed purgare	n. p. s. pungere
» » » 19-20 : in uestre uisionis gaudio excitati sumus	i. u. u. gaudium e. s.
» » » 22-23 : quantum nos diligatis	q. n. diligitis
» 64, » 11-12 : quasi quodam foti diuine miserationis oleo	q. q. fota d. m. o.
» 67, » 32 : dum frangit, mellis guttas emittit	d. frangitur, m. g. e.
» 68, » 27-28 : quia prophete preceptum uite proposuit filiorum	q. p. p. u. prae- posuit f.
» 69, » 10 : (caritas) cogit uos etiam minima despiciere	c. u. eciam m. non d.
» » » 12 : temptabo forsitan aliquid scribi	t. f. a. scribere
» » » 16-17 : dum tenebras patior, erroris lumen nequeo in- tueri ueritatis	d. t. p. e., b. n. i. u.

Vedrò che risultati darà la collazione del testo dell' *Expositio* : il più importante fino ad ora è che nel passo in MIGNE 626 *Quid enim Nero... quid denique iste, qui hoc tempore Ecclesiam persequitur*, segue uno spazio vuoto capace di otto lettere, esattamente quelle di *Henricus*, che s'incontra poco dopo, là dove il testo in MIGNE 627 secondo il codice vindobonense va letto : *Non praevallebunt adversus eam portae inferi, et tamen ut ei praevaleant, conatur Henricus*. È evidente il valore della presenza di questo nome a conferma di quanto si volle stabilire nell' articolo.

LE COMMENTAIRE SUR LES PSAUMES IMPRIMÉ SOUS LE NOM DE RUFIN.

UNE question s'étant posée récemment au sujet du commentaire sur les LXXV premiers Psaumes imprimé sous le nom de Rufin¹, le R. P. Heinrich Brewer S. J. a cru découvrir que cet ouvrage avait Alcuin pour auteur². Son argumentation, si l'on néglige les détails qui n'importent pas à la thèse, revient à ceci :

1° Le commentateur ne dépend pas seulement des *Enarrationes* de saint Augustin, mais fait des emprunts textuels à saint Grégoire le Grand ou plutôt, semble-t-il, à la compilation de Paterius. Fontanini avait déjà noté le fait, à la suite de plusieurs érudits³. Dès lors, et nonobstant le courant de la critique moderne depuis Vallarsi⁴, on ne peut songer à identifier le pseudo-Rufin avec le prêtre Vincentius, compatriote et contemporain de Gennadius⁵.

2° Un psautier glosé de la fin du moyen âge, qui est conservé à Florence dans la bibliothèque Laurenziana⁶, met au compte d'Alcuin une note sur le psaume II, vv. 3-4, dont les termes sont voisins de ceux qu'emploie notre auteur pseudonyme à propos des mêmes versets.

3° Celui-ci, de plus, présente assez fréquemment — et cela, lorsqu'il s'écarte de la pensée de saint Augustin — des explications qui concordent plus ou moins avec divers passages des écrits authentiques d'Alcuin.

1. Cf. D. G. MORIN, *Revue Benedictine*, xxx, 1913, p. 226-228 : *Une collecte romaine du sacramentaire gélasien citée par un écrivain provençal des environs de 494*. — Le commentaire se trouve dans Migne, *Patr. lat.*, t. XXI, col. 633-958, d'après l'édition de Vallarsi ; celle-ci reproduisait l'édition d'Antoine d'Albon parue à Lyon en 1570 et reposant sur un manuscrit de l'Isle-Barbe.

2. *Zeitschrift für katholische Theologie*, xxxvii, 1913, p. 668-675 : *Der Pseudo-Rufinische Commentarius in LXXV Psalmos ein Werk Alcuins*. Cf. D. G. MORIN, *Revue Benedictine*, xxx, 1913, p. 458-459 : *Une restitution en faveur d'Alcuin*.

3. *P. L.*, *ibid.*, col. 268.

4. *Ibid.*, col. 63-66. Outre l'article mentionné ci-dessus n. 1, voir ceux de M. IHM, *Hermes*, xxxix, 1904, p. 304-306 : *Arcestrimphalis* ; et xliii, 1908, p. 478-480 : *Cassian und Pseudo-Rufin*. O. BARDENHEWER dit dans sa *Patrologie*, 19103, p. 395 : « Der unechte *Commentarius*... dürfte dem gallischen Presbyter Vincentius angehören », et un peu plus formellement dans sa *Geschichte*, III, 1912, p. 558 : « ...gehört, wie schon Vallarsi erkannte, sehr wahrscheinlich dem gallischen Presbyter V. ».

5. *De Viris illustribus*, cap. LXXX ; cf. B. CZAPLA, *Gennadius als Litterarhistoriker*, 1898, p. 155.

6. Cote : *Plut. VII d. Cod. IX* ; la date n'est pas précisée.

4° Enfin, il y a lieu de se demander si Alcuin n'a pas rédigé un commentaire du psautier différent de la triple série des *expositiones* sur les psaumes de la pénitence, le psaume CXVIII et les psaumes graduels. La *Vita Alcuini* mentionne un ouvrage *ad Fredegisum in Psalmis* ¹. D'autre part, le catalogue des livres de Lorsch, établi au X^e siècle, attribue expressément à Alcuin un commentaire *super Psalmos* qui s'étendait du psaume I au psaume LXXXVIII ².

La première observation n'est pas contestable, et l'on a vu quelle conséquence il en fallait tirer. Quant aux autres remarques, elles devraient être discutées sérieusement, si le cas n'était réellement tout autre que le suppose le P. Brewer. Je ne les ai rapportées en effet que pour bien faire constater que cette restitution en faveur d'Alcuin était une hypothèse, rien de plus. Or l'on n'a pas à rechercher qui peut être l'auteur du commentaire en cause. La tradition nous a livré son nom sans laisser place à la moindre incertitude. Ce n'est ni Rufin ni Vincent ni Alcuin, mais un personnage beaucoup plus récent, Letbert, abbé de Saint-Ruf près Avignon, quatrième supérieur des chanoines réguliers de cette florissante congrégation au début du XII^e siècle (1100-1110) ³.

Ce Letbert est loin d'être un inconnu. L'*Histoire littéraire de la France* a plusieurs pages sur sa vie et sur ses écrits ⁴; et plus près de nous, M. le chanoine Ulysse chevalier lui a consacré une intéressante notice ⁵. Au XVII^e et au XVIII^e siècle, voire au XVI^e, on n'ignorait pas qu'il était l'auteur d'un commentaire sur les psaumes

1. Je cite l'édition de W. ARNDT, *Monumenta Germaniae. Scriptores*, t. XV. 1, 1887, p. 195. Arndt fait cette remarque qui me paraît justifiée : « Est sine dubio Enchiridion seu Expositio pia ac brevis in psalmos paenitentiales et in psalmum 118 et Graduales. Dedicatum fuisse opusculum Arnoni archiepiscopo Salzburgensi constat; libellum autem per Fredegisum ad Arnonem esse portatum docet Ep. nr. 234 » (*ibid.*, n. 6).

2. Cf. G. BECKER, *Catalogi bibliothecarum antiqui*, 1885, n° 37, p. 82 ss. (art. 348).

3. On trouve aussi les formes *Lethbertus*, *Lechbertus*, *Litbertus*, *Lietbertus*, voire *Lambertus*; *Letbertus* est la plus autorisée. Cf. U. CHEVALIER, *Coder diplomatique ordinis sancti Rufi*, dans le *Bulletin de la société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme*, 1891, 99^e livraison (120 pages); actes n° 7, 8 et 9 concernant Letbert. Le n° 9 est daté du 25 mai 1110. Dans l'acte n° 12, 23 novembre de la même année, l'abbé de Saint-Ruf s'appelle Ollegarius. La fondation de l'abbaye de Saint-Ruf *extra muros Avenionis* porte la date du 1 janvier 1039 (acte n° 1). En 1158 la communauté quitta Avignon pour s'installer près de Valence.

4. Tome IX, 1750 [Dom RIVET], p. 570-578; cf. P. L., CLVII col. 711-714. Voir aussi J. BALEUS, *Scriptorum illustrium maioris Britanniae Catalogus*, Basileae, t. II, 1559, p. 134 s.; I. PITSEUS, *Relationum historicarum de rebus anglie tomus primus*, Parisiis, 1619, p. 276; C. OUDIN, *Commentarius de scriptoribus ecclesiasticis*, t. II, 1722, col. 1081.

5. *Notice littéraire et bibliographique sur Letbert, abbé de Saint-Ruf*, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, 5^e série, t. XVI, 1867, p. 214-234; et deuxième édition augmentée, dans le *Bulletin de la société... de la Drôme*, t. III, 1868, p. 196-214. Il y a eu un tirage à part de l'un et l'autre article.

— d'un commentaire complet sur tout le psautier. On avait rencontré des exemplaires de ces *Flores psalmodorum* dans diverses bibliothèques¹, mais on ne s'était pas soucié de faire les frais de l'impression, estimant sans doute l'œuvre trop peu originale ; faute de quoi, l'énigme du pseudo-Rufin s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Seul, à ma connaissance, M. Chevalier a indiqué² que le commentaire sur les LXXV premiers psaumes publié en 1570 sous le nom de Rufin, et réimprimé par Vallarsi, puis par Migne, se confondait avec la première partie du commentaire de Letbert³. M. Chevalier a en outre pris soin de faire connaître quelques manuscrits encore existants. Je ne ferai guère que compléter ses informations au moyen des catalogues dont nous disposons maintenant et grâce aux renseignements que plusieurs personnes ont bien voulu m'envoyer ; pourtant, j'ai eu l'occasion d'examiner moi-même les cinq manuscrits du Musée Britannique. Je puis signaler au total vingt-quatre manuscrits, complets ou partiels, des *Flores* de Letbert. Il doit en subsister d'autres encore ; car cet ouvrage paraît avoir rencontré un véritable succès, bien que vite concurrencé par les Psautiers glosés des célèbres écolâtres Anselme de Laon († 1117), Gilbert de la Porrée († 1154), Pierre Lombard († 1160).

1. Cf. *Histoire littéraire de la France*, t. IX, p. 576, où l'on renvoie en particulier aux catalogues de Sanderus, de Desselius, de Montfaucon et de Lelong. Mais l'auteur de l'article ne doit pas avoir vu par lui-même un seul manuscrit des *Flores* ; il n'aurait pas indiqué que le commentaire commence par les mots : *Prophetia est inspiratio divina*. Ce faisant, il suit Pits, qui suivait Bale ; et ce dernier s'est mépris dans la circonstance. Le début *Prophetia est aspiratio divina* (comme disent exactement Bale et Pits) est celui du commentaire de Cassiodore. Il reste que Bale affirme l'existence de manuscrits portant le nom de « Lechbertus » abbé de Saint-Ruf : « Preclarum semper in Anglia gerebat nomen, ac si illic fuisset ab incunabulis nutritus : Bibliothecis ubique eius in Psalterium erudita commentaria proferentibus » ; or nous pouvons vérifier encore, dans une certaine mesure, l'exactitude de son témoignage. (Cf. R. LANE POOLE, *Index Britanniae scriptorum quos ex caviis bibliothecis non parvo labore collegit Ioannes Baleus cum aliis*, Oxford 1902, p. 282). Il reste surtout que Mabillon a eu entre les mains le manuscrit des Dunes, qu'Oudin paraît avoir consulté un exemplaire complet de l'abbaye de Braine, que Martène avait rencontré à Bourges un volume attribué à Gautier de Maguelonne. Colbert de Croisy, évêque de Montpellier (1696-1738), possédait aussi un exemplaire complet et point retrouvé, qui est l'objet d'un article du *Mercur de France*, novembre 1739, p. 2597-2609 : *Dissertation de M. de Villebrun, Curé de Sainte-Anne, à Montpellier, sur l'auteur de l'Exposition des Psaumes attribué à Gautier, évêque de Maguelonne, trouvée dans un manuscrit de la Bibliothèque de M. Colbert, dernier évêque de Montpellier*. Enfin on devait bien connaître à Paris le manuscrit du Roi dont parle Oudin. Toutes ces indications seront reprises plus loin.

2. Il avoue devoir le renseignement à l'abbé Albanès.

3. L'annotateur du manuscrit de Corbie — Dom Anselme Le Michel probablement — s'était aperçu que le texte ne différait pas de celui qu'on avait imprimé sous le nom de Rufin ; mais il a admis de bonne foi, par suite de cette constatation, que Rufin était le véritable auteur. Comme l'éditeur de 1570, il avait devant lui un document sans état-civil : il ne soupçonnait pas qu'Antoine d'Albon avait imaginé le patronage de Rufin.

J'avais d'ailleurs préparé l'édition de quelques passages choisis de la seconde partie, celle notamment des explications relatives au Psaume CL, qui ne sont pas très développées. M'étant ensuite rendu compte qu'il n'y avait là le plus souvent qu'un résumé imparfait des discours de saint Augustin, j'ai pensé qu'il était plus sage de renoncer à mon dessein. Je me bornerai donc à rappeler la physionomie réelle du commentaire telle que l'a fixée la tradition manuscrite, et à énumérer les différents témoins de cette tradition qu'il m'a été possible de reconnaître. En attendant qu'on donne à Letbert de Saint-Ruf la place qui lui revient dans le mouvement littéraire qui précéda le triomphe de la scolastique, il importe surtout de venger ses droits d'auteur, en écartant décidément le souvenir de Rufin. En outre, il n'est pas indifférent que les bibliothécaires puissent rédiger, le cas échéant, des notices correctes ; dans les catalogues, Letbert se trouve souvent dépossédé comme on le verra, au profit de son éditeur et ami, Gautier de Maguelonne.

Pour l'historien de la littérature, le trait le plus instructif du commentaire de Letbert est la lettre qui en forme le début dans la plupart des manuscrits. Elle garantit l'authenticité de l'ouvrage, marque exactement sa nature, détermine les circonstances de sa conservation et de sa propagation. Si un fâcheux hasard n'avait privé de cette pièce — une pièce d'identité, à proprement parler — le manuscrit de l'Isle-Barbe ¹, nous saurions depuis longtemps tout ce qu'il est utile de savoir au sujet de la compilation éditée à Lyon en 1570. Jamais, sans doute, l'éditeur n'aurait eu l'idée de l'imputer à Rufin ², et l'on n'aurait pas tardé à s'apercevoir que la publication n'avait été faite qu'à moitié. Cependant le texte même du morceau est à la portée de tous dans la Patrologie latine de Migne ³. Il a été tiré par Mabillon d'un manuscrit de l'abbaye des Dunes, et compris en 1675 dans le premier volume des *Vetere*

1. A la rigueur on pourrait supposer que ce manuscrit et celui de Corbie, tout semblable, comme je viens de le noter, représentent une tradition directe, c'est-à-dire remontant à Letbert lui-même et indépendante du concours de Gautier de Maguelonne. Mais comment expliquer, dans cette hypothèse, l'absence du nom de Letbert et de tout autre signe d'identité ? Il reste donc beaucoup plus probable que ces manuscrits ont la même origine que les autres et que l'omission de la lettre au commencement est un phénomène accidentel.

2. Assurément Antoine d'Albon ne manquait ni d'ingéniosité ni d'audace. On a peine à croire que la fiction de Rufin ne lui ait pas été suggérée par quelque indication rappelant le nom de Saint-Ruf et dont le véritable sens lui échappait.

3. Tome CLVII, col. 713-716.

Analecta ¹, sous ce titre quelque peu factice, mais d'ailleurs correct : *Galteri episcopi Magalonensis epistola ad Robertum praepositum Insulanum de Floribus Psalmorum a Lietberio collectis*.

Ce Gautier, qui fut évêque de Maguelonne de 1104 à 1129, était Lillois de naissance et avait été d'abord prévôt du chapitre de Lille, auquel Letbert avait lui-même appartenu ². Présentement, Gautier de Maguelonne adresse à tous les chanoines de Lille en la personne de leur prévôt Robert, qui était son parent, un exemplaire de l'ouvrage de Letbert que l'un d'eux, Hescelin, avait spécialement désiré ³. C'est donc simplement une lettre d'envoi, et le sens en est très clair. Si certains manuscrits attribuent le commentaire à Gautier ⁴, et si des historiens se sont attachés à cette fausse indication ⁵, on ne peut donner d'autre raison de leur méprise que la volonté d'ignorer la lettre elle-même, pour s'en tenir au premier nom proposé. Gautier n'est en fait que l'éditeur, et il n'avait probablement pas prévu le succès que les chanoines de Lille firent à son manuscrit.

L'épître de l'évêque de Maguelonne, lorsqu'on la lit avec un peu d'attention, satisfait presque complètement notre curiosité :

1^o le commentaire de Letbert, chanoine de Lille, puis abbé de Saint-Ruf, s'appelle *Flores Psalmorum* ⁶ ;

1. *Veterum Analactorum tomus I.* p. 289-292 ; et dans l'édition in-folio de 1723. p. 461-462.

2. Voir sa notice dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. XI, 1759 [Dom CLÉMENT], p. 81-85 ; et d'autre part. l'article du *Gallia christiana*, reproduit par Migne, *P. L.* t. CLVII, col. 707-710.

3. *Galterus Magalonensis episcopus. et sanctae Romanae ecclesiae legatus, dilectissimo consanguineo suo R[oberto] Insulano praeposito et universis eiusdem ecclesiae canonicis, in Domino salutem. — Cum vobis dudum apud Insulam moraremur, concanonice uester Hescelinus inter alia verba quae nobiscum familiariter habuit coepit diligenter inquire...* Tels sont l'intitulé et le début de la lettre (*P. L.* *ibid.*, col. 713 A). Les manuscrits anglais donnent fautivement *Rogerio*, au lieu de *Roberto* que la tradition française certifie.

4. Voir plus loin pour le détail. Le plus formel dans ce sens est le manuscrit de l'évêque de Montpellier, décrit dans le *Mercure de France*, cf. ci-dessus p. 260, n. 1 ; mais il est bien évident que l'attribution qu'on nous rapporte est due à la fantaisie d'un éditeur postérieur, sinon tout à fait récent. Le texte lui-même, d'après ce qu'en dit Villebrun, ne différerait pas de celui du commentaire traditionnel. Seulement, Villebrun n'avait connaissance d'aucun manuscrit de ce dernier, et l'exemplaire sur lequel il échafauda sa théorie avait été privé de la lettre d'envoi.

5. Le faux Henri de Gand, *De scriptoribus ecclesiasticis*, cap. XIX (éd. de FABRICIUS, *Bibliotheca ecclesiastica*, 1778 [2^e partie], p. 121) ; Jean Trithème, *De scriptoribus ecclesiasticis*, cap. CDLXII (*ibid.*, [3^e partie], p. 112) ; en outre, de la même façon que Villebrun, — c'est-à-dire en distinguant deux commentaires successifs, l'un de Letbert, l'autre de Gautier, — le continuateur de Dom Rivet, *l. c.* p. 84.

6. *P. L.* 713 A. l. 8-11 (*de Floribus Psalmorum quos a sanctae memoriae Lieberto, olim canonico nostro, postmodum sancti Rufi abbate, audierat exceptos et in unum collectos*) ; cf. 714 A. l. 2, et B. l. 3.

2° il a été formé, en effet, d'extraits de saint Augustin, de Cassiodore et d'autres écrivains, l'auteur n'ayant été conduit que par une pensée d'édification ¹ ; de ses intentions Gautier se porte garant : il a eu ses confidences ² ;

3° le travail original était partagé en deux volumes ³, et c'est de même un exemplaire en deux volumes qui est offert à l'église de Lille ⁴ ;

4° Letbert « de sainte mémoire ⁵ » est défunt depuis un certain temps ;

5° plus précisément, l'on est alors en 1125 : Gautier vient de remplir sa légation ⁶ ; la querelle de « nos princes » — le comte de Melgueil et le seigneur de Montpellier, comme nous le savons d'ailleurs ⁷ — est enfin terminée ⁸.

Dom Rivet estime que Letbert avait commencé son ouvrage « lorsqu'il n'était encore que simple chanoine de Lille ⁹ » ; M. Chevalier émet un avis semblable. Je doute qu'on puisse tirer cette indication de ce qui est dit du désir exprimé par le chanoine Hescelin. L'évêque Gautier semble plutôt présenter aux chanoines de Lille le recueil de leur ancien collègue comme s'ils en ignoraient même le dessein.

Après la lettre, les manuscrits donnent le prologue *Sunt superscriptionum omnium tituli diuersi*, tel que l'a reproduit l'édition de Rufin ¹⁰, à cette différence près que plusieurs y comprennent la première phrase relative au commentaire du psaume 1. Dans ce cas, le prologue ne prend fin qu'avec les mots : *Sed ideo hoc facit... penitus esse dissimilem* ¹¹, et c'est alors que débute le commentaire proprement dit : *Beatus uir qui non abiit de domino nostro Iesu Christo accipiendum est...* Mais les plus anciens manuscrits sont d'accord pour marquer le commencement comme dans l'édition : *Beatus uir et cetera. Postquam dictum est « non abiit » superfluum uidetur quod additur « non stetit »*. Cet arrangement convient mieux au

1. *Ibid.*, 713 A. l. 10. et B. l. 1-4.

2. *Ibid.*, 713 A. l. 12-13.

3. *Ibid.*, 713 B. l. 1 (*in duobus corporibus*)

4. *Ibid.*, 714 B. l. 2 (*in duobus igitur corporibus, sicut ab illo sancto uirum idem Flores excepti sunt et diuisi*).

5. *Ibid.*, 713 A. l. 8 ; et cf. 714 A. l. 3 (*beatissimi uiri*) ; B. l. 2 et l. 6 (*semper memorie uitae illius*).

6. *Ibid.*, 714 A. l. 12.

7. *Ibid.*, 709 C (article du *Gallia christiana*) ; et cf. *Histoire littéraire*, t. XI, p. 81-82.

8. *Ibid.*, 716 A. l. 4-5.

9. *Histoire littéraire*, t. IX, p. 576.

10. *P. L.*, xx1. 641-646.

11. *Ibid.*, 645 B.

sens. L'exposition se poursuit régulièrement, psaume par psaume, sans distinguer habituellement les explications qui concernent les titres.

Le commentaire sur le psaume LXXV « Notus in Iudaea Deus » s'achève comme dans le texte d'A. d'Albon par ces mots : *Esto rex terrae et erit tibi terribilis Deus*¹. La section annoncée dans la lettre de l'évêque Gautier devrait se trouver à cette place. Nous ne la remarquons plus que dans quelques exemplaires qui ne vont pas au delà de cette limite. *Explicit pars prima* ou *prior*, disent-ils. Les manuscrits qui ont conservé l'ouvrage complet reprennent simplement : *Incipit [tractatus] de psalmo LXXVI*^o. Je transcris ce nouveau commencement, encore inédit :

Agitur in hoc psalmo de quolibet sancto ac perfecto uiro qui contemptis terrenis rebus deum gemitu et operatione exquirat ; quo consecuto in eius amore et contemplatione suauiter requiescit. Agitur etiam de mutatione irae dei in misericordiam et de incarnatione Christi, de operibus et miraculis ipsius, de praedicatione apostolorum, de fide et conuersione populorum, et quod ipsi in manu saluatoris nostri per spiritalem legem et sacrificium deducantur in aeternum regnum. Titulus autem psalmi est : In finem pro Idithun, Psalmus ipsi Asaph. Idithun interpretatur transilens eos, Asaph congregatio. Loquitur ergo hic congregatio transiliens ut perueniat ad finem qui est Christus Iesus etc. (= *AUG. Enar. in Ps. LXXVI : P. L., XXXVI, 970 sq.*).

Voce mea ad dominum clamaui. Vox quippe nostra est cum id quod proferimus ab intimo cordis emittimus. Clamor autem eo tempore est necessarius quando longe est ille qui clamat (cf. *Ps. HIER. Breu. in Ps. : P. L., XXVI, 1039 [al. 1101]*), ac si diceret : quia peccando elongaui, ideo uoce mea ad dominum clamaui. Clamor autem ad dominum non est tam sonus uocis quam desiderium cordis. Qui multum desiderat multum clamat. Sed quia multi clamant pro diuitiis adquirendis aut periculis euadendis siue pro salute corporis seu stabilitate domus uel pro aliis huiusmodi rebus, vix autem aliquis propter ipsum dominum, ne putares hunc aliud quam ipsum dominum quaerere, secutus ait : Voce mea ad dominum, ac si diceret : sic ad dominum clamaui ut ad ipsum esse facerem ipsam vocem meam. Et quid sequitur ? Et intendit mihi. Intendit tibi deus quando ipsum quaeris, non quando per ipsum aliud petis etc. (Cf. *AUG. ibid., 971 sq.*).

On ne peut douter que nous n'ayons là la suite bien authentique des *Flores* de Letbert. Voici de même la fin de tout l'ouvrage, sur le dernier psaume :

1. *Ibid.*, 960 B

Titulus huius psalmi sicut superior est Alleluia. Sic enim incipit: Laudate dominum in sanctis eius: utique in eis quos glorificauit. Laudate eum in firmamento uirtutis eius, laudate eum in uirtutibus eius, laudate eum secundum multitudinem magnitudinis eius. Omnia ista ipsi sunt sancti eius, sicut dicit apostolus: Ut nos simus iustitia dei in ipso. Si ergo iustitia domini quam fecit in eis, cur non et uirtus domini quam fecit in eis ut resurgeret a mortuis. Nam in Christi resurrectione, etc. (= *Aug. Enar. in Ps. CL: P. L., XXXVII, 1963*).

Quod ergo proposuit: Laudate dominum in sanctis eius, quibus hoc dixit, nisi eis ipsis? Vos enim sancti eius, inquit, uirtus estis eius, sed quam fecit in uobis, et potentatus eius et multitudo magnitudinis eius, quam fecit et ostendit in uobis. Vos estis tuba, psalterium, cithara et tympanum, chorus, chordae et organum, et cymbala iubilationis bene sonantia, quia consonantia. Vos estis haec omnia: nihil hic uile, nihil hic transitorium, nihil lubricum uel ludicrum cogitetur. Et quia sapere secundum carnem mors est, omnis spiritus laudet dominum. (= *Aug. ibid., 1965 sq.*).

Un *explicit* circonstancié parachève souvent cette finale: par exemple *Explicit Flores psalterii*. En tout cas, les rédacteurs de catalogues devront prendre garde que la dernière phrase, qui est empruntée textuellement à saint Augustin est aussi celle qui termine le commentaire de Prosper sur les psaumes C-CL¹.

Plusieurs manuscrits ne se laissent plus retrouver. J'en signalerai six; peut-être les anciens catalogues des bibliothèques en mentionnent-ils d'autres.

1. Martène vit à Bourges, parmi les manuscrits de la Cathédrale, un commentaire sur les psaumes portant le nom de Gautier de Maguelonne² — c'est-à-dire les *Flores* de Lethbert avec leur lettre-préface. C'est sans nul doute le même manuscrit que G. Haenel retrouva un siècle après dans la bibliothèque de la Ville: n° 39 *Gualterii Magalonensis episcopi comm. in psalmos, saec. XIV, memb. 4*³. Mais en 1849 on constata que quatre-vingts manuscrits de l'établissement municipal avaient disparu, et le commentaire de Lethbert était parmi les manquants; il fait toujours défaut⁴.

2. De même, C. Oudin remarqua à Braine, abbaye de l'Ordre de Prémontré au diocèse de Soissons, un exemplaire en trois volumes

1. *P. L.*, LI, 426.

2. *Voyage littéraire*, t. I, 1717, p. 27.

3. *Catalogi librorum manuscriptorum...*, 1833, c. 8.

4. Cf. H. OMONT, *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Départements*, série in-8° t. IV, 1886, p. 3.

in-folio¹ ; il était donc complet, et les psaumes s'y trouvaient répartis en trois séries, selon le type de notre manuscrit de Lille. Au dire de l'historiographe de Prémontré, Hugo abbé d'Étival, cette copie avait été exécutée par le futur cardinal Jean d'Abbeville, alors simple religieux² ; elle remontait donc au début du XIII^e siècle. On ne sait ce qu'elle est devenue.

3. Montfaucon a signalé encore un manuscrit de la Chartreuse Montdieu au diocèse de Reims (arrondissement de Sedan) : *Expositio prolixa super psalmos Gualteri Magalonensis episcopi et S. R. Ecclesiae legati*³.

4. J'ai déjà eu l'occasion de mentionner le volume de l'évêque de Montpellier, Colbert de Croisy⁴. La description qui nous est donnée dans le *Mercur de France* ne laisse aucun doute sur l'identité de l'ouvrage, bien que l'auteur de l'article n'ait pas su s'y reconnaître et que ses mauvaises raisons en aient imposé à Clémencet⁵. La lettre devait manquer au début, mais on lisait ce titre fallacieux : *Sanctus Galterius episcopus Magalonensis ex dictis sanctorum patrum expositiones eorum ante se tenens hanc expositionem eleganter composuit*. La section était faite après le psaume LXXVII comme dans nos manuscrits de la Bibliothèque Nationale 14420 et de la Bibliothèque Mazarine 201, et l'on avait ce nouveau titre avant l'exposition du psaume LXXVIII : *Secunda pars psalterii Galterii Magalonensis episcopi ex dictis sanctorum catholicorum patrum*. Sauf ces particularités, ce commentaire de Letbert était intact et complet.

5. La bibliothèque de Syon Monastery (Isleworth), de l'Ordre de Sainte-Brigitte, possédait au commencement du XVI^e siècle, sous la cote F 20 un exemplaire des *Flores super psalterium de collezione Lechberti abbatis*⁶ ; il avait été offert par John Bracebridge, un des premiers religieux de la maison, fondée en 1415⁷. Les premiers feuillets étaient remplis par diverses pièces d'introduction relatives au psautier en général, et dont le catalogue donne le détail ; on lisait ensuite (fol. 3) : *Prefacio Galterii Magalonensis episcopi de floribus psalterii*. Il y a lieu de croire que c'est ce

1. *Commentarius de scriptoribus ecclesiasticis antiquis*, t. II, 1722, c. 1081.

2. *Histoire littéraire de la France*, t. IX, p. 576, n. 1.

3. *Bibliotheca bibliothecarum manuscriptorum nova*, 1739, t. II, p. 1382 : « Manuscripti monasterii Montis Dei » n° 1.

4. Voir p. 260, n. 1, et p. 262, n. 4 et 5.

5. *Histoire littéraire de la France*, t. XI, p. 84.

6. Cf. MARY BATESON, *Catalogue of the Library of Syon Monastery*, 1898, p. 55 s.

7. *Ibid.*, p. xv et xxiii.

volume — et non le suivant — que marque Bale dans son *Note-book* ¹ pour l'avoir vu après la dissolution des monastères chez l'historien Richard Grafton († vers 1512) ².

6. Le même catalogue des Brigittins de Syon porte un second exemplaire coté *F 25* et désigné expressément : *Flores Lechberti abbatis sancti Ruphi super psalterium* ³.

A ces manuscrits perdus on adjoindra celui de l'Isle-Barbe publié à Lyon en 1570 au bénéfice de Rufin. On le cherche vainement aujourd'hui dans la bibliothèque de Lyon.

Les manuscrits conservés peuvent être distribués en quatre classes : ceux de la collection complète (nos 1-7), ceux qui ne renferment que la première partie du commentaire, c'est-à-dire les soixante-quinze premiers psaumes (nos 8-15), ceux qui s'arrêtent au psaume LXXVII (nos 16-18), enfin les exemplaires proprement incomplets ou mutilés (nos 19-24). Pour chaque groupe, je suivrai autant que possible l'ordre chronologique.

1. Lille, Bibliothèque de la Ville 12-14 ⁴. Cet exemplaire en trois tomes (170, 140 et 178 feuillets) provient du chapitre de Saint-Pierre de Lille et appartient encore au XII^e siècle ; il doit être une copie directe de l'exemplaire envoyé aux chanoines par l'évêque de Maguelonne au commencement de ce même siècle. L'abandon de la disposition primitive est un fait notable. On a pensé que trois volumes causeraient moins d'embarras que deux ; les manuscrits des *Enarrationes* de saint Augustin sont souvent partagés de la même façon pour la commodité des lecteurs. La lettre de Gautier se trouve à sa place en tête du manuscrit n° 12, ainsi présentée : *Epistola domni Walteri Magalonensis episcopi ad Robertum Insulanum prepositum de floribus psalmorum a beate memorie Lamberto sancti Rufi abbate collectis*. Suit le prologue (fol. 1 v°) : *Generalis tractatus de titulis psalmorum*. A la fin de ce premier tome, après l'exposition du psaume L, on lit : *Explicit prima pars expositionis psalmorum edita a Waltero Magalonensi episcopo*. Les deux autres tomes contiennent de même la seconde et la troisième cinquantaine : *Incipit secunda pars ...*, *Explicit secunda pars expositionis psalmorum edita etc.* (comme ci-dessus) ; *Incipit tertia pars ...*,

1. Cf. R. LANE POOLE, *op. laud.*, p. 282, et n. 3 ; l'éditeur se réfère seulement au second exemplaire des Brigittins.

2. Cf. BATESON, *op. laud.*, p. XVIII s., sur les manuscrits de Syon qui ont certainement appartenu à R. Grafton.

3. *Ibid.*, p. 56.

4. *Catalogue général*.... t. XXVI, 1897, p. 13 s.

Explicit extrema pars ...¹. On ne savait donc plus à Lille orthographier le nom de Letbert, mais on maintenait qu'il était l'auteur des *Flores*, et Gautier l'éditeur.

2. Paris, Bibliothèque de l'Arsenal 51-53² : collection exactement semblable à la précédente, redigée au XIII^e siècle (118, 109 et 124 feuillets), devenue la propriété des Célestins de Paris en 1425³ ; la lettre est intitulée : *Incipit prologus Gualteri Magalonensis episcopi super psalterium* ; le premier et le troisième volume portent encore cette note d'identité : *Lamberti abbatis sancti Rufi super psalterium*.

3. Londres, British Museum, Royal 4 B VII : manuscrit de Rochester (*Liber de clauastro Roffen[si]*, fol. 2^{ro}) qu'il faudrait dater de 1184, s'il était certain que la brève chronique qui l'achève (fol. 200-218) est conservée dans son intégrité⁴ ; il est plus sûr de l'attribuer au XIII^e siècle. Le commentaire (fol. 2-165) est d'une seule venue jusqu'au terme, sans traces de divisions soit après le psaume LXXV soit après les psaumes L et C. Au commencement, *incipit prefatio Walterii Magalonensis de floribus psalterii* ; puis, *incipit prologus de titulis superscriptionum in libro psalmorum*. Le correspondant de l'évêque est appelé Roger (*Rogero insulario praeposito*) ; mais le nom de Letbert est transcrit correctement (*a sancte memorie Lethberto*).

4. Londres, British Museum, Royal 2 F XI : autre manuscrit de Rochester, selon cette note (fol. 1^{ro}) : *VII Psalterium de clauastro Roff(ensi) per Laurentium episcopum*. Ceci fixe la date : Laurent de Saint-Martin fut évêque de Rochester de 1251 à 1274⁵. Il paraît que Bale a en vue cette collection, lorsqu'il marque dans son *Note-book* parmi les livres *ex Bibliotheca Anglorum regis* : *Gualtherus*

1. Voici les membres de phrase du commentaire qui se trouvent en évidence dans ce système

1^o finale du psaume L : ... *id est seipsos innocentes nosos a iugo legis liberos* (P. L., XXI, 854 A) ;

2^o début du psaume LI : *Agitur in hoc psalmo de duobus generibus hominum* ... (P. L., *ibid.*) ; fin du psaume C : ... *negligit gratiam in tempore quippe iudicii sentiet iram*.

3^o début du psaume CI : *Titulus huius psalmi est oratio pauperis cum anxietus fuerit*...

2. Cf. H. MARTIN, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal*, t. I, 1885, p. 23 s. : noter l'attribution fautive à Gautier de Maguelonne.

3. Selon les notes apposées fol. 118 du manuscrit 51 et fol. 124 du manuscrit 53, et mentionnant : *volumen primum (tercium) expositionis Gualteri Magalonensis super psalterium*

4. Sur cette chronique voir Th. DUFFUS HARDY, *Descriptive Catalogue of materials relating to the history of Great Britain and Ireland*, t. II, 1865, p. 488, et cf. p. 397.

5. Cf. WHARTON, *Anglia sacra*, t. I, 1691, p. 350 sq.

Mogolanensis (sic) de *floribus psalterii*¹. Le commentaire, d'une main très nette, remplit tout le volume (259 feuillets). La rédaction ne diffère que fort peu de la précédente ; je ne crois pas cependant que ces deux manuscrits de Rochester aient été copiés l'un sur l'autre.

5. Londres, British Museum, Sloane 1935 : psautier de la fin du XIII^e siècle ou du début du XIV^e (189 feuillets), dans lequel le texte de Letbert fait l'office de glose en marge des cent-cinquante psaumes (fol. 12-179) ; il doit avoir été emprunté à un manuscrit du même type que ceux de Rochester. En tête (fol. 10-11), on a la préface (*p. Galteri Magalonensis episcopi de floribus psalterii*) et le prologue. Le calendrier (fol. 1 v^o-9) et les litanies qui suivent les cantiques (fol. 179-188) permettent d'attribuer ce volume au prieur augustinien de Sainte-Osithe (Osyth Priory), à Chich, Essex².

6. Oxford, Bodleian Library, Bodley 318³ : manuscrit de 246 feuillets, faisant trois parts du commentaire ; la lettre et le prologue sont intitulés comme dans les manuscrits précédents : *prefatio Galteri Magalonensis episcopi* etc. (voir n^o 3 ci-dessus). Ayant été donné à la Bodléienne par le nouveau chapitre d'Exeter en 1602, il y a apparence que ce volume du XIV^e siècle avait appartenu à la Cathédrale d'Exeter.

7. Paris, Bibliothèque Nationale, fonds latin 2492 : manuscrit du XV^e siècle (345 feuillets) faisant partie de l'ancien fonds royal (*Regius 4164*⁴), et déjà signalé par Oudin⁵. Le catalogue de Melot le présente ainsi : « Ibi continetur Galteri Magalonensis episcopi expositio in psalterium »⁶. On lit en effet au début de la lettre : *Incipit prologus Galteri Magalonensis episcopi super psalterium*, et de même au terme du commentaire : *Explicit liber beati Galteri Magalonensis episcopi super psalterium*⁷. Ces indications ont induit en erreur un érudit aussi bien renseigné que B. Hauréau⁸.

1. Cf. R. LANE POOLE, *op. laud.*, p. 516, et cf. p. 110.

2. Voir ce que dit L. DELISLE, *Recherches sur la librairie de Charles V*, t. II. 1907, p. 198-208, à propos d'Heures de l'église de sainte Osithe.

3. Je dois la connaissance de ce manuscrit à l'un des bibliothécaires de la Bodleian Library, M. Herbert Craster, qui a répondu avec la plus grande obligeance à toutes mes questions.

4. Il avait appartenu précédemment aux Jésuites de Paris (Collège de Clermont), dont la bibliothèque, formée en 1563, fut dispersée sous le règne de Henri IV : cf. L. DELISLE, *Le Cabinet des manuscrits*, I, p. 434, n. 2.

5. *Op. laud.*, c. 1081.

6. *Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecae Regiae*, t. III. 1744, p. 289.

7. Cf. A. NOYON, *Inventaire des écrits théologiques du XII^e siècle non insérés dans la Patrologie latine de Migne*, fasc. II. 1913, p. 1, sous la rubrique : « Galterus Magalonensis in Psalterium ».

8. *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, t. XXIX. 2. 1880, p. 294.

8. Troyes, Bibliothèque de la Ville 619¹ : *Lamberti abbatis sancti Rufi flores psalmorum* ; en fait, la première partie seulement, c'est-à-dire le commentaire des psaumes I-LXXV, comme il est spécifié à la fin : *Explicit pars prima* ; au commencement, la lettre de Gautier dont le titre est libellé comme dans le manuscrit de Lille (n° 1 ci-dessus). Ce volume (103 feuillets) est du XII^e siècle et provient de l'abbaye de Clairvaux, où il portait la cote D 67. Les sept manuscrits que je vais énumérer renferment cette même collection des soixante-quinze premiers psaumes publiée — moins la lettre — en 1570 ; ils sont tous intacts et réguliers, sauf indication contraire.

9. Vitry-le-François, Bibliothèque de la Ville 7² : 187 feuillets, XII^e siècle, provenant de l'abbaye de Trois-Fontaines, la lettre est en tête dans la forme usuelle. J'ai reçu l'assurance qu'il s'agit bien d'un manuscrit de la première moitié du commentaire ; mais il manque un feuillet à la fin.

10. Paris, Bibliothèque Nationale, fonds latin 12147 : autre manuscrit du XII^e siècle, 111 feuillets³ ; au fol. 1^{ro}, nous sommes renseignés sur la provenance : *Liber s. Petri Corbeiensis*⁴ ; à quoi correspond l'indication moderne : *Si Germani a Pratis n° 225 ol.* 73. La lettre manque, et probablement a toujours manqué. Le prologue est pourvu de ce titre insolite : *Proemium expositionis super psalterium*, et le commentaire à son tour (fol. 2^{ro}) : *Incipit expositio super psalterium*. Si l'on n'avait donc par ailleurs des informations précises, on devrait se résigner à cet anonymat — ou bien s'en remettre au jugement de l'éditeur lyonnais du prétendu Rufin. C'est ce dernier parti qu'a pris un ancien annotateur⁵ qui pourrait être, à mon avis, Dom Anselme Le Michel, ce religieux mauriste chargé, à la suite des événements de 1636, de faire un choix parmi les *Corbeienses* au profit du monastère de Saint-Germain. On lit en effet en haut du fol. 1^{ro} ces lignes d'une main du

1. *Catalogue général*..., série 4^e, t. II, 1855. p. 261 sq. Le conservateur de la Bibliothèque de Troyes, M. Morel Payen, a bien voulu m'assurer que le manuscrit renfermait les soixante-quinze premiers psaumes.

2. *Catalogue général*..., t. XIII. 1889. p. 13.

3. Je dois mes renseignements sur ce volume à mon ami l'abbé G. Welter.

4. Les anciens catalogues n'indiquent pas le manuscrit explicitement. On peut seulement relever dans le catalogue du commencement du XIII^e siècle les articles 19 : *Super psalterium plura volumina*, 115 et 117 : *Glose super psalterium*, 124 et 125 : *Glose psalterii* (cf. L. DELISLE, *Le Cabinet des manuscrits*, II, p. 433 s.). Delisle fait d'ailleurs remarquer (*ibid.*, p. 108, et n. 1) que cet inventaire général n'est pas tout à fait complet.

5. Voir plus haut p. 260, n. 3.

XVI^e ou du XVII^e siècle : *Rufinus aquileiensis presbyter in 76 psalmos, impressi tamen commentarii nonihil ab his ms. diversi sunt*. L'auteur de cette remarque connaissait donc l'édition d'Antoine d'Albon. Mais c'est par erreur qu'il mentionne soixante-seize psaumes dans le manuscrit de Corbie ; le commentaire s'arrête bien à la fin du psaume LXXV ainsi que dans l'édition. L'attribution à Rufin est répétée encore sur ce même feuillet 1^{re}, en écriture du XVIII^e siècle : *Ruffini aquileiensis commentarius in psalmos ab editis in quibusdam diversus*. D'où enfin cet article de l'inventaire de L. Delisle : « 12147. Rufin, sur les psaumes. XII^e s. »¹.

11. Montpellier, Bibliothèque de l'École de Médecine 50² : composé au XIII^e siècle pour l'abbaye de Pontigny. A noter la rédaction du titre : *Incipit epistola Gualteri Magalonensis episcopi in libro de floribus psalmorum a Lamberto sancti Rufi abbate edito et in unum collecto*, et après le psaume LXXV cette note : *Explicit pars prior*.

12. Bruxelles, Bibliothèque Royale II. 946 (230)³ : 169 feuillets, XIII^e siècle, provenant de l'abbaye de Cambron, acquis en 1888 à l'une des ventes de la bibliothèque Phillipps, où il portait le n° 340 (*Walteri Magalonensis flores psalmorum*)⁴. A la fin, *explicit de psalmo LXXV*.

13. Bruxelles, Bibliothèque Royale II. 1006 (229)⁵ : 110 feuillets, XIII^e siècle, de l'abbaye Saint-Martin de Tournai, acquis avec le manuscrit précédent de l'héritage Phillipps (n° 2032 : *Psalterii flores*)⁶. Le volume se donne lui-même pour la *prima pars florum psalterii* ; il est d'ailleurs muni de la lettre de Gautier. Au deuxième feuillet de garde se trouve une note moderne signée F. A.⁷ : « Commentaire sur les psaumes par Letbert abbé de St-Ruf au XII^e siècle. Ce manuscrit est extrêmement rare et n'a jamais été imprimé. »

1. *Inventaire des manuscrits de Saint-Germain-des-Prés conservés à la Bibliothèque Impériale*, 1868, p. 39.

2. *Catalogue général*..., série 4^e. t. I. 1849, p. 306. J'ai à remercier M. Girard, bibliothécaire de la Faculté de médecine, des indications supplémentaires qu'il m'a aimablement fournies.

3. Cf. J. VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Royale de Belgique*, t. I. 1900, p. 110 ss.

4. Cf. G. HAENEL, *Catalogi librorum manuscriptorum*, c. 809 ; H. SCHENKL, *Bibliotheca patrum latinorum Britannica*, I. 2, 1892, p. 7.

5. Cf. J. VAN DEN GHEYN, *l. c.*

6. Cf. G. HAENEL, *ibid.*, c. 875.

7. F. Allard, curé de Saint-Eustache à Paris, d'après v. den Gheyn. Le R. P. D. Berlière veut bien me faire savoir qu'assez probablement v. den Gheyn aura trouvé l'indication dans un catalogue de Cheltenham. La *Nouvelle Biographie générale* de F. DIDOT, t. II, 1855, c. 142, mentionne d'après Techener un Joseph-Félix Allard † 1831, « attaché à la paroisse de Saint-Eustache » en 1827.

14. Bruges, Bibliothèque publique 51 r : 160 feuillets, XIII^e siècle, *Liber sancte Marie de Dunis* ; c'est en effet, comme on l'a deviné, le manuscrit même dont Mabillon s'est servi pour éditer la lettre de Gautier de Maguelonne ². Les titres diffèrent peu de ceux que nous avons déjà rencontrés : *Prefatio Galteri Magalonensis episcopi de floribus psalterii* ; *Prologus de titulis superscriptionum in libro psalmorum*. A la fin, *explicit media pars psalterii*.

15. Londres, British Museum, Addit. 22036 : 173 feuillets, XIV^e siècle, authentiqué par cette note, fol. 1 : *Iste liber pertinet celest(in)is de castis i(n) foresta Cuisie sign. P. 3.* ³ Aucun autre titre que celui de la lettre : *Incipit epistola Walteri episcopi Magalonensis ad Robertum p(rae)positum Insule super psalterium* ; après le commentaire du psaume LXXV : *Explicit volumen istud*.

16. Paris, Bibliothèque Nationale, fonds latin 14420 : manuscrit n^o 16 de l'abbaye de Saint-Victor ; L. Delisle l'a décrit : « Lietberti flores psalmorum. — Psalterium de S. Maria. — Sermo S. Augustini in annuntiatione dominica. XII^e s. » ⁴. M. Chevalier a remarqué ⁵ que les *Flores* (fol. 2-123) prenaient fin avec le psaume LXXVII : *Explicit de psalmo LXXVII* ⁶. Il pense aussi que le Psautier de la Vierge qui fait suite (*Suscipe regina caeli quae mente benigna...*) ⁷, peut être regardé comme une composition de Lietbert.

17. Paris, Bibliothèque Mazarine 201 (84) ⁸ : autre exemplaire de la même collection, écrit également au XII^e siècle, mais pour le prieuré clunisien de Saint-Martin-des-Champs ; il se peut que l'un de ces deux manuscrits de Saint-Victor et de Saint-Martin dérive de l'autre.

18. Londres, British Museum, Royal 2 D VI (fol. 1-95) : *Liber de clastro Roffens(i) per G de stratone m(onach)o* (fol. 1 ro) ;

1. C. P. J. LAUDE, *Catalogue méthodique descriptif et analytique des manuscrits de la Bibliothèque publique de Bruges*, 1859, p. 40 s.

2. *Vetera Anelecta*, t. I, 1675, p. 292 (*Adnotatio*) : « Ex hac epistola seu praefatione quam ex Belgica Dunensis Monasterii Bibliotheca eruiimus ... ». Pour le reste, voir plus haut, p. 261 s.

3. Autre signature semblable fol. 72 v^o. *Iste liber est monasterii de Castis ordinis Clast(in)orum sign. P. 1.* — Il s'agit de Saint-Pierre au Mont de Chastres (ou St Pierre en Chastres), près Compiègne, maison fondée en 1308. Le R. P. D. Berlière a eu la bonté de me communiquer ce détail.

4. *Inventaire des manuscrits latins de Saint-Victor conservés à la Bibliothèque Impériale*, 1869, p. 13.

5. *Notice littéraire et bibliographique sur Lietbert* dans le recueil cité, 1867, p. 219.

6. Dernier membre de phrase : *sed etiam ad ipsa bona opera facienda ponit in deo spem suam*.

7. Édité *ibid.*, p. 227 s.

8. Cf. A. MOLINIER, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Mazarine*, t. I, 1885, p. 73. et U. CHEVALIER, *op. laud.*, p. 219.

manuscrit du XIII^e ou du XIV^e siècle; privé de la lettre aussi bien que du prologue et prenant fin aux versets 18-20 du psaume LXXVII; après le commentaire, défectueux d'ailleurs, du psaume L, on trouve cette division : *Incipit pars secunda de floribus psalterii* (fol. 65 r^o).

19. Paris, Bibliothèque Nationale, fonds latin 14421 : manuscrit n^o 18 de l'abbaye de Saint-Victor, catalogue par L. Delisle : « Lietberti flores psalmodum. XII^e s. »¹; il ne va pas au delà du psaume L (94 feuillets).

20. Bruxelles, Bibliothèque Royale II. 1119 (231)² : *Liber beate Marie de Alna*, du XIII^e siècle (174 feuillets), acheté naguère aux héritiers de Phillipps (n^o 4684)³; les fol. 1^r-154^r offrent une *explanatio psalmodum* qui s'identifie avec la seconde portion de l'édition tripartite des *Flores* de Letbert : *Incipit de psalmo quinquagesimo < primo > ... Explicit de psalmo centesimo*.

21. Paris, Bibliothèque Nationale, fonds latin 12003 : troisième portion de l'édition tripartite (122 feuillets) : *Incipit tractatus Walteri Magalonensis episcopi in psalmo C^o primo*; d'où l'article de l'inventaire de Delisle : « Dernière partie du traité de Gautier, év. de Maguelonne, sur les psaumes. XII^e s. »⁴. Ce manuscrit était passé des mains de Louis Machon, chanoine de Toul, en celles du chancelier Séguier⁵; il arriva plus tard à Saint-Germain avec la bibliothèque Coislin.

22. Oxford, Bodleian Library, Laud misc. 357⁶ : manuscrit incomplet, 61 feuillets, de la fin du XII^e siècle; le commentaire s'arrête brusquement après le commencement du psaume XXXIV (fol. 60 r^o)⁷. Les titres s'opposent très nettement : *Incipit prefatio Walteri Magalonensis episcopi de flore psalterii*; — *Incipit prologus Lethberti abbatis Sanctis Rufi de titulis superscriptionum in libro psalmodum*. Acquis par Laud en 1635 et donné la même année à la Bodléienne, ce volume doit provenir d'une bibliothèque anglaise, dont il porte encore la marque (fol. 1) : B 2 XXII; je ne crois pas

1. *Op. laud.*, p. 14; voir aussi CHEVALIER, *ibid.*

2. J. v. DEN GHEYN, *l. c.*

3. Cf. H. SCHENKL, *op. laud.*, p. 78.

4. *Inventaire de manuscrits des Saint-Germain-des-Prés*, p. 32. Voir aussi A. NOYON, *op. laud.*, p. 55, qui date : XIII^e siècle.

5. Cf. L. DELISLE, *Le Cabinet des manuscrits*, II, p. 83, n. 1.

6. Cf. H. COXE, *Catalogi codicum manuscriptorum Bibliothecae Bodleianae*, pars II, 1858, p. 369. M. Herbert Craster confirme l'exactitude de la notice de Coxe.

7. *Deinde incipit orare pro inimicis sed hic propheta est et que figura optandi dicuntur animo* || (P. L., **XXI**, 768 B).

que ce puisse être Bury Saint Edmunds, comme l'a conjecturé feu E. W. B. Nicholson ¹.

23. Cambridge, Emmanuel College 120 ² : manuscrit du XV^e siècle, 117 feuillets, dont les premiers cahiers sont perdus ; dans l'état actuel, il s'ouvre sur la seconde partie de l'exposition du psaume XXXVI, au milieu d'un mot ³. Après la finale, qui est irrégulière tout de même que dans les autres exemplaires de la tradition anglaise ⁴, on lit : *Expl. flores psalterii de collectione Lethberti abbatis sancti Ruphi*.

En outre [24] je puis signaler des extraits dans un recueil formé à Lille au XV^e et au XVI^e siècle, aujourd'hui Bibliothèque de la Ville 124, fol. 200-214 ⁵ ; ce sont le prologue des *Flores psalterii* et les explications des psaumes de la pénitence sous ce titre : *Secuntur tantummodo septem psalmi penitentiales excerpte extra Flores psalterii* ⁶.

Ces notes suffiront à montrer que l'ouvrage de Letbert, édité par Gautier de Maguelonne, a joui d'une certaine faveur au moyen âge. De Lille, où nous le retrouvons avant la fin du XII^e siècle formant trois volumes, il a passé dans les régions avoisinantes, Flandre occidentale (Dunes), Hainaut (Tournai, Cambron, Aulne), Picardie (Corbie), Champagne (Montdieu, Chastres, Braine, Trois-Fontaines, Clairvaux), Bourgogne (Pontigny), à Paris (Saint-Martin, Saint-Victor), et jusqu'à Bourges et à Lyon (l'Isle-Barbe) ; encore doit-on laisser de côté plusieurs manuscrits français dont l'origine demeure incertaine. Puis, traversant probablement la Normandie, il a été porté en Angleterre, où il a continué de faire fortune (à Rochester, Chich, Cambridge, Isleworth, Exeter). Les nouvelles communautés religieuses paraissent avoir contribué le plus à la

1. L'ancien bibliothécaire d'Oxford a noté cette indication sur l'exemplaire « officiel » de l'oxe. Je tiens le détail de M. Craster. Malheureusement, l'hypothèse ne se justifie pas. La cote du manuscrit Laud misc. 357 suppose un autre système de classement que celui dont on usait à St-Edmund (cf. M. R. JAMES, *On the abbey of S. Edmund at Bury*, Cambridge 1895, p. 2. et cf. p. 46 ss.). D'ailleurs, l'ancien catalogue des livres de St Edmund, établi vers le commencement du XIII^e siècle, ne connaît pas l'ouvrage de Letbert (voir *ibid.*, p. 23 ss.). Enfin Laud paraît n'avoir possédé qu'un seul manuscrit ayant appartenu à cette bibliothèque (*ibid.*, p. 65. et cf. p. 11).

2. Cf. M. R. JAMES, *The western manuscripts in the library of Emmanuel College*, 1904, p. 107.

3. [Apud dominum gressus hominis diri] p[er]getur et etiam eius uolet. Nam apud se ipsum non inuenit homo nisi errorem et peccatum : P. L., XXI, 780 D.

4. ... Et quia separare se a deo mors est, omnis spiritus laudet dominum (cf. ci-dessus, p. 265).

5. Catalogue général t. XXVI, 1897, p. 93.

6. Sextus psalmus sic intitulatur psalmus David ... : P. L., XXI, 664 A.

diffusion des *Flores*. Les Cisterciens surtout doivent en avoir aimé la lecture ; six manuscrits nous viennent de leurs maisons (Clairvaux, Pontigny, Trois-Fontaines, Aulne, Cambron, Dunes).

En outre, les faits rapportés tendent à prouver que le commentaire des soixante-quinze premiers psaumes, c'est-à-dire la première partie de l'œuvre originale, a obtenu plus de succès que le reste. Cette portion, on ne sait pour quelle cause, a certainement circulé à part de la suite, comme si elle formait un tout ; et il est curieux qu'aucun exemplaire de la seconde moitié de l'exposition ne nous ait été conservé, tandis que nous en avons huit de la première. En revanche, nous possédons un nombre suffisant de manuscrits complets, et s'il était jamais question d'imprimer un texte critique des *Flores* de Letbert, l'éditeur serait plutôt gêné par l'abondance des documents à sa portée.

Au risque de sembler irrespectueux envers la mémoire du vénérable auteur, j'ose espérer que les pages qui précèdent décourageront l'érudit qui formerait le projet de reprendre et de compléter le travail d'A. d'Albon. C'est assez de savoir que Letbert de Saint-Ruf a été souvent copié et lu au moyen âge, grâce à son ami l'évêque de Maguelonne, et que la première partie de son commentaire ne doit plus inquiéter ceux qui parcourent les œuvres de Rufin dans la Patrologie de Migne.

Je ferai une dernière remarque, au sujet du trait le plus original des *Flores*. On a pris garde depuis longtemps à ce passage du Pseudo-Rufin qui se lit au début de l'exposition de psaume xv¹ :

Antiquitus solebat fieri quod, quando aliquis de hoste suo triumphum habebat, faciebat sibi arcum construi qui triumphalis dicebatur, in quo describebatur illa uictoria. Unde Aurasicae in arcu triumphali massiliense bellum sculptum habetur ob signum uictoriae Caesaris. Similiter deus pater per uictoriani passionis iam deuictio diabolo quasi triumphalem arcum de adquisito sibi regno totius mundi titulum cruci fecit apponi : Iesus Nazarenus rex Iudaeorum.

L'auteur de ce morceau a donc vu l'arc d'Orange et compris sa décoration. Il est même vraisemblable, à partir de ce seul détail, qu'il vivait non loin de là, en Provence ; et c'est pourquoi

1. *P. L.*, **xxi**, 696 B (et note b) ; les manuscrits que j'ai consultés donnent exactement le même texte. Voir ce que dit VALLARSI dans sa préface, *ibid.*, 63-64, et le premier article de M. IHM mentionné plus haut p. 258, n. 4.

il était si tentant d'attribuer au prêtre Vincentius dont parle Gennadius le commentaire des soixante-quinze premiers psaumes. Mais puisqu'il est certain maintenant que Letbert est le véritable auteur de cette exposition, on n'est pas surpris d'entendre ce Lillois établi aux portes d'Avignon parler du monument d'Orange ; il le pouvait faire en connaissance de cause. La seule objection qui se présente est celle-ci : Letbert, qui s'est contenté d'un bout à l'autre de son ouvrage de « déflorer » les explications de saint Augustin et des anciens pères, n'aura-t-il pas tiré d'ailleurs ce développement ? — Il est possible en effet ; et tant de choses sont toujours possibles pour certains, faute d'une preuve absolue du contraire ! Il reste, cependant, que la coïncidence est peu ordinaire : une allusion directe à l'arc de triomphe, dans un écrit dont l'auteur responsable habitait à peu de distance. Il reste, de plus, que le passage lui-même où l'on rencontre cette allusion vient en supplément et comme en marge de l'explication régulière du psaume¹ ; son caractère insolite rend plus probable encore l'intervention personnelle du rédacteur. Pour ces raisons, il paraît sage de reconnaître dans les lignes en question un exemple de la manière de Letbert de Saint-Ruf, lorsqu'il consent à ne pas répéter les paroles d'autrui.

D. A. WILMART.

1. Le paragraphe suivant du commentaire (*Inscriptio tituli huius psalmi*) est le vrai commencement de l'exposition du psaume xv, et il est évident que ce sont les mots *de quo titulus regalis tempore passionis inscriptus est emicuit* qui ont donné prétexte au morceau *Antiquitus solebat*. Celui-ci doit avoir été introduit après coup, peut-être proprement en marge, pour compléter la pensée. En fait, les manuscrits de Rochester — à la différence des témoins français que j'ai pu interroger — renversent l'ordre des deux paragraphes, et *Royal 4 B VII*, le plus ancien, fait intervenir cette rubrique : *Alius titulus*, avant de rapporter le passage concernant l'arc d'Orange.

POST SCRIPTUM. Je puis déjà compléter la liste des manuscrits des *Flores* de Letbert. 1° Peiresc a eu connaissance d'un manuscrit de « l'abbaye de Chailly, diocèse de Senlis » — sans doute Châlis, de l'ordre de Cîteaux — et rédigé une notice à ce sujet dans son registre n° 2, art. 58 (cf. MONTFAUCON, *Bibliotheca bibliothecarum*, t. II, p. 1182) ; on retrouvera aisément ce travail à Carpentras. — 2° Le *Clm* 11886 (Polling 586) est un volume du XVI^e siècle, ainsi présenté : « Lamberti quondam canonici Insulani, dein abbas S. Ruffi, in psalmos elucidatio seu flores psalmodorum cum epistola Gualteri Magalonensis », avec cette note d'appartenance : *Liber fuit celestinorum S. Crucis prope Offemontem* (cf. *Catalogus cod. lat. Bibliothecae regiae Monacensis*, t. IV, 2, 1878, p. 45). — Quant aux extraits du *Clm* 26433, fol. 1-8 (Mollianus 42, s. XVIII), ils doivent avoir été demandés aux manuscrits de Saint-Victor (ci-dessus nos 16 et 19).

LES EVÊQUES AUXILIAIRES DE LIÈGE.

(Suite ¹).

**JEAN-BAPTISTE GILLIS, évêque d'Amyzon
1729-1736.**

Jean-Baptiste Gillis, né à Liège et baptisé à N.-D.-aux-Fonts le 25 août 1679, était fils de Gilles et d'Agnès Lefebvre. Élève du collège liégeois à Louvain dès 1700, année où il figure comme quatrième à la promotion générale, il prit sa licence en théologie le 9 février 1706, devint chanoine de St-Jacques à Louvain, puis de St-Martin à Liège et fut nommé doyen de cette dernière collégiale, le 26 juin 1713 ². Le 30 du même mois, il se présenta, suivant l'usage, au chapitre de St-Lambert ³. Pendant la vacance du siège épiscopal, le chapitre résolut de réorganiser le Séminaire et chargea le collège de proviseurs de choisir un président ; Gillis fut nommé, et il fut confirmé par le chapitre le 2 décembre 1723 ⁴.

A la mort de Mgr de Liboy, le choix du prince-évêque se fixa sur le chanoine Gillis ⁵. Des ouvertures furent faites à Rome dans ce sens. Le nonce de Cologne en fut avisé, le 14 mai 1729, et fut chargé de transmettre le procès-verbal d'enquête ⁶. La préconisation eut lieu en consistoire, le 3 août suivant ; on lui attribua le titre d'Amyzon ⁷. Mgr Gillis fut sacré par le prince-évêque dans la chapelle du palais, avec l'assistance de Mgr de Bonhome, évêque de Carpase, et de l'abbé bénédictin de St-Laurent à Liège, D. Grégoire Lembor, le 8 septembre de la même année ⁸.

Le 15 septembre 1729, on donna lecture en séance du chapitre de Liège des bulles du nouveau suffragant datées de Rome le 3

1. Voir plus haut, p. 45-82.

2. de Theux, t. IV, p. 47 ; Daris, *Notices*. t. 1, p. 129 ; t. IV, p. 183.

3. *Décisions capitul.*, vol. 175, p. 182.

4. *Ib.*, vol. 178, p. 612 ; Daris, *Histoire du dioc. et de la principauté de Liège, 1724-1852*, t. I. Liège, 1868, p. 72-73 ; *Notices*. t. IV, p. 183.

5. Ernst, p. 275.

6. Archives Vatic. *Nonciat. de Cologne*. vol. 236.

7. Cons. S. C. p. 174 (Schede de Garampi).

8. Ernst, *l. c.*

août de cette année, et on reconnut le doyen de St-Martin comme nouveau suffragant ¹.

Après son sacre Mgr Gillis quitta la présidence du Séminaire, mais il fut adjoint aux proviseurs et désigné membre du synode ².

Le 7 juillet 1735, on communiqua au chapitre de St-Lambert des lettres pontificales, datées du 28 mai de cette année, accordant à l'évêque d'Amyzon, la prébende devenue vacante par décès de Pierre-Ernest de Charneux. Le lendemain, on déposa sa généalogie ; le 19, on admit les bulles ; les 3, 7 et 9 septembre, on entendit les témoins, et, le 12 de ce mois, on l'admit à la dite prébende ³.

Il y a peu d'actes à signaler du suffraganat de l'évêque d'Amyzon :

1730, 27 juin. Consécration de la chapelle de S. Benoît à Regné-sous Bihain ⁴.

— 29 juin. Consécration de la chapelle de S. Servais à Brisy sous Cherain ⁵.

— 25-26 juillet. Confirmation à Givet ⁶.

1730. Consécration de l'église paroissiale de Soiron ⁷.

— Concession d'indulgences à l'église de Mont-Ste-Agnès à Sit-tard, sur la requête présentée, le 12 septembre, par le chapitre de St-Pierre dans cette ville ⁸.

1731, 24-26 juin. Séjour à l'abbaye d'Averbode, où il officie pontificalement, le 24, à la demande de l'abbé, et confirme, les 25 et 26 ⁹.

1732. Il est nommé membre de la commission désignée par le prince-évêque pour terminer les difficultés existant entre le clergé et les deux autres ordres, au sujet des contributions impériales ¹⁰.

1735, 7 août. Confirmation à Gochenée ¹¹.

Mgr Gillis mourut le 1^{er} décembre 1736 ¹², et fut enterré au milieu de la grande nef de St-Martin ¹³.

1. *Déc. capitul.* 180, p. 176.

2. Ernst, p. 255.

3. *Déc. capitul.* 182, f. 207^v, 208^v, 215, 229-230^v ; de Theux, t. IV, p. 48.

4. *Bull. de la Soc. d'art et d'hist. du dioc. de Liège*, t. XX, p. 100-101.

5. *Ib.*, t. XX, p. 472.

6. Reg. paroissial de Soulmès.

7. Peuteman, *Promenade à Soiron*. Verviers 1902, p. 115.

8. *Maasgouw*, XX, p. 2-3, 5-6.

9. Archives de l'abbaye d'Averbode. Reg. 204 : *Acta conventus* (1631-1791), f. 31^a (Communication de M. Placide Lefèvre.)

10. de Theux, t. IV, p. 47-48.

11. Reg. par. de Soulmès.

12. Ernst, p. 255 ; de Theux, t. IV, p. 48.

13. Schoolmeesters, *Liste des doyens du chapitre de St-Martin (Leodium, 1907, p. 31.)*
Dans une lettre écrite de Rome, le 29 décembre 1736, par J. F. Schannat au baron G. de Crassier, on lit : « Le canonat de St-Lambert, aussi bien que les autres bénéfices



Liège posséda à cette époque un autre évêque *in partibus*, que des liens étroits unissaient au chapitre de St-Lambert, Mgr NICOLAS-FRANÇOIS XAVIER DE BONHOME, évêque de Carpase (1729-1763). En raison de ces liens et des fonctions qu'il a exercées à Liège, je crois utile de lui consacrer une notice dans ce travail.

Nicolas-François-Xavier de Bonhome, fils du chevalier Léopold, bourgmestre de Liège en 1692, et de Marie-Pétronille Bouxhon, fut baptisé à N.-D.-aux-Fonts à Liège, le 20 août 1682. Il fit ses études à Louvain et obtint à Reims la licence en droit ¹.

Le 10 juillet 1720, on présenta au chapitre de St-Lambert les bulles données à Rome, le 20 mars 1719, qui conféraient à Nicolas-François de Bonhome la coadjutorie des canonicat et prébende occupés par Mgr Ledrou, évêque de Porphyre ². Le 14 mai 1720, on proposa la généalogie du candidat et les preuves de ses études ³, points qui furent décidés le 4 juillet, et, le 8 de ce mois, Nicolas-François de Bonhome fut admis à la prébende de la pénitencerie ⁴.

Préconisé évêque de Carpase le 7 février 1729, il fut sacré par Benoît XIII, le 27 de ce mois, dans l'église de San Sisto. Il ne tarda pas de rentrer à Liège, où on le voit assister, le 8 septembre, au sacre du suffragant Gillis ⁵.

Mgr de Bonhome se trouva bientôt impliqué dans une série de procès avec le chapitre de Liège. Rome intervint en 1730. Le 16 décembre de cette année, le secrétaire d'État, cardinal Banchieri, intimait au nonce de Cologne, Mgr Cavalieri, archevêque de Tarse, l'ordre formel de mettre fin à ces litiges en convoquant les parties. Le chapitre de Liège obtempéra de suite en envoyant à Cologne le grand-prévôt, baron de Wansoulle, muni de pleins pouvoirs. L'évêque de Carpase se refusa, prétendant qu'il n'était nullement en procès avec le chapitre, mais avec le doyen et avec les cha-

de feu votre Suffragant, pourroit bien donner lieu à un nouveau procès ici, puisque le Pape en prétend la dépouille et se croit bien fondé, quoique l'on ne sçait pas encore en faveur de qui il disposera, personne ne s'y empressant comme quand les choses sont claires et nettes » (Halkin, *Correspondance de J. F. Schannat avec G. de Crassier et Dom E. Martène* (Bull. Soc. d'art et d'hist. du dioc. de Liège, t. XIV, p. 132) Bruxelles 1903, p. 132.

1. de Theux, t. IV, p. 27; de Borman, *Echerius de Liège*, t. II, p. 351-352

2. *Déc. capitul.*, 177, p. 429.

3. *Ib.*, p. 613.

4. *Ib.*, p. 650-651.

5. de Theux, t. IV, p. 27.

noines. Le nonce lui donna à entendre qu'il devait laisser de côté toutes les subtilités de la chicane, car il s'agissait bien de cela dans la série des 22 procès intentés par le prélat. Un exemple : il était d'usage à Liège que chaque année on imprimât un calendrier avec les armes et noms des chanoines vivants. Or, tandis qu'on imprimait celui de 1729, le chanoine de Bonhome recevait à Rome la dignité épiscopale. De retour à Liège, le voilà qui se plaint qu'on n'ait pas orné ses armes des insignes convenant à sa dignité d'évêque. Procès contre l'imprimeur qui doit répondre à 115 articles, procès contre le receveur du chapitre obligé de répondre à 158 articles. Et le reste à l'avenant. Le nonce n'en revenait pas : en dehors des 22 procès en cour, de ceux dont il menaçait quelques chanoines, il y avait de lui 85 protestations et appels. Autant l'évêque de Carparse était prompt à créer des litiges, autant il était peu disposé à les apaiser. Les conférences du nonce avec l'irascible prélat n'aboutirent à aucun résultat, et l'archevêque de Tarse fut obligé de prier le cardinal secrétaire d'État de faire intervenir l'autorité du souverain pontife¹.

Le 22 décembre 1734, Mgr de Bonhome sollicita du chapitre l'administration du domaine de Fragnée, Lexhy, Fontaine et Rouvroy². Le 18 septembre 1737, il donna sa démission de président du Séminaire³.

En 1739, le procès entre le chapitre et Mgr de Carparse était toujours pendant à Rome ; les *Décisions capitulaires* en parlent fréquemment en 1739 et 1740⁴. A la date du 31 janvier et du 20 mars 1744, Mgr de Bonhome est signalé comme malade⁵, et, le 18 septembre, déclaré « foraneus »⁶. Protestation de l'intéressé, le 5 mars 1745⁷. Le 31 janvier 1749, le chapitre lui confia l'administration de l'archidiaconé de Campine, pendant le procès que Maximilien de Horion, nommé grand-prévôt, soutenait pour garder cette dignité⁸.

Le 1^{er} février 1749, Mgr de Bonhome écrit de Rome au

1. Rapport détaillé envoyé par le nonce, le 22 juillet 1731 (Arch. Vatic. *Nonciat. de Cologne*, 123 B.).

2. *Déc. Capitul.* 182, f. 152.

3. de Theux, t. IV, p. 27.

4. Vol. 184, f. 10-14^v, 17^v, 21^v-23^v, 26^v-27^v, 31^v, 34^v, 48, 64^v, 65^v-66^v, 177, 209, 211, 220, 233, 245^v, 248.

5. Vol. 185, f. 160^v, 179^v.

6. *Ib.*, f. 229.

7. *Ib.*, f. 273^v.

8. de Theux, t. IV, p. 27.

chapitre qu'il est malade ; le chapitre déclare, le 7 mars, qu'on s'informera à Rome pour voir si c'est vrai ¹. Le 22 mars 1752, nouvelle protestation de l'évêque de Carpase ².

Le 23 novembre 1763, arriva au chapitre la nouvelle de la mort de l'évêque de Carpase, survenue à Rome le 29 octobre précédent ³.

Il fut enterré dans l'église des Capucins à Rome, avec l'inscription suivante qui fait connaître les dignités dont il fut revêtu :

D. O. M.
 Piae et gratae memoriae
 Nicolai-Francisci-Xaverii de Bonhome
 Leodien.
 Quem nobili genere exortum
 Et ob praeclara virtutum
 Doctrinae eximiaque probitatis
 Specimina
 Cathed. Eccl. Leodien,
 Canonicatu donatum
 Utriusque signaturae referendarium
 Episcop. Carpasien.
 Ac solio pontificio
 Assistantem renuntiatum
 Sacrisque congregationibus
 Consistoriali et indulgentiarum
 Addictum
 Suprema eius hic condidit voluntas
 Maerentes nepotes
 Hoc poni monumentum
 Curarunt
 Obiit die XXIX octobris
 Anno MDCCLXIII
 Aetatis suae LXXXII ⁴.

**PIERRE-LOUIS JACQUET, évêque d'Hippone
1736-1763.**

Pierre-Louis Jacquet, fils de Pierre et de Barbe Colin, naquit à Rochefort en 1691 ⁵. De bonne heure il alla étudier à Rome, où son

1. *Déc. capitul.* 187, f. 43^v.

2. Vol. 188, f. 49.

3. *Ib.*, vol. 192, f. 18 ; de Theux, t. IV, p. 27.

4. Gaet. Frascarelli, *Iscrizioni francesi e belghe le quali esistono in diversi luoghi di Roma*. Rome, 1870, p. 85-86.

5. Ernst, p. 256-263 ; de Theux, t. IV, p. 39-42 ; *Biographie nationale*, t. X, col. 32-84. de Theux dit qu'il fut baptisé le 24 décembre 1688. S'il mourut à l'âge de 72 ans en 1763, P. L. Jacquet naquit en 1691, date donnée par G. Lamotte (*Étude historique sur le comté de Rochefort*. Namur, 1893, p. 401).

oncle, Jean-Théodore Jacquet, occupait la charge de protonotaire, en même temps qu'il possédait une prébende dans le chapitre de Cambrai¹. Cet oncle était vicaire de N.-D. de Foy près de Dinant, quand un nonce pontifical l'y rencontra et fut charmé de l'accueil qu'il en reçut. Sur sa proposition, Jacquet partit pour Rome et y fit carrière. Il y appela son neveu pour diriger ses études. Pierre-Louis prit son grade du docteur en droit, le 13 mars 1732². Il remplit les fonctions de notaire, puis de substitut aux brefs ; il eût avancé dans la carrière, s'il n'avait rencontré des envieux.

Le 4 décembre 1725, L.-P. Jacquet avait obtenu par bref apostolique une prébende à St-Lambert. Le 23 janvier 1726, cette nouvelle fut communiquée au chapitre en même temps qu'une lettre du cardinal Paolucci en sa faveur³. Le 17 juillet, on lut celles du nonce qui le recommandait également⁴. Le 25 octobre suivant, lecture fut donnée du bref apostolique⁵, mais ce ne fut que le 2 mai 1732, après présentation de nombreuses suppliques⁶, qu'il fut admis⁷ à la prébende de Ferdinand-Maximilien de Berlo⁸.

A la date du 10 février 1737, le nonce de Cologne annonçait au cardinal-secrétaire d'État que le bruit s'était répandu que le choix du prince-évêque s'était porté sur Mgr Jacquet en vue d'en faire son suffragant⁹. Celui-ci avait été préconisé par Clément XII évêque d'Hippone et suffragant de Liège, le 11 février de cette année¹⁰. Ce choix ne fut pas sans provoquer quelque surprise, et les mauvaises langues ne se firent pas faute de critiquer l'élu. Dans une lettre qu'il écrivait de Rome, le 23 février de cette année, au baron G. de Crassier, J. F. Schannat s'exprimait de la sorte : « Vous allez bientôt voir chez vous votre nouveau suffragant Jacquet, que le

1. Jean-Théodore Jacquet † 1716, fut proviseur de l'Anima, où se trouve son monument érigé par son neveu, l'évêque d'Hippone (Forcella, *Iscrizioni delle chiese e d'altri edifici di Roma*, Rome, 1873, n° 1199, p. 494 ; J. Schmidlin, *Geschichte der deutschen Nationalkirche in Rom, S. Maria dell' Anima*, Fribourg-en-Br., 1906, p. 480, 553, 559, 561, 622).

2. de Theux, t. IV, p. 39 ; *Biographie nationale*, t. X, p. 82-83. On rapporte parfois cette histoire de Pierre-Louis (Ernst, p. 256-257).

3. *Décisions capitul. de St-Lambert*, vol. 179, p. 353-354. Le 28 décembre, Benoît XIII le recommanda au chapitre de Liège (Brev. an. I, p. 532, d'après Schede de Garampi).

4. *Ib.*, p. 446.

5. *Ib.*, p. 486.

6. Vol. 179, p. 431, 451, 517, 526, 529, 532, 534, 559 ; vol. 180, f. 64, 66^v, 77^v ; vol. 181, f. 62, 117, 147.

7. *Ib.*, f. 147^v.

8. de Theux, t. IV, p. 39.

9. Nonciature de Cologne, 130.

10. Morcelli, *Africa christiana*, t. I, p. 184.

cardinal Barberini, doyen du Sacré-Collège, a consacré évêque ces jours passez ; ce prélat ne quitte pas volontiers Rome, il a cru qu'on le tireroit par la manche, il s'est trompé. Le Saint-Père, à l'ouverture qu'il lui fit de sa nomination, lui donna d'abord sa bénédiction et lui souhaita bon voyage. Il paroît d'ailleurs être peu regretté ici, je doute fort si ses manières le feront plus aimer chez vous. A bon compte, il peut dire avoir fait fortune et avoir amassé plus des partarts que du latin, car après une si longue pratique, j'ai été étonné de voir dans des brefs de sa composition jusqu'à des fautes contre la grammaire ¹ ».

Ce jugement était-il équitable ? On peut en douter quand on lit que le grand pape Benoît XIV appelle Jacquet un « homme intègre ² ». En annonçant au cardinal de Tencin (5 juin 1748), l'envoi de l'évêque d'Hippone au Congrès d'Aix-la-Chapelle, Benoît XIV disoit de lui : « C'est un homme très bien élevé à Rome par un oncle qui a été, pendant bien des années, ministre dans le secrétariat des brefs où il a été aussi, pendant trente ans d'abord, en qualité de notaire, puis de substitut des brefs ; mais pendant le pontificat qui a précédé le nôtre, il en est sorti, prévenant ainsi le coup que ses rivaux, qui ne voulaient pas de lui comme secrétaire des brefs, lui préparaient dans le cas où la place aurait été vacante par la mort du cardinal Olivieri ³ ».

Mgr Jacquet partit peu après son sacre pour la Belgique.

Le 15 juin, il arrivait à Cologne, et le nonce le faisait prendre dans son carrosse, par égard pour les mérites d'un prélat grandement estimé à la Curie. L'évêque d'Hippone se mit aussitôt en route pour Liège ⁴, où il arriva le 17 ⁵.

Le 1^{er} juillet 1737, l'évêque d'Hippone, archidiacre de Hainaut depuis novembre 1730, fut admis à la première résidence⁶. Le 25 août, on donna lecture d'un bref du pape en sa faveur⁷. Le 20 novembre, Mgr Jacquet sollicita l'administration du domaine de Skendremael⁸, et, le 17 octobre 1738, celle du domaine de Mon-

1. L. Halkin, *Correspondance de J. F. Schannat avec G. de Crassier et Dom E. Martène* (*Bull. Soc. d'art et d'hist. du dioc. de Liège*, t. XIV, p. 134-135). Bruxelles, 1903, p. 134-135.

2. Em. de Heeckeren, *Correspondance de Benoît XIV*. Paris-Plon, 1912, t. I, p. 418.

3. *Ib.*, t. I, 1912, p. 409.

4. *Ib.*, 130, lettre du 16 juin 1737.

5. de Theux, t. IV, p. 39-40.

6. *Décis. capitul.* vol. 183, f. 112.

7. *Ib.*, f. 129^v.

8. *Ib.*, f. 157.

tegnée¹. Le 22 octobre, après avoir examiné sur place le collège de Châtelet, il en fit rapport au chapitre².

Dès son arrivée à Liège, le suffragant eut un conflit avec l'abbé de Stavelot. Dieudonné Drion, prieur de Malmedy, élu le 2 août 1737, voulut, par affection pour son monastère, se faire bénir à Malmedy par le suffragant de Cologne. C'était un droit dont il pouvait user en vertu du bref de confirmation qu'il avait reçu de Rome (26 septembre 1737). Les moines de Stavelot protestèrent contre cette volonté, qui était contraire à la tradition suivie jusque-là de faire bénir les abbés à Stavelot par le suffragant de Liège. L'affaire fut portée à Rome devant la Congrégation du Concile³. « Je trouve le sujet du procès entre votre suffragant et l'abbé de Stavelot assez bizarre, écrivait de Rome J. F. Schannat au baron Guillaume de Crassier, le 4 janvier 1738, c'est une bonne aubaine pour les agents de Rome. Que si l'abbé y trouve un aussi bon soutien, que vous le trouverez pour votre commerce en France, il réussira sûrement dans son nouveau caprice⁴. » Il réussit effectivement, car la Congrégation du Concile décida, le 2 août 1738, que l'abbé avait le droit de se faire bénir par l'un ou l'autre suffragant⁵.

Cependant Mgr Jacquet ne tarda pas à entrer aussi en conflit avec le chapitre. Le 24 mars 1742, le prince-évêque avait restreint la juridiction de son official, Ghequier, membre du chapitre. Les chanoines protestèrent auprès de l'évêque et en appelèrent au tribunal impérial de Wetzlar. Ghequier ayant refusé de se soumettre au règlement, donna sa démission, le 9 avril ; le même jour, le prince-évêque lui donna Mgr Jacquet pour successeur. Le chapitre refusa de reconnaître celui-ci dans sa nouvelle charge, et, le 10 mai, il lui interdit l'entrée du chapitre. Le pape, averti de ces faits, avait signé, le 5 mai, un rescrit confirmant sa prise de possession et intimant à l'ancien official de se désister de ses prétentions. Le chapitre, de son côté, obtint le 18 juillet, du Tribunal impérial de Wetzlar, une citation inhibitoire et compulsoire en faveur de l'ancien état de choses. Le 15 août, l'interdit sur le suffragant fut levé par le chapitre⁶. Tandis que le pape soutenait le suffra-

1. *Ib.*, f. 251^v.

2. *Ib.*, f. 252^v ; cf. *Documents de la Société paléont. et archéol. de Charleroi*, t. XXIII, 1899, p. 284.

3. F. A. Villers, *Hist. chronol. des abbés-princes de Stavelot et Malmedy*, Liège, 1880, t. III, p. 82 ; Daris, *Hist. du dioc. et de la principauté de Liège* (1724-1862), t. I, p. 99.

4. Halkin, *Correspondance* (*Bull. Soc. d'art et d'hist. du dioc. de Liège*, t. XIV, p. 140). Bruxelles, 1903, p. 140.

5. Daris, *Histoire*, t. I, p. 99.

6. *Déc. capitul.*, vol. 184, f. 367^v, 377^v-378.

gant, l'empereur prenait fait et cause pour le chapitre, et, après de nouveaux débats qui durèrent plus d'une année, force fut au suffragant de donner sa démission d'official ¹.

Mgr Jacquet fut pour le nonce de Cologne un ami dévoué et un conseiller toujours écouté. On en trouve de nombreux témoignages dans les lettres du nonce et dans sa correspondance avec la Cour romaine ². Il n'est guère d'affaire importante du diocèse où l'on ne voit l'action du suffragant, que le nonce tient au courant de tout, qu'il consulte à tout instant. Qu'il s'agisse des difficultés qui ont éclaté à l'abbaye de St-Hubert, au sujet de la souveraineté territoriale ou des dissensions entre l'abbé et la communauté ³; qu'il soit question des troubles suscités dans l'abbaye du Val-des-Ecoliers de Liège, dont les religieux étaient accusés de jansénisme ⁴; qu'il s'agisse des troubles survenus à l'abbaye de Terbeek, où la paix avait été compromise par suite d'un défaut de prudence dans la direction de cette maison, tant de la part de l'abbesse que du commissaire de l'ordre ⁵; qu'il soit question du différend entre l'abbé de St-Trond et le tribunal des XXII ⁶, Mgr Jacquet est consulté, souvent prié d'intervenir personnellement, comme il le fit notamment dans les affaires de Terbeek.

La question de la franc-maçonnerie s'agitait alors à Liège et le nonce, qui dénonçait à Rome les menées de Rousseau et de son *Journal encyclopédique* ⁷, traitait aussi l'affaire de Francs-maçons dans sa correspondance avec Jacquet ⁸. Celui-ci prit aussi une part importante dans les poursuites dirigées contre le *Journal encyclopédique* imprimé à Liège, en 1758 et 1759 ⁹.

1. Ernst, p. 257-260; Daris, *Histoire...* 1724-1752, t. I, p. 111, 117; de Theux, t. IV, p. 40.

Il est question d'une visite faite par l'évêque d'Hippone en qualité d'official à Tamines, mais la date n'est pas exactement donnée (*Annales de la Soc. archéol. de Namur*, t. XVII, p. 360-361).

2. Je signale particulièrement les vol. 145, 161, 162, 163, 174, 174^B, 174^C, 174^D, 174^E, de la Nonciature de Cologne.

3. Lettres des 31 mars, 27 avril, 1 mai, 3 et 26 août, 17 et 28 septembre, 5 octobre 1755, (vol. 161).

4. Nonciature de Cologne, vol. 130; Lettre du nonce à Mgr Jacquet, du 29 décembre 1737 (en réponse à la lettre de ce dernier, du 22 du même mois); vol. 131, lettres du nonce des 17 et 22 juin 1738.

5. Lettres du 12 juin et du 29 nov. 1755 (vol. 161), nombreuses lettres en 1756 et 1757 (vol. 162, 163).

6. Lettre du 12 juin 1761 (vol. 174^A).

7. Vol. 148, lettre des 28 octobre, et 9 déc. 1759.

8. Vol. 174^A, lettre du 5 novembre 1760.

9. Daris, *Histoire*, t. I, p. 173-184. Voir H. Kuntziger, *Essai historique sur la propagande des encyclopédistes français dans la principauté de Liège* (Mémoires couronnés de l'Académie royale de Belgique, 8^e. t. xxx), 1879, pp. 44-45, 213-214.

Rien d'étonnant que le nonce de Cologne signale fréquemment à Rome le suffragant de Liège comme un « homme de probité et de talent, très attaché aux intérêts et à l'honneur de la Cour romaine »¹. On a vu plus haut comment Benoît XIV l'appréciait. Le témoignage le plus éclatant de l'estime qu'il professait pour l'évêque d'Hippone, Benoît XIV le lui donna quand il le députa, le 15 août 1746, au Congrès de Paix d'Aix-la-Chapelle, pour y soutenir les intérêts du S. Siège.

« Le congrès d'Aix-la-Chapelle (1748), où l'on mit en cause les droits temporels du Saint-Siège, vint aussi mettre en jeu l'appui de la France, et, par suite, le concours de son légat. Depuis que les puissances protestantes avaient accaparé, à la fin du XVII^e siècle, la direction générale des assises générales de la diplomatie européenne, le Saint-Siège, ne pouvant y tenir le rang d'arbitre pacificateur, avec la présidence et les honneurs qui s'y rattachent, se contentait d'y faire représenter ses intérêts par un procureur, *ministro senza cavallere*. A Aix-la-Chapelle fut délégué un Belge des pays wallons, le suffragant de Liège, Mgr Jacquet, qui avait fait une carrière de trente et quelques années à la curie, comme *minutante* (rédacteur des dépêches) de la Secrétairerie d'État. Benoît XIV n'avait pu se décider tout d'abord à le choisir, et se contenta de recommander à Tencin le succès de la paix générale et les besoins de l'Église romaine ; puis il se ravisa, quand le bruit se répandit en Allemagne que les domaines pontificaux, Ferrare, Bologne, riches et plantureux, accommoderaient excellemment les convoitises en compétition des belligérants (29 novembre et 6 décembre 1747). En réalité, l'œuvre de la diplomatie romaine se concentra sur le litige fort ancien entre la papauté et l'empire pour la suzeraineté des duchés de Parme et Plaisance. Lequel des deux en donnerait l'investiture à l'Infant don Philippe, qui recueillait l'héritage de sa mère Élisabeth Farnèse ?

Le plénipotentiaire français, San Severino d'Aragon, un Napolitain francisé, nourrissait des sentiments hostiles à l'égard de Rome, mais Tencin promit que le roi le chapitrerait (20 mars 1748), et le diplomate se confondit en témoignages de sa bonne volonté auprès du nonce Jacquet (24 avril). Louis XV, de son côté, faisait espérer que le congrès sauvegarderait les droits en cause, et, en effet, la question de l'investiture fut réservée (29 mai). Cependant, les préliminaires maintenaient la réversibilité des duchés à la maison de Habsbourg, au détriment du *dominium directum* de

1. Lettre du 28 novembre 1756 (vol. 150).

l'Église romaine. San Severino oubliait ses promesses, au point de scandaliser certains de ses collègues par son attitude ; on voyait renaître chez lui de fois à autre, et trop souvent, l'aversion et les répugnances que les affaires du Saint-Siège lui avaient toujours inspirées ; il se prononçait ouvertement pour l'investiture impériale. Enfin Tencin, après s'être porté garant de la bonne volonté du roi, écrivait ensuite qu'il ne fallait pas compter sur lui, parce qu'il était enchaîné par les conventions antérieures (7 août). Grâce au cardinal cependant, Jacquet put faire insérer au protocole du Congrès la protestation qui réservait les droits politiques et religieux du pape (23 octobre), et l'investiture, omise dans l'instrument définitif, fut ensuite réglée de gré à gré entre Rome et l'Espagne, sans que l'Autriche renouvelât ses premières prétentions ¹ ».

Ernst a conservé un souvenir de l'estime de Benoît XIV pour l'évêque d'Hippone, un passage d'une allocution prononcée par le pape dans une congrégation de cardinaux :

« Pierre-Louis, suffragant de Liège, avait dit le pape, est certainement un homme aussi habile et expert dans la conduite des affaires, que foncièrement instruit des droits du S. Siège. Il a passé la fleur de son âge en cette ville dans les affaires publiques du S. Siège, et s'en est toujours acquitté avec de grands applaudissements, et nous lui devons en ce moment le témoignage qu'il a rempli la commission que nous lui avons donnée près le Congrès avec la plus grande fidélité et la plus grande diligence, et avec autant de succès que les circonstances du temps le lui ont permis ² ».

Le 19 avril 1748, Mgr Jacquet avait informé le chapitre de la mission dont il avait été chargé ³ ; l'autorisation de congé lui fut accordée, le 6 septembre suivant ⁴. Le 1^{er} août 1757, il sollicita l'administration des domaines de Fenneur, Boers et Osborne ⁵.

Jacquet occupa la charge de prévôt de St-Étienne à Mayence,

1. P. Richard. *Le secret du pape. Un légat apostolique en France, 1742-1756* (*Revue des questions historiques*, t. XCII, octobre 1912, p. 364-365). Voir aussi Ign. Phil. Dengel. *Die politische und kirchliche Tätigkeit des Monsignor Josef Garampi in Deutschland 1761-1763*. Rome, 1905, p. 35-36.

Il est question de Jacquet dans la *Correspondance de Benoît XIV*, avec le cardinal Pierre Guérin de Tencin, publiée par Émile de Heeckeren, t. I, 1742-1749. Paris, Plon. p. 399, 409, 415, 418, 436.

M. l'abbé A. Pasture signale dans le tome 189 de la Nonciature de Flandre aux Archives Vaticanes les *Cifrescritte a Monsignore Jacquet suffraganeo di Liegi al Congresso di Aquisgrana* (*Bull. de la Comm. royale d'hist.*, t. 80, p. 47, note 1).

2. Ernst. p. 260-261.

3. *Doc. capitul.*, vol. 186, f. 287^v.

4. Vol. 187, f. 5. Le 23 juillet 1749, on lui accorda un congé d'un mois pour aller aux eaux de Spa (vol. 187, f. 76), de même le 2 septembre 1752 (vol. 188, f. 86).

5. Vol. 190, f. 207^v.

et celle de St-Jean l'Évangéliste à Liège, à partir du 15 avril 1749. Le 29 septembre 1761, il reçut pour coadjuteur dans sa prébende de Liège, son parent Pierre-Louis-Joseph de Jacquet ¹.

Il mourut à Embour, le 10 octobre 1763. Le lendemain, on produisit devant le chapitre son testament daté du 25 juillet 1763, par lequel il désignait pour ses héritiers Pierre-Louis-Joseph et Philippe-André Jacquet ².

Le cardinal Garampi, qui visita de 1761 à 1763 l'Allemagne, la Suisse, la Belgique, la Hollande et la France, accompagné de son secrétaire, Callixte Marini, avait eu l'occasion de rencontrer à Liège le suffragant Jacquet. Voici le jugement qu'il porte sur lui : « C'est un sujet d'expérience dans les affaires, très zélé dans l'accomplissement des devoirs de son ministère. Il déplore l'état de ce diocèse et cherche, autant qu'il peut, à écarter les abus, mais avec peu de succès ³ ».

Ernst vante, d'après les mémoires consultés par lui, la charité de Mgr Jacquet, bienfaiteur des pauvres pendant sa vie et après sa mort. Non content de fonder, en 1761, une école publique dans son lieu d'origine et d'en augmenter la dotation, le 3 février 1763, il constitua plusieurs bourses en faveur de sa famille, et, à son défaut, d'étudiants de Rochefort. Son testament spécifiait, outre des legs à faire à ses nièces et à ses serviteurs, divers dons en faveur des églises de St-Jean à Liège, de Genck et d'Embour. Mgr Jacquet réclamait des funérailles très simples et l'humation de son corps dans la sépulture des chanoines ⁴.

« Les fondations d'enseignement à Rochefort ont un double objet : 1^o l'établissement d'une école primaire gratuite pour les pauvres ; 2^o la création de bourses d'études.

« L'école dirigée par un prêtre possédait comme dotation : 1^o des bâtiments, jardins et vergers situés près du château ; 2^o deux rentes, l'une, de 270 florins liégeois, lui due par la communauté de Rochefort et Behogne, l'autre, de 240 florins, due par l'État de Liège. Cette école, transformée par les vicissitudes de la législation, est à présent l'école moyenne de Rochefort.

« Les subsides ou bourses pour les études humanitaires et universitaires sont destinés, en premier lieu, aux parents du fondateur ; ensuite aux plus anciennes familles de Rochefort ; en troisième

1. de Theux, t. IV, p. 41, 89-90.

2. *Déc. capitul.*, vol. 192, f. 8^v.

3. D. Grég. Palmieri. *Viaggio in Germania, Baviera, Svizzera, Olanda e Francia compiuto negli anni 1761-1763. Diario del Card. Giuseppe Garampi*. Rome, 1889, p. 223.

4. Ernst, p. 261-263 ; de Theux, t. IV, p. 41.

ordre, à tout Rochefortois indistinctement. La dotation de ces bourses consistait en deux cents actions d'une banque romaine, dont les revenus devaient être distribués en bourses de 69 écus chacune (381 fr. 50). Ces actions, converties en immeubles, rapportent annuellement, aujourd'hui, environ 10.000 fr. Mgr Jacquet dispose que si, dans l'avenir, la dotation de son école devient insuffisante, on doit prélever le nécessaire sur les revenus affectés aux bourses d'études ¹.

D'après l'acte de fondation (25 juillet 1763), les collateurs des bourses étaient les deux plus proches parents de Théodore Jacquet et de Marie-Anne Delvaux, en préférant les descendants mâles, un parent désigné sous le titre de chef de famille du fondateur, l'abbé de St-Remy, le curé de Rochefort, le Pater des religieuses Carmélites de Rochefort ².

Je donne ci-dessous la série des fonctions épiscopales de Mgr Jacquet :

1738, avril. Visite canonique de l'abbaye du Val-des-Écoliers à Liège, dont les religieux étaient soupçonnés de jansénisme ³.

——— 3 septembre. Confirmation à Soulmès ⁴.

1739, 19 mars. Bénédiction de Matthieu de Jennet, abbé de St-Gilles à Liège ⁵.

——— 7 juin. Bénédiction de l'oratoire de Hemrikette ⁶.

——— 23 septembre. Consécration à Hamoir de la chapelle fondée par le sculpteur Delcœur ⁷.

1740, 23-24 juin. Confirmation à l'abbaye d'Averbode ⁸.

——— 5 juillet. Consécration de l'église des chanoinesses du S. Sépulchre à Maestricht, en l'honneur du Christ mourant et de S. Joseph ⁹.

1741, 21 août. Confirmation à Verviers ¹⁰.

1745, 3 juillet. Consécration de l'église de Boeur, en l'honneur de S. Antoine et de S. Sulpice ¹¹.

1. G. Lamotte, *Étude historique sur le comté de Rochefort*. Namur, 1893, p. 400-402.

2. *Recueil des fondations de bourses d'études existantes en Belgique*. Bruxelles, 1873, p. 166-167.

3. Daris, *Histoire... 1724-1852*, t. I, p. 67-68. Voir plus haut, p. 285.

4. *Registre paroissial de Soulmès*.

5. Schoolmeesters, *Les abbés du monastère de St-Gilles à Liège*, Liège, 1895, p. 53.

6. Archives de l'État à Liège. Fonds de Val-N.-D. Privilèges et bulles n° 1381, p. 92.

7. de Theux, t. IV, p. 40.

8. Archives d'Averbode. Reg. 204 : *Acta conventus*, f. 35^a (Communication de M. Placide Lefèvre).

9. *Publ. Soc. hist... duché de Limbourg*, t. XXXI, p. 99.

10. *Annales de la Soc. archéol. de Verviers*, t. III, p. 54.

11. *Bull. Soc. d'art et d'hist. dioc. Liège*, t. XX, p. 119, note 1 ; *Leodium*. 1911. p. 60.

1746, 15 mai. Consécration du maître-autel de St-Martin à Liège ¹.

1750, 18 juin. Confirmation à Soulmes ².

——— 4 juillet. Consécration de l'église de Pry ³.

1752, 1^{er} octobre. Bénédiction de Michel-Guillaume Bonvoisin, abbé de Malonne ⁴.

1753, 2 septembre. Consécration de l'église d'Embour ⁵.

——— septembre. Bénédiction de l'abbé d'Aulne, D. Maur Mélotte, au refuge de l'abbaye à Huy ⁶.

1754, 29 septembre. Confirmation à Dinant ⁷.

1760, 5 octobre. Confirmation à Dinant ⁸.

1761, 24 mai. Bénédiction de l'abbé Nicolas Spirlet, de St-Hubert, au Val-St-Lambert ⁹.

1762, 7 décembre. Consécration dans l'église collégiale de St-Pierre à Liège de Mgr Charles-Antoine de Grady, avec l'assistance des abbés de St-Laurent et du Val-St-Lambert ¹⁰.

1. de Theux, t. IV. p. 40.

2. Reg. par. de Soulmes.

3. Procès-verbal aux archives paroissiales de Pry (Communication de D. Thierry Récjalot).

4. V. Barbier. *Histoire de l'abbaye de Malonne*. Namur, 1894, p. 156.

5. Ernst, p. 362 ; de Theux, t. IV, p. 40.

6. *Chronicon Alnense* de D. Herset. p. 51-52 ; Berlière, *Monasticon belga*, t. I, p. 342

7. Reg. par. de Purnode.

Le 24 août 1758, le maître-autel de la nouvelle église abbatiale d'Aulne fut consacré, et, le 27, le furent ceux de la nef (*Registre servant de mémoire de diverses choses advenues et à adresser au monastère d'Aulne*. Ms. appartenant jadis à M. le notaire Cambier de Thuin, f. 2) ; on n'indique pas le consécrateur.

8. Ib.

9. Robaulx de Soumoy. *Chronique de l'abbaye de St-Hubert*. Bruxelles, 1847, p. 338.

10. *Registrum continens gesta... D. D. Caroli de Grady*. fo 1.

J'ai eu la chance de pouvoir consulter le registre de la Secrétairerie des suffragants de Liège, à partir de Mgr de Grady, utilisé par Ernst (p. 6). Ce manuscrit, retrouvé par Mgr Schoolmeesters, est actuellement déposé aux Archives du Séminaire de Liège. Ce registre in-folio de 298 pages comprend les « gestes » de Mgr de Grady (p. 1-58), de Mgr d'Arberg (p. 59-235), de Mgr de Méan (p. 236-285), de Mgr de Stockhem (p. 292-298). Depuis que j'en ai fait l'analyse en juin 1912, M. l'abbé Simenon s'en est servi pour ses deux études : *Charles-Antoine de Grady, suffragant de Liège (1762-1767)* (*Leodium*, 1913, p. 1-7), et *Les consécrations d'églises au diocèse de Liège dans la seconde moitié du XVIII^e siècle* (*ib.*, 1913, p. 78-85). Je n'ai pas cru devoir mentionner tous les actes des suffragants, mais seulement les consécrations d'églises ou d'autels et les bénédictions abbatiales. Le registre de leur secrétairerie abonde en détails curieux pour leur vie.

CHARLES-ANTOINE DE GRADY, évêque de Philadelphie.
1762-1767.

Charles-Antoine de Grady, fils de Henri, chevalier du Saint-Empire, et de Catherine-Jeanne de Salme, naquit à Liège, où il reçut le baptême dans l'église de St-Jean-Baptiste, le 26 novembre 1712. Il fit ses études à Louvain, où il passa sa licence en droit le 29 octobre 1737. Chanoine de St-Lambert le 6 novembre 1750, il fut élu prévôt de St-Pierre, le 26 juillet 1763 ¹.

Choisi par le prince-évêque, Jean-Théodore de Bavière, pour suffragant, du vivant même de Mgr Jacquet, il fut sacré par ce dernier dans l'église collégiale de St-Pierre, avec l'assistance des abbés de St-Laurent et du Val-St-Lambert, le 7 décembre 1762. ² La maladie du suffragant Jacquet et la vacance du siège épiscopal obligèrent le nouveau suffragant à officier fréquemment dans la cathédrale. Son premier office fut le chant des matines à St-Lambert et la messe de minuit (25 décembre 1762). Voici le relevé des principales fonctions qu'il remplit :

1763, 10 juillet. Bénédiction, à Aulne, du nouvel abbé, D. Hilaire Lepot, avec assistance des abbés de Lobbes et de Bonne-Espérance ³.

——— 14 novembre. Prise de possession de la prévôté de St-Pierre ⁴.

1764, 22 avril. Collation du diaconat au prince-évêque, Mgr d'Oultremont ⁵.

——— 24 avril. Collation de la prêtrise au même ⁶.

——— 3 juin. Bénédiction à St-Jacques de Liège du nouvel abbé, D. Antoine Maillart, avec assistance des abbés de St-Laurent et du Val-St-Lambert ⁷.

——— 10 juin. Sacre du prince-évêque, Mgr Charles-Nicolas-Alexandre d'Oultremont, avec assistance des mêmes ⁸.

1. Ernst, p. 263-267 ; de Theux, *Chapitre de St-Lambert*, t. IV, p. 68-69 ; *Biographie nationale*, t. VIII, col. 178-179 ; C. de Borman, *Erhevins de Liège*, t. II, Liège, 1898, p. 456 ; Ed. Poncelet, *Invent. analyt. des chartes de la collégiale de St-Pierre à Liège*. Bruxelles, 1906, p. xxix.

2. *Registrum*, p. 6.

3. *Registrum*, p. 5 ; D. Herset, *Chronicon Alnense*, p. 54.

4. *Registrum*, p. 7.

5. *Registrum*, p. 22.

6. *Ib.*

7. *Ib.*, p. 23.

8. *Ib.*, p. 24.

—— 31 juillet. Consécration de la chapelle et de l'autel de Stoumont, sous La Gleize, en l'honneur de S. Hubert ¹.

1765, 19 mars. Bénédiction, dans l'église des Ursulines de Liège, de D. Joseph Scrippe, abbé d'Aulne, avec assistance des abbés de St-Laurent et du Val-St-Lambert ².

—— 23 juillet. Pose de la première pierre de la nouvelle église paroissiale de St-André sur le marché à Liège ³.

1766. 10 juin. Consécration du maître-autel de la collégiale de S. Gengoul à Florennes ⁴.

—— 13 juin. Consécration de l'église paroissiale de Neuville, près Philippeville, et des deux autels latéraux de la Ste-Vierge et de St-Jean-Baptiste ⁵.

—— 14 juin. Consécration de l'église paroissiale de Matagne-la-Grande, de l'autel majeur en l'honneur de S. Laurent et d'un autel latéral en l'honneur de S. Nicolas ⁶.

—— 17 juin. Consécration de l'église paroissiale de Pesches et des trois autels : majeur (S. Hubert), du côté de l'Évangile (Ste-Vierge), du côté de l'épître (S. Roch) ⁷.

—— 18 juin. Consécration de l'église paroissiale d'Aublain et de deux autels : majeur (S. Lambert), côté de l'épître (S. André) ⁸.

—— 20 juin. Consécration de l'église et de l'autel-majeur des Récollets de Chimai en l'honneur de S. Bernardin ⁹.

—— 29 juin. Consécration, au couvent des Récollets de S. François sur la Sambre, de l'église et de l'autel-majeur en l'honneur des SS. Pierre et Paul ¹⁰.

—— 4 juillet. Consécration de l'église de Geer en l'honneur St-Hubert ¹¹.

—— 5 juillet. Consécration de l'église et de l'autel-majeur de Grandaxe, en l'honneur de S. Denis ¹².

1767, 22 février. Bénédiction, chez les Ursulines de Liège, de

1. *Ib.*, p. 26.

2. *Ib.*, p. 30; D. Herset, *Chronicon Alnense*, p. 55.

3. Ernst, p. 265; de Theux, t. IV, p. 69.

4. *Registrum*, p. 46.

5. *Ib.*

6. *Ib.*, p. 47.

7. *Ib.*, p. 47.

8. *Ib.*

9. *Il.*, p. 48.

10. *Registrum*, p. 49; *Analectes*, t. X, p. 67-68.

11. *Ib.*, p. 50.

12. *Ib.*

D. Hubert Leclercq, abbé de Florennes, avec assistance des abbés de St-Laurent et de St-Jacques ¹.

—— 16 mai. Bénédiction, à Stavelot, du prince-abbé, D. Jacques Hubin, avec assistance des abbés de St-Laurent de Liège et de Val-Dieu ².

—— 18 juin. Bénédiction de l'abbesse de la Paix-Notre-Dame à Liège, Marie-Rosalie de Bastin ³.

Mgr de Grady mourut, le 9 juillet 1767, vers deux heures et demie, dans son château de Brialmont sous Tilti ⁴. Son corps fut ramené à Liège et enterré dans la cathédrale de St-Lambert, dans la chapelle de Malonne ⁵. On plaça sur son mausolée l'épithaphe suivante :

D. O. M.

Illustrissimus ac Reverendissimus Dominus
Carolus Antonius

Ex nobili et patritia familia DE GRADY,
Episcopus Philadelphiensis,

Celsissimi Caroli Episcopi Principis Leod.

Vicarius in Pontificalibus generalis,

Perillustris hujus Ecclesiae cathed. canonicus.

Necnon insignis Eccl. Sti Petri Praep. et Canon.
Dominus temporalis in Beaufays, Gomzé, Ninane, etc.

Nativitas animi dotes

Modestiam, candorem, prudentiam,

Persolutis Ecclesiae officiis

Illustravit.

Integritate morum et sacri cantus assiduitate

Religionem probavit et pietatem

Honore non quaesito auctus

Simul onus impositum tulit.

Accuratus Pontifex et indefessus,

Sancti Petri templum

Variis decoravit ornamentis,

Profusa liberalitate sed arcana

Egenos praesertim obscuros.

Sublevavit.

Bene merendi studio et comitate

Omnes sibi devinxit.

1. *Ib.*, p. 54.

2. *Ib.*, p. 56.

3. *Ib.*, p. 57.

4. *Ib.*, p. 58.

5. de Theux, t. IV, p. 69.

Obiit VII idus Julii anno Dni. MDCCLXVII
Aetatis LV.

Dignus qui vita uteretur longiore

Ut meliore fruatur

Lector apprecare ¹.

Son testament olographe, daté du 13 mars 1757, fut produit et lu en séance capitulaire à St-Lambert, le 10 juillet. Le lendemain, on en produisit un autre du 23 août 1760. Il fut décidé qu'on célébrerait les vigiles le 14 et la messe, le lendemain. Le 15, on approuva l'épithaphe à placer sur sa tombe ².

« Charles-Antoine de Grady acquit successivement les seigneuries de Beaufays, Gomzé et Ninane ; il paraît avoir aimé le séjour de Brialmont, auquel il fit subir une transformation presque complète. Ce fut lui qui fit élever la rotonde du côté du jardin et fit placer au-dessus de ce nouveau bâtiment l'horloge qui s'y trouve encore aujourd'hui. Elle est surmontée d'une couronne et soutenue par deux lions héraldiques qu'on retrouve dans les armoiries de la famille. La vieille partie de l'édifice fut aussi grandement modifiée, comme l'attestent les nombreuses portes et fenêtres bouchées, dont on aperçoit encore les traces dans les murailles. Tous ces travaux furent terminés en 1759, date indiquée par les vieilles girouettes qui ont résisté jusqu'à nos jours » ³. Après Mgr de Grady, Brialmont passa à son frère Albert, qui avait été bourgmestre de Liège en 1752 et 1765 ⁴.

CHARLES-ALEX. D'ARBERG, évêque d'Amyzon.

1767-1786.

Charles-Alexandre, comte d'Arberg de Valengin et du St-Empire Romain, etc., naquit, le 21 août 1734, au château d'Elsloo, près de Maestricht ⁵. Il était fils de Nicolas-Maximilien d'Arberg et de sa seconde femme, Henriette du Han de Martigny ⁶.

Après avoir terminé ses Humanités, il fut envoyé à Louvain

1. Ernst, p. 267.

2. *Décisions capitul.*, t. 193, f. 86-88^v. La question de l'épithaphe fut renvoyée aux directeurs le 12 août (p. 94).

3. Ar. de Ryckel, *Le Château de Brialmont* (Leodium, 1912, p. 108).

4. *Ib.*

5. Ernst, p. 268-269 ; de Theux, t. IV, p. 86-87 ; Habets, *Geschiedenis van het bisdom Roermond*, t. I, p. 249-250.

6. L'éditeur de l'*Historia episcopatus Iprensis* (Bruges, 1851, p. 179) dit qu'il naquit à Nivelles.

pour étudier la philosophie à la Pédagogie du Château ¹. Plus tard, il devint chanoine de Tournai, de Leuze et de St Paul à Liège ², il obtint, à la cathédrale de Liège, la prébende de François-Louis de Breidbach, le 12 février 1763 ³.

Le 27 février 1765, son père lui ayant transporté le château et les biens de la Rochette, il fit relief, le 7 mai suivant, de la seigneurie de la Rochette à la cour féodale de Dalhem, le 27 mai, de la charge de maréchal héréditaire du Limbourg, et, le 3 juillet, de l'avouerie de Fléron ⁴.

Le prince-évêque Charles d'Oultremont le choisit pour suffragant et le sacra dans la cathédrale de Liège, assisté des abbés de St-Laurent et de St-Jacques, le 25 octobre 1767 ⁵. Voici, d'après le registre de son secrétaire, la série des principaux actes qu'il remplit pendant son suffraganat :

1768, 1^{er} mai. Consécration d'une chapelle à Berlaer, en l'honneur de S. Jacques ⁶.

——— 6 juin. Consécration de l'église de Tavier en Condroz et de l'autel majeur en l'honneur de S. Martin ⁷.

——— 8 juin. Consécration de l'église de Bomal, de l'autel majeur (Ste-Vierge), de deux autels latéraux : du côté de l'épître (S. Pierre), du côté de l'Évangile (S. Nicolas) ⁸.

——— 9 juin. Consécration de l'église de Borsu et de l'autel majeur en l'honneur de S. Martin ⁹.

——— 11 juin. Consécration de l'église de Hamois et de l'autel majeur en l'honneur de S. Pierre ¹⁰.

——— 15 juin. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Froidlieu, en l'honneur de S. Barthélemy et de l'autel du côté de l'Évangile, en l'honneur de la Vierge ¹¹.

——— 16 juin. Consécration de l'église de Wellin et de l'autel majeur (S. Remacle), de l'autel du côté de l'épître (Ste Vierge), et du côté de l'évangile (SS. Éloi et Catherine) ¹².

1. *Histor. episcop. Iprensis*, l. c.

2. Thimister, *Histoire de la collégiale de St-Paul... Liège*. Liège. 1890, p. 382-203.

3. de Theux, t. IV, p. 87.

4. J.-B. de Harenne. *Le Château de la Rochette et ses seigneurs, armés héréditaires de Fléron* (*Bull. de l'Inst. archéol. liégeois*, t. XXII, p. 237-238).

5. *Registrum*, p. 62.

6. *Ib.*, p. 64.

7. *Ib.*, p. 66.

8. *Ib.*

9. *Ib.*, p. 67.

10. *Ib.*

11. *Ib.*, p. 67.

12. *Ib.*, p. 68.

——— 19 juin. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Rochefaut, en l'honneur de S. Firmin, des autels latéraux : épître (S. Gérard), évangile (Ste-Vierge) ¹.

——— 20 juin. Consécration de l'église d'Oizy, en l'honneur de S. Hubert et de la pierre d'autel ².

——— 22 juin. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Rechrival, en l'honneur de S. Martin et de l'autel mineur, en l'honneur de la Vierge ³.

——— 24 juin. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Witry, en l'honneur de S. Pierre, et de l'autel du côté de l'épître, en l'honneur de la Ste-Trinité ⁴.

——— 25 juin. Consécration de l'église et de l'autel de Neufperlé, filiale de Martelange, en l'honneur de S. Lambert ⁵.

——— 26 juin. Consécration de la chapelle et de l'autel majeur de Radelange, sous Martelange, en l'honneur de S. Rombaut ⁶.

——— 27 juin. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Cokendorf, en l'honneur de S. Hubert et de l'autel du côté de l'épître, en l'honneur des SS. Anges ⁷.

——— 28 juin. Consécration, près de Clervaux, d'une chapelle et de l'autel, en l'honneur de N.-D. de Lorette, et des deux autels latéraux : épître (Ste Constance), Évangile (S. Jean-Baptiste) ⁸.

——— 29 juin. Consécration, près d'Hosingen, d'une chapelle et de l'autel, en l'honneur de N.-D. des Sept-Douleurs ⁹.

——— 30 juin. Consécration, à Darbourg, d'une chapelle avec l'autel majeur, en l'honneur de S. Jacques apôtre, et des deux autels latéraux : épître (Ste-Agathe), évangile (S. Éloi).

——— le même jour. Consécration, à Darbourg, d'une autre chapelle et de l'autel en l'honneur de la Vierge ¹⁰.

——— 1^{er} juillet. Consécration de l'église de Weiswampach, en l'honneur de S. Jean Népomucène ¹¹.

——— 2 juillet. Consécration, à Bellain, d'une chapelle avec l'autel majeur en l'honneur de S. Corneille, des deux autels laté-

1. *Ib.*

2. *Ib.*

3. *Ib.*, p. 69.

4. *Ib.*

5. *Ib.*

6. *Ib.*

7. *Ib.*, p. 69

8. *Ib.* p. 70

9. *Ib.*

10. *Ib.*

11. *Ib.* [p. 71].

raux : épître (Ste-Anne et Ste-Vierge), évangile (SS. Sébastien et Roch) ¹.

—— le même jour. Consécration, à Wattermal, d'une chapelle avec autel majeur en l'honneur de S. Antoine abbé et de l'autel du côté de l'évangile, en l'honneur de la Vierge ².

—— 3 juillet. Consécration, à Gouvvy, de l'église paroissiale et de l'autel majeur en l'honneur de S. Albin, et des deux autels latéraux : épître (Ste-Anne), évangile (S. Druon) ³.

—— 4 juillet. Consécration de la chapelle de Cetturu, sous Tavigny, en l'honneur des SS. Sébastien et Roch ⁴.

—— 5 juillet. Consécration de l'église de Dinez, en l'honneur de S. Urbain, pape ⁵.

—— 6 juillet. Consécration, à Bihain, de l'église et de l'autel majeur en l'honneur de S. Martin, et de l'autel du côté de l'évangile, en l'honneur de la Vierge ⁶.

—— 7 juillet. Consécration à Ville-du-Bois, sous Vielsalm, d'une chapelle et de l'autel majeur en l'honneur des SS. Donat et Blaise ⁷.

—— 8 juillet. Consécration de l'église et de l'autel majeur en l'honneur de S. Maurice à Grandmenil ⁸.

1770, 25 janvier. Consécration de l'église abbatiale de Beaurepart, à Liège, en l'honneur des SS. Corneille et Cyprien, et de cinq autels : autel majeur (S. Norbert), 1^{er} autel du côté de l'évangile (SS. Corneille et Cyprien), 2^e (Trois Rois), 1^{er} du côté de l'épître (S. Herman Joseph), 2^e (S. Vierge) ⁹.

—— 30 avril. Consécration de l'église et de l'autel majeur d'Alleur, en l'honneur de S. Remi ¹⁰.

—— 3 mai. Consécration, à Bas-Heers, de l'église et de l'autel majeur en l'honneur de Ste Étienne ¹¹.

—— 4 mai. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Brusthem, en l'honneur de S. Laurent ¹².

1. *Ib.*

2. *Ib.* ; *Bull. Soc. d'art et d'histoire à Liège*, t. XX, p. 62.

3. *Ib.*, p. 71.

4. *Ib.*

5. *Ib.*, p. 72.

6. *Ib.*

7. *Ib.*, p. 72.

8. *Ib.*, p. 73.

9. *Ib.*, p. 74.

10. *Ib.*, p. 76.

11. *Ib.*, p. 76. Le registre note que cet autel avait été consacré par l'abbé d'Averbeke mais les abbés n'ayant pas ce pouvoir, le suffragant avait ouvert le sépulcre retiré les reliques et consacré l'autel.

12. *Ib.*

——— 5 mai. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Melveren, en l'honneur du Sauveur ¹.

——— 6 mai. Consécration de l'église et de l'autel majeur du Couvent des Bogards à Zepperer, en l'honneur de S. Jérôme ².

——— 7 mai. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Cosen, en l'honneur de S. Laurent ³.

——— 8 mai. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Rummen, en l'honneur de S. Ambroise ⁴.

——— 14 mai. Consécration de l'église des Croisiers à Maeseyck et de trois autels : majeur (Crucifix, S. Jacques-le-Majeur), évangile (Ste-Vierge, SS. Quirin et Augustin), épître (SS^{tes}-Anne, Hélène, Odile) ⁵.

——— 17 mai. Consécration, à Martenslinde, de l'église et de l'autel majeur (S. Martin), et de l'autel du côté de l'épître (Ste-Vierge, S. Nicolas) ⁶.

——— 18 mai. Consécration, à Hoesselt, de l'église et de l'autel majeur (S. Étienne) et des deux autels latéraux : évangile (Ste-Vierge Ste-Catherine), épître (S. Nicolas) ⁷.

——— 19 mai. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Althoesselt, en l'honneur de S. Lambert et de l'autel du côté de l'évangile, en l'honneur de la Vierge ⁸.

——— 19 mai. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Werm, en l'honneur de S. Domitien ⁹.

——— 20 mai. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Gors-op-Leeuw en l'honneur de S. Martin ¹⁰.

——— 21 mai. Consécration de l'église et de l'autel majeur des Dominicains de Tongres, en l'honneur de S. Dominique ¹¹.

——— 22 mai. Consécration, à Tongres, de l'église de St-Jean et de trois autels : majeur (S. Jean-Baptiste), évangile (Ste-Vierge), épître (S. Roch) ¹².

1. *Ib.* : *Bull. Soc. d'art et d'hist. de Liège*, t. XVII, p. 119.

2. *Ib.* : *Publ. Soc. hist. duché de Limbourg*, t. II, p. 115.

3. *Ib.*, p. 7.

4. *Ib.*

5. *Ib.*, p. 78.

6. *Ib.*, p. 79.

7. *Ib.*

8. *Ib.*, p. 79.

9. *Ib.*

10. *Ib.*

11. *Ib.*, p. 80.

12. *Ib.* : *Thys. Le chapitre de N.-D. à Tongres (Annales Acad. archéol. Anvers*, t. 45, p. 80). t. III, Anvers, 1889, p. 80.

——— 16 juin. Consécration de l'église et de l'autel majeur des Capucins à Wittem, en l'honneur de S. Jean Népomucène ¹.

——— le même jour, à Eys, consécration de l'église et de l'autel majeur en l'honneur de Ste Agathe ².

——— 17 juin. Consécration, à Aix-la-Chapelle, de l'église des Croisiers et de l'autel majeur en l'honneur de la Ste Croix, des SS. Julien, Odile et Sébastien, et de l'autel du côté de l'évangile, en l'honneur de S. Julien ³.

——— le 18 juin. Consécration, dans la même ville, de l'église des Dominicains et des trois autels : majeur (Visitation de la Vierge et S. Liboire), évangile (Ste-Aguès), épître (S. Dominique) ⁴.

——— 19 juin. Consécration, à Vaels, de l'église et de trois autels : majeur (S. Paul), évangile (Ste-Vierge), épître (S. Antoine abbé) ⁵.

——— 20 juin. Consécration, à Raven, de l'église et de l'autel majeur en l'honneur de S. Nicolas ⁶.

——— 7 octobre. Consécration de l'église des Croisiers de Liège et de trois autels : majeur (Ste Croix, Sts-Jean et Mathieu, apôtres), évangile (S. Augustin et Ste-Hélène), épître (Ste Odile) ⁷.

——— 23 décembre. Consécration, dans la cathédrale, de l'autel de la chapelle dite Gopslettre, à droite, en l'honneur de la Vierge et des S. Lambert et Jean l'Évangéliste ⁸.

1771, 2 novembre. Consécration de l'église et de l'autel majeur des chanoines-réguliers de St Léonard à Liège, en l'honneur des SS. Léonard et Augustin ⁹.

1772, 1^{er} mai. — Consécration, au Val-des-Écoliers, de D. Armand de Lapièrre, abbé du St-Remy, p. l'abbé de Rochefort, avec assistance des abbés de Beaufort et du Val-des-Écoliers ¹⁰.

1. *Ib.*, p. 81.

2. *Ib.*

3. *Ib.* : Hermans, *Annales ordinis S. Crois.*, t. III, p. 537.

4. *Ib.*

5. *Ib.*

6. *Ib.*, p. 82.

A la date du 21 juin 1771, le registre des décisions capitulaires de St Lambert fait mention des décrets portés par les Conseils de Brabant et de Luxembourg, à charge du p. Officiant : « à l'instance des procureurs généraux et cela, à l'occasion des droits que le dit Sr Officiant aurait perçus, à raison de ses voyages et fraix pour la consécration de plusieurs églises situées dans le ressort des dits conseils » (vol. 194, p. 237). Cette affaire fut de nouveau traitée les 2 (f. 258^v), 7 (f. 263^v-264), 10 (f. 264^v), 13 (f. 265^v), 25 septembre (f. 269^v) et 25 octobre (f. 275).

7. *Ib.*, p. 83.

8. *Ib.*

9. *Ib.*, p. 87.

10. *Ib.*, p. 89.

——— 3 mai. Consécration du prince-évêque de Liège, avec assistance des abbés de Beaurepart et de St-Jacques ¹.

——— 21 juin. Consécration de l'église de Heers et de trois autels : majeur (S. Martin), évangile (Ste-Vierge), épître (Sts Nicolas et Gilles) ².

——— 22 juin. Consécration de l'église de Gossoncourt et de l'autel majeur en l'honneur des Trois Rois ³.

——— 23 juin. Consécration de l'église de Halle (Boyenhoven), et de l'autel majeur en l'honneur de S. Barthélemy ⁴.

——— 25 juin. Consécration, à Hougarde, de l'église des Bogards et de l'autel majeur en l'honneur de S. Roch ⁵.

——— 26 juin. Consécration de l'église d'Attenhoven, en l'honneur de S. Pierre-aux-Liens et de l'autel majeur (Assomption) ⁶.

——— 28 juin. Consécration de l'église d'Houtain-l'évêque et de l'autel majeur en l'honneur de S. Lambert ⁷.

——— 29 juin. Consécration de l'église de Bettincourt et de trois autels : majeur (S. Lambert), évangile (Ste-Vierge), épître (Ste-Lucie) ⁸.

——— 30 juin. Consécration de l'église de Boëlhe et de l'autel majeur en l'honneur de S. Lambert ⁹.

——— 1^{er} juillet. Consécration de l'église d'Omal et de l'autel majeur en l'honneur de S. Lambert ¹⁰.

——— 2 juillet. Consécration, à Waleffe-St-Georges, de l'église et de deux autels : majeur (S. Georges), évangile (Ste-Vierge) ¹¹.

——— 3 juillet. Consécration de la chapelle et de l'autel de Saive (Ste-Vierge et S. Denis) ¹².

——— 4 juillet. Consécration de l'église de Donceel et de deux autels : majeur (SS. Cyrice et Julitte), évangile (Ste Barbe) ¹³.

——— 5 juillet. Consécration de l'église de Remicourt et de

1. *Ib.*, p. 93.

2. *Ib.*, p. 94.

3. *Ib.*, p. 95.

4. *Ib.*

5. *Ib.*, p. 96.

6. *Ib.*

7. *Ib.*, p. 97.

8. *Ib.*

9. *Ib.*, p. 98.

10. *Ib.*

11. *Ib.*, p. 98.

12. *Ib.*, p. 99.

13. *Ib.*

trois autels : majeur (S. Jean-Baptiste), évangile (S. Hubert) épître (SS. Nicolas et Barbe) ¹.

—— 6 juillet. Consécration de l'église de Fexhe-le-Haut-Clocher et de trois autels : majeur (S. Martin), évangile (Ste Vierge), épître (Ste Agnès) ².

1773, 21 septembre. Consécration, à Liboix (Evelette), de l'église et de l'autel majeur en l'honneur de S. Hubert ³.

—— 22 septembre. Consécration de l'église de Mohiville et de l'autel majeur (S. Pierre) ⁴.

—— 26 septembre. Consécration de l'église paroissiale de Gymnée et de trois autels : majeur (S. Servais), évangile (N.-D. du Mont-Carmel), épître (SS. Nicolas et Barbe) ⁵.

—— 27 septembre. Consécration de l'église de Montigny-sur-Meuse et de l'autel majeur en l'honneur de S. Lambert ⁶.

—— 28 septembre. Consécration de la chapelle castrale de Vierves, en l'honneur de la Ste Vierge ⁷.

—— 30 septembre. Consécration de l'église des Récollets, près de Couvin et de trois autels : majeur (S. Michel), évangile (Ste-Vierge), épître (S. Antoine de Padoue) ⁸.

—— 2 octobre. Consécration de l'église de Roly et de l'autel majeur (S. Denis) ⁹.

—— 5 octobre. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Thirimont (S. Martin) ¹⁰.

—— 6 octobre. Consécration de l'église de Strée, en l'honneur de la Ste Vierge ; l'autel avait déjà été consacré ¹¹.

—— 7 octobre. Consécration de l'église de Donstienne et de l'autel majeur (S. Etienne) ¹².

—— 8 octobre. Consécration de l'église de Marbais, en l'honneur de S. Christophe ; l'autel avait déjà été consacré ¹³.

—— 10 octobre. Consécration de l'église de Hantes-Wiheries

1. *Ib.*

2. *Ib.*, p. 100.

3. *Ib.*, p. 107.

4. *Ib.*

5. *Ib.*, p. 108-109.

6. *Ib.*, p. 109.

7. *Ib.*

8. *Ib.*, p. 110.

9. *Ib.*, p. 111.

10. *Ib.*, p. 111.

11. *Ib.*, p. 112.

12. *Ib.*

13. *Ib.*

en l'honneur de S. Remi; l'autel avait déjà été consacré ¹.

——— 19 octobre. Consécration de l'autel majeur de l'église de Neufmoutier, à Huy, en l'honneur de S. Jean-Baptiste ².

——— 21 octobre. Consécration de l'église de Fize-Fontaine, en l'honneur de S. Lambert ³.

——— 22 octobre. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Flémalle-Haute, en l'honneur de S. Mathias ⁴.

1774, 18 septembre. Consécration de l'église de Melen et de trois autels : majeur (S. Job), évangile (Ste Vierge), épître (Ste-Lucie) ⁵.

1775. 16 janvier. Le suffragant est élu prévôt de la collégiale de Huy ⁶.

——— 16 juin-décembre. Voyage à Vienne, pour traiter des affaires du prince-évêque et du chapitre ⁷.

1776, 19 mars. Bénédiction, dans la chapelle privée du suffragant, de François-Joseph de Lemeda, abbé de Neufmoutier, avec assistance des abbés de Beaurepart et du Val-des-Écoliers de Liège ⁸.

1777, 16 novembre. Bénédiction de l'abbesse de Vivegnis, Isabelle Romedenne ⁹.

1778, 22 juin. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Slins (S. Martin) ¹⁰.

——— 23 juin. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Bassenge (S. Pierre) ¹¹.

——— 27 juin. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Groote-Spauwen (S. Lambert) ¹².

——— 30 juin. Consécration de l'église paroissiale de Munsterbilsen et de trois autels : majeur (Assomption), évangile (Ste Vierge), épître (Ste Landrade) ¹³.

——— 1^{er} juillet. Consécration de l'église de Diepenbeek et de deux autels : majeur (S. Servais), épître (SS. Georges, Sébastien, Anne, Jean-Baptiste) ¹⁴.

1. *Ib.*, p. 113.

2. *Ib.*, p. 115.

3. *Ib.*, p. 116.

4. *Ib.*

5. *Ib.*, p. 121.

6. *Ib.*, p. 123.

7. *Ib.*, p. 127.

8. *Ib.*, p. 129.

9. *Ib.*, p. 139.

10. *Ib.*, p. 145.

11. *Ib.*

12. *Ib.*, p. 147.

13. *Ib.*, p. 148.

14. *Ib.*, p. 149.

——— 3 juillet. Consécration de l'église de Kempt (Assomption) ¹.

——— 7 juillet. Consécration, à St-Trond, d'une chapelle et d'un autel (Ste-Trinité et Ste Vierge), près de la collégiale de N.-D. ².

——— 11 juillet. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Rosoux (S. Maurice) ³.

——— 13 juillet. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Fooz (S. Remi) ⁴.

——— 6 septembre. Bénédiction, dans sa chapelle privée, de D. Nicolas Delcour, abbé de Val-Dieu, avec assistance des abbés de Beaufort et du Val des Ecoliers ⁵.

——— 18 octobre. Bénédiction, dans sa chapelle privée, d'Adrien Trudon Salé, abbé d'Averbode, avec assistance des abbés de Beaufort et de Val-Dieu ⁶.

1779, 14 mars. Bénédiction, à Flône, de l'abbé Paquo, avec assistance des abbés de St-Gilles de Liège et de Neufmoutier ⁷.

——— 20 juin. Consécration de la chapelle et de l'autel majeur de Romsée, sous Chênée (Assomption) ⁸.

——— 29 juin. Consécration, à Magnée (Fléron), d'une chapelle et de l'autel en l'honneur de S. Antoine de Padoue ⁹.

——— 22 août. Consécration de l'autel majeur dans l'église paroissiale d'Elsloo (S. Augustin) ¹⁰.

——— 5 septembre. Bénédiction, au Val-St-Lambert, de l'abbé D. Grégoire Falla, avec assistance des abbés de St-Gilles de Liège et de St-Remi ¹¹.

1780, 27 mars. Bénédiction, à St-Laurent de Liège, de l'abbé D. Pierre Crahay, avec assistance des abbés de St-Gilles et du Val-St-Lambert ¹².

——— 7 juin. Consécration de l'église paroissiale de Reckheim et de trois autels : majeur (S. Pierre), évangile (Ste Croix), épître (Immaculée-Conception et S. Nicolas) ¹³.

1. *Ib.*, p. 150.

2. *Ib.*, p. 152.

3. *Ib.*, p. 153.

4. *Ib.*, p. 154.

5. *Ib.*, p. 155.

6. *Ib.*, p. 155-156.

7. *Ib.*, p. 159.

8. *Ib.*, p. 162.

9. *Ib.*

10. *Ib.*, p. 163.

11. *Ib.*, p. 164.

12. *Ib.*, p. 169.

13. *Ib.*, p. 172.

—— 9 juin. Consécration, dans l'église d'Elsloo, de l'autel placé du côté de l'évangile (Ste Agathe et S. Charles-Borromée) ¹.

—— 18 juin. Bénédiction, dans la chapelle du palais épiscopal de Liège, de Frédéric Gérard, abbé de Leffe, avec assistance des abbés de St-Laurent et de Beaufort ².

—— 30 juillet. Bénédiction, dans la même chapelle, de Hubert Lefebvre, abbé de Malonne, avec assistance des abbés de St-Gilles et de Flône ³.

—— 24 septembre. Bénédiction, dans la même chapelle, de D. Remi Mottaert, abbé de St-Trond, avec assistance des abbés de St-Laurent et de St-Gilles ⁴.

1781, 29 juillet. Bénédiction, à St-Jacques de Liège, de l'abbé D. Augustin Renardy, avec assistance des abbés de St-Laurent et du Val-St-Lambert ⁵.

1782, 1^{er} juin. Consécration de la chapelle de Dolembreux et de l'autel (S. Joseph) ⁶.

—— 2 juin. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Louvegnée (S. Remacle) ⁷.

—— 2 juin. Consécration de la chapelle de Blendeff, sous Sprimont et de l'autel (Assomption et S. Hubert) ⁸.

—— 7 juin. Consécration de l'église d'Ouffet et de deux autels : majeur (S. Médard), épître (Ste Trinité) ⁹.

—— 8 juin. Consécration de l'église et de l'autel majeur d'Ellemelle (SS. Pierre et Paul) ¹⁰.

—— 9 juin. Consécration de l'église et de l'autel de Pair, sous Clavier (S. Pierre) ¹¹.

—— 12 juin. Consécration de l'autel majeur de l'église du couvent des Récollets de Durbuy (Décollation S. J.-B.) ¹².

—— 14 juin. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Sinsin (S. Georges) ¹³.

1. *Ib.*, p. 172.

2. *Ib.*, p. 173.

3. *Ib.*, p. 174 ; V. Barbier, *Histoire de l'abbaye de Malonne*, Namur, 1894, p. 172.

4. *Ib.*, p. 175.

5. *Ib.*, p. 184-185.

6. *Ib.*, p. 191.

7. *Ib.*

8. *Ib.*, p. 191-192.

9. *Ib.*, p. 193.

10. *Ib.*, p. 194.

11. *Ib.*

12. *Ib.*, p. 195.

13. *Ib.*, p. 196.

——— 15 juin. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Humain (S. Martin) ¹.

——— 18 juin. Consécration de l'église et de l'autel d'Hargimont (S. Gobert) ².

——— 19 juin. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Rochefort (Visitation) ³.

——— 20 juin. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Han-sur-Lesse (S. Hubert) ⁴.

——— 21 juin. Consécration de l'autel majeur dans l'église de Lessive (Ste-Marguerite) ⁵.

——— 23 juin. Consécration de l'église et de l'autel majeur d'Anseremme (S. Martin) ⁶.

——— 25 juin. Consécration de l'église de Sorinnes en l'honneur de S. Martin ⁷.

——— 29 juin. Consécration de l'église de Ramet (SS. Pierre et Paul) ; l'autel était déjà consacré ⁸.

——— 18 août. Bénédiction, dans la chapelle du palais épiscopal de Liège, de Pierre-Joseph Chaîneux, abbé de Rolduc, avec assistance des abbés de St-Gilles et du Val-St-Lambert ⁹.

——— 27 octobre. Bénédiction, dans la même chapelle, de Maurice Verboven, abbé d'Averbode, avec assistance des abbés de St-Laurent et de Beaurepart ¹⁰.

1783, 22 septembre. Prise de possession de la seigneurie de Genck ¹¹.

——— 23 septembre. Consécration de l'autel majeur de l'église de Genck (Ste-Vierge et S. Martin) ¹².

——— 26 septembre. Prise de possession de la seigneurie d'Asch et le

——— 27 septembre. Consécration de l'autel majeur de l'église d'Asch (Ste Aldegonde) ¹³.

1. *Ib.*, p. 197.

2. *Ib.*, p. 199.

3. *Ib.*, p. 199.

4. *Ib.*, p. 200.

5. *Ib.*

6. *Ib.*, p. 201.

7. *Registrum*, p. 201 ; *Reg. par. de Sorinnes*.

8. *Ib.*, p. 202.

9. *Ib.*, p. 203.

10. *Ib.*, p. 204.

11. *Ib.*, p. 211.

12. *Ib.*, p. 212.

13. *Ib.*

— 28 septembre. Prise de possession de la seigneurie de Nil¹.

En 1770, le chapitre de Tournai le proposa comme troisième candidat pour le siège épiscopal de cette ville².

Le 16 janvier 1775, il fut élu par acclamation prévôt de l'église collégiale de N.-D. à Huy³.

Le 12 avril 1785, l'empereur Joseph II le proposa pour l'évêché d'Ypres. Il fut préconisé le 19 décembre suivant⁴, et il prit possession de son siège, le 9 avril 1786. A la suite des troubles causés par la Révolution française, il se retira, dès octobre 1797, au château de Krechtingen, près de Wesel, où il séjournait encore en 1801. Le 8 décembre de cette année, il résigna l'évêché d'Ypres et se retira dans son château de la Rochette, près de Chaudfontaine⁵, où il mourut le 10 mai 1809 ; il fut enterré à Elsloo⁶.

Il publia : *La voix salubre ou Instructions spirituelles et morales sur différents sujets par un solitaire*. Liège, Dauvrain, 1801, 546 p. 8°⁷.

FRANÇOIS-MARIE-CONSTANTIN DE MÉAN,
évêque d'Hippone.
1786-1792.

François-Antoine-Marie-Constantin de Méan de Beurieux, né au château de Saive, le 6 juillet 1756, était fils de Pierre-Charles-François-Antoine, comte de Méan de Beurieux, et d'Anne-Élisabeth-Françoise, comtesse de Hoensbroeck d'Oost. Après avoir terminé ses études à Mayence et à Douai, il sollicita une prébende à St-Lambert, mais le chapitre trouva qu'il n'avait pas tous les quartiers requis. En décembre 1771, le pape lui conféra la coadjutorerie de son oncle, Pierre-Guillaume de Méan, et, le 28 mai 1777, il fut admis parmi les tréfonciers⁸.

1. *Ib.*

2. Vos, *Les dignités et fonctions de l'ancien chapitre de N.-D. de Tournai*. Bruges, 1898, t. I, p. 214.

3. de Theux, t. IV, p. 87 ; *Leodium*, 1907, p. 119.

4. *Registrum*, p. 234.

5. *Historia episcopatus Iprensis*, p. 179-180 ; *Bull. de l'Institut archéol. liégeois*, t. XXII, p. 244-250. E. Rembry dans *Annales de la Soc. d'Emulation*. Bruges, 1902, t. LII, p. 50.

6. de Theux, t. IV, p. 87.

7. de Theux. *Bibliographie Liégeoise*, 2^e éd., Bruges, 1885, col. 818.

8. Ernst p. 271-276 ; de Theux, *Recueil héraldique des bourgmestres de Liège*. Liège, 1863, p. 313-326 ; de Theux, *Chapitre de St-Lambert*, t. IV, p. 97-99 ; *Biographie nationale*, t. XIV, col. 197-210 ; Coppens. *Nieuwe beschrijving van het bisdom's Hertogenbosch*, t. IV, p. 43-44.

Le prince-évêque, César de Hoensbroeck, son oncle maternel, le choisit pour suffragant, et, après son agréation par le pape, le sacra évêque d'Hippone, le 19 février 1786, avec assistance de l'abbé de St-Gilles et de l'abbé de St-Jacques ¹. A cette dignité François-Antoine de Méan ajouta celle de prévôt de la collégiale de St-Martin, le 10 mars 1788, et d'archidiacre de Brabant, le 12 décembre 1791.

Le Registre de son secrétaire mentionne les fonctions suivantes :
1786, 20 février. Dégradation publique de Jacques Pierlot, de Verviers, prêtre ².

1787, 23 juillet. Consécration de l'église paroissiale et de l'autel majeur (S. Médard) à Freeren ³.

——— 25 juillet. Consécration de l'église d'Overrepen (S. Laurent) ⁴.

——— 28 juillet. Consécration de l'église de Vliermael et de l'autel majeur (S. Agapit) ⁵.

——— 29 juillet. Consécration de l'autel majeur de Diepenbeek en l'honneur de S. Servais ⁶.

——— 30 juillet. Consécration de l'église de Stevoort, de l'autel majeur (S. Martin) et de l'autel du côté de l'évangile (Assomption) ⁷.

——— 31 juillet. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Curange (Ste-Gertrude) ⁸.

——— 1 août. Procession à Herckenrode ⁹.

——— 5 août. Consécration de l'église d'Overpelt (S. Martin) ¹⁰.

——— 8 août. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Buggenom (Ste Aldegonde) ¹¹.

——— 12 août. Consécration de l'église et de l'autel majeur de Leuth (S. Pierre) ¹².

1. *Registrum*, p. 235.

2. *Registrum*, p. 236. A la date du 23 juillet 1786, le nonce de Cologne écrivait au Secrétaire d'État que le suffragant de Liège était sur le point de rentrer dans sa résidence. Il s'agissait, disait-on, de recevoir l'investiture de quelques fiefs. Il ne veut pas croire qu'il s'agisse de mesures peu favorables au St-Siège, car ce serait faire tort au clergé liégeois, peu disposé, en ce moment, à faire des innovations préjudiciables au St-Siège (*Archiv. Vatic. Nonciature de Cologne*, vol. 192 A.)

3. *Ib.*, p. 248.

4. *Ib.*, p. 249.

5. *Ib.*, p. 250.

6. *Ib.*

7. *Ib.*, p. 251.

8. *Ib.*

9. *Ib.*

10. *Ib.*, p. 253.

11. *Ib.*

12. *Ib.*, p. 255.

1788, 10 mars. Election comme prévôt de S. Martin à Liège ¹,
 1789, 13 avril. Bénédiction, dans la chapelle du palais de Liège,
 de Jacques Renson, abbé de Beaurepart, avec assistance des abbés
 de St-Laurent et du Val-St-Lambert ².

——— 26 avril. Bénédiction de Victoire de Gordinne, abbesse
 des Bénédictines de la Paix à Liège ³.

——— 19 août. Consécration de l'église et de l'autel majeur
 (S. Lambert) à Bas-Oha ⁴.

——— 10 août. Consécration de l'église et de l'autel majeur
 (S. Séverin) à St-Séverin ⁵.

A la suite des troubles qui éclatèrent dans la principauté de
 Liège, le 18 août 1789, le suffragant partit avec son oncle pour
 l'abbaye de St-Maximin de Trèves. Pendant son absence, le nonce
 de Cologne le remplaça dans les fonctions épiscopales. Après le
 retour du prince-évêque, Mgr de Méan reprit le cours de ses fonc-
 tions :

1791, 21 août. Bénédiction, dans la chapelle du palais épiscopal
 de Liège, de l'abbé Thiels, d'Averbode, avec assistance des abbés
 du Val-St-Lambert et de Beaurepart ⁶.

——— 3 octobre. Consécration de l'église et de l'autel majeur
 (S. Pierre) à Wavreille ⁷.

Le 16 août 1792, élu par les suffrages unanimes de ses collègues,
 prince-évêque de Liège, il fut confirmé par le pape, le 3 septembre
 suivant. Il ne put rentrer à Liège que le 21 avril 1793 et fut inau-
 guré le 9 juillet. L'invasion des troupes françaises le força à émigrer,
 en juillet 1794, en Allemagne, où il séjourna jusqu'en 1801. Après le
 Concordat de 1801, il donna sa démission d'évêque de Liège.

L'ancien prince-évêque de Liège trouva plus tard un généreux
 protecteur dans le roi Guillaume I^{er} des Pays-Bas, qui le nomma
 membre de la première Chambre des États-Généraux, grand'croix
 de l'Ordre du Lion Belgique, prince de Méan et le proposa à Rome
 pour le siège archiépiscopal de Malines. Le pape l'agréa et le
 nomma le 28 juillet 1817. Le nouvel archevêque prit possession de
 son siège par procuration, le 22 septembre, et fit son entrée solen-
 nelle à Malines, le 13 octobre suivant. Le gouvernement croyait

1. *Ib.*, 257.

2. *Ib.*, p. 263.

3. *Ib.*

4. *Ib.*, p. 264.

5. *Ib.*, p. 266.

6. *Registrum*, p. 275.

7. *Ib.*, p. 277.

pouvoir compter sur une créature; il trouva devant lui un évêque prêt à défendre les droits de l'Église. Mgr de Méan mourut, le 15 janvier 1831, et son corps fut déposé dans la crypte de St-Rombaut, où son neveu, le comte Eugène de Méan, lui fit élever, en 1837, un mausolée en marbre blanc, dû au ciseau du sculpteur liégeois Louis Jehotte ¹.

**ANTOINE-CASIMIR DE STOCKEM, évêque de Canope.
1793-1811.**

Antoine-Casimir, baron de Stockem de Heers, fils de Nicolas-Erasme, seigneur de Heers, et de Jeanne-Marie de Maisières, fut baptisé à N.-D.-aux-Fonts à Liège, le 1^{er} janvier 1767 ². Après avoir fait ses études à l'université de Reims, il fut pourvu d'un canonicat à St-Martin de Liège, obtint la prébende presbytérale de l'évêque de Hoensbroeck, fut reçu chanoine gradué, le 31 octobre 1788, et devint plus tard abbé d'Amay.

Il fut sacré évêque de Canope, le 12 mai 1793, dans la chapelle du palais par Mgr de Méan, assisté des abbés de St-Laurent et de Beaurepart ³. Les troubles de la Révolution et la réorganisation du diocèse empêchèrent Mgr de Stockem d'exercer ses fonctions ⁴. Il mourut à Kermpt, le 27 août 1811 ⁵.

* * *

Je crois devoir donner une place ici à un prélat, qui, sans avoir rempli officiellement la charge d'auxiliaire de Liège, a cependant prêté fréquemment son concours à l'évêque diocésain, Mgr Charles-Joseph-Benoît, comte de Mercy-Argenteau, archevêque de Tyr (1837-1879).

Charles, comte d'Argenteau et d'Ochain, naquit à Liège, le 17 mars 1787; il était fils du comte Louis-Eugène et de la comtesse Marie-Josèphe de Limbourg-Stirum. Il embrassa la carrière militaire et

1. La Vie de Mgr de Méan a été écrite par le chan. P. Claessens. *Monsieur de Méan, dernier prince-évêque de Liège, archevêque de Malines (Revue catholique, t. XXXIV, 1872, p. 5-19, 113-130, 361-399) et La Belgique chrétienne depuis la conquête française jusqu'à nos jours*. Bruxelles, 1883, t. II, p. 60-117). On trouvera de nombreux renseignements sur lui dans Daris. *Histoire du diocèse et de la principauté de Liège (1724-1852)*. Liège, 1868-1873, 4 vol. et dans Ch. Terlinden. *Guillaume 1^{er}, roi des Pays-Bas et l'Église catholique en Belgique (1814-1830)*. Bruxelles, 1906, 2 vol.

2. Ernst, p. 276-277; de Theux, t. IV, p. 108; Daris, *Notices*, t. VI, p. 64-67.

3. *Registrum*, p. 292.

4. Le *Registrum* s'arrête au 29 avril 1794.

5. de Theux, t. IV, p. 108.

se mit au service de la France ; il fit les campagnes d'Espagne, du Portugal, de Russie et d'Allemagne. Le 21 novembre 1813, Napoléon I^{er} le décora lui-même de la légion d'honneur sur le champ de bataille de Hanau. Lors de la chute de Napoléon en 1814, Charles d'Argenteau, colonel de hussards, resta au pays natal et accepta la charge d'aide de camp du roi Guillaume I^{er}. Il allait épouser la comtesse de la Tour du Pin, quand une mort imprévue lui enleva sa fiancée. L'ancien officier songea alors à entrer dans les ordres ; il se rendit à Rome où, après avoir terminé ses études de philosophie et de théologie, il reçut la prêtrise.

Entré dans la carrière diplomatique, il fut désigné par Léon XII pour la nonciature de Munich, préconisé archevêque de Tyr, le 2 octobre 1826, et sacré, le 6, dans l'église de St-Laurent in Damaso, par le cardinal della Somaglia, secrétaire d'État. En 1837, Mgr de Mercy-Argenteau renonça à la carrière diplomatique et rentra à Liège. Chanoine honoraire de la cathédrale depuis 1835, il en fut nommé doyen par le pape, le 12 janvier 1842 ¹.

Il mourut à Liège, le 16 novembre 1879, et fut enterré dans le caveau de sa famille à Ochain ².

VICTOR-JOSEPH DOUTRELOUX, év. de Gerra.

1875-1879.

Né à Stavelot, le 18 mai 1837, Victor-Joseph Doutreloux fut confié aux soins d'un oncle prêtre, curé de Papenhoven, avant de suivre les cours d'humanités au collège de Herve. Après avoir terminé sa philosophie à St-Trond, il entra au grand séminaire de Liège. Mgr de Montpellier l'envoya au collège belge de Rome, afin d'y prendre le doctorat à l'Université grégorienne. Il y fut ordonné prêtre, le 23 février 1861, par le cardinal Patrizi, à St-Jean de Latran. De retour dans sa patrie (1862), l'abbé Doutreloux fut attaché au collège de St-Quirin à Huy, et, l'année suivante, chargé de la direction du Séminaire de St-Roch. En 1871, son évêque lui confia la direction du grand séminaire et le nomma chanoine honoraire. En 1874, il fut nommé vicaire-général, et, bientôt après,

1. Thimister. *Histoire de l'église collégiale de St-Paul... de Liège*. Liège, 1870, p. 474-484, et *Nécrologe du clergé du diocèse de Liège*. Liège, 1894, p. 200.

2. Kersten. *Journal hist. et litt.*, t. IV, p. 301, 628 ; t. VIII, p. 509 ; t. XII, p. 142. *Gazette de Liège*, 17 novembre 1879 ; *Précis historiques*, 1879, p. 777-779. J. Daris, *Le diocèse de Liège sous l'épiscopat de Mgr Théodore de Montpellier, 1852 à 1879*. Liège, 1892, p. 196-198 ; *Biographie nationale*, t. XIV, col. 459-460.

choisi, par Mgr de Montpellier, comme son auxiliaire avec droit de succession ¹.

Mgr Doutreloux, préconisé évêque de Gerra, dans le consistoire du 5 juillet 1875, fut sacré dans la cathédrale de Liège, par Mgr de Montpellier, assisté des évêques de Bruges et de Gand.

A la mort de Mgr de Montpellier (24 août 1879), il prit en mains la direction du diocèse.

Ce n'est pas ici le lieu de dire ce que fut l'épiscopat de Mgr Doutreloux : homme de vie intérieure, dévoué au Siège de Pierre, attaché aux traditions de son Église, il fut le défenseur de la foi, quand il s'agit de sauvegarder l'enfance et la jeunesse par la création d'écoles et de collèges catholiques. La part qu'il prit au développement des œuvres sociales fut considérable. Nombreuses furent les églises qu'il érigea ; il en consacra plus de cent cinquante.

Il mourut à Liège, le 24 août 1901 ².

ADDITIONS.

1912, p. 4. Sur l'évêque JEAN, voir E. Schoolmeesters, *Le tombeau de l'évêque Jean dans l'église de St-Jacques à Liège* (*Lectidum*, 1907, p. 18-21).

P. 64. Un évêque, du nom de SIMON, dédia l'église de Weert ; il est cité dans un acte de 1130 (Thimister, *Cartul. St-Paul de Liège*, p. 6).

P. 67. HENRI, évêque de Troye, accorda des indulgences à l'église d'Eike (*Cartul. d'Averbode*, I, f. 20^v ; et *Grand Cartul.* f. 222^v).

JEAN, évêque de Mytilène, de l'ordre de Cîteaux, consacra, le 31 octobre 1230, deux autels à l'abbaye de Villers (*Analectes*, t. XXVII, p. 93). Sur cet évêque, voir notre travail : *Les évêques auxiliaires de Cambrai et de Tournai*. Bruges, 1905, p. 11-20 et l'étude de Dom A. Fruytier, *Ricerche e notizie intorno a Giovanni Cisterciense, arcivescovo di Mitilene*, † 1240 (*Rivista storica benedettina*, t. VI, 1911, p. 221-235).

1. J. Daris, *Le diocèse de Liège sous l'épiscopat de Mgr Théodore de Montpellier. 1852 à 1879*. Liège, 1892, p. 23-24.

2. Mgr Monchamp. *Oraison funèbre de Mgr Doutreloux, évêque de Liège*, prononcée à la cathédrale de Liège, le 29 août 1901. Liège. Demarteau. 1901. 12°, 43 pp. ; Ch. Cartuyvels, *Notice sur Mgr Victor Doutreloux, évêque de Liège* (*Annuaire de l'Université catholique de Louvain*. LXVI, 1902. p. 111-XI, avec portrait). Louvain, Van Lint-hout, 1902, 8°. p. 111-XI.

P. 73. JACQUES DE VITRY est mentionné dans l'obituaire de Prémontré au 1^{er} mai (Raph. Van Waefelghem, *L'Obituaire de l'abbaye de Prémontré*. Louvain, 1913, p. 100).

P. 80. S. BONIFACE aurait consacré, en 1244, l'église de Nederwetten, à la demande de l'évêque Robert de Liège (Coppens, *Nieuwe beschrijving van het bisdom 's Hertogenbosch*, t. III, p. 115).

Les actes de 1245, donnés pour l'abbaye de Tongerlo, se trouvent dans le grand Cartulaire de cette abbaye (f. 274, 274^v).

Kreetz (*Historia nobilis parthenonis Heinsbergensis*. Cologne, 1772, p. 191), signale une concession d'indulgences faite, en 1240, par le suffragant de Liège au monastère d'Heinsberg.

P. 308. Le 2 octobre 1262, frère H., de l'ordre des Frères-mineurs, « provisor in spiritualibus » de l'évêque de Liège, consacra l'autel majeur de l'église de St-Gengulphe à Heinsbergh et accorda des indulgences (A. Tille et J. Krudewig, *Uebersicht über den Inhalt der Kleineren Archive der Rheinprovinz*, t. II, Bonn, 1904, p. 179-180 ; impr. dans W. Lückcrath, *Beiträge zur Gesch. von Heinsberg*, t. I, 1897, p. 83-84).

P. 310. Le 24 février 1281, Edmond, évêque de Courlande, accorda des indulgences à ceux qui visiteraient l'église abbatiale de Munster à Ruremonde (J. Habets, *Geschiedenis... Roermond*, t. I, p. 614).

P. 314. L'évêque François de Sélivrée, en qualité de vicaire de l'archevêque Gérard de Mayence, accorda des indulgences aux religieuses augustines d'Ahnaberg à Kassel, le 22 avril 1293 (Schultze, *Klöster, Stifter und Hospitäler der Stadt Kassel*. Marburg, 1913, n° 37, p. 16).

——— Le 15 septembre 1298, Thomas, évêque « Salvinensis », data de Cîteaux une lettre d'indulgences en faveur de l'abbaye d'Altenberg (Mosler, *Urkundenbuch der Abtei Altenberg*. Bonn, 1912, t. I, n° 456, p. 343-344).

P. 316. Le 7 septembre 1298, Guy, évêque de Helenos (et non de Belley), accorda des indulgences à l'abbaye d'Altenberg (H. Mosler, *Urkundenbuch der Abtei Altenberg*, t. I, n° 455, p. 343).

La concession d'indulgences pour Averbode est de 1301 (Cartul. d'Averbode, f. 32-32^v).

A l'exemple de plusieurs prélats scandinaves, l'évêque cistercien Guy, déposa son avoir dans l'abbaye de Ter Doest. Dans une lettre, datée du 6 mai 1302, il pria l'abbé de ce monastère de vouloir remettre à son mandataire, l'abbé Nicolas de Grandpré, l'argent qu'il avait consigné, à Middelbourg, à deux moines de Ter Doest.

(A. Fruytier, *Guido Helenensis*, O. Cist., dans *Annales de la Soc. d'Émulation de Bruges*, LXIV, 1914, pp. 19-27).

Le 18 juillet 1309, Guy, évêque *Helenensis*, accorda des indulgences aux visiteurs de l'église abbatiale de Munster à Ruremonde. (Habets, *Roermond*, I, p. 614).

P. 317. Herman, évêque *Heynensis*, accorda des indulgences aux visiteurs de l'église abbatiale de Munster à Ruremonde, le 6 mai 1316 (Habets, t. I, p. 614).

P. 318. Le 7 novembre 1312, Fr. Daniel, évêque *Arthanensis*, accorda des indulgences aux visiteurs de l'église abbatiale de Munster à Ruremonde (Habets, t. I, p. 614).

—— Le 16 mars 1326, Fr. Conon, évêque de Mégare, accorda, en qualité de suffragant de Cologne, des indulgences à l'abbaye d'Altenberg (Mosler, *Urkundenbuch*, n° 641, p. 497-498).

Le 10 janvier 1329, il accorda des indulgences à la chapelle de Bockel, en qualité de suffragant de l'évêque Otton d'Hildesheim. (W. von Hodenberg, *Marienroder Urkundenbuch*. Hannover, 1859, n° 269, p. 292).

P. 320. Le 11 février 1356, (et non 1456), Thierry, évêque de « Gybilette in partibus infidelium », consacra la nouvelle église paroissiale de St-Lambert à Helmond (Coppens, *Nieuwe beschrijving van het bisdom's Hertogenbosch*, t. II, p. 360-361).

P. 325. Le 13 septembre 1368, il y avait un Fr. Arnould de Diest, gardien des Frères-Mineurs, au couvent de Bois-le-Duc (Verkooren, *Inventaire des chartes et cartulaires des duchés de Brabant et de Luxembourg*, t. IV, n° 2598, p. 323).

Je donne ici, d'après le Cartul. B. d'Averbode, f. 42^a, l'acte de consécration d'un autel dans l'abbaye, d'après la copie qu'a bien voulu me communiquer M. Placide Lefèvre, chanoine-régulier d'Averbode :

Arnoldus, Dei gracia Capitoliadensis episcopus, vices gerens in pontificalibus venerabilis ecclesie Leodiensis, universis presentes litteras inspec-turis, salutem in Domino sempiternam. Noverit universitas vestra quod nos devocionem fidelium spiritualium largitione munerum ad visitandum ecclesiam sancte et intemerate semper virginis Marie sanctique Johannis Baptiste in Averbodio in qua, ad piam petitionem religiosi viri et honesti domini domini Arnoldi divina patiencia abbatis dicti loci, altare in honore Beati Petri apostoli Beatique Johannis-Baptiste, Beatorum Stephani ac Vincentii levitarum Laurencii atque martyrum et omnium sanctorum dedicavimus et fidelium voluntates ad pias elemosinas premissae ecclesie conferendas excitare volentes, omnibus vere penitentibus et confessis qui dictum altare devote visitaverint, pias elemosinas contulerint vel trans-

miserint, seu in predicta ecclesia missam intemerate Virginis Marie aut missam super premissum altare faciendam audierint et qui predicationi divini verbi ab abbate ejusdem loci aut canonicis ipsius faciente quantumcumque interfuerint, in diebus sanctorum patronorum premissorum necnon omnibus singulisque diebus XLa dies auctoritate nostra de injunctis sibi penitentiis misericorditer relaxamus. Dedicationem dicti altaris ad petitionem predicti domini abbatis et conventus in die Beati Petri ad vincula et per octavam ejus assignamus. Et quia multorum altarium in premissa ecclesia constitutorum dedicationum dies ignorantur, qui tamen hant dubium a piis patribus priscis temporibus distincte assignabantur, quapropter fidelium devotio et premissorum altarium sollempnizatio minus digne habetur seu celebratur, idcirco in pontificalibus constituti dies dedicationum subscriptorum altarium in premissa ecclesia modo subscripto observari demandamus, instituimus et denunciamus cum suis indulgentiis universis, videlicet, diem dedicationis altaris Sancti Mychaëlis archangeli in festo ejusdem et per octavas ejus, Diem dedicationis altaris Sancti Johannis Evangeliste in festo ejusdem quod scribitur ante portam latinam et per octavas ejus, Diem dedicationis altaris Sancti Servacii iiij^o idus Maii, id est in die ejus et per octavas sequentes, Diem dedicationis altaris Sancte Crucis et in invencione ejus et per octavas subsequentes, diemque dedicationis altaris Beate Marie Magdalene Sancteque Elyzabeth vidue in die predicte Marie Magdalene et per octavas ejus sequentes, concedentes omnibus fidelibus confessis et contritis jam dicta altaria, assignatis temporibus, visitantibus auctoritate nostra de misericordia Omnipotentis Dei confisi, quadraginta dies indulgentiarum. In cujus rei testimonium presentibus litteris sigillum nostrum duximus apponendum Datum anno Domini millesimo trecentesimo lxxix^o, mensis maii die septima. Item omnibus qui cymiterium premissae ecclesiae secundum quod nos illud limitavimus circuierint, Pater noster et Ave Maria pro fidelibus in illo et ubique quiescentibus dixerint, quocienscumque id fecerint toties xl^a dies indulgentiarum sub forma prescripta de misericordia Dei confisi indulgemus. Datum ut supra.

P. 326. 1^{er} novembre 1378, Arnoul, évêque de Capitoliade, accorda des indulgences à ceux qui honorerait l'image de N.-D. dans le monastère de Grafenthal (Scholten, *Das Cistercienserinnenkloster Grafenthal*. Kleve, 1899, Docum. n^o 233, p. 188-189).

P. 337. Le 13 août 1428, un suffragant consacra la nouvelle chapelle proche de l'église paroissiale de Sainte-Gertrude près de St-Laurent à Liège (S. Balau, *Chroniques liégeoises*. Bruxelles, 1913, t. I, p. 143 ; *Bull. Soc. d'art et d'histoire dioc. Liège*, t. II, p. 161).

P. 441. Denis, évêque de Rose, consacra le 30 mai 1440, le maître-autel et deux autels de l'église restaurée et agrandie des Croisiers de Namur. (Orig. dans Fonds des Croisiers aux Archives de l'État à Namur ; communication de M. F. Courtroy).

Le 4 juillet 1444, Jean d'Heinsberg autorisa son suffragant à consacrer l'église et la chapelle de N.-D. d'Omel sous Asten (J. A.

Coppens, *Nieuwe beschrijving van het bisdom van 's Hertogenbosch*, t. III, p. 306).

P. 443. Hilger, évêque de Budua, bénit en 1451, le nouveau monastère de Ste-Gertrude à Bois-le-Duc (J. A. Coppens, *ib.*, t. II, p. 267).

P. 446. Le 15 avril 1466, Louis de Bourbon autorisa son suffragant à consacrer la chapelle des religieuses de Ste-Gertrude à Bois-le-Duc (Coppens, t. II, p. 267).

P. 454. En 1501, vraisemblablement Libert, évêque de Béryte, bénit Gérard van der Schaef, abbé d'Averbode (Boterdael, *Chronicon*, p. 268).

P. 460. Le jour des Cendres (8 février, 1486), l'évêque de Cyrène, bénit le cimetière du couvent de Ste-Agnès à Maeseyck (Stephani, *Mémoires*, Liège, 1876, t. I, p. 109).

Le 20 janvier 1500, il consacra l'église et deux autels du monastère des chanoinesses-régulières de Sichem :

Frater Johannes, ordinis minorum, Dei et apostolice sedis gratia episcopus Cyrenensis, vices gerens in pontificalibus reverendi in christo patris ac domini domini Johannis de Hoern, eadem gratia episcopi Leodiensis. Notum facimus universis et singulis quod postquam consecravimus seu dedicavimus ecclesiam cum duobus altaribus in monasterio beatarum Marie et Katherine virginum in opido de Zichenis situato, ordinis canonicorum regularium beati Augustini episcopi, anno a nativitate Domini millesimo quingentesimo, vicesima prima die mensis januarii, ordinavimus et per presentes ordinamus dedicationem eorundem fieri debere singulis annis dominica die post festum sancte Margarete virginis et martyris in julio. Et si festum predictæ virginis Margarete sit in dominica, tunc dominica sequens erit dedicatio pretactæ ecclesiæ. Contulimusque ac concessimus ex parte prefati patris reverendi ac domini domini episcopi Leodiensis omnibus vere penitentibus et confessis predictam ecclesiam et altaria visitantibus orationesque devotas ibidem dicentibus ac elemosinas largientibus ipso die dedicationis prefate et per octavas ejusdem ac etiam in octava et in omnibus et singulis festis beate et gloriose semperque virginis Dei genitricis Marie, ac etiam in omnibus festis beate Katherine virginis et martyris in quarum honore hæc dedicavimus quadraginta dies indulgentiarum. Ac similiter contulimus et concessimus, conferimus et concedimus per presentes ex parte nostra omnibus vere penitentibus et confessis ecclesiam seu altaria visitantibus pro quibuslibet diebus prefatis et pro singulis diebus per octavas earundem, scilicet dedicationis ac in octava ejusdem, festivitatumque beatarum Marie et Katherine virginum quadraginta dies indulgentiarum. Item quia pie ac rationabiliter petentibus merito nichil est negandum, hinc est etiam quod nos piis precibus inclinati rogati concessimus ac per presentes concedimus ex parte nostra qualibet die semel omnibus vere penitentibus et confessis ecclesiam et altaria visitantibus, ac etiam dicentibus ter Ave Maria in prefata ecclesia pretacti monasterii,

necnon reliquias sanctorum seu sanctarum venerantibus in honore eorum. Pater noster et Ave Maria dicentibus de omnipotentis Dei misericordia confisi quadraginta dies indulgentiarum. Datum et actum sub sigillo nostro presentibus in testimonium veritatis omnium premissorum appenso, anno a nativitate Domini millesimo quingentesimo, stilo Leodiensi, vicesima prima die mensis Januarii.

(Original sur parchemin muni d'un fragment de sceau en cire rouge appendu sur une double queue de parchemin, conservé aux Archives d'Averbode. Copie communiquée par M. Placide Lefèvre).

P. 464. Jean de Mons, évêque de Cyrène, consacra, le 15 décembre 1506, la chapelle et l'autel de refuge de l'abbaye d'Averbode à Diest, en l'honneur des SS. J.-B., Antoine, abbé, et Yves et de tous les Saints (Ms. de Gilles Die Voecht, t. XXIV, f. 174, à l'abbaye d'Averbode; communication de M. Placide Lefèvre).

1913, p. 90. Le 5 juin 1567, le suffragant consacra trois autels au couvent des Augustins de Hasselt (Stephani, *Mémoires*, t. II, p. 139).

P. 91. Le 12 juillet 1573 Grégoire Sylvius consacra le maître-autel de la collégiale de Fosses (authentique trouvé dans le secret de l'autel majeur; communication de M. le doyen Crépin de Fosses).

P. 93. En 1597, le suffragant Strengnart bénit Gilles de Lintre (de Baillenville), abbé de St-Gilles de Liège (E. Schoolmeesters, *Les abbés du monastère de St-Gilles à Liège*. Liège, 1895, p. 35).

P. 94. Les 4 et 5 octobre 1606, le suffragant (André Strengnart) réconcilia l'église d'Averbode et consacra huit autels :

Anno 1606 octobris 4, Reverendissimus Dominus Suffraganeus Leodiensis nostram ecclesiam cum ambitu ejusque horto et cemiterio reconciliavit et simul eadem vice septem altaria quia plane profanata erant, consecravit, scilicet summum in honorem solius B. Mariae Virginis. Item altare in choro S. Joannis in honorem solius S. Joannis Baptistae : Item altare in sacello abbatis in honorem SS. Petri et Pauli et Mathiae apostolorum. Item in navi ecclesiae, ad dexteram introeunti claustrum sive chorum altare in honorem SS. Catarinae, Barbarae et omnium virginum. Item altare proximum versus meridiem in appendicio in honorem SS. Laurentii, Cornelii, Cypriani et omnium sanctorum martyrum. Item altare ad sinistram introeunti chorum in honorem SS. Augustini, Norberti, Martini et Nicolai et omnium sanctorum confessorum. Item altare juxta hoc in angulo, versus aquilonem, in honorem SS. Annae, Mariae Magdalenae et omnium electarum. Item 5^a octobris consecravit altare in sacello juxta campanile in honorem Sanctissimae Crucis Christi. Hac eadem vice Reverendissimus praefatus nobis deinceps constituit festum dedicationis nostrae ecclesiae celebrandum prima dominica octobris de anno in annum, concessis omnibus et singulis utriusque sexus hominibus in hac nostra dedica-

tione divinum officium audientibus quadraginta diebus indulgentiarum in perpetuum duraturis. In gratiarum actionem dedi Reverendissimo Domino duos duplices ducatos et primo capellano unum duplicem ducatum et secundo capellano duos aureolos et famulo Reverendissimi unum aureolum. Venit ad nos feria 3^a scilicet 3 octobris in prandio et 5^{ta} octobris, sumpto jentaculo secessit in Loo (= Tessengerloo) reconciliaturus ibidem ecclesiam.

Archives de l'abbaye d'Averbode :

Note de la main de l'abbé Mathias Valentini au registre n° 19 :

« Rapiarium Reverendi Patris Mathiae Valentini abbatis Averbodiensis, inceptum 1609 5 Januarii. », f. 42-42^v (communication de M. Placide Lefèvre).

P. 94. En 1607, il donna la bénédiction à Gilles de Sprimont, abbé de St-Gilles à Liège (E. Schoolmeesters, *Les abbés de Saint-Gilles*, p. 36).

—— Le 13 juillet 1607, il consacra la chapelle de Ste-Marguerite à Laroche (*Bull. Soc. d'art et d'hist. dioc. Liège*, t. XX, p. 283).

—— Le 10 septembre 1609, il consacra l'église des Augustins de Bouillon (Stephani, *Mémoires*, t. II, p. 148).

C'est probablement lui qui donna, le 23 janvier 1610, la bénédiction à Jean Noizet, abbé de Leffe (Matricule de l'abbaye de Leffe ; ms. à l'abbaye de Leffe).

P. 102. Le 4 mai 1616, le suffragant Étienne Strecheus consacra l'église de St-Gilles à Les-Tailles (*Bull. Soc. d'art et d'hist. dioc. de Liège*, t. XX, p. 290).

P. 103. En 1617, il donna la bénédiction à Aloys de Limbourg, abbé de St-Gilles à Liège (E. Schoolmeesters, *Les abbés de Saint-Gilles*, p. 37).

—— Le 9 juillet 1627, il consacra l'autel de l'infirmerie du couvent des Frères-Mineurs de Jérusalem à Liège, en l'honneur de la Ste Vierge et des SS. Joseph, Jacques apôtre et Roch (P. Hugolin Lippens, *Necrologium Conventus Leodiensis dicti de Jerusalem fratrum minorum*, Quaracchi, 1913, p. 45).

Le suffragant Strecheus avait un frère, chanoine-régulier Prémontré, à l'abbaye d'Averbode, Nicolas, né à Liège, en août 1583, décédé à Louvain, le 21 janvier 1629 (1. Goovaerts, *Écrivains, artistes et savants de l'ordre de Prémontré*, t. II, Bruxelles, 1904, p. 213-214).

Les archives de l'abbaye d'Averbode contiennent deux lettres intéressantes relatives à l'héritage du suffragant de Liège, l'une, du 30 janvier 1629, de la prieure des Ursulines de Liège, l'autre du prélat d'Averbode, du 7 février suivant. J'en donne le texte ci-des-

sous, d'après les copies que M. Placide Lefèvre, religieux d'Averbode, a eu l'obligeance de m'é transmettre :

JESUS MARIA.

Reverend Père et S^r en Dieu,

Ayant entendu avecq beaucoup de regret la mort de feu Monsieur Nicolas Strecheus, nous n'avons manqué avecq nostre petite communauté de faire prieres a Dieu pour son âme, esperant de les continuer a l'advenir et ce avecq autant plus de charitable affection qu'il estoit frere germain a foeu Monseigneur le R^{me} Suffragan en son vivant nostre tres bon pere et superieur, lequel Dieu nous at oste passe tantost un an non sans grande perte touchant nostre estat spirituel et temporel, dont il estoit tres zelé conservateur. Or est il que le dit foeu S^r défunct ayant par son testament laisse nostre S^r heritier et nous aultres et qu'a raison diceluy beaucoup de personnes nous vinnent a molester, l'on nous a conseille de renoncer a l'heredité, daultant quelle nous seroit plus preiudiciable qu'avantageux, en quel cas il nous fault rendre compte de tout ce qui estoit en la maison mortuaire dudit S^r R^{me}. Or ayant ledit maistre Nicolas Strecheus son frere apres la mort dudit S^r R^{me} remportee et emmené avecq luy quelques hardes et meubles de son feu frere, J'ay prins la hardiesse pour les raisons que dessus (oulre plusieurs aultres) decrire a vostre Reverence ce peu de lignes pour la supplier, comme nous faisons, avec toute affection possible qu'il luy y plaise faire tenir la main que ce choses ne soyent dispersées mesnément plusieurs papiers et lettres d'importance tant commissions envoyées par son Altesse Serenissime au defunct qu'aultres lettres particulières pour lesquels ravoir l'on nous moleste et importune tous les jours. Nous envoyons une scedule de ce que Reverend maistre Nicolas susdit auroit transporté avec soi. Je lui avois escrit de cela par Monsieur Lhoeme advocat et il m'avoit aussi rescript qu'il me les renvoyeroit, mais je croy que prevenu de maladie et de la mort il n'aura sceu executer ses desseins. Nous avons aussy requis Monseigneur le grand doyen nostre tredigne superieur et protecteur den escrire semblablement a vostre Reverence, comme elle pourra voir par ses adjointes à ce qu'elle adjoint plus de soy a nostre dire. Nous avons un semblable cedule a celle que nous envoyons icy jointe escript de la main mesme du defunt quant touche les livres nous nous confions que vostre Reverence y procedra en nostre S^r. Lequel je supplie la continuer et tout son monastere en sa sainte grace.

Inferius erat scriptum : De Vostre Reverence

tout embas estoit : tres humble servante en nostre S^r

Seur Marye de Jesus humble prieure des
religieuses Ursulines de Liège

En Liège ce 30^e Janvier 1629

La superscription estoit : a Monsieur Monsieur le Reverend Prélat du monastère d'Averbode audit lieu.

(Archives de l'abbaye d'Averbode, Reg. 276, f. 134-135).

Admodum Illustris atque Amplissime Domine, quod confrater noster Nicolaus Straecheus, pia memoriae, promiserit omnes libros remittere quos ex domo mortuaria sui fratris R^{mi} quondam suffraganei felicissimae memoriae secum ad monasterium contulerat, nobis vix valemus persuadere eo quod Lovanii existens, causa curandae suae valetudinis ad iter germanicum paucis diebus ante mortem ad me scripserit haec sequentia : Admodum Reverende Pater, nescio quales homines sunt isti de Endert, curavi aliquoties pro habenda solutione ejus quod supererat solvendum Ursellinis et mater promiserat se in festo S. Remigii praeterlapso allaturam solutionem sed adhuc ; nihil praeter verba accepi debent vero adhuc 93 florenos 5 stuferos monetæ Leodiensis, nam expensae annuae pro mensa erant 180 floren. et pro aliis suis rebus necessariis circa vestes etc. expenderat frater meus pro ipso 46. Super his autem recepi in universis duabus vicibus ab ipsis 45 pattacones id est 132 flor. 15 stuf. unde sequitur eos adhuc debere numerare 93 flor. 5 stuf. si eos hic haberem numerarem Domino Wiggers. Praeterea quoad libros qui debent suo tempore remitti Leodium illi sunt : *Cathechismus Marchant* in tribus tomis quem habet fr. Michaël Engelbeerts. Item quatuor libri vel tres in rubro corio continentes decreta synodalia S^{ci} Caroli Borromaei. Petierat etiam mater Ursularum remitti S. Thomam qui est comprehensus uno tomo et Lessium de jure et justitia forte quod intendat eas dare cognato meo M Eustachio Leodii. Alteri cognato nostro qui adest domino Wiggers addixerat Garsia de Beneficiis et consenserat R. P. V. sed et hunc fui oblitus conferre in carruca. De distributione aliorum adhuc modo tacebo donec vicinior adfuerit discessus noster quia nihil modo urget eam accelerari. Deus conservet et sospitet diu R. P. V. cum omnibus suis filiis et fratribus meis. Amen. Hac 7 Januarii 1629. Admodum R. P. V. filius in Domino Nicolaus Streecheus. Hucusque ejus litterae.

Ex his enim aliud colligere nequivimus quam quod secum vecta Leodio ab Ursulinis dono se recepisse existimaverit, exceptis libris quos hic remitti jubet et opinio nostra videtur confirmari ex eo quod aliquos illorum ante discessum suum distribuerat donando pro sui memoria, quod qua conscientia fecisset tam timoratus religiosus et doctus non capio si licentiam retinendi non habuisset. Nihilominus si non statim, saltem quando via paulo aptior erit curabimus consarcinata omnia quae hic inveniri poterunt Trudonopolim advehi et illinc istuc destinari. Attamen Vestra Illustris Gratia scire debet non omnia huc contulisse quae in catalogo nobis misso specificantur.

Porro me meosque fratres Illustri V. G. plurimum commendans, Deum Opt. Max. etiam atque etiam deprecor ut eandem suae ecclesiae incolumen et vegetam conservet.

Raptim Averbodio hac 7 Februarii 1629.

V. Ill. Gr.

humilis cliens.

M. Valentini ablas Averbodiensis.

(Reg. 276, f. 135-136).

P. 106. Thierry de Grâce, évêque de Dionysie, consacra le 1^{er} octobre 1630, deux autels dans l'église des Augustines de N.-D. des Anges à Liège (Stephani, *Mémoires*, t. I, p. 1116).

En 1633, il fit la consécration de l'église des Récollets de Verviers (*ib.*, t. II, p. 177) ; le 8 septembre 1635, celle de l'église des Récollettines de Beche (*ib.* t. II, p. 192).

P. 111. 1640, 7 octobre. Consécration de l'église de Clermont-sur-Berwinne, par Henri, évêque de Dionysie (Alex. Domken, *Histoire de la seigneurie et de la paroisse de Clermont-sur-Berwinne*. Liège, Demarteau, 1913, p. 136).

—— Une chronique de St-Gilles, à Liège, dit que l'abbé Jean de Nollet fut béni par le suffragant Henri Sylvius (Schoolmeesters, *Les abbés de St-Gilles*, p. 41).

1914, p. 66. Le 18 mai 1661, Jean-Antoine-Blavier consacra la chapelle d'Hermeton-sur-Meuse, et le 21 avril 1663, l'autel de Ste-Marie-Madeleine dans l'église de Mariembourg. (Communications de mon confrère D. Thierry Réjalot, d'après les archives de ces paroisses).

P. 67. En 1671 eut lieu la consécration des autels de la Vierge et de S. Jacques dans l'église de Tamines (*Annales de la Soc. Archéol. de Namur*, t. XVII, p. 358 ; l'auteur dit que ces autels furent consacrés par l'évêque de Liège ; il doit s'agir du suffragant).

—— Le 2 mai 1669, le suffragant Blavier béni l'hospice des vieillards à Verviers (*Archives de la ville des Verviers*, Farde 52, Compte du bourgmestre Antoine Pingray ; communication de M. le Dr I.ejean).

Le 13 septembre 1671, Blavier fit la consécration, dans l'église abbatiale de Florennes, de l'autel de S. Jean-Baptiste (*Studien und Mitteil. aus dem Benediktiner und dem Cistercienserorden*, t. VII, 1886, p. 302).

P. 70. Sur les relations de Mgr Ledrou avec l'Anima à Rome, voir J. Schmidlin, *Geschichte der Deutschen Nationalkirche in Rom. S. Maria dell' Anima*. Fribourg-en-Br., 1906, p. 480, 553, 554, 559, 563.

P. 81. Mgr Liboy, consacra, le 3 juillet 1725, la chapelle de Gevigné en l'honneur des SS. Druon et Monon (*Bull. Soc. d'art et d'hist. dioc. Liège*, t. XX, p. 299).

NOTES ET DOCUMENTS

LE DRAGON DU FORUM ROMAIN, SA LÉGENDE ET SON HISTOIRE.

P ARMI les nombreux dragons célèbres dans l'antiquité tant profane que sacrée, l'un des plus anciens et des plus authentiques est celui du Forum romain, qui gîtait, paraît-il, dans le voisinage de l'habitation des Vestales. Il joue un rôle important dans les *Actus beati Siluestri*, document apocryphe rédigé au déclin du V^e siècle¹ ; car l'auteur de ce roman hagiographique, voulant donner un spécimen du savoir-faire de son héros comme thaumaturge, choisit précisément l'épisode du dragon. Voici le résumé de son récit².

Les ci-devant prêtres des temples des idoles viennent présenter leur requête à l'empereur Constantin. Un dragon invincible répand, par ses émanations pestilentiellles, la terreur parmi le peuple romain : cela, seulement depuis le jour où, Constantin s'étant fait chrétien, a cessé l'antique usage en vertu duquel les vierges de la déesse sacrée (Vesta) descendaient le premier de chaque mois porter au monstre sa pitance, qui consistait en mets faits de fleur de farine. L'empereur consulte le pape pour savoir s'il ne serait pas à propos de rétablir ce reste de cérémonie païenne ; la réponse est naturellement négative. Le préfet de Rome, Calpurnius, qui était païen, se met alors de la partie, et représente qu'il est déraisonnable de laisser ainsi, par pur entêtement, mourir chaque jour plus de six mille personnes des deux sexes. Sur quoi Silvestre fait observer qu'on ne saurait citer un seul chrétien parmi les victimes du dragon. « En ce cas, réplique le préfet, descends toi-même jusqu'à la bête, et empêche-la, au nom de ton Dieu, au moins pendant un an, de semer la mort parmi le genre humain ; alors nous croirons au Christ que tu prêches ». Le saint accepte le défi, et les pontifes païens, en présence de l'empereur, ratifient la promesse faite par le préfet. Silvestre prescrit trois jours de jeûnes

1. Cf. L. Duchesne, *Liber pontificalis*, t. I, Introd. p. CIX-CXX ; E. v. Dobschütz, *Das Decretum Gelasianum*, p. 276.

2. D'après le texte de Mombritius, *Sanctuarium sive Vitae sanctorum*, édit. Paris, 1910, t. II, p. 529 sq.

et de prières. Au jour fixé, l'épreuve a lieu : le pape descend les cent cinquante marches qui conduisent au dragon, et, armé d'une recette que lui a révélée l'apôtre Pierre, réussit à lier la gueule du monstre, puis referme pour jamais derrière lui les portes d'airain de son repaire. Au bout de l'an, conversions en masse parmi les prêtres et derniers tenants du paganisme ; et l'on n'entend plus parler du dragon infernal.

Duchesne suggère, d'après Jordan ¹, qu'il y a peut-être quelque lien entre cette légende et la caverne mithriaque située au pied du Capitole. H. Grisar ² fait un autre rapprochement beaucoup plus plausible. Selon lui, l'épisode du dragon aurait donné lieu à l'érection d'un sanctuaire chrétien, qui, avant de s'appeler S. Maria Libératrice, porta successivement les différents noms de S. Maria Antiqua, S. Maria de inferno, S. Silvester in lacu, S. Maria libera nos de poenis inferni. Là se trouvait localisée la scène de Silvestre et du dragon : la caverne de celui-ci devint pour les fidèles un symbole de l'enfer. Le vieil oratoire de la Mère de Dieu, dont l'emplacement et de précieux restes ont été retrouvés de nos jours ³, remonterait ainsi, d'après le même Grisar, aussi haut que le début du IV^e siècle, et aurait été érigé en vue de faire concurrence au culte romain de la *Vesta mater*.

Il y a en tout cela beaucoup de légende et de fantaisie, mais aussi de l'histoire vraie. A commencer par le dragon, la croyance à son existence, ainsi que la coutume de lui faire porter à certains intervalles sa nourriture par des Vestales, sont l'une et l'autre attestées, au déclin du IV^e siècle, par un poète chrétien du nom d'Antonius ⁴. Voici la façon dont il s'exprime, au cours de sa satire contre le paganisme expirant, vers 143-148 :

1. *Topographie der Stadt Rom* (1871-1878), t. II, p. 496.

2. *Geschichte Roms u. d. Päpste im Mittelalter*, p. 195 sq.

3. Je me trouvais sur les lieux au moment même où fut découverte l'inscription qui mettait l'identification hors de doute : il me souvient encore de l'espèce d'exaspération qu'en éprouvèrent d'abord ceux qui jusque-là s'étaient opiniâtrés à placer S. Maria Antiqua à l'endroit où s'élève aujourd'hui S. Maria Nuova. Bientôt pourtant ils se consolèrent en protestant que, si le résultat final était en faveur de leurs adversaires, leur méthode à eux avait été incontestablement beaucoup plus sage et plus critique.

4. Dans le soi-disant « Carmen XXXII » de s. Paulin, publié pour la première fois par Muratori en 1697, et attribué un peu hâtivement par lui à l'évêque de Nole. Hartel, qui en a réédité le texte dans le *Corpus* de Vienne, t. XXX, p. 329-338, dit avec toute réserve dans sa Préface, p. 22 : « si Paulini est. » La pièce commence par « Discussi, fateor, sectas Antonius omnes », et rien n'autorise à voir dans cet *Antonius* un vocatif. Parmi les correspondants de Symmaque figure un Claudius Antonius, consul en 382, qui avait donné des preuves de son talent littéraire tant comme orateur que comme auteur dramatique. L'auteur du prétendu « dernier poème de Paulin » a vécu dans le même milieu, et partageait les mêmes idées, que le poète anonyme du *Carmen* contre Flavien, découvert de nos jours dans le ms. Paris. 8084.

Additur hic aliud : Vestae quas uirgines aiunt
 Quinquennis epulas audio ¹ portare draconi ;
 Qui tamen aut non est, aut, si est, diabolus ipse est,
 Humano generi contrarius antea suasor.
 Et uenerantur eum, qui nunc in nomine Christi
 Et tremit et frendit ² suaque omnia fracta ³ fatetur.

Bien plus, dès la première moitié du III^e siècle, Tertullien semble aussi faire allusion au dragon des Vestales, dans ce passage de son traité *Ad uxorem*, l. I, c. 6 :

Romae quidem, quae ignis illius inextinguibilis imaginem tractant, auspicia poenae suae CUM IPSO DRACONE curantes, de uirginitate censentur ⁴.

Ce qui est inadmissible, c'est que la gloire d'avoir eu raison du monstre revienne au pape Silvestre, puisque la pratique de lui porter des aliments subsistait encore un demi-siècle après ce pape. La façon dont, en réalité, prit fin cette farce cruelle nous est racontée par un écrivain du V^e siècle, dont les récents historiens n'ont point suffisamment relevé le témoignage. Dans son ouvrage si intéressant *De promissionibus et praedictionibus Dei*, part. 3, le Pseudo-Prosper a un chapitre intitulé « De subuersione idolorum atque templorum ⁵ », où il rapporte entre autres choses ce fait curieux :

Apud urbem Romam specus quidam fuit, in quo draco mirae magnitudinis, mechanica arte formatus, gladium ore gestans, oculis rutilantibus gemmis, metuendus ac terribilis apparebat. Huic annuae deuotae uirgines floribus exornatae eo modo in sacrificio dabantur, quatenus insciae munera deferentes gradum scalae, quo certe ille diaboli arte draco pendeat, contingentes, impetus uenientis gladii perimeret, ut sanguinem funderet innocentem. Et hunc quidam monachus bene ob meritum cognitus Stiliconi tunc patricio, eo modo subuertit. Baculo, manu, singulos gradus palpando, inspiciens, statim ut illum tangens fraudem diabolicam reperit, eo transgresso descendens, draconem scidit, misitque in partes, ostendens et hic deos non esse, qui manu fiunt.

Le récit de l'auteur africain pourra sembler un peu rationaliste,

1. *audio* est une conjecture de Zechmeister ; Muratori a *audis*, Bursian *audio*.

2. *frendit* me paraît être la leçon cachée sous le *pendit* que portent les deux manuscrits de l'Ambrosienne et de Munich ; Muratori, Bursian, Hartel ont corrigé en *pendet*.

3. *fracta*] encore une suggestion qui me vient à l'esprit, au lieu du *facta* que l'on trouve dans les manuscrits comme dans les éditions.

4. Migne I, 1396 B.

5. Chap. 38, n. 43. Migne 51, 835 A.

en regard de la légende de Silvestre ; mais tout le monde conviendra que chacun des détails est intéressant, et comme pris sur le fait. On aura déjà remarqué ce qu'il a en commun avec la *Vita Siluestri*, et en quoi il diffère de celle-ci. De part et d'autre, le dragon est nourri par des vierges sacrées, et l'on descend dans sa caverne au moyen de degrés : cent cinquante, selon le texte de Mombritus ; trois cent soixante-cinq, d'après d'autres variantes ¹. La nourriture qu'on lui servait consistait, d'après le même texte de Mombritus, en simples gâteaux de fleur de farine ; d'après le récit analysé par Duchesne, ce n'étaient rien moins que des victimes humaines. Le Pseudo Prosper combine les deux choses : les vierges sont bien censées porter des offrandes sacrées, mais en réalité, c'est leur propre sang qu'elles laisseront dans la gueule du monstre. Il y a aussi des divergences sur l'époque fixée pour la cérémonie : au dire du poète Antonius, elle avait lieu tous les cinq ans, au lieu que le Pseudo-Prosper parle de victimes offertes tous les ans, et le biographe de Sylvestre, d'un rite qui se pratique aux calendes de chaque mois.

Ce qui appartient en propre à l'auteur du *De promissionibus*, c'est la façon dont il décrit et le dragon lui-même, et sa destruction authentique. Pour le légendaire, il n'y a point de doute qu'il ne s'agisse réellement d'un dragon en chair et en os ; Antonius est plus sceptique, et incline à croire que c'est tout simplement le diable. Moins crédule encore, le Pseudo-Prosper nous apprend qu'il n'y a au fond de la caverne qu'une « machine fabriquée avec un art diabolique ». Elle représente en vérité un dragon de dimensions énormes, portant un glaive dans sa gueule : mais il est fait de bois ou de métal, et les yeux, qui lui donnent un aspect si terrible, consistent en pierres précieuses d'un éclat extraordinaire. Au moment où l'infortunée vestale, sans se douter de rien, arrivait avec son offrande, et touchait la marche à laquelle était suspendu le dragon, le glaive du même coup se mettait en mouvement, et c'en était fait de l'innocente victime.

Cela est déjà très intéressant, mais ce qui suit ne l'est pas moins. Au lieu du débonnaire Silvestre, armé du jeûne et de la prière, descendant *in pontificalibus* au fond de la caverne, avec son cortège de prêtres et de diacres, nous avons ici un simple moine, homme de mérite assurément, et pour cela bien connu du patrice Stilicon, mais aussi un moine fin matois, qui veut avoir le cœur net de cette supercherie, sans toutefois y laisser sa peau. Il descend donc avec

1. Duchesne, *loc. cit.*, p. cx1.

précaution, tâtant chacune des marches du bâton et de la main, et observant soigneusement les anfractuosités du sinistre repaire. Arrivé au degré fatal, il découvre la ruse infernale, s'y prend habilement de manière à éviter le coup, et avance de côté jusqu'à ce qu'enfin il se trouve en position de fendre le corps du dragon, mettant en pièces du même coup la machine tout entière.

Ainsi finit le dragon du Forum romain et des Vestales.

Je me suis souvent demandé s'il n'y aurait pas une connexion quelconque entre ce curieux épisode et la célèbre légende du moine Télémaque, racontée par Théodoret. Quoique la substance de cette histoire soit encore admise à l'heure qu'il est par des critiques tels que H. Grisar ¹ et H. Delehaye, on convient cependant « que le fait n'est rapporté que par Théodoret, et que quelques circonstances peuvent donner matière à discussion ² ». Pour ma part, je l'avoue, le silence absolu de tous les contemporains au sujet d'un événement aussi public, aussi éclatant, m'a toujours paru inexplicable, sans parler des autres difficultés auxquelles donne lieu le récit de Théodoret. Mais ne serait-il pas possible que le prétendu moine, venu d'Orient à Rome pour mettre un terme aux combats de gladiateurs, ne fût autre, en réalité, que notre moine destructeur du dragon et de son *glaive* homicide? Non seulement le principal héros de l'une et l'autre histoire est un moine, et un moine qui met fin aux pratiques sanguinaires du paganisme, mais aussi, de part et d'autre, le fait se passe aux environs de l'an 400, sous l'empereur Honorius, et à Rome, et dans la région du Forum. La date elle-même assignée par les martyrologes historiques à Almachius, le double de Télémaque, n'est pas moins suggestive : c'est le jour des calendes de janvier ³, et l'on se rappelle que la descente à la caverne du dragon avait lieu, soit tous les ans, soit aux calendes de chaque mois. L'on conçoit mieux aussi le silence des autres historiens au sujet de cet acte de zèle clandestin, que s'il s'agissait d'un fait ayant pour scène l'amphithéâtre, et pour témoins des milliers de spectateurs. En tout cas, le moins que l'on puisse dire est que la narration de Théodoret est celle d'un témoin éloigné, plus d'une fois déjà pris en défaut

1. *Op. cit.*, p. 33 sq.

2. *Analecta Bolland.*, t. 16 (1897), p. 252.

3. Cf. A. Urbain, *Ein Martyrologium der christl. Gemeinde zu Rom am Anfang des V. Jahrh.* (Texte u. Untersuch., N. F. XXI. 3), p. 117 sq. L'auteur fait remarquer qu'au lieu de la fabuleuse Martina, qui n'a jamais existé, le ms. de Berne marque à ce même jour *Martini martyris*, et même le cod. E² *Martini monachi*. Si cette dernière variante était paléographiquement plus autorisée, on serait presque tenté d'y reconnaître le vrai nom du moine, anonyme dans le Pseudo-Prosper, affublé par Théodoret du vocable visiblement inventé de Télémaque.

quand il parle d'événements accomplis en Occident ; au lieu que l'auteur du *De promissionibus*, quoique né en Afrique, a séjourné assez longtemps en Italie à partir de 439, se montre partout observateur curieux et bien informé, et a pu sans trop de peine recueillir sur les lieux le souvenir encore vivant de l'étrange aventure qu'il décrit.

D. G. MORIN

D'OÙ PROVIENT LE MISSEL DE BOBBIO ?

UN paléographe de mes amis insiste pour que je mette par écrit quelques idées échangées récemment entre nous au sujet de la provenance du soi-disant « Missel de Bobbio »¹, aujourd'hui Paris. lat. 13246. Je le ferai aussi brièvement que possible, tout en protestant d'abord que je n'ai rien découvert de nouveau sur ce célèbre manuscrit liturgique, et ne ferai guère ici qu'utiliser les données fournies par mes devanciers, spécialement la monographie tracée de main de maître par dom Wilmart dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*², t. II. fascic. xv (juillet 1908), col. 939-962.

* * *

On nous dit d'abord que la paléographie ne fournit ici aucun indice positif : rien, dans l'écriture, qui rappelle, soit le type insulaire, soit un milieu franc déjà connu ; et plusieurs particularités, paraît-il, excluent l'idée d'une origine italienne. On constate seulement le « goût de l'étrange » et le « caractère exceptionnel » de l'orthographe : et l'on conclut à l'« isolement relatif de la communauté ecclésiastique » dans laquelle et pour laquelle le *Bobbiense* a été compilé ; nous sommes autorisés à chercher l'emplacement primitif du missel « dans quelque province excentrique, et mal connue à cette date » (VII^e/VIII^e siècle) du monde latin.

1. Ou *Sacramentarium gallicanum*. Édité pour la première fois par Mabillon dans son *Museum italicum* en 1687 ; reproduit par Muratori, *Liturgia romana vetus* (1748), par Migne P. L. t. 72, etc. Une première édition vraiment critique est annoncée comme devant paraître prochainement en Angleterre.

2. Et aussi la note du même « Une curieuse instruction liturgique du missel de Bobbio », publiée dans la *Revue Charlemagne*, t. II (1912), p. 1-16.

Évidemment, nous n'avons pas à expliquer sa présence à Bobbio au XVII^e siècle. Et, quoi qu'on fasse, le (dernier) cahier palimpseste, lors même que la première écriture aurait été tracée sûrement dans « la région de Milan », et « au VI^e siècle au plus tard ¹ », ne saurait être d'aucun secours pour fixer la provenance réelle du volume, le dit cahier ayant pu être transporté d'Italie dans une contrée quelconque d'Occident à l'aide d'intermédiaires faciles à imaginer.

Notre seule ressource, dans le cas présent, consiste donc à examiner de près le contenu même du recueil, et non seulement la portion centrale, mais aussi les additions, si tant est, comme on nous l'assure, que ces additions soient « le fait de scribes qui avaient la même culture et appartenaient au même cercle que le premier rédacteur du volume », et que, par suite, le volume lui-même soit « demeuré en usage un certain temps dans la région où il avait été transcrit. »



Mais au point de vue même du contenu, nous dit-on, le *Bobiense* « se présente comme un recueil dépourvu d'attaches locales déterminées. »

Cela est incontestable, en ce sens qu'il ne contient aucune fête purement locale, aucune indication de l'église ou même de la région précise à laquelle il se rattache ². Mais, à défaut de cela, ne restait-il pas assez de traits qui permettent de lui assigner, sans hésitation possible, une certaine patrie, une zone suffisamment limitée, en dehors de laquelle on ne peut guère concevoir qu'il ait vu le jour ?

Groupons les données acquises jusqu'à présent, et sur lesquelles tout le monde semble d'accord.

En premier lieu, il est nettement établi que le fond de la liturgie représentée par *Bob.* est gallican, et offre le plus de points de contact avec le *Missale Gothicum* ou sacramentaire d'Autun du

1. C'est l'opinion exprimée en dernier lieu par dom Wilmart. Quatre ans auparavant, il était d'avis que « la première écriture, parfaitement nette, était une minuscule du VII^e siècle ». Évolution parallèle quant à la date même du missel. Il semblait d'abord « plus probable de l'attribuer à la première moitié du VIII^e siècle qu'à la deuxième moitié du VII^e » ; à présent, on dirait plutôt « vers la fin du VII^e siècle. » Ce dernier jugement est partagé par M. le Dr. P. Lehmann, que je viens d'interroger sur ce sujet. C'était aussi celui de Léopold Delisle.

2. Certaines formules de la messe de s. Michel avaient donné lieu de supposer que le missel avait été compilé en vue d'une église dédiée sous le vocable de l'archange ; mais elles s'expliquent sans cela par l'origine même de la solennité qui était bien en effet une fête de dédicace.

VII^e siècle. Ces points de contact, du reste, ne consistent en rien qu'on puisse caractériser de « régional », car ils ne portent sur aucune fête ni particularité propre à Autun ou à la Bourgogne ; selon moi, ils signifient simplement qu'à Autun comme dans la patrie du *Bob.* on continuait à utiliser, au VII^e siècle, les vieux formulaires gallicans remontant à l'époque des Musée et des Mamert Claudien. De même, pour l'influence dûment constatée de la revision gallicane du sacramentaire gélasien : elle nous aiguille vers le pays franc, mais c'est tout, et, d'un côté comme de l'autre, il n'y a rien à tirer, en fait de localisation spéciale.

Le second élément à considérer, c'est la part indéniable qui revient à l'influence irlandaise, influence particulièrement reconnaissable dans la rédaction de l'*Ordo baptismi*, dans la teneur de certaines formules, notamment de la Contestation de la messe 55 avec son « Landoglado » d'origine britannique avérée, enfin du canon même de la messe, lequel est apparenté à celui du Missel de Stowe et du *Missale Francorum*, c'est-à-dire, à la recension « hiberno-gallicane. »

C'est là sans doute quelque chose, mais qui ne nous avance pas beaucoup dans l'espèce. Car où n'y avait-il pas d'établissements irlandais, en Gaule, au déclin du VII^e siècle ? On les retrouve partout, ces « peregrini » insulaires, depuis le Quercy et l'Aquitaine jusqu'aux milieux monastiques de la Belgique, des rives de l'océan Atlantique jusqu'au delà du Rhin ; et il n'est point douteux qu'ils n'aient pénétré en une foule de milieux au sujet desquels les documents nous font défaut. Force est donc de nous borner à cette conclusion d'un vague désespérant : le compilateur de *Bob.* a accompli son œuvre « dans une région où les traditions irlandaises avaient cours » ; il était lui-même « un clerc franc en contact avec les moines scots, sinon élevé à leur école. » Mais quelle est cette région ? où se tenait cette école ? Encore une fois, impossible de rien déterminer.



Heureusement, il est un troisième facteur dont il faut tenir compte, et je n'ai jamais compris qu'on n'en ait pas saisi davantage la signification : je veux parler de la part considérable qui revient dans notre recueil à l'élément espagnol ou mozarabique.

Voici une première énumération, laquelle sans doute est bien loin d'être complète : je me borne d'ailleurs exclusivement aux traits relevés par dom Wilmart.

Dès le début, on nous prévient qu'un des principaux mérites de

l'édition de G. H. Forbes (1858) est le rappel constant des formules parallèles, « en particulier des formules du missel mozarabique. »

Des trois formules pour la consécration des vierges, restes d'un *ordo* évidemment gallican, « la troisième a été conservée dans son intégrité par le *Liber ordinum* » de Silos, document wisigothique, comme tout le monde sait.

« Les trois oraisons pour la bénédiction nuptiale sont de même appuyées désormais par le Supplément du *Liber ordinum*, et pourraient avoir une origine mozarabique. » Le *Rituel* tout entier demeure proprement gallican, mais il est « accru de compositions mozarabiques. »

Le lectionnaire du *Bob.* est, comme le missel lui-même, un témoin gallican ; mais pourtant l'on y rencontre quelques étranges compositions qui rappellent sous plus d'un rapport les centons mozarabiques ; la leçon de l'Apocalypse pour le jour de Pâques est « conforme pour une part à la teneur du *Liber comicus* » de Tolède.

Plusieurs des annonces diaconales du samedi saint « reproduisent les formules des documents mozarabiques, spécialement du *Mixtum*. »

Un cas des plus intéressants est celui des deux *Preces* du matin du samedi saint, *Insidiati sunt mihi* et *Vide Domine*. Déjà dom Wilmart avait été induit à admettre que « le *Bobiense* a reçu d'Espagne ses *Preces*. » On sait comment dom De Bruyne a depuis mis en pleine lumière les relations qui existent entre la teneur gallicane de ces deux pièces et leur original mozarabique¹.

Les formules qui accompagnent le *Gloria in excelsis* dans le missel de Bobbio « permettraient de croire qu'il y est une importation mozarabique. »

« La messe *omnimoda* (44) paraît bien être dérivée de celle du *Liber ordinum*... ; deux des messes votives (46 et 48) nous ont été rendues intégralement par le *Liber ordinum*. »

Enfin, il me paraît qu'il ne faut pas tout à fait négliger l'appellation de *missa ROMENSIS* qui figure en tête de la première messe. Cet emploi de *romensis* = *romanus* a été jusqu'ici relevé presque exclusivement dans des documents s'échelonnant de la Bourgogne vers l'Espagne² : dans le *Missale Gothicum* Vatic. Reg. lat. 317 ;

1. « De l'origine de quelques textes liturgiques mozarabes » *Rev. Bén.*, XXX (1913) ; en particulier le troisième paragraphe « Les *preces* rythmiques », p. 131-136.

2. Je dis « presque exclusivement », à cause de l'explicit de l'*Ordo* monastique édité par Martène d'après un manuscrit de Murbach du VIII^e siècle : *Explicit breuiarium ecclesiae ordinis Rominsac*. Mais je me suis mis depuis longtemps en tête que, parmi les moines réunis « de diuersis prouinciis » sous l'abbé Romain dans le *Vinarius peregrinorum* du comte Eberhard et de l'évêque Pirmin, vers 726, il a pu se trouver des fugitifs de l'Aquitaine et de la Septimanie ; je soupçonne même, comme Traube avant moi, que

dans le Veron. LII (50), *Regula a sancto Benedicto Romense edita*, écrit en Bourgogne aux environs de l'an 800 ; dans la lettre de Venerandus à l'évêque Constantius d'Albi (627-647), *regulam sancti Benedicti abbatis Romensis*. Mais c'est surtout en Espagne que cette forme est le plus usitée, et qu'elle a persisté le plus longtemps. Une liste des manuscrits d'Oviedo en 882 mentionne un *martirologium Romense* ; les Morales et les Dialogues de s. Grégoire y sont intitulés, aux IX^e et X^e siècles, *Gregorii papae Romensis*, *Gregorii Romensis episcopi*. D'autre part, le *Liber ordinum* a conservé le nom d'une *missa sancti Petri apostoli Romensis* ; et dans le canon de la messe du *Missale mixtum*, on nomme en tête de « ceux qui offrent » le *papa Romensis*¹.

Des influences irlandaises peuvent s'expliquer, je le répète, d'un bout à l'autre de la France mérovingienne du VII^e/VIII^e siècle ; mais il n'en est pas de même des influences espagnoles, surtout dans la mesure où elles s'accusent dans notre document. Nous sommes ici en présence d'un cas que je ne saurais, pour ma part, imaginer en dehors du sud-ouest de la France, où même, pour parler plus exactement, de la partie de la Narbonnaise I^{re} qui, depuis 462 jusqu'au milieu du VIII^e siècle, fut soumise à l'autorité des rois wisigoths d'Espagne, c'est-à-dire les anciennes cités de Narbonne, Lodève, Béziers et Nîmes, ce qu'on appela la Septimanie.

C'est là que, jusqu'à preuve du contraire, me paraît devoir être cherché « l'emplacement primitif » du soi-disant missel de Bobbio.



Cette conclusion, fondée sur tout l'ensemble du contenu, se trouve confirmée par certains détails, assez minimes en apparence, mais qui ne laissent pas d'avoir ici leur importance.

Dom Wilmart dit, à propos de dix formules de bénédictions qui se lisent dans le *Bobiense* (Muratori, II 947-959) : « La plupart ont encore l'attestation du *Liber ordinum*... Pour 6 on a la surprise d'une réplique excellente dans le Pontifical de Narbonne. » Ce 6, c'est une *Benedictio palmarum et oliuarum super altario*, commençant

Pirmin, venu « de occidentali parte », était peut-être originaire de la même région, ou du moins de la Bourgogne. Une chose est sûre : c'est que plusieurs portions additionnelles du *Bobiense* ne pourraient être mieux situées, a priori, que dans le milieu cosmopolite, mais spécialement irlandais, de Murbach.

1. Migne 85, 542. J'allais presque oublier l'*Omelia Romensis de die iudicii* que je signalais naguère (R. B. t. 28, 1911, p. 222) dans le Clm. 28135, en compagnie de pièces provenant de la région d'Arles et de Nîmes du V^e au VIII^e siècle.

par les mots « *Ecce dies, Domine, festa recolitur* » ; un texte tout local, si je ne me trompe, et qui n'a point été signalé en dehors de ces deux livres. Il paraît même que notre *Bob.* est jusqu'ici l'unique témoin de la cérémonie des Palmes en France avant l'époque carolingienne¹.

Il y a ensuite les noms « notés sur les marges, et qui démontrent l'usage du manuscrit. » De *Bertulfus*, de *Manubertus*, de *Bonolo*, je ne sais ce qu'on peut faire. Mais *Elderatus* est, sous cette forme, un nom provençal, porté par le célèbre abbé Eldrad de Novalaise au IX^e siècle. *Dacolena*, comme beaucoup d'autres noms terminés de cette façon, rappelle particulièrement la région du sud-ouest : ainsi, nous trouvons un *Dacolenus* dans un diplôme de l'abbaye de Moissac en 680 ; Syagrius, comte d'Albi et patrice de Marseille au VII^e siècle, a pour femme une *Bertolena*, également d'Albi ; d'Albi aussi, sainte Sigolena, abbesse de Troclar. Nous trouvons encore un *Leodolenus*, clerc de Cahors, mentionné dans la Vie de s. Didier en compagnie d'un autre clerc, *Dracolenus*. Mais ce n'est pas là-dessus que j'insisterais.

Plus intéressants sont les noms des quatre saints invoqués dans la formule de conjuration, f. 253^v-254^r : *Anatolius*, *Seuerus*, *Aridius* et *Donatus*. Il se pourrait très bien que les deux premiers fussent des personnages de la Septimanie, par exemple, Sévère, abbé d'Agde vers l'an 500, et *Anatolius*, évêque de Lodève dans la première moitié du VII^e siècle². Au bas d'un acte de 1187, en faveur de l'église d'Agde, nous voyons figurer un Guillaume de [*sancto* ?] *Anatholio* et *Iacobus... sancti Seueri*³. Pour les deux autres noms, je n'ai aucune conjecture à proposer.

Une dernière remarque, au sujet du culte de sainte Eugénie. On a dit que la mention de cette sainte au *Nobis quoque peccatoribus* et dans la collecte *Ad pacem* de la vigile de Noël était une particularité sans portée. Je le veux bien, en ce sens qu'on n'en peut rien déduire au sujet du vocable de l'église pour laquelle fut transcrit le missel de Bobbio. Mais cependant cette persistance presque

1. Un passage de s. Isidore. *De officiis*, I, 28, semble déjà y faire allusion ; aux environs de l'an 700, nous avons le témoignage explicite de s. Aldhelm. *De virginitate* c. 30 : « *Cuius rei regulam nostra quoque mediocritas autentica ueterum auctoritate subnixâ in sacrosancta palmarum sollemnitate binis classibus canora uoce conerepans et geminis concentibus Osanna persultans cum iocundae iubilationis melodia concelebrat.* » Il est fort probable que la région de Narbonne aura reçu ce rite de l'Espagne.

2. Cf. Duchesne. *Fastes épiscopaux*. 2^e édit., t. I, 314. Peut-être le même dont le corps fut transféré, d'abord à Cahors, puis à Saint-Mihiel, au VIII^e siècle, par l'évêque-abbé Ermengaudus, un nom encore bien « septimanien », celui-là.

3. *Gall. christ.*, t. VI, Instrum. col. 332 B.

sans exemple ¹ d'un culte plutôt archaïque invite, ce me semble, à diriger nos investigations vers la contrée de l'Europe où la mémoire de la martyre Eugénie est demeurée le plus longtemps en honneur. Or, cette contrée est sûrement l'Espagne, dont les livres liturgiques contiennent une messe propre et un office de cette sainte ²; et, après l'Espagne, le sud-ouest de la France, où nous trouvons plusieurs monastères dédiés sous son vocable, l'un entre autres tout près de Narbonne ³.

Enfin, puisque l'écriture du *Bobiense*, ni irlandaise, ni italienne, ni espagnole, n'appartient par ailleurs à aucune des écoles qui ont laissé en France quelque trace, qu'elle est « singulière dans toute la force du terme, et en définitive inclassable », que donc il y a chance que le livre provienne d'une extrémité paléographiquement peu connue du territoire franc au VII^e siècle, la région de Narbonne et de la Septimanie ne convient pas trop mal à ce point de vue, tout le monde en conviendra ⁴. Quant à la façon dont le missel a pu quitter ce pays et trouver son chemin vers Bobbio, il ne faut pas grand effort d'imagination : il suffit de supposer qu'à la suite de l'invasion du littoral de la Méditerranée par les Sarrasins, à partir de 720, quelque membre d'une des nombreuses communautés obligées pour lors de choisir entre la mort ou l'exil, se sera senti attiré vers la fondation de s. Colomban, et y aura apporté avec lui cette épave de son monastère. Tel ce vieil évêque scot s. Cummián, qui, précisément à cette époque, se retira et mourut à Bobbio ⁵, non sans avoir, selon toute apparence, fait d'abord un séjour plus ou moins long en France.

D. G. MORIN

1. Sauf de nouveau dans l'*Ordo* monastique de Murbach du VIII^e siècle, où il est dit (Migne 66, 999 C) : « Gesta s. Eugeniae uel eius commemorationem pridie Natalis Domini tantum ad uigiliis celebrantur. » Dans les livres liturgiques proprement dits de Rome et de la Gaule, il ne subsiste plus rien, sinon le nom de la martyre au Sacramentaire léonien, dans le titre de la messe du 24 décembre.

2. Cf. Migne 85, 941 sqq.; Férotin, *Le Liber mozarabicus Sacramentorum*, p. 60-64.

3. *Gall. christ.*, VI, 139 E. et 975 B; cf. MG. *Capitular. reg. franc.* I, 351.

4. Le seul ms. connu provenant de Narbonne, et de la fin du VII^e siècle, serait le célèbre *Pharmacopolensis* sur papyrus de s. Augustin : mais dom Wilmart, non sans raison, a battu en brèche récemment la légende accréditée à ce sujet par Mabillon. Cf. *Rev. Bén.*, XXIX (1912), p. 149, note I. En revanche, puisque les meilleures autorités en paléographie se refusent à admettre aucune communauté d'origine entre le *Missale Francorum* et le « Psautier de la Reine », c'est aussi, évidemment, à la région voisine de l'Espagne que tout invite à rattacher ce dernier livre : mais c'est un manuscrit de grand luxe, ce qu'on ne saurait dire du missel de Bobbio.

5. Son épitaphe dans les MG. *Poetae aevi carol.*, t. I, p. 107; le roi des Lombards, Liutprand (712-744) tint à faire lui-même les frais de son tombeau.

UN MANUSCRIT OUBLIÉ DE L'OPUSCULE DE SAINT VICTRICE.

ON connaît deux manuscrits de Saint-Gall qui offrent, sous le nom de saint Ambroise, le *De laude sanctorum* composé par saint Victrice, évêque de Rouen, vers l'année 396. Ils portent dans la Stiftsbibliothek les numéros 98 et 102¹. Le *Sangallensis* 98, qui remonte au IX^e siècle, pourrait être le « codex mille annorum » que Mabillon avait remarqué en 1683 lors de son voyage en Suisse, et dont il procura la copie à ses confrères, les éditeurs des œuvres de saint Ambroise². Cette copie s'étant perdue³, on n'a plus le moyen de trancher la question, d'ailleurs sans importance. Mais il est bien certain que le texte de cet excellent manuscrit n'a été présenté régulièrement au public qu'en 1895 par MM. Sauvage et Tougard, dans leur édition de l'opuscule de saint Victrice⁴. Jusque-là, c'est le texte du *Sangallensis* 102, un médiocre manuscrit du X^e siècle⁵, dérivé du précédent et farci de gloses, que l'on a lu. Ceci ne diminue pas le mérite de l'abbé Lebeuf, à qui l'on ne doit pas seulement l'édition *princeps* du *De laude sanctorum*, mais encore la reconnaissance de la paternité littéraire de saint Victrice⁶. Le chanoine

1. Cf. K. HALM. *Verzeichniss der älteren Handschriften lateinischer Kirchenräter in den Bibliotheken der Schweiz*, 1865, p. 10 ; G. SCHERRER. *Verzeichniss der Handschriften der Stiftsbibliothek von Sanct Gallen*, 1875, p. 38-39. Voir aussi H. NOLTE, *Kritische Miscellen*, dans la *Tübinger theologische Quartalschrift*, LI, 1869, p. 454-457 ; mais il s'occupe principalement de corriger le texte de l'édition de Lebeuf et ne tire point parti des deux manuscrits.

2. *Sancti Ambrosii Mediolanensis episcopi opera*, t. II, 1698 : Praefatio in hunc secundum tomum, a III (dans la Patrologie Latine, t. XVI, c. 13-14). On rapprochera la lettre de Mabillon à Ruinart (St-Gall, 5 août 1683), publiée par E. DE BROGLIE, *Mabillon et la société de l'abbaye de St-Germain-des-Près*, t. I, 1888, p. 304.

3. Voir dans le *Mercur de France*, mars 1737, p. 545-547, la lettre de Lebeuf à Rivet.

4. *Saint Victrice. Son livre De laude sanctorum d'après les variantes tirées des manuscrits de S.-Gall* par le chanoine SAUVAGE, publié et annoté par l'abbé A. TOUGARD, prêtres du diocèse de Rouen. Paris 1895, in-8°, 39 p. Sur cette édition, cf. E. VACANDARD, *Saint Victrice évêque de Rouen (IV^e-V^e s.)*, 1903, p. 104, 178 sq.

5. Mais fort beau d'aspect, d'après SCHERRER, *op. laud.*, p. 39, — partant d'une lecture aisée.

6. *Recueil de divers écrits pour servir d'éclaircissements à l'histoire de France et de supplément à la notice des Gaules*, à la fin du t. II, 1738, p. I-LII. (la préface est d'août 1737, et l'approbation du chancelier du 26 novembre de la même année). Voir la réédition de MIGNÉ, *P. L.*, t. XX, 1845, 487 sqq., d'après GALLANDI, *Bibliotheca Veterum Patrum*, t. VIII, 1772, p. 228 sqq. Les éditeurs rouennais font au sujet du texte publié par Lebeuf une remarque qui ne se justifie pas : « Nous ne comprenons plus que Lebeuf ait imprimé avec une si aveugle confiance la copie qu'il put obtenir des moines suisses. Car... son scribe fut plus infidèle que les copistes du IX^e siècle... » (*Saint Victrice*, p. 6). On a sans doute trompé Lebeuf, qui s'imagina produire un manuscrit « annorum plus mille » (*P. L.*, *ibid.*, 443, et cf. 441 B, 442 D) ; mais il suffisait de noter que son édition représente le *Sangallensis* 102, et de fait elle le représente assez fidèlement.

d'Auxerre « s'est donné, nous assure-t-on¹, beaucoup de mouvements pour avoir l'écrit en question, comme important pour l'histoire de son église ». Il paraît, en effet, avoir eu l'idée de son travail en lisant l'*Histoire littéraire de la France* qui, dans l'article sur saint Germain d'Auxerre, proposait d'attribuer à ce personnage l'ouvrage pseudonyme mentionné par les Mauristes².

Je n'aurais pas rappelé ces détails, d'un intérêt tout rétrospectif, si, par une coïncidence fort curieuse, nous ne trouvions encore à Auxerre, dans la bibliothèque municipale, un autre manuscrit du IX^e siècle, qui au temps de Lebeuf était entre les mains des moines de Saint-Germain et qui, très probablement, avait été copié par leurs ancêtres carolingiens. Le manuscrit 27 de la Ville d'Auxerre porte en deux endroits (fol. 1^{ro} et 101^{vo}) cette note ajoutée au XVII^e siècle : *Monasterii Sti Germani Autissiod Congregationis Sti Mauri*. Comment ce volume échappa-t-il aux recherches du docte chanoine ? Lui en aurait-on caché jalousement l'existence, ou peut-être refusé la communication ? Les renseignements que nous avons donnent plutôt à croire qu'il n'y a là, comme j'ai dit, qu'un jeu du hasard. Orienté du côté de Saint-Gall, Lebeuf doit n'avoir pas songé à regarder autour de lui. Aussi bien, les éditeurs de saint Ambroise n'ont pas eu davantage connaissance du manuscrit d'Auxerre. Tout le monde à cette époque l'a ignoré, y compris ses possesseurs et gardiens ; et l'on a continué fatalement de l'oublier³. Il convient donc de lui rendre sa place à côté du *Sangallensis* 98, dont il renforce singulièrement la tradition. On devrait même le mettre au-dessus de son congénère, s'il n'avait le grave défaut d'être présentement incomplet : il s'arrête un peu avant le XII^e et dernier chapitre⁴, nous privant ainsi de la cinquième partie de l'opuscule environ.

Le manuscrit 27 d'Auxerre est l'œuvre d'une seule main, régulière sans être élégante, qui accomplit sa tâche, je pense, vers le milieu du IX^e siècle⁵. Il comprend 101 feuillets ; manquant, et manquaient déjà au XVII^e siècle, le premier cahier et les trois ou

1. *Histoire littéraire de la France*, t. IV, 1738, p. xxxix (Avertissement). Ceci est confirmé par la lettre à Rivet déjà citée. Le *Mercure de France* de mai 1737, p. 916-929, donne une autre lettre de Lebeuf qui est une véritable notice sur l'opuscule (10 février 1737, à M. Clerot, avocat au Parlement de Rouen).

2. *Ibid.*, t. II, 1735, p. 261.

3. Il a pourtant sa notice dans le *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France : Départements*, t. VI, 1887, p. 16 sq. (par A. MOLINIER).

4. Exactement après les premiers mots de la phrase suivante : *sensus primus || nullius adiectionis est indigus* (*P. L.*, 454 A, l. 14-15) ; dans l'édition SAUVAGE § 24, p. 34.

5. Elle emploie assez souvent *I longa* : In.

quatre derniers feuillets ¹. Comme dans le manuscrit de Saint-Gall, on a d'abord les trois livres de saint Ambroise *De spiritu sancto* (fol. 1-71 v^o) ², ensuite le traité *De incarnationis dominicae sacramento*, sous ce titre particulier : *Incipit liber contra Apollonaristas* ³, et avec ce début : *Debitum cogor soluendum* ⁴ (fol. 71 v^o-91 v^o). Il est vraisemblable que l'archétype contenait aussi, c'est-à-dire en première place, les cinq livres *De fide ad Gratianum* ; le second livre *De spiritu sancto* a gardé la conclusion : *Explicit liber septimus*, et le troisième est introduit de même : *Incipit liber octauus*. Après l'*explicit* du traité sur l'Incarnation, le copiste a laissé une ligne blanche, et aussitôt il a commencé de transcrire, sans la moindre indication littéraire : *Pertinere nos dilectiss[mi] fratres ad misericordiam dei* || (fol. 92) *et omnipotentiam* etc. C'est l'opuscule de Victrice, tel sans doute que le modèle devait le présenter. Le manuscrit de Saint-Gall, au contraire, prépose cette note : *Liber a sancto Ambrosio in laude sanctorum compositus* ⁵. De cette différence il résulte selon moi que le texte de saint Victrice s'était conservé sans titre d'aucune sorte, au terme du principal ouvrage théologique de saint Ambroise ; l'intitulé fourni par le manuscrit de Saint-Gall dissimule maladroitement l'ignorance de la tradition relativement à l'auteur véritable et à la teneur du titre primitif. Encore qu'une formule comme *De reliquiis apostolorum et martyrum* définirait mieux le discours, nous pouvons continuer de dire avec Lebeuf : *De laude sanctorum* ; mais nous devons savoir que c'est une étiquette datant du moyen âge.

Plus considérable que la différence des deux manuscrits au sujet du titre est leur entente touchant le contexte. Tant que le manuscrit de Saint-Gall demeurerait l'unique témoin de la tradition, l'arrangement du recueil manquait de signification ; on avait en effet le loisir de supposer qu'il n'était pas antérieur au IX^e siècle. En

1. Le dernier feuillet actuel, marqué 101, devait être déjà détaché au XVII^e siècle ; on ne l'aura remis en place qu'au siècle dernier.

2. A partir de la fin du chapitre 1^{er} : || *Vidit autem spiritus utique exceptus est spiritus* (*P. L.*, t. XVI, 711 A, l. 5, al. 739 C, l. 13).

3. La première main a écrit exactement : APOLLONARISTY (en onciales) ; une autre main du IX^e siècle a corrigé dans l'interligne. — Sur ce titre voir l'*Admonitio* des Mauristes, à l'avant-dernier paragraphe (*P. L.*, *ibid.* 818, al. 851).

4. Les Mauristes ont imprimé : *Debitum fratres cupio soluendum*, et noté seulement comme variantes pour *cupio* : *curo, credo*. — Le rédacteur du *Catalogue général des manuscrits* (voir plus haut, p. 334, n. 3), trompé tant par le titre que par la première phrase, a donné une indication fâcheuse : « Cet ouvrage paraît être un extrait de l'*Antirrheticus* de Grégoire de Nysse (*P. G.* 45, 1123 ss.). »

5. D'après HALM, *l. c.* ; SCHERRER, *op. laud.*, dit simplement : *Incipit liber sancti Ambrosii episcopi in laude sanctorum*. Il marque que ces mots ont été ajoutés par l'ancien correcteur.

nous rendant la même collection, le manuscrit d'Auxerre éclaire un peu l'histoire de l'opuscule depuis la fin du IV^e siècle. On entrevoit maintenant deux faits. Le premier est que, l'évêque de Milan ayant reçu de saint Victrice un exemplaire de son petit livre, c'est de cet exemplaire que procèdent ensemble les deux manuscrits du IX^e siècle. Il y a plus ici qu'une simple conjecture. Saint Ambroise avait envoyé à Rouen, sinon la totalité des reliques qui ont suscité l'éloquence de Victrice, du moins celles des saints Gervais et Protais¹, exhumés en 386, puis celles de saint Nazaire², aussitôt après l'invention de 395. Pour lui témoigner sa gratitude, l'orateur salue d'enthousiasme le nom de son vénéré collègue³. Il n'a donc pas manqué de lui adresser aussi la rédaction définitive de son discours. Et précisément la tradition nous met en mains deux manuscrits dont l'archétype plaçait l'opuscule de Victrice, devenu anonyme, à la suite d'écrits de saint Ambroise. C'est donc bien à Milan que cette tradition s'est formée tôt ou tard, après la mort de saint Ambroise (397), et des restes de sa bibliothèque. Mais de Milan elle n'a pas été portée directement à Saint-Gall, comme on l'aurait pu penser ; elle a d'abord pris racine en France, et c'est le deuxième fait que je crois pouvoir indiquer en poursuivant l'examen du manuscrit d'Auxerre et en déterminant l'état de ses relations avec celui de Saint-Gall.

Voici en bref comment je conçois que les choses se sont passées. Au VI^e ou au VII^e siècle une copie de l'archétype milanais, en lettres semionciales, est arrivée à l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre ; le manuscrit d'Auxerre du IX^e siècle fut établi d'après cet exemplaire semioncial sans autre intermédiaire ; dans l'intervalle, une transcription du même exemplaire avait été faite pour saint Othmar, le vrai fondateur du monastère de Saint-Gall (720-759), transcription que représente aujourd'hui le manuscrit 98. Même si l'interprétation que je donne sous cette forme du détail textuel n'est pas justifiée, tout ce détail demeure, et en attendant nous avons sous les yeux un schéma qui parle à l'esprit. Mais il est impossible de reproduire ici la liste complète des variantes du manuscrit

1. *De laude sanctorum*, c. 6 (*P. L.*, XX, 448 B). Cf. E. VACANDARD, *Saint Victrice*, p. 64 ss.

2. *De laude sanctorum*, c. 11 (*P. L.*, 453 B).

3. « Qua te nunc, benedictè Ambrosi, ueneratione complexer? » (début du c. 2 : *P. L.*, 144 B). Les personnages dont les noms sont rappelés ensuite — Theodulus, Eustachius, « Catio », Aelianus ne se laissent plus identifier parfaitement. Theodulus et Eustachius doivent être les évêques de ce nom qui prirent part au concile de Milan de 390 ; l'observation est de Lebeuf.

d'Auxerre ; je dois me contenter d'exemples choisis. Une nouvelle édition de l'opuscule, tenant compte de toutes les données que nous possédons, est assurément désirable, celle de 1895 n'étant guère accessible et du reste peu méthodique¹.

Remarquons tout d'abord que nos deux manuscrits sont très proches l'un de l'autre, de telle sorte qu'ensemble ils nous restituent à peu près la physionomie réelle de leur ancêtre commun du VI^e ou du VII^e siècle. Mais pour saisir cette extrême ressemblance, il est nécessaire de les débarrasser des corrections de seconde main qui les ont défigurés l'un comme l'autre, sous prétexte de les conformer à l'orthodoxie grammaticale. Il est particulièrement regrettable que les éditeurs rouennais n'aient pas eu plus d'égards pour la lettre même du manuscrit 98 ; elle est souvent fautive, cependant elle doit répondre exactement au modèle dans l'immense majorité des cas, en matière d'orthographe notamment. La rédaction originale du manuscrit d'Auxerre vient en effet confirmer presque toujours les leçons genuines de son cousin. Il faut donc avoir soin de distinguer cette rédaction elle aussi de la revision systématique dont elle a été l'objet à la fin du IX^e ou au X^e siècle et qui exclut certainement un recours à l'archétype.

1^o L'orthographe attestée ainsi de part et d'autre nous ramène à des usages antiques, par exemple : *aequuleum* (*aecul.* S), *conpraessor* (*compr.* S), *interpretaetm*, *praecemur* : *diffinitionem*, *iobar*, *misterii* ; *spetiae* (*speciae* S), *suspitio*, *artioribus* (*arcior.* A) ; *persequutor*, *seementum*, *haut* ; *filosophorum*, *sofismata*, *ypothetici* ; *medella*, *apperitur*, *repperiat*, *templavit* ; *quotiens*, *martyras* (= *martyres* [451 D l. 5]), *Brittanias*, *Mucius* ; — *adfectum*, *adprobatu*s, *adquiritur*, *adsultibus*, *adstringit*, *adtriuit* ; *conlisione* ; *immortalis*, *inritauit* ; *obpugnat*, *subcreuit* ; *quicquid*, *afui* (444 A l. 6). Ces graphies, il est vrai, ne sont pas employées d'une manière constante, mais leur nombre garantit leur provenance.

2^o Les fautes montrent mieux encore la communauté d'origine des deux manuscrits. Les suivantes renseignent sur la forme de leur ancêtre. Il était écrit en lettres semionciales, témoin les fausses lectures de l'*a* ouvert : *dilatatio* (444 A l. 2) est transcrit *dilutio* ; *eustachi* (ou *eustathi* 444 B l. 14) : *eustuchi* (*eustuthi* A) ; *stadio* (448 A l. 13) : *studio* (*in* qu'ajoute A doit être authentique :

1. M. Vacandard ne se montre pas trop sévère, lorsqu'il juge ainsi le travail de ses confrères : « leur publication ne répond pas encore à toutes les exigences de l'érudition moderne. C'est plutôt une œuvre de vulgarisation que de science proprement dite. » (*Saint Victrice*, p. 104).

Iohannem baptistam... qui in stadio communi cruentus stetit) ; *masculato* (dans l'expression *masculato animo*, au lieu du mauvais *ustulato* du ms. 102, 448 B l. 2) : *mustulato* (*masculino* A²) ; témoin encore la confusion *u — ti* : *unguibus* (452 D l. 6) est lu *tinguibus* (*ignibus* A²). Il offrait une rédaction continue où l'œil distinguait mal les mots : *ingenti se ditatum fenore* (445 B l. 12) a été partagé par A : *ingenti editatum*, et par S : *ingenti seditatum* ; *sol et sidera* (452 A l. 9) se lisait comme *solers*. Enfin il portait des modifications phonétiques fréquentes de très bonne heure en Italie : *amatis* pour *hamatis* (452 D l. 5), *discucienda* pour *discutienda* (453 C l. 2), *redubias* (*res dubias* A) pour *reduuias* (453 C l. 14).

3° Je relève maintenant des déformations certaines, et plus ou moins graves, du texte primitif, qui sont imputables à l'archétype de nos manuscrits. *Ubi me tamen locutus* (*loquutus* S) et *fragilitas humana temptauit* (444 B l. 1) : Lebeuf a imprimé *locus* d'après le ms. 102, A² fait la même correction ; c'est une question de savoir si *locutum* — ou *locuturum* — ne vaudrait pas mieux. — *Manus... sanctorum reliquiis honestatas* (445 B l. 14) : les correcteurs du moyen âge ont rétabli sans hésiter *honustatas*. — *Quid est enim aliud, karissimi, martyres nisi Christi imitator ?* (447 C l. 1). On lit nécessairement *martyr*, comme ont fait le correcteur de S et le copiste du ms. 102. — *Cui numquam sceptrum prudentiae audia praeripuit* (447 C l. 5) : au lieu de cet étrange *audia* on a conjecturé à Saint-Gall (S² et ms. 102) *auaritia*, d'où le texte de Lebeuf ; les éditeurs rouennais suggèrent en note *audacia* ; je préférerais encore *auidia*. — *Per sanguinis censum ad sacrificium passionis ascendere solium redemptoris* (449 C l. 2) : Lebeuf a eu raison de corriger *ac* à la suite d'un réviseur du ms. 102. — *Sanguinis autem post martyrium praemio diuinitatis ignescit* (450 B l. 5) : *sanguis* qu'on trouve dans le ms. 102 semble une heureuse retouche. — *Homo... unum tenet cum omnibus nascendi communione collegimus (aes aurum etc., 452 D l. 3) : collegium*, réclamé par le sens, est déjà de seconde main dans S. — *Curat Nazarus Mediolano... curat Rogata* (453 B l. 5-8) : il va de soi qu'il faut lire *Nazarius* (A²), *Ragota*¹. Je pourrais multiplier ces notes ; elles suffisent à montrer quels liens étroits rattachent l'un à l'autre les manuscrits d'Auxerre et de Saint-Gall.

4° La plupart des bonnes leçons du manuscrit de Saint-Gall

1. Au contraire l'*Antonius* de nos deux manuscrits — dans le même contexte : *Curat Placentiae Antonius* — doit être primitif ; le martyrologe hiéronymien épelle de même (30 septembre).

qu'ont admises les éditeurs de 1895 sont confirmées par le témoignage du manuscrit d'Auxerre. Pour compléter les observations que je viens de faire, je signalerai plusieurs passages où la critique des mêmes éditeurs se trouve en défaut, le texte authentique étant certifié plus ou moins formellement par l'accord des manuscrits. *Altaria diuinarum addimus potestatum* (443 A l. 5) : M. Vacandard avait bien vu que l'*adimus* du ms. 102 et de l'édition de Lebeuf ne convenait ni au sens ni au rythme ¹ ; le manuscrit d'Auxerre lui donne de nouveau raison. — *Nullus nunc tortor incubuit* (443 A l. 8) : *incumbit* est une correction inutile du ms. 102. — *Bis ad Rotomagensem sancti ueniunt ciuitatem* (445 A l. 9) ; telle est en effet la forme ancienne du nom de la ville de Rouen ² ; *Rotomagensem* est encore une retouche du ms. 102. — *Huc accedit quod plus dominum ueretur cognita et inueterata militia* (445 B l. 3) : *meretur* est sans doute une conjecture intéressante, mais la leçon traditionnelle se peut défendre. — *Durior extitit humana sorte conditio* (445 C l. 7) : *humanae sortis* fausse la cadence. — *Nullius hinc indumentum tirium...* (446 A l. 1) : *hic* ne s'impose pas. — *De Maria uirgine incarnatus et hominem induit* (446 C l. 12) : l'adverbe est trop étrange pour avoir été inventé ; il ne faudrait donc pas l'omettre. — *Non enim potis est* [scil. Adam] *genus non esse ex cuius materia...* (448 D l. 11) : *potest* du ms. 102 est le fait d'un copiste soucieux d'estomper son modèle. — *Nos autem ab ipsis quibus nunc utimur beneficiis audiemur* (450 D l. 7) : *adiuamur* donné encore par le ms. 102 ne facilite la construction qu'en apparence. — *Si cui uilis comparatio ista uidebitur, is hoc accipiat maiestatis esse, non erroris, quod...* (451 A l. 11) : *in* ne vaut rien au lieu de *is*. — *Sic sancti sunt sine damno munifices* (452 A l. 3) : *munifici* est encore un doublet timide. — *Nam cum animal esse substantiam animatam, substantiam sensibilem dixero, simul dixi et homines et boues et ceterorum animantium difitionem, quoniam est homo qui non percipit quae dei sunt* (452 B l. 11-15) : la répétition sans copule du mot *substantiam* a choqué les réviseurs, celui de A ajoute *si* après *animatam*, celui du ms. 102, suivi par les éditeurs, écrit en second lieu *substantiamque* ; quant à *quoniam*, il ne saurait céder la place à *quomodo*. — *Unde quaeri iam de exiguitate non possumus* (452 C l. 5) : M. Vacandard a gardé *queri*, non sans noter que *quaeri* de S^t pourrait être meilleur ³ ; le copiste

1. *Op. cit.*, p. 179, et cf. p. 82.

2. Cf. VACANDARD, *ibid.*, p. 37 s.

3. *Op. cit.*, p. 90. n. 2.

d'Auxerre a bien lu *quaeri* lui aussi. — *Curat Saturninus, Troianus in Macedonia* (453 B l. 6) : S écrit *Throianus*, le correcteur a supposé la forme *Traianus* ; jusqu'à preuve du contraire, il est mieux de s'en tenir à la graphie de la tradition¹. — *Non me ypothetici et categorici sillogismorum nodus intricat* (453 C l. 10) : le correcteur de S a cru bien faire de mettre le pluriel : *nodi intricant*, et c'est la leçon qu'ont adoptée les éditeurs rouennais ; Lebeuf au contraire a suivi le ms. 102 : *modi intricant* ; cependant le singulier seul donne une clausule régulière, et toute difficulté est écartée si l'on regarde *ypothetici* et *categorici* comme des génitifs déterminant le substantif qui suit.

Il reste à établir que le manuscrit d'Auxerre, si semblable qu'il soit au manuscrit de Saint-Gall, s'en distingue par une série de leçons qui lui sont propres ; en d'autres termes, qu'il représente à lui seul tout un côté de la tradition. Ces particularités s'expliquent au mieux, si l'on suppose qu'il dépend directement de l'archétype. Il en a gardé quelques traits qui ne paraissent plus dans le manuscrit de Saint-Gall ; il y a ajouté aussi des fautes. Pour tirer du vague ces assertions, force est de toucher, comme tout-à-l'heure, aux points de détail ; je suivrai du reste le même ordre.

1^o L'orthographe est en général moins correcte, ou plutôt moins conforme aux habitudes modernes, que dans le manuscrit de Saint-Gall ; celui-ci peut donc être justement soupçonné de reproduire un exemplaire déjà révisé sous ce rapport. Je noterai seulement les échantillons suivants des graphies de A qui doivent être antérieures au IX^e siècle et que je propose d'imputer au chef de file, voire parfois à l'original milanais ; il va sans dire qu'il s'agit toujours de la première main de A : *lesit, tropea, corporee, sacre inuiolatequae* (pour *sacrae* etc... [447 B l. 9]) ; *faeminam, faenerat, poene ; lactae* (pour *lacte* [447 B l. 1]), et de même *inportunae, insignae, obsolutae* (pour *absolute* [444 B l. 8]) etc. ; *relegionis, legatus* (pour *ligatus*) ; *martyris, auctoris, salutaris* etc. (pour *martyres*...) ; *ociani, sirici* (pour *serici*), *praedistinauit* ; *modum* (pour *modo*), *corporulentiae, pulluti, lacrimis ; triumforum, adobtione, inobs, voluntatum* (pour *voluptatum* [445 D l. 2]), *cos, codammodo, licore, spacia, preciosa, ad uero* [453 A l. 3 et D l. 4]) *curad, reliquid ; nollentibus, quadragensimum* (pour *quadragesimo* [443 C l. 5]), *hii* (448 C l. 14), *praesbri* (avec le trait de contraction [445 A l. 13]).

2^o Presque toutes les formes qui précèdent ont une cause phoné-

1. Voir ci-dessus pour *Antonius*.

tique ; j'indique à part l'omission de l'aspirée, parce qu'elle accuse plus sûrement une provenance italienne: *Per | os uirtutum gradus...* (447 C l. 6), et *os ignotos* (pour *ignitos*) *luminis radios* (450 D l. 2), *hiccoque orum cernimus maiestatem* (pour *hic quoque* etc. [453 B l. 4]). Ce dernier exemple fait voir en même temps que le copiste du manuscrit avait devant lui une rédaction où les mots n'étaient pas toujours séparés. Les preuves de ce fait sont nombreuses ; en voici quelques-unes, particulièrement frappantes : A écrit *diutecum* (445 A l. 3), *laboris ten̄ sentit* au lieu de *labor iste non s.* (445 A l. 8), *inueterat amalitia* pour *inueterata m.* (445 B l. 4), *nousospes* pour *nouus hospes* (448 C l. 14), *hoccipiat* pour *hoc accipiat* (451 A l. 12), *igni siobar* pour *ignis iubar* (452 C l. 13), *cura | tragola* pour *curat Rogata* (453 B l. 7). Et voici d'autres fautes qui tiennent non moins sûrement à l'écriture du modèle, et qui par suite nous la révèlent. *Meae ratio* (444 A l. 7) a été lu *meueneratio* ; *aetas* (445 A l. 11) : *uetus* ; *donatam* (450 A l. 12) : *donatum* ; *concordiam* (451 C l. 9) : *concordium* ; à l'inverse *circumfluo* (444 A l. 1) : *circamfluo*. *Inquirat* (448 D l. 10) a été lu *anquirat* ; *soliditas* (453 A l. 2) : *solidatas* ; *scilicet* (451 A l. 10) : *sciliat* ; *ciuium* (448 B l. 4) : *ouium* ; *limus* (452 B l. 2) : *lumus* ; au contraire, *ullis* (449 B l. 13) : *uilis*, dont la seconde main a fait *ouilis*. *Palpatus* (445 C l. 12) a été lu *palpatur* ; *sine sui* (449 A l. 6) : *finis uir* (et *uir* pour le réviseur) ; mais *defecantur* (453 A l. 15) : *desecantur*. *Expectationi* (445 A l. 1) a été lu *expeccatione* ; *exantlatus* (445 B l. 8) : *exanclatus* ; *fortuna* (445 B l. 10) : *forme* ; *retinacula* (448 C l. 6) : *remacula*.

3° Les erreurs d'ordre psychologique ne manquent pas ; toute matière textuelle est condamnée à subir des dommages de cette sorte. Mais elles n'importent guère à cette petite étude et je n'en fais mention que pour n'être point incomplet. *Instruas*, par exemple, (443 B l. 1 [*instruis*]), est devenu *instituas* ; *spiritus spiritus est* (446 C l. 1) : *spiritus sanctus est* ; *lumine* (446 C l. 3) : *uolumine* ; *tegant* (448 C l. 3) : *tangant* ; *ratione* (449 B l. 5) : *narratione* ; *corpus* (452 C l. 9) : *capud* — et ainsi de suite.

4° Enfin le manuscrit d'Auxerre a seul conservé, je pense, le texte authentique dans un petit nombre de passages. *Ecce maxima pars caelestis militiae... ut iam nobis habitandum sit inter turbas sanctorum et inclytas caelorum potestates* (443 A l. 11-14) : *caelium* doit être préféré au *caelestium* du manuscrit de Saint-Gall. --- *Tos estis corpus Christi, et spiritus deus est qui habitat in uobis* (444 A l. 5) ; *deus* me semble meilleur que *diuinus*, donné par S. — *Qua tu, Teodule, exosculer caritate ?* (444 A l. 13) : les éditions ont *deosculer*

d'après le ms. 102 ; S, qui porte *et osculer*, confirme la leçon de A. — *Nescio pro tantis meritis quid rependam* (444 C l. 1) : on lit *prae* dans S, et cela s'entend, mais *pro* est plus naturel. — *Sic confitemur... trinitatem ante quam nihil potest attingi nec mente concipitur* (446 C l. 7) : les éditeurs s'arrêtent à *concupi* qu'ils ont trouvé dans le ms. 102, S donne *concupit* et A *concepitur* ; le rythme est sauf, si l'on écrit *concupitur*. — *Secretum suum ipsi nouerunt* (447 B l. 7) : ici la cadence n'est pas tout à fait irréprochable ; mais il est possible qu'on ait tenu pour brève la deuxième syllabe d'*ipsi*, et surtout qu'on n'ait pas songé à exiger plus d'une phrase aussi courte ; quoi qu'il en soit, *nouerint* comme dans S est encore moins satisfaisant au point de vue du rythme. — *Ecce nobis iusti velut praelato reliquiarum suarum lumine tramitem ueritatis ostendunt* (450 C l. 10) : si j'en crois les éditeurs rouennais, S a perdu le sujet de la phrase. — *Ignis iubar dicimus, colorem dicimus, et tamen idem... nisi sola nominis distinctione diuiditur*, (452 C l. 13-D l. 1) : Lebeuf a bien *diuiditur* d'après le ms. 102, les éditeurs rouennais ont suivi S qui fait lire *diuidatur* ; M. Vacandard a fait remarquer que la cadence était celle du « *cursus tardus* », partant que *diuiditur* était seul correct ¹ ; le manuscrit d'Auxerre a en effet *diuidetur* de première main.

Ce sera donc la tâche du futur éditeur de l'opuscule de saint Victrice d'utiliser régulièrement toutes ces données. En terminant, j'appellerai encore l'attention sur le partage des chapitres. Cette distribution du texte doit être ancienne. Comme dans les manuscrits de Saint-Gall, on la trouve dans le manuscrit d'Auxerre, où de simples chiffres romains marquent le début de chaque section. Mais il présente de petites différences pour trois chapitres, et probablement il est conforme à la vraie tradition. Le chapitre VI commence ainsi : *Quid est enim aliud, karissimi, martyr... ?* (447 B l. 15) ; le chapitre VIII : *Haut aliter, karissimi, ante diem iudicii...* (451 A l. 8) ; enfin le chapitre X : *Sanctorum autem passio...* (452 A l. 11). Le témoignage du manuscrit d'Auxerre ne fait défaut que pour le dernier chapitre.

D. A. WILMART

1. *Op. cit.*, p. 179.

COMPTES RENDUS

Dr JOSEPH HÖLLER C. SS. R. **Die Epiklese der griechisch-orientalischen Liturgien.** Ein Beitrag zur Lösung der Epiklesisfrage. (Studien und Mitteilungen aus dem kirchengeschichtlichen Seminar der theol. Fakultät der k. k. Universität in Wien, 9. Heft). Wien, Mayer & Comp. 1912. In-8, xx-138 S. Preis : 2 K. 80.

Ein neuer Versuch, das alte, nicht nur liturgiegeschichtlich sondern auch theologisch interessante Problem einer Lösung näher zu bringen. Wenn im orientierenden Vorworte die Epiklesisfrage nach ihrer *positiven* Seite als eine historische, mit historischen Argumenten zu lösende bezeichnet wird, indem dogmatisch bloß feststehe, was die Epiklesis *nicht* ist, so kann man dem ganz streng genommen nicht einfachhin beistimmen : denn die auktoritative Stellungnahme der Kirche seit dem 14. Jahrhunderte zeigt allerdings, als was die Epikleis *nunmehr* nicht zu gelten habe, aber damit ist nicht schon notwendigerweise dogmatisch festgelegt, dass die E. nicht in früherer Zeit *mehr* sein konnte als sie jetzt ist ; bei Untersuchung der Frage wird es nämlich gut sein, wenigstens methodisch mit der Möglichkeit zu rechnen, dass die eucharistische Konsekrationsform eine gewisse Geschichte hinter sich habe, d. h. die Frage ist eben doch auch nach der positiven Seite ebensowohl eine liturgiegeschichtliche als eine dogmenhistorische, zu lösen allerdings auf dem Wege historischer Forschung, die aber umso eher zum Ziel wird führen können, je weniger man bei Wertung der historischen Zeugnisse den starren nachtridentinischen Standpunkt von der Unveränderlichkeit der sakramentalen Formen als Grundvoraussetzung gelten lässt.

Das Verzeichnis der benutzten Bücher und Abhandlungen ist ziemlich reichhaltig ; immerhin sind einige wichtige Arbeiten (von Vacant, Berning, Morin, Kirsch und Bonnacorsi) nicht aufgeführt. Im *I. Kap.* (S. 5-24) wird die Stellungnahme der römischen Kirche zur Epiklesis der griechischen und orientalischen Liturgien dargelegt ; doch hatte nach dem oben Bemerkten dieses Kapitel wohl nicht an die erste Stelle gehört, auch ist auf die Lehre der Maroniten wenig Gewicht zu legen, da dieselbe offenbar okzidentalisch-moderne Auffassungen widerspiegelt. *Kap. II.* (25-56) bietet eine dankenswerte Zusammenstellung der schismatischen Anschauungen über die eucharistische Konsekrationsform vom 14. Jahrhunderte bis zur Gegenwart ; es geht daraus hervor, dass die Orientalen immer mehr zu radikalen Behauptungen neigen. Von weniger Belang sind die Anschauungen der Protestanten, wichtiger dagegen die bekannten Theorien einiger bedeutender katholischer Theologen. Mit den « Voruntersuchungen » des *dritten Kapitels* (57-73) tritt der Autor seiner eigentlichen Aufgabe näher, allerdings noch immer unter dogmatischer Rücksicht und mit einem negativen Ergebnis : aus der Hl. Schrift und den Quellen der Tradition weist er nach, dass die Konsekration beim

letzten Abendmahle durch die Einsetzungsworte erfolgte, und daher auch in der hl. Messe durch diese Worte geschieht. Doch hätte das patristische Argument bedeutend eingehender behandelt werden sollen, denn so einfach liegt die Sache denn doch nicht, um auf knappen drei Seiten einen consensus Patrum herzustellen. Auch was an dieser Stelle über die Liturgien gesagt ist, lässt zu wünschen übrig: es wäre vor allem der spätere Ursprung der Epiklesis des Hl. Geistes entsprechend zu würdigen gewesen, dann aber hätte unbedingt auch auf die okzidentalischen Quellen Rücksicht genommen werden müssen; nun lässt aber der Verfasser die abendländischen Liturgien einfach beiseite, ja er scheint ihre Geschichte überhaupt nicht näher zu kennen, sonst hätte er wohl nicht (S. 69) die aus relativ recht später Zeit stammende Vorschrift der römischen Liturgie zitieren können, nach welcher unmittelbar nach dem Aussprechen der Einsetzungsworte die Adoration zu leisten ist. Das *IV Kap.*, Besprechung der unbefriedigenden Lösungen der Epiklesisfrage (74-105) führt zu dem Resultate, dass eine befriedigende Erklärung bisher nicht existiert. Hier wäre freilich die Frage berechtigt, welche Anforderungen man an eine Lösung stellt, um sie als « befriedigend » gelten zu lassen. Das *V. Kap.* bietet dann (106-134) den Versuch, eine befriedigende Lösung der Frage anzubahnen; Auktor geht von AK VIII aus, wo der Hl. Geist herabgerufen wird, *ὅπως ἀποφύνη κτλ.*, und behauptet (mit Maro, Daniel, Frebst, Hefele, Bickell, Marcovic, Drews u. aa.), die ursprüngliche Bedeutung dieses ἀποφαίνειν sei nicht exhibere, efficere, reddere, sondern ostendere: denn da die Worte, welche nach der Lehre der hl. Väter die Wandlung bewirken, der Epiklesis vorausgehen, so könne dieselbe einen konsekratorischen Sinn nicht haben; dagegen solle der Hl. Geist in uns, die wir auch nach der Konsekration nur die Gestalten von Brot und Wein sehen, den Glauben bewirken, kraft dessen wir unter den Gestalten den Leib und das Blut Christi erblicken: dies sei der genuine Sinn der Epiklesis. Erst später sei in den griechischen Liturgien an die Stelle des Ausdruckes ἀποφύνη der schärfere Ausdruck ποιήση getreten, wie dies sogar noch Markus Eugenicus bezeuge. Der Wortlaut der Epiklesis habe also im Laufe der Zeit (aus Versehen, infolge irriger Auffassung des alten Ausdruckes, oder auch durch missverständliche Applikation der doppelten Bedeutung von ἀποφαίνειν) eine *wesentliche* Aenderung erfahren; ursprünglich dürfte ja auch die Epiklesis der Basilius-Liturgie, deren ältester Text bloß die Ausdrücke εὐλογεῖν καὶ ἁγιάζειν καὶ ἀναδείξιν aufweise, nur das Wort ἀναδείξιν gehabt haben, welches gleichbedeutend sei mit ἀποφαίνειν. Dies im Wesentlichen die Beweisführung des V. Kap., die uns aber keineswegs einwandfrei erscheint: vor allem ist die Methode der Beweisführung bedenklich, indem es sich doch um die *möglichst direkte* Feststellung des Sinnes der betreffenden liturg. Formel handelt, somit die vielfach späteren patristischen Zeugnisse nicht so ohne weiteres als (negativer) Interpretationskanon herbeigezogen werden dürfen. Dann aber wäre die spätere Umwandlung eines ursprünglichen ἀποφαίνειν in ein ποιεῖν, für welche übrigens AK VIII und die syrische Jakobsliturgie in ihrer heutigen Gestalt recht unsichere Zeugen sind, eher ein Argument dafür, dass eben die Epiklesis *nach der überlieferten orientalischen Auffassung* doch in irgendeinem Sinne die Konsekration erbittet. Besonders auffäl-

lend an der sonst so fleissigen Arbeit ist jedoch die Beschränkung der Untersuchung auf die griechischen liturgischen Quellen, so zwar dass der Autor die übrigen orientalischen Quellen nur nebenher berücksichtigt, von den abendländischen Quellen aber geradezu prinzipiell abstrahiert; und doch kann man von einer derartigen Arbeit ein beruhigendes Resultat nur dann erwarten, wenn die Untersuchung auf der breitesten Grundlage geführt, d. h. wenn das gesammte erreichbare Quellenmaterial verwertet, und weiters auch der relativ späte Ursprung der Epiklesis überhaupt sowie die primäre Stellung derselben im Kanon einer sorgfältigen Prüfung unterzogen wird. Um nur eines zu erwähnen, hätten denn nicht die bekannten Cypriantexte (ep. 63, 2. 11) mit ihren Anklängen an das vom Auktor behauptete ursprüngliche ἀποφαίνειν resp. ἀναδείξειν der griechischen Liturgien zu einem vergleichenden Studium geradezu herausfordern müssen? Ob freilich eine dergestalt erweiterte Untersuchung zu einer so einfachen Lösung führen wird, bleibt sehr zu bezweifeln; gerade in der Epiklesenfrage hat Referent wenig Hoffnung auf ein Columbasei.

Wir schliessen mit dem lebhaften Wunsche, dass der hochw. Herr Verfasser das Problem rüstig weiter verfolgen möge; der vorliegende erste Versuch, welcher durch die fleissige Sammlung und klare Sichtung eines ganz bedeutenden Materiales dauernden Wert behält, wird sich dann hoffentlich zu einer grossangelegten Monographie ausgestalten.

Gottweig.

D. HARTMANN STROHSACKER

MARTIN SCHANZ. *Geschichte der Römischen Litteratur*. IV Teil, 1. Hälfte: Die Litteratur des vierten Jahrhunderts (collection Iwan von Müller, t. VIII), 2^e édition. München, O. Beck, 1914. In 8, xv, 572 p. Prix: 10 M.

Le volume est divisé en deux parties, dont la première — deux cents pages environ — traite de la « littérature nationale »; l'autre, de la « littérature chrétienne ». On voit que celle-ci a la part du lion, et c'est justice; c'est d'elle aussi que je puis parler ici avec quelque compétence, en y comprenant toutefois deux ou trois des écrivains rangés dans la première catégorie, tels que le soi-disant Hégésippe, Firmicus Maternus, et Marius Victorinus.

Pour cette partie, je dois reconnaître que, tout considéré, le manuel du Dr Schanz est, entre les ouvrages du même genre, celui qui me paraît devoir rendre le plus de services à quiconque cherche à se renseigner exactement sur un auteur, sur un écrit quelconque, de la littérature chrétienne d'Occident au IV^e siècle. L'information est aussi complète que possible, les matières faciles à trouver, le jugement en général assez sûr; et puis, ce que je trouve excellent, ce sont des courtes citations des traits caractéristiques empruntés aux auteurs eux-mêmes. Depuis que cette seconde édition m'est parvenue, c'est à elle que je recours de préférence, chaque fois que mes recherches me ramènent à l'époque dont elle traite.

Même pour ce qui concerne les écrivains chrétiens, le nombre des points sur lesquels je crois devoir, en connaissance de cause, être d'un autre avis que le professeur de Wurzburg, est assez restreint, comme le montrera l'énumération suivante.

Dans la question, tout à fait à l'ordre du jour, du soi-disant Hégésippe (p. 109-111), l'auteur s'est laissé malheureusement ensorceler par V. Ussani, et tient avec lui pour l'identification avec Ambroise. Je ne puis que répéter à ce sujet ce que je disais dernièrement (cf. R. B. XXXI, 1914, p. 86 sqq. et 177 sq.), à savoir, que pareille identification me paraît insoutenable, surtout depuis que l'opuscule retrouvé sur les Machabées nous permet de toucher du doigt la façon dont les deux écrivains ont imité, chacun de leur côté, le Pseudo-Josèphe Εἰς Μακκαβαίους¹; et le *terminus ante quem* n'est pas l'an 375, mais pour le moins 378, voire même 390. La première question à tirer au clair est celle-ci : Hégésippe a-t-il réellement utilisé Ambroise ? Et la réponse, pour qui envisage les choses sans parti pris, ne saurait être douteuse.

P. 263, je ne vois pas bien pourquoi l'on fait un tort à Gallandi d'avoir intitulé le soi-disant « poème 32 » de s. Paulin de Nole : *Antonii carmen aduersus gentes*. Il est sûr que personne n'aurait songé à autre chose, s'il n'avait plu au premier éditeur, Muratori, de mettre la pièce sur le compte de Paulin. Oh ! ces méfaits des premiers éditeurs, et cette déplorable facilité avec laquelle leurs dires sont acceptés de la postérité crédule et paresseuse !

P. 371, je crois que dans une prochaine édition on pourra sans témérité se prononcer plus ouvertement pour l'attribution à Pacien du *De similitudine carnis peccati* : un théologien bavarois qui prépare un travail sur l'évêque de Barcelone m'a dit qu'il ne pourra qu'ajouter de nouveaux arguments à ceux que j'avais moi-même proposés ; un philologue néerlandais, le Dr W. A. Baehrens, vient de me communiquer la même réflexion, après avoir fait une étude spéciale des cadences finales du nouveau traité.

P. 376 sqq., M. Schanz n'hésite pas à se déclarer favorable à la substitution d'Instantius à Priscillien comme auteur des fameux *Tractatus* de Wurzburg : quelque hardie que son attitude puisse paraître, j'ose espérer que ce sera pour lui un honneur d'avoir vu clair un des premiers dans une question qui n'a point, en effet, d'autre issue.

P. 384, il n'y a décidément aucune apparence que le *Contra Varimadum* soit l'œuvre d'Itacius d'Ossonuba ou d'un écrivain quelconque du IV^e siècle : le style des passages personnels, comme la préface, indique plutôt le déclin du V^e siècle ; le caractère des nombreuses citations bibliques amenait récemment P. Capelle à se prononcer à son tour contre l'attribution au contemporain de Priscillien (*Le texte du psautier latin en Afrique*, Rome 1913, p. 113, note 2).

P. 385, la série des sermons et fragments de provenance hétérogène signalés jadis par moi dans un manuscrit de Reims ne doit avoir rien de commun avec les « sept livres *De fide et regulis fidei* » dont parle Gennade dans sa notice relative à Syagrius.

P. 425, il faudra tenir compte des justes réclamations du P. Brewer

1. J'avais supposé à ce sujet une confusion possible entre les mots *philosophicus* et *propheticus* ; je viens précisément de constater le cas dans une pièce latine du Pseudo-Chrysostome. ou la phrase « a *propheta* sol iustitiae cognominatus est » a été altérée en « a *philosophia* s. i. e. est. »

contre l'attribution au prêtre gaulois Vincent du Commentaire du Pseudo-Rufin sur les Psaumes, lequel semble bien devoir en effet, dater au plus tôt de l'époque carolingienne. Cf. R. B. XXX, 1913, p. 458.

P. 356 sqq., ce pauvre juif Isaac occupe, cette fois encore, une place démesurée ; volontiers je lui appliquerais ce qu'écrivait d'un de ses premiers ouvrages le plus spirituel des érudits de notre temps : « Il a trop vécu pour ma gloire ! »

En fait d'omissions, il faut signaler celle de Quintus Julius Hilarianus, dont le nom ne paraît nulle part, même dans l'index : il appartient pourtant au IV^e siècle, ayant composé en mars 397 ses deux petits traités de chronologie que nous possédons encore. Ils n'ont pas eu eux-mêmes plus d'importance que cela : toutefois je montrerai sous peu qu'ils peuvent être d'une certaine utilité pour situer une pièce fort curieuse qui circulait en Afrique, au commencement du V^e siècle, sous le faux nom de Jean Chrysostome.

Après avoir formulé ces quelques desiderata, je n'en finirais pas s'il me fallait relever le mérite des portions les mieux réussies de cet ouvrage. Qu'on me permette du moins de mentionner en terminant les longues pages consacrées à s. Ambroise et à s. Jérôme : elles sont tracées de main de maître, et dignes en tout point de ces deux grandes figures qui dominent la période entière.

D. G. MORIN

R. REITZENSTEIN. *Eine frühchristliche Schrift von den dreierlei Früchten des christlichen Lebens* (Tirage à part de la *Zeitschr. f. neutestamentl. Wissenschaft*, XV, 1914, 1. p. 60-90).

Le Dr. R. Reitzenstein, prof. à l'université de Fribourg-en Brisgau, a découvert dans deux mss., (Wurzburg theol. f. 33 et Munich 3739, tous les deux du IX^e siècle) un curieux traité inédit sur les trois degrés dont il est parlé dans la parabole de la semence, degrés dans lesquels l'auteur voit la récompense réservée aux martyrs = *centesima*, aux ascètes = *sexagesima*, à tous les chrétiens fidèles à leur profession = *tricesima*. L'éditeur, tout en protestant qu'il n'est pas spécialiste en littérature patristique, formule ainsi son jugement sur l'âge et la provenance de son ἀνέκδοτον. Examen fait des particularités qu'il renferme, et des traits qu'il a en commun avec s. Cyprien, la conclusion la plus vraisemblable serait que celui-ci l'a connu et utilisé. Si l'on ne veut pas accepter cette conclusion, alors il faut supposer que nous avons là une œuvre du second siècle, mais remaniée plus tard par quelqu'un qui subissait l'influence de Cyprien. En tout état de choses, l'opuscule, par son caractère, se rattache de très près à s. Cyprien.

La publication de Reitzenstein a attiré dès le premier moment l'attention des critiques ; deux érudits, entre autres, d'une haute compétence dans ces matières, ont presque aussitôt exprimé leur avis : le prof. E. Bonaiuti en Italie, le Dr. Ad. von Harnack à Berlin. L'un et l'autre se refusent à admettre la thèse de Reitzenstein. Pour le premier¹, bien qu'il se

1. *Un preteso scritto preciprianco sul diverso fruttato della vita christiana*. Roma, 1914. In-8. 14 p. Je suis redevable d'un exemplaire à la bienveillance spontanée de l'auteur.

défende de prétendre avoir résolu le problème, le « preteso scritto preciprianeo » serait une production d'origine irlandaise : quelque ascète de ce pays, au VI^e ou VII^e siècle, en lisant le *De habitu uirginum* de Cyprien, l'aurait trouvé peu adapté aux exigences morales de son église, et se serait inspiré du ch. XXI, sur les trois degrés de récompense, pour rédiger le singulier éloge de l'ascèse que nous avons devant nous. Cette théorie est présentée avec un luxe remarquable d'érudition, mais sans ce qu'on peut appeler un argument positif à l'appui, et, pour mon compte, je me suis vu contraint de la rejeter dès la première heure.

Harnack ¹ est beaucoup moins radical : il admet en principe que l'écrit pourrait dater de la période entre 260 et 400 ; seulement, il trouve que les raisons de remonter au III^e siècle ne sont pas concluantes, et, comme deux des traits caractéristiques — l'emploi des apocryphes et les spéculations gnostiques — se rencontrent aussi dans les écrits provenant du milieu priscillianiste, il incline à placer en Espagne, au IV^e siècle, la composition du traité. En quoi il semble avoir été visiblement influencé par le fait que le manuscrit des soi-disant *Tractatus Priscilliani* a été aussi découvert à Wurzburg.

Il me paraît qu'avec cette manière de procéder on n'arrivera jamais à une solution. Voici, en somme, comment la question se présente. Le traité *Quaeso nunc igitur* nous est parvenu dans une petite collection d'écrits de s. Cyprien qui n'avait point jusqu'ici attiré l'attention. Nombre de passages sont en rapport immédiat de dépendance vis-à-vis du *De habitu uirginum* de Cyprien ². Les textes scripturaires, ou concordent avec les citations de Cyprien, ou sont tels qu'ils ont pu avoir cours en Afrique vers l'époque de Cyprien ³. Les archaïsmes abondent, tant au point de vue des pensées que d'un bout à l'autre du langage. On retrouve çà et là des endroits parallèles, et à la Didache, et, à la *Pistis Sophia*, et au Dialogue de Justin ; des citations de Psaume, d'Évangile, d'Écriture en général, inconnues à la littérature canonique, etc. Dans le domaine doctrinal, nous lisons, l. 50 : *si Christus, cum sit dei filius atque diuino ore creatus*. Cela pourrait encore s'expliquer ; mais que dire du passage, l. 216-220 : *angelos enim dominus cum ex igne principum numero VII crearet, ex his unum in filium sibi constituere, quem Isaias dominum Sabaot praeconaret, disposuit, remansisse ergo repperimus sex quidem angelos cum filio creatos* ? De cette christologie, Bonaiuti lui-même m'écrit qu'il « ne connaît rien de plus étrange. »

Les choses étant ainsi, il se pourrait encore, à la rigueur, que quelque

1. *Theol. Literaturz.*, 1914, n. 7, col. 220-223.

2. (4. Wohlenberg a aussi relevé (*Theol. Literaturblatt* du 24 avril 1914, col. 197) l'analogie entre le nouveau traité, l. 352 sq : *per os trium testium probari, id est per os patris et filii et spiritus sancti*, avec le passage célèbre de Cyprien, *De unit. eccl.* 6 : *De patre et filio et spiritu sancto scriptum est : Et tres unum sunt*.

3. On a cru voir un indice du contraire dans le premier mot de la citation du Ps. 118 *Beati immaculati* (l. 383) : « il salterio africano porta sempre *Felices* ». Réponse : *felix*, au lieu de *beatus*, est bien caractéristique du vieux texte africain, et l'anonyme de Reitzenstein l'a pour le moins en deux endroits *Felices qui habent urores*... (l. 275). *Felix uir qui post aurum*... (l. 291) ; mais on trouve aussi très tôt *beatus* alternant avec *felix*, notamment Ps. 118, 1, comme vient encore de le montrer P. Capelle. *Le texte du psautier latin en Afrique* (Rome 1913), p. 16, 26, 31.

original de basse époque, attardé d'un ou de plusieurs siècles, eût rédigé cette bizarre composition. Mais le cas serait absolument exceptionnel, et il faudrait des motifs très particuliers pour recourir à pareille supposition ; au lieu que notre traité se range tout naturellement à côté de plusieurs autres opuscules attribués à tort très anciennement déjà à s. Cyprien, mais pourtant écrits de son temps et dans son milieu, tels que le *De laude martyrii*, le *De spectaculis*, l'*Ad Nouatianum*, l'*Aduersus aleatores*, le *Liber de rebaptismate*, etc., sauf qu'il a un caractère plus archaïque peut-être que la plupart d'entre eux.

Sans m'arrêter à épiloguer sur les détails, voici quelle a été dès le début mon impression d'ensemble, et elle n'a point varié depuis : pour autant que je puis connaître le style des écrivains ecclésiastiques d'Occident du IV^e au IX^e siècle, je n'y vois de place nulle part pour une production comme celle que vient d'éditer Reitzenstein¹, et, quoique je sois sans doute moins qualifié pour me prononcer quand il s'agit d'une époque plus reculée, cependant je suis persuadé qu'il n'y a pas un seul motif sérieux à faire valoir contre la thèse fondamentale de l'éditeur, à savoir que l'*ἀνέχδοτον* des manuscrits de Wurzburg et de Munich a été écrit dans le nord de l'Afrique, et cela dès le III^e siècle².

D. G. MORIN

LUDWIG FISCHER. *Die kirchlichen Quatember : ihre Entstehung, Entwicklung und Bedeutung* (Veröffentlichungen a. d. Kirchenhistorischen Seminar München IV. 3.). München, E. Stahl, 1914. In-8, XII-278 p.

L'ouvrage comprend cinq parties : 1^o origine des Quatre-Temps ; 2^o liturgie des Quatre-Temps ; 3^o leur importance au point de vue juridique ; 4^o leur développement au cours des âges ; 5^o leur importance pour l'histoire de la civilisation. Aux lecteurs qui cherchent avant tout du positif et du solide, je conseillerais de commencer la lecture de ce livre par la troisième partie : à partir de là, ils trouveront réunie une somme étonnante de renseignements, parfois fort curieux, sur tout ce qui touche à cette institution et à la place qu'elle a occupée sur la société tant civile que religieuse du passé. On devine tout ce qu'une pareille mise en œuvre a dû coûter de labeur au jeune lauréat, et c'est à juste titre que son mémoire vient d'être couronné à l'unanimité par la faculté théologique de Munich : il est entendu que M. Fischer est, et restera désormais pour longtemps, l'homme des Quatre-Temps.

Pour les deux premières parties, mon impression est que l'auteur eût gagné à savoir user davantage de cette grande science qui consiste à ignorer

1. M. Bonaiuti aime à rapprocher de notre *ἀνέχδοτον* le cas du pseudo-Cyprien *De duodecim abusiuis saeculi* : il suffirait de lire les trois lignes qu'il en cite p. 14 pour se rendre compte de la différence de plusieurs siècles qu'il y a entre le style des deux écrits. J'ai contrôlé, à l'aide du *Thesaurus linguae latinae*, les termes qui m'ont particulièrement frappé au cours de la lecture de l'anonyme ; presque tous se retrouvent à foison dans les auteurs africains.

2. Par contre, je ne saurais voir en lui un produit du second siècle, même remanié au III^e ; et, en général, je crois qu'il est bon de se tenir en garde contre cette théorie des remaniements, qui a produit de nos jours si peu de résultats acceptables.

et à avouer son ignorance. Avec une ardeur toute juvénile, il nous promène dans un dédale de problèmes sans solutions possibles, tranchant, prononçant, niant, affirmant, avec une assurance qui finit par rendre rêveur. Il s'agit notamment de l'institution des Quatre-Temps. Que savons-nous, en somme, de leur véritable origine ? Dans l'état présent de nos renseignements, rien, ou autant que rien : on est réduit à émettre des hypothèses, dont l'une a son côté fort, comme les autres leur côté faible. Alors, à quoi bon consacrer de longues pages à argumenter d'une façon plus ou moins scolastique contre les divers systèmes proposés jusqu'à ce jour, pour leur en substituer un nouveau, tout aussi sujet à caution ? Ce n'est pas qu'il n'y ait ça et là, même dans ces deux premières parties, quelques bonnes choses à retenir : par exemple, je crois avec l'auteur que les jeûnes des « trois Temps » peuvent remonter véritablement au pontificat de Calliste. Mais chaque assertion demande à être contrôlée pour elle-même, et dégagée de considérations trop souvent fragiles et fantaisistes, de certains raisonnements boiteux, d'un étalage superflu d'érudition, qui grossissent le volume sans apporter de nouvelles clartés. Un exemple de ce défaut de méthode, et de l'imprudence qu'il y a à se prononcer trop vite dans un sens négatif. Page 14 et suiv., M. Fischer soutient carrément que les mots « secundum prophetiam » de la notice de Calliste au *Liber pontificalis* ne sont pas authentiques, parce qu'ils ne concordent ni avec Zach. 8, 19 ni avec Joël 2, 15-19 ; item, que la façon de caractériser les Quatre-Temps comme un jeûne « frumenti uini et olei » ne saurait convenir qu'à une époque postérieure à s. Léon. Que penserait-il lui-même de sa démangeaison d'affirmer, si on lui montrait, pièce en main, que, dès le IV^e siècle pour le moins, il circulait en Occident un texte de Zach. 8, 19 où il n'était question que d'un triple jeûne, non de quatre, et que dès lors aussi on mettait ce triple jeûne en relation avec la triple récolte du froment, du vin et de l'huile ? Or, c'est là ce que je me propose de faire à la première occasion. Un autre défaut assez ordinaire à notre jeune théologien, c'est de contester d'abord telle conclusion formulée par un devancier, pour en arriver finalement à la corroborer, sans qu'il paraisse s'en douter : c'est ce qui lui arrive, entre autres, à propos de la diffusion des Quatre-Temps en dehors de Rome antérieurement à l'époque carolingienne (p. 32 ; cf. p. 166). On ne devrait pas non plus me faire dire que j'ai attribué aux Quatre-Temps une « origine païenne » ! P. 78 : je ne suis pas du tout convaincu que la lecture de Daniel avec le cantique qui suit constitue une interpolation gallicane dans la liturgie du samedi des Quatre-Temps. Et il n'y a pas lieu de tant s'étonner de voir en cette occasion l'Ancien Testament mis si largement à contribution : les lectures prophétiques, qui précèdent l'« Apôtre » et l'Évangile, ne pouvaient être prises que de là.

M. Fischer sait assez en quelle estime le tient mon amitié : si je me suis exprimé si franchement sur les défauts inévitables de son premier essai, c'est que je ne puis me résigner à le traiter ici comme un simple débutant, c'est que je me rends compte de l'influence qu'un travail aussi consciencieux est appelé à exercer sur l'esprit des érudits qui s'occuperont à l'avenir du même sujet. Mais, cela fait, je ne puis dans l'ensemble que le féliciter,

et lui redire combien avantageusement j'augure de son activité future dans le domaine des études liturgiques. Bientôt il va nous livrer cet *Ordo officiorum ecclesiae Lateranensis*, découvert par lui contre toute espérance : je souhaite qu'il soit suivi de beaucoup d'autres documents d'un non moindre intérêt, publiés d'une façon également modèle.

D. G. MORIN

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

The catholic encyclopedia. Vol. x-xv. Mass-Zwirner. New-York, Appleton et C^e, 1911-1912. — 6 vol. in-4°, d'environ 800 pages chacun. Prix : 37 fr. 50, le vol. Dépôt pour les Pays-Bas : Amsterdam, Van Langenhuysen.

Les gens pressés — et qui ne l'est pas au XX^e siècle? — sont toujours heureux d'avoir sous la main des renseignements de bon aloi ; c'est ce que M. R. Appleton a compris et ce qu'il a réalisé magistralement, avec sa *Catholic Encyclopedia*, dont nous avons marqué déjà le caractère et l'importance (Cf. *Rev. bén.*, 1909, p. 503.) Il n'est donc pas nécessaire de revenir sur ce point. Il nous suffira de jeter un rapide coup d'œil sur les articles des derniers volumes et d'en marquer le mérite réel. Ce sont des spécialistes qui la plupart du temps ont été chargés de renseigner le lecteur. S'agit-il de liturgie, les articles seront signés de D. Cabrol ; si l'on traite d'hymnologie médiévale, Cl. Blume ou H. T. Henry, nous renseigneront ; Thurston sera consulté s'il s'agit des dévotions, et J. Braun nous fera connaître ce qui a rapport aux vêtements sacrés. A son tour, D. H. Leclercq nous renseignera sur les questions concernant les conciles. Pour l'ancienne littérature chrétienne D. J. Chapman, A. Fortescue, Bacchus ; pour le droit canon Boudinhon ou Vermeersch, etc. — A côté des matières strictement ecclésiastiques, l'encyclopédie nous donne des aperçus sur tous les sujets qui, de près ou de loin, se rapportent à l'Église. C'est ainsi que tous les diocèses ont un article particulier, qui en donne l'histoire et l'état actuel ; les peintres célèbres, les architectes, les sculpteurs sont passés en revue, de même que les travaux archéologiques et les fouilles dans les pays d'Orient. Un point qui mérite d'être signalée aux lecteurs du continent, c'est que tous les faits qui se rapportent aux choses du catholicisme en Angleterre et en Amérique sont tout à fait bien traités. Des notions détaillées sur les tribus indiennes de l'Amérique ou encore sur l'état de la religion aux États-Unis et au Mexique pourront difficilement être trouvées ailleurs que dans la *Catholic Encyclopedia*. N'oublions pas de signaler les nombreuses gravures qui illustrent abondamment le texte, et qui, tant pour les monuments que pour les œuvres d'art célèbres, nous mettent sous les yeux des spécimens remarquables des villes ou des œuvres que l'on veut faire admirer.

Peut-on maintenant indiquer quelques erreurs ou quelques omissions de détail que nous avons remarquées en feuilletant les volumes de la *Catholic Encyclopedia*? A l'article *Pie VII*, il n'est pas exact de dire que le jeune B. Chiaramonti fut élevé au collège noble de Ravenne ; dès l'âge de sept ans, il entra à l'abbaye bénédictine de N.-D. del Monte à Cesena et y fit son éducation. De même, il ne fut pas abbé de Saint-Callixte, mais abbé titulaire de San Giovanni di Castro-

bono ; de plus les difficultés qu'il eut à subir de la part de ses confrères vinrent de ce qu'il voulait faire traiter les jeunes clercs dont il était le professeur à San-Callisto avec plus de discrétion ; il fut de ce chef soumis à un procès canonique qui lui fut du reste favorable. — A l'article *Pilgrimages*, puisqu'on cite Montaigne et Oostacker, on aurait pu citer aussi St-Hubert et Walcourt¹.

En résumé si l'on considère le choix des collaborateurs, la rapidité avec laquelle l'entreprise a été menée à bonne fin, (il n'a fallu que cinq ans pour mener à bien cette œuvre considérable), la concision relative des études présentées, l'habituel sérieux des articles, *The Catholic Encyclopedia* est l'une des meilleures en son genre ; elle fait honneur aux catholiques américains.

D. B. D.

E. TISSERANT. *Specimina codicum orientalium*. Bonnae, A. Marcus et E. Weber, 1914. In-4, XLII-80 p. Prix : 20 M.

Ce recueil de *specimina* renferme 80 planches bien réussies, donnant le fac-similé, clair et distinct, de manuscrits samaritains, hébreux, syriaques (en écriture estrangula, en écr. serto ou occidentale, en écr. nestorienne ou orientale), melchites, palestiniens, mandéens, arabes (d'Orient, de l'Arabie méridionale, d'Occident, chrétiens), éthiopiens, coptes, enfin d'un manuscrit polyglotte en arménien, arabe, copte, syriaque et éthiopien. Presque tous les fac-similés ont les dimensions de leurs originaux. Un coup d'œil sur le *Conspectus tabularum* montre que chaque siècle, depuis l'apparition des manuscrits de la langue en question jusqu'à leur cessation, est représenté par un manuscrit type.

Les planches sont précédées de 80 notices succinctes et substantielles relatives aux différents codices, dont elles reproduisent chacune un ou plusieurs feuillets. On y trouve, pour chaque manuscrit, des détails utiles sur son histoire, depuis sa composition jusqu'au transfert à son lieu de conservation actuel ; ses dimensions et la matière, dont il est fait ; le nombre des feuillets ; les catalogues qui le citent et le décrivent ; son état de conservation et ses particularités typiques ; les manuscrits similaires et apparentés : le contenu du feuillet reproduit ; la formule de souscription : en un mot, tous les renseignements désirables et indispensables pour quiconque veut utiliser le recueil et le consulter avec fruit.

De plus, des listes spéciales sont réservées aux catalogues et aux traités paléographiques mis à profit par l'auteur.

La plupart des manuscrits utilisés sont conservés à la Vaticane, d'autres au British Museum, d'autres à la Bibliothèque Nationale, d'autres enfin à la Bibliothèque Ambrosienne.

On le voit, l'auteur n'a épargné aucune peine pour procurer à l'étudiant orientaliste, auquel son recueil est destiné en tout premier lieu, un guide sûr pour la lecture des manuscrits orientaux. Les *specimina* lui serviront en même temps d'illustration aux cours d'histoire littéraire orientale. Les notices sont composées en latin, ce qui favorisera beaucoup l'utilisation de cet ouvrage.

Étant donné le titre général et plein de promesses de l'ouvrage, *Specimina manuscriptorum orientalium*, on est en droit de regretter l'absence de reproductions de manuscrits arméniens et géorgiens, lesquels sont loin d'être négligeables. Mais c'est là une lacune, qu'il sera aisé de réparer dans une prochaine édition de ce recueil très précieux.

D. M. L.

1. Que l'on aurait pu compter à meilleure enseigne que Waulsort comme une ancienne abbaye célèbre de l'actuel diocèse de Namur : on aurait pu aussi nommer Orval.

H. MERCKELBACH. *L'inspiration des divines Écritures*. Principes et applications. 2^e éd. Liège, Dessain; Arras, Brunet, 1913. In 8, 96 p. Prix : 1 fr. 25.

Après les vives discussions sur la nature et l'étendue de l'inspiration qui ont excité les esprits, il y a une dizaine d'années, nous sommes rentrés dans une ère de calme, où il paraît possible de résumer les résultats de ces controverses instructives. C'est ce qu'a fait M. Merckelbach dans cette brochure. Licencié en théologie de l'Université de Louvain et professeur de dogme au grand Séminaire de Liège, l'auteur traite avec compétence les questions parfois épineuses qui se rattachent au dogme de l'inspiration. Dans la première partie de son œuvre il s'occupe de la notion de l'inspiration. Après avoir touché et réfuté brièvement les erreurs concernant la nature et l'étendue de l'inspiration, il examine les opinions actuelles des théologiens, dont plusieurs conçoivent l'inspiration à la manière d'une révélation, attribuant à Dieu les idées, les choses, les sentences, et à l'écrivain sacré l'expression. la construction des phrases, le style et les mots, admettant cependant une assistance de Dieu, qui préserve l'écrivain d'erreur, tandis que d'autres, et c'est l'école thomiste, regardent l'inspiration comme une causalité instrumentale en lui appliquant les principes de la philosophie scolastique sur la cause instrumentale et son activité sous l'influx de la cause principale. M. Merckelbach n'hésite pas à donner sa préférence à la théorie plus logique et plus naturelle de l'école thomiste, d'après laquelle l'inspiration est une vertu surnaturelle transitoire communiquée à l'homme, dont Dieu, auteur principal, se sert comme instrument pour écrire les faits et les vérités qu'il veut faire connaître ; cette vertu élève et applique toutes les facultés de l'homme, qui concourent à la confection du livre, principalement l'intelligence et la volonté ; d'où il suit, que l'inspiration s'étend aussi aux expressions, aux phrases, aux mots, et c'est dans ce sens qu'il faut entendre l'inspiration verbale, niée à tort par beaucoup de théologiens, qui la confondent avec la dictée. L'inspiration peut être accompagnée de révélations, mais, de sa nature, elle n'apporte pas nécessairement à l'écrivain sacré des connaissances qu'il ne possédait pas encore.

Après l'analyse de l'inspiration il reste à montrer que cette théorie si claire et si logique peut satisfaire aux données bibliques et résoudre les graves difficultés soulevées par les critiques modernes ; c'est l'objet de la seconde partie de la brochure. L'inspiration conçue comme causalité instrumentale ne confère pas aux livres sacrés la perfection absolue ; elle n'exclut pas les différences de style, les imperfections et obscurités d'expression propres aux différents agents instrumentaux, pas même l'imperfection des idées ; elle n'exclut aucun genre littéraire sauf ceux qui peuvent imprimer au livre sacré quelque tache d'erreur ou d'indécence. L'auteur biblique reste, sous l'influx de l'inspiration, un homme de son temps, il ne reçoit pas de nouvelles connaissances relatives aux choses de la nature ; en ces matières il emploie le langage de son temps et ne se prononce pas sur la nature intime des choses. C'est bien l'enseignement de l'encyclique « Providentissimus Deus. » Plusieurs théologiens ont appliqué les mêmes principes à l'histoire biblique en disant, que les auteurs sacrés, en matière d'histoire, pouvaient suivre les préjugés et les concepts plus ou moins vrais de leur époque, qu'ils parlaient des choses profanes suivant les opinions de leurs contemporains ; quand ils puisaient à des sources, ils s'abstenaient de juger de leur vérité objective, laissant très souvent la responsabilité totale des emprunts aux auteurs des documents utilisés. M. Merckelbach montre à juste titre que cette manière de voir est tout à fait contraire à l'encyclique de Léon XIII et au sentiment traditionnel ; qu'il faut, en général, admettre le caractère vraiment historique des récits bibliques, et que l'opinion opposée rendrait incertaines toutes les parties de la Bible qui traitent d'histoire, si on voulait restreindre les enseignements des écritures aux matières de foi et de mœurs. « La Bible n'est

pas une simple collection de légendes, de traditions, de récits populaires de valeur mêlée » (p. 78). Ce ne sera qu'exceptionnellement qu'on pourra admettre les citations implicites, où l'écrivain sacré ne prend pas à son compte ce qu'il cite. M. Merckelbach est parfaitement au courant de la vaste littérature parue dans ces dernières années ; il cite presque tous les partisans des différentes théories, il expose consciencieusement les opinions émises par les critiques (P. Lagrange, Hummelauer, Loisy, Poels, etc.) et les difficultés soulevées par eux pour justifier leurs vues plus larges à l'égard de l'inerrance de la Bible ; seulement on pourrait désirer qu'il eût indiqué çà et là plus clairement la position prise par lui ; on ne voit pas toujours, s'il approuve ou non les applications que les critiques font de leur théorie. Peut-on, par exemple, dire sans restriction, que les patriarches sont peut-être la personnification de peuples, de villes ou d'événements historiques très reculés (p. 46) ? Que les paroles de Salomon, lors de la dédicace du temple, ont pu être composées par l'auteur biblique, qui les place dans la bouche du roi (p. 51), etc. Des références comme celles : *Prat, Etudes*, ou *Schanz, Biblische Zeitschrift*, ne sont pas suffisantes. P. 61, note 1, lisez *Götsberger* au lieu de *Goltzberger*. Nous nous bornons à ces remarques, quoiqu'il y en aurait d'autres à faire. La brochure de M. Merckelbach mérite d'être recommandée à tous ceux qui désirent acquérir une notion exacte et claire de l'inspiration biblique.

D. H. HÖPFL

L. GAUTIER. *Introduction à l'Ancien Testament*. 2^{me} édition revue, 2 vol. in-8, XVI-547 et 544 p. Lausanne, Bridel ; Paris, Fischbacher, 1914. Prix : 20 fr.

L'Introduction à l'Ancien Testament de M. Lucien Gautier, Dr en théologie et en philosophie, professeur honoraire de l'Université de Genève et de la Faculté de théologie de l'église libre du Canton de Vaud, a vu le jour en 1906. L'ouvrage actuel est une réédition, qui n'offre d'ailleurs aucune différence notable avec son aînée. Çà et là quelques notes ont été ajoutées et la bibliographie a été mise au point. En revanche, les deux gros volumes primitifs se sont considérablement amincis par l'emploi d'un papier plus léger et d'une impression plus serrée.

M. Gautier nous avertit dans sa préface qu'il n'a pas voulu écrire pour les spécialistes ni pour les pasteurs, mais pour ses coreligionnaires, les protestants de langue française, pour lesquels il n'existait aucun ouvrage de ce genre. L'auteur ne se dissimule pas que « la lecture de l'A. T. a été graduellement abandonnée par un grand nombre de protestants et que la saine tradition des anciens huguenots ne s'est point perpétuée chez leurs descendants. » C'est pour remédier à ce mal et faire aimer l'Écriture en la faisant mieux connaître, que M. Gautier s'est mis à l'œuvre. Ancien professeur de théologie et croyant sincère, M. G. était en mesure de renseigner excellemment ses contemporains sur l'état actuel de la critique biblique. De fait, ces 2 volumes se lisent avec grand intérêt, écrits qu'ils sont dans une langue claire et précise que n'effraient point les néologismes. On suit sans fatigue l'exposé des multiples hypothèses concernant les origines et la formation des divers livres de l'A. T. L'auteur pèse les arguments avec impartialité et ne se décide qu'à bon escient, ce qui ne veut pas dire que ses conclusions puissent être acceptées dans leur ensemble par un catholique.

M. G. étudie aussi les « apocryphes » (deutérocanoniques) et déplore que ces livres soient si peu utilisés au sein des églises protestantes. A plusieurs d'entre eux, notamment à l'Ecclésiastique et à la Sapience, il reconnaît une « incontestable valeur » ; par contre, il se montre extrêmement sévère pour le 3^e livre des Machabées, qu'il assimile aux légendes hagiographiques du moyen-âge. Après un rapide examen des « pseudépigraphes », la dernière section du second volume est consacrée à l'histoire du Canon, du texte et des versions de l'A. T. A propos du chapitre qui traite du canon, nous croyons devoir faire ces quel-

ques remarques. Les auteurs de la Réforme, en faisant de l'Écriture l'unique source de la Révélation et la seule autorité en matière de foi, étaient tenus de déterminer avec précision le nombre des livres canoniques, et cela d'après le critère de canonicité qu'ils avaient eux-mêmes fixé selon leurs préférences. En réalité, il n'en a pas été ainsi, et dans les diverses confessions protestantes, la Bible n'a pas été établie conformément aux principes posés. Malgré leurs efforts, les réformateurs n'ont pu rompre complètement avec la tradition. De qui tenaient-ils en effet leurs livres saints sinon de l'Église catholique ? C'est ce que note très justement Reuss : « en rejetant les deutérocanoniques comme apocryphes, les premiers théologiens de la Réforme n'entendaient que rétablir le Canon de l'A. T. dans sa pureté primitive, tel qu'il a dû exister, selon l'opinion commune, chez les anciens Juifs, c'est-à-dire tel que nous le connaissons par nos bibles hébraïques..... Ce procédé n'était autre que celui qu'on avait condamné en principe ; c'était la reconnaissance implicite de l'autorité de la tradition, et de fait, on revenait ainsi par un détour à la position qu'on avait bien hautement déclaré vouloir quitter comme n'étant plus tenable¹. » On retrouve d'ailleurs cette même antinomie à travers toute l'histoire de la Réforme du XVI^e siècle.

D. K. E.

D. O. PROKSCH. *Die Genesis übersetzt und erklärt*. (Kommentar zum Alten Testament herausgegeben von D. E. SELLIN I), Leipzig, A. Deichertsche Verlagsbuchhandlung, 1913. In-8, XI-530 p. Prix : 10 M. 50.

L'Allemagne protestante possède trois commentaires complets sur l'Ancien Testament, et si on y ajoute le : « *Kurzgefasstes exegetisches Handbuch* », on arrive à quatre. Néanmoins M. Sellin, le savant explorateur de Jericho, n'a pas reculé devant la tâche ardue d'entreprendre la publication d'un nouveau commentaire collectif des livres de l'Ancien Testament ; il a choisi ses collaborateurs parmi les biblistes d'une tendance plutôt modérée. Voici le premier volume de ce commentaire, l'explication de la Genèse, éditée par M. Proksch, connu par ses études sur les prophètes préexiliens. Fidèle à l'école de Wellhausen il distingue dans la Genèse trois documents originaux, le Jahviste, l'Élohiste et le Code sacerdotal. La *source jahvistique*, de Pavis de M. P., composée dans le royaume de Juda au temps de Salomon, comprend l'histoire dès la création de l'homme jusqu'à l'occupation de Canaan sous Josué ; dans la Genèse elle forme les plus beaux récits de l'histoire des patriarches et met en relief la religion, laquelle est le privilège du peuple élu et lui donne sa force. La *source élohiste* doit son origine à un écrivain prophétique du neuvième siècle, qui vivait dans le royaume d'Israël et racontait l'histoire de son peuple, d'Abraham jusqu'à Josué ; il s'intéressait beaucoup aux anciens mémoires des sanctuaires de Bethel et Sichem. Le *Code sacerdotal*, écrit par un prêtre, est le produit d'un esprit théorique et abstrait, mais non privé de grandes idées, qui montre partout sa prédilection pour le culte et les institutions rituelles. M. P. s'écarte ici de la théorie de Wellhausen, d'après laquelle le Code sacerdotal aurait été élaboré pendant la captivité de Babylone ; il le fait rédiger vers le temps, où se réalisait la réforme religieuse du roi Josias. — Rien n'empêche d'admettre que l'auteur de la Genèse se soit servi de documents, mais les opinions de l'école critique sur la provenance et la date des documents sont loin d'être prouvées et ne nous autorisent pas à renoncer tout à fait au sentiment traditionnel, qui fait de Moïse l'auteur du Pentateuque.

Dans le commentaire M. P. traite séparément les différentes sources de la Genèse ; il explique successivement le Jahviste (p. 16-280), puis l'Élohiste

1. (Reuss, *Histoire des S^{tes} Ecritures dans l'Eglise chrétienne*. Strasbourg et Paris, 1863, p. 331.)

(p. 281-418), enfin le Code sacerdotal (p. 419-505). Bien que l'analyse littéraire puisse être très utile pour l'intelligence du texte, on ne saurait que regretter, que M. P. ait découpé le livre par pièces et morceaux, car le livre de la Genèse est un tout, son auteur, quoiqu'il ait fondu ensemble plusieurs documents originaux, a eu sa pensée et son but ; la magnifique mosaïque composée par lui, morcelée de la façon dont le fait M. P., perd beaucoup de sa beauté. Ajoutons que les critiques mêmes avouent, qu'il est souvent très difficile de dégager la source élohistique de la source jahvistique ; comment, dès lors, peut-on faire d'une dissection assez incertaine la base d'un commentaire ?

L'explication du texte est élaborée soigneusement. M. P. tâche d'exprimer dans sa version allemande la fraîcheur naïve de l'original ; un petit appareil critique permet à l'étudiant de juger de la valeur du texte massorétique ; peut-être M. P. donne-t-il trop d'importance au système métrique de M. Sievers. Le commentaire renferme un grand nombre de détails philologiques, historiques, géographiques, archéologiques, dont le lecteur tirera beaucoup de profit. L'auteur ne manque pas de relever les enseignements religieux de chaque partie, il en parle avec ardeur et admiration, ce qui donne un charme spécial à certaines pages. Il est juste que M. P. insiste sur cette religion si pure et si spirituelle, qui faisait du peuple élu le centre de l'humanité, et nous n'hésitons pas à reconnaître que, à ce point de vue, son commentaire mérite de grands éloges. Nous regrettons cependant que cet esprit conservateur l'ait abandonné, quand il commence à explorer les sources, qui ont fourni à l'auteur de la Genèse ou plutôt aux auteurs des documents originaux les matériaux de leurs récits. Ici M. P. se perd dans des hypothèses et conjectures vagues — il n'est pas panbabyloniste — mais partout il trouve des légendes et des éléments mythiques, dérivés des Phéniciens, ou même, comme dans l'histoire de la chute, empruntés aux Indes (p. 44). Les « mariages des anges », (ch. 6.) ce bloc erratique dans l'histoire primordiale, se peut réduire à un mythe phénicien, suivant lequel des dieux et des hommes produisent les géants (p. 60). Les anges de Dieu, que Jacob vit en songe montant et descendant le long de l'échelle, sont des êtres mythiques, apparentés aux étoiles. La pierre que Jacob avait mise sous sa tête, est un sanctuaire mythique ; quiconque dort sur cette pierre, voit le ciel (p. 328 ss.). Il serait facile de multiplier ces exemples. Tout en reconnaissant ça et là un nombre de traits historiques, par exemple dans l'histoire d'Abraham et de Joseph, M. P. nie le caractère vraiment historique de la plupart des faits rapportés dans la Genèse. Jacob et Israël sont les éponymes de deux tribus apparentées (p. 521), le 14^e chapitre, la guerre des quatre rois contre les cinq, est une fiction tendancieuse d'une époque très tardive sans aucune valeur historique (p. 515). — Il ne nous est pas possible de rendre compte de ce commentaire d'une manière plus détaillée et de relever tous les points qui en sont contestables, comme les opinions insoutenables ; mais encore une fois, on regrettera beaucoup, que M. P. qui manifeste tant d'admiration pour les doctrines religieuses de la Genèse, ait refusé, d'une manière si radicale, la réalité des faits racontés dans ce livre merveilleux.

D. H. HÖPFL

L. MURILLO, S. J. *El Génesis precedido de una introduccion al Pentateuco* : Roma, Pontificio Instituto Biblico, 1914. In-8, xxiv-872 p. Prix : 9 fr. 60.

Voici un autre commentaire sur la Genèse, qui fait partie de la collection : *Scripta Pontificii Instituti Biblici*. On peut dire que ce gros volume est diamétralement opposé à l'ouvrage dont nous venons de parler plus haut. Dans le commentaire de M. Proksch prédomine l'analyse littéraire et la critique historique, laquelle fait totalement abstraction des données traditionnelles ; ici nous notons le souci de ne jamais abandonner le chemin tracé par la tradition. Le commentaire est précédé d'une introduction étendue à tout le Pen-

tateuque (p. 1-165), dans laquelle l'origine mosaïque des cinq livres de la Loi est revendiquée à l'aide des arguments connus, exposés avec clarté et vigueur. L'auteur donne une esquisse de l'histoire de la haute critique du Pentateuque, en examine les différentes phases et théories et s'efforce de résoudre les objections soulevées par les critiques en traitant les différents points de discussion, p. e. l'unité du sanctuaire, les prêtres et les lévites, les fêtes, les dîmes, etc. Il termine cette partie par une critique des positions de quelques auteurs catholiques, spécialement du P. de Hummelauer S. J., auxquels il oppose la décision bien connue de la Commission biblique. Le P. Murillo est très conservateur; l'opinion même de M. Hoberg, qui concède plusieurs additions postérieures au Pentateuque, lui paraît inadmissible (p. 163), et contraire à la décision de la Commission biblique. Quand nous lisons dans le chapitre 36, 31: « Les rois qui régnèrent aux pays d'Edom avant que les enfants d'Israël eussent un roi », de l'avis du P. Murillo, c'est bien Moïse qui a écrit cela, parce que le grand chef du peuple élu était persuadé que les Israélites, après l'occupation de Canaan, seraient gouvernés par des rois (p. 751). Est-il cependant défendu de croire que la décision de la Commission biblique se prête à une interprétation plus large et qu'on peut bien sauvegarder l'authenticité mosaïque du Pentateuque, tout en admettant les additions dont parle M. Hoberg et d'autres encore?

Le commentaire est développé avec cette ampleur de rhétorique, qui est propre aux Espagnols, sans cependant perdre le caractère vraiment scientifique. Le but de l'ouvrage était, sans doute, de mettre en lumière les doctrines religieuses contenues dans la Genèse, et c'est sur celles-ci que l'auteur attire spécialement l'attention; mais les questions historiques, archéologiques, géographiques, qui se rattachent aux récits de la Genèse ne sont pas négligées, bien que l'auteur ne leur fasse pas une part aussi large. A chacun des graves problèmes, que le livre renferme, il donne une réponse ingénieuse, mais toujours conforme à l'enseignement traditionnel des écoles catholiques. Peut-être attribuera-t-on au P. Murillo une tendance ultraconservatrice; cependant, le savant professeur de l'Institut biblique a fait bien d'éviter les incertitudes des récentes hypothèses et de fournir aux étudiants des résultats sûrs et solides. Il n'est pas tout à fait « réactionnaire »; il admet, par exemple que l'auteur de la Genèse se servait des documents originaux (p. 258 note 1). Les jours de l'Hexaemeron ne sont pas des jours de vingt-quatre heures, mais une série de périodes chronologiquement successives, peut-être d'une durée inégale et en nombre incertain, durant lesquelles Dieu développa son action créatrice; à ce développement correspond l'ordre des choses dans l'Hexaemeron. On le voit, le P. Murillo refuse le concordisme proprement dit, tout comme le système de la vision. Le déluge a été universel en ce sens que toute l'humanité a péri, mais il n'est pas nécessaire d'interpréter les paroles de la Genèse dans ce sens que les eaux couvrirent la terre tout entière. L'auteur ne croit pas qu'il y ait de lacunes dans les générations de la Genèse; la chronologie des Septante lui suffit à concilier les dates bibliques avec l'assyriologie et l'égyptologie; cette opinion ne sera sans doute pas acceptée sans réserve. La confusion des langues s'est fait subitement; notons en passant, que c'est S. Grégoire de Nysse et non S. Grégoire de Nazianze, qui admettait que les différentes langues doivent leur origine à une évolution naturelle (p. 448). L'espace ne nous permet pas d'entrer dans les détails de l'explication. Le P. Murillo a recueilli avec patience tous les fruits de l'exégèse traditionnelle et les a proposés d'une manière nette et claire tout en se tenant au courant des recherches et découvertes modernes; nous ne doutons pas que son commentaire ne trouve bon accueil auprès les étudiants, spécialement de sa chère Espagne, laquelle se vante d'avoir tenu toujours ferme aux sentiments traditionnels de l'Eglise.

D. H. HÖPFL

CHANOINE PANNIER : Le nouveau Psautier du Bréviaire romain. Traduction sur les originaux des psaumes et des cantiques avec les principales variantes des Septante, de la Vulgate et de la version de S. Jérôme. Lille, Giard ; Paris, Lethielleux, 1913. In-8 de xxv-359 p.

M. le Chanoine Pannier avait déjà publié en 1908 un travail sur les Psaumes sous le titre « *Psalterium juxta hebraicam veritatem*. » Dans ce nouvel ouvrage, il nous offre une traduction française du psautier, selon la disposition fixée par la Constitution « *Divino afflatu* ». Une courte traduction réunit ensemble le texte français de la Constitution de 1911, les décisions de la Commission biblique concernant les psaumes et des notions générales sur le psautier. La traduction de M. P. tient compte, dans la mesure du possible, de la strophique et de la métrique hébraïques ; elle vise plus à l'exactitude qu'à l'élégance. Chaque psaume est précédé d'un sommaire où l'auteur a condensé les explications pouvant servir à l'intelligence du texte ; la rédaction de ces sommaires manque un peu d'ordre et certaines remarques semblent faire double emploi avec les notes mises au bas des pages. Un index analytique permet d'utiliser facilement les nombreux renseignements disséminés dans cet ouvrage, qui rendra de bons services aux personnes désireuses de pénétrer le sens souvent obscur des psaumes.

D. E. B.

T. A. LACEY. *Catholicity, Conciones ad Clerum*. London et Oxford, Mowbray et Co., 1914. In-12, VIII-149 p. Prix : 2 s. 6 d.

Quatre conférences, dédiées « aux prêtres de l'église catholique qui est à Birmingham », et dans lesquelles l'auteur, homme habile et très érudit, essaie de donner de la « catholicité » une idée qui puisse s'adapter à la situation de l'église anglicane, sans effaroucher la conscience d'aucun des membres de son auditoire. Je n'ai pas à me prononcer à leur sujet : il y a incontestablement beaucoup de raffinement, trop peut-être, dans maints détails de cette analyse ; mais je n'y puis reconnaître tout ce que la tradition authentique du passé nous a transmis sur cette notion, si importante, de la catholicité, et j'y trouve d'autre part certaines théories qu'elle exclut. Les dites conférences sont suivies de deux appendices, dont le second est une assez méchante prosopopée à l'adresse du « Dr. Wiseman » sur le fameux *Securus indicat orbis terrarum* ; l'autre, un petit traité sur le sens de l'expression *cathedra Petri*, spécialement dans s. Cyprien. C'est sur la valeur de ce premier « essai » qu'on me fait l'honneur de solliciter mon avis ; et sur ce terrain plus positif je me sentirais aussi plus à l'aise, si le théologien anglican ne s'y montrait, malgré sa bonne volonté, tout aussi polémiste que dans le reste du livre.

M. Lacey commence par résumer brièvement ce que nous savons au sujet des deux fêtes du 22 février et du 18 janvier. Après avoir constaté qu'il ne semble y avoir aucune connexion entre ces deux dates et les deux chaires matérielles du Vatican et du cimetière Ostrien, il se demande quelle est alors l'idée qui a pu présider à l'institution d'une solennité spéciale en l'honneur de la *cathedra Petri*. Avant de répondre, il s'adresse au premier en date des écrivains chez lesquels l'expression se rencontre, à savoir, saint Cyprien. Dans ce qu'il appelle la rédaction B du *De catholicae ecclesiae unitate*, on lit cette phrase : « Qui CATHEDRAM PETRI, super quam fundata ecclesia est, deserit, in ecclesia se esse confidit ? » Et dans la lettre au pape Corneille, au sujet des mécontents qui s'étaient permis d'appeler du jugement de l'évêque de Carthage à celui de l'évêque de Rome : « Pseudoepiscopo sibi ab haereticis constituto nauigare audent, et ad PETRI CATHEDRAM atque ad ecclesiam principalem, unde unitas sacerdotalis exorta est, ab schismaticis et profanis litteras ferre. » Examen fait de ces deux textes, comparés avec les autres passages connexes de Cyprien, M. Lacey interprète

ainsi la pensée intime de ce dernier : De même que les autres apôtres sont les égaux de Pierre en honneur et en pouvoir, ainsi le sont les évêques d'Afrique par rapport à l'évêque de Rome : donc, égalité complète du siège de Carthage avec celui de Rome : le premier est, tout autant que le second, fondé sur s. Pierre ; la *cathedra Petri*, c'est simplement l'autorité épiscopale, tout comme dans l'Évangile la *cathedra Moysi* signifie l'autorité du Sanhédrin. Dans la lettre à Corneille, l'emploi de cette expression ne va point sans une nuance d'ironie : l'évêque de Carthage avait déjà le sentiment de l'abus qu'on devait faire de ce terme. La fête de la Chaire, en dehors de Rome, n'avait point pour objet le *natale episcopatus* de s. Pierre en tant qu'évêque de Rome, mais l'institution de l'apostolat, et par conséquent de l'épiscopat, en sa personne.

Voilà tout ce qu'on tire de la *Petri cathedra*, de *ecclesia principalis unde unitas sacerdotalis exorta est*, sans parler des formules si expressives que nous ont conservées les sacramentaires mozarabe et gallican ! Pareille exégèse fait songer involontairement à l'énergique langage de Pascal, lorsqu'il parle quelque part d'« un merveilleux instrument pour nous crever agréablement les yeux. »

Inutile de renouveler à ce sujet des polémiques aussi pénibles que stériles : seulement, je serais curieux de savoir pourquoi tous ceux qui ont peur de devoir admettre la notion de la catholicité, telle qu'elle résulte de la tradition des siècles prise dans son ensemble, se retranchent invariablement derrière quelques expressions obscures de cet évêque d'Afrique, qu'on sait malgré tous ses mérites, s'être montré parfois si changeant, si passionné, si peu sûr, dans sa façon d'agir, comme de dogmatiser et d'écrire ? Admettons d'ailleurs que pour lui la *cathedra Petri* signifie simplement l'autorité épiscopale légitime, et que même Optat de Milève lui fasse écho, lorsqu'il parle de la *cathedra Petri quae nostra est*, de la *cathedra Petri uel Cypriani*. Qui ne voit que la chaire de Cyprien, que la chaire d'Optat, que la chaire de n'importe quel évêque ne sera même chose avec la chaire de Pierre, que pour autant qu'Optat et Cyprien et cet évêque quelconque resteront unis à la chaire authentique *in qua Petrus sedit*, de même qu'elle ne sera la *cathedra Christi* qu'à la condition que ces évêques demeureront fidèles à la doctrine du Christ ? Autrement, tout serait mis en question : autrement, la parole du Christ serait illusoire : autrement, Dieu aurait fait ce qui est en lui pour donner le change à toute intelligence droite sur la constitution fondamentale de son Église.

M. Lacey dit qu'il n'a trouvé nulle part l'expression *cathedra Petri* dans les écrits de s. Augustin. Il l'aura sans doute remarquée depuis, dans le beau discours *De ordinatione episcopi* que j'ai publié ici même en octobre dernier (R. B. xxx, 398-408). On y lit entre autres choses, l. 295, *cathedram pro doctrina posuit*, puis, l. 323 et suiv., *Mali erant episcopi ? Cathedras suas sedebant, cathedras Christi sedebant, in unitate Christi erant, ab unitate separari non oportebat... Quare te a cathedra Petri separasti ?* D'où il appert que pour Augustin la chaire était synonyme de la doctrine ; que pour lui, comme pour Cyprien, les chaires des évêques du monde entier étaient les chaires du Christ, la chaire de Pierre, aussi longtemps que leurs titulaires y distribuaient à la doctrine authentique du Christ, l'enseignement de Pierre... *Quare te a cathedra Petri separasti ?*

M. Lacey répond, dans son Appendice B, que la faute retombe sur Pie V, qui n'a point voulu reconnaître l'Église établie d'Angleterre comme étant une même chose avec l'Église du Christ, avec la chaire de Pierre. A quoi tout historien impartial répliquera que, s'il l'eût fait, les anglicans logiques et convaincus d'alors eussent été les premiers à s'étonner et à s'en tenir comme devant au titre de protestants dont ils étaient si fiers.

M. J. LAGRANGE. *Saint Justin, Philosophe, Martyr*. Collection « *Les Saints* ». Paris, Gabalda, 1914. In-12, XII-204 p. Prix : 2 fr.

On prétend qu'il existe encore quelques personnes qui se délient de la critique et s'imaginent que « critiquer » veut dire « blâmer ». Que ces personnes se rassurent, il est des livres pour lesquels « critiquer » c'est « louer ». Le livre du Père Lagrange servirait au besoin de démonstration. — Saint Justin est un privilégié ; son œuvre s'est conservée assez intacte et volumineuse pour permettre d'apprécier le penseur et par un rare bonheur, à cette œuvre littéraire se soude une pièce hagiographique du meilleur aloi qui permet de glorifier le chrétien et le martyr. Polémiste avec mesure et apologiste avec loyauté, saint Justin est non seulement un des mieux connus mais encore un des plus attachants après les Pères apostoliques. Les écrits incontestablement authentiques, débarrassés des ouvrages douteux ou apocryphes lui assignent un des premiers rangs parmi les conducteurs des antiques générations chrétiennes. Cet homme loyal et sincère, entreprenant et même novateur puisqu'il a inauguré la littérature apologétique dans l'Église, savait beaucoup mais se préoccupait assez peu d'exprimer avec charme la vérité qu'il était pressé de faire entendre et impatient de voir triompher. Pour tout dire, son style est négligé, sa composition embarrassée et nulle. C'est la rançon, regrettable, des qualités que nous sommes aujourd'hui plus disposés à apprécier que nous ne le ferions d'une « écriture » impeccable. Ce qui fait en partie l'intérêt passionnant et périodiquement renouvelé des œuvres de saint Justin c'est ce que le P. Lagrange indique en quelques mots : « Depuis longtemps, dit-il, on agite la question de savoir si Justin est un philosophe teinté de christianisme ou un franc chrétien qui a mis sa philosophie au service de sa foi. La seconde alternative est incontestablement la vraie. Si donc Justin s'est quelquefois trompé, comme il faut le reconnaître, ce n'est pas par suffisance philosophique, ou par manque de docilité aux enseignements de l'Église. Je crois pouvoir ajouter que ces erreurs ne sont point une conséquence de sa philosophie, mais le résultat d'une exégèse encore inexpérimentée. Son opinion sur le millénarisme vient de l'interprétation, trop littérale des anciens prophètes et de l'Apocalypse. S'il a paru assez souvent subordonner le Fils au Père, c'est sous l'influence d'un texte biblique mal traduit en grec, et d'une théorie exégétique peu sûre à propos des apparitions de l'Ancien Testament ». Et c'est là, en deux mots, le grand intérêt du petit livre clair — disons lumineux — où un exégète et un théologien admirable nous fait voir la doctrine non seulement telle que saint Justin l'exposait au II^e siècle, mais telle que peut l'illustrer la connaissance de tous les travaux importants qui se sont attachés à n'y laisser presque plus d'obscurités. C'est particulièrement l'apologiste qui retient l'attention, puisque saint Justin a disputé tour à tour avec les juifs et avec les païens et si, aujourd'hui, l'apologétique moderne et ses adversaires n'occupent plus toutes les mêmes positions et ne les défendent pas de la manière dont on les défendait au II^e siècle, reste à savoir si le passé ne reste pas plein de leçons et si on n'aura pas profit à venir y prendre le contact. Entre bien des travaux estimables sur ces questions, le livre de P. Lagrange, rapide, limpide, portatif, doit prendre une première place ; on ne s'aventure guère en prévoyant qu'il la conservera longtemps.

D. H. L.

FEDELE SAVIO, S. J. *Gli antichi vescovi d'Italia dalle origini al 1300. La Lombardia, parte I, Milano*. Firenze, 1913. In-8, XX-974, p. plus deux phototypies et une carte topographique. Prix : 20 fr.

D'autres revues déjà, notamment les *Analecta Bollandiana*, ont fait valoir par le détail la somme énorme de travail et de renseignements que ce livre représente. L'auteur traite d'abord des « origines », fait le triage des listes épiscopales, et aboutit à fixer la date de fondation de l'évêché de Milan aux environs

de l'an 200. Il reproduit ensuite d'une façon synchronique le texte des quatre plus anciens catalogues épiscopaux, depuis celui de Bamberg (première moitié du XI^e siècle) jusqu'au « nouveau Berold » (seconde moitié du XIII^e siècle). Le premier titulaire du siège est Anatolius ou Anatelon, et non pas l'apôtre Barnabé, comme le voudrait une prétendue tradition qui n'a commencé à se répandre à Milan qu'après le milieu du XI^e siècle, et n'y a jamais trouvé grand crédit, du moins auprès de l'autorité ecclésiastique et dans les milieux érudits. Pour chacun de ses successeurs, replacés dans leur ordre véritable, nous avons des sortes de *Regesta* aussi complets que possible, entremêlés parfois de discussions plus ou moins longues : bref, une somme de tout ce qui se rapporte à l'histoire religieuse de Milan jusqu'à la fin du XIII^e siècle. Cela nous mène à la page 659 ; le reste, c'est-à-dire un bon tiers du volume, se compose de dissertations en règle, dont voici le sommaire : 1^o la *Datiuna historia* (cette compilation, éditée en premier lieu par Muratori, et que l'on a parfois voulu dater du IX^e/X^e siècle, sinon du VII^e, est bien, comme l'avaient deviné Biemmi au XVIII^e siècle et de nos jours L. Duchesne, un faux fabriqué par Landulfe l'ancien entre 1059-1073 et 1088 ; les arguments du P. Savio à ce sujet sont aussi abondants que décisifs) ; 2^o autres œuvres présumées de Landulfe (Vies de s. Eustorge et de s. Denys de Milan : légendes de s. Barnabé, de s. Vital : Vies de sainte Marcelline, de s. Satyre ; tout cet ensemble a un but tendancieux, et, de même que la *Datiuna historia*, est à peu près dépourvu de valeur historique) ; 3^o la légende de s. Victor, et les souvenirs qui se rattachent à ce martyr ; 4^o la légende des saints Gervais et Protais ; 5^o les souvenirs relatifs à s. Nazaire et à s. Celse ; 6^o les martyrs milanais et le martyrologe hiéronymien ; 7^o la condamnation d'Auxence, usurpateur du siège de Milan (par un concile tenu à Rome en 371/372) ; 8^o les basiliques de Milan au temps de s. Ambroise ; 9^o l'année de la mort de s. Satyre (378, ou mieux encore 377), et le lieu de sa sépulture (S. Vittore *ad corpus*, à gauche de la tombe du martyr) ; 10^o les diptyques du canon ambrosien et du canon romain.

Le P. Savio est ce qu'on peut appeler un heureux esprit : il voit, dans la plupart des cas, avec une parfaite sérénité le côté exact des choses, et il a le talent, trop rare de nos jours, de formuler son opinion d'une façon qui respecte la vérité sans provoquer les ressentiments de ceux auxquels elle peut déplaire. Que s'il s'agit de quelque problème plus malaisé, il n'est peut-être pas toujours aussi sûr : par exemple, je ne voudrais pas accepter les yeux fermés tout ce qu'il dit dans la dissertation finale, à propos des diptyques de Rome et de Milan. Mais, en somme, nul ne lui contestera le mérite d'être un excellent travailleur : plutôt au ciel que nous puissions en compter beaucoup de pareils dans nos rangs ! Je ne lui ferai qu'un reproche, c'est d'avoir composé un si énorme volume. Sans doute, la matière était abondante à l'excès : mais si l'auteur s'était tenu plus en garde contre les inconvénients de la *natura verbosa* qu'il reproche quelque part à son compatriote Landulfe, je crois qu'il y eût eu quand même moyen de serrer davantage le sujet. Beaucoup des doctes dissertations que nous avons là seraient mieux à leur place dans un in-folio des *Acta Sanctorum*, ou dans un supplément aux *Mémoires* de Tillemont, que dans un livre appelé à trouver son chemin parmi le public superficiel et affairé du XX^e siècle. Même pour les gens du métier, quelque chose de bref, de lucide et de substantiel, comme ces admirables *Fastes épiscopaux* de Duchesne, eût beaucoup mieux fait leur affaire, et sans doute aussi celle de l'éditeur.

Il est, par contre, une chose que j'ai vivement regretté de ne pas rencontrer dans l'ouvrage du P. Savio, car c'est une des toutes premières que j'y eusse désiré voir figurer : je veux dire, une ou même plusieurs cartes très soignées de la topographie religieuse de la ville de Milan au cours des treize premiers siècles. Ni le mince croquis de la p. 61, ni la carte quelconque de la fin du

volume, ne sont de nature à faire oublier l'absence de ce complément indispensable.

D. G. MORIN

FR. JOSEPHI, Ant. a S. Jo. in Persiceto, O. F. M. Capucc. *De boni pastoris cultu amplificando Commentarium*, Romae, cooperativa tipogr. Manuzio, 1914. In-8, XVI-244 p.

Les liturgistes, les archéologues pourront user utilement de ce livre qui contient une information consciencieuse, mais ce n'est pas eux que l'auteur devait avoir en vue. Le titre indique sa destination et je souhaite bien sincèrement que le culte du Bon Pasteur, si jeune, si aimable, si pénétré de la fraîcheur des premières générations chrétiennes reçoive l'accroissement espéré. Et cependant, s'il fallait écrire un jour en épigraphe sur ce volume : *Vox clamantis in deserto*, il resterait que l'auteur a réuni, combiné et disposé avec méthode tout ce qu'on peut dire à l'honneur et en faveur de sa thèse. Je ne sais si la forme scolastique, par propositions, était requise, elle offre un aspect un peu solennel, mais c'est un simple détail et affaire d'exposition. Ce qui est certain et ce qui est précieux c'est que nous avons un recueil de tout, ou à peu près tout, ce qui pouvait être apporté sur le sujet. Les textes sont cités longuement, les références sont claires, l'index bien complet et d'un maniement aisé. Le développement chronologique eût gagné à être présenté d'une façon plus nette et l'archéologie eût fourni une illustration comparée du type primitif et de ses altérations successives qui n'eût pas été à dédaigner. Mais tel qu'on nous le donne le travail est estimable et rendra service.

D. H. L.

MAX JOSEF METZGER. *Zwei karolingische Pontificalien vom Oberrhein* (*Freiburger theologische Studien*, XVII Heft). Freiburg i. Br., Herder, 1914. In-8, XVI-192 et 115 * p.

Les deux Pontificaux édités ici sont le cod. 363 de l'Université de Freiburg-en-Brigau, et le cod. 192 de Donaueschingen, le premier de la première moitié, le second de la fin du IX^e siècle. C'est justice de reconnaître que le Dr Metzger n'a rien négligé de ce qui pouvait contribuer à éclairer le lecteur sur les deux manuscrits, leur contenu et leur provenance (Bâle? Constance?) : s'il fallait recommencer à propos de chaque document de ce genre les multiples enquêtes et comparaisons auxquelles il se livre, on n'en finirait plus. Et je me demande s'il ne serait pas opportun qu'on en vint à s'entendre une bonne fois entre gens du métier, pour classer méthodiquement ces innombrables manuscrits liturgiques, spécifier ceux qui valent la peine d'être publiés en entier, et, quant aux autres, se contenter de signaler les particularités en quoi ils se distinguent des autres recueils du même type. Il est certain que, pour ma part, je préférerais à des douzaines de livres carolingiens comme ces deux-ci, une édition honnête du seul « Pontifical de Poitiers » conservé à la bibliothèque de l'Arsenal de Paris.

Voici deux ou trois détails qui m'ont particulièrement frappé dans le livre de M. Metzger. P. 24*, formule 68, nous retrouvons, quoique assez défigurée, la bénédiction épiscopale *Aeternarum palma victoriarum*, avec le même titre qu'elle porte dans le Bénédictionnal de Freising « Item alia in Pascha » (*Rev. Bén.* XXIX. 1912, p. 181) : pour le reste, ces deux petits recueils de Bénédiction épiscopales, Fribourg (= F) et Freising (première partie), sont à peu près identiques, et proviennent sûrement de la liturgie en usage en Bourgogne à l'époque gallicane. P. 29, l'auteur du court inventaire tracé dans F, fol. 53, aurait trouvé à Wilhelm, entre autres objets destinés au culte, « 2 Messgewänder von Seide und (!) zwei Presbyter. » L'éditeur fait bien de recourir ici à ce point d'exclamation dont on abuse parfois quelque peu en Allemagne : ce ne sont pas,

en effet, deux prêtres dont il s'agit, mais bien deux parements sacerdotaux, *presbyteri II paraturae*, formant le pendant de la triple *paratura altaris* de la ligne précédente. P. 169, il ne faudrait vraiment plus citer sous le nom de Paschasius le *De spiritu sancto* de l'évêque Fauste de Riez, ni appeler Origène « Origines », comme on le fait p. 168, 170, et jusque dans l'index p. 110 *.

D. G. MORIN

J. KRIEG. *Der Kampf der Bischöfe gegen die Archidiacone im Bistum Würzburg unter Benutzung ungedruckter Urkunden und Akten*, dans *Kirchenrechtliche Abhandlungen*, 82 Heft. Stuttgart, Enke, 1914. In-8, XXII-284 p. Prix : 12 M.

Sujet tout local et traité avec soin, minutie, compétence depuis les débuts de l'institution archidiaconale dans le diocèse de Würzburg jusqu'au XVII^e siècle. Cette histoire, comme presque partout au moyen âge où apparaissent les archidiaques, est une série d'empiétements, de conflits entre l'évêque et son puissant subordonné. L'auteur divise la lutte en trois périodes correspondant au XIII^e, XIV^e et XV^e siècle, division un peu arbitraire parce qu'elle ne répond pas exactement à des situations nouvelles entre adversaires. Chaque épiscopat est étudié depuis celui d'Herran de Lobdebourg (1225) jusqu'à celui de Laurent de Bibra (1519). C'est donc trois siècles de compétitions et qui aident dans une certaine mesure à comprendre l'état de l'Allemagne ecclésiastique au début de la Réforme. Ces conflits à l'état chronique ont énervé la discipline et fatigué les fidèles, en somme ce n'est plus que matière processive et il a fallu un beau courage à l'auteur pour s'infliger la lecture de cette documentation. Son livre se ressent de l'ingrate matière par une exposition morcelée à l'excès, ce ne sont que divisions, subdivisions, coupures, recoupures, paragraphes et alinéas, on arrive ainsi à d'ingénieuses combinaisons d'une clarté toute relative, par exemple : c. I, 4, p. 55, *. Évidemment c'est un échafaudage, peut-être l'auteur bâtit-il un jour la façade.

D. H. L.

H. JOLY, membre de l'Institut. *Histoire de la Civilisation*. Paris, Bloud, 1914. In-8, illustré, cartonné, de VIII-311 p. Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage est original, l'auteur ne se dissimulant ni la banalité du titre qu'il lui donne, ni la profondeur très réelle du sujet à traiter.

Pour lui, l'idée de civilisation se dégage tout autant de la notion d'individu que de celle de société. Elle consiste aussi peut-être moins à rechercher quelle elle est, quelle elle doit être, d'après les résultats que d'après le point de départ, en un mot, d'après les causes et les raisons d'être de tel ou tel individu, de telle ou telle réunion d'hommes, placés dans des conditions exactement déterminées. Des leçons fournies par l'expérience, il recueille cette pensée qu'en définitive la civilisation « est l'ensemble de ce qui assure la prospérité des nations, en conciliant de mieux en mieux la plus grande force possible des groupes sociaux avec la plus grande liberté possible des individus et des familles. » Un élément essentiel de la civilisation sera l'élément religieux rigoureusement catholique. L'auteur érige aussi en principe que « tout progrès a pour condition essentielle l'initiative d'une élite, mais que cette élite doit ensuite devenir nombre. » Une nouvelle sélection s'imposera, et de nouveau encore l'élite deviendra nombre. M. Joly ne songe pas à démontrer sa thèse en prenant pour base l'histoire particulière ; il ressort bien de son exposé que celle-ci n'est qu'un chapitre et qu'une confirmation de la grande histoire : progrès ou piétinement sur place, parfois même régression. Voici les principaux sujets traités de ce point de vue par l'auteur :

L'idée de civilisation, les primitifs. (Très curieux aperçus sur les différents

sens de ce mot). — Les civilisations paiennes, et les caractères principaux de leur évolution. — Les grands empires; l'Extrême-Orient; le peuple juif, les Grecs, les Romains, les Barbares. — L'Église et l'évangile, la civilisation catholique et le Moyen âge. — Le droit à cette époque. — Les croisades, le péril albigeois. — La fin du M. A., les Communes, la guerre de Cent Ans, Jeanne d'Arc. — La Renaissance et la Réforme. — Henri IV, Richelieu, Louis XIV. — La fin de l'Ancien Régime, la Révolution. — Le XIX^e s., le début du vingtième. — Ancien monde et nouveau monde, monde à régénérer.

Et l'auteur d'arriver à cette conclusion que les principes de l'Évangile sont le seul remède au problème de l'incertitude ainsi posé : l'humanité est-elle en voie de progression ou de régression? M. Joly ne donne pas de références; mais on sent chez lui l'écrivain consciencieux et averti que tout le monde connaît. De belles illustrations, une impression soignée, et une couverture plutôt malheureuse! Mais les vrais amateurs pardonneront à la forme pour la beauté du fond.

D. E. I.

J. PACHEU. *Jacopone de Todi*, frère mineur de Saint François, auteur présumé du *Stabat Mater* (1228-1306). Paris, Tralin, 1914. In-16, II-400 p. Prix: 4 fr. 50.

Les derniers travaux de critique historique et littéraire concernant le bienheureux Jacopone de Todi n'ont pu faire oublier les pages émues consacrées à la mémoire du célèbre fils de S. François par Frédéric Ozanam, dans ses *Poètes franciscains*. Cependant, certaines appréciations étaient encore à rectifier, et quelques légendes devaient être soumises à un examen plus approfondi. Enfin, les fervents de Jacopone de Todi ont toujours souhaité une anthologie de ses œuvres, en attendant l'édition critique de celles-ci, et dont la préparation serait, nous dit-on, si laborieuse, que ce travail ne verra peut-être jamais le jour. Il faut donc savoir gré à M. P. d'avoir su nous présenter, en une traduction concise, fidèle et des plus agréables, mise en regard du texte italien, cette anthologie d'un poète qui, sans doute, remarque notre critique, fut, dans une certaine mesure, le précurseur de Dante, encore qu'il ne faille rien exagérer sur ce dernier point. M. Pacheu démontre, en effet, que les histoires concernant la connaissance par Dante des œuvres de Jacopone, sont absolument dénuées de fondement. Il est, par contre, beaucoup plus intéressant de constater la réelle influence du poète franciscain sur le sculpteur florentin Luca della Robbia; on la retrouve avec une autre nuance dans la spiritualité de saints ou de saintes, comme Catherine de Gênes ou Philippe de Néri.

Il fallait s'attendre à ce que Savonarole connût et aimât les œuvres d'un homme qui lui ressemble par tant de côtés. Catarina Fiescha Adorna avait également lu et commenté les œuvres de Jacopone de Todi. Nous ne parlerons point du poète mystique que fut l'auteur présumé du *Stabat*. M. P. traite cette question de façon trop sommaire et son historique de la lutte entre les *spirituels* et le pape Boniface VIII ne nous apprend rien de plus que ce que nous en dit Ozanam. Nous regrettons la faiblesse de l'étude des *Sources*, les hypothèses trop ingénieuses sur Jacopone, prédicateur populaire; et, encore que la thèse en soit relativement probable. l'on aimerait voir traitée plus à fond et avec un luxe d'érudition plus précise, la question de savoir si le *Stabat Mater* est bien l'œuvre du poète franciscain. Mais, le but de M. P. est atteint, puisque l'auteur montre combien la personnalité de son héros touche « à des intérêts multiples : les origines de la littérature italienne, l'histoire médiévale de l'Église au siècle où se meut la descendance immédiate de S. Fr. d'Assise, et enfin l'expression littéraire et mystique de l'âme franciscaine. »

D. E. I.

P. ORAZIO PREMOLI. *Storia dei Barnabati nel Cinquecento*. Roma, Desclée, 1913. In-8, XIV-580 p. Prix : 12 fr.

L'histoire du premier siècle de la Congrégation des Barnabites (1500-1608) est destinée avant tout à intéresser les membres de la famille religieuse ; mais, ce cadre un peu restreint des débuts et des premiers développements l'auteur l'a élargi avec raison en montrant d'une manière attachante les chefs et les inspirateurs de ce nouveau groupe religieux, ainsi que les événements des provinces où l'institution naquit et s'affermir. L'état de relâchement de la Lombardie, l'exacerbation des jalousies et des prétentions entre la république de Venise et le duché de Milan, explique en partie l'effort pacificateur et consolateur qui se retrouve derrière la fondation nouvelle et qui en est la véritable inspiration. L'histoire des Barnabites avait été écrite en deux majestueux in-folios par Barelli pour l'époque correspondant à celle étudiée par le P. Premoli. Mais celui-ci a rajeuni l'information en recourant aux archives de l'Ordre et des dépôts d'archives de Rome et de Milan. Un appendice considérable (p. 400-576) contient quelques pièces inédites, dont il ne faudrait pas d'ailleurs s'exagérer l'importance. Ce volume n'est que le commencement de l'histoire des Barnabites. Il est utile et fait bien présager de la suite.

D. H. I.

J. VIANEY. *Saint François Régis (1597-1640)*. Collection « *Les saints* ». Paris, Lecoffre, 1914. In-12, XI-217 p. Prix : 2 fr.

En lisant ce nouveau volume de M. J. Vianey, l'on éprouve la même impression qu'à la lecture de sa *Vie du B^x Curé d'Ars*. L'auteur présente avec un réel intérêt et un relief puissant la physionomie du saint, et cependant il serait difficile d'affirmer que celle-ci a été bien comprise et surtout exactement rendue. Dans l'étude consacrée à Saint François Régis, les premiers chapitres sont vraiment trop remplis d'hypothèses, — ingénieuses, sans doute, — mais noyées par surcroît dans un flot d'images littéraires à l'aspect conventionnel. On sait que la vie du saint jésuite se résume en quelques points : son apostolat s'exerce successivement dans les diocèses de Viviers, dans les Boutières, au Puy ; enfin son existence se termine avec les missions d'hiver dans la montagne. L'auteur nous donne de bons tableaux historiques de ces malheureuses contrées sous la tourmente protestante, et l'apostolat du saint n'en paraît que plus fécond et aussi plus extraordinaire. Il convient de louer la mise en œuvre des trois derniers chapitres, car M. V. excelle chaque fois qu'il met sérieusement en scène son héros. C'est qu'en effet il est difficile de remplacer les anciens hagiographes, dont certains accents sont inimitables lorsqu'ils ont à décrire la vertu et les travaux apostoliques de Régis. Une étude à noter est celle qui traite de la mort du saint, du procès de canonisation et des incidents qui en marquèrent les étapes. L'auteur montre notamment combien peu est fondée la légende d'après laquelle Saint François Régis fut chassé de la Compagnie de Jésus, et en explique la diffusion par la combinaison de ces trois faits certains : la défiance marquée pendant quelque temps au P. Régis, par l'un de ses recteurs ; l'autorisation qui lui fut donnée peu avant sa mort de s'employer à l'apostolat des campagnes ; l'absence de Jésuites au procès de béatification. Le volume se termine par des renseignements précieux sur le pèlerinage de La Louvesc, et les œuvres qui ont pris naissance à l'ombre de ce sanctuaire. Un appendice donne le texte original des lettres du P. Régis et de ses supérieurs, qui ont été publiées dans le *summarium additonal* au cours du procès de béatification.

D. E. I.

RR. PP. F. ET HARTZER, Miss. du S.-C. *La Révérende Mère Marie-Louise Hartzer, Fondatrice des Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur et les Missions d'Océanie*. Bruges, Desclée, 1914. In-8, 433 p. avec une héliogravure et 24 illustrations hors texte. Prix : 4 fr.

La vie d'une mère devenue Fondatrice d'une Société de religieuses missionnaires, écrite par ses deux fils prêtres et missionnaires, voilà qui n'est pas banal.

Très délicat de ton et de style, ce récit est tracé d'une plume discrète et respectueusement fidèle. Elle est attachante cette figure de jeune fille dans le cadre gracieux de sa petite ville natale de Wissembourg où s'écoulaient ses premières années. Édifiante, aussi, cette mère chrétienne soucieuse avant tout de transmettre à ses enfants sa foi vive et son amour de Dieu. Plus poignants, ces souvenirs de l'année terrible et du bombardement de Strasbourg, où M^{me} Hartzer devenue veuve continue l'éducation de ses fils.

Enfin, l'appel de Dieu la choisit pour fonder, de concert avec le T. R. Père Chevalier, la Société des Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Ici on entre en plein dans l'Apostolat de la Révérende Mère Marie-Louise. Rien, cependant, des voies extraordinaires : une vie de piété ardente et fidèle et de solide vertu ; un sens très affiné de la conduite des âmes.

Son œuvre se développe ; ses filles partent pour l'Océanie. On les suit avec un intérêt toujours croissant au milieu des sauvages de la Papouasie et des îles ensoleillées du Pacifique. Leur vie de missionnaires avec ses sacrifices, ses aléas, ses souffrances et ses consolations est décrite d'un style alerte. Bonne biographie, aux horizons lointains et variés.

Baron DU SART DE BOULAND. *Le duc d'Ursel* (1848-1903). Tournai-Paris, Casterman, 1914. In-8, v-368 p. Prix : 6 fr.

Voici une biographie singulièrement intéressante : écrite avec élégance, elle met en relief les différents traits qui constituent la physionomie du duc d'Ursel, par le double procédé de la narration et des citations. Il convient en outre de faire remarquer que l'auteur de cette étude a été l'ami et le collaborateur fidèle de l'ancien gouverneur du Hainaut. Il est donc mieux à même que personne de nous faire connaître les pensées intimes du duc, d'expliquer ou de justifier les mobiles des actes politiques ou autres posés par cet homme d'État. C'est qu'en effet la belle activité de celui-ci trouva mille occasions de se déployer, non seulement sur le terrain strictement politique, mais aussi sur la question des œuvres sociales. Les premiers chapitres de ce livre sont consacrés à la famille du duc, originaire d'Hingene. Le jeune homme débute dans la carrière diplomatique et se trouve ainsi le témoin des luttes qui ensanglantèrent Rome en 1870. On sait qu'il était allié aux De Mun. Cette parenté donne au baron du Sart l'occasion de nombreux rapprochements entre l'homme d'État belge et l'illustre académicien français, qui, tous deux, avaient le même idéal. M. d'Ursel ayant abandonné la carrière diplomatique fut nommé bourgmestre d'Hingene et conseiller provincial. A ce sujet, l'auteur nous dit comment le duc entendait son devoir social, nous entretient de sa vie religieuse, de ses goûts artistiques (on lui doit la restauration de Sainte-Gudule), et de ce qu'il fit en Belgique pour le développement des Beaux-arts. Enfin, il nous met au courant de sa vie littéraire, et esquisse le portrait de cet homme, fait de noble loyauté, caractérisé par des convictions profondes marquées au coin de la plus exquise urbanité, un peu trop pondéré, peut-être, par un reste de timidité. Ces chapitres ont-ils bien leur utilité ? On en peut douter en voyant les mêmes questions nécessairement réapparaître dans la suite de l'ouvrage. Il faut signaler une série de pages particulièrement saillantes : ce sont celles consacrées à la question sociale. M. d'Ursel l'envisageait en sa qualité de gentilhomme soucieux du rôle qu'il lui faut jouer dans la société ; les circonstances l'y aidèrent d'ailleurs considérablement,

puisqu'il fut successivement gouverneur du Hainaut et sénateur de Malines.

On sait la part prise par le duc dans les réunions du Congrès international de la Législation du travail ; son action auprès de l'Union de Fribourg, le succès retentissant de sa brochure : *Politique sociale*. L'on n'a pas oublié sa douce fermeté, sa bonté, son habileté aussi en face des événements de 1886 et de 1888. Enfin, comme président du Sénat, comme journaliste, — il est l'un des fondateurs du *XX^e Siècle*, — il s'occupa activement de la Revision Constitutionnelle. Les détails donnés par l'auteur sont ici particulièrement intéressants. Le volume se termine par deux annexes, qui sont deux réimpressions. Il est correctement imprimé et orné d'un bon portrait en phototypie.

D. E. I.

E. A. DE POULPIQUET, O. P. *Le Miracle et ses Suppléances*. Paris, Beauchesne, 1914. In-16, II-321 p. Prix : 3 fr. 50.

Avec l'Église, le R. P. de Poulpiquet donne pour base à l'Apologétique, la nécessité de la crédibilité rationnelle des dogmes ; mais posé ce principe, l'explication psychologique n'est guère aisée, car le problème de la justification des croyances se pose devant chacun des hommes, et la plupart, pour bien des motifs, sont incapables à le résoudre, voire à l'aborder : paresse intellectuelle, occupations professionnelles, difficulté de la Métaphysique, infiltration des préjugés ambiants bons ou mauvais, jusqu'au plus intime de nos convictions. sollicitation des intérêts immédiats à ne poser ni à résoudre la question fondamentale ; et si nous étudions la psychologie des convertis, de ceux qui malgré tout ont posé nettement le problème et l'ont efficacement résolu par un changement spéculatif et pratique, nous serons presque toujours étrangement frappés par l'impuissance logique des facteurs qui ont transformé leur vie. Il faut donc analyser les suppléances surnaturelles de la crédibilité, problème très complexe. dont l'auteur examine quelques aspects, comme par exemple le cas des enfants qui ne voient pas à travers l'autorité des parents, celle de l'Église ; toutefois ceux-ci ont sur l'éducation religieuse de leurs enfants, un droit naturel dont l'exercice ne peut aboutir fatalement à l'erreur sur toute la ligne, puisque ce moyen d'instruction religieuse est prévu, voulu et sanctionné par Dieu, théorie vraie puisqu'elle pose la nécessité des termes, mais perfectible puisqu'elle n'efface pas leur apparente incompatibilité.

Après avoir montré que ni le Déterminisme ni le Contingentisme ne fournissent d'objections bien solides à la possibilité du miracle, l'auteur décrit le phénomène miraculeux comme un effet perceptible aux sens et que Dieu seul peut produire — par une exception aux lois ordinaires qui constituent l'ordre de l'univers, — soit comme cause unique, soit comme cause principale, et le ramène à la suprême perfection de l'ordre. car l'exception à un ordre établi n'est pas de soi un désordre, et Dieu seul pouvant agir à titre de créateur, sur la puissance obéissante, est aussi seul capable dans sa motion souveraine, d'éviter à jamais la violence, ce qui constitue un degré d'ordre supérieur à celui des lois physiques.

Le R. P. de P. étudie ensuite les conséquences sociales du miracle en faveur de l'Église, sa finalité ultime qui est de donner Dieu à l'intelligence et au cœur des témoins, et en un magnifique raccourci, délimite enfin les relations du miracle avec l'ordre naturel et surnaturel : le miracle est un fait surnaturel, du surnaturel modal, mais ne nous introduit pas nécessairement dans l'ordre des destinées surnaturelles de l'humanité, car Dieu considéré comme auteur du miracle n'est connu que sous son aspect causal ; il faudra certaines conditions pour que le miracle considéré comme attestation divine prouve le fait de la révélation.

Les intellectuels qui, même sans culture théologique, s'intéressent au problème apologétique, liront avec plaisir et profit cette attachante étude, nourrie des principes les plus solides, mais présentée avec une clarté, une sobriété et une justesse de vue qui pourraient servir de modèle à la littérature apologétique d'aujourd'hui.

D. A. I.

S. BELMOND. *Études sur la Philosophie de Duns Scot*. I. Dieu ; Existence et Cognoscibilité. Paris, Beauchesne, 1913. In-16, XVI-362 p. Prix : 4 fr.

Le R. P. Belmond apporte une contribution nouvelle à l'étude de la Philosophie Médiévale. Deux maîtres surtout, attirent les regards : Thomas d'Aquin et Duns Scot. Notre époque s'est attachée à l'étude du premier ; avec sympathie elle a ouvert les poussiéreux in-folios qui, peut-être, contiendraient la vérité ou au moins un cadre assez ferme pour y enserrer les directions nouvelles de la science et l'interprétation du dogme immuable. A force de se pencher sur son texte et de le scruter, on exhume la pensée authentique du grand docteur, on la fait revivre, on la met en contact avec l'érudition, la critique et les fragments de synthèse de nos contemporains ; S. Thomas a repris rang parmi les philosophes illustres, et l'Église patronne discrètement ses doctrines.

Mais pourquoi cet éclat dont se réjouit l'auteur, doit-il rejaillir en pénombre sur le Docteur Subtil ? On oppose a priori les deux sommets de la pensée chrétienne au Moyen âge : est-ce tout à fait objectif ? En cherchant bien à fond, S. Thomas sera peut-être scotiste et le Subtil continuera la pensée intime de celui qu'on appelait de son temps, le *Doctor Communis*. Le R. P. Belmond cherchera pour nous et nous fera part de ses conclusions. Pendant des années, il a lu avec sympathie et persévérance le docteur franciscain ; plus heureux que quelques scotistes qui ont parlé de l'obscurité du maître, il a rencontré chez lui de la précision, de la netteté, de la vie, des pages lumineuses qu'il suffirait parfois de traduire pour leur donner une allure toute moderne, à tout prendre même, « notre Duns Scot » est bien voisin de S. Thomas.

Tels sont le programme et les promesses. Le R. P. part en quête de conciliations ; parfois, « S. Thomas est d'un avis opposé... on peut cependant par le contexte et d'autres références, concilier la pensée des deux docteurs » (p. 95). Nous ne pouvons suivre l'auteur dans le développement de son exposé où, après avoir prouvé l'existence de Dieu et délimité la connaissance que nous en avons, il suit Duns Scot le plus loin qu'il se peut, vers la connaissance de Dieu par l'indétermination des concepts, grâce à l'application à la Théodicée, de la théorie de l'univocité.

L'ouvrage constitue un pas en avant vers une compréhension plus critique de la pensée scotiste ; il faut en féliciter l'auteur et s'en réjouir pour la vérité qui profitera de la diffusion de la pensée puissante du philosophe franciscain. Nous regrettons cependant que la belle ardeur du R. P. Belmond lui fasse qualifier les opinions qui lui déplaisent, des épithètes les plus curieuses : étroitesse, parti-pris, mensonge, absurdité concrète, élucubrations insensées, auteurs qui ne se comprennent pas toujours eux-mêmes, etc., etc.,... procédé spécialement regrettable de la part de qui réclame des mêmes adversaires, une sympathie désintéressée et un virement d'opinion.

Les fautes d'impression et les inexactitudes patentes qu'un peu de soin aurait évitées, fourmillent, c'est ainsi que dès la première ligne du premier chapitre, il faut lire *XIX^e siècle* au lieu de *Moyen âge*, défaut fatigant pour le lecteur et que n'excuse pas assez l'*Avis* qui lui est adressé à la fin du volume. A d'incessantes escarmouches, nous aurions préféré une vue plus synthétique de la pensée scotiste, œuvre éminemment utile que l'auteur aurait pu magistralement réaliser.

D. A. I.

CH. SENTROUL. *Kant et Aristote*. Louvain, Institut Sup. de Philosophie, 1913. In-8, VIII-346 p. Prix : 5 fr.

Depuis longtemps déjà, Mgr Sentroul s'est spécialisé dans l'étude du Kantisme et au témoignage même des continuateurs du philosophe allemand a pris rang parmi ses interprètes autorisés. Il offre maintenant aux lecteurs de langue française, une édition parallèle à son *Kant und Aristoteles* (Kempten, 1911) analysé et signalé avec éloges ici même (*Rev. Bénéd.*, 1912, p. 228). Une seule différence notable : le chapitre sur la *Religion selon Kant* n'a pas été maintenu parce qu'il a déjà fait l'objet d'une double publication sous forme d'articles dans la *Rev. des Sc. Phil. et Théol.*, en 1910 (*La Philosophie Religieuse de Kant*, p. 49-81 et 233-256) et sous forme de brochure dans la collection *Science et Foi* (n° 25, Action Catholique, Bruxelles). Cet ouvrage dont les éditions précédentes furent simultanément appréciées dans les milieux kantistes et péripatéticiens, constitue indubitablement parmi les études publiées par l'École de Louvain, l'une des plus objectives et des plus vigoureuses.

D. A. I.

P. GILLET, Dominicain. — *Religion et Pédagogie*. Paris et Bruges, Desclée, 1914. In-12 de VIII-351 p. Prix : 3 fr. 50.

Étude remplie d'observations psychologiques, de théories et de directions pratiques. Je lui ferais même le reproche d'être trop remplie : elle est bourrée. Le P. G. n'a pas nettement défini le lecteur auquel il s'adresse — d'où la nécessité d'embrasser des points de vue différents, d'entasser des considérations divergentes. Il est trop technique pour la moyenne des éducateurs qui ne sont pas familiarisés avec le langage compliqué de la philosophie moderne ; pour des chrétiens il fait la part trop large à la discussion des théories éphémères des philosophes à la mode (Durkheim encombre la 1^{re} partie), et la fin paraîtra aux incroyants beaucoup trop « confessionnelle ».

Ce défaut de composition est regrettable dans une œuvre aussi intéressante et solide. Le P. G. a bien fait ressortir la nécessité d'un idéal dépassant les froides données de la science. Le grand mérite de son livre est de donner une orientation positive et pratique à l'éducation chrétienne : il insiste sur la formation morale — l'éducation — qui doit primer la formation intellectuelle dans l'enseignement religieux de l'enfance et ne jamais être négligée, même plus tard ; et je voudrais citer les belles pages où il développe le sublime idéal que la charité chrétienne présente aux jeunes gens. Quand donc cessera-t-on de borner la morale catholique — celle qu'on prêche aux enfants — à une série de défenses et de préceptes stricts, pour leur ouvrir l'âme à désirer plus grand et plus beau, à aimer largement Dieu et leurs frères ?

Le livre du P. G. contribuera certainement à favoriser ce progrès et nous lui souhaitons large diffusion ¹.

D. B. L.

Dr CH. BURLUREAUX. *Traité Pratique de Psychothérapie*. Paris, Perrin, 1914. In-8, 400 p. Prix : 4 fr.

Dans cet ouvrage, fruit d'une longue expérience professionnelle, l'auteur étudie les règles et les procédés de la psychothérapie, dont l'objet, selon lui, consiste dans « l'action personnelle du médecin sur le malade », action qui doit être une généreuse « dépense de soi-même » ; elle lui assurera « les très précieuses qualités d'un consolateur, d'un guérisseur au sens le plus élevé et le plus chrétien de ce mot. »

1. On pourrait discuter certaines détails. p. ex., l'exposition de la doctrine du péché originel, où est trop restreinte la portée traditionnelle du *vulneratus in naturalibus*. Une malheureuse coquille (p. 259) fait de Flaubert l'imitateur du réalisme.

Croyant convaincu, M^r le D^r B. voit au delà du corps des malades leur âme immortelle ; aussi fait-il un devoir, à tous les médecins vraiment consciencieux, de laisser à leurs clients la faculté « de se préparer à cette grave opération de règlement de compte que constitue la mort pour tout chrétien. » Ils devront même respecter le pieux désir du malade qui, tout en se proposant le rétablissement de sa santé, veut néanmoins qu'on lui laisse supporter sa part de souffrances dans des vues surnaturelles. C'est dans le même esprit très élevé que l'auteur traite d'autres questions intéressantes, comme celles des doutes et des scrupules et de la suggestion hypnotique. Son livre sera très utile non seulement aux médecins, mais aux directeurs spirituels et aux moralistes.

D. H. C.

ABBÉ J. LEBARQ. *Œuvres Oratoires de Bossuet*. Édition critique, revue et augmentée par Ch. Urbain et E. Levesque. T. I^{er} (1648-1654). In-8, XXVIII-600 p. Prix : 4 fr. ; T. II (1655-1659). In-8, VIII-618 p. Prix : 4 fr.

Tout le monde s'accorde à reconnaître les rares mérites de l'édition critique des *Œuvres oratoires de Bossuet*, publiée par l'abbé Lebarq, et sa supériorité incontestable sur les précédentes éditions complètes des sermons du grand orateur. Son édition tirée à trois mille exemplaires est épuisée ; d'autre part elle n'était pas sans défauts. M. Lebarq lui-même s'en rendit compte et se préparait à la perfectionner, lorsqu'une mort prématurée l'empêcha de réaliser son dessein. MM. Ch. Urbain et E. Levesque, connus par la publication de la *Correspondance de Bossuet* dans la Collection des Grands Écrivains de la France (Paris, Hachette), ont entrepris d'améliorer son œuvre et de la compléter, tout en lui conservant son caractère propre. Ils ont revu avec soin les manuscrits, ou, à leur défaut, les éditions originales. Les *Œuvres oratoires* formeront 6 volumes de texte ; un septième volume comprendra les *Remarques sur la grammaire et le vocabulaire de Bossuet*, les *Notes sur l'écriture et l'orthographe*, la liste chronologique de tous les discours prononcés par Bossuet dont on trouve la mention de 1648 à 1703, une table des textes de la Sainte Écriture cités et commentés en chaire par le grand orateur, et une table analytique détaillée de toutes les matières contenues dans les sermons. Ces deux tables faciliteront les recherches et permettront de mieux apprécier la richesse d'idées qui caractérise la prédication de Bossuet.

L. LEVRAULT. *Les Genres littéraires, le Genre pastoral (son évolution)*, Paris. Delaplane, 1914. In-18, 166 p. Prix : 0 fr. 75.

Avec ce volume M. L. continue la série, désormais classique, des études par lui consacrées aux genres littéraires et à leur évolution. En abordant la poésie pastorale, l'auteur fait une remarque qui ne manque pas de saveur : c'est aux époques les moins préparées pour goûter les délices de la vie champêtre, que l'on trouve le plus de poètes s'exerçant à chanter la nature. Mais, comme il y a mille façons de le faire, M. L. observe justement que ce genre n'est en soi d'aucun temps, étant au reste bien antérieur à Théocrite. Toutefois, celui-ci lui a donné corps, et depuis lors ce genre a subi pour sa part une évolution. Tantôt il reste lui-même, tantôt il sert à louer l'amour, devient un prétexte à la satire ou à la flatterie sous toutes ses formes, voire même aux dissertations morales. Trop souvent les bergers n'ont plus de leur métier primitif que le seul nom. L'étude de M. L. ne comporte que quelques divisions générales. C'est que l'histoire du genre pastoral se répète plus ou moins à ses différentes époques. L'auteur expose d'abord ce qu'il fut dans l'antiquité, puis nous le montre dans la grande période qui va d'Adam de la Halle à A. Chénier. Au passage, il note soigneusement les influences des littératures étrangères, telles l'italienne et

l'espagnole, sur la poésie pastorale d'origine française. Suivent quelques pages émues et d'une grande justesse sur l'infortuné poète de la Révolution, et nous arrivons au XIX^e s. M. L. s'étend avec complaisance sur les mérites de George Sand, Lamartine, Brizeux, René Bazin, et sa liste est évidemment très incomplète. Il y aurait bien à dire sur ces rapprochements un peu hétéroclites. Mais, n'oublions pas que ce travail vise en même temps à être un *manuel*, et dont il faut louer l'excellente bibliographie ; ce n'est pas un petit éloge que de pouvoir dire de ce livre que c'est encore quelque chose de plus.

D. E. I.

ANCIAUX (Louis). *Le Rythme : ses lois et leur application*. Katto, Bruxelles, 1914. In-12, 80 p. Prix : 1 fr. 50.

Voilà un petit livre d'une réelle utilité. Il vulgarise et fait entrer dans le domaine de tous les musiciens des notions qui jusqu'ici n'étaient guère familières qu'aux érudits. Le rythme est essentiel à la musique, on le sait, mais, ce fondement de toute mélodie combien l'ont peu ou mal compris. L'auteur, en quelques pages, montre ce qu'il y a de défectueux à cet égard dans l'enseignement même, fait justice de la tyrannie de la barre de mesure — point de repère utile, mais rien de plus, — expose la nature du rythme, apprend à coordonner, à composer *des rythmes* : pratiquement à phraser la musique. L'opuscule, d'une toilette élégante, vient bien à son heure et nous lui souhaitons bon accueil et large diffusion parmi les musiciens, élèves et professeurs, surtout dans les classes de solfège. Nul doute que ces lignes ne contribuent à réaliser le vœu de Vincent d'Indy, qu'on y lit en épigraphe : « La mystérieuse puissance du rythme n'a jamais cessé d'agir sur les destinées de l'art, et il n'est pas déraisonnable de penser que, libre dans l'avenir comme il le fut dans le passé, le rythme régnera de nouveau sur la musique, et la libérera de l'asservissement où l'a tenue, pendant près de trois siècles, la domination usurpatrice et déprimante de la mesure mal comprise. »

D. A. D.

Éditions Janin à Lyon :

PERRUCHOT (Chanoine L.). *Quatre Motets à 2 voix inégales* (ou Duos pour Soprano et Baryton). — Ave Maria. Prix : avec orgue, 1 fr. 75 ; sans orgue, 0 fr. 35. — 2. O Salutaris. Prix : avec orgue : 1 fr. ; sans orgue, 0 fr. 20. — 3. Tantum ergo. Prix : avec orgue, 1 fr. 35 ; sans orgue, 0 fr. 25. — 4. Tu es Petrus. Prix : avec orgue, 1 fr. ; sans orgue, 0 fr. 20.

Ces œuvres, dont plusieurs en forme de canon, sont toutes des plus recommandables.

BERRUYER (G.). *Deux Motets grégoriens à la Ste Vierge, à 2 et 3 voix égales* (ou 2 et 3 voix mixtes). — 1. Ave maris stella. Prix : avec orgue, 1 fr. 35 ; sans orgue, 0 fr. 25. — 2. O gloriosa Virginum. Même prix.

Le plain-chant commence sous un accompagnement discret ; le chœur alterne, d'abord à 2 voix, puis pour finir, à 3 voix ; de courts interludes font les transitions. Ingénieusement composé, pieux.

SAINT-RÉQUIER. *Salut bref à 2 voix égales*. — 1. O Salutaris. — 2. Beata Mater. — 3. Tu es Petrus. — 4. Tantum ergo. — 5. Laudate Dominum. Prix : avec orgue, 2 fr. 50 ; sans orgue, 0 fr. 50.

Le n. 2 en forme de canon à 2 voix, et le n. 5 en faux-bourdon nous ont paru les plus intéressants.

BRUN (Abbé). *Petit Mariale à 2 voix égales* (le n. 2 à deux chœurs à l'unisson). — 1. O Maria, Mater pia. — 2. O Virgo pulcherrima. — 3. Ave mundi gloria. — 4. Mater Christi. — 5. Ave Maria. — 6. Virgo clemens. Prix : avec orgue, 2 fr. 50 ; sans orgue, 0 fr. 50.

D'exécution facile, pratiques, ces chants seront bien accueillis des petites maîtrises. Le n. 4 est un charmant Noël ancien — texte latin.

— *Messe de la Ste Vierge* (cum júbilo, de l'ordinaire de la messe). Accompagnement à 3 parties pour orgue ou harmonium. Prix : 1 fr. 50.

— *Messe de l'Épiphanie* (propre de la messe, introit, etc.). Même harmonisation ; même prix.

— *Messe du S. Nom de Jésus*. En tout comme la précédente.

— *Messes royales de Dumont*. 2^e ton. Accompagnement à trois parties pour orgue ou harmonium. Prix : 2 fr.

Tous ces accompagnements sont bons. — Ne fait-on pas trop d'honneur au genre hybride des messes de Dumont ?

FOUCAUT (S. G. Mgr.). *Royal Salut*. — 1. Ad Christum regem (invitatoire), harmonisation de M. l'abbé Brun. — 2. Oremus pro antistite nostro, à 3 voix mixtes. — 3. Christo Regi, soli, tutti et chœur à 2 et 3 voix égales. — 4. Tantum ergo, d'après l'antienne des II^{es} vêpres de la Dédicace, harmonisation de M. l'abbé Brun. Prix : avec accompagnement, 1 fr. 75 ; voix seules, 0 fr. 35.

Les mélodies sont habilement tirées ou imitées du plain-chant.

CIVIL Y CASTELLVI. *Cinq interludes sur l'Adoro te* pour orgue. Prix : 4 fr.

Bon style, moyenne difficulté, pédale de rigueur ; — recommandable.

D. A. D.

ÉTUDE SUR LES ORIGINES DE LA VULGATE EN ESPAGNE

C'EST une heureuse inspiration qui a fait commencer à S. Berger l'histoire de la Vulgate par l'Espagne. Aucun pays, en effet, n'est resté plus fermé aux influences étrangères que cette péninsule retirée dans un coin de l'Europe et protégée contre l'invasion par une formidable chaîne de montagnes. Le texte de la Bible a profité de cette situation privilégiée. Cela ne veut pas dire que la Vulgate, quand elle a été apportée en Espagne, y soit restée immuable ; elle a évolué, mais cette évolution est due surtout au travail de ses propres docteurs. Les recensions bibliques étrangères n'ont eu là-bas qu'un faible écho : la revision alcuinienne elle-même, qui s'est répandue si rapidement dans tout le monde latin, n'a pénétré que lentement en Espagne, et il a fallu, au XIII^e siècle, le succès de ces petites Bibles de Paris, si portatives, si commodes à étudier, pour mettre un terme à la survivance des vieux textes nationaux.

C'est assez dire que l'histoire du texte espagnol est plus simple, que les types y sont plus faciles à reconnaître ; c'est donc par là qu'il faut entamer l'histoire. Dans cette étude, le plus souvent je me contenterai de considérer la Bible par ses aspects extérieurs, par ces prolégomènes que les anciens éditeurs ne manquaient pas de mettre en tête de leurs œuvres. L'histoire des préfaces doit être une lumière pour l'étude des textes, souvent elle ne peut indiquer ni les sources utilisées par un recenseur, ni les principes qui l'ont guidé, mais elle peut dater et localiser des recensions, qui par l'examen des seules variantes restent plus ou moins imprécises.

A. L'édition d'Isidore de Séville

Si nous commençons par saint Isidore l'histoire de la Vulgate en Espagne, ce n'est pas que sa recension soit la première dans l'ordre chronologique, c'est parce qu'elle est la plus facile à situer ; de ce point connu nous pourrions plus aisément, soit remonter, soit descendre le cours de l'histoire.

Nous trouvons en Espagne un assez grand nombre de manuscrits contenant toute ou presque toute la Bible. Cela nous permet de

nous faire une idée des différents types qui ont existé. Nous y distinguons un petit groupe qui se sépare nettement des autres tant par l'ordre des livres que par la présence de certains prolégomènes. Les meilleurs représentants en sont le célèbre *toletanus* et la seconde Bible d'Alcala (compl¹). L'auteur de cette recension est l'héritier le plus fidèle de la pensée de Jérôme. Les livres y sont disposés selon l'ordre du canon hébreu, le psautier est hébraïque ; sans doute les cinq grands deutérocanoniques de l'Ancien Testament y ont été ajoutés, mais au moins Baruch manque, et les cinq « apocryphes » sont mis après Esther dont ils sont séparés par une note qui veut justifier leur insertion. Quel est ce sage qui a si bien compris l'œuvre de Jérôme, alors que Cassiodore et Alcuin, en abandonnant l'ordre hébreu des livres et leur distinction en trois séries, la Loi, les Prophètes et les Hagiographes, ont défiguré l'aspect extérieur de la Bible hiéronymienne ? A mon avis, cet homme est saint Isidore de Séville. Rappelons d'abord qu'avant d'être le manuscrit de Tolède, le *toletanus* a appartenu à l'église de Séville, qu'il est du VIII^e siècle, et, par conséquent, n'est postérieur à Isidore que d'une centaine d'années. L'ordre des livres s'écarte de celui qui était généralement suivi en Espagne¹ et est exactement l'ordre adopté par Isidore. L'omission de Baruch est une singularité pour un manuscrit espagnol, mais on retrouve la même omission dans Isidore.

Examinons attentivement la note mise en tête de la Sapience. En voici le texte que nous devons comparer avec les écrits d'Isidore.

Toletanus

Hos libros qui sequuntur quamquam hebrei inter canonicas scripturas non recipient, sed inter aieografa lectitent, tamen ecclesia catholica eos in canone sanctarum scripturarum recipiendos esse decreuit, eo quod in eis multa misteria de christo et ecclesia sanctus spiritus prenotauit.

Suit le sommaire.

Incipit Ὡθεδαπύγραφος id est liber sapientie qui propter similitudinem eloqui salomonis titulo prenotatur.

Isidore

Quartus est apud nos ordo ueteris testamenti eorum librorum qui in canone hebraico non sunt. Quorum primus sapientiae liber est, secundus ecclesiasticus, tertius Tobias, quartus Iudith, quintus et sextus Machabaeorum quos licet iudaei inter apocrypha separent, ecclesia tamen Christi inter diuinos libros et honorat et praedicat...

Ista tria multifarie diuiduntur, id est ...quid a prophetis praenuntiatum de christo et corpore eius.

Duo illi... libelli, sapientiam dico et alium qui uocatur ecclesiasticus... propter quamdam eloqui similitudinem

1. Cet ordre a été adopté par Théodulfe, évidemment sous l'influence d'Isidore. L'évêque d'Orléans a inséré Baruch qu'Isidore avait rejeté.

salomonis titulo sunt prænотati (*Prooemia* n. 6 ; cf. *Etym.* VI n. 31 : qui liber (*Ecclesiasticus*) apud latinos propter eloquii similitudinem salomonis titulo prænотatur).

Cette note se compose de trois parties. La première et la dernière trahissent le même esprit d'érudition avisée et sont écrites dans le même style clair et concis. Il n'y a aucun motif de douter qu'elles ne soient l'œuvre du même auteur. Le sommaire qui les sépare devra probablement lui être attribué aussi. Or, cette note présente des ressemblances si frappantes avec les écrits d'Isidore qu'il suffit de les rapprocher pour s'en apercevoir. Dans la première partie nous avons de part et d'autre la même pensée exprimée en d'autres mots, de façon à écarter toute idée d'emprunt ou de plagiat. Pour la troisième partie les expressions du *toletanus* se retrouvent exactement dans Isidore, mais l'emploi d'un mot grec dénote de nouveau le savant, non le plagiaire.

Si Isidore a composé le sommaire de la Sagesse, il doit avoir rédigé également celui de l'Ecclésiastique qui est de la même facture et se trouve dans les mêmes manuscrits.

L'Octateuque également a des sommaires qui sont d'origine espagnole et qui cependant n'appartiennent pas à la première période de la Vulgate ; ils se retrouvent exactement dans les mêmes Bibles que les sommaires des deux Sapiences dont nous venons de parler. Je n'hésite pas à les attribuer à Isidore. Leur style sobre, l'attention accordée aux menus détails chronologiques et géographiques, le souci d'indiquer l'endroit où moururent les différents personnages, tout cela convient parfaitement à l'auteur du *De ortu et obitu patrum*. Un sommaire des livres des Rois fait partie de la même tradition et doit avoir la même origine ; mais comme ces textes sont encore inédits, il est impossible de les soumettre ici à un examen ¹.

Ce n'est pas la première fois qu'on se demande si le Toletanus ne serait pas l'œuvre de saint Isidore. Le savant Jésuite Burriel s'était résolument prononcé pour l'affirmative : « Inaestimabilis hic codex (*Toletanus*) a S. Isidoro, ut patet, ad usum ecclesiarum Hispaniae ordinatus fuit. Singulos libros praeter Hieronymi pro-

1. Une note parue dans *Alcuni scritti et brevi saggi di studii sulla Vulgata*, Rome 1917, p. 48, pourrait faire naître des espérances que je suis obligé de décourager. Les sommaires ont été imprimés pour servir de base de collation et je ne consentirai pas à ce que ces textes que j'ai accumulés en toute hâte soient livrés au public dans leur état actuel.

logum alius S. Isidori praecedit et singulos prophetas elogium historicum quod in libro ejusdem S. Isidori *De ortu et interitu patrum* reperitur. Pervulgata controversia est sitne Isidori ejusmodi opus. Equidem, sexcentis conjecturis permotus opinor S. Doctorem ea prophetarum elogia perscripsisse ut in Bibliis ea singulis prophetis praefigeret, quod itidem de prologis existimo¹ ». Avant Burriel, dès le XIII^e siècle ou même plus tôt, l'interpolateur de la notice de Braulio sur Isidore ajouta les mots : « Bibliothecam compilavit² » et *bibliotheca* signifie la Bible. Je n'ai pu savoir quels étaient les arguments sur lesquels s'appuyait Burriel³, ni à quelle époque remonte la tradition incorporée dans la *praenotatio* de Braulio.

Arevalo se montre sceptique, mais tout en niant l'existence d'une édition, il n'est pas éloigné de croire que saint Isidore a arrangé une Bible. Moyennant quelques précisions, on pourrait peut-être s'accorder. Burriel est allé trop loin quand il attribuait à Isidore tous les prolégomènes anonymes contenus dans le *Toletanus*. Il ne connaissait pas l'histoire de la Vulgate avant le VII^e siècle et en particulier l'édition de Peregrinus ; par conséquent, il n'a pu distinguer entre les éléments qu'emprunta Isidore à une tradition antérieure et ceux qu'il a lui-même introduits. D'autre part, il ne faudrait pas croire que toutes les découpures des œuvres d'Isidore, qu'on trouve dans les Bibles espagnoles, y aient été mises par le grand évêque, ni s'imaginer que la Bible d'Isidore ait eu une grande influence en Espagne ; peut-être n'a-t-elle pas été une édition proprement dite, reproduite en de nombreux exemplaires. Il n'y a guère que le *Toletanus* et la seconde Bible d'Alcala qui représentent assez fidèlement l'œuvre d'Isidore. Deux éditeurs, l'auteur de la première Bible d'Alcala et Théodulfe, ont utilisé, chacun de son côté, l'édition isidorienne. Des manuscrits plus récents, provenant de l'Aragon (Bible de Huesca) et de la Catalogne⁴ en ont gardé des éléments qu'ils ont mêlés diversement à

1. Isidori *opera* ed. Arevalo, t. I, p. 307 (Migne *P. L.*, t. LXXXI, c. 241). Cf. la lettre de Burriel à Pierre de Castro, *ibidem*, p. 310 (c. 243).

2. *O. c.*, t. III (Migne, t. LXXXII, c. 54.)

3. Il semble que Burriel ait écrit une dissertation *De sacrorum Bibliorum versione quae aetate S. Isidori in usu erat apud Hispanos* (Cf. Arevalo t. I, p. 86). Arevalo a vainement cherché cette dissertation inédite et mes efforts n'ont pas été plus fructueux. Par l'entremise du P. Ehrle, les Jésuites de Madrid ont fait pour moi des recherches dans les nombreux papiers de Burriel conservés à la Bibliothèque Nationale et j'ai examiné moi-même les papiers conservés à la Bibliothèque Royale de Bruxelles.

4. Il sera souvent question ici des bibles catalanes. On en connaissait un exemplaire, Paris BN 6, (= R) venu de S. Pierre de Roda du X^e siècle cf. Berger, *o. c.* p. 24. Le

la vieille édition de Peregrinus et au texte rajeuni par Alcuin. Enfin un Octateuque, ou du moins un Pentateuque, d'après l'édition d'Isidore, a dû venir assez tôt en Italie et a eu une postérité plus nombreuse à l'étranger que dans sa propre patrie. Ces manuscrits sont tous reconnaissables au sommaire de la Genèse qui est un texte abrégé et qui contient quelques fautes énormes que nul copiste n'est parvenu à corriger¹. D'Italie ce sommaire s'est répandu en France, en Autriche et en Allemagne, et il est même retourné en Espagne sous sa forme bâtarde pour y faire la concurrence au texte pur².

Malheureusement le *toletanus* est mutilé au commencement et la seconde Bible d'Alcala commence seulement au livre des Proverbes. Quels étaient les prolégomènes mis en tête de la Genèse par l'évêque de Séville ? Sans doute la préface hiéronymienne *Desiderii mei* n'y manquait pas ; le sommaire était *De lucis exordio*, puisque la division du texte y correspond ; mais il y avait encore une préface d'Isidore qu'il n'est pas difficile de retrouver. Théodulfe nous a conservé ce texte et lui a donné le titre significatif

Vat. 5729 (= F), communément appelé Bible de Farfa par Vercellone, Berger, Beissel, Neuss, vient certainement de Catalogne : l'écriture, l'ornementation, le texte biblique et les sommaires, tout le rapproche de Paris 6, mais il est peut-être un peu plus récent (X-XI^e s.). Il existe une troisième Bible catalane incomplète à Paris où elle est séparée en 3 volumes : B. N. 48+187+134 du XII^e siècle. Il suffit de comparer ces manuscrits pour voir qu'ils sont de la même main et qu'ils se complètent. En beaucoup de détails ils restent fidèles à la tradition catalane. D'ailleurs, avant d'entrer dans la bibliothèque du roi, ils ont appartenu, comme le n° 6, au maréchal de Noailles, qui tirait une grande partie de ses manuscrits d'Espagne. Enfin j'ai trouvé en Catalogne quelques manuscrits bibliques de la même famille : à Vich 59 (Rois, Mach. X^e s.), 60 (Chr. de l'an 1066) 89 (Ev. XI^e s.) 119 (Ev. XII^e s. copie sur le précédent), à l'*Archivio* de Barcelone, Cucufate 3 (Proph.), 145 (Mach).

1. Voici deux numéros qui permettront de saisir la différence : dans le premier, *pergens* n'a plus de sens, dans le second il y a une faute due à une distraction, mais cette faute a passé dans tous les manuscrits.

Isidore

XX De dei promissione tertio ad abraham facta et de protectione eius in hebron ubi construxit altare domino et ubi idem cum trecentis decem et octo vernaculis pergens, fugatis quinque regibus, reduxit loth et de melchisedech

XXI De promissione dei quarto ad abraham in hebron facta, ubi sacrificium divisit animantibus offerenti pronuntiatur a deo semen eius peregrinaturum et de fuga agar et nativitate ismael

Abrégé

XX De dei promissione tertio ad abraham et de trecentis decem et octo vernaculis pergens eadem hostibus et revocato loth

XXI De dei promissione quarta ad abraham in ebron et de pronuntiatione domini quod peregrinaretur semen eius et de captivitate israhel

2. J'ai retrouvé le sommaire abrégé dans les mss de la Bibliothèque Nationale à Madrid A 3 (XII^e s.), A 4 (XII^e s.), EL 8 (Bible d'Avila), de l'Université 33 (mais les premiers feuillets comme beaucoup d'autres dans le corps du volume ont été écrits au XIII^e s. pour remplacer des parties perdues). Je ne mentionne pas le ms A 7 de la Bibl. Nat., parce que je suis convaincu qu'il a été écrit en Italie.

Beati Isidori praefatio totius bibliothecae. Il n'est pas tiré du *Liber prooemiorum*, de ce fond bien connu où l'on était naturellement tenté de puiser, mais on le retrouve dans les Etymologies (VI, 1), et ce n'est pas Théodulfe qui a fait l'emprunt, car la première Bible d'Alcala a la même préface avec le même titre.

Il serait prématuré de vouloir déterminer le texte biblique adopté par Isidore. L'examen du livre des Proverbes m'a montré que le *Toletanus* dépend en grande partie de Peregrinus, qu'il contient encore un autre élément emprunté probablement à un manuscrit étranger, disons italien. Il faudrait tenir compte aussi des citations bibliques dispersées dans les œuvres d'Isidore, mais pour ces études minutieuses l'édition d'Arevalo est insuffisante, il faut attendre celle que prépare M. Anspach.

B. L'édition de Peregrinus.

L'influence de Peregrinus sur l'histoire de la Vulgate a été considérable et se fait encore sentir aujourd'hui. Il nous importe donc beaucoup de connaître ce personnage, mais les renseignements que nous possédons à son sujet sont rares et trop souvent ils ont été mal interprétés ; au lieu de faire sur lui la lumière, on a accumulé les obscurités et les erreurs.

Il serait utile de connaître les préfaces, les sommaires et autres parties accessoires de la Bible de Peregrinus, l'ordre dans lequel les divers livres se suivaient et surtout la nature du texte. On désirerait pouvoir situer cette édition dans le temps et dans l'espace, remonter aux sources qu'elle a utilisées et descendre avec elles le cours des siècles pour en constater le succès et le déclin et pour mesurer jusqu'où s'étend son influence. Nous toucherons à ces multiples questions, sans les épuiser et sans les suivre dans cet ordre logique. Nous devons partir de deux données certaines.

§ 1. Les préfaces de Peregrinus.

Peregrinus a corrigé les canons de Priscillien et a mis en tête une petite introduction dans laquelle il dit que ces canons sont de Priscillien, qu'ils contiennent beaucoup de choses utiles, mais qu'ils étaient viciés par quelques sentences hérétiques. Les canons priscillianistes, corrigés par Peregrinus, sont indissolublement liés à une édition des lettres de St Paul, et cette édition nous est arrivée dans un grand nombre de manuscrits espagnols.

Dans l'Ancien Testament nous trouvons encore un petit prologue de Peregrinus. La préface *Tres libros Salomonis* est accom-

pagnée ordinairement d'une note qui explique pourquoi cette préface destinée par saint Jérôme à sa correction des LXX se trouve dans la Bible traduite sur l'hébreu. S. Berger a soupçonné toute la préface d'être un faux, et l'unique motif qu'il apporte est qu'aucun manuscrit ne la donne sans la note de Peregrinus¹. Martianay cependant avait déjà dit que cette note est omise dans le ms 14 de St-Germain (= Paris B. N. 11940) et j'indiquerai plus loin plusieurs autres mss qui l'omettent également. D'ailleurs les pensées et le style de cette préface sont certainement hiéronymiens. Enfin, comme dom Chapman fait remarquer², la note *Ideo et de graeco* est plutôt un témoignage en faveur de l'authenticité qu'un argument contre elle. Peregrinus n'a pu avoir l'intention de mettre sa composition sous le nom de Jérôme; c'est un faussaire, si l'on veut, mais un faussaire candide, qui avoue ses crimes. Voici l'addition de Peregrinus.

Ideo et de graeco et de hebraeo praefatiuncula utraque in hoc libro praemissa est, quia nonnulla de graeco ob inluminacionem sensus et legentis aedificationem, uel inserta hebraicae translationi vel extrinsecus iuncta sunt. Et idcirco qui legis semper Peregrini memento.

Cette note annonce clairement une revision, disons plutôt une corruption, de la Vulgate. L'auteur, en effet, explique qu'il a mis en tête les deux préfaces de saint Jérôme, celle de la correction des LXX aussi bien que celle de la traduction de l'hébreu, parce que dans son édition il a ajouté, tantôt dans le texte de la Vulgate, tantôt dans la marge, un certain nombre de sentences empruntées à l'ancienne version. Ce Peregrinus est le même qui a édité les lettres Paulines. Car c'est le même groupe de manuscrits qui nous a transmis la note *Prologum subter adjectum* avec les canons priscillianistes et la note *Ideo et de graeco*. C'est aussi la même mentalité qui se manifeste, le même prurit de remanier les textes, le même motif allégué, c'est-à-dire l'édification du lecteur.

Outre ces prologues qui portent le nom de Peregrinus, il y a des traces anonymes, mais, je crois, non moins certaines. On se demande si la préface hexaplaire de Job *Si aut fiscellam* ne viendrait pas de la même source qui nous a conservé la préface *Tres libros salomonis*. On constate aussitôt que ces deux préfaces se retrouvent surtout en Espagne et exactement dans les mêmes manuscrits. Quand on examine de plus près cette préface de Job, on

1. S. Berger. *Les préfaces jointes aux livres de la Bible* (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres*, XI, 1904), p. 17.

2. *Notes on the early history of the Vulgate gospels*. Oxford, 1908, p. 261.

remarque qu'elle nous est parvenue sous une double forme et par une double voie. La forme que je nomme *authentique*, se trouve à sa place naturelle, c'est-à-dire en tête de la version hexaplaire dans les deux manuscrits Tours 18 (= m) et Oxford Bodl. *Auct. E inf* 1 (= b). La forme que j'appellerai *Peregrinus*, pour en indiquer l'origine, se trouve où elle n'a aucune raison d'être, en tête de la version « hébraïque ». Je n'ai collationné qu'un très petit nombre de manuscrits (*Cavensis* = K, Bible de Roda = R); si ma théorie est fondée, toutes ou presque toutes ces variantes, y compris l'étrange *o fratres dilectissimi*, doivent se retrouver partout, sauf dans les deux mss m b. Voici les deux textes, avec les variantes en *italique*.

Authentique (m b).	Peregrinus (KR).
<p>Si aut fiscellam iunco texerem aut palmarum folia complicarem, ut in sudore uultus mei comederem panem et uentris opus sollicita mente tractarem, nullus morderet, nemo reprehenderet. Nunc 5 autem quia iuxta sententiam saluatoris nolo operari cibum qui non perit et antiquam diuinorum uoluminum uiam sentibus uirgultisque purgare, mihi genuinus infigitur, corrector, uitiorum falsarius uocor, et errores non auferre sed serere. Tanta est 10 enim uetustatis consuetudo ut etiam confessa plerisque uitia placeant, dum magis pulchros habere <i>malunt</i> codices quam emendatos. Quapropter, o <i>uolunt paula et eustochium</i>, unicum nobilitatis et humilitatis exemplar, pro flabello calathis sportellisque, 15 munusculo monachorum, spiritalia haec et mensura dona suscipite ac beatum iob, qui adhuc apud latinos iacebat in stercore et uermibus scatebat errorum, integrum immaculatumque gaudete. Quomodo enim <i>probationi</i> atque <i>uictoriae ipsius duplici</i> 20 <i>citer</i> uniuersa sunt reddita, ita ego in lingua nostra, audacter <i>loquor</i>, feci eum habere quae amiserat. Igitur et uos et unumquemque lectorem solita praefatione commoneo et in principiis librorum eadem semper adnectens rogo ut ubicumque praecedentes 25 uirgulas uideritis, sciatis ea quae subiecta sunt in hebraeis voluminibus non haberi, porro ubi stellae imago <i>fulserit</i> ex hebraeo in nostro sermone addita. Necnon et illa quae habere uidebamus et ita corrupta erant ut sensum legentibus tollerent, orantibus uobis, magno labore correxi, magis utile quid 30 ex <i>otio</i> meo ecclesiis christi euenturum ratus quam ex aliorum negotio.</p>	<p>purgare, <i>error</i> mihi</p> <p><i>fratres dilectissimi</i></p> <p><i>post probationem atq. uictoriam duplicia ei uniu.</i></p> <p><i>ut audacter loquar</i></p> <p><i>persulserit</i></p> <p><i>odio</i></p>

11 malunt habere b.
 1 ei m.

14 flauello bm.

19 probatione atque uictoriae dupl. un.

20 reddita sunt b.

21 audaciter b.

28 correctae b.

On comprend aisément qu'un éditeur espagnol de la fin du V^e siècle n'ait pas conservé les noms de deux femmes romaines mortes en Palestine et oubliées depuis longtemps. Il n'est pas nécessaire de voir là un cas de « misogynie ». En ajoutant le mot *error*, Peregrinus montre qu'il n'a pas compris le sens de l'expression *genuinus infigitur*, et par là même qu'il avait peu lu les classiques latins.

Cette multiplicité de préfaces de la version hexaplaire doit éveiller nos soupçons, nous devons nous demander : d'où vient la troisième préface *Quomodo graecorum* mise en tête des Paralipomènes et non moins déplacée dans notre Vulgate ?

Ici la tradition est passablement embrouillée : 1) beaucoup de manuscrits espagnols, parmi lesquels les deux chefs, le *cavensis* et le *toletanus*, omettent cette préface ; 2) la deuxième bible d'Alcala, c'est-à-dire le plus proche parent du *toletanus*, donne cette préface, mais seulement après le texte des Chroniques ; 3) le groupe catalan RF Vich 60, le groupe Théodulfe et, sous l'influence de Théodulfe, un bon nombre de manuscrits récents la donnent à sa place naturelle, avant le texte. La solution doit répondre aux différentes données de la tradition. Cette préface semble introduite dans la Vulgate par une voie espagnole, très probablement par Peregrinus ; mais elle n'y était pas à sa place naturelle : on peut supposer que dans Peregrinus ou du moins dans l'ancêtre d'où dépendent tous nos manuscrits espagnols, cette préface était ajoutée de seconde main, soit en marge, soit à la fin des Chroniques.

Voici, pour terminer, un tableau très incomplet et quelquefois, je le crains, inexact, montrant la diffusion des prologues insérés par Peregrinus. Il y a d'abord la préface des canons de S. Paul, puis les trois préfaces hexaplares de S. Jérôme¹ ; pour celles-ci nous avons quelquefois à distinguer la forme authentique de la forme donnée par Peregrinus. Pour les prologues venus d'Espagne, il fallait surtout noter leur présence ou leur absence dans les manuscrits espagnols. Pour les prologues qui ne viennent pas d'Espagne (F. authentique) leur présence est indiquée dans tous les manuscrits connus, leur absence dans les chefs de file seulement. Les sigles des manuscrits sont expliqués aux §§ 4 et 5.

1. Notre but n'est pas d'épuiser le sujet des préfaces de Peregrinus, mais de donner quelques indications pour une classification rationnelle des manuscrits. Pour ce motif nous ne parlons pas de la préface *Tribus nominibus* qui dérive certainement de Peregrinus au même titre que les préfaces hexaplares. Peregrinus a mis trois prologues en tête des livres de Salomon et c'est par erreur que Berger ne marque pas le *cavensis* parmi les témoins du *Tribus nominibus*.

	addunt	omittunt
Paul 1 avec les canons	KPT compl. ² compl. ³ F CR leg ¹ EBOOH Puy. Montpellier 3, Chartres 67, Paris 10, 35, 11535 11931, 16742, Bal 271, Valenc. 11, Cambrai 327, Munich 14023, Cues 12, Leipz. 13, Amb. B 48 s. Chiari.	
2 sans les canons	Tolède 2.3, Chigi A 7.197, Amb. D 532 s.	
Lsap. F. authent.	Paris 16745, Cambrai	A M S. Gall 7, 10, 12, 14,
1 avant Prov.	327, Lyon 415, Brux. 115, II 2525, Vat. 8558.	28, Alcuin.
2 avant Sag.	Paris BN 5, 8, 11940, Maz. 4.	
F. Peregr.	KTFREB madr ² OOH C	
1 avant Prov.	Puy, Paris 7, 104, 116, 15176, Chartres 67, Cambrai 268, Vienne 649, Vat. 4221.	
2 avant Sag.	Paris 14236.	
Job F. authent.	b m.	A ¹ Pal 24, Stuttg. 35, S. Gall. 10, 12, 14, Alcuin.
F. Peregr.	KTFREBC madr ² tol ² OE OH Puy, Paris 11, 18, 104, 201, 209, 210, Chartres 67.	
Chr. 1 avant 1 Chron.	FR Vich60 OH Puy. KTBCEO. Paris 17, 11505, 15179, Valenc. 1, Douai 1, 4, Brux. 6438, 7456, II 1048.	
2 avant 2 Chron.	Paris 16, 9381, 10427, 11934, 16754, Valenc. 4, 12, Brux. 169, 830, 5617, 9156, Vallic. 196, Otto. 222.	
3 avant Esdras	compl. ² .	

Ce tableau est suggestif. Il nous montre que le texte hexaplaire de Salomon a été connu hors de l'Espagne, de même que le texte

de Job qui nous est conservé encore. Mais nous n'avons pas à suivre maintenant cette piste qui peut nous réserver d'heureuses surprises, elle nous écarterait trop de notre sujet. Retournons en Espagne.

§ 2. Les sommaires de Peregrinus.

Les nombreux indices que nous avons indiqués et qui portent sur différents livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, nous autorisent à penser que Peregrinus a fait une édition de toute la Bible. Ce résultat étend notre horizon et nous permettra peut-être de reconnaître l'origine de quelques autres prolégomènes. Les mêmes manuscrits qui contiennent les préfaces dont nous venons de parler contiennent aussi pour un certain nombre de livres des sommaires qui sont apparentés entre eux tant par leur structure que par la tradition qui nous les a transmis. Ces *capitula* sont espagnols ; ils sont postérieurs à Jérôme, puisqu'ils supposent la Vulgate ; ils ne sont pas d'Isidore, mais lui sont antérieurs. Si l'on ne veut pas recourir à l'hypothèse d'un troisième éditeur, je ne vois que Peregrinus auquel on puisse les attribuer. Voici la liste de ces textes ¹ :

Paralipomènes	: <i>De adam sequens generatio.</i>
Esdras	: <i>Quomodo cyrus rex.</i>
Job	: <i>De iob et possessione eius.</i>
Paul Rom	: <i>Paulus vocatus fidem romanorum</i>
Cathol. Jacques	: <i>Gaudendum in temptationibus.</i>
Apocalypse	: <i>Beatos esse qui servaverint.</i>

Je n'ai pas parlé des livres des Rois, parce qu'ici la tradition varie et la composition des sommaires est sensiblement différente de ceux que nous avons énumérés ; il y a là un problème qui reste à résoudre. Par contre, si j'ai omis l'Octateuque, c'est que Peregrinus (ou le troisième éditeur inconnu) n'a certainement pas écrit de sommaires pour ces livres. Avant Isidore, on devait ou bien prendre des *capitula* basés sur une ancienne version latine, comme ont fait la deuxième Bible de Léon, la Bible de Burgos et le ms de S. Millan 72², ou bien se passer de sommaire et, par conséquent,

1. Pour les livres composés de plusieurs parties je me contente d'indiquer les *capitula* de la première partie, ainsi pour les lettres Paulines. je ne donne que l'épître aux Romains. Le lecteur peut aisément compléter la série.

2. Évidemment ces manuscrits n'ont pas emprunté leurs sommaires à quelque vieille bible contenant un texte préhiéronymien. Le sommaire de Burgos et de S. Millan est très rare. S. Berger n'en connaissait qu'un seul manuscrit, c'était le célèbre Pentateuque

de division du texte en chapitres, comme a fait le *cavensis*¹. Isidore est le premier en Espagne qui a résumé ces livres d'après la Vulgate, il a comblé ainsi une véritable lacune. Les livres sapientiaux et les prophètes devaient être également dépourvus de sommaires, mais ici l'existence des rubriques rendait cette lacune moins sensible. Quant aux Evangiles, Peregrinus a repris les sommaires qui existaient avant lui, et que nous retrouvons en dehors de l'Espagne. Pour les Machabées j'ai des doutes malgré le témoignage concordant de presque toute la tradition manuscrite.

§ 3. La personne de Peregrinus.

On a soupçonné depuis longtemps que Peregrinus était un pseudonyme sous lequel notre éditeur a voulu se cacher et Schepss a proposé de l'identifier avec le moine Bacharius. Il n'y a aucun argument sérieux pour admettre ici un pseudonyme ; au contraire, le titre de la préface aux lettres Paulines, tel qu'on le trouve dans tous les bons manuscrits *proemium sancti Peregrini episcopi* s'oppose à cette hypothèse. Il est à remarquer que cette préface ne contient aucune formule dans le genre de celle-ci *Peregrini memento* qui aurait permis à un copiste avisé de créer le titre. Non, ce titre est le témoignage d'une tradition qui n'a rien de suspect. Si l'auteur avait voulu « se cacher » sous ce nom, il serait assez étrange qu'on y ait ajouté les épithètes de *sanctus* et de *episcopus*. Quant à Bacharius, inutile de discuter sa candidature, il n'était pas évêque.

Les listes épiscopales ne nous ont pas conservé le nom de Peregrinus et nous devons recourir au raisonnement pour fixer le lieu et le temps où il a vécu. Puisque, d'une part, la Bible d'Isidore forme un groupe dans la grande famille des manuscrits qui représentent l'édition de Peregrinus et a repris les préfaces et les sommaires de cette édition, puisque, d'autre part, le meilleur manuscrit de Peregrinus ne contient ni aucune trace de la Bible d'Isidore ni aucun extrait de ses œuvres, il faut admettre que Peregrinus est

de Tours (Paris n. a. l. 2334). Le rapprochement ainsi établi entre ces trois mss pourrait confirmer l'opinion de Berger qui met le Pentateuque de Tours « à la première place parmi les monuments de l'art espagnol ».

Le *leg*² a emprunté pour le Pentateuque une autre série de sommaires basés sur l'ancienne version, mais extrêmement répandus. Cette série est ordinairement jointe à des sommaires de Josué et des Juges que nous lisons aussi dans *leg*² mais qui ont une origine différente ; ils sont basés sur la Vulgate. Cette série mêlée pour l'Octateuque se rencontre dans toutes les bibles alcuiniennes et je crois que c'est sous l'influence d'Alcuin que nous la trouvons à Léon en 960.

1. Un correcteur a divisé l'Octateuque conformément aux sommaires d'Isidore.

antérieur au grand évêque de Séville. Il est postérieur à Jérôme qui lui a fourni la Vulgate pour l'Ancien Testament et pour les Evangiles, postérieur aussi à ceux qui revisèrent les autres livres du Nouveau Testament et complétèrent ainsi la Vulgate. La lettre aux Hébreux était déjà introduite et avait reçu sa forme et sa place définitive. Les préfaces pélagiennes étaient insérées ; même le prologue pseudo-hiéronymien des Actes avait droit de cité. On a peine à croire que tout cela ait été porté en Espagne avant 450. Nous devons placer Peregrinus entre 450 et 625 ; mais on n'hésitera pas à le rapprocher du premier terme plutôt que du second ; la version hexaplaire de Jérôme, placée entre l'ancienne version, vénérable par son antiquité, et la nouvelle Vulgate, éminente par sa fidélité et sa clarté, ne pouvait avoir qu'une existence précaire et a dû se perdre promptement. On ne peut pas non plus séparer beaucoup Peregrinus de Priscillien ni pour le temps, ni pour l'espace. Probablement il a vécu dans la seconde moitié du cinquième siècle. Il était espagnol et on peut conjecturer qu'il était du Nord de l'Espagne où le priscillianisme était resté plus vivace.

§ 4. Le texte biblique de Peregrinus et son histoire.

Venons-en à la question capitale : quel texte Peregrinus a-t-il publié ? Et l'on peut présenter la même question sous cette forme légèrement différente : quels sont les manuscrits qui représentent le mieux l'édition de Peregrinus ? Sans doute les préfaces se trouvent dans tous les manuscrits espagnols, elles sont restées invariables, mais la Bible latine était d'un usage trop fréquent pour que son texte pût échapper facilement au contrôle, aux corrections. Il y a des manuscrits qui donnent un texte plus archaïque que celui de leur temps, mais ils sont rares. Où donc trouver, non les préfaces, mais le texte biblique de Peregrinus ? Le seul livre qui puisse nous donner une réponse certaine, indiscutable, c'est le livre des Proverbes. Rappelons deux faits reconnus comme certains : d'une part, l'espagnol Peregrinus est l'auteur d'une édition interpolée des Proverbes, ainsi que l'ont reconnu Sabatier, dom Chapman et le P. Vaccari¹ ; d'autre part, les manuscrits espagnols de ce livre sont très interpolés et parmi eux se distingue le *cavensis*, ainsi que Denifle l'a très bien démontré². Il

1. Chapman, o. c. p. 261, Vaccari, *Un testo dommatico e una versione biblica* dans la *Civiltà cattolica*, 1913, t. 4, p. 201.

2. *Die Handschriften der Bibel-Correctorien des 13 Jahrhunderts*, dans le *Archiv für Literatur- und Kirchengeschichte* IV (1888), p. 483, 577 et suiv.

suffit de rapprocher ces deux observations pour faire jaillir la lumière : le *cavensis* est le meilleur représentant de l'édition de Peregrinus.

L'examen détaillé des additions latines confirmera ce résultat et en même temps il nous montrera comment nous devons corriger et compléter le *cavensis* pour reconstituer l'œuvre de Peregrinus.

Le tableau ci-dessous comprend toutes les interpolations quelque peu importantes rencontrées dans un certain nombre de manuscrits choisis dont voici la liste et les sigles ¹.

D'abord trois manuscrits qui donnent un texte étranger à l'Espagne et antérieur à Alcuin.

A = *Amiatinus*, représentant l'édition de Cassiodore.

M = Amiens 12, copié sur l'ordre de Mordramne qui fut abbé de Corbie jusqu'à l'an 781.

L = Laon 58 (IX^e s.).

Les six manuscrits qui suivent furent écrits en Espagne :

K = *Cavensis* (IX^e s.).

T = *Toletanus* (VIII^e s.) représentant l'édition de S. Isidore.

1. La plupart de ces manuscrits sont décrits dans Berger, *Histoire de la Vulgate*. Ayant examiné en 1908 le ms. de Laon, j'avais remarqué l'omission des principales interpolations ; aujourd'hui qu'il a été collationné avec un soin extrême par D. Henri Vautier, je puis assurer que c'est un des meilleurs manuscrits qui existent. Il ne sera pas inutile de dire ici quelques mots de la division du livre des Proverbes. Les critiques admettent généralement qu'il est composé de huit parties ; I : 1-9, II : 10-22¹⁶, III : 22¹⁷-24²⁷, IV : 24²³⁻³⁴, V : 25-29, VI : 30, VII : 31¹⁻⁹, VIII : 31¹⁰⁻³¹. On dit bien que ces parties sont reconnaissables à leurs titres spéciaux, mais ni les éditeurs ni les commentateurs ne disent jusqu'à quel point ces titres sont apparents dans la tradition. Quelque respect que l'on doive à la critique, on aurait plus de confiance si ces titres étaient écrits comme tels dans les manuscrits. Or, on peut affirmer que dans la tradition latine ces titres n'apparaissent presque plus et les deux systèmes de division usités dans les anciennes Bibles passent régulièrement à côté de la division réclamée par les critiques. Il est d'autant plus important de signaler quelques manuscrits qui font exception. Je ne parle pas du titre de II qui est presque partout mis en évidence, celui de III est marqué dans les mss LK qui écrivent en rubrique les premiers mots, IV est marqué dans LB, V dans LKM, les deux suivants sont marqués dans la plupart des manuscrits et le dernier est reconnaissable par les noms des lettres hébraïques qui ne manquent presque jamais avant le XIII^e siècle. Évidemment ce ne sont pas les copistes qui ont trouvé l'idée d'employer pour ces passages d'autres caractères ou une autre couleur, ils n'ont pas devancé les découvertes de la science moderne. Je ne vois qu'une explication possible : c'est que saint Jérôme lui-même a fait mettre ces titres en relief. L'inévitable conclusion est qu'une bonne édition de la Vulgate doit imprimer tous ces titres en capitales comme elle doit rétablir les lettres hébraïques dans le chant alphabétique qui termine le livre. Alors les professeurs ne devront plus expliquer longuement la composition des Proverbes à des élèves qui s'empressent d'oublier ce qu'ils ont entendu. Les grands titres parleront aux plus distraits et, qui sait ? ils empêcheront peut-être certains exégètes d'affirmer avec trop d'assurance que tout ce livre est de Salomon.

F = Vatic. 5729 (X/XI^e s.).
R = Paris 6 (X^e s.). } Bibles provenant de la Catalogne.

E = Bible de San Isidro à Léon (*leg.*²), date de l'an 960 ; j'ai utilisé la collation contenue dans le ms Vatic. 4859.

B = Bible conservée au séminaire de Burgos et provenant de San Pedro de Cardena ; d'après Berganza, l'écriture serait exactement celle d'un manuscrit des *Moralia*, copié au même monastère en 914¹.

C = la première Bible d'Alcala = Madrid, Université 31, je cite les variantes de ce manuscrit d'après la collation de Schulz, *Beiträge zu dem Texte der Vulgata* dans *Zeitschrift für wissensch. Theol.* t. 42 (1899), p. 40-58.

Les quatre manuscrits suivants ont des attaches espagnoles :

N = Metz 7 (IX^e s.).

G = Paris 11553 (IX^e s.).

Θ = Paris 9380 (VIII/IX^e s.). Bible de Théodulfe.

H = Londres, Br. Mus. *add.* 24142. Bible de Saint-Hubert.

Il était inutile de suivre en détail tous les voyages des interpolations, mais pour indiquer les grandes lignes de leur histoire j'ai comparé trois éditions qui sont désignées par des lettres gothiques :

Α = l'édition d'Alcuin. On discute quel est le meilleur représentant de cette édition : Berger trouve que c'est la Bible de la Vallicelliana. Corssen soutient que c'est celle de Zurich. Il fallait prendre le parti le plus sûr et j'ai collationné les deux manuscrits, entre lesquels je n'ai pas trouvé de différence en ce qui regarde les additions.

Ϟ = l'édition de l'Université de Paris au XIII^e siècle, dont j'emprunte le texte Denifle.

Ⓒ = l'édition Clémentine qui est le texte officiel de l'Eglise.

Quand une addition est patronnée par A ou par K, ces sigles sont en caractères gras. Pour G et Θ il faut distinguer le texte (t) et la marge (m). Pour d'autres, il faut distinguer la première main (1) et la deuxième (2). Les interpolations qu'on peut avec vraisemblance attribuer à Peregrinus sont imprimées en italique.

1. Voir une description détaillée de ce ms par D. A. Andres *La biblia visigoda de san Pedro de Cardena* dans le *Boletín de la real Academia de la Historia* LX (1912) p. 101-146.

	additamenta	omittunt	habent
1	3 ^o tuarum + deliba ¹ ei ² .	AKT ¹ FREBCNGØH ML ¹ H	T ² DC
2	3 ⁴⁸ dare + <i>non enim scis quid superventura pariat</i> ³ dies	A FEBCNGØHML HDC	KTR
3	3 ³⁰ hominem + incolam	AKTFREBCNGØH LHC	MØ
4	4 ²⁷ a malo + <i>vias enim</i> ⁴ quæ a dextris sunt novit dominus, perversæ vero sunt quæ a si- nistris sunt; ipse autem rectos faciet cursus ⁵ tuos, itinera autem tua in pace producet ⁶	KN ¹ L ¹ C ¹	ATF (<i>post</i> 5 ^a conser- vent) REBC ² N ² G Ø (<i>sed expungit</i> vias... sinistris sunt) HML ² HDC
5	5 ² conservent + <i>ne intenderis</i> ⁷ <i>fallaci mulieri</i> ⁸	ABCNGØHMLH	KTFRE DC
6	5 ⁴ acuta + <i>lingua eius</i>	ATREBCNGMLHC	KFØ DC (vol. ei. acuta)
7	6 ¹¹ armatus + <i>occurret tibi</i>	F ¹ EN ¹ GL ¹ C	K
8	6 ¹¹ armatus + <i>si vero inpi- ger fueris veniet ut fons mes- sis tua et egestas longe fugiet a te</i>		ATF ² RBN ² ØHML ² HDC
9	6 ²⁴ extraneæ + <i>qui autem adulter est propter cordis in- opiam perdet animam suam</i>	<i>ceteri</i>	K
10	6 ³¹ tradet + <i>et liberabit se</i>	AKTR ¹ EBCNML HC	FR ² G ² ØHDC
11	6 ³⁵ plurima + <i>in die vindictæ</i>	<i>ceteri</i>	N
12	7 ¹ tibi + <i>fili honora dominum et valebis, praeter eum vero ne timueris alium</i> ⁹	ATREBCNMLH	KFR ² G ² Ø ² HDC (tantum fili)
13	9 ¹² eris + <i>et proximis tuis.</i>	AKTFREBCNGØH HC	MØ
14	9 ¹⁸ convivæ eius + <i>qui</i> ¹⁰ <i>adplicabitur</i> ¹¹ illi descendet ¹² <i>ad inferos, nam qui</i> ¹³ absces- <i>serit</i> ¹⁴ ab ea ¹⁵ salvabitur	ATR ¹ EBC ¹ NMLHC	KFR ² C ² G ² Ø ² HDC
15	10 ⁴ parat + <i>qui nititur men- daciis hic pascit</i> ¹⁶ ventos ¹⁷ <i>idem</i> ¹⁸ autem ipse sequitur <i>aves volantes</i>	AR ¹ ENMLH	K (<i>post</i> 9 ¹⁸) TFR ² BC G ² Ø ² HDC
16	10 ¹⁰ verberabitur + <i>at</i> ¹⁹ qui <i>palam arguit pacificat</i>	AR ¹ EBCNGMLHC C	(K <i>resumit</i> 14) TFR ² Ø ² H
17	11 ³ vastabit illos + <i>defunctus iustus relinquet paenitentiam, promptus autem fit et insul- tabilis impiorum interitus</i>	AKTR ¹ EBCNØHM LHDC	FR ² (<i>post</i> 4 a morte) G ²

1. da DC 2 pauperibus DC 3 pariet T, pariat sup. R 4 om T 5 gres-
sus TREBDC 6 producit H, producentur ØHDC, perducet TRL, perducit G 7 at-
tendas C 8 fallaciae (—cia KF —tiam R) mulieris KFREDC 9 alienum
ØHDC 10 + enim DC 11 applicatur K 1^o loco ØH, —antur FR 12 descendit
FR; —dit Ø 13 om H 14 descenderit G 15 eis K 1^o loco, eo K 2^o loco 16 pas-
cet F 17 ventum G 18 immo K 19 aut R

- 18 11³⁰ sapiens est + qui bonus *ceteri* F
est auri et a domino gratiam,
qui autem confidit in cogita-
tionibus suis impie agit
- 19 12¹¹ stultissimus est + qui ATR'EBCNMLH KFR'G¹⁰Θ¹¹HΘC
suavis est in vini demora-
tionibus ¹ *in suis munitioni-*
bus relinquit ² *contume-*
liam ³
- 20 13⁴ piger + in desiderii est ATFREBCNGΘHM K
LHΘC
21 13⁹ extinguetur + animae do- AR'EBCNGΘHML KTR' (ΘC post 13¹¹).
losae errant in peccatis, iusti H
vero ⁴ misericordes sunt et
miserentur ⁵
- 22 13¹³ versabitur + filio doloso ATR'EBCNMLH KFR'G¹⁰Θ¹¹HΘC
nihil erit boni, servo autem post 14¹³)
sapienti prosperi erunt actus
et dirigitur via ⁶ eius
- 23 14²¹ beatus erit + qui credit AKTREBCNGML FΘHHΘC
in domino ⁷ misericordiam
diligit
- 24 14²⁹ stultitiam suam + man- AKTR'EBCNGΘHM FR
suetus vir cordis est medicus LHΘC
- 25 15⁵ astutior fiet + in abun- ATEBCNMLH KFRG¹⁰Θ¹¹HΘC
danti ⁸ iustitia ⁹ virtus maxi-
ma est, cogitationes autem
impiorum eradicabuntur
- 26 15¹⁵ mali + divitis autem ATFREBCNGΘHM K
semper in aepulis LHΘC
- 27 15¹⁸ suscitatas + patiens vir AKTR'EBCNGΘHM FR'
extinguit iudicia, impius au- LHΘC
tem suscitatur magis
- 28 15²⁶ pulcherrimus + firmabi- KTBCG AFRΘNΘHML HΘC
tur ab eo C
- 29 15²⁷ vivet + per misericordi- ATR'EBCG¹MLH KFR'NG¹⁰Θ¹¹HΘC
am et fidem purgantur pecca-
ta, timor autem ¹⁰ domini
declinat omnes ¹¹ a malo
- 30 15²⁸ malis + acceptae ¹² apud ATR'EBCG¹ΘHML KFR'NG
dominum ¹³ viae iustorum ¹⁴ HΘC
et per ipsos ¹⁵ etiam inimici
amici fiunt ¹⁶
- 31 16⁵ innocens + initium viae ATR'EBCMLH KFR'NG¹⁰Θ¹¹HΘC
bonae facere iusta, ¹⁷ accepta ¹⁸
autem ¹⁹ apud dominum ²⁰
magis quam immolare hostias

1 moderationibus KFRΘHΘC 2 relinquet KFG 3 contumelia K 4 autem
ΘC 5 miserantur C 6 dirigitur viae KG 7 deum FΘH 8 abundantia
KFR 9 iusti FR, iustitiae KG 10 per timorem ΘHΘC 11 omnis ΘHΘC.
homines F, om N 12 accepta KN 13 deum KF 14 via iustorum K, iusti
tia N 15 ipsam N 16 fient FR 17 iustitiam ΘC 18 acceptae FRΘH.
+ est C 19 om K 20 deum ΘHΘC

32	16 ¹⁷ viam suam + qui excipit disciplinam in bonis erit, qui autem custodit ¹ increpationes sapiens fiet; qui custodit vias suas custodit animam suam, diligens autem vitam parcat ori suo	AR'EBCNØHMLꝥ ꝬꝢ	K (om qui custodit etc) TFR ² G ^m
33	17 ¹⁶ possit + qui altam facit domum suam quaerit ruinam et qui evitat ⁴ discere ³ incidet ⁴ in mala ⁵	ATR'EBCMLꝥ	KFR ² NG ^m ØHꝬꝢ
34	18 ⁸ ventris + pigrum deicit timor, animae autem effeminatorum esurient ⁶	ATR'EBCMLꝥ	KFR ² (N relinquit spatium) G ^m ØHꝬꝢ
35	18 ²² a domino + qui expellit mulierem bonam expellit bona, ⁷ qui autem tenet adulteram ⁸ stultus est et insipiens ⁹	AKTEBCMLꝥ	FRNG ^m ØHꝬꝢ
36	19 ²³ vitam + nam qui sine timore est habitat in locis quae non visitat aeternus	ATFREBCNØHML HꝬꝢ	(K of 37) G ^m
37	20 ¹¹ opera eius + et si cum sancto fuerit, directa est via eius	ATR'EBCNØHML HꝬꝢ	K (ad 19 ²³) FR ² G ^m
38	22 ⁹ pauperi + victoriam et honorem adquiret ¹⁰ qui dat munera, animam ¹¹ autem auferet ¹² accipientium	AKTEBCNGMLꝥ	FRØ ^m H ꝬꝢ
39	24 ³² disciplinam + usque quo piger dormis, usque quo de somno consurgas	AKTFEBCNGML HꝢ	R (post armatus) Ø ^m H Ꝭ
40	24 ³⁴ armatus + occurret tibi	ATREBCNGØHML HꝬꝢ	KF
41	25 ¹⁰ cesset + gratia et amicitia liberant quas tibi servane exprobrabilis fias ¹³	AKTEBCGMLꝥ	FR ^m ØHꝬꝢ
42	25 ²¹ pessimo + sicut ¹⁴ tinea vestimento et vermis ligno, ita tristitia viri nocet cordi ¹⁵	ATEBCNGML ꝥ	KFRØHꝬꝢ
43	27 ²¹ laudantis + cor iniqui exquiret ¹⁶ mala, cor autem rectum exquiret ¹⁷ scientiam	ATEBCN'GMLꝥ	K (post insatiabiles) F RN ² ØHꝬꝢ
44	29 ¹⁷ sunt via + verbum custodiens filius extra perditionem erit	ATR'EBCN ² MLꝥ (hic et in seqq. deficit G).	KFRN ¹ Ø ^m HꝬꝢ
45	31 ²⁹ divitias + multae fecerunt potentiam	AKTFREBCNMLꝥ ꝬꝢ	ØH
46	31 ³⁰ ipsa salvabitur + timorem autem domini ipsa conlaudat	AKTFREBCNMLꝥ ꝬꝢ	H

1 omi K 2 devitat G, divitat N, 3 discedere KR 4 incidit H, incedit K
 5 mælum KRN 6 decedit timorem anima aut. eff. hesuriet K 7 bonum FRG ꝬꝢ
 8 continet adulteram G, adulterat N 9 impius G 10 acquirit F
 11 anima F 12 auferit FꝢ 13 fies H 14 sicuti K 15 illi R 16 in-
 quirat G 17 inquirat G

Ce tableau n'a pas besoin de longs commentaires. Ces 46 additions manquent au texte hébreu et n'appartiennent pas à la traduction hiéronymienne authentique, bien que 22 d'entre elles se soient glissées dans l'édition Clémentine. Pour savoir d'où elles viennent, il faut examiner dans quels manuscrits elles apparaissent. Le chemin qu'elles ont suivi doit nous montrer d'où elles sont parties. Le tableau qui précède donne à première vue l'impression d'une tradition en désordre, sans fixité ; mais cette impression se dissipe en partie quand on passe à une étude plus attentive. D'abord il faut éliminer trois interpolations qui sont de simples erreurs de copiste, de vulgaires " dittographies " ; ce sont les n^{os} 9 (doublet de 6³²), 11 (doublet de 6³⁴) et 18 (doublet de 12²). Nous pouvons écarter encore les n^{os} 1, 3, 13, 45 et 46 qui sont très faiblement attestés : 3 et 13 n'ont rien d'espagnol et sont par conséquent étrangers à notre sujet ; 1, 45 et 46 sont douteux.

Les 38 interpolations qui restent se divisent nettement en deux groupes : il y a d'abord trois interpolations patronnées par A, qui se retrouvent dès le VIII^e siècle, ou même plus tôt dans divers pays, en Angleterre, en France, en Italie. Alcuin les a acceptées et leur a assuré ainsi une diffusion universelle ; ce sont les n^{os} 4, 8 et 28.

Les autres additions, au nombre de 35, se trouvent uniquement dans les manuscrits écrits en Espagne ou subissant l'influence espagnole. Parmi eux se distinguent K et les catalans FR (ou R²), puis G, ensuite Θ. A ce groupe se joignent cinq fois T, rarement E, B ou C, à partir du n^o 29 assez souvent N. Ces 35 interpolations me semblent devoir être attribuées au même éditeur. Quelquefois, il est vrai, K est leur seul témoin ; mais dans ces cas, il paraît rester fidèle à la tradition : la plupart des additions gardent le même caractère, et quant à la glose *occurret tibi* (n^o 7), elle est bien l'œuvre réfléchie d'un reviseur, puisqu'on la retrouve à l'endroit parallèle (n^o 40) où elle reçoit l'appui de F. Cependant K n'est pas un témoin parfait : il omet la moitié d'une addition (n^o 32), il en déplace deux (n^{os} 15, 43), il insère deux fois une addition pour une autre (n^{os} 16, 36), mais par la place qu'il leur attribue il témoigne à la fois en faveur de l'interpolation qu'il donne et de celle qu'il omet. Ces erreurs nous montrent que le manuscrit qui lui servit de modèle avait plusieurs additions en marge, non dans la marge latérale vis-à-vis de l'endroit voulu, mais dans la marge supérieure ou inférieure où elles étaient marquées d'un signe de renvoi. Quelques additions manquent dans K et apparaissent dans

le groupe FR, T, G, Ø. Ici se manifeste toute la différence qui sépare ces manuscrits de K : celui-ci (à part quelques bévues de copistes) n'a besoin que d'être complété ; ceux-là doivent, en outre, être épurés. Ils ont tous subi l'influence d'un manuscrit étranger, interpolé, semblable à A ; ils ont accepté l'une ou l'autre ou toutes les additions de la première classe définie plus haut ; tandis que K en est exempt. Mais, cette épuration faite, il semble que ces manuscrits soient de vrais représentants de Peregrinus.

On pourra douter ou nier que tel ou tel numéro doive entrer dans la liste. Il est temps de négliger les minuties et de voir de plus haut l'histoire du texte. Nous rencontrons en Espagne une foule d'additions au livre des Proverbes, qu'on ne retrouve pas ailleurs. Les manuscrits ainsi interpolés sont les mêmes qui ont le prologue de Peregrinus pour saint Paul et la note de Peregrinus pour les Proverbes. Parmi ces manuscrits il y en a un qui se distingue, non seulement par le nombre de ses interpolations, mais encore et surtout par sa pureté à l'égard des interpolations étrangères. Il y a eu, en effet, deux grandes sources d'additions, l'une remarquable par son abondance, l'autre par sa puissance. Elles ont mêlé leurs eaux d'assez bonne heure ; mais nous pouvons remonter à l'époque où elles coulaient séparées, nous possédons encore, non les sources elles-mêmes, mais des représentants entièrement purs, ce sont les deux manuscrits A et K. On peut exprimer la même pensée sous cette forme paradoxale, mais juste : pour avoir le texte des Proverbes pur de toute addition, pas n'est besoin de chercher de nombreux manuscrits et de les comparer laborieusement ; il suffit d'en prendre deux qui sont loin d'être purs et de les corriger l'un par l'autre : au moyen de A on éliminera toutes les interpolations espagnoles, au moyen de K on éliminera toutes les autres.

Mais où Peregrinus lui-même a-t-il emprunté ces additions ? Sa préface fait supposer des emprunts à la version hexaplaire de Jérôme comme Sabatier avait déjà observé. Le n° 44 est certainement pris de cette version, comme le P. Vaccari a très finement remarqué¹. Cependant le n° 14 ne peut venir de cette version, puisqu'il manque dans tous nos manuscrits grecs et dans la syro-

1. Article cité de la *Civiltà cattolica*, p. 202. Dans une conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec lui, le P. Vaccari a ajouté avec raison qu'on peut démontrer la même provenance pour le n. 25 dont le texte répond exactement au ms 23 de Holmes. On pourrait la démontrer aussi pour le n. 15 dont le texte s'éloigne de la forme employée par Cyprien, le Concile de Carthage, Augustin et le *Liber de divinis scripturis* pour se rapprocher de celle citée par Jérôme et Cassien, qui, Vaccari l'a prouvé, ont cité d'après la version hexaplaire.

hexaplaire ; d'autre part la tradition ne permet pas de refuser cette addition à Peregrinus. Il faudra admettre ou bien que l'éditeur espagnol s'est servi d'un manuscrit de la version hexaplaire déjà interpolé, ou bien qu'il a utilisé quelquefois une version préhiéronymienne. On pourra donner la même explication pour le n° 23. Enfin, il y a quelques petites additions destinées à éclaircir le sens, ce sont les n°s 6, 7 et 40^r.

Les additions de Peregrinus étaient les unes dans le texte, les autres dans la marge. Nous ne pouvons plus déterminer quelles additions appartenaient à la première et quelles à la seconde catégorie. Les interpolations déplacées dans K devaient être à la marge d'un ancêtre de cet excellent manuscrit. Celles qui sont omises étaient peut-être dans le même cas.

Jetons encore un rapide coup d'œil sur la suite de l'histoire du texte. Alcuin n'a pas pu se défaire des interpolations de A, il les a toutes acceptées, mais il n'a pas adopté celles de Peregrinus, à l'exception du n° 23. Au XIII^e siècle, la corruption du texte augmente encore, on sent chez les auteurs de la Bible parisienne la préoccupation d'avoir un texte « complet », ils ne montrent aucun sens critique, mais acceptent les interpolations de quelque part qu'elles viennent, de A, de Peregrinus et même de M. La Bible clémentine n'a réagi que faiblement contre l'influence de la Bible de Paris.

§ 5. Le colophon d'Esther et l'ordre des livres.

En janvier 1913 j'ai interprété dans la *Revue biblique* un colophon que l'on trouve dans deux manuscrits de la Bible latine à la fin du livre d'Esther et j'en ai tiré quelques conclusions pour les origines réputées obscures de la Vulgate. Aujourd'hui je suis obligé de reconnaître que cette interprétation était fausse et que toute la théorie édifiée sur cette base doit être jetée à terre.

Reproduisons d'abord les documents d'après les deux manuscrits déjà cités plus haut R et G.

R

Hucusque completum est uetus testamentum id est omnes canonicas scripturas quod fiunt libri XX^{vi} IIII^{or} quas transtuli ego hieronimus pres-

G

Hucusque completum est uetus testamentum, id est omnes canonicas scripturas quod fiunt libri uiginti quattuor quas transtulit hieronymus praes-

1. Il est à noter que le mot *occurrent* a pu être inspiré par la version hexaplaire qui parlait de *cursor*.

biter de haebraica ueritate et in latinum eos uerti sermonem summo studio summaque cura per diuersos codices oberrans aediciones perquisiui et in unum collexi corpus et scribens transfudi. fecique pandectem.

Cetera uero scripturae quae non sunt canonicae set dicuntur aecclesiasticae iste sunt id est liber iudith. tobias. libri machabeorum II^o sapiecia quae dicitur salomonis. et liber ihesu filii Syrach.

Explicit in nomine patris. et filii. et spiritus sancti. Amen.

biter de hebraica ueritate in latinum uerti sermonem. Summo studio summaque cura per diuersos codices oberrans editiones perquisiui in unum collexi corpus et scribens transfudi fecique Pandectem. Obsecro rogo per ipsum te peto omnipotentem quicumque hunc codicem legis pro scriptore humillimo et peccatore orare digneris. ut manibus propriis ferat mercedem aeternam. Sic trinitas sancta tribuat tibi lumen aeternum, ut adeptus meorum ueniam peccatorum sit mihi praemium fugisse supplicium.

Ceterae uero scripturae quae non sunt canonicae sed dicuntur ecclesiasticae istae sunt. id est liber iudith. tobias. libri maccabeorum duo. sapientia quae dicitur salomonis et liber hiesu filii sirac. et liber pa[s]toris Explicit In nomine patris. et filii. et spiritus sancti. Amen.

Entre ces deux textes nous constatons trois différences :

1^o G parle de S. Jérôme à la troisième personne, tandis que d'après R Jérôme lui-même aurait écrit le colophon.

2^o G ajoute une prière pour le copiste.

3^o G ajoute le Pasteur aux livres exclus du canon.

C'est la première différence seulement qui doit retenir notre attention. J'avais admis le texte de R comme primitif et dès lors la question d'origine se réduisait au dilemme suivant : cette page est une note authentique de Jérôme, ou elle est l'œuvre d'un faussaire qui veut se faire passer pour S. Jérôme. Je me décidai très fermement pour la première alternative.

Mais à peine cet article avait-il paru, que D. G. Morin me déclara que le langage et le style de cette note n'étaient certainement pas de Jérôme ; il fallait plutôt y voir un faux. J'entends encore mon confrère s'exclamer avec horreur : « Hucusque completum est... quod fient libri ». Plus tard le P. Vaccari étudia avec grand soin le colophon et fit valoir contre ma thèse outre l'argument tiré du style ¹, des raisons d'ordre historique : le travail que

1. Il ne faudrait cependant pas attribuer à l'auteur de la note toutes les incorrections qui se trouvent dans les deux manuscrits. Cette note pouvait être écrite en cursive, difficile à lire ou chargée d'abréviations. D'autre part, le R. P. ne parle pas de l'expres-

s'est imposé l'auteur du colophon et qu'il décrit minutieusement n'est pas du tout le travail du traducteur Jérôme ¹. Je me rends volontiers à ces arguments et j'y ajoute un troisième que je trouve amorcé chez le P. Vaccari : nous ne sommes pas enfermés dans le dilemme indiqué plus haut, nous y échappons en adoptant le texte G, qui se présente comme le plus sûr d'après toutes les règles de la critique. Car il faut préférer le texte G où l'on tombe de la troisième personne *transtulit* dans la première, pourvu que ce texte plus difficile donne un sens acceptable. Seulement, à mon avis, cette première personne ne peut pas commencer à *verti*, ce verbe est nécessairement synonyme de *transtulit* et les deux doivent être à la même personne. On sait que dans la vieille onciale les lettres I et T se distinguent à peine. Un ancêtre commun de G et de R a écrit par erreur *verti* au lieu de *vertit*. Voilà sans doute la cause du désordre qui existe maintenant : l'erreur accidentelle de *verti* a entraîné dans R la correction volontaire de *transtuli ego*. Au contraire, le changement du texte R en G serait inexplicable. Désormais le colophon est clair. Dans la première phrase l'auteur parle sans emphase de l'œuvre du prêtre Jérôme à la troisième personne ; ce travail de traduction fut capital et difficile, mais ici il passe très inaperçu, parce que c'est le travail d'un autre. Dans la deuxième phrase il parle de son propre travail à la première personne, et aussitôt l'emphase commence : *summo studio* ! il tient à rappeler toute la peine qu'il a eue à recueillir les différents manuscrits des livres bibliques, à rechercher même plusieurs traductions pour certaines parties, à copier enfin la Bible en un seul volume. Ne blâmons pas trop sa naïve vanité et cherchons plutôt à connaître cet éditeur qui s'est adonné à un travail si semblable au nôtre. Mais examinons d'abord un autre colophon qui se trouve dans G à la fin du Nouveau Testament. *Legi cum*

sion *hucusque completum est*. La pensée d'avoir attribué ce barbarisme au fin lettré qu'était Jérôme me sera toujours une cause de confusion.

Dans une étude encore inédite un de mes amis a voulu prouver l'authenticité hiéronymienne du colophon par l'absence d'épithète au nom de Jérôme : un autre parlant du grand docteur, n'aurait pas manqué de dire *sanctus hieronimus*. A cet argument je me contente de répondre que Peregrinus dans sa préface aux lettres de saint Paul n'ajoute aucune épithète au nom de Jérôme. Cette remarque suffira-t-elle à mon savant ami pour attribuer le colophon à Peregrinus ?

1. A. Vaccari, *La prima Bibbia completa*, dans la *Civiltà cattolica*, 1916, I, p. 412-421, 538-548. Je dois la connaissance de cet article à l'auteur qui m'a gracieusement envoyé pendant la guerre une brochure de 66 pp. *Alle origine della Volgata* où cet article est reproduit ainsi que trois autres études ou j'étais également pris à parti. C'était l'offensive sur tous les fronts.

pace. bibliotheca hieronimi presbiteri bethleem secundum grecum. ex emendatissimis exemplaribus conlatus. Il ne m'avait pas échappé en 1913, mais pour des raisons trop évidentes je ne pouvais pas l'attribuer à Jérôme et je n'en parlai pas. Aujourd'hui que le colophon d'Esther est retiré au moine de Bethleem, je ne vois aucune raison qui empêche d'attribuer les deux notes au même auteur et de suivre encore en cela le P. Vaccari. Notre éditeur distingue comme plus haut, mais avec moins de netteté, deux travaux : le prêtre Jérôme a traduit le Nouveau Testament du grec ¹, et lui-même a comparé les manuscrits les plus purs pour compléter ainsi son Pandecte.

Décrivons sommairement la Bible pour laquelle ces deux colophons furent écrits.

Elle comprenait tout l'Ancien et le Nouveau Testament en un seul volume. Les livres protocanoniques de l'Ancien Testament suivaient tous la traduction hébraïque et étaient séparés des six grands deutérocannoniques. Cependant les parties deutérocannoniques de Daniel et d'Esther étaient incorporées à ces deux livres. Rien n'empêcherait que Baruch fût joint aux Prophètes, si une note avertissait le lecteur.

Les protocanoniques se terminaient par Esther ; c'est, en effet, après Esther que se trouve le colophon dans les deux manuscrits qui nous l'ont conservé.

Quel est l'éditeur de cette Bible ? C'est un espagnol : les deux manuscrits R et G ont d'étroites relations avec l'Espagne. On pourrait penser à saint Isidore de Séville : nous avons admis plus haut qu'il a édité la Bible, en séparant nettement les deutérocannoniques des protocanoniques, ces derniers sont tous traduits de l'hébreu et se terminent par Esther. Sa Bible répond donc exactement à celle que suppose le colophon. Cependant Isidore n'est pas l'auteur de cette note : d'abord il a séparé les deutérocannoniques des protocanoniques par une autre note, que nous avons déjà étudiée ; ensuite il ne se serait pas vanté d'avoir laborieusement réuni une Bible complète, puisqu'il y avait avant lui en Espagne une édition de la Bible qu'il a connue et utilisée.

Examinons si le colophon ne serait pas de Peregrinus. En quel ordre avait-il disposé sa Bible ? Quel texte suivait-il pour les deutérocannoniques ? Pour résoudre ces deux questions je donnerai

1. Ce témoignage pèse fort peu dans la question difficile de l'origine du Nouveau Testament.

deux tableaux. Le premier indiquera l'ordre de la Bible dans K, qui pour les Proverbes est le meilleur manuscrit de Peregrinus, et dans les autres manuscrits espagnols qui s'en rapprochent. Sont exclus le *toletanus*, la Bible d'Avila ¹ et quelques autres qui appartiennent à des types trop différents. La plupart des manuscrits sont décrits par Berger ou ont été indiqués plus haut avec leurs sigles. J'y ajoute la deuxième Bible de San Millan (aem²) du XIII^e siècle, conservée à Madrid, à l'Académie de l'Histoire (ms 1-2) et surtout deux volumes contenant la fin d'une Bible et cotés P 26 et P 27 à la Bibliothèque Nationale de Madrid (P). Bien qu'ils ne soient que du XIII^e siècle, ces manuscrits se rapprochent plus que tous les autres de K^s et par conséquent de Peregrinus. Le second tableau indiquera l'ordre de la Bible dans tous les manuscrits, espagnols ou autres, qui donnent pour les deutérocanonique un texte différent de la Vulgate. Les livres qui suivent l'ancienne version latine sont indiqués en italique. Dans un certain nombre de manuscrits on trouve l'ancienne version d'Esther pour les deux premiers chapitres suivie du texte complet selon la Vulgate (*e 1-2 + e*). Les deux Sapiences et les Machabées n'ont pas été traduits ni retouchés par S. Jérôme, cependant ces livres ne figurent ici en italique que lorsqu'ils suivent un texte différent de la Vulgate. D'après que Baruch est absent des Prophètes, ou qu'il se trouve après Jérémie, ou les Lamentations, ou Malachie ou enfin que son texte contienne l'inversion bien connue (1¹⁻⁴, 3²⁻⁵⁹, 15-3³), j'emploie le sigle Pr sans exposant, ou Pr¹, Pr², Pr³, Pr^x. Pour dresser ces listes je me suis servi de S. Berger, *Histoire de la Vulgate*, surtout des tables imprimées p. 331 et suiv., de Thielmann, *Bericht über das gesammelte handschriftliche Material zu einer kritischen Ausgabe der lateinischen Uebersetzungen biblischen Bücher des alten Testaments* qui a paru dans les *Sitzungsberichte der kön. Bayerischen Acad., philos-philol. u. hist. Kl.* 1899 II, p. 205 et suiv., enfin des notes personnelles

1. S. Berger, *Hist. de la Vulgate*, p. 332, n. 38 donne à cette Bible l'ordre suivant : OR [Pr] Job tje (Job) Ps Ls C 1-4 E M Ev Ac Ca Ap Pl. C'est une erreur. Le ms qui est du XIII^e siècle a été complété dès le XIII^e s., puis bouleversé au XIV^e s. L'ordre primitif était OR Pr² Ls C Job tje E M etc. Peu après on ajouta le Psautier gallican à la fin des Prophètes, et les livres apocryphes d'Esdras à la fin du Nouveau Testament, et le manuscrit ainsi complété reçut une foliotation à l'encre noire. L'ordre introduit au XIV^e s. est celui de la Bible parisienne (cf. Berger, p. 335, n. 94), et le manuscrit reçut une nouvelle foliotation à l'encre rouge.

2. Dans le ms P 26 on lit en marge de II Mach. 10^o : *Explicit liber tertius secundum quosdam. Incipit liber quartus*. Je n'ai retrouvé cette note intéressante que dans le seul *carensis*.

recueillies dans mes voyages. Afin de faciliter la comparaison, j'ai abrégé à outrance mes sigles, au risque d'être obscur. Le Nouveau Testament qui ne présente pas les mêmes difficultés est laissé de côté.

I MANUSCRITS ESPAGNOLS DE LA VULGATE DU TYPE PEREGRINUS

Isidore II	O R C Job Ps Sal Pr E e 2 sap j t M
K (IX s)	O R C Job Ps (m) Ls Pr ³ E e j t M
P (XIII s)	[O. Ls] Pr ³ E e j t M
F (X s)	O R C Job Pr ¹ Ps (h) Ls E e t j M
aem ² (XIII s)	O R C Job Ps Ls Pr E t e j M
B (X s)	O R C Job Ps (h) Ls Pr ¹ * t E e j M
leg ¹ (X s)	[O R C Ps (h) Ls] Pr ¹ * Job t E e j M

II MANUSCRITS AVEC DES LIVRES SELON L'ANCIENNE VERSION

Paris 45 + 93 (IXs)	O R 3 Pr 12 Pr Job Ps (h) Ls Dan C E e t j M
Paris 11504-5 (IXs)	O R Pr [Job Ps] Ls C 1-4 E e t j M
Bodl Auct E inf 2 (XII s)	O R Pr Job Ps (g h) Ls C E e t j M
Metz 7 (IXs)	[O R 3 Pr 12 Pr Job Ps] Ls j t Dan C E e M ¹
compl ¹ (IXs)	O R Pr Job Ps (m) Sal C 1-4 E e 2 sap t j M ²
leg ² (Xs)	O R C Job Ps (h) Ls Pr ¹ * t j e E M ³
O (XII s)	O R C Job Ps (h) Ls Pr t t j e E M
R (Xs)	O R C Ls Ps (g h) Pr ² e E Job e t j t j M
G (IXs)	[O R Pr Job] Ps Ls C E e j t M
Paris 11549 (XII s)	O R C E e j t M
Paris 161 (XIII s)	O R C E t j e Job Ps Ls Pr M
Amb. E 26 inf (IX s)	C Ls Job t j e 1-2 e E 1 M 2 M
Ambr. B 48 inf. (XI s)	R C Ls 1 M 2 M
Troyes 621 (XIII s)	3-4 E t
Vercelli 11 (X) Ls Job t j e E M

1. Dans ce manuscrit les livres *j t* occupent une place irrégulière. Il faut supposer que l'ancêtre avait l'ordre suivant O R 3 Pr 12 Pr Job Ps Sal Dan C E e 2 Sap j t M. Le déplacement assez ordinaire des deux Sapiences a entraîné le déplacement anormal de *j t*. Ce manuscrit paraît être sous la double influence d'Isidore et de Peregrinus.

2. Ruth est donné selon l'ancienne version. Tout le manuscrit est singulier et énigmatique.

3. Cette Bible contient fol. 3v une table écrite de première main qui ne répond pas à l'ordre des livres dans le manuscrit : probablement cette table fut copiée de l'ancêtre de *leg²* et indique par conséquent un ordre plus ancien ; le voici : O R C Job Ps Ls Pr E t e j M ; on voit qu'il se rapproche beaucoup plus de K.

Bologne 2571 (XI/XII s)	Job t j e E M
Munich 6239 (VIII/IX s)	Job t j e
Vat reg 7 (X s)	Job t j e
Stuttgart 35 (VIII s)	Ls Job t j e E
Paris 78 (XII s)	R Ls Job t j e M
Munich 6225 (VIII/IX s)	Job t j E e 1-2 + e
Cologne 43 (VIII ^e s)	Job t j E e 1-2 + e
M ^t Cassin 35 (XIV s)	O R C Ls Pr ² Job t j e 1-2 + e E M
521 (XI s)	R Ls Job t j e 1-2 + e [E] M
572 (XI s)	j e 1-2 + e M
Lyon 356 (IX s)	E M e

Parmi les six manuscrits du premier tableau, l'ordre suivi par K semble être à la base de la tradition et on est porté à croire que ce manuscrit, qui a le mieux conservé le texte de Peregrinus, pourrait en avoir conservé aussi la disposition. Nous trouvons dans les écrits d'Isidore de Séville une disposition à peu près semblable. Au sixième livre des Etymologies, après avoir donné au chap. I la savante énumération des livres bibliques en différents ordres, qu'il a empruntée, au moins pour l'Ancien Testament, à S. Jérôme, et qu'il a appliquée ou appliquera à sa Bible du type *toletanus*, il suit au chap. II un ordre entièrement différent, moins bon, moins savant, qu'il ne préférerait certes pas, mais qui devait exister avant lui, qui devait être répandu autour de lui. Entre cet ordre et celui de K il n'y a qu'une seule différence : les deux Sapiences sont allées rejoindre les livres de Salomon. Dès les premiers siècles de la Vulgate on constate une forte tendance à réunir les cinq livres sapientiaux. L'ordre d'Isidore II est donc plus ancien que celui de K ; c'est, je crois, l'ordre même de Peregrinus.

Etendons la comparaison aux manuscrits qui ont gardé l'ancienne version latine pour certains livres. Nous constatons dans les Bibles écrites en Espagne ou sous l'influence espagnole une séparation assez persistante entre les proto-et les deutéro canoniques¹, bien que les deux sapiences fassent souvent exception à la règle. Les proto canoniques y figurent suivant une double disposition : celle de S. Jérôme dans le *prologus galeatus*, reprise par Isidore dans les Etymologies et appliquée par lui à sa Bible ; et celle de Peregrinus. Isidore et Peregrinus ont tous deux groupé les livres traduits par

1. Les Bibles de Léon et de Huesca font exception ; mais nous avons vu que le père de *leg*² avait encore l'ordre espagnol. Le lecteur se rappellera que pour les sommaires *leg*² a subi également une influence étrangère.

Jérôme d'après l'hébreu et y ont ajouté les deutérocanoniques. Pour ces derniers, il est difficile d'indiquer l'ordre suivi et le texte employé. Dans un bon nombre de manuscrits espagnols on les trouve dans l'ancienne version et on peut supposer qu'un des deux éditeurs — sans doute Peregrinus, le plus ancien, — ne connaissait pas encore la traduction de Tobie et de Judith faite par Jérôme et a ajouté ces deux livres selon le texte préhiéronymien.

Hors de l'Espagne, nous rencontrons un ordre différent : Ls Job t j e E M. Cet ordre est ancien, au temps de la vieille version latine il était fréquent. Quand la Vulgate s'est répandue dans le monde, on a conservé le même ordre, tout en remplaçant le vieux texte par le nouveau. La Vulgate de Tobie et de Judith se propagea plus lentement que le reste, et on arrangea les Bibles dans l'ordre suivant Ls Job t j e E M. Mais les vieux textes de Tobie et de Judith étaient unis à des vieux textes d'Esther et d'Esdras ; l'insertion des premiers entraîna quelquefois l'insertion des seconds. Ainsi s'explique le fait que les livres peu importants d'Esther et d'Esdras nous sont conservés en entier, quand d'autres plus importants ont disparu sans laisser de traces.

De cette revue sommaire nous pouvons conclure avec probabilité que le colophon d'Esther convient à la Bible de Peregrinus. Les protocanoniques se terminaient par Esther et étaient suivis des six grands deutérocanoniques. Peregrinus pouvait se vanter à juste titre d'avoir réuni les différents manuscrits d'une Bible hiéronymienne complète, on comprend aussi la mention des éditions différentes chez celui qui mêla de si malencontreuse façon l'ancienne et la nouvelle version des Proverbes. Il est vrai que le manuscrit K., dont nous avons trouvé le témoignage si fidèle pour le texte des Proverbes, est devenu infidèle à Peregrinus pour la place des deux sapiances, pour le texte ancien de Tobie et de Judith et pour la version hébraïque du Psautier. Des motifs d'utilité pratique ont sans doute déterminé la substitution du psautier mozarabe, usité dans la liturgie, au psautier hébraïque qu'on rencontre dans la plupart des Bibles espagnoles. Les deux autres écarts ont été expliqués suffisamment. Souvenons-nous cependant qu'il n'est pas du tout certain que le *cavensis* s'éloigne en ces points de Peregrinus puisque l'attribution du colophon à Peregrinus n'est pas certaine, tandis que la fidélité de ce manuscrit pour le texte des Proverbes est une indiscutable vérité.

Dans les deux manuscrits K et P Baruch figure après les petits Prophètes et dans un texte ancien. Dom Amelli a démontré que ce

texte de K est le plus ancien que l'on connaisse et que tous les autres en dérivent. Si le texte de Baruch dans K est l'archétype des autres, on supposera que la place occupée par Baruch est primitive et celle que lui donna Peregrinus. Plus tard on remania à la fois le texte et l'ordre : le secrétaire de Jérémie fut placé auprès de son maître. Baruch est précédé d'un prologue que l'on retrouve, sauf la première phrase, dans les autres manuscrits, ce qui tend à confirmer l'unité primitive du texte. Voici cette note d'après K :

Explicit corpus libri sedecim prophetarum ad cuius calcem baruch et epistulam iheremie aexpressimus. Liber iste qui baruch nomine prænотatur in ebreo canone non abetur, sed tantum in uulgata editione, similiter et epistula iheremie. Propter notitiam autem legentium hic scripta sunt quia multa de christo nouissimisque temporibus indicant.

Ce prologue doit être de l'éditeur qui plaça ici Baruch, probablement Peregrinus. Ce souci de rendre compte de tout ce qu'il fait, cette sollicitude pour l'utilité du lecteur sont tout à fait dans sa manière.

*
* *

Nous sommes arrivés au terme de nos recherches. Dans un article, écrit il y a cinq ans ¹, je promettais de démontrer que certainement deux et probablement trois préfaces hexaphaires de Jérôme nous ont été conservées par l'espagnol Peregrinus. J'espère avoir tenu ma promesse. Mais ceux qui auront eu la patience de lire ces pages auront remarqué une autre conclusion non moins certaine et plus importante : nous connaissons mieux la nature du texte adopté par Peregrinus et les manuscrits qui nous l'ont transmis. Le livre des Proverbes n'est pas fait pour nous donner une haute idée de cet éditeur, mais gardons-nous de généraliser, souvenons-nous que les deux manuscrits K et G, qui représentent pour les Proverbes l'édition de Peregrinus, sont pour les Actes, d'après Wordsworth White, les meilleurs témoins de la Vulgate. Mais aussitôt un nouveau problème se pose, ces deux manuscrits n'appartiennent pas à la même famille, ils sont les chefs des deux familles opposées. Il suffit en ce moment d'appeler l'attention sur cette anomalie, qui nous montre une fois de plus, que chaque livre a son histoire et doit être examiné à part.

D. DONATIEN DE BRUYNE.

¹. *Revue Bénédict.*, 1914, p. 234.

LA CONGRÉGATION BÉNÉDICTINE DE CHALAIS

L'ordre de Chalais a laissé peu de traces dans les Annales bénédictines ; la raison en est qu'il ne comprit jamais qu'un nombre limité de maisons d'importance secondaire, et qu'ayant disparu de bonne heure, la majeure partie de ses archives a dû s'égarer ou périr. Les documents liturgiques et disciplinaires, ceux qui auraient pour nous le plus grand intérêt, sauf sa « Carta Caritatis », ont disparu, et bien rares sont les écrivains qui en font mention. Et cependant il n'est pas inutile de faire revivre son souvenir, car Chalais se rattache au mouvement si intense de restauration et d'évolution monastique qui caractérise la fin du XI^e et le commencement du XII^e siècle. Sa fondation coïncide avec les débuts de Cîteaux; elle offre des analogies frappantes avec les groupements érémitiques qui donnent naissance aux puissants monastères de Tiron, de Savigny, d'Obazine, de St-Sulpice de Rennes, de Dalon, de Cadouin. Tandis que les uns se rapprochent davantage de l'ordre de St-Benoît, dans lequel ils se maintiennent jusqu'à leur suppression, les autres trouvent dans Cîteaux l'expression adéquate de leur idéal, l'appui moral et la garantie de leur avenir, et ne tardent pas à se fusionner avec l'ordre des moines gris, auxquels ils apportent le magnifique appoint de leurs nombreuses colonies.

Sur d'autres points de la France et de la Belgique on voit apparaître des fondations plus modestes, que les puissantes abbayes du voisinage attirent dans leur orbite et absorbent en peu de temps, telles que la petite abbaye d'Aubechies qui est réunie à celle de St-Ghislain, la fondation de Ville-Pommerœul à celle de Crespin, celle de Merbes-le-Château à l'abbaye de St-Martin de Tournai ; tels encore plus tard, mais pour des motifs d'ordre économique, le prieuré du Gué de Chappes absorbé par Fleury, celui de N.-D. de Lanche par l'abbaye de la Cour-Dieu. ¹

L'ordre de Chalais n'eut pas la chance de pouvoir s'appuyer sur une abbaye-mère puissante. Fondée à proximité de la Chartreuse, cette maison s'en rapprochait par le caractère érémitique de ses

1. Berlière, *Monasticon belge*, t. I. p. 195-196, 313-314 ; A. Vidier, *Ermitages Orléanais au XII^e siècle. Le Gué de l'Orme et Chappes (Moyen-Age)*, 1906, p. 57-96).

origines. Apparenté à Cîteaux par la constitution qu'il accepta, l'*ordo Calesiensis* se trouva comme placé entre deux pôles qui l'attiraient, et serré entre deux étaux qui devaient nécessairement le comprimer et paralyser son action. On ne voit pas à ses origines une personnalité marquante, comme dans les autres centres religieux de cette époque. Faute d'un développement économique, qui lui assurerait et faciliterait sa liberté d'action, Chalais devait infailliblement se replier sur lui-même, s'anémier et tomber. Une congrégation doit subir l'ascendant de son fondateur, se pénétrer de son esprit ; si le lien qui unit les maisons entre elles est purement juridique, il se relâchera infailliblement le jour où la maison-mère aura perdu son ascendant, à plus forte raison si elle-même s'affaiblit ou met en doute sa raison d'être. Chalais put, à un moment donné, croire son développement assuré ; ce moment fut de courte durée. Comme à ses débuts, il balance entre la Chartreuse et Cîteaux ; s'il échappe à Cîteaux, c'est pour disparaître plus tard, et voir les fils de St Bruno prendre possession d'une maison qu'à son origine ils considéraient un peu comme une sœur.

L'abbaye bénédictine de N.-D. et de S. Jean-Baptiste de Chalais ¹ fut fondée dans les premières années du XII^e siècle, au-dessus du bourg de Voreppe (Isère) par S. Hugues, évêque de Grenoble, grâce aux libéralités de Guignes, comte d'Albon, et de son épouse Mathilde ². La charte de donation, datée du 31 octobre 1110, suppose déjà l'existence du monastère au Mont-Chalais. Parmi les signataires on rencontre le prieur Garin, qui fut sans doute le premier supérieur de la communauté ³. Celle-ci, à son origine, présentait le caractère érémitique, qu'on rencontre dans un certain nombre de fondations du commencement de XII^e siècle. Le voisinage de la Chartreuse avait dû exercer sur les premiers

1. Sur cette abbaye, voir *Gallia christ.*, t. XVI, 263-265 ; Em. Pilot de Thorey, *Abbaye de N.-D. et de S. J. B. de Chalais, règle de S. Benoît, chef d'ordre (Dauphiné, 1873, X, 307-9, 317, 342-3, 348-50, 366, 381-2)*. Grenoble, 1874, 8°, 35 p. (brochure que je n'ai pu me procurer) ; du même, *Cartulaire de l'abbaye bénédictine de N. D. et de S. J. B. de Chalais au dioc. de Grenoble (Bull. de la Soc. statist. de l'Isère, 1879, C. VIII, 160-284)*. Grenoble, 1879, 8°, 128 p.

2. Parlant de ce monastère acquis par le R. P. Lacordaire en 1844, le P. Body dit : « Le site est admirable devant le couvent qui est adossé à une forêt de sapins étagés sur une pente douce au-dessus de laquelle se dressent les gigantesques escarpements des Bannettes, s'étendent de riantes prairies ; et, de quelque côté que l'on dirige ses pas, l'œil s'arrête avec délices sur la belle vallée que sillonne l'Isère et au delà de laquelle s'élèvent d'autres montagnes aux aspects grandioses et variés. » (*Vie du R. P. Potton*, 3^e ed. p. 20-21).

3. Pilot de Thorey, *Cartul.* p. 13-15.

ermites de Chalais une influence dont on peut retrouver les traces dans leur genre de vie, leur habit blanc, le patronage de leur église et surtout dans les rapports intimes avec les moines Cartusiens. Le nom même de leur fondateur, S. Hugues, confirme cette manière de voir. C'est bien lui que les documents désignent comme le véritable fondateur de Chalais, dont il surveilla les premiers développements au spirituel comme au temporel. ¹

Comme le voisinage des gens du prieuré bénédictin de St-Dizier et de ceux du comte d'Albon troublait leur tranquillité, les ermites se déterminèrent à vendre leurs biens et à se retirer. Informé de cette brusque résolution, le comte Guignes s'y opposa, et, d'accord avec les ermites, s'en rapporta à la décision des moines de la Chartreuse. Des échanges de terres furent faits avec le prieuré de St-Dizier et les ermites consentirent à rester à Voreppe (1111-1113) ². Un acte de 1117 porte la signature du prieur Gaufride et de quatre religieux ³. Cette intervention des Chartreux, qu'on retrouve d'une façon plus explicite, sous forme d'une sorte de juridiction dans un acte d'Alexandre III (1179), semble indiquer que la Chartreuse avait reçu du fondateur un droit de surveillance sur les ermites de Chalais. On n'en peut conclure cependant qu'ils eussent alors adopté l'observance cartusienne ⁴.

Grâce à des donations répétées, à la bienveillance des monastères voisins et surtout des Chartreux, Chalais se développa rapidement. L'évêque de Grenoble lui donna un abbé dans la personne de Bernard, auquel Honorius II accorda le 20 mars 1125 des lettres de confirmation ⁵. Il y a tout lieu de croire que dès lors le monastère suivait la règle bénédictine, avec des constitutions particulières. L'habit blanc fut conservé ; cette couleur, d'ailleurs, était en usage dans d'autres maisons de l'ordre de S. Benoît, telles que le Bec et Lyre en Normandie ⁶. L'ordre de Chalais prit place

1. Honorius II, 20 mars 1125 (*Gallia christ.*, t. XVI, Instr. p. 87 ; Le Couteulx, *Annal. Ord. Cartus.*, t. I, p. 173, 282 ; Pilot, p. 20 ; Jaffé — L., n. 7191) ; le seigneur de Forcalquier en 1191, (*Gallia christ.*, t. I, Instr. 90) ; Guignes, *Vita S. Hugonis* n. 23, (*Act. Sanct.* t. I, April., p. 44.)

2. Pilot, *Cartul.*, 16-17.

3. Ib., 17-18.

4. D. Le Couteulx est disposé à croire que les ermites ont essayé d'être affiliés directement à l'ordre de S. Bruno et que l'obstacle vint du fait que leurs propriétés relevaient de plusieurs juridictions temporelles (*Annales*, t. I, p. 173-175). Trombi (*Storia critico-cronol.-diplom. del patriarca S. Brunone e del suo ordine Cartusiano*, t. VI, p. 82-84) est plus explicite, mais son exposé manque de clarté et ses preuves ne sont pas solides.

5. Le Couteulx, t. I, 282-283.

6. Au Bec, où le blanc fut peut-être introduit sous S. Anselme, on n'abandonna cette

parmi les familles déjà nombreuses fondées sous la règle de S. Benoit. Il se développa grâce à la protection particulière des Dauphins de Vienne et comtes d'Albon, qui regardaient « l'ordre blanc » comme « leur ordre » et considéraient l'abbé de Chalais comme leur « chapelain spécial et propre » ¹.

Le monastère semble organisé sur le modèle de Cîteaux ; il comprend en 1230, outre l'abbé et le prieur, dix moines et quatorze convers ². A cette époque il exploite à distance la grange de la Forêt ³, où résident un moine et deux convers ⁴, celle de Lespinier située près de la première, et celle de Fonmartin sous Saint-Laurent-du-Pont ⁵.

La réputation de ferveur dont jouissaient les premiers habitants de Chalais, la protection que leur accordèrent l'évêque de Grenoble et les comtes d'Albon, leur genre de vie qui correspondait bien à cet attrait vers la vie de solitude et de travail, qui était celle des groupements d'ermites, rapprochèrent ces groupements de Chalais, et il se forma en quelques années un *ordo* animé du même esprit et obéissant aux mêmes observances.

L'ordre de Chalais s'étendit dans le Dauphiné, « et surtout dans les Alpes provençales, où il posséda les abbayes de Boscodon, de Lure, de Lavers, de Sainte-Croix, de Prads ou Failfuec. Descendant toujours vers le midi, il fonda, le 3 février 1199 (1200) l'abbaye de Valbonne, au diocèse de Grasse, et, en mars 1205, celle de Pierredon, au diocèse d'Arles. A une date que nous ne saurions fixer, mais que nous croyons postérieure à la dernière de celles que nous venons d'inscrire, ce fut le tour de Clairecombe, tout près de Ribiers, au diocèse de Gap ⁶ ».

Le premier monastère qui s'unit à Chalais, celui de Boscodon, dans le diocèse d'Embrun (C^{ne} de Crottes, dép. Hautes-Alpes), doit

couleur que lors de l'introduction de la congrégation de S. Maur au XVII^e siècle (Porée. *Hist. de l'abbaye du Bec*, t. 1, p. 501-507.) L'abbé de Lyre obtint en 1393 d'abandonner la couleur blanche pour le noir (Mabillon, *Annal. Ord. S. Ben.* t. V, p. 305 ; Guéry. *Gaillarde Alexis, dit le bon moine de Lyre*. Evreux, 1907, p. 54). Les moines d'Egmond (Hollande) reçurent en 1473 l'autorisation de porter l'habit noir (Brom. *Archæologia in Italia*, I, 2, n. 1701).

1. Acte du Dauphin André du 15 août 1223 (Pilot, 67-68). En 1228 la duchesse de Bourgogne, Béatrice, légua à Chalais 500 sous (Auvergne, *Cartulaire de St-Robert de Grenoble*. 1865, p. 4).

2. Pilot, 72.

3. Commune de Belmont-Tramonet, arr. de Chambéry (Savoie).

4. Pilot, *Cartul.* 84.

5. *Ib.* 91.

6. Albanès. *N.-D. de Clairecombe* (*Bull. d'hist. eccl. du dioc. de Valence*, t. II, 1881-82, p. 28).

son origine à un groupement d'ermites, clercs et séculiers, qui reçurent de bienfaiteurs la propriété du bois de ce nom en 1130¹ et se trouvaient dès cette année placés sous la direction d'un abbé. Peu de temps après, certainement avant le 23 mars 1142, la communauté avait accepté les constitutions de Chalais « secundum institutionem Calesiensium », et les fondateurs déclaraient annuler leurs donations si la maison se soustrayait jamais à l'ordo de Chalais². Boscodon engendra ou s'affilia les abbayes de Prads ou Faillefeu, de Lure, de Lavers et le prieuré de St-Maurice avant 1176. Cette maison, dont la discipline avait fléchi vers 1183, époque où l'archevêque d'Embrun avait obligé les moines à reprendre l'habit blanc de Chalais, semble s'être bientôt relevée, car en 1205 l'archevêque d'Arles céda aux deux abbés de Boscodon et de Chalais l'église de N.-D. de Puy-redon (de Podio rotundo) pour en faire une abbaye, connue aussi sous le nom de Tornamira³.

Ce monastère avait sous sa dépendance plusieurs prieurés : St-André-des-Baumes, rattaché à Boscodon avec son abbaye-mère de Sainte-Croix en 1295, St-Sépulcre, St-Denis, N.-D. de la Blache à Chorges⁴, St-Michel de la Couche à Prunières, St-Pierre et N.-D. de Remollon⁵, St-Etienne d'Avançon⁶, N. D. d'Entraygues⁷, St-Maurice de Valserres au diocèse de Gap⁸, Paillerols (dioc. de Riez). Il avait aussi sous sa direction plusieurs maisons hospitalières en Briançonnais : le St-Sépulcre de Chorges, St-Pancrace de la Bâtie-Neuve, la Pierre-Sainte de l'Argentière⁹.

La deuxième filiation doit être celle d'Aubeval (Alba vallis), et la raison qui me porte à le croire c'est que dans la *Charta caritatis*

1. *Gall. christ.* t. III, col. 184-185. Sur ce monastère voir *Gall. christ.* t. I, col. 1102-7 ; du Tems, *Clergé de France*, t. IV, pp. 275-7 ; Em. Pilot de Thorey, *Abbaye de N.-D. de Boscodon près Embrun, règle de S. Benoît, chef d'ordre (Le Dauphiné, 1873, X, 436-8 ; XI, 140-141, 154-5, 163-5, 172-4, 182-3, 191. 195). Grenoble 1873, 8°, 34 p. ; Albert, Hist. eccl. du dioc. d'Embrun. Embrun, 1783, t. II, p. 365-380 ; D. Beaunier, Recueil historique des archevêchés... ed. D. Bease. La France monastique, t. II, p. 164-165 ; Invent. sommaire des Archives des Hautes-Alpes, série G., t. VI. 1909, p. 72-73 ; Paul Guillaume, Invent. sommaire des Archives dép. Hautes-Alpes, Série II, t. I, 1^{er} fasc. Archives de l'abbaye de Boscodon, Gap. 1913, 4°.*

2. *Gallia christ.* Inst. 185.

3. *Gall. christ.* t. I, col. 602.

4. D. Beaunier, t. II, 165-166.

5. Il dépendait auparavant de Novalèse (P. Guillaume, *Inventaire*, p. 5).

6. D. Beaunier. *ib.* 167.

7. *Ib.* 167-168.

8. *Ib.* 56.

9. *Bull. d'hist. eccl. dioc. Valence*, t. VII, 25. Le prieuré de S. Sépulcre fut cédé en 1624 aux Jésuites d'Embrun, afin de tenir lieu de la promesse de pension de 150 l. faite lors de la fondation de ce collège (P. Guillaume, *Inventaire*. Série II, I, p. 40-41).

c'est à l'abbé de cette maison, conjointement avec celui de Boscodon, qu'appartient le droit de visite de Chalais et de direction pendant la vacance de l'abbaye-mère, et d'ailleurs, c'est la place qu'il occupe dans une charte publiée lors d'un chapitre général entre 1200 et 1205 ¹. Sa fondation doit donc être placée entre 1130, date de la fondation de Boscodon, et 1148, date de la *Charta caritatis*. Cette maison doit son origine à la générosité de la famille de S. Geoirs ². A part les mentions qui en sont faites dans l'acte de 1148, dans une lettre d'Alexandre III du 28 mars 1179 et la présence de son prieur Pierre dans un chapitre général (1200-1205) ³, son histoire est complètement inconnue. On ne sait pas même au juste où cette maison était située. On suppose que son nom s'est probablement conservé dans celui d'Erbe, petite localité près de Viney (dép. Isère) ⁴. Détruite en 1219 par les inondations de l'Isère, la maison d'Aubeval fut supprimée, et les moines transférés en cette année, par ordre de l'abbé de Chalais, à l'abbaye de Boscodon ⁵.

Sur l'abbaye d'*Almavallis* on n'a que deux renseignements : la mention de son nom parmi les filiations châlaisiennes en 1179 et la présence de son abbé Guy au chapitre général entre 1200 et 1205 ⁶. Où était-elle située, à quelle date fut-elle fondée, que devint-elle dans la suite ? On l'ignore complètement.

L'origine de l'abbaye de N.-D. de Prads ou de Faillefeu, au diocèse de Digne ⁷, est également inconnue ; elle est mentionnée en 1176 par Alexandre III parmi les filiations de Boscodon ⁸.

L'abbaye de Lure, située à deux lieues environ de Sisteron, dans la commune de St-Etienne-les-Orgues (Basses-Alpes), est mentionnée comme la seconde fille de Boscodon, dans une lettre d'Alexandre III de 1176 ⁹, mais son origine remonte au VI^e siècle ¹⁰.

1. Pilot, *Cartul. de Chalais*, 57.

2. *Ib.*, 50.

3. *Ib.*, 57.

4. *Ib.*, 112.

5. *Ib.*; *Gall. christ.*, t. XIV, 264.

6. Pilot, *Cartul.*, 50, 57.

7. Cant. de La Javie, arr. de Digne (Basses-Alpes).

8. *Gall. christ.*, I, prob. 186. C'est par erreur que dans cet ouvrage (t. III, 1141) on fixe à 1141 l'autorisation donnée à l'abbé de Prads par l'évêque Olivier d'Antibes de fonder la maison de Valbonne, alors que cette concession ne fut donnée qu'en 1199 (*ib.*, 1156, 1210).

9. *Gall. christ.*, t. III, prob. 186 ; sur cette abbaye, voir *Gall. christ.*, I, 509-512 ; du Tems, *Clergé de France*, t. I, 133-34 ; Ferand et Isoard, *Histoire de la chapelle du sanctuaire de N.-D. de Lure*. Forcalquier, 1858 ; Alf. Reynier-Vigne, *N.-D. de Lure, son abbaye et son pèlerinage*. Marseille, 1886 ; D. Beaunier, éd. Besse, t. II, p. 67-68.

10. Albanès, *Gall. christ. noviss.*, t. I, col. 665 ; *Gall. christ.*, t. I, 509-511.

Détruite dans la suite et cédée au XI^e siècle à l'évêché de Sisteron, elle fut remise par l'évêque Pierre (1142-1169), à l'abbé Guy de Boscodon, « pour y constituer une abbaye », « selon l'ordre de ceux de Chalais fondé jadis par S. Hugues, évêque de Grenoble » ¹. Ratification de cette cession, conformément au formulaire prescrit par la « Charta caritatis » de 1148, fut donnée par l'évêque de Sisteron en 1183 ².

Lure donna un évêque à Sisteron dans la personne de son second abbé Imbert, qui gouverna ce diocèse pendant neuf ans (1192-1201) et alla mourir dans son monastère ³.

Le prieuré de Prémol, situé dans la commune de Vaulnaveys-le-Haut (Isère), figure parmi les églises de l'ordre de Chalais en 1179 ⁴ et en 1182 ; son prieur, Pierre, assista à un chapitre général entre 1200 et 1205 ⁵ ; la date et les circonstances de sa fondation sont inconnues ⁶.

Le prieuré de Mont-Maurice (*Montis Mauricii*) dont le prieur Surien figure comme dernier témoin d'une donation faite au chapitre général de Chalais, entre 1200 et 1205 ⁷, ne peut être Montmaur (arr. de Gap, dép. Hautes-Alpes) ⁸, puisque le prieuré de St-Pierre, situé en cet endroit, relevait de Chardavon, prévôté de chanoines-réguliers ⁹. Parmi les possessions de l'abbaye de Boscodon, recensées dans une bulle d'Alexandre III, en 1176, on trouve « Laveram cum suis possessionibus, domum S. Mauricii cum suis pertinentiis ¹⁰ ». Boscodon posséda un prieuré dit de St-Maurice de Laverck à Méolans (Basses-Alpes) ¹¹ ; faut-il l'identifier avec notre Mont-Maurice, je l'ignore.

D'autres monastères vinrent plus tard grossir le chiffre des maisons de la congrégation : Sainte-Croix à Châteauroux, Valbonne Puyredon, Clairecombe, peut-être aussi Clausonne.

L'abbaye de Sainte-Croix, à Châteauroux au diocèse d'Embrun,

1. Charte de Guillaume de Forcalquier, de 1191 (*Gall. christ.*, t. I, prob. 90).

2. *Ib.*, prob. 187.

3. Albanès. (*Gall. christ. noviss.*, t. I, col. 592-593).

4. Pilot, *Cartul.*, 50, 123.

5. Bulle de Lucius III (Pilot, 52).

6. *Ib.*, 57.

7. Pilot, *Cartul.*, 57.

8. Sur ce prieuré, voir F. Allemand. *Monographie de Montmaur* (*Bull. Soc. Études Hautes-Alpes*, 1892, B. I, 143-63) ; L. Fillet. *Un prieur de M. en 1451* (*ib.*, 1890, IX, 416-7).

9. D. Beaunier, éd. Besse. t. II, 50, 54.

10. *Gall. christ.*, t. III, prob. 186.

11. D. Beaunier. II, 167. A Laverck se rattachait le prieuré d'Usernet-Moulanès (*ib.*, 168).

semble devoir son origine à une donation de Hugues, duc de Bourgogne et comte d'Albon, qui céda à l'abbé P. et aux frères de Sainte-Croix le désert de Lachoères « ad colendum et inhabitandum ibi heremum » ¹ en 1188.

L'abbaye de Valbonne, située dans l'arrondissement de Grasse (Alpes Maritimes), doit sa fondation à l'évêque Olivier d'Antibes, qui autorisa, le 2 février 1199, l'abbé de Prads ou Faillefeu à établir une abbaye dans le lieu dit Sartoux, qui relevait de l'abbaye de Lérins ².

L'abbaye de N.-D. de Puy-Redon, fondée grâce à la générosité de l'archevêque d'Arles, fut cédée en 1205 aux abbés de Chalais et de Boscodon à la condition d'y établir douze moines ³.

N.-D. de Clairecombe, vraisemblablement fille de Lure, fondée entre 1210 et 1220, si ce n'est déjà un peu plus tôt, se trouvait dans la commune de Ribiers (Hautes-Alpes), au diocèse de Gap ⁴.

N.-D. de Clausonne, fondée à la fin du XII^e siècle, et soumise à l'observance chalésienne, se trouvait dans le diocèse de Gap, canton de Veynes (commune de Saix). Comment se rattachait-elle à Chalais ? A quelle époque en reçut-elle la discipline ? Faute de documents, on ne peut répondre à ces questions ⁵.

L'ordre de Chalais se composait donc d'une douzaine de maisons, unies dans l'observance d'une même discipline. Le lien nécessaire entre ces diverses fondations, c'était le chapitre général et les visites canoniques. Chaque année un chapitre général réunissait les chefs des différentes maisons. Une donation d'une vigne, faite par

1. *Gall. christ.* t. III, col. 1107; J. Roman, *Dict. topogr. du départ. des Hautes-Alpes*. Paris, 1884, p. XXVI, 140; Molinier, *Obituaires français*. Paris, 1890, signale celui de Ste-Croix, (p. 280).

2. *Gall. christ.* t. I, col. 1156; t. III, 1210-1211. C'est par erreur qu'on a essayé de rattacher cette maison à l'ordre de Cîteaux (Janaushek, *Origin. Cisterc.* I. p. LIV). Sur cette abbaye voir Verlaque, *L'abbaye de Valbonne*, de l'ordre de Cîteaux, au dioc. d'Antibes. auj. dioc. de Nice. (*Bull. histor. philol. du comité des travaux scientif.*, 1886. 269-271); Note de P. Meyer, *ib.* 268-269. On trouve des documents relatifs à cette abbaye dans le *Cartulaire de l'abbaye de Lérins*, publié par H. Moris, Paris, 1905, t. II, p. 109-131.

3. *Gall. christ.* t. I, col. 605, 1105.

4. J. Roman, *Dict. topogr.*, p. XXX, 40. Le premier acte connu est de 1236, mais en 1241 une charte mentionne l'abbé Jacques, comme le sixième de cette maison. La date de 1210-1220 est donnée par J. H. Albanès, *Notre-Dame de Clairecombe, abbaye chalésienne au diocèse de Gap* (*Bull. d'hist. ecclés. et d'archéol. relig. des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viriers*, II, 1881-82, p. 24-35). Cette notice corrige la courte notice du *Gallia christ.* t. III, 1107 et celle de J. Roman, *Note sur l'abbaye de Clairecombe, diocèse de Gap* (*Bulletin susdit*, t. I, 1880-81, p. 81-84).

5. Allemand, note sur l'abbaye de C. (*Annales du Laus*, 1885, p. 555-556; Roman, *Tableau hist. du dép. des Hautes-Alpes*, I, 138-139; D. Beaunier, t. II, p. 49).

un chanoine de Romans, devait assurer les revenus nécessaires à couvrir les frais de cette réunion ¹.

Vers le milieu du XII^e siècle, alors que la Congrégation Chalaisienne prenait des développements sérieux, tout semblait indiquer que, suivant une marche parallèle aux centres monastiques de Molesmes, de Tiron, de Savigny, d'Obazine, de Dalon, de Cadouin, de Cîteaux, elle grouperait un nombre assez considérable de maisons pour constituer un *Ordo* autonome. Le moment parut opportun en 1148, quand déjà la maison-mère avait essaimé de divers côtés « in diversis mundi partibus » de fixer par écrit les règles qui devaient présider au groupement et à la subordination des maisons, au régime des monastères dans leurs relations avec l'organisation de la Congrégation. Celle-ci était établie, non sur la base de la subordination économique de prieurés ou des dépendances vis-à-vis d'un centre autocratique, mais uniquement sur le fondement de la charité. La fédération Chalaisienne, serrant de très près celle de Cîteaux, voulut avoir, elle aussi, sa *Carta caritatis*. C'est la constitution qu'elle se donna sous ce titre, empruntée à celle de Cîteaux. Ses règlements sont simples, mais précis, dictés par la charité, mais aussi par la prudence.

Le premier principe affirmé dans ce document est l'autonomie intérieure de chaque maison de l'Ordre. Une maison, sortie d'une autre comme un essaim de la ruche, n'est soumise à aucune redevance ; elle n'a de rapport avec les autres que pour la sauvegarde de sa discipline dans les liens de la charité.

Tout groupement, pour durer, doit suivre une observance commune dans sa liturgie et dans son régime administratif. Les livres liturgiques et le chant de Chalais font loi pour toute la congrégation.

Lorsqu'un abbé-père arrive dans une autre maison, il a préséance d'honneur, mais, au cas où des novices devraient être reçus à la profession, c'est à l'abbé du lieu de recevoir leurs vœux. L'abbé visiteur aura bien soin de ne pas s'immiscer, contre le gré de l'abbé local et du couvent, dans les affaires financières de la maison. Son pouvoir est limité à la correction des abus dans la discipline ou dans la mauvaise gestion des officiers. La visite canonique se fera annuellement dans chaque maison par l'abbé-père (ou fondateur), aidé d'autres abbés de sa filiation ; on excepte le cas de force majeure, lorsque l'abbé de Chalais est obligé d'envoyer un visiteur

1. Acte de 1200-1205 (Pilot, *Chartul.* 56-57).

extraordinaire. Chalais est visité par les abbés de Boscodon et d'Aubeval.

Tout abbé de la congrégation venant à Chalais, en signe de respect, y occupera la stalle de l'abbé-majeur, en cas d'absence, mais c'est le prieur qui a l'administration de la maison ; si l'abbé est présent, l'étranger n'a pas droit à cette marque d'honneur, mais il est reçu au réfectoire commun.

Entre abbayes de la congrégation, non unies par le lien de la fédération, on observe comme règle que la préséance est donnée suivant le rang d'ancienneté des monastères ; quant aux abbés qui n'appartiennent pas à l'union, ils n'ont la préséance d'honneur, par respect, qu'à l'église, puisqu'il n'est pas de coutume de les introduire ailleurs que dans le quartier des hôtes. On agit de même envers les évêques.

Lorsqu'un abbé sera amené à faire une nouvelle fondation, il souscrira par lettre, l'acte de soumission à cette « Charte de charité », qu'il enverra à l'évêque du diocèse où il doit essaimer et copie en restera dans les archives de Chalais ¹.

Les abbayes d'une même filiation ne tiendront pas entre elles de chapitre annuel, — comme c'était le cas dans les abbayes bénédictines ayant des dépendances, — mais tous les abbés se rendront au chapitre général de Chalais, à moins d'en être dispensés pour cause de santé, et dans ce cas, ils s'y feront remplacer par un délégué. Toute absence non justifiée doit être punie dans le chapitre suivant.

Le chapitre général traite du salut des âmes ; il corrige, légifère, ordonne. Les abbés y sont soumis à la coulpe. Il peut prononcer la peine de suspension ou de déposition ; en cas de conflit, c'est l'abbé de Chalais, après avoir pris conseil, qui décide irrévocablement. Si l'état financier d'une maison est compromis, les autres doivent lui venir en aide.

Lors du décès d'un abbé, c'est l'abbé-père qui prend la direction de sa maison jusqu'au jour où elle reçoit un nouvel abbé : celui-ci est élu, sous la présidence et direction de l'abbé-père, par les moines de la maison et par les abbés de la même filiation. A la mort de l'abbé de Chalais, ce sont les abbés de Boscodon et d'Aubeval qui assument la direction de son monastère : ont droit de vote les moines de Chalais, les abbés de la filiation directe, et

1. La lettre de l'évêque Bermond de Sisteron, relative à la soumission de l'abbaye de Lure à celle de Boscodon et du chapitre général de Chalais, reproduit sans doute le formulaire exigé par la « Charta caritatis ». (*Gall. christ.* t. I. prob. 187).

les autres que ces abbés et les moines de Chalais jugeraient utile d'appeler pour cet acte. Leur choix peut se porter sur n'importe quel abbé ou quel moine de l'ordre.

Les démissions d'abbés ne peuvent être accordées que par les abbés-pères, mais ils ne donneront leur consentement que dans des cas exceptionnels, après en avoir référé par écrit à l'abbé de Chalais, qui prendra l'avis d'autres abbés de l'ordre. Si un abbé est trouvé en défaut, il doit être admonesté jusqu'à quatre fois par son abbé-père ; s'il ne s'amende pas, il sera révoqué d'après la règle indiquée ci-dessus.

Telle était cette « Charte de charité » claire et nette ; et il semble bien qu'elle devait être souscrite par chaque abbé au moment de son élection. En tout cas elle fut ratifiée en 1249 par l'abbé de Chalais au nom de son monastère et par les autres pour leurs maisons respectives¹.

Les belles espérances qu'on pouvait concevoir en 1148 ne se réalisèrent pas. Placée entre les deux grands ordres des Chartreux et de Cîteaux, établie dans un pays où de puissants monastères bénédictins, comme Cluny, Montmajour, Cluse, Novalèse, St-Chaffre du Monastir avaient de nombreux prieurés, la congrégation de Chalais devait rencontrer de grandes difficultés à se développer et à se maintenir dans un état florissant. C'était d'ailleurs l'époque où l'ordre bénédictin, en bien des contrées, traversait une crise économique résultant de son ancien système d'exploitation. Chalais n'avait-il pas intérêt à se réunir à Cîteaux, comme l'avaient fait d'autres chefs d'ordre, tels qu'Obazine, Savigny, Dalon, Cadouin ? Cette union dut être discutée dès 1171, proposée au chapitre général de cette année et acceptée par l'ordre ; malheureusement on ne possède pas le procès-verbal de ce chapitre.

Ce fut l'abbé de Bonnevaux qui fut chargé d'exécuter cette affiliation, en acceptant la paternité de la maison de Chalais. Les moines cisterciens prirent possession de Chalais, avant même qu'on eût reçu l'assentiment de l'évêque de Grenoble, qui avait le pouvoir ordinaire sur Chalais, fondation due à l'initiative et à la générosité de son prédécesseur saint Hugues. L'évêque ne consentit à l'incorporation de Chalais à Cîteaux que dans le cas où les Chartreux accepteraient ce changement. Les difficultés résultant du voisinage des pâtures des deux maisons étaient une menace pour

1. D. Martène a publié ce document d'après une copie conservée à Boscodon (*Thes. anec.*, 7, t. IV, 1211-1216.) P. Guillaume signale un parchemin de 1249 intitulé *Charta charitatis* (Inventaire. Série H, p. 34) : il ne s'agit évidemment que d'une copie.

l'avenir. Instruit des faits, Alexandre III cassa l'incorporation de Chalais à Cîteaux et rétablit les choses dans leur état primitif (31 mars 1172-1176, et 8 mai 1177¹). Par un acte du 28 mars 1179 le même pape confirma les possessions du monastère et le maintien du lien de dépendance qui lui unissait les églises de Boscodon, d'*Almavallis*, de Lure, d'Aubeval et de Prémol, qui constituaient l'*Ordo Calesiensis* ². Lucius III agit de même le 12 mai 1182 ³.

Les tentatives d'union à Cîteaux avaient dû ébranler la confiance dans l'abbaye-mère, aussi voit-on qu'à cette époque l'abbé de Boscodon avait abandonné la couleur traditionnelle de l'habit de Chalais pour adopter la couleur noire, usitée dans la plupart des monastères bénédictins et considérée comme la couleur propre de l'ordre ⁴.

Les donations et échanges se succèdent à Chalais sans interruption pendant le cours du XIII^e siècle jusqu'en 1287. Il ne semble pas toutefois que l'état financier fût brillant, peut-être aussi le recrutement laissait-il à désirer. Laissée à elle-même, sans force d'expansion directe, sans influence personnelle, sans cesse flottant entre les deux grands courants qui peuvent l'entraîner, Cîteaux et la Chartreuse, soumise à la juridiction directe de l'évêque de Grenoble, qui revendique avec son chapitre son droit de haute propriété sur elle, la maison de Chalais semble s'inquiéter sans cesse de son avenir incertain et vouloir chercher une solution favorable des difficultés au milieu desquelles elle se débat. Puisque l'union à Cîteaux n'a pu être exécutée, en raison des conflits que le voisinage d'un ordre puissant comme celui de Cîteaux eût pu entraîner pour la Chartreuse, ne ferait-on pas mieux de solliciter l'agrégation à la famille de S. Bruno, si voisine et si bienveillante à ses origines.

Tel fut le parti auquel s'arrêta l'abbé de Chalais et la majeure partie de sa communauté. En 1247, ils firent part de leur désir au pape Innocent IV, alors de séjour à Lyon, et celui-ci, par lettre du 9 janvier 1248, autorisa l'évêque de Grenoble à permettre cette affiliation, en réservant à ceux des moines et convers qui ne voudraient pas accepter le changement d'ordre de rester soit à Chalais, soit dans un autre monastère à leur choix ⁵. Le pontife, par une autre lettre datée du même jour, appuya cette demande auprès du prieur

1. Pilot, *Cartul.* 45-47.

2. *Ib.*, 49-51.

3. *Ib.*, 52-53.

4. *Gall. christ.* t. I, 1102.

5. E. Berger, *Reg. d'Innocent IV* t. I, n. 3532.

majeur de la Chartreuse sous la réserve expresse qu'on obtînt l'assentiment de l'évêque et du chapitre de Grenoble ¹. Cette tentative échoua comme la précédente.

Lors de sa légation en Allemagne et de son séjour au concile de Lyon, le cardinal Hugues de Ste-Sabine crut devoir unir Chalais à l'abbaye de St-Chef, située dans son lieu d'origine ², et cet acte fut ratifié par Innocent IV, le 11 janvier 1251 ³.

La situation financière s'empirant avec les années, l'évêque de Grenoble, Guillaume de Sassenage, dut songer à solutionner le problème de l'existence de Chalais. Pour en éteindre les dettes et assurer le service divin par une douzaine de moines, d'accord avec son chapitre, il crut utile d'unir l'abbaye du Chalais à celle de St-Pierre de Vienne, de l'ordre de S. Benoît. Le prieuré de St-Didier de Voreppe, dépendant de St-Pierre, devait être uni et soumis à Chalais.

L'attente du prélat et de son successeur, Guillaume de Royn, fut déçue. L'abbé de Chalais, Martin de Virieu, et les autres moines vendirent à un prix inférieur à sa valeur la grange de la Forêt, engagèrent les autres propriétés du monastère, laissèrent vendre ou dissiper les meubles et livres, vendirent le bétail. Les dettes s'accumulèrent au point d'atteindre le chiffre de 1480 livres ; l'église, dégarnie de son toit, était couverte d'une luxuriante végétation : bref, il n'y avait plus de quoi nourrir dix moines et dix rendus ou convers, tout au plus huit personnes. De commun accord, l'acte d'union à St-Pierre de Vienne fut résilié le 1^{er} juillet 1303. Comme aucune maison religieuse n'acceptait la charge de relever Chalais, l'évêque de Grenoble et son chapitre la proposèrent aux Chartreux le 24 décembre suivant, sous la réserve expresse que les moines blancs de Chalais ne pourraient revêtir l'habit des moines noirs ou de tout autre ordre. C'était une union pure et simple à la Chartreuse ⁴.

Cette union fut ratifiée par le prieur de la Grande Chartreuse le 10 juillet 1304. Les dettes furent couvertes en partie par l'ancien abbé de Chalais et par l'abbé de St-Pierre de Vienne, en partie par la Chartreuse. Six moines et un rendu, avec les serviteurs nécessaires, furent envoyés de la Chartreuse et, dès 1306, Chalais prenait rang

1. *Gall. christ.* t. XVI, 265.

2. Sassen, *Hugo von St. Cher. Seine Tätigkeit als Kardinal*. Bonn, 1908, p. 5.

3. Berger, *Reg. d'Innocent IV*, n. 4987.

4. Pilot, 100-106.

parmi les Chartreuses représentées au chapitre général ¹. Le chapitre général de 1310 donna son approbation à l'acte de translation d'ordre consenti par les autorités ecclésiastiques compétentes ².

La disparition de Chalais, comme maison bénédictine, aurait dû ébranler fortement l'ordre qui portait son nom, si déjà il n'eût été supprimé de fait à la suite des événements que nous avons racontés. Si l'abbaye-mère se montre si facile à répudier ses traditions, comment les autres maisons, toujours disposées à revendiquer leur indépendance, soumises d'ailleurs à l'action de leurs évêques respectifs, à une époque où la décadence s'accroît dans une foule de monastères, comment auraient-elles tenté un effort pour réagir et sauvegarder leur individualité ; une congrégation chalaisienne n'avait plus de raison d'être dès le milieu du XIII^e siècle. La plupart des maisons disparurent les unes après les autres ou furent affiliées à des monastères plus puissants.

Boscodon, après la suppression de Chalais, restait la maison la plus importante de l'ancienne congrégation. Dans quelle mesure fut-elle fidèle aux traditions primitives, je l'ignore, mais il semble bien qu'elle aussi éprouva le contre-coup des misères du XIV^e siècle. En 1410, sous l'abbé Jean de Poligny, Benoît XIII soumit Boscodon à l'abbaye de St-Michel de Cluse en Piémont, mais cette union fut cassée par Jean XXIII ³. Le monastère était appauvri par suite de deux incendies qui l'avaient détruit, comme le constate une bulle d'Eugène IV, du 6 mai 1432 ⁴. C'est pour subvenir à ses nécessités que lui furent unis les prieurés de la Couche, dépendant de St-Michel de Cluse (1419) ⁵, de Sélonnet, dépendant de l'Ile-Barbe (1472) ⁶. Les Huguenots le pillèrent et le brûlèrent presque entièrement ⁷. Il fut rétabli et réformé en 1621 par l'abbé Abel de Sautereau ⁸ et était habité par douze moines qui gardaient une excellente discipline. En 1668 on constate que la visite canonique se faisait par le visiteur de Cluny ⁹. Supprimé en 1769 par la Commission des Réguliers, en dépit des protestations

1. Ib. 107-108 ; Le Couteulx, *Annal. Ord. Cartus.*, t. IV, p. 505-510; 526-528.

2. Ib. t. V, p. 26-28 ; Trombi, t. VI, 84.

3. P. Guillaume. *Inventaire*, Sér. II, t. I, p. 14.

4. Ib., p. 15.

5. Ib., p. 44.

6. Ib., p. 31.

7. P. Guillaume, p. 18-21 ; Mabillon (Martène) *Annal. O. S. B.*, t. VI, p. 194.

8. J. Ch. Roman, *La réforme de l'abbaye de Boscodon en 1621* (*Bull. de la Soc. d'études des Hautes-Alpes*, 1913, p. 201-225).

9. P. Guillaume, *Inventaire*, p. 49.

des religieux¹ ses biens furent attribués, partie à la mense épiscopale d'Embrun, partie à l'hôpital de cette ville².

Faillefeu (Failfoc) disparut comme abbaye indépendante. Déjà en 1212 la pauvreté avait forcé les moines à se retirer à Valbonne. Lorsque ce dernier monastère se soumit à St-André d'Avignon, puis à Lérins, l'union des deux maisons fut rompue et dès 1285 Faillefeu se retrouvait sous la juridiction de Boscodon, son abbaye-mère³. Il semble bien que peu de temps après cette maison, réduite au rang de prieuré, fut incorporée à l'ordre de Cluny.

Lors de la visite de l'ordre en Dauphiné en 1296, on constate qu'un moine de Faillefeu, de résidence à Ribiers, désire être appelé à Cluny et que deux autres séjournant au prieuré de St-André de Rosans attendent depuis deux ans une résidence fixe⁴. Le chapitre de 1328 se vit obligé de prendre des mesures contre le prieur, accusé de négligence⁵. Plus tard le prieuré fut uni au collège bénédictin St-Martial d'Avignon⁶.

L'abbaye de Ste-Croix à Châteauroux fut affiliée par l'archevêque Raymond d'Embrun, le 18 avril 1293, à l'abbaye de Boscodon⁷.

Celle de Valbonne, où en 1212 les moines de Faillefeu s'étaient retirés pour cause de pauvreté, avait reçu un certain nombre de donations entre 1222 et 1229⁸. En 1248 l'abbé Jacques avait dû en être écarté parce qu'il dilapidait les biens du monastère, et l'évêque de Grasse, dans l'espoir de relever la maison, essaya d'y annexer une communauté de religieuses bénédictines. Ce plan échoua. Vers 1290 l'évêque de Grasse, Lantelme de St-Marcel, l'occupait, bien qu'elle revint de droit à l'abbé de Faillefeu. Le 30 décembre 1290, un accord fut signé entre l'évêque et l'abbé, en vertu duquel l'abbaye de Valbonne était unie avec tous ses biens à celle de Faillefeu, moyennant abrogation des obligations contractées par l'évêque Ponce, prédécesseur de Lantelme, vis-à-vis des six moines de Faillefeu, qui devaient venir s'établir à Valbonne⁹.

La crosse échut au procureur de Faillefeu, Bertrand Conorti,

1. *Ib.* p. 59-60.

2. P. Guillaume, *Inventaire*, p. 57.; D. Beaunier, *Abbayes et prieurés de l'ancienne France*, ed. D. Besse t. II, Paris, 1909, p. 164-165.

3. *Gall. christ.*, t. I, col. 1105; t. III, col. 1141.

4. *Bull. d'hist. ecol. du dioc. de Valence*, t. IV, p. 52.

5. *Revue Mabillon*, t. VIII, 1912, p. 128.

6. D. Beaunier, t. II, p. 171.

7. *Gall. christ.*, t. I, col. 1082, 1105, 1107; D. Beaunier, t. II, p. 165.

8. Moris, *Cartul. de l'abbaye de Lérins*, Paris, 1905, t. II, p. 109-125.

9. Moris, *Ib.*, t. II, 126-128.

lequel, pour assurer le bien spirituel de sa maison, d'accord avec l'évêque Lantelme de Grasse, l'unit, le 12 novembre 1297, à l'abbaye de Saint-André de Villeneuve ¹. Il lui semblait qu'en s'appuyant sur un monastère où la discipline était florissante, la science en honneur, et avec le secours de l'abbé de Villeneuve, il arriverait à relever son monastère déchu au spirituel et au temporel.

Quelques années après nous voyons Valbonne en possession de l'abbaye de Lérins et contesté par St-André de Villeneuve. Que s'était-il passé ? On peut supposer que cette sujétion à un monastère étranger avait déplu au chapitre de Grasse, et que, vu l'état de décadence de Valbonne, il lui semblait préférable de supprimer l'abbaye. On songea à l'unir à la chartreuse de Montrieu, mais on n'aboutit pas à faire accepter les conditions proposées. De guerre lasse, l'évêque vendit Valbonne à l'abbaye de Lérins. Celle-ci, pour mettre fin aux contestations du chapitre de Grasse, céda en échange, le 23 février 1303, le prieuré de St-Antoine de Gourdon et quelques revenus ².

Les moines de St-André n'acceptèrent pas la vente de Valbonne à Lérins et en 1328 attaquèrent ce contrat en cour de Rome. Le pape donna raison à l'abbé de St-André, dont les procureurs prirent possession du monastère, en présence de l'évêque de Grasse et de l'abbé de Lérins, le 6 août 1333 ³. Lérins continua de posséder la seigneurie de Valbonne ⁴.

Clairecombe succomba à son tour ; son histoire est d'ailleurs inconnue. La seule page intéressante qui soit conservée est la dernière de ses annales. Le 28 novembre 1278 quatre moines de Clairecombe, réunis à Sisteron, dans la maison de l'abbaye de Lure, probablement leur abbaye-mère, rédigeaient entre les mains d'un notaire une protestation contre l'administration de leur abbé Olivier, qu'ils accusaient de vendre, d'aliéner à titre gratuit ou de laisser perdre les revenus de leur abbaye, et déclaraient vouloir lui en retirer la gestion. Un moine de Lure le remplaça, mais la paix ne rentra pas dans le monastère. Dès 1282 on voit les moines de Clairecombe en lutte avec l'Ordre de St-Jean de Jérusalem, qui

1. *Gallia christ.*, t. III, 1164-1165 ; Méritan, *Étude sur les abbés et le monastère de St-André de Villeneuve-lez-Avignon*. Avignon, 1898, p. 40.

2. Moris, *Lérins*, 138-144 ; *Cartul.*, 128 ; *Gallia christ.*, t. I, 1210-1211 ; D. Beaunier, t. II, 185.

3. Méritan, p. 40.

4. Moris, *Cartul.*, 128-130.

réclame l'incorporation de l'abbaye à leur commanderie de Joucas ou plutôt à St-Pierre d'Avez, qui en dépendait. L'abbé Olivier leur avait-il vendu le monastère ? La famille des fondateurs, représentée par Bertrand de Mévouillon, seigneur du Barret et de St-Étienne, revendiquait-elle les donations de ses ancêtres en cas d'une dissolution ? Il est assez probable que l'extinction de l'Ordre de Chalais n'était plus qu'une question de temps. Les moines de Clairecombe résistèrent assurés de l'appui de Bertrand de Mévouillon, qui ne consentit, le 15 mai 1282, à accepter l'union de Clairecombe à l'Hôpital que si les moines de Chalais perdaient leur procès en cour de Rome. Il semble bien qu'ils le perdirent, car, à la date du 23 juillet 1290, l'Ordre de St-Jean de Jérusalem est en possession de Clairecombe ¹.

Lure sombra à son tour. En 1318 Jean XXII l'unit au chapitre régulier d'Avignon, en transformant les moines en chanoines, considérés dès lors, eux et l'abbé, comme chanoines de l'église d'Avignon ².

Clausonne survécut à la dissolution de Chalais, mais le voile le plus épais couvre les annales de son passé. Tandis qu'elle comptait encore en 1570 douze religieux, cette abbaye était au XVII^e siècle, réduite à l'état de simple bénéfice ³.

Prémol, aussi, disparut, sans qu'on puisse dire dans quelles circonstances. La similitude de nom semble autoriser l'identification du lieu avec celui que des Chartreuses vinrent occuper au lieu dit Prémol à Vaulnaveys, que leur cédèrent en 1234 le prévôt d'Oulx et le prieur des chanoines de St-Jean de Vaulnaveys. Elles y trouvèrent d'anciens édifices qu'elles adaptèrent, aidées par les libéralités de la comtesse Béatrice de Vienne et d'Albon ⁴. Toutefois il y a lieu de faire remarquer qu'un pouillé du diocèse de Vienne du XIV^e siècle mentionne dans l'archiprêtré de St-Vallier la « grangia Prati molli ⁵ », et que dans le pouillé de Grenoble, on indique parmi les maisons religieuses qui devaient une redevance de l'évêque de ce diocèse « le prieur de Prémol ⁶ ». Il y a lieu de noter qu'à Vaul-

1. Albanès, l. c., voir plus haut p. 409.

2. *Gallia christ.*, t. I, prob. 90-91 ; Alf. Regnier-Vigne, *N.-D. de Lure, son abbaye et son pèlerinage*, Marseille, 1866 ; D. Beaunier, t. II, p. 68-69.

3. J. Roman, *Diet. topogr. du dép. des Hautes-Alpes*, Paris, 1884, p. xxx, 40.

4. Le Couteux, *Annal.*, t. IV, 23-25.

5. C. U. J. Chevalier, *Documents inédits relatifs au Dauphiné*, t. II, Grenoble, 1868, p. 11.

6. *Ib.* p. 66.

naveys (dioc. de Valence) il y avait un prieuré bénédictin dépendant de l'abbaye de Cruas ¹.

On comprend qu'une existence aussi effacée que celle de Chalais, du moins à en juger par le peu de documents qui en sont restés, n'ait pas laissé de trace dans l'histoire. Les pages que nous lui avons consacrées et dont nous sommes le premier à regretter l'information incomplète et insuffisante, combleront une lacune dans les histoires générales de l'ordre bénédictin, en appelant l'attention sur une manifestation curieuse de la vie religieuse au début du XII^e siècle, si fécond en personnalités puissantes, si remarquable dans les résultats de ses réformes monastiques ².

D. URSMER BERLIÈRE.

1. Ib. 38, 54.

2. Vendu comme bien national à la Révolution, Chalais fut acquis en 1844 par le R. P. Lacordaire pour y installer une maison d'études. (P. Chocarne, *Le R. P. II. Lacordaire*. Paris, 1866, p. 376-386; P. Body, *Vie du R. P. Pottin*, 3^e éd. p. 20-21).

COMPTES RENDUS

DANIEL COGHLAN. *De Sanctissima Eucharistia*. Dublin. Gill, 1913.
In 8°, 524 p. Prix: 10 Sh.

Ce traité de la Ste Eucharistie, plus étendu que ne le comportent les exigences ordinaires de l'enseignement, est tout spécialement destiné à satisfaire aux difficultés que suscite la controverse avec les Anglicans contemporains. Il donne par conséquent un développement considérable à l'argument patristique, lien nécessaire entre la révélation contenue dans l'Evangile et la théologie, telle que nous la proposent les scolastiques, notamment S. Thomas.

Dans aucun livre de théologie catholique, on ne trouvera, pensons-nous, une détermination plus exacte de la doctrine eucharistique des protestants Anglicans d'aujourd'hui, ainsi que la comparaison de celle-ci avec la doctrine catholique. Ainsi, par exemple, les expressions si courantes de présence spirituelle, manducation spirituelle, présence objective, ont chez les protestants un sens autre que ne le leur donnent les catholiques ; il importe donc d'être bien fixé sur ces points, si l'on veut saisir la signification exacte des théories des protestants et comprendre leur manière d'interpréter les écrits des Pères.

Les arguments de l'Écriture sont exposés avec le même souci de rencontrer les objections des hérétiques. Mais c'est surtout dans la discussion des textes patristiques que l'A. justifie la doctrine catholique contre les novateurs. S. Augustin, par exemple, n'est pas sans présenter des difficultés, mais bien interprété selon les trois aspects de la Ste Eucharistie : *Sacramentum tantum, res tantum, res et sacramentum*, il apparaît comme le champion principal du dogme catholique. Notons le soin spécial apporté par M. C. à défendre séparément le dogme de la transsubstantiation, parce que c'est sur ce point-là que les Anglicans, par exemple le savant D^r Gore, concentrent leurs attaques.

La controverse fameuse entre Paschase Radbert et Rhaban Maur se résume en une question de terminologie ; ils sont tous deux également orthodoxes ; même Ratramne, dont le langage est incorrect, peut s'entendre dans un sens acceptable.

A cet exposé de la Tradition l'A. aurait utilement ajouté les arguments singulièrement efficaces que fournit la Liturgie en faveur de la présence réelle, et puisque nous faisons mention de l'argument liturgique, notons, en anticipant un peu sur la suite, que s'il est un sujet dans lequel l'argument liturgique s'impose, c'est la question de l'Épiclese, moins bien mise au courant d'ailleurs des travaux récents sur la matière, que l'érudition habituelle de l'A. pouvait le faire espérer.

Article par article, l'A. traite les questions concernant le mode de présence du Christ, puis celles qui regardent la forme, les effets, l'usage

et le ministre du Sacrement. On ne peut qu'approuver le jugement porté sur les théories de l'action adductive, productive du corps du Christ dans le Sacrement ; avec S. Thomas il n'y a à considérer que la *conversion* du pain et du vin dans le Corps et le Sang du Christ.

En ce qui concerne le Sacrifice de la Messe, le D^r C. en trouve l'essence dans la représentation du Sacrifice de la Croix ; la Messe est donc un sacrifice applicatif et représentatif. C'est la théorie de Vasquez ; mais nous ne pensons pas qu'on puisse dire avec l'A. (p. 463) que ce soit celle de S. Thomas ; le S. Docteur n'a pas expressément traité cette question. Considérée en elle-même, cette opinion amoindrit la réalité de l'acte sacrificateur dans la Messe, et devrait donc conduire à insister sur l'unité du sacrifice de la Messe et de la Croix, contrairement à ce qui est dit p. 484.

Les questions d'ordre plus pratique, comme les effets de la Ste Eucharistie, les prescriptions de l'Eglise concernant la Communion fréquente ne sont pas négligées. En somme ce traité est un ouvrage de doctrine très étendue et bien exposée.

D. RAPH. PROOST.

H. MERKELBACH. *Jésus Fils de Dieu, et ses récents contradicteurs*. Liège, Dessain, 1914. 8°, 73 p.

Le lecteur trouvera en ces pages une synthèse claire, objective et sainement critique de l'ensemble des textes qui prouvent historiquement la divinité du Christ. A l'encontre de beaucoup de théologiens, qui se contentent, en traitant cette capitale question, de citer des textes péle-mêle, ou dans un d'ordre purement logique, M. M., très averti de la position actuelle du problème, distingue soigneusement les dates de composition des livres d'où sont tirés les témoignages démonstratifs, et tient compte de la progression des croyances religieuses de leurs auteurs.

Après avoir consacré quelques pages à remettre au point les assertions de la « critique libérale », il examine successivement les attestations implicites ou explicites des premiers évangélistes sur la divinité de Jésus, — l'enseignement de S. Pierre et des disciples — la doctrine de la préexistence du Christ nettement formulée dans S. Paul et dans l'épître aux Hébreux — la valeur historique du quatrième évangile. Il démontre ainsi, que depuis les Synoptiques, qui nous ont transmis le premier enseignement très simple de Jésus, jusqu'à la profonde théologie de S. Jean, la foi au Christ-Dieu s'est affirmée de façon continue et de plus en plus claire. Il s'ensuit, que si les témoignages historiques de la divinité de Jésus ont parcouru des phases progressives, celles-ci ne sont autre chose que le développement *intrinsèque* et *homogène* d'une même foi primitive en cette divinité : la foi de S. Jean au Verbe fait chair est identique en son fond avec la croyance primitive au vrai Fils de Dieu simultanément vrai fils de l'homme.

Nous félicitons l'éminent professeur d'avoir par la clarté de son exposé, rendu ces hautes doctrines plus accessibles, et d'avoir par les qualités de sa méthode fait faire un progrès réel à la preuve historique de la divinité du Sauveur.

D. I. RYELANDT.

Sac. Dr LEONE TONDELLI. *Le Odi di Salomone*, cantici cristiani degli inizi del II secolo. Versione dal Siriaco, introduzione e note. Prefazione del Sac. Dr ANGELO MERCATI. Roma, Ferrari, 1914. In 8°, XVI-268 pp.

Depuis leur découverte et leur publication en 1909 par Rendel Harris, les « *Odes de Salomon* » ont été l'objet de nombreux travaux. Des diverses études parues en Italie, celle de M. Tondelli est sans contredit la plus importante par son étendue et sa valeur. Le présent volume comprend deux parties : une longue introduction de 130 pages et une traduction annotée des *Odes* d'après le syriaque. Parmi les problèmes que soulèvent ces cantiques, deux surtout divisent les savants : le pays d'origine et la langue primitive du recueil. Pour M. T., les *Odes* auraient vu le jour en Egypte, comme semblent l'indiquer certains traits de parenté avec Philon, Clément d'Alexandrie, Origène et Macaire. Comme Mgr Batiffol, il place leur composition vers l'an 120 de notre ère ; elles auraient été écrites en grec, puis traduites en copte et en syriaque en Egypte même ¹. M. T. est d'avis que les *Odes* sont l'œuvre d'un auteur unique et chrétien, bien qu'on ne puisse exclure avec certitude une pluralité d'écrivains de la même école. Tandis que Conybeare et Fries expliquent certaines difficultés psychologiques des *Odes*, notamment l'identification du poète avec le Christ, en leur attribuant une origine montaniste, et que d'autres critiques, tels que Harnack, Spitta et Dietrich, recourent à des interpellations, M. T. distingue dans les *Odes* trois personnages qui prennent tour à tour la parole : le poète, le Christ, la communauté. Le nom de Salomon n'a pas été mis en tête de la collection dans le dessein d'en imposer au lecteur ; c'est un simple artifice littéraire sans conséquence, s'il est vrai, comme le pense M. T., que ces cantiques ont été chantés par le poète lui-même et employés dans le service divin de la communauté à laquelle appartenait l'auteur, ainsi que le font supposer les doxologies finales, destinées à être récitées par les fidèles.

Les *Odes* ont un caractère essentiellement mystique ; la forme extérieure de ce mysticisme où reviennent fréquemment les mots « *lumière, amour, vie, gnose, immortalité, vérité, grâce* », a, selon la juste observation de Harnack, une profonde ressemblance avec l'Evangile et les épîtres de S. Jean (cf. surtout l'Ode XLI). Toutefois la doctrine des *Odes* ne constitue pas un antécédent juif de l'enseignement johannique, mais en dérive au contraire avec certaines déformations. On y remarque la prédominance de la « *gnose* », autrement dit de l'intellectualisme, sur la charité, ce qui est un trait propre à l'hellénisme. M. T. admet dans les « *Odes* » quelques traces de gnosticisme non systématisé ; il croit qu'on doit chercher plutôt dans les rites des mystères païens l'origine première du symbolisme à la fois si complexe et si caractéristique des *Odes*. Quant à l'explication proposée par J. H. Bernard, qui voit dans ces poèmes des hymnes baptismales à l'usage des néophytes, M. T. la rejette avec de bonnes raisons.

1. Notons à ce propos un intéressant article d'un syriologue distingué, M. A. Mingana, paru dans le 3^e fascicule de la *Zeitschrift für die neutest. Wiss.* de 1914. où l'auteur cherche à prouver que les *Odes* ont été écrites en araméo-syriaque ; plusieurs de ses arguments méritent considération, et il est à regretter que M. T. n'en ait pas eu connaissance.

La traduction des Odes nous a paru élégante, notablement éclaircie par les préambules et les notes qui l'accompagnent. En résumé, ce travail consciencieux et bien ordonné fait honneur à M. T. et sera d'un réel secours pour tous ceux qui étudient l'ancienne littérature chrétienne.

D. E. B.

Mgr MAURICE VAES. Les fondations hospitalières flamandes à Rome du XV^e au XVIII^e siècle. Bruxelles, Dewit, 1914, 8°, 211 p.

Rien ne peut donner une idée plus juste de l'expansion belge dans les siècles passés, que le rapide tableau tracé par le zélé recteur de St-Julien-des-Belges de l'activité de nos compatriotes et de leurs fondations hospitalières dans la Ville éternelle. Il y a comme un courant ininterrompu de relations entre la Belgique et l'Italie. Déjà dès la fin du VIII^e siècle, on signale l'influence franque dans les grands monastères de Farfa, de Rieti ; plus tard Farfa, Subiaco sont des centres de vie teutonique, et ce mot s'applique à la Néerlande, aux pays belges de langue thioise, au Brabant. Rome attira avant tout les pèlerins belges : artistes, étudiants, marchands, ouvriers. La curie romaine recruta largement les membres de son personnel dans ce monde actif, intelligent, instruit. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle l'élément belge est sérieusement représenté à Rome. Sa vie sociale gravite autour des fondations nationales : S. M. de l'Anima, St-Julien des Flamands, le Campo Santo, le collège Darchis et des confréries, qui groupent les diverses corporations de métiers et inscrivent sur leurs registres les noms des principaux curialistes et des pèlerins de marque. Ce rapide coup d'œil sera pour beaucoup une révélation. Mgr Vaes ouvre d'intéressantes perspectives, et laisse entrevoir ce qu'une exploration méthodique des divers fonds d'archives de Rome peut livrer de secrets à l'histoire sociale et religieuse de notre pays. Puisse-t-il nous donner bientôt l'histoire complète de St-Julien et du collège Darchis !

D. U. BERLIÈRE.

Chroniques des comtes d'Anjou et des seigneurs d'Amboise.

(Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire), publ. par Louis HALPHEN et René POUPARDIN. Paris, Picard, 1913, 8°, XCV-316 p.

Ce recueil comprend deux parties : I. Les chroniques des comtes d'Anjou et des seigneurs d'Amboise, texte du man. lat. 6218 de la Bibl. nat. = *Liber de compositione castri Ambuziae et ipsius dominorum gesta, chronica de gestis consulum Andegavorum, gesta Ambaziensium dominorum* ; II. Additions aux « *gesta consulum Andegavorum* » et textes complémentaires : *gesta consul. Andeg. Additamenta, historia Gaufredi ducis Normannorum et comitis Andegavorum, fragmentum historiae Andegavensis de Foulque Richin, de majoratu et senescalcia Franciae, genealogiae comitum Andegavensium. Appendice : fragment de chronique angevine (1151-1223), généalogies.*

On saura gré aux éditeurs d'avoir fait la lumière dans ce fouillis de textes et de rédactions de chroniques relatives aux comtes d'Anjou et aux seigneurs d'Amboise. Tous les textes ne sont pas inédits, mais ils sont

TABLE DES MATIÈRES.

II. COMPTES RENDUS ET NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

ORDRE ALPHABÉTIQUE DES NOMS D'AUTEURS

ALBERTI MAGNI. <i>Commentarii in librum Boethii de divisione.</i> ... 224	DESLANDRES. <i>Histoire de l'Église catholique en France.</i> ... 219
ALES (D'). <i>Dictionnaire apologétique.</i> ... 205	DÖRFLER. <i>Die Anfänge der Heiligenverehrung nach den römischen Inschriften und Bildwerken.</i> ... 101
» <i>L'édit de Calliste.</i> ... 209	EMMANUEL. <i>Traité de l'accompagnement modal des Psaumes.</i> ... 103
AMBROISE DE LOMBEZ. <i>Traité de la Paix intérieure. — Traité de la joie de l'âme.</i> ... 227	FESTUGIÈRE. <i>Misère et miséricorde.</i> ... 112
ANCIAUX. <i>Le rythme.</i> ... 371	» <i>Qu'est-ce que la liturgie?</i> ... 222
AUFHAUSER. <i>Antike Jesus-Zeugnisse.</i> ... 207	FISCHER. <i>Die kirchlichen Quatember.</i> ... 349
BAEDORF. <i>Untersuchungen über Heiligenleben der Westlichen Normandie.</i> ... 199	GASTOUÉ. <i>Le Graduel et l'Antiphonaire romains.</i> ... 221
BARDY. <i>Saint Athanase.</i> ... 211	GATARD. <i>La musique grégorienne.</i> ... 102
BATIFFOL. <i>L'Eucharistie.</i> ... 105	GAUTHIOT. <i>Le sutra des religieux ongles-longs.</i> ... 100
BAUMSTARK. <i>Die christlichen Litteraturen des Orients.</i> ... 207	GAUTIER. <i>Introduction à l'Ancien Testament.</i> ... 354
BELMOND. <i>Études sur la Philosophie de Duns Scot.</i> ... 368	GHELLINCK (DE). <i>Le mouvement théologique du XII^e s.</i> ... 97
BESSON. <i>Monasterium Acaunense.</i> ... 198	GILLET. <i>Religion et Pédagogie.</i> ... 369
BIASIOTTI. <i>La grande battaglia di Costantino.</i> ... 107	GOODSPEED. <i>Index Apologeticus.</i> ... 208
BILIARD. <i>Les Constitutionnels républicains.</i> ... 113	GRABMANN. <i>Der Gegenwartswert der geschichtlichen Erforschung der mittelalterlichen Philosophie.</i> ... 223
BOVÉ. <i>S. Thomas de Aquino y el descenso del entendimiento.</i> ... 223	GRATIEN. <i>Sermons du Cardinal Eudes de Châteauroux. La fondation des Clarisses de l'Ave Maria.</i> ... 213
BROU. <i>Saint François - Xavier.</i> ... 214	GRÉGOIRE DE TOURS. <i>Histoire de France.</i> ... 105
BRUN. <i>Les hymnes des Vêpres (accompagnement).</i> ... 104	GRISAR. <i>Luther.</i> ... 200
BURLUREAUX. <i>Traité pratique de Psychothérapie.</i> ... 369	HALPHEN. <i>Chroniques des comtes d'Anjou.</i> ... 423
CAELLE. <i>Le texte du Psautier latin en Afrique.</i> ... 190	HARTWELL. <i>Celtic Britain and the pilgrim movement.</i> ... 212
CASSEL. <i>Dieu et l'âme.</i> ... 111	
COGLAN. <i>De Sma Eucharistia.</i> ... 420	
DE HEECKEREN. <i>Correspondance de Benoît XIV.</i> ... 202	
DENIFLE - PAQUIER. <i>Luther et le luthéranisme.</i> ... 214	

TABLE DES MATIÈRES.

HARTZER. <i>La Révérende Mère Marie-Louise Hartzer.</i>	366	LEVRAULT. <i>Des Genes littéraires.</i>	370
HERWEGEN. <i>Germanische Rechts-symbolik in der römischen Liturgie.</i>	102	LOUIS DE GONZAGUE (P.). <i>Monseigneur Vital, évêque d'Olanda.</i>	114
HÖLIER. <i>Die Epiklese der griechisch-orientalischen Liturgien.</i>	243	MARET. <i>La nature humaine et ses hautes destinées.</i>	111
HOLZHEY. <i>Kurze gefasste Hebraische Grammatik.</i>	100	MERCIER. <i>Cœuvres pastorales.</i>	185
» <i>Uebungsbuch zum Hebraischen.</i>	206	MERCKELBACH. <i>L'inspiration des divines Ecritures.</i>	353
HÖRLE. <i>Frühmittelalterliche Mönchs- und Klerikerbildung in Italien.</i>	213	» <i>Jésus, Fils de Dieu.</i>	421
JEANNIN. <i>La prononciation romaine.</i>	104	METZGER. <i>Zwei Karolingische Pontificalien vom Oberrhein.</i>	361
» <i>Le chant liturgique syrien.</i>	220	MICHEL-ANGE. (P.). <i>Théologie traditionnelle de l'Incarnation.</i>	224
JANVIER. <i>L'Espérance.</i>	225	MIEDEMA. <i>De heilige Menas</i>	211
JOLY. <i>Histoire de la Civilisation.</i>	363	MONCEAUX. <i>Saint Cyrien.</i>	210
JOSEPHI (Fr. O. F. M. Capuc.) <i>De boni Pastoris cultu amplificando Commentarium.</i>	362	MORIN. <i>L'idéal monastique.</i>	106
JUGIE. <i>Nestorius et la controverse nestorienne.</i>	194	MURILLO. <i>El Genesis precedido de una introducion al Pentateuco.</i>	356
» <i>Abraham d'Ephèse et ses écrits.</i>	105	NAU. <i>La Didascalie des douze apôtres.</i>	208
KAUFMANN. <i>Handbuch der christlichen Archäologie.</i>	107	PACHEU. <i>Jacopone de Todi.</i>	364
KRIEG. <i>Der Kampf der Bischöfe gegen die Archidiakone im Bistum Würzburg.</i>	363	PALHORIÈS. <i>Saint Bonaventure.</i>	110
LACEY. <i>Catholicity. Conciones ad Clerum.</i>	358	PANNIER. <i>Le nouveau Psautier.</i>	358
LAGRANGE. <i>Saint Justin.</i>	360	PHILOSTRATUS. <i>In honour of Apollonius of Tyana.</i>	209
LALIEU. <i>Vers la vraie vie.</i>	112	PICAVET. <i>Essai sur l'histoire générale et comparée des théologies et philosophies médiévales.</i>	94
LA PIANA. <i>Le rappresentazioni sacre nella letteratura bizantina.</i>	101	PIÉRARD. <i>Psautier paroissial.</i>	193
LE BACHELET. <i>Auctarium Belarminum.</i>	216	PIROT. <i>L'œuvre exégétique de Théodore de Mopsueste.</i>	193
LEBARQ. <i>Cœuvres oratoires de Bossuet.</i>	370	POULPIQUET (de). <i>Le Miracle et ses suppléances.</i>	367
LECIGNE. <i>Pèlerinages de littérature et d'histoire.</i>	113	PREMOLI. <i>Storia dei Barnabiti.</i>	365
LEHU. <i>Philosophia moralis et socialis.</i>	204	PROKSCH. <i>Die Genesis übersetzt und erklärt.</i>	355
LEVI ET MEILLET. <i>Les noms de nombre en Tokkarien. B.</i>	100	RACKL. <i>Die Christologie des heiligen Ignatius von Antiochien.</i>	192
		RAUSCHER. <i>Florilegium patristicum.</i>	105
		REITER. <i>S. Eusebii Hieronymi in Hieremiam prophetam libri sex.</i>	193
		REITZENSTEIN. <i>Eine frühchristliche Schrift von den dreierlei Früchten des christlichen Lebens.</i>	347

TABLE DES MATIÈRES.

RENAUDIN. <i>Questions théologiques et canoniques.</i>	107	SMITZ. <i>Ursprung und Geschichte der Devotionsformeln.</i>	197
REVUE LACORDAIRE.	218	SRRAWLEY. <i>The early history of the Liturgy.</i>	220
RÖMISCHE <i>Quartalschrift christl. Altertumskunde und f. K. G.</i>	187	STÄHLIN. <i>Die Christliche Griechische Litteratur.</i>	208
SAINTE CATHERINE DE SIENNE. <i>Dialogue.</i>	225	STOECKERL. <i>Bruder David von Augsburg.</i>	424
SART DE BOULAND (du). <i>Le duc d'Ursel.</i>	366	SZEKELY. <i>Bibliotheca Apocrypta.</i>	189
SAVIO. <i>Gli antichi vescovi d'Italia.</i>	360	THE CATHOLIC ENCYCLOPEDIA.	551
SCHAEFER. <i>Einleitung in das Neue Testament.</i>	102	TISSERANT. <i>Specimina codicum orientalium.</i>	352
SCHANZ. <i>Geschichte der Römischen Litteratur.</i>	215	TONDELLI. <i>Le odi di Salomone.</i>	422
SCHREIBER. <i>Untersuchungen zum Sprachgebrauch des mittelalterlichen Oblationenwesens.</i>	102	UBACH. <i>El Sinai Viatge per l'Arabia Petrea.</i>	206
SCHRIJVERS. <i>La bonne volonté.</i>	112	VAES. <i>Fondations hospitalières flamandes à Rome.</i>	423
» <i>Les principes de la vie spirituelle.</i>	226	VAN CROMBRUGGHE. <i>Tractatus de B. V. Maria.</i>	203
SEMAINE d' <i>Ethnologie religieuse.</i>	108	VAN NOORT. <i>Tractatus de Ecclesia Christi.</i>	122
SENTRoul. <i>Kant et Aristote.</i>	369	VAUDON. <i>Le P. Gratry.</i>	219
SILVA. <i>Quelques notes sur la sonate.</i>	VERMEIL. <i>Jean Adam Möhler et l'école catholique de Tübingen.</i>	217
SMITH. <i>An easy Way to use the Psalms</i>	101	VIANEY. <i>Saint François Régis.</i>	365
» <i>The ordinary of Mass.</i>	104	VIDAL. <i>Bullaire de l'Inquisition française au XIV^e s. et jusqu'à la fin du grand Schisme.</i>	98

BULLETIN D'HISTOIRE BÉNÉDICTINE.

AVRIL 1914.

I. MONACHISME PRIMITIF. — GÉNÉRALITÉS.

Ascétisme. — F. MARTINEZ. *L'Ascétisme chrétien pendant les trois premiers siècles de l'Eglise (Études de Théologie historique, 6.)* Paris, Beauchesne, 1913, gr. 8°, xi-208 p. [726]

Le sujet abordé par l'auteur est un de ceux qui ont le plus occupé la critique historique depuis une quarantaine d'années. Aux négations de Weingarten ont succédé des recherches passionnées d'abord, puis plus sereines, et les études de détail, faites aussi bien par les protestants que par les catholiques, ont amené un rapprochement sérieux, non encore définitif. Généralement, les auteurs protestants trouvent que l'ascétisme (qui se transforma plus tard en monachisme) est une déviation de l'idéal évangélique. Abstraction faite de quelques ressemblances extérieures avec certaines pratiques des religions païenne ou juive, qui ne sont pas assez évidentes pour établir une relation de dépendance de l'ascétisme chrétien vis-à-vis de ces religions, on peut établir que l'ascétisme est basé sur l'Évangile. Le mot d'*ascèse* n'est pas sympathique aux protestants ; il y a parfois lieu de croire que d'aucuns sont effrayés par ce mot comme par un spectre. Le mot importe peu, c'est la chose elle-même qu'il faut envisager de près. Or, d'une étude sincère des textes bibliques et des écrivains des premiers siècles, il résulte « que le monachisme est issu de l'Évangile, que c'est dans l'exemple de Jésus-Christ et des Apôtres qu'il puise son esprit et sa force, enfin que, grâce aux ascètes des trois premiers siècles, on peut prouver que le monachisme des siècles suivants repose sur l'enseignement de Jésus-Christ. » Ascétisme isolé, ascétisme au sein de la communauté, anachorétisme, cénobitisme, voilà la filiation du monachisme.

M. Martinez étudie d'abord l'ascèse du Nouveau Testament, puis celle de l'âge apostolique ; il passe ensuite en revue les Pères apostoliques et les Apologistes du II^e siècle, en même temps qu'il tient compte des mouvements hérétiques, qui ne restèrent pas étrangers aux pratiques ascétiques ; il suit, à l'aide des écrivains de l'Afrique et de l'Orient, les manifestations

1. Sigles des Revues le plus fréquemment citées : AB. *Analecta Bollandiana*. — AHEB. *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*. — BAH. *Boletín de la Real Academia de la Historia*. — BSMSB. *Bulletin de S. Martin et de S. Benoît*. — DR. *Downside Review*. — RLB. *Revue liturgique et bénédictine*. — NA. *Neues Archiv*. — RABM. *Revista de archivos, bibliotecas y museos*. — RB. *Revue Bénédictine*. — EHR. *English historical Review*. — RM. *Revue Mabillon*. — RSB. *Rivista storica Benedettina*. — SMGBO. *Studium und Mitteil. zur Gesch. des Benediktiner-Ordens*.

de la vie ascétique, interrogeant successivement Tertullien, S. Cyprien, S. Hippolyte, Clément d'Alexandrie, Origène, les épîtres aux Vierges attribuées à Clément, S. Méthode d'Olympie, retrouvant partout les éléments essentiels de l'ascétisme qui va bientôt constituer un état au sein de l'Eglise, état dont la virginité sera l'élément principal, et qui, sous l'influence des circonstances, va s'organiser graduellement et se transformer en état religieux. L'auteur a mis heureusement à profit les nombreux travaux français et étrangers, et vulgarisé pour les lecteurs de langue française un problème d'histoire religieuse qui ne peut manquer d'intéresser un nombreux public.

——— EDGAR JANSSENS. *L'Ascétisme monastique et les vœux de religion* (*Rev. de la Jeunesse*, 10 et 25 oct., 10 nov. 1913, p. 5-17, 57-73, 113-131). [727]

Nature des vœux de religion, leur place dans le christianisme et réfutation des objections soulevées contre la pratique de ces vœux dans la société moderne.

Pauvreté volontaire. — MICH. V. DMITREWSKI. *Die christliche freiwillige Armut vom Ursprung der Kirche bis zum 12. Jahrh. (Abhandl. zur Mittleren und Neueren Gesch. I.III)*. Berlin, Rothschild, 1913, 8°, 14-97 p. [728]

La pauvreté volontaire ou le détachement des biens de la terre est un des éléments de l'ascétisme. Le Christ l'a prêchée, et toute la tradition chrétienne a conservé le même enseignement. Le monachisme lui a donné une forme concrète. Ce serait une erreur de croire que l'idéalisme franciscain fut quelque chose de neuf; la pauvreté stricte était commandée, inculquée, pratiquée dans l'ordre monastique en Orient et en Occident. La tradition bénédictine offre des applications variées, mais le principe essentiel est maintenu, et, même, dans certaines réformes, urgé jusqu'au rigorisme. Le mouvement des hérésies du XII^e siècle, suivant une marche parallèle avec les grands prédicateurs nomades de l'époque, ne fut pas sans exercer une action directe sur S. François et sur son milieu. Ce n'est que plus tard que se développèrent les théories exagérées, plus spéculatives d'ailleurs que pratiques, sur la pauvreté absolue du Christ.

——— H. GUILLERMIN, O. PRED. *La pauvreté religieuse*. Paris, Bonne Presse, 1913, 18°, 48 p. [729]

Monachisme. — H. B. WORKMAN. *The evolution of the monastic ideal from the earliest times down to the coming of the friars*. A second chapter in the history of christian renunciation. Londres, Kelly, 1913, 8°, 390 p. [780]

L'auteur de ce livre se défend d'avoir voulu écrire une histoire du monachisme jusqu'au XIII^e siècle. « Je me suis strictement borné, dit-il, à l'histoire de l'Idéal monastique, esquissant les différents stages de son évolution, attirant l'attention sur les formes concrètes, variables, dans lesquelles s'est incarné cet Idéal et sur les effets que cet Idéal a eus sur la vie et sur la pensée des siècles ». C'est, au fond, une esquisse de l'histoire de la vie religieuse depuis ses origines jusqu'au XIII^e siècle. Un premier chapitre initie le lecteur à l'idée de monachisme et aux manifestations de l'ascétisme dans les premiers siècles. Le second expose l'histoire de la formation du monachisme et ses développements en Égypte, en Gaule et en

Orient. Une part importante est faite dans le troisième à l'œuvre de S. Benoît, à l'action de sa règle, au rôle confié au monachisme bénédictin par S. Grégoire. Le chapitre IV est consacré au monachisme celtique, que le monachisme bénédictin rencontra sur sa route et qu'il devait absorber. Le chapitre V traite de l'évolution du monachisme, du VIII^e au XII^e siècle, dans les grandes réformes bénédictines et dans la création des nouveaux ordres. Avec l'arrivée des « Frères » (chap. VI) commence une nouvelle période dans l'histoire de la vie religieuse : S. François et S. Dominique en sont les grandes figures.

Assurément, les considérations que l'auteur expose comme leçons des faits qu'il raconte peuvent être discutées. Tout dépend du point de vue où l'on se place pour juger les institutions du passé, leurs principes, leur idéal, l'application de ces principes et la réalisation de cet idéal. L'auteur a parlé avec respect, parfois avec sympathie, d'une grande institution qui, pour lui, est le passé. D'autres y verront une œuvre qui a encore sa raison d'être dans le présent, une raison d'autant plus impérieuse que l'esprit de renonciation imposé par l'Évangile va disparaissant d'une société qui veut renier ou ignorer le Christ.

—— BENIGNI (UMBERTO). *Storia sociale della Chiesa*. Vol. II, t. I, Milan, Vallardi, 1912, p. 65-85. [781]

Vierges consacrées. — J.-L. JANSEN. *De godgewijde Maagden in de eerste eeuwen der Kerk* (Nederl. Kathol. Stemmen, t. XII, 1912, p. 340-348, 353-363). [782]

—— S. TROÏTZKY. *Diakonissy v. pravoslavnoi tserkvi*. St-Petersbourg, Impr. Synod., 1912, 8°, 352 p. [783]

S. Basile. — CLARKE (W. B. LOWTHER). *St. Basil the Great. A Study in Monasticism*. Cambridge, Univ. Press, 1913, 8°, 188 p. [784]

La place éminente occupée par S. Basile dans l'histoire du monachisme oriental justifie l'intérêt que sa haute personnalité éveille depuis quelques années. Formé par l'étude et par l'expérience à l'école de l'ancien ascétisme chrétien, pénétré des traditions de l'Égypte, S. Basile donna une forme plus nette au monachisme grec. L'auteur dégage des écrits du grand docteur une caractéristique de son œuvre et reconstitue la vie claustrale telle qu'elle apparaît dans les règles et les écrits ascétiques de S. Basile. Il étudie ensuite l'action du Saint dans l'impulsion qu'il a donnée à la vie commune et dans le rapprochement qu'il a établi entre le monachisme et la hiérarchie, en mettant le monachisme au service de l'Église. S. Basile n'a pas fondé d'ordre ; comme S. Benoît plus tard, il a légiféré, et son esprit a pénétré le monde monastique d'Orient. Grande aussi fut son influence sur le monachisme latin. Il suffit de comparer l'œuvre de S. Benoît avec celle de l'archevêque de Césarée, pour constater de nombreux points de rapprochement. S. Benoît l'appelle « son père », il lui emprunte ; mais, plus législateur que Basile, il adapte le monachisme aux nécessités de son temps en tenant compte du fait que la hiérarchie le précède, l'enserme, le domine de toutes parts. Le monastère bénédictin est, a priori, un monde un peu plus fermé que le monastère basilien ; en pratique, il ne l'est pas trop, comme on le constate par la vie même de S. Benoît. Un pro

chain avenir allait encore le modifier plus complètement sous l'action de S. Grégoire.

Evagrius Ponticus. — W. FRANKENBERG. *Evagrius Ponticus (Abhandlungen der Kön. Ges. der Wiss. zu Göttingen. Philol.-hist. Kl. N. F. Bd. XIII, n° 2). Berlin, Weidmann, 1912, 4°, 635 p.* [785]

Édition des œuvres en syriaque, avec traduction allemande : a) Les six centuries, b) l'Antirhetikos, c) le Gnostikos, d) les Lettres. (Critique de cette édition, voir Hug. Gressmann dans *Zeitschrift F. K. G.*, XXXIV, 1913, p. 394-398).

Macaire. — STIGLMAVR (J.). *Die Agrapha v. Makarius von Agypten (Theol. und Glaube, 1913, 8°, p. 634-641).* [786]

Ordre bénédictin. — D. BRUNO HICKS, O. S. B. *The Benedictines (The religious orders. First series. London, Catholic Truth Society 1913, p. 1-32).* [787]

Coup d'œil sur l'histoire et l'esprit de l'ordre bénédictin.

Vie bénédictine. — E. UMBERT. *La Vie bénédictine. A propos des deux ouvrages récents (RLB., III, 1914, p. 202-217).* [788]

Analyse des ouvrages de Ed. Schneider : *Les Heures bénédictines, notes sur la vie des moines* (Paris, Ollendorf, 1913, 12°, ix-249 p.) et de D. G. Morin : *L'Idéal monastique et la vie chrétienne des premiers jours*, 2° éd. Maredsous, 1914, 12°, 228 p.

Primat. — *Eleccion del R^{mo} Abad Primado de la Orden de S. Benito (Boletín de S. Domingos de Silos, t. XV, 1913, p. 337-340).* [789]

Élection du R^{mo} D. Fidèle de Stotzingen, abbé de Maria-Laach, le 12 mai 1913.

Abbaye. — E. LESNE. *Évêché et abbaye. Les origines des bénéfices ecclésiastiques (Revue d'hist. de l'Église de France, V, 1914, p. 15-50).* [740]

Très intéressante et bien documentée est cette nouvelle étude de M. Lesne, traitant d'une question de droit qui touche de trop près à l'histoire pour ne pas être mentionnée ici.

Jusqu'au VIII^e siècle, l'évêque et l'abbé ne sont que les administrateurs des biens qui appartiennent à l'église dont ils ont reçu le gouvernement. « Seule la personne morale qui constitue l'église a la jouissance en même temps que la propriété de son patrimoine ». Avec les empiètements des princes et de l'aristocratie franque, au VIII^e siècle, cette notion s'altère. « Au concept de l'église propriétaire, qui ne disparaît pas, se juxtapose celui de l'évêché (*episcopatus*), de l'abbaye (*abbatia*), c'est-à-dire, celui du bénéfice ». La propriété monastique appartenait au saint, à l'église dont il était le patron, à la communauté des moines qui la desservaient. Dès le VIII^e siècle, on voit apparaître, à côté du *monasterium* et de la *basilica*, une nouvelle dénomination, l'*abbatia*. L'idée de propriétaire se détourne du saint, de l'église, du monastère, pour se porter sur la personne du prélat, l'abbé. Aux temps mérovingiens, un *abbas*, c'est un chef de moines ; c'est aussi un chef de clercs qui desservent une basilique. Une *abbatia*, c'est une charge abbatiale, celle d'un abbé qui a le gouvernement d'une église et qui a la libre disposition de ses biens. L'*abbaye*, c'est donc avant tout la jouissance d'un monastère. Ce que les ambitieux cherchent, ce que les grands désirent, ce

que les princes octroient ou gardent pour eux, c'est l'*abbatia* des maisons religieuses, des *monasteria*. On a dit d'abord l'*abbatia* du monastère de tel saint, puis on a simplifié en *abbatia* de tel saint. Une abbaye (par exemple, un grand monastère, tel que St-Denis) peut comprendre plusieurs *abbatiae*, celles des monastères qui en relèvent. L'*abbatia* est l'ensemble des biens monastiques dont jouit l'abbé, et ce concept entraîne parfois, au IX^e siècle, l'idée du rectorat d'un monastère, même pour des abbés séculiers. Le concept de l'*abbatia* est antérieur à la création des menses conventuelles : la mense des moines forme une part réservée, mais elle est incluse dans l'*abbatia*. La confusion d'idées que ce nouveau point de vue engendra, explique bien la convoitise des laïques à mettre la main sur les monastères, qui devinrent des abbayes. Monastère et abbaye devinrent synonymes. A partir du IX^e siècle, l'idée d'abbaye détourna vers l'abbé la qualité de propriétaire que le *monasterium* attachait aux moines. On retrouve des confusions de ce genre dans la querelle des investitures.

Architecture. — VICTOR MORTET. *Hugue de Fouilloi, Pierre le Chantre, Alexandre Neckam et les critiques dirigées, au douzième siècle, contre le luxe des constructions* (*Mélanges d'histoire* ... Ch. Bémont. Paris, Alcan, 1913, p. 105-137). [741]

Les critiques adressées par S. Bernard aux constructions clunisiennes trouvèrent un écho dans Hugue de Fouilloi, à propos des édifices des chanoines réguliers et des demeures épiscopales. Pierre le Chantre, à Paris, et le chanoine régulier, Alexandre Neckam, en Angleterre, ne sont pas moins agressifs.

Cérémonial. — *Cérémonial de la vêtire et de la profession des moniales de l'Ordre de S. Benoît.* Ligugé, Aubin ; Paris, monastère des Bénédictines, 20, rue Monsieur. 1913, 6^e, 142 p. [742]

Écoles. — G. G. COULTON. *Monastic Schools in the Middle Ages* (*Contemporary Review*, t. CIII, juin, 1913, p. 818-828).

——— Le même travail dans *Medieval Studies*, n^o 10. Londres, Simpkin, 1913, 8^e, 44 p. [743]

Lecture faite au Congrès international des études historiques, le 7 avril 1913 réimprimée d'après la *Contemporary Review* et augmentée de documents.

L'auteur étudie la question de l'enseignement donné par les monastères à leurs recrues avant la Réforme protestante en Angleterre.

Il traite d'abord des monastères de femmes, puis il passe au point de vue général et s'efforce de montrer, qu'en somme, le nombre d'écoles monastiques accessibles aux séculiers fut très réduit. Il faut avouer que les textes ne sont pas nombreux ; conclure dans un sens tout à fait négatif, serait, peut-être, téméraire. L'auteur traite aussi des écoles attachées aux aumôneries des abbayes anglaises. Tout son travail a pour but d'établir qu'on a exagéré l'importance et le nombre des écoles monastiques avant le XIII^e siècle ; il n'y aurait pas eu d'enseignement régulier dans les monastères, sauf de rares exceptions. S'il y a lieu de reviser les travaux antérieurs sur ce sujet, il y a lieu de prémunir contre un procès de ten-

dance. Le mieux serait de recueillir les textes et de les soumettre à la critique ; on trouverait un peu plus que ne veut M. Coulton.

—— G. BAUMERT. *Die Entstehung der mittelalterlichen Klosterschulen und ihr Verhältnis zum klassischen Altertum*. Nach den Quellen dargestellt...

I. Teil, bis zu Karl d. Gr. einschliesslich (*Jahresbericht der Oberrealschule zu Delitzsch über das Schuljahr 1911/12*). Delitzsch, Kämmerer, 1912, 4°, 15 p.

II. Teil. Nach des Verfassers Tode veröffentlicht von Oberlehrer Dr. Emil Müller (*Jahresbericht ... über das Schuljahr 1912/13*). Delitzsch, Walter, 1913, 4°, 12 p. [744]

L'auteur montre d'abord que l'établissement d'écoles ne répondait pas au but premier poursuivi par les monastères. S. Basile ne connaît pas d'écoles externes. L'auteur passe en revue l'histoire des monastères gaulois, irlandais et il déclare qu'on a exagéré le degré de culture classique des Irlandais. Même critique pour les monastères bénédictins d'Angleterre et d'Allemagne, quoique, pour ce dernier pays, l'auteur fasse une honorable exception en faveur de Fulda, Reichenau et St-Gall. Une certaine tendance au dénigrement se laisse constater dans les dernières pages.

—— GEORGE HEINRICH HOERLE. *Frühmittelalterliche Mönchs- und Klerikerbildung in Italien*. Geistliche Bildungsideale und Bildungseinrichtungen von 6. bis zum 9. Jahrhundert. Freiburg i. Br. Herder, 1914, 8°, xii-87 p. (*Freiburger theologische Studien*, XIII). [745]

L'auteur a essayé, à l'aide des rares documents de l'époque, de reconstituer l'histoire de la formation cléricale et monastique en Italie du VI^e au IX^e siècle. Les troubles politiques arrêtaient le développement de l'œuvre entreprise par Cassiodore à Vivarium ; il y a tout lieu de croire que la célèbre bibliothèque de ce monastère fut transportée dans les premières années du VII^e siècle à Rome, puis partagée entre Bobbio et Vérone. Le Mont-Cassin, avant le IX^e siècle, n'apparaît pas comme un centre de formation littéraire. Il importe cependant de noter que l'éducation des oblates, l'entrée de plus en plus accentuée des moines dans la cléricature et l'obligation faite aux moines de s'occuper, à certaines heures, de lectures, durent exercer une influence sur le développement de la culture littéraire que l'absence de documents ne peut faire nier totalement.

L'influence des éléments franc et irlandais dans le monachisme italien, à partir du VIII^e siècle, est sensible : Ambroise Autpert sur le Vulturne, Alain à Farfa, les Scots à Bobbio sont assurément des témoins d'une activité intellectuelle aussi curieuse que Paul diacre à Civate et au Mont-Cassin. Il y avait d'intéressants détails à recueillir dans le Commentaire d'Hildemar sur la Règle de S. Benoît, à propos des enfants élevés dans le cloître. L'auteur n'a pas manqué de relever l'influence exercée par les moines francs sur la culture dans le Nord de l'Italie, et d'utiliser les textes relatifs à l'instruction donnée aux enfants dans le monastère situé au pied du Mons Pedalis. Le texte de l'*Expositio super Regulam*, conservé en diverses recensions, a d'abord été attribué à Paul Diacre. M. Hoerle n'a pas discuté l'étude parue dans la *Civiltà Cattolica* (Série XVII, vol. X, p. 389-415), où l'on reconnaît Paul pour auteur et où, à l'aide de cette

Expositio, on fait connaître les raisons qui le déterminèrent à écrire ce travail. Il y a évidemment une différence à établir entre l'état des monastères italiens et celui des monastères francs et allemands aux IX^e et X^e siècles : cela ne tiendrait-il pas, en grande partie, aux nombreux centres de vie ecclésiastique constitués par les villes épiscopales d'Italie, héritières de traditions antérieures à l'introduction du monachisme ?

Liturgie. — B. FEHR. *Das Benediktineroffizium und die Beziehungen zwischen Aelfric und Wulfstan* (Engl. Studien, 1913, 3, p. 337-346). [746]

E. Feiler, dans son travail : *Das Benediktiner Offizium* (Anglistische Forschungen, Herausg. von J. Hoops, Heft 4), a montré que le rédacteur de ce document a grandement utilisé, en les abrégeant, les chapitres 1-9 du lib. II, du *De institut. cleric.* de Raban Maur, et il considérait comme rédacteur l'archevêque Wulfstan de York, év. de Worcester, peut-être à la demande d'Aelfric. M. Fehr apporte quelques indications pour justifier cette hypothèse, à l'aide de manuscrits contemporains, qui semblent être des compilations de textes faites en vue des travaux d'Aelfric. Celui-ci les aurait transmises à Wulfstan. Il n'est pas sûr que Wulfstan soit lui-même le traducteur ; en tout cas, l'« Office bénédictin » provient de l'école de Worcester. L'auteur se réserve de revenir sur le fait que le compilateur de l'*Ecclesiastica Consuetudo* est Aelfric.

Papauté et monastères. — GREGOR ENDER. *Die Stellung des Papstes Calixt II zu den Klöstern*, Diss. Greifswald, 1913, 8°, 70 pp. [747]

P. ADAMCZYK, *Die Stellung des Papstes Honorius II (1124-1130) zu den Klöstern*. Diss. Greifswald, 1912, 8°, 75 pp. [748]

Ces deux dissertations font suite aux travaux de Messing sur Grégoire VII (Greifswald, 1907), et de K. Korbe sur Urbain II et Pascal II, (Greifswald, 1910).

G. Ender étudie la protection pontificale sous Calixte II, à l'aide des concessions de « tutela » et examine l'action du pontife dans la réglementation des questions relatives à la constitution des monastères : situation de l'abbé, pontificalia, droits épiscopaux, églises dépendant de monastère et ministère paroissial, avoués

M. Adamczyk étudie aussi l'action réformatrice d'Honorius II et ses concessions de privilèges, en distinguant aussi les différents points qu'il y a lieu de signaler relativement à la situation juridique des monastères.

Visites canoniques. — G. C. COULTON. *The Interpretation of Visitation Documents* (English hist. Review, XXIX, janvier 1914, p. 16-40). [749]

Législation en matière de visites canoniques dans les ordres de S. Benoît et de Cîteaux ; normes pour interpréter les documents relatifs aux visites.

II. — BIOGRAPHIE.

S. Benoît. — *Regula Swietego ojca Benedikta*. Lemberg, Checinski, 1914, 8°, III-107 p. [750]

D. Clément Dabrowski, de l'abbaye d'Emaus, publie une nouvelle traduction, en polonais, de la Règle de S. Benoît. Faite sur les plus récentes

éditions critiques, elle remplacera heureusement les éditions vieilles et inexactes du XVII^e s. (reproduites encore en 1897).

—— D. A. WILMART. Compte-rendu de l'édition de la Règle par D. Butler et des travaux de D. Matthieu Rothenhäusler et de D. Ildephonse Herwegen sur la profession bénédictine, voir Bull. n° 14, 35 (*Bull. d'anc. littérature et d'archéol. chrétiennes*, t. III, 1913, p. 214-222). [751]

—— S. NOËL. *Sint Benedictus, gekend, bemind, aanroepen*. Uit het fransch vertaald door Emile Saddah. Derde uitgaaf. Mechelen, Dierickx-Beke, 1912, 8°, 126 pp. [752]

—— *Essai sur la Discretion bénédictine* (BSMSB 1913, p. 105-109, 133-139, 157-163, 180-188, 205-212, 228-233, 253-258). [753]

—— Médaille. — P. ADALBERT SCHIPPERS. *Ein Zacharias-Benediktuskreuz*. (SMGBO. NF. III, 1913, p. 545-547, avec pl.) [754]

S. Grégoire-le-Grand. — WALT. STUHLFATH. *Gregor I der Grosse. Sein Leben bis zu seiner Wahl zum Papst*, nebst einer Untersuchung der ältesten Viten (*Heidelberger Abhandlungen zur mittl. und neueren Gesch.* XXXIX). Heidelberg, Winter, 1913, 8°, x-112 p. [755]

L'auteur regrette que dans les travaux récemment parus sur S. Grégoire on n'ait pas d'abord procédé à une critique plus sérieuse des sources et que les textes allégués pour certains faits n'aient pas toute la valeur qu'on leur attribuait. M. Stuhlfath s'efforce de combler cette lacune. Il examine d'abord les sources: Écrits de s. Grégoire, Grégoire de Tours, Liber Pontificalis, Inscriptions, expose ensuite la vie du Saint jusqu'à son pontificat, puis fait le contrôle des Vitae par les résultats acquis au cours de son récit critique de la vie. Peut-être trouvera-t-on que parfois il a visé au delà du but.

En appendice, l'auteur examine la date de la naissance de Grégoire, qu'il fixe entre 537 et 548, et s'occupe de l'« atavus Felix » (Dial. IV, 16; Hom. 38) qui doit être identifié avec Felix III et du frère de S. Grégoire, dont il est parlé, Reg. I, 42; IX, 200, et donne le texte de Vita de Paul Diacre dans sa forme authentique.

—— W. H. HUTTON. *Gregory the Great (The Cambridge Medieval history*, vol. II. Cambridge, Univ. Press, 1913, 8°, p. 236-262, 733-746). [756]

Belles pages sur la vie et le rôle de S. Grégoire.

—— P. MATTHÄUS ROTHENHÄUSLER, O. S. B. *Gregor I und die Stabilität des Mönches* (*Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte*, III, 1914, p. 141-159). [757]

L'auteur recherche quelle fut la conduite de S. Gregoire vis-à-vis des moines pour assurer le lien de stabilité qui les unit au monastère de leur profession, en examinant les différents textes de la correspondance de Grégoire qui se rapportent soit aux moines fugitifs ou vagabonds, soit aux moines élevés à la cléricature ou au déplacement d'un monastère dans un autre. Le renforcement de l'idée de stabilité locale assura plus de force au monachisme occidental.

S. Isidore. — PAUL GLAUE. *Zur Geschichte der Taufe in Spanien. I. Isidor von Sevilla, Idefons von Toledo und Justinian von Valencia « Ueber die Taufe »* (*Sitzungsber. der Heidelberger Akad. der Wiss. Philos.-histor. Kl.* 1913, Abhandl. 10) Heidelberg, Winter, 1913, 8°, 23 p. [758]

S. Colomban. — G. MITLAKE. *The Rule of S. Columban* (*The Ecclesiastical Review*, oct. 1913, p. 445-466). [759]

Nature de cette règle, ses prescriptions disciplinaires et liturgiques, son remplacement par celle de S. Benoît.

—— (GEORGE) METLAKE. *Saint Columban and the school of Luxeuil* (*The Ecclesiastical Review*, XLIX, nov. 1913, p. 533-552). [760]

S. Amand. — HECTOR CLAEYS. *Sint Amand, apostel van Vlaanderen*, 2^e éd. Thielt, Delahaye, 1913, 8°, 189 p. [761]

S. Chrodegang. — HEINRICH REUMONT. *Der hl. C., Bischof von Metz* (*Festschrift Georg. v. Herthling*, Kempten, 1913, gr. 8°, p. 202-215). [762]

Notice biographique critique, exposé de l'action réformatrice de l'évêque de Metz, fondateur des abbayes de Gorze et de Lorsch.

—— P. G. M. *Wie lange noch die Regel Chrodegangs?* (*Revue d'hist. eccl. suisse*, VIII, 1914, p. 56). [763]

La règle donnée par S. Chrodegang à l'église de Metz n'existe que dans un seul exemplaire conservé à la Bibliothèque de Berne ; il n'y a aucune preuve qu'elle ait été acceptée ailleurs. La *regula canonica* prescrite par le concile d'Aix-la-Chapelle est anonyme.

Grégoire II. AUGUST SCHÄFER. *Die Bedeutung der Päpste Gregor II (715-731) und Gregor III (731-741) für die Gründung des Kirchenstaates*. Inaug. Diss. Münster. Montjoie, Salzburg, 1913, 8°, 57 p. [764]

S. Boniface. — M. R. JAMES. *St Boniface's Poem to Nithardus* (*English hist. Review*, XXIX, janv. 1914, p. 94). [765]

Reconstruction métrique.

Ste Odile. — DOM G. DE DARTEIN, O. S. B. *Vie latine inédite de Sainte Odile par le Père Prémontré Hugues Peltre (fin XVII^e s.)*. Avec traduction et notes. Extrait de la « Revue d'Alsace ». Rixheim, Sutter, 1913, 8°, LXXXIX-143 pp. [766]

Sans vouloir discuter ici la question de savoir à quel Ordre il faut rattacher la grande sainte Alsacienne, ni prendre parti pour ou contre les opinions du P. Peltre, je crois devoir signaler l'ouvrage posthume de Dom de Dartein, qui témoigne du vif intérêt que l'auteur portait à l'histoire religieuse de sa patrie. L'introduction contient une notice détaillée sur le P. Hugues Peltre et sa vie latine de sainte Odile, manuscrits et sources, plus une dissertation sur le nom latin de la Sainte.

Aldhelm. — *Aldhelmi opera*, ed. Rudolph. Ehwald (MGH. Auctor. antiquissimi, t. XV, 1) Berlin, Weidmann, 1913, fasc. I, 323 pp. [767]

Paul Diacre. — D. AMBROGIO AMELLI, O. S. B. *L'Epigramma di Paolo Diacono intorno al canto gregoriano* (*Memorie storiche Forogiulesi*, IX, 1913, p. 153-175.) Cividale del Friuli, Stagni, 1913, 8°, 25 p. [768]

Le ms. 318 du Mont-Cassin, (XI^e s.), recueil de documents musicaux, contient (f. 244) « Versi Gregorii, Ambrosii, Karoli, Paulini de cantu Romano vel Ambrosiano » que D. Amelli attribue à Paul Diacre. Il y trouve une page des plus intéressantes pour l'histoire du chant grégorien, un nouveau témoignage en faveur de la tradition grégorienne, un document pour la chronologie du patriarcat de Paulin d'Aquilée (776) et

pour les rapports entre Paul Diacre et Paulin, son concitoyen, désormais identifié avec le mystérieux Eugène de la Légende Milanaise.

L'opuscule de D. Amelli est la refonte d'un travail publié au Mont-Cassin en 1899, à l'occasion des fêtes millénaires en l'honneur de Paul Diacre.

Alcuin. — D. G. MORIN. *Une restitution en faveur d'Alcuin* (RB. XXX, 1913, p. 358-459). [769]

D. G. M. accepte la thèse soutenue par le P. H. Brewer (voir plus haut n° 362), que le commentaire du Pseudo-Rufin sur les LXXV premiers Psaumes est probablement une œuvre d'Alcuin.

Pascase Radbert. — M. JACQUIN, O. P. *Le « de corpore et sanguine Domini » de Pascase Radbert* (*Revue des sciences phil. et théol.*, VIII, 1914, p. 81-103). [770]

Ce livre a été composé pour les moines Saxons de Corbie récemment convertis. Cette circonstance explique comment l'auteur « insiste davantage sur les aspects capables de procurer plus efficacement le succès de son entreprise, même au risque de matérialiser parfois son enseignement ». L'analyse de son œuvre, dont on n'a pas encore précisé nettement l'originalité ou la dépendance, justifie les jugements favorables portés sur la science et l'ouverture d'esprit du moine du IX^e siècle.

Ruotger. — ERNST BERNHEIM. *Die augustinische Geschichtsanschauung in Ruotgers Biographie des Erzbischofs Bruno von Köln* (*Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte*, XXXIII, Kanonist. Abt. II, 1912, p. 299-335). [771]

Notker. — HANS NAUMANN. *Notker Boethius. Untersuchungen über Quellen und Stil.* (*Quellen und Forschungen zur Sprach- und Culturgeschichte der germanischen Völker*. 121). Strassburg, Trübner, 1913, 8°, x-115 p. [772]

L'auteur examine d'abord le commentaire de Remi d'Auxerre sur la « Consolatio » de Boèce (p. 1-13), un commentaire anonyme de la même époque (dont un exemplaire transcrit par Froumond de Tegernsee à Cologne), puis consacre à celui de Notker une étude détaillée.

Roswitha. — *A Tenth-Century Dramatist, Roswitha the Nun* (A. KEMP-WELCH. *Of six mediaeval women*. Londres, Macmillan, 1913, p. 1-28). [773]

REMI D'AUXERRE, voir Notker, n° 772.

S. Odon. — P. LEO KOLMER, O. S. B. *Odo, der erste Cluniacenser Magister* (*Beilage zum Jahresbericht des humanistischen Gymnasiums Metten für das Schuljahr 1912-13*). Deggendorf, Nothhaft, 1913, 8°, 62 p. [774]

L'auteur étudie un côté de la vie de S. Odon trop négligé jusqu'ici, celui de sa formation intellectuelle, de son contact avec les courants d'idées de son époque. Un examen soigné des œuvres d'Odon lui permet de reconstituer le cycle de ses lectures et de retrouver sa manière de travailler. Le point de vue surnaturel le domine ; s'il amasse des trésors de connaissances et d'expériences, c'est pour mieux former aux vertus chrétiennes. Les problèmes qui s'agitent de son temps ne le laissent pas indifférent. Avant tout, il est éducateur ; la réforme de Cluny a pour but de restaurer la vie religieuse et par cette réforme de ramener la paix au milieu d'un monde profondément troublé.

Grégoire VII. — MONS. ARTURO CAPONE. *Le feste del IX Centenario della nascita di S. Gregorio VII celebrate nella cattedrale di Salerno nei giorni 14, 17, 18 e 19 settembre 1913.* Salerno, Officina tipogr. Salernitana, 1913, 8°, 180 p. [775]

Compte-rendu des fêtes et publications des discours prononcés à Salerne, lors des fêtes centenaires de la naissance de Grégoire VII, dont le corps repose dans la cathédrale de Salerne. Ces discours mettent en relief l'action de S. Grégoire VII sur l'Église et sur la chrétienté au XI^e siècle.

—— G. WERDERMANN. *Heinrich IV, seine Anhänger und seine Gegner im Lichte der augustinischen und eschatologischen Geschichtsauffassung des Mittelalters.* Inaug. Diss. Greifswald, Abel, 1913, 8°, 164 pp. [776-]

Pour juger les personnes mêlées au conflit des investitures, il importe de se rendre compte de leurs conceptions et de leur mentalité. Les idées eschatologiques de S. Augustin ont exercé une influence indéniable sur les écrivains du XI^e siècle et déterminé la façon de concevoir les rapports entre le *regnum* et le *sacerdotium*. L'auteur passe en revue les écrivains qui ont écrit pour ou contre Henri IV.

—— FRITZ SCHILLMANN. *Der Kampf Heinrichs IV und Gregor VII.* Leipzig, Voigtländer, 1912, 8°, 118 p. [777]

—— E. BERNHEIM. *Quellen zur Geschichte des Investiturstreites.* 1. Heft. *Zur Gesch. Gregors VII und Heinrichs IV.* 2. Aufl. (*Quellensammlung zur deutschen Gesch.* Neue Aufl.). Leipzig, Teubner, 1913, 8°, VI-121^r p. [778]

—— G. S. *L'Église et Grégoire VII* (*Revue ecclés. de Liège*, IX, 1913, p. 115-118). [779]

S. Pierre Damien. — D. D. DE BRUYNE, O. S. B. *Une lettre inédite de S. Pierre Damien.* (R. B. XXXI, 1914, p. 92-93). [780]

Lettre adressée à un ermite du nom de Thibaud (probablement S. Thibaud de Vicence, décédé le 30 juin 1066) trouvée dans le ms. 471 de Valenciennes (f. 42).

Guillaume de Dijon. — P. GAFFAREL. *L'abbé Guillaume de St-Bénigne de Dijon* (*Revue de Bourgogne*, 1913, p. 297-314). [781]

Lanfranc. — EGIDIO GORRA. *La « leggenda di Lanfranco da Pavia e di Alano da Lilla »* (*Bollettino della Soc. Pavese di storia patria*, XII, 1912, p. 265-297). [782]

Reproduction de l'étude publiée dans les *Studii... in onore di Fr. Torraca*. Napoli, 1912.

Le travail de E. Gorra complète l'étude publiée, en 1910, par Fr. Novati: *La leggenda di Lanfranco da Pavia* dans les *Studi letterari e linguistici* dédiés à Pio Rajna, Florence, 1910, p. 707-716. Novati avait montré que le récit d'Henri Knytt de Leicester sur la présence de Lanfranc à Paris, de sa rencontre avec Bérenger enfant, sa folie simulée au Bec, son voyage à Rome avec l'abbé Erluin, sa rencontre en plein concile avec l'hérésiarque, n'étaient que pures légendes. M. Gorra étudie l'origine de ces légendes.

—— W. LEVISON. *A Report on the Penenden Trial* (*Engl. hist. Rev.*, 1912, vol. XXVII, p. 717-720). [788]

Fragment d'un rapport sur le procès entre Lanfranc et Odon, évêque de Bayeux en 1072.

S. Anselme. — B. BARTMANN. *Maria im Anfang der Scholastik* (*Theologie und Glaube*, 1913, p. 705-715). [784]

Examen de la doctrine mariologique de S. Anselme et d'Eadmer.

Alfanus. — BRUNO ALBERS. *Verse des Erzbischof Alfanus von Salerno für Monte Cassino* (N.A. XXXVIII, 1913, p. 667-669). [785]

Jean d'Amalfi. — MICHAEL HUBER, O. S. B. *Johannes Monachus, Liber de Miraculis*. Ein neuer Beitrag zur mittelalterlichen Mönchsliteratur (Sammlung Mittelalterlicher Texte herausgegeben von Alfons Hilka, 7). Heidelberg, Winter, 1913, 8°, xxxi-144 p. [786]

Ce texte, signalé par D. Bernard Pez dans un ms. de Benedictbeuern, étudié en 1884 par Hoferer, est publié aujourd'hui d'après six manuscrits par le P. Michel Huber, qui est parvenu à jeter quelque lumière sur la personnalité de l'auteur. Jean était un moine, natif d'Amalfi, bénédictin dans cette ville ou aux environs, qui, à l'exemple d'un autre moine Jean diacre de Naples (jusque vers 930), traduisait avec assiduité en latin des ouvrages grecs. Notre Jean vécut entre 950 et 1050 ; il mentionne un séjour dans le monastère de Panagia (de Balukki près Constantinople). On sait qu'Amalfi avait d'étroites relations avec l'Orient. A la demande d'un compatriote il y recueillit et traduisit des histoires édifiantes. Les sources utilisées sont surtout le « Pratum spirituale » de Jean Moschus, les récits de l'abbé Daniel de Scété, Anastase du Sinaï, et les collections publiées par Clugnet et Nau. Le *Liber de Miraculis* montre de quelle faveur jouissait cette littérature dans le monde monastique du M. A.

S. Geoffroy d'Amiens. — ABBÉ DE SÉRENT. *Saint Geoffroy* (*Bull. trimestriel de la Soc. des Antig. de Picardie*, 1913, p. 51-55). [787]

Examen rapide de la vie du saint évêque d'Amiens (1066-1115) par Nicolas, moine des SS. Crépin et Crépinien de Soissons.

Baudri de Bourgueil. — PH. LAUER. *Le poème de Baudri de Bourgueil adressé à Adèle, fille de Guillaume-le-Conquérant, et la date de la tapisserie de Bayeux* (*Mélanges d'histoire...* Charles Bémont, Paris, Alcan 1913, p. 43-58). [788]

Poème composé avant 1107, peut-être avant 1102.

Abelard. — BERNARD GEYER. *Die Stellung Abaelards in der Universalienfrage nach neuen handschriftlichen Texten* (*Beiträge zur Gesch. der Philosophie der M. A.* Texte und Untersuchungen. Supplementband. — Studien zur Gesch. der Philosophie. Festgabe zum 60. Geburtstag Clemens Baemker). Münster, Aschendorff, 1913, 8°, p. 101-127). [789]

Frutolfe de Michelsberg. — P. CÖLESTIN VIVELL, O. S. B. *Das Breviarium de musica des Monches F. von M.* (SMGBO, 1913, N. F. III, p. 413-423). [790]

L'auteur de ce Breviarium contenu dans le ms. latin de Munich 14965 et dans un ms. Fétis à Bruxelles (5266), est le moine Frutolfe de Michelsberg à Bamberg † 1103. D. Vivell étudie la valeur de ce travail, dont il précise la position dans l'histoire de la musique.

Adelard de Bath. — CH. H. HASKINS. *Adelard of Bath and Henry Plantagenet* (*Engl. hist. Rev.*, juillet 1913, p. 515-516). [791]

Un texte du ms. 165 de la Collection Mc Clean du Fitzgerald Museum prouve qu'Adélard est natif de Bath. M^r Haskins publie la préface à l'opuscule de *opere astrolapsus* dédié à Henri Plantagenet encore enfant, donc avant 1149-50, peut-être entre 1142 et 1146.

Gratten. — U. STUTZ. *Gratian und die Eigenhümer* (*Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgesch.*, XXXIII, Kanonist., 1912, p. 342-343). [792]

Ste Elisabeth de Schönau. — F. M. STELL. *St. Elizabeth von Schönau and her visions* (*The American Catholic Quarterly Review*, 1911, vol. XXXVI, p. 392-408). [793]

Ste Hildegarde. — W. JOS. GMELCH. *Die Kompositionen der heil. Hildegard*. Nach dem grossen Hildegardskodex in Wiesbaden phototypisch veröffentlicht. Mit 32 Lichtdrucktafeln. Düsseldorf, Schönewald, 1913, gr. 8°, 37 pp. et 32 pll. [794]

C'est assurément une heureuse idée que celle de reproduire par la phototypie les compositions musicales de Ste Hildegarde conservées dans le ms. de Wiesbaden. L'étude dont il accompagne ces reproductions rappelle la vie de la grande abbesse de Bingen, décrit le codex de Wiesbaden, dresse la liste des compositions de la Sainte, dont il défend l'authenticité et étudie le rythme, la tonalité et le caractère mélodique. Il donne la transcription en notation de plain-chant de la séquence : *O virga ac diadema*, et d'un Kyrie. Il est à souhaiter que cette transcription se fasse pour les autres morceaux.

——— E. WASMANN. *Die hl. Hildegard von Bingen als Naturforscherin* (*Festschrift Georg v. Hertling*, Kempten, 1913, p. 457-475). [795]

Importance des écrits de Ste Hildegarde pour se rendre compte des connaissances du XII^e siècle en fait de sciences naturelles : zoologie, minéralogie, botanique. Il y a dans la *Physica* de l'abbesse de Bingen des preuves évidentes de son talent d'observation.

Ste Gertrude. — *Im Tale der Wunderblume von Helfta*. Erinnerungsblätter aus der Zeit, dem Leben und den Werken der heiligen Gertrudis der Grossen, sowie ihrer Ordensgenossinnen im Kloster Helfta. Mit 20 Original-Illustrationen. Mergentheim, Ohlinger, 1913, 8°, vii-262 pp. [796]

Ce petit volume est l'écho d'un pèlerinage entrepris aux lieux sanctifiés par la grande moniale d'Helfta. L'auteur y a recueilli tous les souvenirs relatifs au monastère et au culte de la Sainte. Il y a retracé la vie de la Sainte à l'aide de ses écrits, raconté l'histoire du monastère jusqu'à sa suppression lors de la Réforme protestante. Son but pratique est d'exciter la générosité des fidèles à élever dans le Neu-Helfta d'Eisleben une église digne de la Sainte, assez vaste pour contenir la population catholique toujours croissante.

——— G. *Ein neues St. Gertrudsbuch* (CC. XXV, 1913, p. 345-347). [797]

Compte-rendu de l'ouvrage de Guido Hassl, dans lequel l'auteur traite encore des relations d'Helfta avec l'ordre de Cîteaux.

——— LUCIE FELIX-FAURE GOYAU. *Christianisme et Culture féminine*. Paris, Perrin, 1914, p. 165-210. [798]

Une partie de ce volume est consacrée à « l'École d'Helsta : les deux Gertrude, les deux Mechtild ».

Mechtild de Magdebourg. — *A Thirteenth Century mystic and beguine, Mechtild of Magdeburg* (ALICE KEMP-WELCH, *Of six mediaeval Women*. Londres, Macmillan, 1913, p. 57-82). [799]

Julienne de Norwich. — LUCIE FELIX-FAURE GOYAU. *Christianisme et Culture féminine*. Paris, Perrin, 1914, p. 210-263. [800]

Un chapitre est intitulé : « Visions mystiques dans l'Angleterre médiévale. — Le livre des recluses, Juliane de Norwich. »

Urbain V. — D^r KARL HEINR. SCHÆFER. *Papst Urbans V (1362-1371) Förderung der Wissenschaftlichen Studien, vornehmlich nach Vatikanischen Quellen (Festschrift Georg v. Hertling*. Kempten, 1913, p. 296-304). [801]

Fondation d'écoles : St-Benoît de Montpellier, Trets puis Manosque, St-Remy près Avignon ; subsides aux Universités.

Jean Butzbach. — *Des Johannes Butzbach Wanderbüchlein. Chronika eines fahrenden Schülers*. Aus der lateinischer Handschrift übersetzt von D^r D. J. Becker. Leipzig, Insel-Verlag, 1912, 8°, 128 p. [802]

Réédition d'un travail publié en 1869. Il s'agit de l'autobiographie d'un moine de Laach, humaniste distingué, né en 1478, décédé en 1526, intéressante pour l'histoire littéraire et religieuse du XVI^e siècle.

Hélène Cornara. *Helena Scholastica Cornara, Oblatin des hl. Vaters Benediktus*. Nach dem Französischen (*S. Benedikts-Stimmen*, oct. 1913, p. 382-398). [803]

Isidore Clarlo. — JOS. HEFNER. *Voten vom Trienter Konzil*. Wurzburg, Bauch, 1912, 8°, 54 p. [804]

Pie VII. — ERWIN RUCK. *Die Sendung des Kardinals de Bayane nach Paris 1807-1808. Eine Episode aus der Politik Napoleons I und Pius VII.* (Abhandl. der Heidelberger Akad. der Wiss. Philos. histor. Kl. Heidelberg, Winter, 1913, 4°, 98 p. [805]

——— D. SAMPSON. *Pius VII and the French Revolution* (*The American Catholic Quarterly Review*, 1910, vol. XXXV, p. 130-163, 413-445, 637-665 ; 1911, XXXVI, p. 243-270). [806]

——— CHAN. J. M. MEUNIER. *Souvenir du centenaire de l'arrêt de Pie VII à Tronsanges (Nièvre) 1812-1912*. Ouvrage orné de sept simili-gravures hors texte. Nevers, Vallière, 1912, 8°, 80 p. [807]

L'auteur a consigné les souvenirs qui se rattachent à l'arrêt de Pie VII à Barbeloup chez son grand-père (19 juin 1812). Une fête de famille a commémoré cet événement, le 26 septembre 1912, auprès de la croix du pape, érigée en 1867.

Placide a Spescha. *Pater Placidus a Spescha, Sein Leben und seine Schriften*. Unter der Aufsicht der Naturforsch. Gesellschaft Graubündens, der historisch-antiquar. Ges. Graubündens und der Sektion Rätia der schweizer. Alpen-Klubs mit Unterstütz. von Behörden und Vereinen herausgeg. von Proff. Drs. Fried. Pieth und Pat. Karl Hager. Mit einen

Anhang v. P. Marcus Carnot. Mit 2 Porträts Speschas, 22 (3. Tl. farb.) Einschaltbildern und 15 Textbildern. Berne, Benteli, 1913, gr. 8°, cxiii-515 p. [808]

de Cossé-Brissac. — Dom M. J. COUTURIER, O. S. B. *Madame de Cossé-Brissac, fondatrice du Monastère des Bénédictines du Saint-Sacrement de Craon*. Paris, Téqui, 1914, 8°, vii-280 p. [809]

Adélaïde-Hyacinthe-Délie de Cossé-Brissac, née à Paris, le 11 avril 1787, mourut, le 21 décembre 1869, prieure des Bénédictines du St-Sacrement à Craon. Après avoir reçu son éducation sur la terre d'exil, elle rentra en France, prit le voile chez les Bénédictines du St-Sacrement de Rouen (1815), fut amenée, par ses relations de famille, à établir un monastère à Craon, qu'elle dirigea avec autant de fermeté que de sagesse pendant des années. La vie de cette moniale n'a rien de bien extraordinaire, mais, par les moyens ordinaires de la vie religieuse, la prieure de Craon donna l'exemple d'une vie intense de perfection. Sa charité déborda au-delà de l'enceinte de son cloître et elle exerça une action considérable sur le monde qui l'entourait. Dès 1876, le R. P. Dom Paquelin, bénédictin de Solesmes, publiait un important ouvrage sur Madame de Cossé-Brissac ; ce livre est devenu rare. Dom Couturier a retravaillé l'ouvrage de D. Paquelin d'après un plan différent, et il nous présente une biographie suivie, bien documentée, qui fait revivre la noble et sympathique figure de la fondatrice du St-Sacrement de Craon.

NÉCROLOGIE.

Le R. P. Dom Henri Vautier, de l'abbaye de St-Wandrille, décédé le 2 décembre 1912 (BSMSB, janvier 1913, p. 13-15). [810]

Le R. P. Dom Pierre Santin, de l'abbaye de Ste-Madeleine de Marseille, décédé à Chiari (Italie), le 12 février 1913 (BSMSB, avril 1913, p. 84-86). [811]

Le R. P. Dom Louis Baillet, de l'abbaye de Wisques à Oesterhout, décédé à l'abbaye de Clervaux, le 21 novembre 1913 (BSMSB, janvier 1914, p. 19-21). [812]

Le R. P. Dom Aimé Graux, de l'abbaye de Ste-Madeleine de Marseille, décédé à Chiari le 12 mars 1913 (BSMSB, 1913, p. 120-122). [813]

Le R. P. D. Charles Heindl, de l'abbaye de St-Otilie, décédé à Lukuledi le 6 juin 1913 (*Missions-Blätter von St-Otilien*, XVII, 1913, p. 315-316 ; SMGBO, XXXIV, 789-790). [814]

Le R. P. D. Antoine Ruera, abbé titulaire de Ripoll, décédé à Montserrat, le 17 février 1913 (*Il Sacro Speco*, XIX, 1913, p. 45-46). [815]

Le R. P. D. Meinrad Fisher, de l'abbaye du Sacré-Cœur (États-Unis), décédé le 14 mars 1913 (*St-Benoît*, IX, juin 1913, p. 275). [816]

Le R. P. D. Berthold Neubauer, de l'abbaye d'Altenburg, décédé le 11 avril 1913 (SBGBO, N. F. III, 1913, p. 590). [817]

Le R. P. Dom Gustave de Dartain, de l'abbaye de Ligugé, décédé le 6 mai 1913 (BSMSB, 1913, p. 145-147). [818]

Le R. P. D. Lazare Gervais, de l'abbaye de Dourgne, décédé à Besaln (Espagne) en mai 1913 (*St-Benoît*, IX, 1912, p. 276-277). [819]

Le R. P. D. Bède Marti, de l'abbaye de Conception (États-Unis), décédé le 26 mai 1913 (SMGBO, N. F. III, 1913, p. 592). [820]

Le R. P. Dom Antoine Ruedel, prieur de Dar-es-Salaam, décédé le 25 juin 1913 (*Missionsblätter*, XVII, 1913, p. 317-320 avec portrait, SMGBO, XXXIV, p. 788-789). [821]

Le R. P. Dom Albert Noël, de l'abbaye de St-Maurice de Clervaux, décédé le 14 juillet 1913 (BSMSB, XXI, 1913, p. 215-218; Chan. C. G. Roland dans *Revue hist. ardennaise*, 1914, p. 40-42 et *Archives belges*, 1914, p. 79-80). [822]

Mgr Victor Corvaia, évêque titul. de Tripoli, ancien abbé de Montevergine, décédé au Mont-Cassin, le 21 juillet 1913 (*Il Sacro Speco*, 1913, p. 121-127; 151-154; RSB, VIII, 1913, p. 394-395; SMGBO, XXXIV, 1913, p. 797). [828]

Le R. D. Antoine Antonelli, abbé de S. Silvestre de Fabiano, Silvestrin, décédé le 21 juillet 1913 (RSB, VIII, 1913, p. 314-315, *Il Sacro Speco*, XIX, 1913, p. 140-141; SMGBO, XXXIV, 1913, p. 797). [824]

Le R. D. Hildebrand de Hemptinne, ancien abbé de Maredsous, primat de l'ordre de S. Benoît, décédé à Beuron, le 13 août 1913 (*St-Benoît*, X, sept. 1913, p. 337-339; BSMSB, XXI, 1913, p. 213; D. Guépin, *El Ilustrísimo D. Hildebrando de Hemptinne, primer Primado de la Orden de S. Benoit* (*Boletín de S. Domingo de Silos*, XV, oct. 1913, p. 519-527); *Notas y recuerdos* (*ib.*, févr. 1914, p. 151-156); *Il Sacro Speco*, 21 sept. 1913, p. 163-166). [825]

Le R. P. D. Célestin Schmitz, décédé à N' Kuba, le 23 août 1913 (*Bulletin des œuvres et missions bénédictines au Brésil et au Congo*, nov. 1913, p. 209-211). [826]

Le R. P. D. Willibald Schmidt, de l'abbaye de St-Otilie, décédé le 25 septembre 1913 (*Missionsblätter von St-Otilien*, XVIII, 1913, p. 70-74, avec portr.). [827]

Le R. P. D. François Buchot, de l'abbaye de Silos, décédé le 19 novembre 1913 (BSMSB, janvier 1914, p. 22-23). [828]

Le R. P. D. Manuel Castel y Borrás, de l'abbaye de Montserrat, décédé le 28 novembre 1913 (*Revista Montserratina*, déc. 1913, p. 612-613). [829]

III. HISTOIRE DES MONASTÈRES.

ALLEMAGNE.

Allemagne, v. Angleterre, n° 870.

Beuron. — LORENZO JANSSENS. *L'arte della scuola benedettina di B. (Arte cristiana*, 1913, p. 161-184, 8 fig., 10 pl.). [880]

— Dr BERNARD SCHÄFER. *Festschrift zum 50jährigen Jubiläum der Beuroner Benedictiner-Congregation*. Hechingen, Hohenzollernscher Pressverein, 1913, 18°, 19 pp. [831]

Courte notice sur la congrégation de Beuron, ses monastères et ses travaux.

—— W. V. KEPPLER, Bischof von Rottenburg. *Festpredigt zur Feier des 50jährigen Jubiläums der Beuroner Kongregation*. Gehalten... am 2 Juni 1913. Beuron, Erzabtei, 1913, 8°, 10 pp. [832]

—— M. R.-M. *Das Jubiläum der Beuroner Kongregation* (SMGBO, N. F. III, 1913, p. 585-588). [833]

—— *Jahresbericht über die Oblatenschule der Beuroner Kongregation* (die obern Klassen in Seckau, die untern Klassen in Emaus-Prag). Schuljahr 1912-1913, 8°, 12 p. [834]

—— S. VISMARA. *La nuova arte della Scuola dei Benedettini di B.* con 12 illustr. (RSB. VIII, 1913, p. 401-420). [835]

—— H. VON LASSAULX. *Beuron und die Kirchenmusik 1863-1913* (*Caecilia*, Strasbourg, 1913, p. 65-68, 81-85, 97-100). [836]

—— P. ERNST VYKOUKAL. *Das Palimpsest-Institut der Erzabtei B.* (*Sankt-Benedikts-Stimmen*, XXXVIII, 1913, p. 464-468). [837]

Biburg. — G. LEIDINGER. *Über ein Wiedergefundenes Schriftchen Aventins* (*Sitzungsber. der Bayer. Akad.*... Phil. hist. Kl. 1913, 6 Abhandl., 8°, 79 p.); voir *Zentralblatt f. Bibliothekswesen*, XXXI, 1914, p. 28. [838]

Il s'agit d'une histoire manuscrite de cette abbaye. A cette occasion M. Leidinger traite de la bibliothèque de ce monastère.

Blaubeuren. — PAUL LEHMANN et NONNOSUS BÜHLER. *Das PASSIONALE DECIMUM des Bartholomaeus Krafft von Blaubeuren* (*Histor. Jahrbuch*, XXXIV, 1913, p. 493-537). [839]

Le Passionale decimum de Blaubeuren, utilisé jadis par les Bollandistes, passa de Weingarten (1648-1803) à Fulda (1803), où il porte maintenant la cote Aa 96. Le copiste s'appelait Barthélemy Krafft († 1496). Le Dr Lehmann examine d'abord le contenu hagiographique. En appendice, il publie, entre autres textes, un *Vita S. Hupertii* différent des textes connus, qui ne doit pas être antérieur au XVI^e siècle (p. 504-508), une liste des abbés et évêques sortis du monastère d'Hirsau (p. 511-513), puis le calendrier (516-531); il étudie la composition du recueil et relève son intérêt pour une étude sur les lectures conventuelles dans les monastères du moyen-âge.

Brauweiler. — JUL. NATHANSOHN. *Ein Ex-libris des Klosters B.* (*Ex libris. Buchkunst und angewandte Graphik*, XXIII, p. 67-68, avec pl.).

—— *Nachtrag zu « Ein Ex-libris des Klosters B. »* (ib., p. 120-121). [840]

Cologne. — E. PODLECH. *Die Wichtigeren Stifte, Abteien und Kloster in der alten Erzdiözese Köln*. 3. Tl. Cistercienserklöster, Pramonstratenser und Klöster verschiedener Orden. Breslau, Goerlich, 1913, gr. 8°, VIII 246 p. [841]

Corble. — HEINR. BERKENKAMP. *Das Fürstentum Carvey unter dem Administrator Christoph Bernard von Galen, Bischof von Münster 1661-1678* (*Beiträge zur Gesch. Niedersachsens und Westfalens*, XI.). Hildesheim, Lax, 1913, 8°, 99 p. [842]

Deggingen. — Dr JOS. ZELLER. *Beiträge zur älteren Geschichte der Benediktiner-Abtei D. im Ries* (SCHRODER, *Archiv. f. d. Gesch. des Hoch-*

stifts Augsburg. IV. Bd. p. 435-450). Tirage à part, Dillingen a. D. 1913, même pagin. [848]

L'abbaye de St-Martin de Deggingen, existante au moins dès le milieu du X^e siècle, fut donnée par Henri II à l'évêché de Bamberg. Elle était encore habitée au commencement du XII^e siècle par des Bénédictines. Sa transformation en monastère d'hommes, projetée par S. Otton, s'effectua en 1142, sous la direction de Marquard, moine de Michelsberg. L'observance introduite à Deggingen fut celle d'Hirsau, alors pratiquée à Michelsberg, où l'on suivait précédemment les Coutumes d'Amorbach.

Le Dr Zeller a reconstitué la liste des abbés de Deggingen. Sur les familles des abbés et des moines on n'a guère des renseignements. En somme, le travail est d'autant plus méritoire que les sources font défaut.

Edelstetten. — Dr JOS. ZELLER. *Stift Edelstetten. Beiträge zu seiner Geschichte und Verfassung* (SCHRÖDER. *Archiv für die Gesch. des Hochstifts Augsburg*. IV. Bd. p. 371-432). Tirage à part. Dillingen a. D. 1913, même pagin. [844]

Le monastère d'Edelstetten n'est connu que depuis le XII^e siècle, surtout par la Vie de la B^e Mathilde d'Andechs, écrite par le cistercien Engelhard de Langheim (1184-1220). M. Zeller a réuni tout ce qu'il a pu pour reconstituer l'histoire de cette maison et fournir des renseignements aussi exacts que possible sur sa constitution et son observance. Il reconnaît, preuves à l'appui, combien il est difficile de classer certaines fondations de « sanctimoniales » sous des rubriques bien nettes : bénédictines, chanoinesses régulières, chanoinesses séculières. Il y avait des monastères où l'on suivait des coutumes particulières, qui ne précisent pas la condition juridique de leurs habitantes. Parfois elles se rapprochent assez de l'observance bénédictine, mais parfois aussi celle-ci, même dans des monastères de moniales reconnus comme appartenant à l'ordre de S. Benoît, est assez laxé, et, pratiquement, se rapproche de celle des chapitres, surtout quand la profession du vœu de virginité perpétuelle n'était pas exigée. M. Zeller discute à fond la question de savoir si Edelstetten ne fut pas, pendant un certain temps, un monastère de Bénédictines. A partir du milieu du XIII^e siècle, nul doute, il s'agit bien de chanoinesses, encore que plus tard les documents parlent d'ordre de S. Benoît, d'ordre de S. Augustin, de chanoinesses séculières. Il n'exclut pas la possibilité de l'existence de la règle monastique sous l'abbatiat de Mechtilde. Et c'est bien ce qu'indique un passage de la Vie cité en note (p. 379) : « usus exegit domus et monasterii regula ut Domina vocaretur et abbatissa. » Ce texte fait allusion à la Règle de S. Benoît, c. LXIII : abbas ... dominus et abbas vocetur.

Erfurt. St-Pierre. — BERTRAM. *Die historischen Beziehungen zwischen dem Dorfe Alach und dem Erfurter Peterskloster* (*Zeitschrift des Ver. f. KG. in der Provinz Sachsen*, t. VIII, p. 1-45). [845]

Fulda. — P. ILDEF. HERWEGEN. *Zur Ikonographie des Sacramentarium Fuldense* (*Zeitschrift f. christl. Kunst*, 1913, p. 119-124). [846]

——— E. STENGEL. *Urkundenbuch des Klosters F.*, I Bd, I. Hälfte (Die Zeit des Abtes Sturm). Veröffentlich. der histor. Kommission für Hessen und Waldeck, X). Marburg, Elwert, 1913, 8°, ix-202 p. [847]

— *Fulda, die alte Bonifacius-Stadt.* Bearb. und hrsg. vom Fremdenverkehrsverein Fulda. Fulda, Nehr Korn, 1913, 8°, 64 pp. avec grav. et plan. [848]

Gerode. — KNIEB. *Zur Gesch. des ehemal. Benediktinerkl. G. (Unser Eichsfeld, 1913, p. 44-59, 83-100).* [849]

Gladbach. — LUDW. BERG. *Gero, Erzbischof von Köln 969-976.* Mit einem Excurs: Versuch die Echtheit der Gladbachen Klostergründungsgeschichte *Μικρολόγος ἀπλαστος* zu beweisen (*Stud. u. Darstellungen aus dem Gebiete der Geschichte.* VIII). Fribourg, Herder, 1913, v-xi-96 p. [850]

Grafschaft. — ALOIS FRIEDHOFF. *Die Stellung des Benediktiner-Klosters G. zur Pfarrseelsorge.* Inaug. Diss. Münster. Münster, Regensberg, 1912, 8°, 70 p. [851]

Les textes font défaut pour constater si avant le XVI^e siècle le monastère plaça des moines comme curés dans les églises qui en relevaient. L'union à la Congrégation de Bursfeld amena un relèvement de la discipline. A partir du XVII^e siècle, l'abbaye fait desservir les paroisses par ses moines. S'il y eut parfois d'excellents résultats, on ne peut nier que l'éloignement d'un certain nombre de religieux appauvrit la vie intérieure dans le monastère, et que l'isolement eut pour certaines personnalités des conséquences regrettables, qui ne purent manquer de réagir sur la discipline elle-même du monastère, arrêté dans le développement de sa vie spirituelle, liturgique et intellectuelle.

Hersfeld. — ALFRED HERBST. *Ein Hersfelder Zinsenverzeichnis des 14. Jahrh.* Inaug. Diss. Marburg, Koch, 1913, 8°, 54 p. [852]

On constate que dans la première moitié du XIV^e siècle, un grand nombre de principautés ecclésiastiques se trouvaient dans une situation financière désastreuse; c'est le cas pour les abbayes de Fulda et de Hersfeld. Le domaine de cette dernière abbaye s'est notablement amoindri entre le IX^e et le XIV^e siècle: la mauvaise administration de quelques abbés aux XIII^e et XIV^e siècles, les troubles politiques en furent la cause. La division des biens en deux menses, abbatiale et conventuelle, est constatée au XII^e siècle. Il n'y a pas de caisse centrale; certains offices, tels que l'infirmerie, l'hôtellerie, la sacristie, ont une administration indépendante. M. Herbst publie un rotulus de cens de la caisse: « ad fidelia » (fondations pieuses), transcrit entre 1343 et 1364, d'après un parchemin conservé aux Archives de l'État à Marbourg. Faut-il rapprocher ce document d'une série d'états de biens et revenus dressés en vertu de la Constitution de Benoît XII, de 1336, c'est assez douteux.

Laach. — *Laudes Hincmari quibus Augustissimi imperatoris nostri Willhelmi II. Majestas acclamabatur a monachis Lacensibus dum visitabat eorum ecclesiam et monasterium, die 17 octobris A. D. MCMXIII.* gr. 8°, 3 pp. [853]

— A. HUPPERTZ. *Die Abteikirche zu Laach und der Ausgang des Gebundenen romanischen Systems in den Rheinlanden.* (*Studien zur deutschen Kunstgeschichte.* Heft. 165). Strassbourg, Heitz, 1913, gr. 8°, xiv-135 p., 106 grav. en 22 pl. [854]

Étude architecturale qui examine surtout le problème des voûtes et l'influence de l'église de Laach sur le développement des édifices rhénans.

——— Election de l'abbé D. Ildephonse Herwegen, juin 1913, (SMGBO. N. F. III, 1913, p. 581-584). [855]

Liepvre. — E. DUVERNOY. *Une enclave lorraine en Alsace. Liepvre et l'Allemand-Rombach.* (Mém. de l'Acad. de Stanislas, VI^e série, t. IX. 1911-1912, p. 55-136). [856]

Liepvre était un prieuré dépendant de l'abbaye de St-Denis.

Metz. — A. RUPPEL, in Verbindung mit Prof. J. B. KEUNE und Dr. K. S. BOUR. *Lothringen und seine Hauptstadt.* Festschrift zur 60. Generalversammlung des Katholiken Deutschlands in Metz 1913. Metz, Lothringer Verlags- und Hilfsvereins 1913, 8°, 557 p. 32 pll., 70 grav., 17 cartes, 10 armoiries et 1 plan. [857]

Ce volume expose l'histoire et la vie de la Lorraine, particulièrement de Metz, sous tous ses aspects. C'est une série de tableaux dus à des spécialistes. Un chapitre a été consacré aux monastères de Metz dans le moyen âge par le prof. Dr. F. Grimme (p. 384-393). Il va de soi qu'on retrouvera dans d'autres chapitres plus d'un souvenir bénédictin de Lorraine.

Münchaurach. — ERNST DERENDINGER. *Das Benediktinerkloster M. und die Hirsauer Bauschule* (Beiträge zur fränkischen Kunstgesch. III). Diss. Erlangen, Blaesing, 1913, 8°, 132 p. et 16 pll. [858]

Ce travail est avant tout une étude architectonique, qui complète et corrige le travail de Baer sur l'École architecturale d'Hirsau, publié en 1897. L'auteur reconnaît et accentue l'influence directe de Cluny sur les constructions d'Hirsau, mais il met aussi en relief l'influence romaine, en même temps qu'il rappelle les relations d'Hirsau avec les grandes abbayes de St-Gall et de Fulda. Il étudie les éléments du programme de l'École d'Hirsau, en contrôlant leur application dans les différents édifices qui en procèdent. Naturellement, la reconstruction et l'histoire des édifices de Münchaurach font l'objet de recherches détaillées. Il est intéressant de noter que lors de la suppression ou sécularisation de leur abbaye (1528), les moines demandèrent à continuer de pratiquer le culte traditionnel et témoignèrent d'un grand attachement à leur maison même ruinée. L'ouvrage est orné de 15 belles planches représentant des parties des édifices, avant et après la restauration, ou reconstitués par l'auteur.

Murbach. — GUSTAV NUTZHORN. *Murbach als Heimat der althochdeutschen Isidorübersetzung und der verwandten Stücke.* Inaug. Diss. Kiel. Stuttgart, Kohlhammer, 1912, 8°, 46 p. (extr. de *Zeitschrift f. deutsche Philologie*, XLIV, 1912, p. 265-320, 430-476). [859]

L'abbaye de Murbach était un centre littéraire au commencement du VIII^e siècle : la bibliothèque était remarquable. On constate des relations avec Reichenau ; ce fait se vérifie dans la comparaison des textes de haut allemand de Murbach avec ceux de Reichenau (glossaires bibliques, hymnes). D'autres textes patristiques (traduction d'Isidore, gloses patristiques), proviennent de Murbach et doivent dater du VIII^e et du commencement du IX^e siècle.

Reichenau. — A. MARIGNAN. *Les fresques des églises de R.* (*Studien zur deutschen Kunstgeschichte*. 169). Strassbourg, Heitz, 1914, 8°, 162 p [860]

Saalfeld. — E. KOCH. *Das Lehenbuch des Abtes Georgius Thun zu Saalfeld, 1497-1526*. Jena, Fischer, 1913, 8°, LXXX-335 p. [861]

St-Blaise. — FR. XAV. ZOBEL. *Vereinbarung zwischen dem Kloster St-Blasien, der Gemeinde Bonndorf und dem Paulinerkloster daselbst 1668* (*Freiburger Diözesan Archiv*, XLI, 1913, p. 186-209). [862]

St-Ottilien. — *Jubiläum und Aussendung in St-O.* (*Missionsblätter von St-Ottilien*, XVIII, oct. 1913, p. 1-11). [863]

Jubilé de 27 ans de profession de Mgr Thomas Spreiter, évêque de Thênes, vicaire apostolique du Zanguebar méridional.

——— 1912. *Jahresbericht der Benediktinermmission von St-Ottilien* (*Missionsblätter*, XVII, n° 9, juin 1913). [864]

Sitzenroda. — GEORG. SPECHT. *Das Kloster S. und seine Klosterdörfer*. Eine Siedlungsgeschichtliche Untersuchung. Inaug. Diss. Leipzig. Weida i. Th. Thomas, 1913, 8°, VIII-89 p. [865]

Ce monastère de bénédictines — Porta S. Mariae — dans le diocèse de Meissen, fondé en 1198 par l'évêque Thierry II, disparut avec l'introduction du protestantisme en 1530. La dernière abbesse, morte en 1530, se montra opposée, ainsi que le prévôt et plusieurs religieuses, à l'introduction de la Réforme. Le travail de G. Specht est une intéressante étude d'histoire économique locale.

Weingarten. — HEINR. GÜNTHER. *Abt Gerwig Blarer von W. und die Gegenreformation* (*Festschrift Georg. v. Hertling*. Kempten, 1913, p. 342-349). [866]

Étude psychologique sur le défenseur de l'ancienne religion contre les protestants. Prélat de vieux style, Blarer ne voit dans la Réforme qu'un épisode de l'histoire ; il tient à l'Église, à l'Empire. Il a sauvé à l'Église des territoires ; il n'a pas opéré la réforme catholique. Il mourut le samedi 30 août 1567 ; le lundi suivant, le synode de Constance acceptait le Tridentinum.

Willebadessen. — AUG. STIEWE. *Zur Wirtschafts- und Verfassungsgeschichte des Klosters W.* (SMGCO. N. F. III, 1913, p. 451-474, 635-650) [867]

Étude d'histoire économique sur le monastère des Bénédictines de W. (Westphalie) fondé en 1149, sous la discipline clunisienne suivie à Abdinghof, dont il dépendait.

AMÉRIQUE.

Collèges. — D. MICHAEL OTT, O. S. B. *Benedictine Education in the United States* (*The Catholic Educational Review*, II, juin 1911, p. 499-507). [868]

St-John. — *Catalogue of the fifty-sixth Academic year of St John's University, Collegeville, Minnesota, 1912-1913*. Record Press, St John's Univ. 8°, 116 pp. avec pll. [869]

ANGLETERRE.

Conversion. — P. WHITNEY. *Conversion of the Teutons* (*The Cam-*

bridge Medieval history. Vol. II, Cambridge, Univ. Press. 1913, p. 515-542, 793-797). [870]

Culture. — HUBERT PIERQUIN. *Les lettres, les sciences, les arts, la philosophie et la religion des Anglo-Saxons*. Paris, Alcan, 1914, 8°, 118 p. [871]

Aperçu général sur le développement des lettres et des arts depuis la conversion des Anglo-Saxons par les moines romains. Il y est naturellement surtout question des monastères et des écrivains monastiques.

Bibliothèques. — D. RHYS PHILIPS. *The romantic history of the monastic libraries of Wales from the fifth to the sixteenth centuries (Celtic and mediaeval periods)* (Reprinted, with additions from *The Library Association Record*, for July and August 1912). Swansea, 8°, 62 pp. [872]

Ce petit travail est un exposé de l'activité littéraire des anciens monastères celtiques du V^e au XI^e siècle, puis des monastères bénédictins et cisterciens du XI^e au XVI^e siècle. La réforme protestante, avec son puritanisme mesquin et féroce, a fait disparaître la majeure partie des trésors du passé. L'auteur passe en revue les différentes catégories d'ouvrages sauvés du naufrage et traite en particulier des bibliothèques des abbayes de Neath, Margam, Talley, Whitland, Strata florida, Aberconwy, Valle Crucis, Basingwerk, Strata Marcella, Llantonwy; des prieurés de Carmarthen, St-Jean de Brecon, Rhuddlan, etc., en appelant spécialement l'attention sur les souvenirs de la littérature celtique.

Congrégation anglaise. — *The Benedictine Almanac and Guide to abbeys, missions, priests of the English Congregation for 1914*. Ampleforth Abbey, 1914, in-18, 70 p. [873]

Ce petit « Almanach » contient de courtes notices sur la Congrégation anglaise de l'ordre de St-Benoît (p. 1-3), sur les abbayes de moniales de Stanbrook et de Fort-Augustus, la liste des évêques pris au sein de la congrégation, l'état du personnel de l'Ordre en Angleterre, etc., puis le Calendrier ou ordo en anglais.

——— *With Dr Polding to Australia, 1847*. (DR. XXXIII, déc. 1913, p. 314-327, fin). [874]

Burwell. — JEAN BARENNES. *Une bulle suspecte concernant le prieuré anglais de B. 1184. (Mélanges d'histoire... Ch. Bémont*. Paris, Alcan, 1913, p. 163-172). [875]

Le prieuré de Burwell (dioc. de Lincoln) dépendait de l'abbaye de La Sauve-Majeure; la bulle de Lucius III (1184), est peut-être, une copie figurée contemporaine, faite à La Sauve avant d'être expédiée en Angleterre.

Cet acte, du 26 avril 1184, a été publié d'après cette copie des Archives départ. de Bordeaux, par W. Wiederhold (*Papsturkunden in Frankreich VII*, p. 171-173).

Caldey. — D. BLANCHON. *Les conversions de C.* (BSMSB. 1913, p. 110-118). [876]

——— B. G. *Les moines de C. (La mission syrienne des Bénédictins en Orient II*, 1913, p. 266-268). [877]

——— *Les conversions de C. (Questions actuelles, CXV, n° 9* 10 1913, p. 417-435, 450-467). [878]

Caldey. — XXX. *La conversione al Cattolismo di due comunita benedettine d'Inghilterra.* (RSB. VIII, 1913, p. 421-428). [879]

——— JOAN BALAN. *Benedictinii din insula Caldey* (*Revista Catolica*, Bucarest, 1913, p. 427-430). [880]

——— A. H. NANKIVELL. *How Caldey Came Home* (*The Catholic World*, oct. 1913, p. 67-80). [881]

Cantorbéry. — W. LEVISON. *Aus Englischen Bibliotheken. V. Eine Geschichte der Päpste aus Canterbury. VI. Zu den Annales Romani.* (NA. XXXVIII, p. 645-664). [882]

Downside. — D. F. A. GASQUET. *The Makers of St-Gregory's Downside* (dans *England under the old religion and other Essays*. Londres, Bell, 1912, p. 263-287). [883]

Origines et histoire du monastère établi d'abord à Douai, transféré en Angleterre pendant la Révolution française.

——— *The Tomb of Bishop Baines at Downside* (DR. XXXIII, déc. 1913, p. 312, avec pl.). [884]

Paris, St-Edmond. — F. C. DOYLE, O. S. B. *St-Edmund's Monastery, Paris, during the French revolution* (DR. XXXIII, déc. 1913, p. 250-275). [885]

——— Voir n° 977-979.

Tewkesbury. — RENÉ POUPARDIN. *Notes analytiques de l'abbaye de T.* (*Mélanges d'histoire... Ch. Bémont*. Paris, Alcan, 1913, p. 99-104). [886]

Annales contenues dans le ms. lat. 9376 de la Bibl. nat. de Paris, allant de 1066 à 1149, et qui sont moins détaillées que celles qui ont été publiées par Luard. Toutefois, le texte de Paris, apparenté aux Annales de Worcester, a des renseignements que ne donne pas le texte de Luard.

Westminster. — JOC. PERKINS and J. BUMPUS. *Westminster Abbey. St-Paul cathedral*. Londres, Gardner, 1914, 8°, 316 p. [887]

ASIE.

Seoul. *Abtweihe in St. O.* (*Das Heidenkind*, 1 juli 1913, pp. 145-146 avec portr.). [888]

Bénédiction à Ste-Otilie, le 8 juin 1913, du R^{me} D. Boniface Sauer, nommé premier abbé de St-Benoît de Seoul.

——— *Die Weihe des Abtes Bonifaz Sauer der neuen Abtei St-Benedikt in Seoul (Korea)* (*Missions-blätter von St-Otilien*, XVII, juli 1913, p. 257-267 avec portr.). [889]

AUTRICHE.

Armoiries. — H. G. STRÖHL. *Die Wappen der Ordensstifte und Abteien in Böhmen, Mähren und Bosnien* (*Kunst und Kunsthandwerk*, 1913, p. 333-376, 27 fig.). [890]

Basse-Autriche. — K. BIENENSTEIN. *Niederösterreichs Kloster und Stifte* (Lichtbildervortrag, n° 70). Vienne, Pichler, 1913, 8°, 18 p. [891]

Admont. — H. WAAGEN, O. S. B. *Die Pflege des Kirchengesanges in A. in alter Zeit* (*Gregor. Rundschau*, 1913, p. 66-69). [892]

Kladrau. — P. HUGO VON SCHELVER. *Der Christkindmaler vom Kloster K.* (*Sankt-Benedikts-Stimmen*, XXXVII, 1913, p. 458-463). [898]

Melk. — KARL UHLIRZ. *Die Melker Schreiber Hermann und Otto.* (*Mitteil. des Instituts f. oesterr. Geschichtsforschung.*) IX Ergbd. I. 1913, p. 34-50). [894]

Manuscripts exécutés à Melk qui témoignent de l'activité déployée sous l'abbé Walther (1224-1247) pour l'enrichissement de la bibliothèque.

Salzburg. — P. PIUS KARNER, O. Cist. *Austria sancta. Die Heiligen und Seligen Salzburgs* (Studien und Mitteil. aus dem Kirchengeschichtlichen Seminar der theolog. Fakultät der K. K. Universität in Wien, 12. Heft.) Vienne, Mayer, 1913, gr. 8°, VII-192, p. [895]

St-Lambrecht. — P. OTHMAR WONISCH, O. S. B. *Zur Gastfreundschaft der Benediktiner im 17. Jahrh* (SMGBO, N. F. III, 1913, p. 538-545). [896]

D'après les archives de l'abbaye de St-Lambrecht en Styrie.

Seitenstetten. — Dr P. PETRUS ORTMAYR. *Ein Bruckstück aus einem mittelalterlichen alphabetischen Glossar in der Seitenstettener Stiftsbibliothek* (*XLVII Programm des K. K. Obergymnasiums der Benediktiner zu Seitenstetten*), 1913, 8°, 20 pp. avec une planche phototyp. [897]

Manuscrit des XII^e-XIII^e s., du mot *Limbus* à *Meatim*.

——— RUD. WOLKAN. *Aus Oesterreichischen Handschriften. Katalogen.* III. Aus den Handschriften des Benediktinerstiftes S. (*Oesterreichische Zeitschrift f. Bibliothekswesen*, 1913, p. 2-7). [898]

BELGIQUE ET LUXEMBOURG.

Flandre. — V. PIL. *Afkoop van 't Oeconomat der Abdijen van 't Bisdom Ieper in 1693* (*Annal. Soc. Émul. Bruges*, LXIII, 1913, p. 245-256). [899]

Louis XIV, par édit de décembre 1691, créa des conseillers économes pour chaque diocèse.

Affligem. — D. URSMARUS VAN HAVER, O. S. B. *De Wapenschilden der Abten van Affligem* (*Eigen Schoon*, III, 1913, p. 81-96, 113-120, 129-134, 161-164). Assche, Van Achter, 1913, gr. 8°, 31 p. [900]

D. Ursmer Van Haver commence la série des armoiries de l'abbaye d'Affligem avec celles d'Amalric Taye, nommé en 1369. Peut-être sera-t-il possible de retrouver d'autres pièces sur les sceaux des abbés.

——— *Een Nederlandsch Kardinaal. Dom Willem de Croy, monnik en Abt van Affligem* (*De Katholiek*, CXI.IV, p. 261-286). Utrecht, Van Rossum, 1913, même pagination. [901]

Biographie de Guillaume, fils d'Henri de Croy, né en 1498, mouru d'Affligem en 1512 et coadjuteur de l'abbé Guillaume Michiels. Pourvu de l'évêché de Cambrai en 1516, il fut, le 1^{er} avril 1517, créé cardinal et pourvu du siège de Tolède le 31 décembre suivant. Après la mort de l'abbé d'Affligem (4 nov. 1518) il entra en possession de cette abbaye ; il résigna en 1519 le siège de Cambrai à son frère Robert. Il mourut le 6 janvier 1521.

— D. URSMER BERLIÈRE, O. S. B. *Lettres des moines d'A. aux Bénédictins de St-Maur, 1642-1672* (*Annales de l'Acad. royale d'Archéologie de Belgique*, LXV, 6^e série, t. V, 1913, p. 101-226). Anvers, Van Hille, 1913, même pagination. [902]

Publication de 9 lettres de D. Benoît Van Haeften, prévôt d'Afflighem, adressées à D. Luc Dachery (1642-1648) et d'une à D. Hugues Ménard (1642, 29 octobre), de 28 lettres de D. Odon Cambier, moine d'Afflighem à D. Dachery (1644-1650), de huit de D. Robert Estrix, prévôt d'Afflighem, au même (1652-1656), d'une de D. Vaast Van Nuffel, d'Afflighem, à un moine de St-Germain (1669, 21 novembre), d'une de D. Ildephonse Herebout, d'Afflighem, à D. Simon Guillemot de St-Ghislain (1670, 2 octobre), d'une du prévôt D. Émilien Van Hoyvoert à D. Vincent Marsolles (1672, 27 octobre). On y trouve aussi deux lettres, une de l'oratorien Jean-Antoine de Gurnez à Dachery (1645, 1 juillet), l'autre de Henri Van den Zype, abbé de St-André-lez-Bruges, à D. Cambier (1647, 24 nov.), ainsi qu'une réponse de Dachery à Haeften (1644, 18 avril).

Andenne. — V. TOURNEUR. *Un sceau et un plomb de cercueil du Chapitre noble de Sainte-Begge à Andenne* (*Chronique archéol. du Pays de Liège*, VIII, 1913, p. 97-100). [903]

Bruxelles. — BÉNÉDICTINES ANGLAISES. *The abbess Joanna Berkley, O. S. B.* (DR. XXXIII, déc. 1913, p. 328-329). [904]

Forest. — A. COSYN. *Les abbayes de la Cambre et de Forest* (*Bulletin Officiel du Touring Club*, 1^{er} juin 1913, p. 260-261, 5 fig.) [905]

Hastière. — COLONEL V. DONAN. *L'église abbatiale d'H.* (*Bull. monum.*, 1913, p. 203-230, 2 fig., 2 pl.). [906]

Hunneghem. — P. MAURICE DE MEULEMEESTER. *Étude documentaire sur le monastère des Bénédictines de Hunneghem à Grammont* (*Annal. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de Gand*, XII, 1913, p. 178-243, 247-317). [907]

Liège, St-Laurent. — E. SCHOOLMEESTERS. *Un passage inédit du Diarium d'Adrien d'Oudenbosch* (*Bull. de la Soc. de Bibliophiles liégeois*, t. X, 1913, p. 227-234). [908]

Deux feuillets retrouvés dans un Codex du Grand Séminaire de Liège relatifs à la visite du cardinal Nicolas de Cuse et du légat Onofrius.

Maredsous, v. Norcia, n° 1030.

Messines. — H. TERRIER. *Histoire de l'ancienne abbaye de Messines, suivie d'un inventaire de ses Archives*. Ypres, Callewaert. 1912, 8°, vi-588 p. [909]

Ce volume se divise en deux parties : Notice sur la ville, la paroisse, l'église, le chapitre de Messines et plus particulièrement sur l'abbaye des Bénédictines nobles. Cette histoire de l'abbaye se compose de notices sur les abbesses, dans lesquelles l'auteur a fait entrer de nombreux renseignements puisés dans les Archives. D'histoire économique, il n'est point question ; de même il n'y a pas d'aperçu sur la vie intime de la corporation.

La seconde partie comprend l'inventaire des archives de l'ancienne abbaye et l'analyse de 560 documents (1063-1763), qui sont un complé-

ment précieux et indispensable de l'ouvrage publié en 1876 par M. Diegerick.

Saint-Trond. — G. SIMENON. *Saint-Trond et la Hesbaye pendant les années 1675-1676* (*Leodium*, 1913, p. 122-129). [910]

Récit des calamités de temps d'après la Chronique de D. Servais Foullon, moine de l'abbaye de St-Trond.

Stavelot. — FRÉD. ALVIN. *Contributions à la sigillographie nationale* 3^e art. (*Revue belge de numismatique*, 1913, p. 241-252). [911]

Sceaux de l'abbaye. Je ne pense pas que le sceau 1 (*S. ecclesie Stabulensis ad causas*) représente l'église paroissiale ; ce sceau *ad causas* appartient bien à l'abbaye. Suivent les sceaux du chapitre (XIV^e s.), de l'abbé Wéry de Pomerio (1334-1343), de l'abbé Hugues d'Auvergne († 1373), et un sceau secret de l'abbaye de Malmedy (XVII^e s.).

Tournai, St-Martin. — J. Hocq. *La ferme du Tenre à Ath et l'agriculture au XIII^e siècle* (*Annales du cercle archéol. d'Ath*, t. I, 1912, p. 65-76). [912]

Propriété de l'abbaye de St-Martin de Tournai.

—— J. Hocq. *Un curé de Bouvignies au XIII^e s. fait une donation à l'abbaye de St-M. de Tournai* (*ib.*, p. 77-78). [918]

* * *

Clervaux. — EMIL PRÜM. *Clerf (Clervaux), dessen Ortsgeschichte, Baudenkmäler und Landschaftsbilder*. Fremden-Führer durch die nördlichen Ardennen. Luxembourg, S. Paulus-Druckerei, 1913, 8^o, 124 p. avec de nombreuses grav. [914]

L'auteur s'occupe de l'abbaye de St-Maurice de Clervaux, de la Congrégation de France (p. 65-74). L'appendice I est consacré au Comte Gérard le Saint, premier seigneur de Clervaux, 29^e abbé de Prüm, fondateur des monastères des moniales de Niederprüm et d'Hosingen (p. 115-121).

ESPAGNE.

Réformes. — *Reformas monasticas* (*Catalogo del Patronato Real*, publicado por el Archivo General de Simancas dans RABM., XVII, juillet-août 1913, p. 273-299, n^{os} 2200-2426). [915]

On trouvera dans ce catalogue des actes relatifs aux ordres de S. Benoît et de Cîteaux, à partir de 1475.

Barcelone. — P. VINYOLAS y TORRES. *Agregacion del Monasterio de San Antonio y Sta-Clara a la Orden de San Benito*. Bula pontificia del ano 1513 (*Revista Montserratina*, VII, 1913, p. 581-583). [916]

Montserrat. — R. MIQUEL y PLANAS. *Antichs documents tipografichs de Montserrat* (*Bibliofilia*, Barcelone, 1912, p. 206-208, 5 pll.). [917]

Bulles d'indulgences imprimées, gravures sur bois d'anciennes éditions faites à l'abbaye de Montserrat.

Oviedo. — J. B. SITGES. *El Monasterio de religiosas benedictinas de San Pelayo el real de Oviedo*. Madrid, Sucesores de Rivadeneyra, 1913, 8^o. 187 p. [918]

L'auteur, ayant eu connaissance d'un travail manuscrit exécuté par une moniale d'Oviedo, Dame Marie del Pilar de Castro, a eu l'heureuse idée de le publier, en le complétant, en le rectifiant, au besoin, grâce à l'examen détaillé qu'il a fait des archives du monastère. Cette abbaye de bénédictines remonterait, croit-on, à l'an 797 et aurait été fondée par le roi Alphonse le Chaste, en l'honneur de S. Jean-Baptiste. Toutefois l'existence du monastère n'est bien assurée qu'à partir du X^e siècle ; aussi faut-il accueillir avec réserve la série des abbesses antérieures au XI^e siècle. Au commencement du XVI^e siècle, le monastère accepta la réforme de Valladolid et vit s'unir à lui le monastère des bénédictines de St-Barthélemy de Nava et de S. M. de Villamayor. Les troubles causés par les guerres napoléoniennes et par la suppression violente des monastères eurent leur répercussion à S. Pelayo. La vie commune fut restaurée en 1863 ; elle s'y est développée depuis. Le volume contient la phototypie de deux diplômes de 996 et 1053 et une série de vues du monastère et de ses dépendances.

S. Juan de la Peña. *Coleccion de documentos para el estudio de la Historia de Aragon.* Tomo IX. Documentos correspondientes al reinado de Sancho Ramirez, vol. II. Desde 1063-1094 años. Documentos particulares procedentes de la Real Casa y monasterio de San Juan de la Peña. Transcripcion, prologo y notas de Eduardo Ibarra y Rodriguez. Zaragoza, Pedro Carra, 1913, 4^o, XVI-284 pp. [919]

FRANCE.

a) Généralités.

Diplômes pontificaux. W. WIEDERHOLD. *Papsturkunden in Frankreich. VII. Gascogne, Guienne und Languedoc* (*Nachrichten von der Königl. Gesellsch. der Wissenschaften zu Göttingen.* Philol. histor. Kl. 1913. Beiheft). Berlin, Weidmann, 1913, 201 pp. [920]

Documents pontificaux relatifs aux monastères d'Aniane, St-Guilhem-le-désert, La Grasse, Ste-Croix de Bordeaux, Moissac, St-Tibery d'Agde, Conques, St-Léger, St-Romain de Blaye, Psalmody, Sorèze, Eysse, Figeac, Sorde, Mont-St-Jean, St-Pierre de Condom, Sauve-Majeure, Carennac, Chirac, Castres, St-Denis-en-Broqueroie (près Mons en Hainaut) et aux abbayes cisterciennes de La Ferté, Gimont, Garde-Dieu, Valmagne, Grandselve, Bonneval, Fontfroide, Bonnetcombe, Boulbonne, Joncels.

Gallia. OCTAVE BEUVE. *Les abbayes du départ. de l'Aube.* Additions et corrections à la Gallia christiana. Abbaye de N. D.-des-Prés (*Bull. hist. et philol. du Comité des trav. hist. et scientif.*, 1910, p. 41-51). [921]

Poitou. MARCEL BODET. *Les églises et monastères du Poitou pendant la guerre de Cent-Ans* (*Semaine relig. de Poitiers*, 1912, p. 779-783). [922]

D'après l'ouvrage du P. Denifle.

b) Congrégation de St-Maur.

Correspondances. D. PAUL DENIS. *Nouvelles de Rome*, précédées de listes de tous les fonctionnaires de la Cour de Rome (*Documents pour*

servir à l'Histoire religieuse des XVII^e et XVIII^e s. publiés par l'Abbé A. M. P. Ingold), t. I, 1601-1661. Paris, Picard, 1913, 8° CL-330 p. [928]

A une époque où l'on ne disposait pas des informations du journal politique, le reportage était organisé sous la forme de *fogli d'avvisi*. L'intérêt des chercheurs s'est porté dans les derniers temps sur cette source de renseignements. La diplomatie française eut son service régulier d'*avvisi* envoyés de Rome. D. Paul Denis en a retrouvé une série bien intéressante aux Archives des Affaires étrangères à Paris. Mais cette série d'*avis* rédigés en français ne commence pas longtemps après les *Avvisi di Roma*, et les *Nuove di Roma* datent de la dernière année du XVII^e siècle. D. Denis en a signalé une autre source « dans la correspondance des Bénédictins de Saint-Maur conservée à la Bibliothèque Nationale, parmi les lettres adressées au Père Général de la congrégation, à Dom Luc d'Achery, à Dom Mabillon, à Dom Le Cerf, à M. Bulteau, à Dom Michel Germain, etc., par le Père Procureur Général en Cour de Rome. Ce dernier était, lui aussi, admirablement placé pour transmettre des renseignements précis et sûrs et on voit, par les lettres des Mauristes, quel succès de curiosité avaient dans la société de Saint-Germain-de-Prés, les « nouvelles » qu'amenait chaque courrier de Rome. Elles sont rédigées... sans signature, sans indications personnelles : elles sont seulement de dimensions un peu plus considérables, s'étendent davantage sur les questions religieuses et même, ce qui ne saurait beaucoup surprendre, sur tout ce qui touche à la vie monastique.

« Là encore nous constatons de nombreuses lacunes. Tous les procureurs généraux de Saint-Maur ne se montraient pas également soucieux de rassembler ces nouvelles ; c'est Dom Claude Estiennot surtout qui, fixé à Rome de 1684 à 1699, prit à tâche de raconter régulièrement à ses amis de Saint-Germain-des-Prés les événements de la vie romaine qui les pouvaient intéresser. Avant lui, Dom Antoine Durban, qui écrivait chaque semaine à Dom Luc d'Achery, n'avait aucun motif pour rédiger une chronique qui eût fait double emploi avec ses lettres. D'autre part, parmi les nouvelles qui ont été envoyées, un grand nombre ne nous ont pas été conservées, soit qu'elles aient disparu lors du transfert des manuscrits de l'abbaye dans les bibliothèques publiques, soit qu'elles aient été communiquées par le Père Général ou les littérateurs de Saint-Germain à des amis qui ne les rendirent pas ».

L'édition des « Nouvelles » est précédée de la reproduction d'un petit traité de la seconde moitié du XVIII^e siècle sur les différents organismes de l'administration de la curie romaine et de listes des dignitaires ou officiers de la Curie et des congrégations aux XVII^e et XVIII^e s.

——— A. ETINGER. *La corrispondenza dei Benedettini Maurini con Montecassino*. Lettere inedite (RSB. VIII, 1913, p. 283-289, 358-372, 435-456). [924]

——— D. J. M. BESSE et D. YVES LAURENT. *Les correspondants cisterciens de Luc d'Achery et de Mabillon, Dom de Lannoy* (RM. IX, 1913, p. 216-241, à suivre) : [925]

Lettres CII (22 juin 1672) à CXXXV (22 déc. 1674).

——— E. JOUV. *Quelques lettres inédites de Nicolas Thoynard conservées*

dans une bibliothèque de province (*Bulletin du Bibliophile*, 15 janvier 1912, p. 16-30). [926]

Dans une collection d'autographes, jadis formée à Vitry-le-François par M. Jean Bertrand, l'auteur a trouvé quelques lettres inédites adressées à Nicolas Thoynard. Nous remarquons une lettre écrite par Mabillon, le 24 février 1687 (p. 19-22), une de D. Montfaucon, datée de Rome le 30 décembre 1698 (p. 28-30) avec un post-scriptum de D. Claude Estiennot (p. 30).

— v. Affligem, n° 902.

Biographies. — D. HEURTEBIZE. *Bénédictins manceaux déçus à l'abbaye de St-Denis (XVII^e-XVIII^e s.)* (*Revue hist. et archéol. du Maine*, LXXI, 1912, p. 143-149). [927]

D. Urbain, Antoine Allard, D. Pierre Allard, D. Jean Le Maistre.

D. Deldier. A. DEGERT. *Lettre inédite de dom Jérôme Deldier* (*Revue de Gascogne*, XII, 1912, p. 425-428). [928]

Lettre datée de St-Sever, le 5 avril 1711, concernant les archives et l'histoire des anciennes abbayes du pays.

Mabillon. A. J. CORBIERRE. *Correspondance inédite entre Dom Mabillon et Dom Montfaucon (1699-1701)* (*Mélanges offerts à M. Emile Picot*, Paris, Morgand, 1913, t. II, p. 459-475). [929]

Simple édition des lettres de Montfaucon à Mabillon des 23 juin 1699, 19 et 27 avril, 8 juin, 22 juin, 7 et 20 juillet (analyse), 10, 17 et 31 août, 14 septembre, 30 novembre, 26 décembre 1700, 4 et 11 janvier 1701.

c) Monographies.

Ainay. T. MALLEY. *Une sécularisation au dix-septième siècle. L'abbaye de St-Martin d'A. (Études*, 5 nov. 1913, p. 354-376). [930]

Affaibli par la commende dès 1506, ravagé par les Huguenots en 1576, le monastère d'Ainay ne vit pas relever ses ruines. Les moines durent s'installer sans clôture aux environs de l'église ; appartenant à des familles distinguées, ils se mêlèrent aux séculiers, dont ils avaient d'ailleurs pris les habitudes et sollicitèrent leur sécularisation, en dépit des protestations du plus ancien profès, D. Marc Antoine Gayffier. Les démarches commencées en 1628, furent reprises en 1633, grâce à l'appui du commendataire, Camille de Neuville, archevêque de Lyon. Cluny s'y opposait, St-Maur protestait à Rome. Mais l'archevêque insiste, Louis XIV s'en mêle, le Consulat de Lyon est favorable et les chanoines comtes de St-Jean de même. Enfin la sécularisation fut prononcée en 1685. Je conçois très bien que l'auteur défende le P. de la Chaise contre l'imputation de connivence, mais pourquoi la finale de l'article à propos du futur Jansénisme ?

Alton. J. BALMAIN. *Les franchises et les communautés d'A. (Mém. et doc. publiés par la Soc. Savoisienne d'hist. et d'archéol.*, LII, 1912, p. 2-12). [931]

Le prieuré d'Aiton, dépendance de St-Michel de Cluse, fut uni en 1458 à la mense épiscopale de Maurienne.

Angers, St-Aubin. LOUIS DE FARCY. *Fondation de la fête de sainte Catherine en l'abbaye de St-Aubin d'Angers*. Robert de la Couture, prieur

de St-Jean de Château-Gontier, 1332 (*Bull. de la Comm. hist. et archéol. de la Mayenne*, 2^e série, p. XXVIII, 1912, p. 413). [932]

Beaumont. V. LE FORT. *Beaumont et ses prieurs* (*Revue illustrée du Calvados*, 1913, p. 45-48, 55-58). [933]

Beauvais, St-Paul. D. PAUL DENIS. *Notes sur les reliques des trésors de l'abbaye de St Paul-lès-Beauvais* (*Mém. de la Soc. académ. de l'Oise*, XXII, 1912, p. 297-324). [934]

Bec. ÉTIENNE DEVILLE. *Deux dalles tumulaires d'abbés du Bec* (*Bull. archéol. du Comité des Travaux histor.*, 1912, p. 435-443). [935]

Boscodon. J. CH. ROMAN. *La réforme de l'abbaye du B. en 1621* (*Bull. de la Soc. d'étude des Hautes-Alpes*, 1913, p. 201-225). [936]

Statuts publiés par l'abbé Abel de Sautereau.

Bourget-du-Lac. BARUT. *Le Château-Prieuré du B.* (*Mém. et docum. publiés par la Soc. Savoisienne, d'hist. et d'archéol.*, LII, 1912, p. 505-557). [937]

Prieuré de Cluny.

Brantôme. G. BUSSIÈRE. *B. et ses monuments* (*Bull. de la Soc. hist. du Périgord*, XXXIX, 1912, p. 60-85, 212-236, 376-396 pll.). [938]

Caen, St-Étienne. JEAN MARX. *Les sources d'un passage du roman de Rou* (*Mélanges d'histoire... Charles Bémont*. Paris, Alcan, 1913, p. 85-90). [939]

L'épisode de l'entrevue de M^e Bernard avec le duc Richard à Rouen (Wace, vers 1980-2130) se retrouve à peu près dans une recension de Guillaume de Jumièges. Ce récit n'est pas du chroniqueur, mais une intercalation faite probablement à St-Étienne de Caen et Wace a pu la connaître à Caen même.

Cambrai, St-Sépulcre. MAX BRUCHET. *Les rouleaux des morts de S. Sépulcre et de S. Aubert de Cambrai* (*Mém. de la Comm. histor. du départ. du Nord*, XXX, 1914). Lille, Danel, 1914, gr. 8°, 75 p. [940]

Après une notice générale sur les confraternités entre monastères et l'usage de rouleaux mortuaires, dans laquelle on trouvera d'intéressants renseignements sur les églises du Nord de la France et de la Belgique, M. Bruchet signale les rouleaux du St-Sépulcre (XIV^e-XV^e s.) et de St-Aubert de Cambrai. Je ne pense pas que l'usage ait perduré jusqu'au XVIII^e siècle ; le texte d'une association de 1725 (p. 11 note 3), où il est question de la notification des décès « per cartulam » doit s'entendre d'une lettre ou d'une annonce imprimée, suivant l'usage des XVII^e et XVIII^e s. L'auteur publie 1) l'acte d'association entre les abbayes de St-Adrien de Grammont et de St-Sépulcre en 1208 (p. 12-13) ; 2) le rouleau des morts de St-Sépulcre de 1429 présenté à 598 églises dans 35 diocèses. Les églises et monastères de notre pays furent visités par le rotulifère entre le 31 janvier et le 29 décembre de cette année. Au n° 453, il s'agit des cisterciennes de Muysen près Malines et non de St-Bernard-sur-l'Escaut ; au n° 584, il faut voir Lobbes ; 3) encyclique du rouleau des morts écrite par l'abbé Gilles du Vivier de St-Sépulcre, avant 1437 (p. 89-70) ; 4) la liste des associations de l'abbaye de St-Aubert d'après le rouleau de ce monastère en 1467 (p. 70-73) ; un acte de mars 1485, du clergé de Cambrai, relatif à la maltôte (p. 73-75).

—— C. THELLIEZ. *Contribution à l'histoire du Cambrésis. Terre et seigneurie de l'abbaye de St-Sépulcre à St-Hilaire-en-Cambrésis.* Cambrai, Lefebvre, 1912, 8° 364 p. (Extr. des *Mémoires de la Soc. d'Émulation de Cambrai*, t. 67). [941]

Carennac. ABBÉ ALBE et A. VIRÉ. *Le Prieuré-doyenné de C.* (Bull. de la Soc. scient., hist. et archéol. de la Corrèze, XXXV, 1913, p. 301-352). [942]

Chaise-Dieu. VICTOR BAUBET. *Études historiques et archéol. sur l'abbaye de la Chaise-Dieu, 1043-1516.* (École nationale des Chartes. Positions des thèses soutenues par les élèves de la promotion de 1914, Paris, Picard, 1914, p. 5-10). [943]

La Chapelaude. PIERRE GAUTIER. *Nouveaux extraits du cartulaire de La Ch.* (Bull. de la Soc. d'Émulation du Bourbonnais, 1911, p. 8-25). [944]

Charlieu. JOS. JACQUES. *Excursion archéol. à Ch.* (Bull. de la Diana, XVIII, p. 296-328). [945]

Chelles. MARC BLOCH. *Les archives et les cartulaires de l'abbaye de Chelles* (Bull. Soc. Hist. de Paris et de l'Ile-de France, XI, 1913, p. 145-153). [946]

Cluny. — ROSE GRAHAM. *The relation of Cluny to some other movements of monastic reform* (Journal of theol. studies, 1914, p. 180-195). [947]

L'auteur s'est efforcé d'exposer l'origine et les développements des coutumes de Cluny, leur influence dans le monde monastique et les rapports des nouvelles fondations de la fin du XI^e et du commencement du XII^e siècles, directs ou indirects, avec le grand monastère bourguignon.

—— MARC MOREL. *Étude sur la langue des chartes de C. X^e siècle. Contribution à la chronologie des phénomènes linguistiques romans* (École nationale des Chartes. Positions des thèses... 1914. Paris, Picard, 1914, p. 77-82). [948]

—— L. REYNAUD. *Les origines de l'influence française en Allemagne.* t. I. L'offensive politique et sociale de la France. Paris, Champion, 1913, 8°, xxxix-547 p. [949]

L'auteur essaie de montrer l'action centrale de Cluny sur la Féodalité, en insistant sur le développement de l'individualisme, thèse risquée.

—— Liturgie. — D. WILMART. *Les manuscrits liturgiques de Cluny* (Dict. d'archéol. chrét., fasc. XXIX, col. 2074-2091). [950]

—— v. Moissac, n° 968. [951]

Coincy. — ANDRY. *Coincy à travers le passé* (Annal. de la Soc. hist. et archéol. de Château-Thierry, 1912, p. 1-162). [952]

Notice sur le prieuré clunisien.

Compiègne, St-Corneille. — BARON DE BONNAULT. *Le logis abbatial du St-Corneille* (Bull. de la Soc. hist. de Compiègne, XV, 1913, p. 133-151). [953]

Corbie. — K. VOIGT. *Le diplôme de Thierry III et le privilège de 847 pour Corbie* (Moyen-âge, XXVI, 1913, p. 414-422). [954]

Crespin. — E. MATTHIEU. *Une chronique de l'abbaye de C.* (Bull. mensuel de la Soc. d'Études de la prov. de Cambrai, XVIII, 1913, p. 300-302). [955]

Signalement d'un manuscrit des Archives du duc d'Arenberg, intéres-

sant pour le XVI^e siècle. On y trouve des détails sur les derniers jours de l'abbé Martin de Cuyper, suffragant de Cambrai.

Donchery. — HENRI JADART. *Le sceau d'un prieur de D. au XVI^e s.* avec reproduction (*Revue histor. Ardennaise*, XX, 1913, p. 350-352). [956]

Sceau de Nicolas Guehan, signalé en 1548, qui fut aussi abbé de Chartreuve.

Faverney. — ABBÉ TOURNIER. *Le miracle de Faverney vu et raconté par un protestant de Montbéliard.* Besançon, Jacques et Demontrond. 1913, 8°, 67 p. [957]

Foix, St-Volusien. — E. PÉLISSIER. *Le temporel de l'abbaye de St-Volusien de Foix à la Révolution* (*Bull. de la Soc. ariégeoise des sciences...* XIII, 1913, p. 261-279). [958]

Jouarre. — *Réponse de l'abbesse de J. à Bossuet* (*Revue Bossuet*, t. X, p. 101-116). [959]

Juvigny-les-Dames. — S. M. D. *Juvigny-les-Dames et son ancienne abbaye.* Troisième partie. De Madame de Livron, réformatrice du Couvent à l'expulsion des religieuses (1608 à 1791). Chapitre premier : Madame Scholastique Gabrielle de Livron, 1585 à 1662. (*Bull. du Pensionnat de Juvigny*). Reims. s. d., 8°, 15 p. [960]

Landevenec. — LATOUCHE. *Mélanges d'histoire de Cornouaille (V-XI^e s.).* (*Bibl. de l'École des Hautes-Études*, CXCII, Paris, Champion, 1911, 8°, 125 p.). [961]

Critique radicale des vies de S. Guénolé et de S. Ronan ainsi que du Cartulaire de Landevenec.

Le Mans, St-Vincent. — LEGROS. *Une cloche huit fois séculaire à l'anc. abbaye de St. V. du M.* (*Annales fléchoises*, t. XI, p. 144-150). [962]

——— *Les premières cloches de St-Martin's au lac Walaska et trois autres cloches de l'abbaye de St. V. du Mans* (*Province du Maine*, t. XXI, p. 218-223). [963]

——— D. LÉON GUILLOREAU. *L'obituaire de l'abbaye de St-V. du Mans* (RM. IX, p. 113-127, 242-258). [964]

Lérins. — A. C. COOPER-MARSDIN. *The History of the Islands of Lerins: The monastery, Saints and theologians of S. Honorat.* Cambridge, Univ. Press, 1913, 8°, 344 p. [965]

Marmoutier. — ERNEST LAURAIN. *Un acte faux de M.* (*Bull. histor. et philol. du Comité des travaux histor. et scientif.* 1911, p. 127-130). [966]

Acte de 1051, donation de Vivien Le Chevrier en faveur du prieuré d'Origné.

Moissac. — FR. GALABERT. *Sur la date de quelques actes relatifs à l'abbaye de M. et à ses possessions dans l'Auvergne* (*Annales du Midi*, 1913, p. 409-428). [967]

Discussion de trois documents de mai 804, 19 juillet 1107 et de 1127-1135.

——— FERN. POTTIER. *Relations entre les abbayes de M. et de Cluny* (*Bull. de la Soc. archéol. de Tarn et Garonne*, 1912, p. 286-289). [968]

—— CAM. DAUX. *Un évêque de Compostelle à l'abbaye de M.* (*Bull. de la Soc. archéol. de Tarn-et-Garonne*, XXXIX, 1912, p. 21-37). [969]

Passage de Diego Galmirez en 1104, lors de son voyage à Rome.

Montauriol. — HENRY DE FRANCE. *Montauriol* (*Bull. de la Soc. archéol. de Tarn-et-Garonne*, XXXIX, 1911, p. 316-333). [970]

Documents inédits.

Mont-St-Michel. — CHAN. BOSSECEUF. *A propos des armoiries de l'abbaye du M.-St-Michel* (*Rev. de l'Avranchin*, t. XVII, p. 207-226). [971]

—— E. DUPONT. *Le pèlerinage d'un enfant au Mont-St-Michel au XV^e S.* Lille, Desclée, 1913, 8°, 188 p. [972]

—— (ALBERT) LE GRIN. *Conflits entre les religieux de l'abbaye du Mont-St-Michel et les juges du bailliage d'Avranches* (*Mém. de la Soc. nation. Académ. de Cherbourg*, XIX, 1912, p. 131-143). [973]

Morigny. — *La Chronique de Morigny (1095-1152)*, publiée par Léon Mirot. 2^e éd. Paris, Picard, 1912, 8°, xx-103 p. [974]

Rédition revue et corrigée d'un texte publié en 1909.

Narbonne, St-Hilaire. — P. CLERGY. *Notice sur l'ancienne abbaye de St-H.* (*Bull. de la Comm. archéol. de Narbonne*, XII, 1913, p. 610-634, 5 pll. et un plan). [975]

Novy. — *Dom Étienne Pierre, prieur de Novy.* Son Testament (27 janvier 1792). (*Annales rethéloises*, 1912, p. 95-100). [976]

Paris, Bénédictins anglais. — A. HALLAYS. *Le monastère des Bénédictins anglais* (*Le Vieux Paris*, 3^e série, 20 nov. 1913). [977]

—— ANDRÉ HALLAYS. *Le monastère des Bénédictins anglais* (*Le Vieux Paris. Souvenirs et vieilles demeures* publiés sous la direction de G. LENOTRE. 3^e série. Paris, Eggimann, 1913, 4°, p. 79 86, avec pll.). [978]

—— F. C. DOYLE, O. S. B. *St-Edmund's monastery, Paris. Its foundation and means of subsistence* (DR. XXXII, juillet 1913, p. 125 117) [979]

—— Voir n° 885.

Paris, St-Germain-des-Prés. — ÉMILE CHÉNON. *Notes archéolog. et histor. sur le Bas-Berry* (8^e série). XXXVI. Les anciennes possessions de l'abbaye de St-G.-des-Prés en Bas-Berry (*Mém. de la Soc. des Antiq. du Centre*. XXXII, 1909. Bourges, 1910, p. 32-58). [980]

Paris, St-Magloire. — CHARLES BRAIBANT. *Études sur le temporel urbain du monastère de St-Magloire de Paris* (*École nationale des Chartes. Positions des thèses*, 1914, Paris, Picard, 1914, p. 23-31). [981]

Paris, St-Martin-des-Champs. — PAUL RAVASSE. *Un ex libris de Guillaume Postel* (*Mélanges offerts à M. Emile Picot*. Paris, Morgand, 1913, t. I, p. 315-333). [982]

Postel mourut, le 6 sept. 1581, au prieuré de St-Martin-des-Champs où il fut relégué en 1562.

Paris, Bénédictines. — FROMAGEOT. *La rue du Cherche-Midi et ses habitants* (*Bull. de la Soc. hist. du VI^e Arrond. de Paris*, 1912, p. 43-113). [983]

Notes sur le monastère des Bénédictines de N.-D. de Consolation.

——— **Montmartre, St-Pierre.** — F. DES HOULIÈRES. *L'Église St-Pierre-de-M.* (Bull. monum., 1913, t. LXXVII, p. 5-30). Caen, Delesques, 1913, 8°, 30 p. avec grav. et planches. [984]

Poitiers. — PIERRE RAMBAUD. *L'assistance publique à Poitiers jusqu'à l'an V* (Mém. de la Soc. des Antiq. de l'Ouest, 3^e sér., t. V, 1911). [985]

L'auteur s'occupe (p. 100-123) des aumôneries des monastères de St-Cyprien, St-Nicolas, Montierneuf et St-Hilaire-de-la-Celle.

Poitiers, Ste-Croix. — D. P. DE MONSABERT. *Documents inédits pour servir à l'histoire de l'abbaye de Sainte-Croix de Poitiers.* Première série, Chartes antérieures au XIV^e S. (RM. IX, 1913, p. 259-282). [986]

Puechabon. — E. BOUGETTE. *Puechabon* (Revue hist. du dioc. de Montpellier, t. IV, 1912-1913, p. 29-36, 57-69, 193-206, 257-270). [987]

Prieuré dépendant d'Aniane.

Reims, St-Remi. — G. ROBERT. *Visite des prieurés de Saint-Remi de Reims en 1560-1561.* (Revue de Champagne, 1913). Reims. Imp. coopérative, 1913, 8°, 47 p. [988]

Reims, St-Thierry. — D. A. WILMART, O. S. B. *Index liturgique de St-Thierry.* (RB. XXX, 1913, p. 437-450). [989]

St-Bertin. — A. DUSAUTOIR. *La tour de St-Bertin.* Boulogne, Hamain, 2^e éd. s. d., 8°, 81 p. [990]

——— Le même, *St-Erkembode.* St-Omer, D. Homont, s. d., 3^e éd. 8°, 27 p. [991]

S. Erkembode, abbé de Sithiu (712-723), puis évêque de Théroutanne.

——— O. BLED. *Dom Joscio Delennes, dernier abbé de St-B. et Dom Joseph Poot* (Bull. de la Soc. des Antiq. de Morinie, t. XII, 1913, p. 166-167). [992]

St-Calais. — J. FROGER. *Le sceau de Hugues de Champdion, abbé de St-C.* (Province du Maine, 1913, p. 154-156). [993]

St-Hilaire. — C. CLERCY. *Notice sur l'ancienne abbaye de St-H.* (Bull. de la Soc. archéol. de Narbonne, t. XII, 1912-1913, p. 610-634). [994]

St-Maur-des-Fossés. — ÉMILE GALTIER. *Histoire de St-M. des F. depuis les origines jusqu'à nos jours.* L'abbaye. Le château. La ville. Paris, Champion, 1913, 8°, VIII-267 pp. [995]

L'histoire de l'abbaye comprend les pages 37-101. C'est un exposé chronologique des principaux événements qui se sont déroulés depuis la fondation au VII^e siècle jusqu'à la sécularisation par l'évêque de Paris, Jean de Bellay, en 1533. Les questions critiques relatives à S. Babolen et à S. Maur ne sont pas même effleurées.

St-Orens. — SARREMÉJEAN. *Étude sur le monastère et la seigneurie de Saint-Orens.* Tarbes, Lesbordes, 1913, 18°, 116 pp. [996]

Monastère connu depuis le IX^e siècle, situé dans le comté de Bigorre et dans le vicomté du Lavedan, soumis à Cluny en 1064. Il disparut au milieu du XVIII^e siècle, par l'incurie des prieurs commendataires.

St-Rambert. — CHAN. TOURNIER. *St-Rambert-en-Bugey à la fin du XVII^e et au commencement du XVIII^e siècle.* (Le Bugey, 1912, p. 654-675). [997]

St-Riquier. — JOS. BÉDIER. *Un personnage de chanson de geste non identifié jusqu'ici* (*Mélanges offerts à M. Émile Picot*, Paris, Morgand, 1913, t. II, p. 221-226). [998]

Il s'agit de *D. Englebers de S. Richier*, mentionné dans *Anseis de Cartage*, chanson de geste de la fin du XII^e siècle. C'est l'abbé Angilbert († 814).

St-Savin-en-Lavedan. — ALPH. MEILLON. *Le Cartulaire de l'abbaye de St-S. en Lavedan* (X^e-XII^e s.). (*Bull. de la Soc. Acad. des Hautes-Pyrénées*, II, 1912-1913, p. 93-220). [999]

St-Sever. — ABBÉ DEGERT. *Reliquiae San-Severianae ou Documents relatifs à l'abbaye de St-Sever.* (*Bull. de la Soc. de Borda*, XXXVII, 1913, p. 1-24). [1000]

Actes du XI^e siècle.

St-Valery. — ADRIEN HUGUET. *Quelques points controversés de l'histoire de St-Valery* (*Bull. mensuel de la Soc. d'hist. et d'archéol. du Vimeu*, 1912, p. 179-192, 200-207). [1001]

Salles. — MÉHU. *Salles en Beaujolais. Notes complémentaires.* (*Bull. de la Soc. des Sciences du Beaujolais*, XIV, 1913, p. 52-65). [1002]

Solesmes. — C. VIVELL. *Der X. Band der musikalischen Paläographie von Solesmes* (*Gregor. Rundschau*, 1913, p. 46-47, 60-66). [1003]

Talloires. — LOUIS RITZ. *Le nécrologe de l'abbaye de T. d'après le ms. inédit conservé au Musée Britannique avec une introd. et des notes.* (*Docum. de l'Acad. des sciences... de Savoie*, t. VIII, 1913, p. 263-428). [1004]

Thiron. — C. CLAIREAUX. *L'abbaye de T.* (*Bull. de la Soc. percheronne d'hist. et d'archéol.*, t. XII, p. 53-70). [1005]

Tournus. — JEAN MARTIN. *Nouvelles découvertes archéologiques faites en 1910 autour de l'église abbatiale de T.* (*Annales de l'Acad. de Mâcon*, 3^e série. t. XVI, 1911, p. 239-249). [1006]

—— ALBERT BERNARD. *Le sac et le pillage de l'abbaye de T. par le capitaine Poncenat et son armée (août 1562)* (*Soc. des amis des arts et des sciences de Tournus*, n^o XIV, 1914, p. 12-62). [1007]

Villeneuve-sur-Yonne. — HORSON. *Établissements religieux de V.* (*Bull. de la Soc. des Lettres... du départ de l'Yonne*, LXVI, 1912, p. 121-143). [1008]

Notice sur le monastère des Bénédictines de St-Joseph fondé en 1643.

ITALIE.

Diplômes pontificaux. — P. F. KEHR. *Regesta Romanorum pontificum. Italia Pontificia.* Vol. VI. Liguria sive provincia Mediolanensis. Pars I Lombardia. Berlin, Weidmann, 1913, gr. 8^o, XLIV, 419 p. Prix : 15 M. [1009]

Ce nouveau volume, aussi riche, aussi bien documenté que les précédents, nous offre une ample moisson de renseignements sur les anciens monastères d'Italie trop peu connus. Pour donner une idée des notices qui nous intéressent, nous avons relevé les noms des monastères des ordres

de S. Benoît, de Cluny, de Cîteaux, de Vallombreuse, du Mont-Olivet qui figurent dans ce volume.

L'ordre de S. Benoît posséda des maisons :

Dans le diocèse de Milan, à Milan : S. Ambroise fondé en 789 pour des Bénédictins, donné aux Cisterciens au XV^e ; S. Simplicien, S. Vincent, S. Celse, S. Victor ad Corpus (donné aux Olivétains en 1507), S. Denis, (supprimé en 1523), S. Maurice, Ste-Radegonde ; N.-D. de Montano à Rosate ; S. Victor de Meda ; S. Nicolas de Sesto San Giovanni ; N.-D. Inginum (plus tard S. Martin) à Monza ; S. Pierre de Brugora ; S. Pierre de Cremella ; S. M. de Lambrugo ; Civate ; S. Gemolo de Val Ganna ; S. Donat de Sesto-Calende.

Dans le diocèse de Pavie : à Pavie, S. Pierre in Ciel d'oro, S. Salvatore, S. Barthelemy in Strata, S. Marino, Ste Agathe, S. Maria Theodota (della Pusterla), S. Aureliano del Senatore, S. Maria Antica (delle Stuore), S. M. delle Cacce ; S. Cristina de Cortolona ; S. Pierre de Brema.

Dans le diocèse de Lodi : S. Pietro de Lodi Vecchio, S. Pierre de Palude, S. Stefano al Corno, S. Damien de Dovera.

Dans le diocèse de Crémone : à Crémone, S. Laurent, S. Thomas, S. Pierre de Pado, S. Benoît, S. Salvatore, S. Jean della Pipia ; S. Ambroise de Rivolta ; S. Benoît de Crema ; S. Fabien de Farinate.

Dans le diocèse de Brescia : à Brescia, S. Sauveur et Ste Julie, SS. Faustin et Jovite, SS. Côme et Damien ; Ste Euphémie de Monte digno ; S. Sauveur de Leno ; S. M. de Minervio, S. Thomas d'Acquanegra.

Dans le diocèse de Bergame : à Bergame, S. Grata ; S. Fermo de Florizano ; S. Benoît de Vallalta.

Dans celui de Côme, à Côme S. Abondio ; S. Carpofo, S. Maria Vecchia, S. Benoît d'Olterone, S. M. de Dona.

Cluny possédait les monastères de Calvenzano (dioc. de Milan), de S. Gabriel à Crémone. S. Nicolas de Rodengo (dioc. de Brescia), S. Gilles de Fontanella, S. Jacques de Pontida et S. Paul d'Argon (dioc. de Bergame).

Cîteaux est représenté par Chiaravalle, Morimondo (dioc. de Milan), Barona (dioc. de Pavie), S. Pierre de Cerreto (dioc. de Lodi), S. Jean della Pipia (dioc. de Crémone), Acquafredda (dioc. de Côme).

Les Vallombreusains sont représentés par S. Sigismond de Crémone, S. Sepulcre d'Astino (dioc. de Bergame).

Les Olivétains possédaient les monastères de S. Victor ad Corpus à Milan (depuis 1507), de Viboldone (depuis 1592), Civate (depuis 1556), S. Barthélemy à Pavie (depuis 1505), S. Thomas de Crémone (depuis 1514), S. Nicolas de Rodengo (depuis 1446).

On trouvera sur chacune de ces maisons une notice critique avec indication des archives qui en restent et des ouvrages à consulter.

Badicroce. — G. F. GAMURRINI. *Una gita al Palazzo del Pero dove si parla delle due distrutte Badie di Ficaolo e di Badicroce nella diocesi Aretina* (RSB. VIII, 1913, p. 219-237). [1010]

Abbaye des SS. Abundius et Abundantius de Cruce, de l'ordre de S. Benoît, congrégation d'Avellane.

Bobbio. — J. HÖFLINGER. *Bobiensia. Handschriftliche und Textkri-*

tische Untersuchungen zu den Bobienser Cicero-handschriften. Diss. Wurzburg, 1912, 8°, 40 p. [1011]

Catane, St-Nicolas. — G. B. PALMA. *Le Costituzioni Benedettine. Testo Siciliano del sec. XIV con illustrazioni* (*Archivio storico Siciliano*: N. S., anno XXXVII, 1913, p. 391-441). [1012]

Cette étude est d'ordre purement philologique, mais le texte qui en fait l'objet mérite d'être signalé. Il s'agit de « Constitutions » qui doivent dater de 1359 ou 1360, composées lorsque les deux monastères de St-Nicolas l'Arena à Catane et de N.-D. de Licodia furent réunis en une seule communauté.

Conversano. — F. PANTALEO. *Il monastero di S. Benedetto in Conversano* (*Rassegna Pugliese*, 1913, p. 188-189). [1013]

Farfa. — GIUSEPPE ZUCCHETTI. *Liber Largitorius vel notarius monasterii Pharphensis.* (*Regesta chartarum Italiae*, n° 11). vol. I, Rome, Louchet, 1913, 8°, VIII-439 p.). [1014]

Florence. — L. SCHIAPARELLI, F. BALDASSERONI et R. CIASCA. *Le carte del monastero di S. Maria in Firenze (Badia).* Vol. I. (Fonti di storia Fiorentina, I). Rome, Loescher, 1913, 8°, XII-365 p. [1015]

Galeata. — ORESTE MALTONI. *L'abbazia di Sant' Ellero in G.* (*L'Avvenire d'Italia*, 12 juillet 1913). [1016]

Gorgona. — P. VIGO. *Il monastero della Gorgona e la sua biblioteca del medioevo.* (*Miscellanea di storia ed erudizione livornese*, I, 1911). [1017]

Milan, S. Ambroise. — R. BERETTA. *Precetti intimati dall' abate Ardengo Vincenti agli uomini di Inzago l' 8 dicembre del 1232* (*Archivio stor. Lombardo*, ser. IV, fasc. XXXVIII, 1913, p. 473-475). [1018]

Montecassin. — PASQUALE PARENTE. *L'inaugurazione della cripta di Montecassin* (*Arte e storia*, 1913, p. 174-177). [1019]

—— D. BONIF. STAKEMEIER. *Die Einweihung der Krypta des h. Benediktus in Montecassino* (SMGBO. N. F. III, 1913, p. 576-581). [1020]

—— *Echi delle Feste di Montecassino, 4 maggio-8 giugno 1913.* (RSB. VIII, 1913, p. 256-282). [1021]

Avec portraits de l'abbé actuel D. Grégoire Diamare, de D. Boniface Krug, D. Louis Tosti, D. Didier Lenz et dessins de la crypte.

—— B. MOTZO. *Il nuovo Salterio Latino Cassinese* (RSB. VIII, 1913, p. 161-166). [1022]

Compte-rendu de l'ouvrage de D. A. Amelli.

—— LUCIEN SERRANO. *La gran fiesta de Monte Casino* (*Boletín de S. Domingo de Silos*, XV, 1913, p. 361-375). [1023]

Inauguration de la crypte.

—— D. LAUR. JANSSENS. *Les fêtes du Mont-Cassin* (*Bull. des œuvres et missions des Bénédictins du Brésil*, V, 1913, p. 109-119). [1024]

—— *Cripta di Monte Cassino. 6 maggio-8 giugno 1913.* Rome, Desclée, 1913, 4°, 24 pp. avec pll.). [1025]

—— *Ludus liturgico-scenicus in honorem S.P.N. Benedicti et S. Scholasticae.* Rome, Typ. Pii IX, 1913, 12°, 36 p. [1026]

——— M. D. WALSH. *Montecasino, the inner house of beautiful* (*The Americ. Cathol. Quarterly Review*, 1912, vol. XXXVII, p. 521-537). [1027]

——— D. PAUL RENAUDIN. *Questions théologiques et canoniques*. Paris, Téqui, 1913, p. 77-128. [1028]

La 2^e étude traite de la formation ascétique de S. Thomas d'Aquin au Mont-Cassin.

——— PIRRI (P.). *L'umanista Luzio Leonardo da Visso cancelliere dell' abate Pirro Tomacelli* (*Atti e memorie della R. Deputazione di storia patria per le Marche*, IX, 1913, p. 9-35). [1029]

Pirro Tomacelli, abbé cassinien, gouverneur de Spolète dès 1433.

Norcia. — D. SILVIO M. VISMARA. *Il restauro della cripta di S. Benedetto in Norcia e il suo ideatore D. Adelberto Gresnicht* (*Arte Cristiana*, 1913, p. 235-248, 13 fig., 1 pl.). Milano, Soc. Amici dell' arte Cristiana, 1913, 4^o. 16 p. et 14 grav. [1030]

——— *Pro Norcia*. Lettre de Mgr Ercolano Marini, évêque de Norcia, sur les travaux exécutés dans l'église de St-Benoît (RLB, III, 1914, p. 198-291). [1031]

Pontida. — Bénédiction du nouvel abbé D. Raphael del Papa, le 26 juillet 1913 (*Il Sacro Speco*, XIX, 1913, p. 139-140). [1032]

Rome, St-Paul. — FRANZ J. LUTTOR. *Die Paulstür. Ein Meisterwerk der byzantinischen Kunst aus dem XI^e Jahrh.* (*Röm. Quartalschrift. Supplementheft XX. Kirchengeschichtliche Festgabe A. De Waal*, 1913, p. 299-336). [1033]

La célèbre porte de bronze de St-Paul fabriquée à Constantinople, en 1070, par Staurakios, grâce à la générosité d'un Pantaléon d'Amalfi, exerça une grande influence sur le développement de l'art en Italie, en Allemagne et en France.

S. Angelo in Formis. MARTINO MARTINI. *Questioni d'arte. A proposito di un libro sulla basilica di S. Angelo in Formis* (*Arte Cristiana*, 1913, p. 219-221, 3 fig.). [1034]

Sant' Antimo. — *Storia ed architettura monastica nella Toscana*. A proposito degli studi dell' arch. A. Canestrelli (RSB, VIII, 1913, p. 238-255). [1035]

Voir n^o 603.

S. M. delle Grotte. — LU. CELLUCCI. *Le pitture benedettine di S. M. delle grotte presso le sorgenti del Volturno* (Extr. de l'Arte). Rome, tip. Unione, 1913, 4^o, 19 p. et fig.; voir n. 1038. [1036]

S. Matteo de Castello. — *Regesto dell' antica badia di S. Matteo de Castello o Servorum Dei* pubblicato a cura de' monaci di Montecassino. Badia di Montec., 1914, gr. 8^o, xxxix-192 p. et 3 facsimil. Prix : 8 fr. [1037]

Cette publication, qui inaugure la reprise des travaux des Archives de l'archiabbaye, nous fait connaître un antique monastère, situé à quatre kilomètres du Mont-Cassin sur le Cairo, et dont il ne reste que quelques ruines. Une notice détaillée de D. Maur Inguanez a recueilli l'histoire de ce monastère, développement progressif d'un ermitage habité, au XII^e siècle, par un saint personnage d'un nom de Fortunat. L'existence d'un monastère

est attestée dans le dernier tiers du XI^e siècle, et le titre abbatial donné à l'église de S. Mathieu montre que cette maison était plus qu'une de ces prévôtés, telles que Mont-Cassin en possédait, p.ex., à l'Albaneta. L'abbaye de St-Mathieu relevait de celle du Mont-Cassin, mais jouissait, en fait, du droit de libre élection de l'abbé. Le monastère se développa jusqu'à l'époque de la lutte entre Grégoire IX et Frédéric II ; ruiné alors il se releva bientôt. Sous Grégoire XII, l'abbaye fut donnée en commende, mais celle-ci fut révoquée dès 1410. Trente ans plus tard, on voit que le monastère est ruiné et presque abandonné. Eugène IV l'unit provisoirement à l'abbaye du Mont-Cassin ; Callixte III rétablit la commende, mais, dès 1457, il unissait à jamais les biens à ceux du Mont-Cassin. Le monastère, dont les archives avaient été transportées, dès 1454, à l'archiabbaye, ne fut plus qu'un souvenir attaché à un titre abbatial.

Le Régeste publié par les moines du Mont-Cassin, écrit entre 1172 et 1183, contient 65 documents, titres de propriété des donations faites à St-Matthieu. Le texte en est édité avec soin. En appendice les éditeurs donnent 10 documents de 1371-1457, d'après les originaux ou des copies déposés dans les Archives du Mont-Cassin. De bons Index terminent ce volume, auquel nous souhaitons une nombreuse suite.

St-Vincent du Vulture. — LUIGI CELLUCCI. *Le pitture benedettine di S. M. delle Grotte presso le sorgenti del Volturno* (L'arte, XVI, 1913, p. 32-49, 4 pll.). [1038]

Sesto al Reghena. — CELSO CONSTANTINI. *L'Urna di S. Anastasia nella Chiesa abbaziale di S. al R.* (Arte cristiana, I, 15 avril 1913, p. 113-151, 4 pll.). [1039]

Urne du VIII^e siècle (?), dans l'ancienne église abbatiale de Sesto (Frioul).

Soracte. — H. GRISAR. *Der Berg S. bei Rom in der christlichen Geschichte und Legende* (Festschrift Georg v. Hertling, 1913, p. 216-224). [1040]

Traite des monastères du Soracte et de leur sujétion au monastère romain de S. Silvestre, au VIII^e siècle.

Subiaco. — *I monasteri Benedettini*. S. Scolastica di Subiaco (*Il Sacro Speco*, XVIII, 1913, p. 233-238 ; XIX, 1913, p. 102-170). [1041]

Tenda. — PIETRO DE GIOVANNI. *La chiesa di S. Lazzaro ed i Benedettini* (Arte e Storia, XXXII, 1913, p. 266-273). [1042]

Teramo. — F. SAVINI. *Inventario delle pergamene del monastero di S. Giovanni di Teramo* (Rivista Abruzzese, 1912, fasc. 10). [1043]

Comme appendice à l'Inventaire publié par lui en 1898, l'auteur donne le résumé de 29 documents, dont le plus ancien, de 1302, est l'acte par lequel Thomas, abbé du Mont-Cassin visiteur du monastère, établit quelques règlements.

——— FR. SAVINI. *Gli archivi Teramani*. (Rivista Abruzzese, XXVII, 1912). [1044]

Inventaire des chartes du monastère de St-Jean de Teramo.

Verzuolo. — RENATO SORIGA. *Il libro dei censi del monastero di San*

Pietro in V. (*Bollett. della Soc. Pavese di storia patria*, XIII, 1913, p. 209-210). [1045]

Livre de cens de 1315.

HOLLANDE.

Egmond. — L. M. G. KOOPERBERG. *Hecmundensia* (*Bijdragen voor de geschiedenis van het bisdom van Haarlem*, XXXV, 1913, p. 224-245.) [1046]

Courtes annales de 1299 à 1464 et lettres d'indulgences du XIV^e siècle.

——— A. H. L. HENSEN. *Godfried van Mierlo* (*Bijdragen... Haarlem*, XXXV, 1913, p. 323-346). [1047]

Administration de l'abbaye par l'évêque de Harlem.

——— M. BOAS. *Het Egmondsche Cato-handschrift* (*Het Boek*, II, 1913, p. 92-104).

Le Code Regin. 1556.

[1048]

HONGRIE.

Pannonhalma. — *Schematismus religiosorum ordinis S. Benedicti de sacro monte Pannoniae 1913-1914*. Typis typogr. dioecesis Jaurinensis, 1913, 8°, 107 p. [1049]

PALESTINE.

M. K. *Die Benediktiner im Orient* (SMGBO, N. F. III, 1913, p. 584-585). [1050]

État actuel.

B. GARIADOR. *Les Bénédictins en Orient* (*Bessarione*, XVII, 1913, p. 209-211). [1051]

État actuel de l'Ordre en Orient.

SUISSE.

Einsiedeln. — HIER. GEIST. *Beitrag zur Gesch. Einsiedelns* (*Revue d'hist. eccl. suisse*, VIII, 1914, p. 42-44). [1052]

Acte du 20 septembre 1396 concernant le gouvernement si agité de l'abbé Louis de Tierstein.

——— B. BENZIGER. *Beiträge zur Gesch. des katholischen Andachtsbildes* (*Zeitschrift für Bücherfreunde*, 1913, p. 65-74, 17 fig.). [1053]

Images de piété faites au XVIII^e s., pour l'abbaye d'Einsiedeln.

——— *Catalogus religiosorum monasterii B. M. Einsidlensis O. S. B. editus ineunte anno 1914*. Einsiedeln, 1914, 18°, 24 p. [1054]

Engelberg. — P. BONAVENTURA EGGER, O. S. B. *Engelberg im Kriegsjahre 1712* (Extr. de l'*Obwaldner Volksfreund*). Sarnen, 1912. [1055]

Muri. — P. BONIFAZ STÜCHELI, O. S. B. *Zwei Briefe Ign. von Wessenberg* (*Revue d'hist. eccl. suisse*, VIII, 1914, p. 51-53). [1056]

Lettres adressées au P. Pirmin Keller, bénédictin de Muri (3 et 11 avril 1809).

—— ADOLF WAAS. *Leo IX und Kloster M.* (*Archiv f. Urkundenforschung*, V, 1914, p. 241-268). [1057]

Étude diplomatique.

Payerne. — MAXIME REYMOND. *L'abbaye de P.* (Extr. de la *Revue hist. Vaudoise*, 1912-1913). Lausanne, Impr. Soc. suisse de Publicité, 1912, 8°, 116 p. [1058]

—— ADOLF FÆH. *Führer durch die Kathedrale von St-Gallen.* Zürich, Kreutzmann, 1913, 8°, 64 p. [1059]

St-Gall. — RATPERTUS. *St-Gall* (RLB, IV, 1913, p. 46-53). [1060]

Courte notice sur l'histoire de l'abbaye.

—— FR. STEFFENS. *Die Abkürzungen in den lateinischen Handschriften des 8. und 9. Jahrh. in St. Gallen* (*Zentralbl. f. Bibliothekswesen*, XXX, 1913, p. 477-488). [1061]

—— CAN. ROMUALDO PASTE. *Sulle tracce dei monaci di S. Gallo* (*Scuola cattolica*, oct. 1913, p. 223-231). [1062]

Les livres liturgiques de Verceil semblent indiquer que les moines de St Gall ont importé la culture irlandaise au-delà des Alpes.

—— PL. LUGANO. *Il Codice Sangallese 193 riprodotto col metodo fotografico Kögel* (RSB, VIII, 1913, p. 433-434). [1063]

—— *Mitteilungen zur vaterländischen Geschichte.* Herausgegeben. vom histor. Verein in St-Gallen, t. XXXIII, 4. Folge III. THDR. MÜLLER. *Die St-Gallische Glaubensbewegung zur Zeit der Fürstbische Franz und Kilian (1520-1530).* — JOS. MÜLLER, *Die Tagebücher Rudolf Sailers aus der Regierungszeit der Aebte Kilian German und Diethelm Blarer.* (12, 7, 1529-20, 11, 1531). St-Gall, Fehr, 1913, VIII-551 p. [1064]

—— PL. BÜTLER UND T. SCHIESS, *Urkundenbuch der Abtei Sanct Gallen.* V. Th. (1412-1442), 6 (Schluss)-Lief. (1441-1442). Nachträge und Register. pp. 1001-1215. St-Gall, Fehr, 1913. [1065]

—— TRAU. SCHIESS. *Die Darlehen St-Gallens an schwäbische Städte beim Ausgang des 30-jährigen Kriegs.* St-Gallen, Honegger, 1911, 8°, II-31 pp. [1066]

IV. ORDRE DE CITEAUX.

a) Généralités.

Art. — JOSEF SAUR. *Der Cisterzienserorden und die deutsche Kunst des Mittelalters besonders in Hinsicht auf die Generalkapitelverordnungen vom 12-14 Jahrh.* (SMGBO, N. F. 1913, p. 475-522). [1067]

Coutumes. — *Der Gastmeister* (CC. XXV, 1913, p. 353-358). [1068]

Immunités. — G. SCHREIBER. *Neuere Arbeiten zur Cisterciensergeschichte* (CC. XXV, 1913, p. 333-335). [1069]

Compte-rendu des ouvrages de H. Hirsch et d'A. Brackmann.

Liturgie. — D. P. BLANCHARD, O. S. B. *Un monument primitif de la Règle cistercienne.* (RB. XXXI, 1914, p. 35-44). [1070]

Les premiers fondateurs de Cîteaux soumièrent les livres liturgiques à

un travail de revision : la Bible, le Graduel, l'Antiphonaire, l'hymnaire. La Bible fut révisée sur une bible de Théodulfe et la révision fut promulguée par Étienne Harding dès 1109. Le Graduel et l'Antiphonaire furent révisés d'après des manuscrits de Metz. Quant à l'hymnaire, on recourut aux livres de Milan. C'est ce qu'apprend la préface de l'hymnaire révisé retrouvé par D. Blanchard, dans le ms. 9 de la Bibliothèque de Nantes. S. Benoît désignant les hymnes sous le nom d'*ambrosiani*, on crut trouver à Milan la source pure de l'hymnaire bénédictin. Une fois qu'on avait fait fausse route, on alla jusqu'au bout, et l'on adopta et le texte et l'emploi et la mélodie du cursus hymnologique de Milan. L'hymnaire primitif fut bientôt modifié et il ne doit en exister que de rares représentants.

—— P. GREGOR MÜLLER. *Das Fronleichnamsfest im Cistercienser Orden* (CC. XXV, 1913, p. 321-333). [1071]

Angleterre. — PIERRE GAUTIER. *De l'état des monastères cisterciens anglais à la fin du XV^e siècle (Mélanges d'histoire... Ch. Bémont. Paris, 1913, p. 422-435).* [1072]

Plaintes à propos des empiètements des laïques sur les privilèges de l'Ordre, surtout l'exemption; ambition dans les élections, principalement de la part de ceux qui ont reçu une culture universitaire, interdiction des visites canoniques, défense de lever les subsides et de tenir les chapitres provinciaux en Écosse; plaintes venues d'Irlande au sujet des monastères ruinés et protestation de l'abbé de Blecke Haven contre la gestion du procureur de l'Ordre en Cour de Rome, surtout contre l'abus des provisions et de la commende.

Bohême. *Statuta Capitulorum provincialium Ord. Cist. Vicariatus Bohemiae-Moraviae-Lusatiae*, suite (CC, XXV, 1913, p. 307-313, 335-345, 359-366; XXVI, 1914, p. 23-25, 55-62, à suivre). [1073]

Ecosse. P. GREGOR MÜLLER. *Beiträge zur Gesch. des Cistercienser-Ordens in Schottland* (CC. XXV, 1913, p. 301-307). [1074]

Notices sur l'abbaye d'hommes de Sweetheart (301-303), et sur 13 monastères de femmes (303-307).

Hollande. A. NYSSSEN, O. C. R. *Ueber einige Cistercienser Klöster in den Niederlanden vor der Reformation* (CC. XXVI, 1914, p. 1-18, 41-55). [1075]

Notices sur les abbayes d'hommes de Klaarkamp (p. 2-9), Bloemkamp (9-18) Aduard (41-55).

Hongrie. P. ROBERT S. *Aus einem Diözesan-Schematismus* (CC, XXVI, 1913, p. 29). [1076]

Liste de cinq anciennes abbayes, O. Cist., dans l'archidiocèse d'Agram.

b) Biographies.

B. Conrad de Bavière. *Der sel. Konrad von Bayern* (CC, XXVI, 1914, p. 33-41, à suivre). [1077]

B. Vital de Savigny. A. TOUGARD. *Rouleau du B. Vital, abbé de Savigny (Revue cathol. de Normandie, mars 1913). Évreux, Imp. de l'Eure, 1913, 8°, 7 pp.* [1078]

Hélinand de Froidmont. HANS HUBLOCHER. *Helinand von Froidmont und sein Verhältnis zu Johannes von Salisbury*. Ein Beitrag zur Gesch. des Plagiaten in der Mittelalterlichen Literatur (*Beilage zum Jahresber. der K. Neues Gymnasiums zu Regensburg für das Studienjahr 1912-1913*). Regensburg, Manz, 1913, 8°, 63 p. [1079]

Après une notice sur les vie et les œuvres de ce trouvère converti et moine cistercien à Froidmont, l'auteur examine les sources de cet écrivain et constate qu'Hélinand, compilateur diligent, a surtout pillé Jean de Salisbury.

Ste Gertrude. Dr MARKUS ZOMBI, O. CIST. *Waren die hll. Gertrud und Mechtild Benediktinerinnen oder Cistercienserinnen?* traduit du Hongrois par le Dr P. Franz Magyarász (CC. XXV, 1913, p. 257). [1080]

Helfta ne fut jamais un monastère incorporé à l'ordre cistercien, mais on y portait l'habit et on y suivait la règle de Cîteaux. Les diplômes du XIII^e siècle désignent clairement ce monastère comme étant de l'ordre de Cîteaux. La sujétion à l'ordinaire de diocèse, l'adoption d'usages diocésains dans la liturgie n'excluent pas toute relation avec l'ordre de Cîteaux. L'auteur croit retrouver dans les ouvrages des deux grands mystiques des traces d'usages Cisterciens; c'est possible, mais ces usages ne sont pas tellement particuliers qu'on ne puisse les retrouver ailleurs. On a invoqué en faveur du Bénédictinisme d'Helfta qu'on trouve ce monastère désigné dans des diplômes comme « *Ordinis S. Benedicti* ». L'auteur fait remarquer que cette désignation se retrouve ailleurs pour des monastères de Cisterciennes dûment incorporés à l'Ordre. A partir du milieu du XIV^e siècle, Helfta perd son caractère primitif, et les diplômes ne le laissent plus apparaître que comme monastère bénédictin.

—— Voir n^o 796.

Wyart. (D. SÉBASTIEN). *Zwei Briefe des Generalabtes Sebastian Wyart, O. Cist.* (CC. XXV, 1913, p. 366-368). [1081]

Deux lettres des 9 avril 1892 et 19 mars 1898 adressées au rédacteur de la *Cistercienser-Chronik* et relatives à la fusion des observances dans l'Ordre.

White (Stanislas). RAYMONDI (M.). *D. Stanislao White abate di Valvisciolo. Notizie biografiche*. Velletri, Stracca, 1913, 16°, 100 p. [1082]

Mgr Willi, évêque de Limbourg, † 6 janvier 1913 (RSB. VIII, 1913, p. 312-315; *Die Welt*, XXVI, n^o 15; P. Plazidus Theiler dans *Marienlob*, I, 1913, p. 91-95.)

—— P. STEPHAN STEFFEN. *Dominikus Willi, Bischof von Limburg. Das Leben eines Cisterziensers* (SMGBO. N. F. III, 1913, p. 523-537, avec portrait). [1083]

c) Monographies.

Altenberg. *Das Notatenbuch der Aebte von A., 1643-1739* (C. C. XXV, 1913, p. 225-240, 368-275, 295-391). [1084]

Anvers, St-Sauveur. VICTOR TOURNEUR. *Jacob Zagar und die Everard Back-Medaille* (*Archiv f. Medaillen-und Plakettenkunde* I, 1913 1914, p. 14-20). [1085]

Description d'une médaille conservée au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque royale de Bruxelles, représentant Everard Back, prieur du monastère de St-Sauveur (ou de Pierre Pot) à Anvers (1553-1579). C'est une œuvre du médailleur Jacques Zagar.

Aubazine. ARNOLD MARCAREL. *St-Étienne d'A* (*Notes d'art et d'archéologie*, 1913, p. 97-100). [1086]

Auberive. PIERRE GAUTIER. *La désolation de l'abbaye d'A. à la fin de la guerre de Cent-Ans* (*Bull. hist. et philol. du Comité des travaux hist.*, 1911, p. 50-63). [1087]

Bonlieu. A. DE ST-MARTIN. *Factums concernant l'abbaye de B.* (*Mém. de la Soc. des sciences... de la Creuse*, t. XVIII, 2^e partie, 1912, p. 401-429). [1088]

Documents de 1668, 1669, 1671.

—— R. R. *Bail de l'abbaye de B. (1669) et notes d'hist. contemporaine* (*La Voix du Terroir*. Viviers, 9^e année, 1911, p. 71-74, 102-106, 121-124) [1029]

Burtscheid. AUG. SCHAAKE. *Die Verfassung und Verwaltung der Cistercienneninnenabtei B. von ihrer Entstehung bis um die Mitte des 14. Jahrhunderts*. Aachen, La Ruelle, 1913, 8°, 118 pp. et une carte. [1090]

Fondée pour des moines bénédictins dans les dernières années d'Otton III, par un abbé Grégoire venu de Calabre (c. 997-1000), l'abbaye de Burtscheid près d'Aix-la-Chapelle ne parvint jamais à un état financier convenable. La pauvreté fut une cause d'arrêt dans son développement. En 1220 les moines n'étaient que quatre ; on les dispersa dans des monastères de l'ordre et Burtscheid fut remis aux moniales du Mont-St-Sauveur près d'Aix-la-Chapelle, qui avaient ajouté à la règle de S. Benoît les constitutions de Cîteaux du cours du XII^e s. Elles s'établirent à Burtscheid, probablement en 1221. Le monastère se développa assez rapidement ; il compta généralement 24 religieuses, chiffre qui baissa au XVIII^e siècle. Autant qu'on peut le conjecturer, il semble bien que les abbesses aient été recrutées dans la noblesse, et que, de bonne heure, le monastère lui-même fut réservé aux filles de famille, ce qui explique la diminution du nombre des moniales, et, en partie aussi, l'abaissement de la discipline, à partir d'une certaine époque. Ce travail est avant tout une étude d'histoire économique ; l'auteur y examine successivement le domaine primitif de l'abbaye et ses premiers développements par les fondations, les acquisitions des biens, l'état de la fortune au milieu du XIV^e siècle, l'administration avec recettes et dépenses. En annexe, une carte du domaine de Burtscheid vers 1350.

Le Cambre. E. J. *Un monument en danger* (*Tekhné*, 1^{er} mai 1913, p. 15-18, 4 fig.). [1091]

—— voir Forest, n° 905.

Cîteaux. G. *Eine unbezahlte Apothekerrechnung* (CC. XXVI, 1914, p. 26-28). [1092]

Compte relatif à Gérard, abbé de Fontenay, puis de Cîteaux (1376).

Eaunes. D. GARRIGUES. *L'abbaye N. D. d'Eaunes en Comminges* (*Revue de Comminges*, XXVII, 1912, p. 133-140, 255-270). [1093]

Abbaye fondée entre 1120 et 1122.

Eherbach. P. A. FRUYTIER, O. Cist. *Namenliste der Religiösen von Eherbach aus dem Jahre 1631 von Karl De Visch* (Ct. 1914, p. 267-272). [1094]

—— D. HEUBACH. *Eine spätgotische Pietà in E.* (*Nassauische Heimatsblätter*, XVII, 1913, p. 74-75). [1095]

Echarlis. *Note sur le dernier prieur D. Jean-Antoine Choppin* (*Bull. mensuel des Soc. des Lettres, Sciences et Arts de Bar-le-Duc et Commercy*, 1913, p. 111). [1096]

Heiligengrabb. F. CURSCHMAN. *Die Einführung der Reformation im Nonnenkloster H. Ein Kulturbild* (*Forschungen zur Brandenburg. und Preuss. Gesch.*, XXV Bd. 2 H. 1913, p. 265-416). [1097]

Kaisheim. LUITPOLD REINDL. *Geschichte des Klosters K. Honnstetten*, Selbstverlag, 1913, 16°, 109 pp. [1098]

Kamenz. F. ROSENTHAL. *Ueber den Prozess wegen eines veräusserten Jahreszinses des Klosters K. um 1350* (*Zeitschr. des Ver. f. Gesch. Schlesiens*, 1914, p. 263-273). [1099]

Lescaledieu. L. RICAUD. *L'acte de décès d'un abbé de L.* (*Revue de Gascogne*, 1912, p. 278-279). [1100]

Bernard de Sariat, évêque d'Aire en 1657, décédé le 12 octobre 1672.

Leubus. O. GORKA. *Ueber die Anfänge des Klosters L.* (*Darstellungen und Quellen zur schlesischen Geschichte*, t. XVIII). Breslau, Hirt, 1913, 8°, VII-73 p. [1101]

Longpont. D. BESSE. *L'abbaye de L.* Conférence. (*La Revue française polit. et litt.*, 1913, n° 1, p. 11-16, avec grav.). [1102]

Loosduinen. S. DROSSAERS. *Abdij van L. Fiater Georgius, de biechtvader, en zijn visioen, 1434* (*Bijdragen voor de geschiedenis van het bisdom van Haarlem*, XXXVI, 1914, p. 39-41). [1103]

Marienborn. SIEGFRIED BERG. *Die grundherrlichen Verhältnisse des Klosters M. in Coesfeld.* Inaug.-Diss. Marburg, Schaaf, 1913, 8°, 64 p. et plan. [1104]

Ce monastère, fondé en 1230 par l'évêque Rudolphe de Munster, admis dans l'ordre de Cîteaux en 1235, fut transféré des environs de Ramsdorf à Coesfeld en 1243/1244 et subsista jusqu'au 2 mai 1803. Il semble que le personnel se recrutait surtout dans la noblesse.

L'auteur examine a) les donations, les acquisitions par achat et échange, les conflits de propriété b) l'administration du domaine affermé : obligations, redevances, corvées, rentes, relations entre sujets et propriétaire.

Marienstern. PRINZ JOHANN GEORG, Herzog zu Sachsen. *Eine Stau-rothek im Kloster M.* (Sächsische Oberlausitz) (*Monatshefte f. Kunstwissensch.*, VII, 1914, p. 249-250, pl.). [1105]

Description d'un reliquaire byzantin datant du X^e ou plus vraisemblablement du XI^e siècle.

Montelabate. *Chiesa e abbazia di S. M. di Vallisfonte detta Montelabate* (*Bullet. d'Arte*, VII (1913), p. 361-378). [1106]

Morimond. A. MAROT. *Dom Poincaré de l'abbaye de M.* (*Le Pays lorrain et le pays messin*, 20 janvier 1914). [1107]

Neuburg. L. PFLEGER. *Der Neuburger Abtsmord vom Jahre 1334 und*

das Haberkreuz bei Neuburg. Ein Beitrag zur Geschichte mittelalterl. Krimineljustiz (*Jahresbericht des Hagenauer Altertumsvereins*, 1912-13, Hefte 4-5, p. 136-145). [1108]

—— A. HALLAYS. *Les boiseries de l'abbaye de M.* (*Revue Alsacienne illustrée*, 1914, p. 13-20, fig. et pl.). [1109]

Oka. N.-D. du Lac des Deux Montagnes. Une page nouvelle de l'histoire de la Trappe d'Oka. Election et bénéd. solennelle du T. R. P. D. Pacôme Gabourg, 2^e abbé de N.-D. du Lac (24 oct. — 13 nov. 1913). Abbaye de N.-D. du Lac (Canada), 64 p. 8°. [1110]

Fondation de l'abbaye de Bellefontaine (1831), érigée en abbaye le 28 août 1891.

Pairis. D^r LUZIAN PFLEGER. *Philipp von Rathsamhausen, Abt von P., ein Prediger des 14. Jahrh.* (CC. XXVI, 1914, p. 144-147). [1111]

Poblet. L. DOMENECH V MONTANER. *Poblet*. Barcelone, J. Thomas, s. d. (c. 1916-17), 41 p. et 48 pl. [1112]

Notice abondamment illustrée sur un ancien monastère cistercien fondé au milieu du XII^e s.

Pásztó. J. DE GHELLINCK, S. J. *Die aelteste Erwähnung der Abtei P. in Ungarn* (*Hist. Jahrb.*, XXXIV, 1914, p. 824-827). [1113]

Pforte. *Urkundenbuch des Klosters P.* II Teil. 2 Halbbd. (1501-1543). Bearb. von P. Boehme. Halle, Hendel, 1915, IX, p. 369-724 (*Geschichtsquellen der Prov. Sachsen und angrenzender Gebiete*, XXXIV, 2). [1114]

N.-D. du Phare (Japon). *Aus dem fernen Osten* (CC. XXVI, 1914, p. 169-173). [1115]

Port-Royal. M. E. LOWNDES. *The Nuns of P. R. as seen in their own narratives*. Londres, Milford, 1914, 8°, 416 p. et grav. [1116]

—— H. LINDAU. *Ein Heiliger von Port Royal und Kardinal Richelieu* (Festschrift J. A. Riehl). Halle, Niemeyer, 1914, p. 43-103). [1117]

—— A. HALLAYS. *Le pèlerinage de Port-Royal*. Evreux, Herissey, 1914, 18°, 368 p., 31 grav. [1118]

Rein. D. K. SCHIFFMANN. *Ein Bruckstück des ältesten Urbars des Cisterzienserstiftes Rein in Steiermark* (SMGBO, XXXV, 1914, p. 124-125). [1119]

Rivalta Scrivia. D. PIACIDO LUGANO. *I primordi dell'abbazia cisterziense di R. S.* (*Boll. della soc. storica Tortonese*, 1913, sept., p. 3-23). [1120]

Rome, Ste-Croix. PAUL STYGER. *Die neuentdeckten mittelalterlichen Fresken von Santa Croce in Gerusalemme* (*Röm. Quartalschrift*, XXVIII, 1914, p. 17-28). [1121]

St-Benoît-en-Woëvre. H. POULET. *Vieilles abbayes de Lorraine : St-B en W.* (*Revue lorraine illustrée*, oct.-déc. 1913). [1122]

St-Bernard-sur-l'Escaut. P. J. GOETSCHALCKX et D. BENOIT VAN DONINCK. *Oorkondenboek der abdij van S. Bernaerts op de Schelde.* (*Bijdragen tot de geschiedenis bijzonderlijk van het aloude hertogdom Brabant*, 1914, pp. 221-272). [1123]

N^{os} 394 (mai 1278) à 443 (31 décembre 1281).

Salem. HERM. BAIER. *Zur Bevölkerungs- und Vermögensstatistik des*

*Salemer Gebietes im 16. und 17. Jahrh. (Zeitschrift f. d. Gesch. des Ober-
rheins, XXIX, 1914, p. 196-216).* [1124]

Salenques. PASQUIER. *Les religieuses de S. à Montesquieu-Voloutre après
la destruction de leur couvent par les Huguenots en 1574 (Bull. de la Soc.
ariégeoise des sciences, XIII, 1913, p. 280-283).* [1125]

Sauvelade. MIGNON. *Notes pouvant servir à reconstituer l'histoire de
l'abbaye de S. (Revue histor. du Béarn, III, 1912, p. 385-400).* [1126]

Schlierbach. JOS. HARTER. *Das Cistercienserstift S. 1914, 15 p., 4^e
avec 19 grav.* [1127]

—— K. SCHIFFMANN. *Die mittellalterlichen Stiftsurbare des Erzher-
zogtums Oesterreich ob der Ems. II T., p. 501-526.* [1128]

Solières. C^{te} C. DE VILLERMONT. *Le sac de l'abbaye de Solières en 1624
(Revue générale, nov. 1914, p. 668-678).* [1129]

Récit du pillage de l'abbaye des moniales cisterciennes de S. en 1624
par une partie de cavaliers de la garnison de Nimègue lors de la guerre
entre l'Espagne et la Hollande. Ce récit, emprunte aux mémoires d'un
cistercien de Moulins, D. Ignace Bourguignon, a été publié dans les
Annales de la Société archéologique de Namur, t. VIII, p. 129-158 et utilisé
par l'abbé Depaquier dans son travail sur *L'abbaye de Solières (Bull. de la
Soc. d'art et d'hist. du diocèse de Liège, t. X, 1896, p. 86-94).*

Ter Doest. A. DE POORTERE. *Quelques notes sur l'obituaire de l'abbaye
de Ter Doest. Le ms. 395 de la Bibl. de Bruges (Annales de la Soc. d'Emu-
lation de Bruges, LXIV, 1914, p. 5-18).* [1130]

Obituaire, transcrit à la suite d'une Règle et d'un Martyrologe du XII^e s.
La rédaction de la première main date des environs de 1500.

Tre Fontane. A. SARTORIO. *L'abbazia cisterciense delle Tre Fontane
(Nuova Antologia, 1913, p. 50-65, 16 fig.).* [1131]

Toulouse. P. ROBERT TRILHE. *La bibliothèque et le trésor du collège
cistercien de S. Bernard de Toulouse en 1491 (Bull. Soc. arch. de Tarn et
Garonne, XL, 1912, p. 223-237).* [1132]

Val-St-Lambert. L. LEDRU. *Reconstitution du plan de l'abbaye du
Val-St-Lambert au XIII^e siècle (Bull. Inst. archéol. liégeois, XLIII, 1913,
p. 89-98). Liège, Vaillant, 1913, 8°, 12 p. et grav.* [1133]

Vaux-de-Cernay. F. LORIN. *Une assemblée d'abbés aux V.-d.-C. en
juillet 1624 (Mém. de la Soc. archéol. de Rambouillet, t. XXXII, 1913,
p. 203-210).* [1134]

Premier chapitre général pour la réforme de Cîteaux, à laquelle onze
maisons adhèrent.

—— F. LORIN. *Journal du prieur Louvet, 20 fév. 1680 - 11 janvier
1689 (ib., p. 262-294).* [1135]

—— F. LORIN. *Les trois derniers abbés des V.-d.-C. (ib., p. 443-603,
9 grav.).* [1136]

—— F. LORIN. *L'abbaye des V.-d.-C. en 1838 (ib., p. 180-202).* [1137]

Viktring. LÉOP. PETTAUER. *Aus den letzten Tagen des Klosters V.
Ein Beitrag zur Gesch. dieser im J. 1786 aufgehobenen Cistercienserabtei
(CC, 1914, p. 303-314).* [1138]

Walkenried. K. STEINACKER. *Ueber die Kunstgeschichtliche Bedeutung der Walkenrieder Klosterkirche* (Braunschweigisches Magazin, XIX, 1913, p. 32-34). [1139]

Whalley. J. C. A. *Locus benedictus de W.* (The Ampleforth Journal, XX, 1914, p. 30-40). [1140]

Wilhering. P. LÉOPOLD SCHILLER. *Georg II Grill, 1614-1638, Abt des Cisterzienserstiftes W. in Oberösterreich* (Progr. des Privat-Untergymnasiums, 1913, 8°, 32 pp.). [1141]

—— K. SCHIFFMANN. *Die mittelalterlichen Stiftsurbare des Erzherzogtums Oesterreich ob der Enns*. III T., p. 351-412. [1142]

Wonnental. E. KREBS. *W. im Breisgau 1240-1806. Geschichte eines verschauenden Cisterzienserinnenstiftes* (SMGBO, 1914, p. 281-292) [1143]

Zinna. WILLY HOPPE. *Kloster Zinna. Ein Beitrag zur Geschichte des ostdeutschen Koloniallandes und des Cistercienserordens* (Veröffentl. des Ver. f. Gesch. der Mark Brandenburg, 1914). Leipzig, Duncker et Humblot, 1914, 8°, XIV-275 p.; v. CC. 1914, p. 318-319). [1144]

Zircz. Dr BÉNI NAGY. *Az Egri főgimnázium története, 1776-1914*. Eger, 1914, 8° 271 p. [1145]

—— Dr P. ALBIN KISS. *A pécsi gimnázium története*. Pecs, 1914, 8°, 189 p. [1146]

—— Dr P. DIONYS LAKATOS. *A szekesfehértvári ciszterci rendi katolikus főgimnázium száz éves története*. Stuhlweissenburg, 1914. [1147]

—— Dr P. ADOLF WERNER. *A Bajai főgimnázium története*. Baja, 1914, 8°, 77 p. [1148]

Histoire des gymnases de Fünfkirchen, de Stuhlweissenburg et Baja dirigés par les Cisterciens.

V. AUTRES BRANCHES DE L'ORDRE.

Camaldules.

S. Romuald. W. FRANKE. *Romuald von Camaldoli und seine Reformtätigkeit zur Zeit Ottos III* (Histor. Studien, 107). Berlin, Ebering, 1913, 8°, VII-255 p. [1149]

S. Romuald est l'organisateur de l'anachorétisme occidental au même titre que S. Benoît l'a été du cénobitisme, mais son œuvre rentre dans le cadre du monachisme bénédictin, puisqu'elle est le développement d'une idée exprimée par S. Benoît. W. Franke lui consacre une biographie détaillée, qui débute par une étude critique des sources et de la chronologie de la vie de S. Romuald.

Le « Vita Romualdi » de Pierre Damien est une source de premier ordre, en dépit de son défaut de dates chronologiques positives, confirmée par le Vita Urseoli et le Chronicon Venetum, le Vita quinque fratrum de Brun de Querfurt, et les deux Vies de S. Bononius, dont la seconde, celle de Ratbert, est défendue contre les attaques de Lanzoni et de Savio. La chronologie reçue jusqu'ici laisse beaucoup à désirer et entre celle des *Annales Camaldulenses* et celle de Franke il y a de grandes différences. Alors que Mittarelli fixe la naissance à 907, l'entrée en religion en 927, le

départ pour la vie anachorétique en 930, la fuite à Cusan en 978, la mort de S. Pierre Orseolo et le retour en Italie en 982, M. Franke donne les années 951/2, comme date de naissance, 971/2, entrée en religion, départ 974/5, fuite à Cusan 978, mort de S. Pierre Orseolo 987, retour en Italie 988. C'est en octobre-nov. 998 qu'il devient abbé de S. Apollinaire et en déc. 999 qu'il résigne sa charge. Dans l'exposé de la formation religieuse de Romuald, l'auteur a su mettre en relief les lacunes de l'anachorétisme tel que Romuald apprit à le connaître de son maître Marinus et la nécessité de le réorganiser et de lui donner une règle fixe. C'est à l'école de l'abbé Guarin de S. Michel de Cusan dans le Sud de la France, que Romuald se pénétra des traditions monastiques et nourrit son projet d'appliquer aux ermitages isolés les principes de l'organisation solide que Cluny et d'autres centres de réforme avaient donnée aux monastères bénédictins. Cet abbé Guarin est vraiment une des belles figures du monde monastique du X^e siècle : élevé à l'école de Cluny, homme de lettres et de gouvernement, il a fait de Cusan le point de départ et le centre d'un important mouvement de réforme dans le Sud de la France. C'est lui qui dota le monastère de ses magnifiques édifices, qui développa parmi ses moines la culture littéraire et artistique, et qui compta parmi ses élèves le célèbre Gerbert d'Aurillac. A l'école de Guarin, Romuald apprend comment se constitue et se gouverne une véritable congrégation de monastères. C'est là qu'il se forme à sa future vocation d'organisateur de la vie érémitique.

Guarin était un homme aussi pratique que savant, au courant des affaires religieuses et politiques, et qu'un voyage en Orient avait dû mettre en rapport avec le monachisme grec. C'est dans Cassien, dans la législation ecclésiastique et plus particulièrement dans la tradition bénédictine, puis dans ses relations directes avec le monachisme grec en Italie, que Romuald puisa les éléments de son œuvre : le groupement des ermitages autour d'un monastère, sous une règle fixe et une autorité reconnue. Là est le côté original et le secret de la durée de son œuvre, tandis qu'avec la rénovation de l'esprit religieux qu'elle provoquait, elle venait rejoindre et fortifier d'un côté le mouvement de réforme inauguré par Cluny, et de l'autre donner la main au monachisme grec qui étendait ses conquêtes jusqu'à Rome et jouissait alors d'un grand crédit. Je ne crois pas cependant avec l'auteur que les deux évêques Guillaume de Lacédémone et Jean de Corinthe, mentionnés dans le Nécrologe de St-Bénigne de Dijon, soient des évêques grecs comme Barnabé qui s'y retira sous l'abbé Guillaume (p. 163) ; ce sont plutôt d'anciens moines devenus titulaires latins pendant les Croisades. De même (p. 169) il ne faut pas trop urger certains parallèles avec des termes grecs, p. ex. *πατήρ πνευματικός* mis en relation avec les moines « spirituales majores ou seniores » dont parle Brun de Querfurt. Le rôle du « pater spiritualis » et des « seniores spirituales » est suffisamment expliqué par S. Benoit (Regul. c. 49, 4, 46).

Un point mérite d'être noté, c'est l'introduction des frères convers par S. Romuald, qui aurait emprunté cet usage au monachisme grec (p. 176-180) ; à ce sujet on peut remarquer qu'il y aurait lieu d'étudier de plus

près, si possible, la condition des ouvriers ou donnés dans les anciens monastères.

Nous ne suivrons pas Romuald dans la propagation rapide de son œuvre en Italie ni dans l'entourage d'Othon III, sur lequel il exerça une influence considérable ; cette partie de la vie du Saint est assez connue ; M. Franke a le mérite de l'avoir exposée à l'aide de documents dûment établis et contrôlés, réserve faite pour un Vita Bononii (n° 1151).

Traversari. LUDWIG BERTALOT. *Zwölf Briefe des Ambrogio T. (Römische Quartalschrift, XXIX, 1915, p. 91*-106*)*. [1150]

Supplément à l'importante correspondance du célèbre humaniste camaldule.

Grandi. GERHARD SCHWARTZ. *Die Fälschungen des Abtes Guido Grandi* (VA, XL, 1915, 183-241). [1151]

Un ensemble de coïncidences curieuses amène l'auteur à établir que le Vita de S. Bononius, abbé de Locedio, par Ratbert, doit être une falsification qui a vraisemblablement pour auteur l'abbé camaldule Guy Grandi. Composée entre 1721 et 1733, elle avait pour but d'établir des relations entre ce Saint et le fondateur de Camaldule, S. Romuald, et ainsi de rehausser le prestige de l'ordre naissant.

Il en serait de même de l'inscription tumulaire de l'ermite Jean Vincencius, fondateur d'un monastère sur le Mont Caprasio, non loin de S. Michel de Cluse ; ici encore on a voulu établir des relations entre cet ermite et le fondateur de Camaldule.

Il est également faux que l'abbé Léon de Nonantule soit un disciple de S. Romuald : cette donnée repose sur une assertion, absolument intenable, de Grandi.

Crocefissa Veraci. *Il trionfo della grazia divina nel cuore di donna Crocefissa Veraci, monaca Camaldolese* (Sacro Speco, XX, p. 33-40). [1152]

Camaldule. P. LUGANO. *Intorno alle prime ed alle ultime vicende della Tipografia di Camaldoli, 1520-1595* (RSB, VIII, 1913, p. 321-336). [1153]

Sassoferrato. CASTELLUCCI (ANTONIO). *Il vescovo di Nocera e i monaci di S. Croce di Sassoferrato* (Archivio per la storia eccles. dell' Umbria, I, 1913, p. 217-226). [1154]

Monastère camaldule fondé avant 1200, soumis en 1285 à l'abbé de St Sauveur de Valdicastro.

Célestins.

Maurel (Nicolas). H. PATRY et N. WEISS. *Frère Nicolle Maurel, apostat célestin, dit « le Prédicant », 15...-1546* (Bull. d'hist. du protestantisme français, 1912, p. 193-203). Paris, 1912, 8°, 15 p. [1155]

Introduceur du protestantisme à Saintes vers 1540, brûlé comme hérétique en 1546.

Morrone. DI MAUR INGUANEZ. *Le bolle pontificie di S. Spirito del Morrone conservate nell' Archivio di Monte Cassino* (Gli Archivi italiani, An. V. 1918). Sienne, Lazzeri, 1918, 43 pp., 8°. [1156]

Analyse de 107 documents pontificaux de 1157 à 1698 relatifs à l'ab-

baye célestinienne du St-Esprit de Morrone supprimée en 1807, dont les archives ont été remises en 1845 au mont Cassin.

Oybin. — K. WUTKE. *Die schlesischen Besitzungen des Cölestinerklosters Oybin* (Zeitschrift des Ver. f. Gesch. Schlesiens, XLVIII, 1914, p. 34-73) [1157]

Mécharistes.

Méchar. — P. MINAS D' NURIKHAN. *Il servo di Dio abate Mechitar di Sebaste, fondatore dei PP. Mechitaristi (Padri Armeni Benedettini). Sua vita e suoi tempi. Fatti storici e questioni dogmatiche in Oriente.* Roma, 1914, Via Francesco Crispi, 30, 8°, 414 p. 55 grav. [1158]

——— P. L. *La vita dell' abate Mechitar di Sebaste*, avec portrait (RSB. t. IX, 1914, p. 248-250). [1159]

Compte rendu de l'ouvrage du P. Minas D. Nurikhan.

——— *Attività letteraria de' PP. Mechitaristi di Vienna nel 1913* (RSB. IX, 1914, p. 154-155). [1160]

——— G. N. *La letteratura armena e l'opera de' PP. Mechitaristi di Venezia* (RSB. t. IX, 1914, p. 251-259) [1161]

——— *Les Mécharistes* (Bull. de S. Martin et de S. Benoit, août 1914, p. 249). [1162]

Fontevault.

Fontevault. — E. PORTA. *Extrait du grand nécrologe de Fontevault* (Bull. de la Soc. des lettres du Saumurois, IV, 1913, p. 48-59). [1163]

——— MARTE PETON. *Robert d'Arbrissel et la fondation de Fontevault*, (ib. p. 62-76). [1164]

——— D^r BONTEMPS. *Les prieurs fontevristes d'Angleterre* (ib., p. 84-85). [1165]

——— D. DE CHAVIGNY. *Fontevraux ou Fontevaud. Origine celtique de Robert* (ib. p. 55-58). [1166]

Amesbury. — D. LÉON GUILLOREAU. *Marie de Woodstock. Une fille d'Edouard I^{er} moniale à A. 1285-1332*, (RM. IX, 1914, p. 341-359). [1167]

Collinances. — A. BONNO. *Le dernier aumônier des religieuses fontevristes de C.* (Bull. de la Soc. d'hist. et d'archéol. de l'arrond. de Provins, t. XI (1913), p. 14-18,

François Bontemps (1^{er} juin 1753 — 2 oct. 1811). [1168]

Olivétains.

S. Bernard Tolomei. — D. PLACIDO LUGANO. *Tra « Mistici Senesi ». San Galgano et il B. Bernardo Tolomei* (RSB. IX, 1914, p. 9-14). [1169]

Remarques sur le livre de Piero Misciattelli, *Mistici Senesi*, 2^e ed. Siennese, 1913, notamment sur le caractère nobiliaire de la congrégation du Mont-Olivet au XIV^e siècle.

Jean de Vérone. — ATTALO ALBASINI. *Fra Giovanni da Verona* (Arte Cristiana, I, 15 juillet 1913, p. 205-215). [1170]

Olivétain, auteur de remarquables travaux de marqueterie

Schiaffino. (PLACIDE). D. S. VISMARA. *Il cardinal Schiaffino benedettino di Monte Oliveto, nel XXV anniversario della morte*, avec portrait et pl. (RSB. IX, 1914, p. 206-224). [1170 bis]

Étude sur la vie, les œuvres et l'action religieuse du moine olivétain, né le 5 septembre 1829, décédé cardinal le 29 septembre 1889.

Montolivet. — XXX. *Nel sesto centenario degli inizi dell'ordine di Montolivet.* — *La commemorazione centenaria ed il capitolo generale.* (RSB. VIII, 1913, p. 372-379). [1171]

—— T. NEDIANI, *I grandi rifugi della spirito, L'archicenobio di Montolivet maggiore nel Senese.* (RSB. IX, 1914, p. 260-270). [1172]

Milan. — S. Vittore al Corpo. S. VISMARA, *Un catalogo d'archivio del Seicento (S. Vittore di Milano)* (RSB. VIII, 1913, p. 350-357). [1173]

Palerme. — S. VISMARA. *L'assegno del Re di Spagna per la cessione dello « Spasimo » di Raffaello* avec 1 pl. (RSB. VIII, 1913, p. 194-204). [1174]

Roma. S. M. Nova. — A. D'ESPRÉES, *Santa Maria Nova.* Etude historico-descriptive (Rome, XI, 1914, p. 99-101, 69-179, avec nombreuses grav.) [1175]

S. Gimignano. L. PEREGO, *Una tavola dipinta del Pinturicchio per monaci olivetani di S. G.,* avec planche. (RSB. VIII, 1913, p. 188-193). [1176]

Tanzenberg. — Consécration de l'église abbatiale le 22 juillet 1913. (RSB. VIII, 1913, p. 391-394, avec grav.) [1177]

Vallombreuse.

Ricasoli (B. BENOIT). — D. Serafino Papi, *Il B. Benedetto Ricasoli, monaco ed eremita Vallombrozano della badia di Coltibuono.* Sienne, S. Bernardino, 1918, 16°, 194 pp. [1178]

Ste. Humilité. — MONTGOMERY CARMICHAEL, *An Altarpiece of S. Humility* (*The Eccl. Review.* 1913, p. 429-442). [1179]

BULLETIN D'HISTOIRE BENEDICTINE

OCTOBRE 1914.

I. MONACHISME PRIMITIF. — GÉNÉRALITÉS.

Ascèse. — H. STRAHTMANN. *Geschichte der frühchristlichen Askese bis zur Entstehung des Mönchtums*. t. I. Die Askese in der Umgebung des werdenden Christentums. Leipzig, Deichert, 1914, XIII, 344 p. 8°. [1180]

L'ascèse est une manifestation de l'histoire générale des religions ; on la retrouve en tous lieux et en tous temps ; elle n'est pas une caractéristique originale et particulière du christianisme. Une histoire générale de l'ascèse chrétienne fait encore défaut, encore que Zöckler ait essayé dès 1863 de tracer les grandes lignes de l'histoire de l'ascétisme à travers celle des religions et d'établir ses relations avec l'histoire du monachisme. Trois questions principales se posent à quiconque veut scruter ces problèmes : quand, sous quelles formes et dans quel degré les tendances ascétiques ont-elles exercé leur influence sur l'histoire de la piété chrétienne ; quels sont les rapports de la piété du christianisme primitif, au point de vue de l'ascèse, avec son entourage ; comment l'idée de l'ascèse a-t-elle sans cesse progressé au sein du christianisme jusqu'à consolider son triomphe par la création du monachisme ? Il s'agit donc de retrouver la ligne suivie à travers l'histoire par l'ascèse jusqu'à son aboutissement au monachisme, et de déterminer les forces qui ont produit ce résultat.

L'ascèse est une manifestation qui se rencontre dans toutes les religions antérieures au christianisme ; elle revêt les formes les plus variées, qui se retrouveront plus ou moins modifiées dans la religion chrétienne. Celle-ci a dû subir l'influence du milieu ambiant, ce qui ne veut nullement dire que la doctrine de son divin fondateur ne lui a pas imprimé un caractère particulier d'ascétisme. D'ailleurs ne retrouve-t-on pas dans toutes les religions à travers les siècles des parcelles éparses de la vérité et de la révélation primitives ?

M. Strahtmann étudie : 1°) l'ascèse dans la piété du judaïsme palestinien, puis du judaïsme helléno-romain. Au premier l'auteur rattache les Esséniens (p. 83-110), au second les Thérapeutes (p. 148-157) ; 2°) Les religions du monde romain-hellénique au point de vue de l'ascèse ; 3°) Les courants philosophico-religieux (Stoa, néopythagoréisme, néoplatonisme) au même point de vue.

1. Sigles des Revues le plus fréquemment citées : AB. *Analecta Bollandiana*. — AHEB. *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*. — BAH. *Boletín de la Real Academia de la Historia*. — BSMSB. *Bulletin de S. Martin et de S. Benoît*. — CC. *Cistercienser-Chronik*. — DR. *Downside Review*. — NA. *Neues Archiv*. — RABM. *Revista de archivos-bibliotecas y museos*. — RB. *Revue bénédictine*. — RM. *Revue Mabillon*. — RSB. *Rivista storica Benedittina*. — SMGBC. *Studien und Mitteil. aus dem Benedictiner-und Cistercienser Orden*.

Par l'étendue du programme, la multiplicité des recherches, l'étude et l'exégèse des textes, l'auteur a donné une idée plus juste, plus historique et plus philosophique à la fois des manifestations ascétiques dans le monde ancien et essayé de pénétrer les causes et d'en établir les rapports intellectuels. C'est une base solide pour les recherches relatives à l'ascèse dans l'Évangile et dans le christianisme primitif, qui formeront le second volume de ce travail.

Ascétisme. — E. VON DOBSCHÜTZ. *The Gospel and Asceticism* (*Constructive Quarterly*, 1913, t. I, p. 734-747). [1181]

L'auteur reconnaît qu'il y a dans le passé deux conceptions de l'idéal religieux : l'Évangile et l'Ascétisme. La difficulté est de donner une notion nette et précise de l'un et de l'autre. J'avoue ne pas l'avoir trouvée. Le prétendu dualisme entre la morale chrétienne et l'ascétisme chrétien approuvé par l'Eglise, est, à mon sens, un préjugé indéracinable dans le protestantisme. Celui-ci peut accepter un esprit d'abnégation, de renoncement dans l'individu ; il ne peut arriver qu'à l'encontre de ses principes constitutifs à organiser un institut ascétique. Au fond, le protestantisme est dans son essence la négation d'une église, et Luther, en condamnant et les vœux et la vie religieuse, a imposé une conception de l'ascétisme qui gênera toujours ses adhérents.

——— BERTRAND L. CONWAY, C. S. P. *Christian Asceticism in the first three Centuries.* (*The Catholic World*, mars 1914, p. 772-789). [1182]

D'après l'ouvrage de Martinez signalé plus haut (n° 726).

——— D. GERMAIN MORIN, O. S. B. *The ideal of the monastic Life found in the apostolic age.* Translated from the French by C. Gunning, with a preface by D. Bede Camm O. S. B. Londres, Wasahbourne, 1914, 8°, XVI-200 p. [1183]

Monachisme. — U. ZELLER. *Die Mönchsorden.* (Quellensammlung für den geschichtlichen Unterricht in höheren Schulen. II. 34). Leipzig, Teubner, s. d. 8°, 32 p. [1184]

Traduction de textes importants de la législation monastique, par ex. extraits de la Règle de St-Benoît, des conciles des 8^e et 9^e siècles, de la correspondance de St Boniface, de l'Exorde, des Us et des Chapitres généraux de Cîteaux, etc.

Monachisme égyptien. — KURT SETHE. *Serapis und die sogenannten ἄσχοι des Serapis.* Zwei Probleme der griechisch-ägypt. Religionsgeschichte (*Abhandlungen der Kön. Ges. der Wiss. zu Göttingen. Philolog.-hist. Kl. Neue Folge*, Bd XIV, 1913, n° 5. Berlin, Weidmann, 1913, 8°. IV-IV-100 p. [1185]

Après un exposé du culte de Sérapis en Egypte, l'auteur aborde le problème des ἄσχοι ou reclus du Sérapéum de Memphis, dans lesquels Weingarten avait voulu voir les ancêtres des moines égyptiens. Cette théorie est aujourd'hui absolument rejetée. Preuschen voyait dans les ἄσχοι des malades qui se retiraient dans le temple de Sérapis pour recevoir l'incubation du dieu et ainsi leur guérison. Cette théorie fut combattue par Bouché Leclercq. (*Les reclus du Sérapéum de Memphis* dans les *Mé*

langes Pierrot, p. 17 et par Dieterich (Berliner Philol. Wochenschrift, 1905, p. 13). Tandis que d'autres voient dans les *κατοχοι* une sorte de « possédés » du dieu, cherchant leur guérison dans le temple, ou des adorateurs particulièrement liés au dieu par les liens de la *κατοχή* (espèce de possession), ou des malades séjournant simplement dans le temple, M. Sethe, à la suite de l'examen des papyrus démotiques, arrive à des conclusions toutes différentes. Il existe des traces de *κατοχή* dans d'autres temples que celui de Memphis. C'est tout simplement un emprisonnement comme punition ou comme prévention pour dettes, et les prisonniers devaient soigner eux-mêmes pour leur entretien.

Monachisme égyptien. PAUL VAN CAUWENBERGH. *Étude sur les moines d'Égypte depuis le concile de Chalcédoine (451) jusqu'à l'invasion arabe (640)*. Paris, Imp. nat. 1914, 8°, X-195. [1186]

Cette thèse doctorale d'un jeune théologien de Louvain comble une lacune dans l'histoire du monachisme oriental. Si les origines du monachisme égyptien ont été mises en lumière par les travaux d'Amélineau, de Léopoldt et surtout de Ladeuze, on ignorait encore l'histoire des successeurs de Pacôme, de Schenoudi et des autres grands moines de la Thébaïde, de la Basse-Égypte et de Scété. M. Van Cauwenbergh reprend le fil de cette histoire, qu'il conduit jusqu'au moment où l'invasion arabe va modifier profondément la vie religieuse et sociale de l'Égypte. Les documents publiés étaient rares ; il lui a fallu recourir aux sources coptes dispersées et non encore coordonnées.

L'étude de ces divers documents nous fait connaître les noms des personnages éminents du monde monastique égyptien des deux siècles qui s'écoulent entre le concile de Chalcédoine et l'invasion arabe : Bésa successeur de Schenoudi, Moïse, Abraham, Manassé, Daniel de Scété, Pisen-tios de Keft, Samuel de Kalamon ; l'auteur en fait la critique ainsi que celle du Pratum de Jean Mosch et de l'Histoire des patriarches d'Alexandrie de Sévère d'Ashmunein. Ce n'est que lorsque la valeur de ces textes est établie qu'il croit pouvoir asseoir un jugement motivé et en tirer les conclusions pratiques.

La seconde partie, la plus étendue, contient un exposé historique du monachisme égyptien dans un cadre géographique. L'auteur distingue différents groupes : ceux d'Alexandrie, de Scété et du Fayoum, de Memphis et environs, d'Antinoë. Hermopolis, Lycopolis. Antéopolis, Aphrodito, Panopolis, d'Atripé, d'Abydos, de Péboou, de Keft, de Thèbes, de la Grande Oasis, et il réunit autour de ces noms les renseignements qu'il a recueillis sur les origines, la fondation, la vie intime et l'action de ces monastères.

Certes ce n'est plus la grande période des Pacôme et des Schenoudi, mais c'est encore un temps de propagande et de ferveur malheureusement troublé par les querelles dogmatiques et l'infiltration des hérésies. Le monachisme égyptien, d'un niveau intellectuel en général peu élevé, est encore un facteur important de la vie religieuse et sociale de l'Égypte. Son isolement du reste de la chrétienté va l'obliger à se replier sur lui-même, à vivre de son passé. Le régime d'oppression pratiqué par l'Empire

va faire place à une domination plus terrible encore : sous le règne du Croissant, il n'y a plus place pour une renaissance des institutions chrétiennes.

——— PAUL VAN CAUWENBERGH. *Coutumes ecclésiastiques d'après des Ostraca coptes* (*Mélanges d'hist. offerts à Charles Moeller*, I, Louvain, 1914, p. 232-243). [1187]

Quelques notes sur la direction des monastères, leurs relations avec les évêques, les bibliothèques.

S. Antoine. REITZENSTEIN (RICHARD). *Des Athanasius Werk über das Leben des Antonius*. Ein philologischer Beitrag zur Gesch. des Mönchtums (*Sitzungsber. der Heidelberger Akad. der Wiss. Philos.-hist. Kl.* 1914). Heidelberg, Winter. 8°, 68 p. [1188]

La biographie de S. Antoine par S. Athanase a été considérée comme un type de récit hagiographique chrétien ; créée en vue de faire connaître un idéal, elle doit utiliser les moyens qui mènent à cette fin. C'est un plaidoyer, c'est une méthode plutôt qu'un récit. D'autres ont vu en S. Antoine le prototype du vrai moine, et conséquemment dans sa biographie soit une justification du monachisme, soit une idéalisation du moine, tel que l'Égypte l'a connu au IV^e siècle, alors que le monde occidental pouvait avoir l'attention attirée vers les merveilles de la Thébaïde.

Le fait que le Néo-pythagorisme offre une biographie du même genre et qu'il y a entre elle et l'œuvre de S. Athanase des points de contact, peut-être dans l'agencement du travail, mais surtout dans les ressemblances qu'offrent l'ascétisme philosophique et l'ascétisme chrétien, a amené M. Reitzenstein à examiner de près les relations existantes entre les œuvres de l'évêque d'Alexandrie et celles des écrivains païens de l'école néo-pythagoricienne, Porphyre, Jamblique. Certes, une étude plus approfondie du vocabulaire monastique permet de découvrir une terminologie ascétique qui n'est pas spécifiquement chrétienne. Entre l'ascétisme antique et l'ascétisme chrétien il y a des points de contact frappants. Peut-on s'étonner de les rencontrer tout particulièrement dans le monde alexandrin ? Mais entre les deux il y a une distance énorme, celle qu'il y a entre le naturel et le surnaturel. L'un et l'autre ont leur racine dans ce fond de vérités qui se retrouve dans toutes les religions, la croyance en une puissance divine et le besoin de s'en rapprocher par la purification de l'âme. Mais l'ascèse chrétienne repose en tout premier lieu sur une doctrine considérée par ceux qui l'ont embrassée comme étant révélée et divine. Les formes et les moyens d'atteindre un idéal peuvent être communs aux religions antiques et au christianisme ; entre les deux se place la figure du Christ et la doctrine évangélique.

S. Athanase a pu avoir devant les yeux les modèles de la littérature profane, il a pu se laisser influencer par certaines conceptions égyptiennes. Je ne vois pas encore qu'il ait simplement composé un pastiche chrétien, et inventé de toutes pièces son *Vita Antonii*. Considérable fut l'influence de cet opuscule sur le monde monastique occidental, mais n'en exagère-t-on pas la portée pour diminuer celle de l'Évangile et de la tradition apostolique ?

— ALF. GAYET. *La vraie tentation de S. Antoine.* (*Revue hebdomadaire*, 1^{er} août 1914, p. 32-56). [1189]

L'essai de replacer S. Antoine dans son cadre égyptien n'est pas neuf. On n'a qu'à lire le *Saint Antoine* d'Amélineau (v. n° 2). Assurément il est des plus instructifs et des plus intéressants de situer S. Antoine dans son milieu et de reconstituer les différentes scènes racontées par sa Vie aux endroits mêmes où il a vécu. C'est ce que l'auteur a fait et ses descriptions ne manquent pas de charme. Le jeune fellah de Qémâne revit bien dans ces pages, mais en dehors de tout surnaturel objectif. Peut-être même va-t-on trop loin en imputant à Antoine des idées simplistes. On l'accuse d'avoir planté là sa sœur pour qu'elle, ne fût pas un obstacle à sa soif de perfection, et si la sœur partageait les vues de son frère ? Restons donc dans l'histoire. La « Tentation », c'est l'obsession de la solitude, ce sont les souvenirs du passé, c'est le désir insatiable d'avancer toujours dans la voie du renoncement, c'est enfin l'épreuve des sépulcres, dont les parois sont ornées de fresques représentant des animaux; c'est là qu'habite le « Double ». L'imagination du fellah est surexcitée et par ces visions et par l'appréhension du « Double » ; les visions s'animent dans son esprit échauffé. Assurément il faut de la réserve dans le jugement à porter sur la valeur des visions réelles ou imaginaires, mais est-ce bien, comme M. Gayet les raconte, qu'Antoine les a vues ? Et le surnaturel en est-il définitivement éliminé ?

— D. A. WILMART. *Une version latine inédite de la vie de S. Antoine.* (RB. XXXI, 1914, p. 162-173). [1190]

D. Morin a établi avec grande probabilité que l'Ambrosiaster n'est autre qu'Evagrius d'Antioche (RB. XXXI, 1914, p. 1-34). La traduction latine de la vie de St Antoine faite par Evagrius l'a amené à rechercher les particularités linguistiques de cet écrit et à les confronter avec celles qui ont été signalées comme caractéristiques de l'Ambrosiaster, et il est arrivé au résultat très curieux que l'Ambrosiaster et Evagrius ne font qu'un même personnage (p. 4 17).

D. Wilmart publie, d'après le ms. de la Basilique de S. Pierre à Rome, A. 2 (X^e/XI^e s.), une vie latine de S. Antoine toute différente de celle d'Evagrius, qui a pu être traduite à Rome « par l'un des moines à l'intention desquels Saint Athanase avait composé son opuscule » vers 365 ou peu après.

S. Pacôme. E. A. WALLIS BUDGE. *Coptic apocrypha in the dialect of Upper Egypt.* Londres, British Museum, 1913, 8°, pp 172-173, 379-380. [1191]

Exhortation ascétique adressée par S. Pacôme à ses moines (Cf. *Anal. Boll.* XXXIII, p. 353).

Monachisme celtique. D. L. GAUGAUD. *La mortification par les bains froids, spécialement chez les ascètes celtiques* (*Bull. d'anc. littérature et d'archéologie chrétiennes*. IV, 1914, p. 96-108). [1192]

Ordre Bénédictin. THEOD. FREIHERR VON CRAMER-KLEIT. *Die jüngsten Ereignisse im Benediktinerorden* (*Hochland*, XI, 1913-1914, p. 41-49 avec 2 pl.). [1193]

Importance de l'acte de la consécration de la crypte du Mont-Cassin en

mai 1913 et de l'élection du 2^e primate de l'ordre comme événements de marque dans l'histoire de l'ordre.

Monastères au M. A. G. SCHREIBER. *Studien zur Geschichte und Rechtsgeschichte des mittelalterlichen Mönchtums Kritik und Anregungen.* (Theolog. Revue, 2 août 1915, col. 241-253). [1194]

Critique de méthode dans certains ouvrages tels que Harnack (*Das Mönchtum*), Heldwein sur les monastères de Bavière à la fin du M. A., Strenger sur Marienfeld, Blume sur le terme *Abbatia*, et indications des points qui méritent de fixer l'attention et réclament des études de détail.

Papauté et Monastères. WILH. REICHERT. *Das Verhältnis Papst Eugens III zu den Klöstern.* Diss. Greifswald, Adler, 1912, 8°, 120 pp. [1195]

L'auteur examine les deux formes de protection accordée par le Pape aux monastères, selon que les monastères sont cédés ou non cédés à l'Église romaine. D'exemption proprement dite il n'est pas question; ce mot n'apparaît jamais dans les actes d'Eugène III, et dans la *libertas* concédée par Rome il y a bien des nuances; le mot *specialiter*, appliqué à la protection, ne peut pas être considéré comme l'équivalent de l'exemption. Même par la *specialis tutela* les monastères cédés en propriété au Pape ne sont pas exempts de la juridiction. Il n'y a pas d'exemption dans le sens complet du terme, tel qu'il fut défini par le droit, mais des exemptions de différentes nuances.

L'auteur passe alors en revue les concessions de privilèges de simple *tutela* et de *specialis tutela*, puis l'action disciplinaire du pontife dans son intervention directe dans les monastères bénédictins de Denain, Kemnade, Corbie en Saxe, Fulda, Murbach, Eysses, Frassinoro, St-Ferme, Maimac St-Ponce de Nice, où le Pape s'efforce de restaurer la discipline intérieure en garantissant la libre élection des abbés, en éliminant les abus, en maintenant les liens de dépendance entre les filiales et l'abbaye-mère, en sauvegardant l'autorité épiscopale, spécialement dans la réforme des monastères de chanoines-réguliers. Un autre moyen dont le Pape se servit pour assurer la restauration de la discipline monastique dans les maisons qui avaient besoin de réforme, ce fut de les soumettre à l'influence des grandes abbayes reconnues comme centres de vie religieuse. Cluny n'est plus le grand foyer de réforme du XI^e siècle; il n'en reste pas moins un centre important de vie monastique. Eugène III fait appel au concours de son abbé pour restaurer Baume, Fleury, St-Pierre-le-Vif à Sens, St-Germain d'Auxerre, mais en sauvegardant certains droits épiscopaux. St-Benoît de Polirone, dépendance de Cluny, est un centre de réforme en Italie. Si le Pape lui confie la restauration de divers monastères, il n'entend nullement briser les liens qui l'unissent à Cluny. Eugène III agit de même à l'égard de St-Victor de Marseille.

L'ordre de Camaldule est l'objet d'attentions spéciales. Mais c'est surtout Cîteaux et Prémontré qui ont ses préférences, car ces deux ordres, hiérarchiquement organisés, et fortement centralisés, sont deux forces sur lesquelles la Papauté peut compter quand il s'agit d'assurer le maintien de la discipline. Si S. Bernard se prononce contre l'exemption, Eugène III a soin de ne pas restreindre les privilèges déjà accordés. Peut-être se rendait-il

compte que l'organisation cistercienne laissait de côté l'action épiscopale et qu'un S. Bernard était pratiquement pour l'ordre la meilleure garantie d'exemption.

L'ordre de Prémontré, en raison de son caractère clérical, n'est pas à l'origine exempt de la juridiction épiscopale, mais suivant l'exemple de Cîteaux, il participa graduellement aux privilèges accordés à Cîteaux. Eugène III patronne la centralisation au sein de l'ordre, mais sans compromettre l'autorité épiscopale. Il agit de même à l'égard des chanoines réguliers de S. Augustin qu'il essaie de grouper sous l'autorité des chapitres généraux (1145), mais sans réussir à briser les liens qui les unissaient aux diocèses.

Immunités. — H. HIRSCH. *Die Klosterimmunität seit dem Investiturstreit*. Untersuchungen zur Verfassungsgesch. des deutschen Reiches und der deutschen Kirche. Weimar, Böhlau, 1913, p. 8°, 230 p. [1196]

Rien ne montre mieux la difficulté de formuler d'une façon précise la situation juridique des monastères du moyen-âge que les nombreux travaux publiés dans les dernières années sur les avoueries. Un point a été mis en parfaite lumière : c'est le caractère allodial d'une foule de monastères dans le haut moyen-âge, qui assurait à leurs propriétaires le libre droit d'installation de l'abbé et exposait leur dotation aux dissensions familiales lors des partages. Nombre de ces monastères, comme d'autres fondations épiscopales, devinrent monastères royaux, et, en cette qualité, bénéficiaient de l'immunité royale ou devenaient la victime des faiblesses, des caprices ou des dures nécessités dans lesquelles les souverains se virent entraînés d'aliéner soit un monastère, soit une partie de leur dotation. Le droit civil tolérât cet état de choses ; l'Eglise le reconnaissait en pratique, mais en souffrait trop pour que des essais d'émancipation ne tardassent pas à se manifester.

Au XI^e siècle on voit apparaître une « libertas » ecclésiastique, qui se développe parallèlement à la « libertas » royale. La réforme de Cluny veut émanciper l'Eglise des abus de l'immixtion du pouvoir séculier dans les offices de l'Eglise : la « liberté » que Rome lui accorde, c'est l'émancipation de tout pouvoir civil. Les monastères pénétrés de son esprit en Allemagne, grâce au bienveillant concours de la haute aristocratie, sous l'influence de Léon IX, soumettent des monastères allodiaux à la protection papale, nouvelle immunité créée à côté de l'immunité royale, abandonnant ainsi aux monastères la libre élection des abbés, mais, obtenant en échange de leur droit de propriété allodiale, l'usage et l'hérédité de l'avouerie. Les monastères auront bien en théorie le libre choix de leurs avoués et pourront les déposer en cas d'abus ; en fait, le prestige des anciens propriétaires subsistera dans l'avouerie de famille. Et si l'on tient compte du fait que dans le Sud de l'Allemagne certains dynastes, comme les Zähringer, les Staufer, les Guelfes, les Habsbourg, cumulent les avoueries, on comprend aisément que des puissances territoriales se créaient en face de l'Empire comme un danger pour le pouvoir central. Les monastères impériaux, à leur tour, luttent pour la liberté de leurs élections abbatiales et pour le libre choix de leurs avoués, s'efforçant au besoin

par des falsifications d'obtenir les avantages accordés par les dynastes et par Rome aux monastères réformés, afin d'endiguer les visées territoriales de la haute aristocratie. L'avoué devenait pour le monastère un danger aussi permanent que le propriétaire allodial ; le nom avait changé, la chose restait, et, quand la lutte des investitures fut terminée, les monastères de la réforme d'Hirschau, placés les uns après les autres, à part Engelberg, sous la puissance des princes territoriaux, perdirent leur importance. La « liberté » romaine devient distincte de la « protection » et se confond uniquement avec l'exemption au spirituel.

L'ordre de Cîteaux comprit le danger, et, en s'appuyant sur l'épiscopat à ses origines, trouva de généreux bienfaiteurs. Il rejette l'avouerie, n'admet qu'une « defensio », en principe gratuite, mais en pratique parfois onéreuse, et cette « defensio » est acceptée dans une partie de l'Allemagne par l'Empereur lui-même. Leur immunité comprend l'exemption de la juridiction territoriale, ce qui entraîna l'exemption d'impôts, mais non pas de la haute souveraineté, de l'exercice de la justice dans les « causae majores », sauf dans quelques cas exceptionnels. Un des grands avantages des Cisterciens vis-à-vis des Bénédictins, précisément à un tournant de la vie économique, ce fut cette position privilégiée au point de vue financier : délivrance du joug des avoués et exemption des impôts.

Le livre de M. Hirsch touche à de nombreuses questions juridiques, sur lesquelles il a jeté une nouvelle lumière : la compétence de la juridiction des avoués, l'exercice de la haute justice, les gradations à nuances dans les droits des immunités et des avoueries, sans parler des applications à la conduite suivie par les différents empereurs dans leur politique vis-à-vis de Rome, des princes territoriaux et des monastères.

Avouerie. — H. GLITSCH. *Untersuchungen zur mittelalterlichen Vogtgerichtsbarkeit*. Bonn, Marcus, 1912, 8°, XI-175 p. [1197]

Il semble aujourd'hui admis qu'à la fin du X^e siècle dans la plupart des Immunités germaniques, l'avoué exerçait, comme dépositaire de la juridiction de l'immunité, les actes de haute justice, notamment la juridiction dans les causes criminelles importantes. L'avoué aurait été mis sur le même pied que le comte, et les immunités soustraites à l'action de celui-ci. Cette manière de voir, défendue par Schröder, fut combattue par Seeliger. Rietschel montre que dans les immunités épiscopales l'avoué jouissait du droit de haute justice ; Keilmann l'établit également pour celles des monastères de la rive droite du Rhin dans le diocèse de Constance, fondés à partir du XI^e siècle. Toutefois il y a lieu de remarquer, avec le Dr Glitsch, que le contenu des privilèges royaux ne répond pas toujours aux situations acquises, et que souvent celui qui recevait du roi un privilège n'avait pas le pouvoir de faire prévaloir son droit en face du détenteur de la force publique. Les tournures formalistes des diplômes, rédigés pour des pays et des situations différentes, ne trouvaient qu'une application restreinte dans la contrée, pour laquelle ils étaient donnés. Et de fait, si l'on étudie l'exercice de la juridiction dans les anciennes immunités, on constate généralement que l'immunité n'exclut pas l'action du comte. Ce n'est que dans les villes, en raison du droit de marché, que l'avoué exerce la haute

juridiction. L'auteur en fait l'application au territoire soumis au droit alamannique, à la partie alamannique de la Suisse orientale et des territoires voisins : l'évêché de Bâle, le chapitre de Säckingen, les abbayes de St-Gall (p. 66-77), de Rheinau (p. 77-92), de Zürich (p. 92-129), d'Ensiedeln (p. 129-148) et de Schafhouse (p. 148-169).

Élections abbatiales. HENRI LÉVY-BRUHL. *Les élections abbatiales en France. I. Époque franque.* Paris, Rousseau, 1913, 8°, 203 p. [1198]

C'est un problème délicat et difficile que celui dont M. Lévy essaie de donner la solution, et cependant, pour l'intelligence de la grande lutte des investitures, il est d'une importance capitale. La procédure supposée par la règle bénédictine pour les élections abbatiales ne fut appliquée en bien des cas qu'avec les restrictions imposées par la situation juridique des monastères où elle fut adoptée, et introduites dans le droit coutumier avant l'époque de sa propagation en France. L'abbé, en vertu de la règle de S. Benoît et en général d'autres règles monastiques, est le seul dépositaire de l'autorité dans son monastère, il en est l'âme et le moteur ; son indépendance presque absolue, comme la durée viagère de sa charge, met à sa merci la vie ou la mort de son monastère. Dans les temps anciens le monastère représentait une puissance sociale, dont les princes et les évêques avaient intérêt à tirer parti. « Or, la constitution du monachisme occidental est de telle sorte que celui qui possède l'abbatit est le maître de l'abbaye. Pour avoir quelque influence sur cet organisme complexe, à la fois religieux, économique et politique, qu'est le monastère, il faut avoir acquis une influence sur l'abbé et l'abbé, une fois en charge, étant par définition soustrait à toute influence, c'est au moment de sa désignation, c'est sur sa désignation même que vont se porter les conflits. L'élection abbatiale est au centre même de l'organisation monastique » (p. 2).

Nous ne possédons pas un seul procès-verbal d'élection abbatiale des premiers siècles du Moyen Âge. La règle de S. Benoît laisse entendre qu'il y avait des monastères dont l'abbé était nommé par l'évêque diocésain ou par les abbés du voisinage ; elle exige l'élection par les moines, unanime si possible, mais, en cas de conflit, déterminée par la « sanior pars » bien que minorité, ce qui laisse entendre qu'une juridiction supérieure, celle de l'évêque, tranchera les conflits. D'un autre côté, sa vie montre les droits de l'abbé fondateur dans les créations de Subiaco et de Terracine.

En fait, en France dès l'époque mérovingienne, les élections sont déterminées par la situation juridique des monastères, lesquels sont indépendants ou appropriés. Ces derniers, de propriété libre, sont des biens patrimoniaux, dans lesquels le propriétaire a le droit de nomination, à moins qu'il n'ait fait concession aux moines du privilège de libre élection. Ce propriétaire est ou le roi pour les monastères royaux, proprement dits ou qu'il a pris en sa « tutio », ou l'évêque pour les monastères relevant de sa mense, un laïque ou même un autre monastère. En dehors des monastères épiscopaux, l'évêque essaie d'exercer la plus large influence sur les nominations, soit en revendiquant directement le droit de nomination, et ce en vertu de sa juridiction ordinaire sur les fidèles de son diocèse, notamment sur les groupements monastiques constitués en une sorte de

paroisse, et, plus tard, par le droit de confirmation, d'institution et de bénédiction des abbés. L'influence toujours croissante des monastères, d'où sortirent de nombreux évêques, la protection des souverains, limitèrent nécessairement l'action de l'épiscopat. Les élections sont donc soumises à des régimes très variés, suivant que le monastère est indépendant ou approprié, qu'il a reçu une concession de liberté, qu'il se trouve plus ou moins lié par des coutumes régionales ou locales.

A l'époque carolingienne l'influence royale prédomine en raison de l'accroissement considérable des monastères appropriés cédés au roi en propriété ou mis sous sa protection ; rares sont les abbayes indépendantes. « Cette modification dans la condition juridique des abbayes se double d'un profond changement dans la notion même de l'abbatiate. Avant même qu'eût pris naissance l'empire carolingien, on considéra l'abbatiate comme une fonction politique aussi bien que religieuse. Cette conception était provoquée par le péril imminent que courait alors l'État franc, menacé de l'invasion arabe. Devant la gravité du danger, on songea à utiliser les ressources immenses qu'offraient en hommes et en terres les domaines des abbayes. Charles Martel ne s'en fit pas scrupule. Mais, à la faveur de ce grand événement, le principe était né que l'abbaye devait subvenir aux charges de l'État. Sans doute, l'immunité lui conféra dans une mesure de plus en plus large une autonomie judiciaire et financière, mais ce qui demeura, ce fut le caractère nouveau attaché à la fonction abbatiale, considérée dès lors comme un rouage de l'État. Les abbés deviennent, dans une certaine mesure des agents du pouvoir central... On en arriva presque fatalement à subordonner dans l'abbé le côté religieux au côté politique. On en arriva à nommer sur un grand nombre de points de territoire des abbés-chanoines, ou pis encore des abbés-laïques. L'abbatiate tendait à devenir un fief héréditaire » (p. 191-192). La puissance des évêques est diminuée au profit de la royauté, mais les abus provoquent des protestations de la part de l'Église : pour sauvegarder la dotation des monastères on partage la masse en deux menses, abbatiale et conventuelle, celle-ci soustraite aux atteintes de l'abbé ; en outre, on partage la charge abbatiale entre l'abbé-laïque, bénéficiaire, et un abbé ou chef régulier. C'est le roi qui dispose, en grande partie, des élections abbatiales. Le déclin de la monarchie carolingienne menace de livrer les monastères aux convoitises des seigneurs locaux ; l'épiscopat n'était pas une protection assurée. C'est en ce moment qu'intervient la Papauté en remplaçant par la protection pontificale l'ancienne protection royale devenue trop faible, et en garantissant, parfois par l'exemption, le caractère purement religieux du monachisme. Les réformes des X^e et XI^e siècles, secondées par Rome, n'eurent pas toujours et partout les conséquences juridiques qu'on attendait de la protection pontificale, tant il est difficile de lutter contre des situations acquises et entérinées par une coutume séculaire, mais elles eurent au moins cet heureux résultat qu'elles permirent aux institutions religieuses de se retremper dans l'esprit de leur règle et de réagir davantage contre l'intrusion des ambitions séculières.

Le travail de M. Lévy repose sur une analyse minutieuse de nombreux

documents, qu'il a su trier et coordonner, pour en déduire des idées synthétiques, susceptibles cà et là de modifications partielles, mais dans l'ensemble justes et justifiées. Les résultats sont intéressants à noter, car sans la connaissance des situations juridiques diverses et changeables, on ne peut bien comprendre la vie des anciens monastères, ni expliquer les fréquents bouleversements qu'on y constate dans la discipline. Le monastère bénédictin du moyen âge ne peut être jugé équitablement, si on tient uniquement compte de la règle : il faut en étudier le fonctionnement dans le cadre des institutions juridiques et du milieu social.

II. BIOGRAPHIE.

Biographies. *Biographie nationale* de Belgique, t. XXI, fasc. 2. Bruxelles, Bruylants, 1913, 8°, col. 481. [1199]

Nous remarquons les notices suivantes : Sawalon, moine de St-Amand miniaturiste du XII^es. par P. Bergmans (521-529) ; Ameil de Schoonhoven, abbé de St-Trond (1330-1350), par G. Simonon (880-881) ; Guillaume de Saeftingen, convers de Ter Doest (1302-1309) par M. de Pauw (963-965).

Évêques. JUNGNTZ (JOS.). *Die Breslauer Weihbischöfe*. Breslau, Goerlich, 1914. VIII-453 p. 8°. [1200]

Cet ouvrage sur les évêques auxiliaires de Breslau témoigne de nombreuses recherches. On y trouve des notices sur le cistercien Paul de Banz, moine de Leubus, évêque de Tiberiade, mentionné dans des actes du 14 août 1307 à 1323 (p. 5-10) ; Machatschek (*Gesch. der Bischöfe von Meissen*, p. 239) l'avait signalé dans le diocèse de Meissen en 1309 et le 25 janvier 1311, comme d'ailleurs on le rencontre aussi dans le diocèse de Prague en 1323 ; Mathias de Neumarkt, cistercien de Leubus, évêque de Trebinje (1355 ✠ 1 avril 1370) (p. 26-30) ; le bénédictin Nicolas de Bunzlau, moine de Murbach en Alsace, évêque d'Abelone (2 mai 1390 ✠ 10 octobre 1411) (p. 36-37) ; le bénédictin Tylmann Wessel, moine de Reinhausen nommé évêque de Symbalon le 13 juillet 1410 (p. 37-41).

S. Benoît. P. BEDA DANZER O. S. B. *Der hl. Benedikt als Apostel*. St-Ottilien, Missionsanstalt, 1914, pet. 8°, 21 p. [1201]

—— J. BOUCARD. *Vie et miracles de S. B.* Tours, Mame, 12°, 143 p. [1202]

—— D. RICARDO ROMERO, O. S. B. *Vida de S. Benito*. Barbastro, Corrales, 1914, 16°, 250 pp. [1203]

—— P. TEODOSIO SOMIGLI DI S. DETOLE, O. F. M. S. *Benedetto e il suo ordine*. São Paulo, Scheliga, 1914, 8°, 32 p. [1204]

Coup d'œil sur le développement de l'ordre bénédictin.

—— P. LUCAS KNACKFUSS, O. P. *Der H. Benediktus und sein Wirken als Gegenstand für die bildende Kunst. (Liter. Beilage der Köln. Volkszeitung, n° 12, 19 mars 1914, p. 89-90).* [1205]

—— P. EDMUND SCHMIDT. *Einige kritische Bemerkungen zur jüngsten Ausgabe der Benediktinerregel (SMGBO, XXXV, 1914, p. 130-137).* [1206]

Compte rendu de l'édition de D. Butler.

—— A noter le compte-rendu de K. WEYMAN sur l'édition de la

Regula de D. Butler, où l'on trouvera quelques « symbola » aux « fontes » ou « loci similes ». (*Liter. Rundschau*, 1914, col. 116-119). [1207]

——— *Des hl. Benedikt Klosterregel*, übers. von P. EDM. SCHMIDT, O.S. B. 4, neu bearb. Aufl. Ratisbonne, Pustet, 1914, pet. 8°, 159 p. [1209]

——— CARLO LUIGI TORELLI. *Fiori benedettini*. Napoli, Artigianelli, 1914, 12°, 20 p. [1210]

Version métrique des messes propres de S. Benoît et de Ste Scholastique.

——— G. BIASIOTTI. *San Benedetto negli affreschi dell' antico titolo di S. Crisogono in « Mica aurea »* (RSB. IX, 1914, p. 155). [1211]

Fresques du XI^e s. représentant les scènes décrites par S. Grégoire (Dial. II, c. 7 et 26). St-Chrysogone aurait-il été desservi jadis par des Bénédictins ?

Règle. Abbé de Solesmes. *Commentaire sur la Règle de S. Benoît*. Paris, Plon, 1913, 8°, VIII-570 p. [1212]

——— D. BERNARDO M. MARÉCHAUX. *La « Regula sancta » nel commento moderno dell' abate di Solesmes*. (RSB. IX, 1914, p. 5-8). [1213]

Le commentaire du R^{me} D. Delatte, abbé de Solesmes, peut être considéré comme le meilleur travail moderne sur la sainte Règle. L'exposition archéologique et historique, qui n'est pas cependant le but direct de l'auteur, est sérieuse et suffisante pour donner l'intelligence du texte ; l'explication de la doctrine repose sur une science théologique remarquable. Fruit d'une longue expérience acquise dans la direction des âmes, ce commentaire offre une application pratique et raisonnée de la vie bénédictine à notre époque. On y trouve la sève de la spiritualité bénédictine, telle qu'elle se dégage de la Règle et des traditions de l'ordre, telle qu'elle a été conservée et mise en valeur par D. Guéranger. Certaines pages peuvent offrir matière à discussion ; la tradition d'un ordre aussi ancien que celui de S. Benoît se présente parfois sous des aspects différents.

——— DOM BESSE. *La Règle de S. Benoît et son dernier commentateur* (*Questions ecclésiastiques*, VII, 1914, p. 514-523). [1214]

Ste Scholastique. H. DELSART. *Figures bénédictines : Ste Scholastique*. (RIB. IV, 1914, p. 306-316). [1215]

Cassiodore. PAUL LEHMANN. *Cassiodor-Studien. V. Ein mittelalterliches Compendium der Institutiones divinarum litterarum* (*Philologus* LXXIII, p. 253-273). [1216]

Le livre de Cassiodore « Institutiones divinarum litterarum » n'a eu à l'époque carolingienne et depuis qu'une influence restreinte. Raban Maur n'en a pas tiré tout le parti qu'il pouvait. Notker Balbulus et Hugues de St-Victor l'ont négligé. Un moine du moyen-âge dans son opuscule « de expositoribus divine legis », publié en partie par A. Mai d'après le Cod. Vat. lat. 4955, provenant de Ste-Sophie de Bénévent (XI^e S.), a essayé de compléter Cassiodore et de fournir un guide exégétique et patristique. M. Lehmann en publie le texte intégralement. Il semble que cette compilation n'est pas antérieure à l'époque carolingienne ; le ms. du XI^e siècle est une copie. Peut-être l'auteur est-il ce moine Landulphe de Ste-Sophie, dont un scribe du XII^e s. loue le zèle dans la transcription de manuscrits et l'enrichissement de la bibliothèque de son monastère.

S. Grégoire le Grand. A. MERCATI. *L'autore della Expositio in septem psalmos penitenciales fra le opere di S. Gregorio Magno* (RB. XXXI, 1914, p. 250-257). [1217]

L'ouvrage n'est pas de S. Grégoire mais probablement de Héribert, évêque de Reggio-Emilia, comme l'indique un manuscrit de Vienne déjà signalé en 1793 par Michel Denis.

—— KELLER (Carl). *Die mittellenglische Gregoriuslegende*. Heidelberg, Winter, 1914, 8° XIV-195 p. (*Alt. und mittellengl. Texte*, 6). [1218]

—— GRASSI PRIVITERA. (G. B.) et A. DE SANCTIS. *Lu Libru de lu dialogu de sanctu Gregoriu* lu quali si é traslatatu da gramatica in vulgari per frati Johanni Campulu de Missina de li frati Minuri (*Documenti per servire alla storia de Sicilia*, Ser. IV, vol. XI, Palerme, 1913). [1219]

Traduction en ancien dialecte sicilien.

—— MILLARES CARLO (Agustin). *Estudios paleograficos, observaciones acerca de un documento opistografo del siglo XI. Un codice notable de los libros Morales de S. Gregorio Magno sobre Job*. Madrid, Imp. Helenica, 1918, 8°, 65 p. [1220]

S. Columba. VICTOR BRANFORD. *St. Columba. A study of social inheritance and spiritual developement* Edinburg, Geddes, 1913, 8°, 84 p. [1221]

Etude sociologique sur un saint celtique : « de tous les anciens saints irlandais, Colomba est peut-être le plus typique, parce qu'en même temps régional, national et international, et par rapport à son existence à la fois amplement historique et profondément légendaire » (p. 14). Il y a de tout là dedans à propos de S. Columba, mais décidément il n'est pas facile de « sociologiser » les saints.

—— G. BRÜNING. *Adamnans Vita Columbæ und ihre Ableitung. n.* (*Zeitschrift f. Celtische Philol.* XI, 1917, p. 213-304). [1222]

—— WALTER S. LEAHY. *Columbanus the Celt. A Tale of the Sixth Century*. Philadelphia, Kilner, 1914, 16°, 455 p. [1223]

Biographie de S. Colomban sous la forme d'un roman historique, écrit pour le peuple irlandais, où l'auteur a essayé de faire revivre le monde religieux du VI^e siècle. L'auteur ne vise donc pas à l'érudition.

Ste Bathilde. H. DELSART. *Figures bénédictines : Ste Bathilde*. (R.I.B. IV, 1914, p. 363-372). [1224]

S. Remacle. F. BAIX. *Nouvelles recherches sur les deux biographies de S. Remacle*. (*Mélanges Ch. Moeller*, t. I, 1914, p. 266-285). [1225]

Acceptant les résultats de l'étude de B. Krush, l'auteur accentue la valeur négative des deux Vitæ, entre lesquelles il place chronologiquement « l'Homilia in natale S. Remagli » utilisée par Hériger, auquel Notger avait fourni des matériaux. En somme « dans l'exposé des origines de Stavelot-Malmédy, comme dans la biographie de son fondateur, nous devons nous borner exclusivement aux données fournies par les chartes. »

S. Trond. W. LEVISON. *Vita Trudonis confessoris Hasbaniensis, ancore Donato* (MGH. Script. rer Merov., t. VI, 1913, p. 264-298). [1226]

Vie écrite entre 784 et 791 par Donat, clerc de Metz, mais probablement hesbignon de naissance. [1226-bis]

S. Landelin. W. LEVISON. *Vita Landelini abbatis Lobbiensis et Crispiniensis* (MGH. Script. rer. Merov. t. VI, 1913, p. 433-444). [1227]

Vie des premières années du X^e siècle par un moine de Crespin.

SS. Ursmer et Ermin. W. LEVISON. *Vita Ursuarii et Erminonis episcoporum et abbatum Lobbiensium* (ib., p. 445-470). [1227-bis]

Ste Aldegonde. W. LEVISON. *Vita Aldegundis abbatis Melbodien-sis* (MGH. Script. rer. Merov. t. VI, 1913, p. 79-90). [1228]

La première vie, écrite par un clerc de Nivelles, serait du commencement du IX^e siècle.

Ste Rictrude. W. LEVISON. *Vita Rictrudis sanctimonialis Marcanensis* (MGH. Script. rer. Merov. t. VI, 1913, p. 91-94). [1229]

Ste Bertile. W. LEVISON. *Vita Bertilae abbatis Culensis* (MGH. Script. rer. Merov. t. VI, 1913, p. 95-119). [1230]

Vie écrite à la fin du VIII^e et au commencement du IX^e s.

Ste Anstrude. W. LEVISON. *Vita Anstrudis abbatis Laudunensis*, (MGH. Script. rer. Merov. T. VI. Hanovre, 1913, p. 64-78). [1231]

Vie du IX^e siècle, écrite pour les moniales de Ste-Marie de Laon.

Ste Odile. D. G. DE DARTEIN, O. S. B. *Vie latine inédite de Sainte-Odile par le Père Prémontré Hugues Peltre* (fin XVII^e S.) avec traduction et notes. (Extr. de la *Revue d'Alsace*). Rixheim, Sutter, 1913, 8°, 143 p. [1232]

L'auteur de ce travail, décédé depuis sa publication, avait le culte des souvenirs de son pays, et c'est à l'amour de sa sainte nationale qu'on doit attribuer le zèle extraordinaire qu'il a déployé pour mettre au jour un document dont la valeur historique n'est pourtant pas de premier ordre. Les recherches de D. de Dartein font mieux connaître la personnalité du P. Hugues Peltre et fournissent d'intéressants renseignements sur le sort de son ouvrage manuscrit, la Vie latine qu'on croyait à jamais perdue depuis l'incendie de la Bibliothèque de Strassbourg en 1870. Une petite discussion sur le vrai nom latin de la patronne d'Alsace aboutit à fixer la forme *Odilia*. Il n'en reste pas moins vrai que ce travail du P. Peltre, surtout pour la partie moderne, peut servir utilement à l'histoire du monastère de Hohenbourg.

S. Rupert. W. LEVISON. *Vita Hrodberti episcopi Salisburgensis* (MGH. Script. rer. Merov. t. VI, 1913, p. 140-162). [1233]

S. Rupert, évêque claustral de St-Pierre de Salzbourg, avant l'érection de l'évêché bonifacien établi dans ce monastère en 739, mourut le 27 mars vers 722. La vie serait postérieure à 790.

S. Wilfride. W. LEVISON. *Vita Wilfridi I episcopi Eboracensis auctore Stephano* (MGH. Script. rer. Merov. t. VI. 1913, p. 163-263). [1234]

Vie écrite entre 711 et 731.

Alcuin. A. STREIB. *Wer ist der Verfasser der Praecepta vivendi*. [Alcuin] (*Münchener Mus.* 1914, p. 343-364). [1235]

—— D. A. WILMART. *Le commentaire sur les psaumes imprimés sous le nom de Rufin* (RB. XXXI, 1914, p. 258-276). [1236]

Ce traité attribué par le P. H. Brewer S. J. à Alcuin, est l'œuvre de Lethbert, abbé de St Ruf. au commencement du XII^e siècle.

Virgile de Salzbourg. H. VAN DER LINDEN. *Virgile de Salzbourg et les théories cosmographiques* (Bull. de la classe des lettres... de l'Acad. royale de Belgique, 1914, p. 163-187). [1237]

Après avoir rappelé les controverses auxquelles donna lieu le conflit de Virgile de Salzbourg avec S. Boniface, l'auteur combat l'opinion de H. Krabbo qui reconnaît une originalité aux idées cosmologiques de l'évêque de Salzbourg. Il esquisse la biographie de ce personnage, et montre que pour interpréter sa théorie cosmographique, il est surtout nécessaire de comparer l'état de la science avant et après l'époque où vivait Virgile. Celui-ci est tributaire des auteurs de la fin de l'antiquité et du début du Moyen Age.

Aldelm. D. RAZZONI. *Note Adelmiane* (*Didaskaleion*, 1914, 2, p. 165-172). [1238]

Paul Diacre. *Pauli Diaconi Historia romana* a cura di Amedeo Crivellucci. Rome, Istituto stor. italiano; 1914, 8°, LII-309 p. (Fonti per la storia d'Italia, n° 51). [1239]

S. Aldric. M. BUCHNER. *Zur Biographie des hl. Aldrich. Abtes von Ferrières und Erzbischofes von Sens (829-836)* (*SMGBO*, 1914, XXXV, p. 201-215). [1240]

Quelques actes du recueil de formules du Cod. lat. Paris. 2777 se rapportent à la prochaine consécration épiscopale d'Aldric.

Aelfric. RUD. BROTANEK. *Texte und Untersuchungen zur alt-englischen Literatur und K. G.* Zwei Homilien des Aelfric; Synodalbeschlüsse: ein Briefentwurf; zur Ueberlieferung des Sterbegesanges Bedas. Halle a. S. Niemeyer, 1913, 12°, VIII-202 p. [1241]

Haimon. D. G. MORIN. *L'écrivain carolingien H. et sa collection d'extraits des Pères pour S. Guillaume de Gellone* (*Revue Charlemagne*, 1913, p. 116-126). [1242]

L'auteur est distinct d'Haimon d'Halberstadt. S'il a écrit pour S. Guillaume de Gellone, son ouvrage doit être daté entre 806, date de l'entrée de Guillaume au monastère, et 812, année de sa mort.

Hériger. JEAN PAQUAY. *Les prétendues tendances politiques des Vies des premiers évêques de Tongres.* (*Mélanges d'hist. offerts à Ch. Moeller*, 1, Louvain, 1914, p. 244-265). [1243]

Il n'est pas exact de dire, avec le D^r Fréd. Wilhelm, que Hériger ait écrit sa chronique des Évêques de Liège pour combattre la présence de Trèves en raison de son apostolicité. Hériger accepte cette apostolicité sans en tirer de conséquence, jusqu'au moment où ses recherches lui revelent un évêque Materne au IV^e siècle, mais même alors il se garde de discuter les titres de Trèves. Il n'est pas plus exact d'affirmer avec le même auteur que les *Gesta S. Servatii* ont été rédigés pour combattre les théories grégoriennes du pouvoir pontifical. La légende servatienne s'est développée en dehors de toute tendance impérialiste ou antigrégorienne.

L'auteur a voulu glorifier son héros et mettre en relief l'importance de la ville de Maestricht, gardienne des reliques du Saint.

S. Grégoire VII. O. HANNEMANN. *Die Kanonikerregeln Chrodegangs von Metz und die Aachener Synode von 816 und das Verhältnis Gregors VII dazu*. Diss. Greifswald, 1914, 8°, 86 p.

Après avoir donné un aperçu substantiel de la Regula canonicorum de S. Chrodegang (751-755), de l'Institutio canonicorum du synode d'Aix-la-Chapelle de 816, et de l'Institutio sanctimonialium canonicæ degentium de la même année, l'auteur expose la conduite tenue par Grégoire VII dans la réforme des chanoines, auxquels, à l'encontre des statuts de 816, il veut interdire la propriété personnelle et restreindre la quantité des aliments. Le discours synodal de 1059 trouva sa confirmation dans la Regula canonicorum regularium publiée par S. Grégoire VII avant 1078 et probablement en 1074.

M. Hannemann en donne l'analyse et réédite ce document d'après le texte publié par D. Morin dans la *Revue bénéd.*, t. XVIII, p. 177-184.

—— B. GAFFREY. *Hugo der Weisse und die Opposition im Kardinalskollegium gegen Papst Gregor VII*. Diss. Greifswald, 1914, 8°, 87 p. [1244

Le cardinal Hugues le Blanc est une des personnalités les plus remarquables du milieu du XI^e siècle ; à un moment donné il fut l'âme de l'opposition contre Grégoire VII. Comment expliquer sa conduite ? M. Gaffrey croit avoir trouvé la clef de l'énigme dans ses convictions régalistes. Du jour où il vit la Papauté combattre le roi de Germanie dans l'exercice de ses droits traditionnels, il se retourna contre les papes réformateurs. Il voulait l'union de l'Empire et du Sacerdoce. C'est possible, mais cela ne justifie pas ses menées schismatiques. L'auteur est très épris du Germanisme ; dès que celui-ci est gêné dans son action, nécessité fait de tout moyen vertu. L'auteur parle des droits du roi de Germanie sur la Papauté ; c'était une main-mise fatale à la liberté de l'Église et à la discipline et les Papes la secouèrent. L'auteur parle des mesures prises par les papes et qui étaient de nature à paralyser l'influence germanique en Italie ; c'est possible, mais si le bien supérieur de l'Église exigeait une diminution de cette influence, les Papes ne devaient pas hésiter à la réduire. L'auteur protestant n'a pas la compréhension des dangers qui menaçaient la pureté des mœurs et de la discipline dans l'Église, et la statolâtrie moderne n'est pas de nature à provoquer une conception plus juste des idées et des hommes de cette période agitée.

Hugues le Blanc n'apparaît pas sous un jour meilleur dans l'Apologie de M. Gaffray.

S. Pierre Damien. L. KUEHN. *Petrus Damiani und seine Anschauungen über Staat und Kirchen*. Progr. der Realschule Karlsruhe. Karlsruhe, von Malsch et Vogel, 1913, 4°, 41 p. [1245

Tableau de la société contemporaine, biographie de l'illustre moine et exposé de ses théories.

S. Bruno di Asti. C. LUCCHESI. *S. Brunonis Astensis commentaria in Isaiam*. Bologne, Azzoguidi, 1913, 8°, XV-28 p. [1246

Variante que présente le Cod. A. 136 de l'Archiginnasio de Bologne avec le texte publié dans le *Spicilegium Cassinense*.

Guy d'Arezzo. P. CÉLESTIN VIVELL, O. S. B. *Ein anonymer Kom-*

mentar zum Mikrologus des Guido d'Arezzo (SMGBO, XXXV, 1914, p. 56-80). [1247]

D'après le Codex 2502 de la Bibliothèque de Vienne (XI^e XII^e s.), qui serait une œuvre d'un élève de Guy d'Arezzo: ce n'est point Aribon, mais peut-être un moine de St-Jacques de Liège. Jean de Muris, qui utilisa ce travail, connaissait aussi les Quaestiones in musica, dont l'auteur serait. d'après le Dr Steglich, un bénédictin du diocèse de Liège. Ce n'est là qu'une simple hypothèse.

—— Dr JOS. POTHIER. *La note liquescente dans le chant grégorien d'après G. d'A.* (Revue du chant grégorien, XXI, 1912, p. 3-8). [1248]

S. Anselme. PETRUS RICARD, O. S. B. *De Satisfactione Christi. In tractatum S. Anselmi « Cur Deus homo »*. Dissertatio historico-dogmatica. Louvain, Van Linthout, 1914, 8°, 180 p. [1249]

—— M. MÜLLER. *Anselm von Canterbury. Das Verhältnis seiner Spekulationem zum theologischen Begriffe des Uebernatürlichen*. Diss., Munich, 1914, 8°, 114 p. [1250]

—— E. LOHMEYER. *Die Lehre vom Willen bei Anselm von Canterbury*. Leipzig, Deichert, 1914, 8°, 74 p. [1251]

Abélard. B. SCHMEIDLER. *Der Briefwechsel zwischen Abälard und Heloise eine Fälschung?* (Archiv f. Culturgeschichte, XI, 1913, 1-30). [1252]

Recueil composé par Abélard d'après ses relations personnelles et en utilisant des lettres authentiques.

Orderic Vital. CHAN. JOUEN. *Orderic Vital. (Bull. religieux de l'archid. de Rouen, 24 août, 1912)*. [1253]

Metellus. P. PETERS. *Die Quirinalien des Metell von Tegernsee, mit Ausnahme der Eklogen auf die Quellen hin untersucht und herausgegeben*. Inaug. Diss. Greifswald, Hartmann, 1913, 8°, 178 p. [1254]

L'auteur a donné une édition soignée des poèmes du moine de Tegernsee, à l'exception des églogues. Dans la préface il examine les sources où le poète a puisé, et il montre que tout en prenant Horace pour modèle, Metellus sait garder son indépendance. Celui-ci a aussi utilisé Boèce et Prudence.

S. Gérard de Czanad. R. S. *Ueber die Legenden vom hl. Gerhard OSB.* (SMGBO. XXXV, 1914, p. 198). [1255]

Résumé d'une série d'articles publiés dans le Századok en 1913.

Pierre le Vénérable. ABBÉ CORBIERRE, Sceau de P. le V. (Bull. Soc. Antiq. France, 1912, p. 335). [1256]

—— PRINET (A). *Observation sur un sceau de P. le V.* (Bull. Soc. Antiq. France, 1914, p. 254). [1257]

Hildegarde (Ste). STEELE (FRANCESCA MARIA). *The Life and visions of St. Hildegarde*. Londres, Heath, Cranton, 1914, 8°, 260 p. [1258]

—— D. LOUIS BAILLET. *Les miniatures du « Scivias » de Ste H. conservé à la bibl. de Wiesbaden.* (Fondation Eugène Piot. Monuments et mémoires, t. XIX, Paris, 1911, p. 49-57). [1259]

Clément VI. *Panégryrique inédit de S. François d'Assise par le Pape Clément VI (1342-1352)*. Ed. R. P. Ubald d'Alençon, O. M. C., Paris, Picard, 1911, 8°, 24 p. [1260]

Bernard Boyl. FAUSTO CURIEL. *Bernardo Boil, unico. Nuevo documento inédito y decisivo* (*Revista Montserratina*, avril 1914, p. 149-153). [1261]

Bernard Boyl, ermite de Montserrat, ensuite vicaire de St-François de Paule pour les Minimes en Espagne, le délégué comme missionnaire dans le Nouveau-Monde par Alexandre VI, puis abbé de St-Michel de Cuxa en Roussillon, ne sont qu'un même personnage (voir *Revue Bénédictine*, 1892, p. 415).

Wolfgang Trefler. FRITZ SCHILLMANN. *Wolfgang Trefler und die Bibliothek des Jakobs Klosters zu Mainz*. Ein Beitrag zur Literatur und Bibliotheks-geschichte des ausgehenden Mittelalters (*Beihefte zum Zentralblatt f. Bibliotheks-wesen* XLIII). Leipzig, Harrassowitz, 1913, 8°, VIII-227 p. [1262]

Wolfgang Trefler, bénédictin de l'abbaye de St-Jacques à Mayence (+ 26 juillet 1521), rédigea en 1512 le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de son monastère, et il le conçut d'une façon assez originale. Il fait d'abord l'histoire du dépôt confié à ses soins, puis écrit son catalogue sous la forme d'un recueil alphabétique de notices littéraires sur les auteurs représentés dans son dépôt, indiquant à la suite de chaque notice les traités conservés à St-Jacques. Pour rédiger ces notices, Trefler utilisa Vincent de Beauvais, Trithème. Quelques notices sur des contemporains, notamment sur les écrivains de la congrégation de Bursfeld, sont dues à Trefler lui-même et offrent un réel intérêt. Les anonymes, les recueils bibliques, les ouvrages allemands ne figurent pas dans l'œuvre de Trefler. L'ouvrage est édité avec soin; c'est une excellente contribution à l'histoire littéraire de la fin du Moyen-Age.

A noter que Trefler a conservé les catalogues des manuscrits de son abbaye dressés en 1186 (p. 24-26) et en 1444 (p. 27-29).

L'éditeur, dans une annotation abondante, a indiqué les sources où Trefler a puisé pour rédiger ses notices et les complète par l'identification des textes et des renseignements bio-bibliographiques.

Babenstuber. (D. LOUIS). P. FIRMIN LINDNER. *Die Werke des Etaler Professors P. Ludwig B.* (SMGBO. N. t. III, (XXXIV), 1913, p. 723-729). [1263]

Quirini. AGOST. ZANELLI. *Due aneddoti della vita del cardinale Quirini, vescovo di Brescia* (*Archivio storico Lombardo*, XL, 1913, p. 389-394). [1264]

Bénédictins de S. Maur. ETtinger A. *La corrispondenza dei Benedettini Maurini con Montecassino*. Lettere inedite. (*Rev. Stor. Bened.* VIII, 1913). Roma, S. M. Nuova, 1914, 8°, 100 p. [1265]

Le recueil publié par le Rme abbé de Cava comble une lacune dans la Correspondance des Bénédictins de St-Maur avec les érudits italiens. Un tableau chronologique des lettres échangées avec le Mont-Cassin permet de connaître les pièces publiées ou non; viennent ensuite les lettres inédites, dont 15 sous la rubrique: lettres non datées. Je pense que plusieurs d'entre elles peuvent être déterminées à l'aide du contenu. P. ex. la lettre 113, datée du 10 juin, faisant allusion à la mort du cardinal Azzolini survenue le 9 courant doit être datée de 1689. La lettre 114 parle d'événements survenus en cette année 1689; la lettre 115 doit être de

1690 ; les lettres 117 et 118 de 1689, comme l'éditeur le suppose ; la lettre 123, fait allusion au travail de D. Bessin contre l'oratorien Lamy (1697) ; la lettre 127 peut être de 1700-1701 ; la lettre 128, postérieure au 11 nov. 1699, est s. d. de 1700. La lettre 130, faisant allusion à la réponse de Fontanini à Germon (1705) et à la publication des œuvres de S. Grégoire, doit être de 1705, de même que 132 et 133.

D. Sabatier. J. DENK. *Der Neue Sabatier (und sein wissenschaftliches Programm)*. Leipzig, 1914, Fock, 8°, 32 pp. Als Manuscript gedruckt, März 1914. [1266]

L'auteur de cet écrit raconte la genèse du plan d'un remaniement du grand ouvrage de D. Pierre Sabatier sur les anciennes versions latines de la Bible, expose l'utilité et la nécessité d'une réédition revue et amplifiée et indique les moyens de la réaliser. Souhaitons qu'il puisse mener à bonne fin cette entreprise grandiose.

D. Jean François. *Journal de Dom Jean François, 1760-1772*. Appendice sur l'épiscopat de Mgr de St-Simon, 1733-1760. Metz, Impr. Lorraine, 1913, 8°, xvi-346 p. [1267]

D. Jean François, né à Acremont sous Jehonville (prov. de Luxembourg), le 25 ou 26 janvier 1722, décédé le 22 avril 1791, fut un des plus laborieux érudits de la congrégation de St Vanne. Les sciences naturelles l'attirèrent avant qu'il ne s'orientât définitivement vers l'histoire. L'histoire de Metz fut le centre et le but direct de ses recherches. Les nombreux matériaux manuscrits qu'il a recueillis témoignent de son ardeur au travail. Sa personnalité bénédictine porte l'empreinte de la seconde moitié du XVIII^e siècle, pendant laquelle l'esprit du monde s'infiltra dans les monastères et y tua l'esprit surnaturel. Le gallicanisme, en battant en brèche l'autorité suprême du Pape, a domestiqué les institutions religieuses, et le jansénisme y a développé l'esprit d'insubordination, et les querelles de corps, telles qu'entre Bénédictins et Jésuites, n'ont pas favorisé l'apaisement des dissensions religieuses. Le Journal de D. François est bien le reflet du monde religieux, politique, social et scientifique de son temps. Bénédictin attaché à son ordre, D. François proteste avec véhémence contre les empiètements continuels de la noblesse, soutenue parfois par le haut clergé et la cour, pour séculariser les abbayes les plus vénérables afin d'augmenter la dotation de nouveaux chapitres nobles. Des mesures aussi scandaleuses expliquent la baisse de l'esprit religieux au sein des populations. Ce qui se passait à Metz se passait aussi à Liège, et toujours sous l'influence des mêmes causes. Mais le Journal de D. François est destiné avant tout à garder le souvenir des événements qu'il devait raconter dans son Histoire de Metz, et, à ce titre, il a une réelle valeur, témoin l'appendice sur l'épiscopat de Mgr de St-Simon (1733-1760), publié en appendice (p. 263-332).

Les Notes dont l'éditeur a fait suivre le Journal de D. François sont un excellent appoint à l'histoire littéraire de la congrégation de St-Vanne. Signalons celle sur les manuscrits de J. François à la bibliothèque de Metz (p. 177-178), qui complète les renseignements donnés dans la préface ; on peut les compléter à l'aide de la description d'un autre manuscrit de

D. François donnée dans le Catalogue 414 de Hiersemann, n° 155. La note II sur la Société Germano-Bénédictine (p. 179-182) aurait pu signaler l'article de D. J. Besse : « une société littéraire bénédictine en Allemagne au XVIII^e siècle » (*Science Catholique*, 15 mai 1896, p. 563-581) et tenir compte des travaux d'Endres sur les relations de Legipont avec l'abbaye de St-Emmeram de Ratisbonne (*Stud. und Mitteil. aus dem Bened. Orden* 1898, p. 1-9, 182-189), et des lettres que j'ai publiées (*Revue Bénéd.* 1898, p. 315-328, 357-364), et de l'appréciation du livre du Dr Oppermann (ib. 1901, p. 424-427). Les notes suivantes contiennent, entre autres, des correspondances échangées avec D. Froben Forster de St-Emmeram, P. C. Le Moine D. Maur Hillar de St-Mathias de Trèves, D. Placide Kleiner de St-Maximin, D. Pierre Henry, continuateur du *Gallia Christiana*.

Il est parfois question du prieuré de Muno, occupé par les Jésuites de Luxembourg, et que D. François essaya de recouvrer. Cet épisode de la vie de notre bénédictin messin a fait l'objet d'un travail de F. Magnette :

Le prieuré de Muno et les cours de Vienne et de Versailles 1768-1785 (*Annal. de l'Inst. archéol. du Luxembourg*, t. XXX, p. 32-58).

Pie VII. CURT WUNDERLICH. *Das Pontifikat Pius VII in der Beurteilung der deutschen Mitwelt*. Diss. Leipzig, 1913, 8°, 72 p. [1268]

Il est assez intéressant de connaître les opinions des contemporains sur le pontificat de Pie VII dans sa lutte contre Napoléon et dans son œuvre de restauration. L'auteur de cet opuscule a glané avec une patience digne d'éloges dans un grand nombre d'ouvrages les appréciations émises sur la personne du Pape, sa politique et sur l'action de la Papauté. Très variés sont ces jugements. Aussi l'auteur partage-t-il la société d'alors en trois catégories : les « Aufklärer » ou libéraux gallicanisants d'outre Rhin parfois fortement teintés de rationalisme, les classicistes et les romantiques. Les derniers, catholiques et protestants, sympathisent avec la Papauté dont ils apprécient hautement le rôle religieux et social ; les classicistes sont ennemis de toute religion positive et conséquemment de la Papauté ; les « Aufklärer » travaillent à diminuer l'autorité du Pape, au profit de l'épiscopat et aussi des princes séculiers, dont les évêques ne seraient plus que des fonctionnaires. Il y a des nuances dans ce camp, suivant qu'on y reste partisan d'une religion positive ou non. Les expériences faites sous Napoléon et les résultats désastreux de la sécularisation forcée rapprochèrent nécessairement le monde ecclésiastique de la Papauté.

—— G. SCHNEIDER GRAZIOSI. *Pio VII e gli studi archeologici* (Osservatore Romano. N° 143, 26 mai, 1914 ; v. *Rev. stor. ben.* IX, 1914, p. 290). [1269]

—— M. DAVENNE. *Le Pape à Salbris* (*Semaine relig. du dioc. du Blois*, 1912-1913, p. 423-427). [1270]

Passage de Pie VII le 25 janvier 1814.

—— E. CELANI. *I preliminari del conclave di Venezia* (1798-1800), (*Archivio della Soc. Rom. di storia patria*, XXXVI, 1913, p. 475-518) [1271]

D. Guéranger. P. H. D. NOBLE O. P. *La vocation dominicaine du*

Père Lacordaire. (*Revue Lacordaire*, t. I, Paris, 1913, p. 9-39, 114-141, 222-268, 343-356).

——— DOM DÉMARET, O. S. B. *La vocation dominicaine du P. Lacordaire.* (*Discussion*). (ib., 339-342). [1272]

Rapprochés par la direction de Lamennais, par une estime réciproque sincère, par leur amour commun de l'Église, puis à un moment donné par leurs efforts pour la restauration des ordres religieux, D. Guéranger et le P. Lacordaire ne furent jamais unis par ce sentiment de confiance et d'abandon sur lequel se fondent les amitiés durables. Leurs grandes qualités personnelles ne se fondaient pas dans l'unité des vues et du but à atteindre. La rupture se produisit assez tôt, jetant après elle quelque nuage sur les relations de jadis et nuancant de part et d'autre le caractère de ces relations. La tradition de Solesmes veut que ce soit D. Guéranger qui ait poussé directement Lacordaire à la restauration de l'ordre dominicain en France. De la confrontation des textes et des nouvelles lettres publiées par le P. Noble il semble bien résulter que la vocation religieuse de Lacordaire latente et sourde ne se fait jour que graduellement en son âme, mais que la vocation dominicaine se présente à lui, indécise d'abord et chancelante, pendant son séjour à Rome, en 1837, et qu'elle était chose décidée quand il séjourna à Solesmes en juillet 1838. D. Guéranger dut dissiper ses derniers doutes et le déterminer à marcher résolument de l'avant. Son exemple personnel était là pour l'encourager, et d'ailleurs leurs efforts communs à Rome pour la reconnaissance de la restauration bénédictine étaient de nature à dissiper les craintes et à fortifier leurs bonnes volontés.

Bernard Benziger. Dr P. ROMUALD. Banz, O. S. B. *P. Bernard Benziger O. S. B. Lebensbild eines Ordensmannes und Erziehers* (I. Teil). (Beigabe zum Jahresbericht der Stiftsschule Maria Einsiedeln im Studienjahre 1912-1913). Einsiedeln, Benziger, 1913, 124 pp. avec portrait. [1273]

Vie d'un bénédictin d'Einsiedeln, Alois Benziger, né le 17 mars 1837, profès le 28 septembre 1856, décédé le 31 mai 1903, modèle de religieux et d'éducateur. Grâce à des souvenirs personnels très précis, au contact quotidien de longues années, grâce aussi aux mémoriaux du P. Bernard, l'auteur a pu retracer d'une main sûre et avec d'abondants détails la carrière si bien remplie de son confrère, homme de prière et d'action. Rien d'extraordinaire dans cette vie, mais cette carrière est si bien remplie par la prière, la vie intérieure, l'étude, le devoir journalier ! Et puis quel coup d'œil intime dans la vie quotidienne du grand monastère, centre si puissant de vie religieuse et sociale, qu'est l'abbaye séculaire de N. D. des Ermites !

D. Hild. de Hemptinne. D. BEDE CAMM. *Dom Hildebrand de Hemptinne, Abbot Primate O. S. B.* (*Pax. The Quarterly Paper of the Benedictine Community of Caldey*, VI, 1913, p. 2-9). [1274]

——— R. R. M. *Dem Andenken an D. Hildebrand de Hemptinne, ersten Abtprimas des Benediktinerordens.* (*SMGBO. N. F. III, (XXXIV)*, 1913, p. 781-783). [1275]

Kickh (D. Clément.) P. CÖLESTIN WOLFSGRUBER. *P. Klemens Kickh.* Sein Werdegang, von ihm selbst beschrieben, sein Tagewerk, Wien, Mayer, 1913, 16°, vi-210 pp. [1276]

Né le 22 octobre 1827, profès chez les Ecossais de Vienne le 29 septembre 1849, décédé le 7 août 1912, le P. Clément Kickh, a comme professeur au gymnase de son abbaye et comme prédicateur de la Cour, exercé une grande influence à Vienne, où l'on estimait ce religieux pieux, instruit et dévoué. Sa bonté attirait, et il savait discrètement répandre la joie auprès de lui. C'était une âme profondément religieuse, sensible aux beautés et aux profondeurs de la Liturgie, qui s'élevait vers Dieu en se détachant de ce monde. Le journal intime de l'étudiant, source d'intéressantes observations, sera lu avec sympathie.

III. ALLEMAGNE.

Bavière. P. NONNOS BUEHLER, O. S. B. *Die Urklöster Bayerns. Zusammenstellung der bis 900 im Gebiete des jetzigen Königreichs Bayern gegründeten Klöster mit Berücksichtigung jener ausserbayerischen Stifte, welche durch Lage oder Kultureinfluss für Bayern von Interesse sind (Deutsche Gaue, XI, 1910, p. 65-89 avec carte).* [1277]

Courtes notices sur 121 monastères. Je dois à l'obligeance de l'auteur la connaissance de ce travail et du suivant.

—— P. NONNOS BUEHLER O. S. B. *Die Benediktiner in Altbayern und bayerisch Schwaben, (Burschenblatt, 1911, p. 89-97, 125-133, 152-160, 171-174, 200-203, 231-240 avec fig.)* [1278]

Coup d'œil historique sur les origines des monastères bénédictins, leur développement jusqu'en 1803, leurs mérites dans l'œuvre de la civilisation de ce pays.

Brunswick. OTTO LERCHE. *Studien zur Diplomatik und Rechtsgeschichte der älteren Papsturkunden Braunschweigischer Klöster* (Quellen und Forschungen zur Braunschweigischer Gesch. VI. Festschrift für P. ZIMMERMANN. Wolfenbüttel, Zwissler, 1914). 8°, 14 p. [1279]

Hesse. *Klosterarchiv. Regesten und Urkunden.* Bd. I. A. HUYSKENS. *Die Klöster der Landschaft an der Werra.* Marburg, Elwert, 1916, 8°, XXV-882 pp. [1280]

Les monastères qui nous intéressent sont ceux d'Eschwege (chanoinesses, du S. Cyriaxberg, bénédictines dès 1282), Witzenhausen (moniales O. Cist.).

Meissen. GERHARDT BURCK. *Stand und Herkommen der Insassen einiger Klöster der mittelalterlichen Mark Meissen.* Ein Beitrag zur Kloster- und Stände-Geschichte. Diss. Meissen, Klinkicht, 1913, 8°, 126-X p. (*Mittel. des Ver. f. Gesch. der Stadt Meissen*, IX, 1-2). [1281]

L'auteur examine la condition sociale du personnel des monastères de Goseck, O. S. B. (p. 16-28) Pegau, O. S. B. (p. 29-39), Halle, Zschillen, Ste-Afra à Meissen, et des maisons de religieuses à Meissen, (Ste-Croix, O. S. B.) (p. 82-102), Freiberg et constate, abstraction faite de la première période de leur existence, qu'il se recrute surtout dans les familles de ministériels, puis du patriciat urbain, et à partir du XV^e siècle, de la moyenne bourgeoisie. A Ste-Croix l'élément noble maintient sa prédominance jusqu'au XV^e siècle.

Wurtemberg. J. EITL. *Der Unterricht in den einstigen Württembergischen Klosterschulen von 1556-1806* (3. Beiheft zu der « Zeitschrift

f. Gesch. der Erziehung und des Unterrichts). Berlin, Weidmann, 1913.
8°, 84 pp. [1282]

La réforme protestante supprima les monastères en Württemberg. Plusieurs furent convertis en écoles : Bebenhausen, Blaubeuren, Herrenalb, Hirschau, Maulbronn, Königsbronn, qui conservèrent une sorte de caractère claustral. L'atmosphère était religieuse et l'enseignement dominé par la religion. L'auteur étudie l'esprit, la méthode de l'enseignement et les transformations qui s'y opérèrent au cours des siècles, aboutissant à la conclusion que le programme vieilli dut être rajeuni et l'éducation libéralisée au commencement du XIX^e siècle.

Augsbourg-St-Ulric. J. M. FRIESENEGGER. *Die St-Ulrichs Kirche in Augsburg*, mit 6 Abbild. im Text und 10 Kunstbeil. 2. verb. Aufl. Augsburg, Huttler, 1914, 8°, IV-96 p. [1283]

Beuron. KONRAD WEISS. *Benediktinische Kunst (Hochland)*, oct. 1913, p. 122-125, 5 pl. [1284]

Crypte du Mont-Cassin.

Biburg. GEORG LEIDINGER. *Ueber ein wiedergefundenes Schriftchen Aventins*. (Sitzungsber. der Kgl. Bayer. Akad. der Wiss., Philos.-Philol. und hist. Kl. 1913, n° 6). Munich 1913, 8°, 79 p. [1285]

L'opuscule d'Aventin, que publie G. Leidinger, est une « Descriptio fundatorum monasterii Biburgensis item abbatum successio annique gubernationis » écrite par le célèbre humaniste bavarois à la demande de l'abbé Léonard Aichstetter de Biburg (1510-1526). Sa valeur dépend des sources utilisées. Il semble bien que ce travail a été rapidement et superficiellement exécuté. Des deux récits de la fondation, Aventin a utilisé le moins sûr; pour la vie du premier abbé, S. Eberhard de Salzbουργ, il n'utilise ici que la troisième recension; quant aux « Traditiones », l'examen en a été trop rapide. Cet opuscule doit donc être utilisé avec prudence, et l'annotation abondante de l'éditeur en fournit la preuve.

Blaubeuren. M. VOEGELIN. *Studien zum Hochaltar von B. (Monatshefte f. Kunstwissenschaft)*, 1914, p. 48-54, 4 pl. [1286]

—— K. BAUR. *Das Kloster B. Ein Führer* 3. Aufl. Blaubeuren, Baus, 8° 71 pp. avec pl. [1287]

Bleidenstatt. F. W. E. ROTH. *Aus der Geschichte der Abtei B. (Nassovia, XIV)*, 1913, nos 13-15; cf. *Nassauische Heimatblätter XVII*, 1913, p. 89-90. [1288]

A propos de falsification de diplômes.

—— E. SCHAUS. *Ein unbekannter Propst von B. (Nassauische Heimatblätter, XVII)*, 1913, p. 11-12. [1289]

Corbie. H. BERKENKAMP. *Das Fürstentum Corvey unter dem Administrator Christoph Bernhard von Galen, Bischof von Münster, 1661 bis 1678*. Hildesheim, Lax, 1913, 8°, 99 p. (*Beiträge f. die Gesch. Niedersachsens und Westfalens. VII*, 4. Heft 40). [1290]

L'abbaye princière, à la mort de l'abbé Arnold de Valdois (3 oct. 1661), se trouvait dans une situation précaire. Appauvrie par la guerre de Trente ans, la principauté aurait eu besoin d'un chef énergique, capable de réorganiser son pays, assez fort pour imposer sa souveraineté à ses propres

sujets que divisaient maintenant les confessions religieuses. La ville d'Höxter, une bourgade de quelques centaines d'âmes, forte de l'appui de son avoué, le duc protestant Auguste de Brunswick-Wolfenbüttel, entendait imposer à l'abbaye l'interdiction de tout culte catholique dans ses murs. Il fallait un abbé puissant et énergique pour dominer la situation. Les capitulaires, d'accord avec le nonce et les supérieurs de la Congrégation de Bursfeld, jetèrent les yeux sur l'évêque de Munster, Christophe-Bernard, de Galen. Il pouvait tenir Brunswick en respect ; il parvint à briser la résistance d'Höxter, non certes sans user d'une certaine violence et surtout non sans causer un grave préjudice à une population appauvrie par les fréquentes et lourdes occupations militaires. Les mesures que l'administrateur prit pour réorganiser la justice, favoriser le commerce et l'instruction furent salutaires. L'intolérance des protestants d'Höxter, cherchant leur appui dans un prince étranger, fut bien aussi cause des calamités dont la principauté de Corbie dut souffrir, en obligeant l'administrateur à user de sa force pour rétablir son pouvoir, à une époque où l'on ne connaissait guère que la droit du plus fort.

Corbie. O. KLOHN. *Die Entwicklung der Corveyer Schutz- und Vogtei-verhältnisse von der Gründung des Klosters im Jahre 823 bis zum Abschluss der Erbschutzverträge des Jahres 1434*, Hildesheim, Lax, 1914, 8°, 112 p. (*Beiträge für die Gesch. Niedersachsens und Westfalens*, XLIII. Heft t. VIII, n. 1). [1291]

L'histoire de l'avouerie de Corbie permet de constater qu'à partir du XI^e siècle, l'abbaye est devenue le point de mire des convoitises des princes qui l'entourent. Au XII^e siècle les avoués abusent de leurs pouvoirs au détriment du monastère, auquel ils imposent les lourdes charges de l'hospitalité, de droit de gîte, et enlèvent une partie de ses biens. Les ministériaux imitent l'exemple de l'avoué. Si l'abbaye retrouve alors une partie de son indépendance, elle est obligée de chercher ailleurs que dans l'Empire une protection suffisante ; elle doit s'appuyer sur Cologne, Paderborn, Brunswick, Hesse, mais non sans perdre une partie de son prestige. Ces deux dernières puissances étendent graduellement leur souveraineté sur l'ancien territoire abbatial, et la ville d'Höxter, au cours de son émancipation du pouvoir abbatial, trouve dans le landgrave de Hesse, comme plus tard dans le duc de Brunswick, un appui qu'elle invoquera aux jours de rébellion ouverte.

Erfurt-St-Pierre. B. HANFTMANN. *Wiederaufbau der ehemaligen Abteikirche St Peter zu Erfurt?* (*Zeitschrift f. christ. Kunst*, 1913, p. 225-232, 2 fig., 2 plans). [1292]

Grafschaft. A. FRIEDHOFF. *Die Stellung des Benediktinerklosters G. zur Pfarreseelsorge* (*Zeitschrift f. vaterl. Gesch. Westfalens*, 1913, II, p. 60-128). [1293]

Voir plus haut, n° 851.